@

DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE
HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE
POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE

par le père J.-B. DU HALDE,
de la Compagnie de Jésus

TOME premier
1735

à partir de :

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE DE L'EMPIRE DE LA CHINE ET DE LA TARTARIE CHINOISE

enrichie des cartes générales et particulières de ces pays, de la carte générale & des cartes particulières du Thibet & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille-douce. En trois ou quatre volumes in-folio.

par le P. Jean-Baptiste DU HALDE, de la Compagnie de Jésus (1674-1743)

Tome premier
A Paris, chez P. G. LEMERCIER, Imprimeur-libraire, rue saint Jacques, au livre d'Or. MDCCXXXV.

Avec approbation et privilège du Roi.

VOIR LA TABLE DES MATIERES

mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

@

p.1 Les connaissances qu'on a donné jusqu'ici de la Chine n'ont été que fort imparfaites, & ont servi plutôt à exciter la curiosité du public qu'à la satisfaire : C'est ce qui a déterminé l'auteur à travailler sans relâche depuis plusieurs années à une description complète de ce grand empire & de la Tartarie, qui lui est maintenant soumise.

Les recherches qu'il a faites avec discernement dans des mémoires imprimés, ou p.2 manuscrits d'auteurs qui ont demeuré à la Chine, & surtout le commerce assidu qu'il a depuis vingt-deux ans avec les missionnaires répandus dans toutes ses provinces, l'ont mis en état de remplir fidèlement un si vaste dessein.

Il a eu un autre avantage, auquel il ne devait pas s'attendre.

Un ancien missionnaire jésuite & fort expérimenté [1], qui a passé près de trente-deux ans à la Chine, partie dans la capitale, partie dans les différentes provinces de l'empire, ayant été député l'année dernière en France pour des affaires particulières de sa mission, a eu tout le loisir, pendant le séjour d'un an qu'il a fait à Paris, de lire plus d'une fois & d'examiner cet ouvrage avec la plus sérieuse attention et avec la plus sévère critique.

En profitant de ses lumières, ou pour discuter certains faits douteux, ou pour y ajouter des particularités intéressantes, le père du Halde s'est assuré de l'entière exactitude de ce qu'il avance.

[1] Le père Contancin.

Les cartes toutes nouvelles au nombre de quarante & une qui font partie de l'ouvrage, seraient capables elles seules d'enrichir la République des Lettres. On sait que nos plus habiles géographes n'ont connu que très confusément tous ces vastes pays que renferme la Chine, la Tartarie chinoise, la Corée, & le royaume de Thibet. Les missionnaires qui ont été employés par les ordres & aux frais de l'empereur Cang-hi à en dresser les cartes, ont parcouru la mesure actuelle à la main ces pays immenses de la Chine & de la Tartarie, & n'ont épargné ni soins ni fatigues pour nous les donner, comme ils font, avec une exactitude & une précision, qu'on ne trouve guère dans les cartes que nous avons depuis longtemps des pays les plus connus.

Mais pour mieux donner le plan d'un ouvrage qui est en état de paraître, & qui ne peut être retardé que par la gravure des cartes & d'un grand nombre de figures dont il sera orné, le père du Halde a cru devoir déférer au sentiment de personnes d'un grand mérite qui lui ont conseillé, 1° d'instruire le public en détail de toutes les matières qu'il renferme. 2° d'expliquer la méthode que les missionnaires mathématiciens ont observée en dressant les cartes. C'est ce qu'on va faire le plus succinctement qu'il sera possible.

I

Il y aura à la tête de l'ouvrage & avant la préface une première carte générale, qui comprend la Chine, la Tartarie, la Corée, le Royaume de Thibet & autres pays de la Tartarie, jusqu'à la Mer Caspienne.

Après la préface sera la carte générale de la Chine. Puis viendront toutes les matières qu'on traite en autant d'articles séparés dans l'ordre suivant.

Idée générale de l'empire de la Chine, qui représente sommairement & en gros ce qu'on expliquera plus en détail dans le cours de l'ouvrage.

Description détaillée de la grande & fameuse Muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, avec le plan d'une partie de cette Muraille, & des forts qui la soutiennent du côté de Yong-ping-fou.

Histoire abrégée

1° Des peuples *Si-fan* ou *Tou-fan*, qui formaient anciennement un vaste royaume, redoutable même aux empereurs de la Chine, mais que des divisions intestines ont forcé dans la suite à se soumettre à la domination chinoise.

2° De la nation des *Lo-los*, autrefois indépendante, & maintenant soumise à l'empereur de la Chine.

3° De la nation des *Miao-Ssee*, dont les uns sont soumis, & les autres vivent dans l'indépendance à l'abri des montagnes inaccessibles qu'ils habitent.

Route que tinrent les pères Bouvet, Fontaney, Gerbillon & le Comte, depuis le port de Ning-po jusqu'à Peking, avec une description très exacte & très circonstanciée de tous les lieux par où ils passèrent dans les provinces de Tche-kiang, de Kiang-nan, de Chan-tong, & de Pe-tche-li.

Route que tint le père Fontaney, depuis p.3 Peking jusqu'à Kiang-tcheou dans la province de Chan-si, & depuis Kiang-tcheou jusqu'à Nan-king, capitale de la province de Kiang-nan.

Route que tint le père Bouvet depuis Peking jusqu'à Canton, lorsqu'il fut envoyé par l'empereur Cang-hi en Europe en l'année 1693.

Route depuis Siam jusqu'à la Chine, titrée des mémoires de quelques Chinois qui en ont fait le chemin.

On y a remarqué avec tant de soin tout ce qui concerne la nature du pays, & jusqu'aux moindres particularités qui s'y trouvent, qu'en les lisant il semble qu'on fasse soi-même ces voyages.

Description géographique des quinze provinces de la Chine, & des principales villes de chaque province. Après la description de chacune de ces provinces, on trouvera la carte particulière de la province avec le plan de quelques unes de ses villes.

De l'antiquité & de l'étendue de la monarchie chinoise.

De l'autorité de l'empereur, des sceaux de l'empire, de ses dépenses ordinaires, de son palais, de ses équipages & de sa marche lorsqu'il sort de son palais.

De la forme du gouvernement de la Chine, des différents tribunaux, des mandarins & des honneurs qu'on leur rend, de leur pouvoir, & de leurs fonctions.

Du gouvernement militaire, des forces de l'empire, des forteresses, des gens de guerre, de leurs armes, & de leur artillerie.

De la police de la Chine, soit dans les villes pour y maintenir le bon ordre, soit dans les grands chemins pour la sûreté & la commodité des voyageurs, des douanes, des postes, &c.

De la noblesse.

De la fertilité des terres, de l'agriculture, & de l'estime qu'on fait de ceux qui s'y appliquent.

De l'adresse des artisans, & de l'industrie du menu peuple.

Du génie & du caractère de la nation chinoise.

De l'air & de la physionomie des Chinois, de leurs modes, de leurs maisons & des meubles dont elles sont ornées.

De la magnificence des Chinois dans leurs voyages, dans les ouvrages publics, tels que sont les ponts, les arcs de triomphe, les portes, les tours & les murs des villes ; dans leurs fêtes, &c.

Des cérémonies qu'ils observent dans leurs devoirs de civilités dans leurs visites, & les présents qu'ils se font les uns aux autres ; dans les lettres qu'ils s'écrivent ; dans leurs festins ; dans leurs mariages & dans leurs funérailles.

Des prisons où l'on renferme les criminels, de l'ordre qui s'y observe, & des châtiments dont on les punit.

De l'abondance qui se trouve à la Chine, & ce qu'elle produit d'utile aux besoins & aux délices de la vie.

Des lacs & des rivières dont l'empire est arrosé, des barques & des vaisseaux, ou sommes chinoises.

De la monnaie qui en différents temps a eu cours dans l'empire ; on en gravera quelques-unes des plus extraordinaires.

Du commerce des Chinois, soit au dedans de la Chine, soit au dehors ; & comme ce commerce consiste principalement dans les ouvrages de vernis, dans la porcelaine, & dans les soieries, on expliquera comment se fait leur vernis & leur porcelaine, à quoi l'on ajoutera l'extrait d'un ancien livre chinois qui enseigne la manière d'élever & de nourrir les vers à soie, pour l'avoir & meilleure & plus abondante ;

Du génie de la langue chinoise, & de la manière de prononcer & d'écrire les mots chinois en caractère d'Europe.

Abrégé de la grammaire chinoise.

Du papier, de l'encre & des pinceaux, de l'imprimerie & de la reliure chinoise.

De quelle manière on fait étudier les jeunes Chinois, des divers degrés par où ils passent & combien ils ont d'examens à soutenir pour parvenir au doctorat.

Extrait d'un livre chinois sur l'établissement des écoles publiques, qui contient : 1° La forme de cet établissement, le choix des maîtres, & l'ordre qu'on y doit observer pour l'instruction des enfants. 2° Quelques p.4 exemples d'un recueil d'histoires courtes & à la portée des enfants, qu'on doit leur faire apprendre pour les former aux bonnes mœurs. 3° L'examen des étudiants qui aspirent aux divers degrés, & comment il se doit faire. 4° Le modèle d'un discours tel qu'on peut le faire dans le *Hio*, ou salle des assemblées des lettrés. 5° Le projet & les règlements d'une académie ou société de savants.

De la littérature chinoise.

On donne le précis de ces livres si anciens, & que les Chinois révèrent infiniment tant à cause de leur ancienneté, que pour l'excellente doctrine qu'il prétendent y être enseignée. Ils les appellent

Ou-King, c'est-à-dire les cinq livres par excellence. Ces livres qu'ils regardent comme canoniques du premier ordre sont :

1° L'*y-King* qui est un ouvrage purement symbolique, dont on donne la connaissance qu'en ont les Chinois.

2° Le *Chu-King*, qui contient ce qui s'est passé de mémorable sous les premiers empereurs & législateurs de la nation chinoise, leurs instructions sur le gouvernement, leurs lois, & leurs règlements pour les mœurs, dont ces premiers héros ont été autant de modèles. Outre le précis qu'on donne de la doctrine de ce livre, on en rapporte divers extraits.

3° Le *Chi-King*, qui contient des odes ou des poésies où l'on fait l'éloge des hommes illustres, & où l'on établit les lois & les coutumes de l'empire. On a fait choix de quelques-unes de ces odes qu'on a fidèlement traduites.

4° Le *Tchun-tsiou*, qui est inférieur aux trois premiers, mais qui ne laisse pas d'être fort estimé des savants. Il contient les annales du royaume de Lou, maintenant la province de Chan-tong.

5° Le *Li-ki*, qui est comme un mémorial des lois, des cérémonies, & des devoirs de la vie civile.

Après avoir fait le précis de ces livres, qui sont d'une antiquité très reculée, & qu'on appelle Canoniques du premier ordre, on vient aux quatre livres classiques ou Canoniques du second ordre, appelés *Sse-Chu* lesquels ne sont à proprement parler que des explications & des maximes fondées sur ces anciens monuments. Ces livres sont de Confucius, ou ont été recueillis par ses disciples des maximes & des entretiens de ce philosophe. On suit par ordre les chapitres ou les articles de chacun de ces livres, & l'on donne en abrégé ce qu'ils ont de plus essentiel.

On commence d'abord par la vie de Confucius ce célèbre philosophe, que les Chinois regardent comme leur maître, & pour lequel ils ont la plus profonde vénération.

On vient ensuite à ses ouvrages. Le premier, s'appelle *Ta-hìo* ;

c'est-à-dire, la grande science, ou la science des adultes.

Le second, se nomme *Tchong-yong*, qui signifie le milieu immuable, ce juste milieu qui se trouve entre deux choses extrêmes, & en quoi consiste la vertu.

On nomme le troisième, *Lun-yu*, c'est-à-dire discours moraux & sentencieux.

Le quatrième, est intitulé *Meng-tsee* ou livre du philosophe Mencius, qui donne l'idée d'un parfait gouvernement.

Après avoir parlé de ces quatre livres, on passe à deux autres qui sont fort estimés, & que les Chinois mettent au nombre des livres Classiques.

Le premier, s'appelle *Hiao-King* ; c'est-à-dire, du respect filial, & contient les réponses que fit Confucius à son disciple Tseng.

Le second, se nomme *Siao-Hio*, qui signifie la science ou l'école des enfants.

C'est là proprement ce qu'on appelle la science chinoise, qui renferme les principes fondamentaux de leur gouvernement, & qui maintient un si bel ordre dans l'empire. Cette partie qui pourrait paraître sèche & ennuyeuse, sera peut-être celle qui occupera le plus agréablement le lecteur, & on se persuade que l'ingénieux écrivain [1] des *Œuvres mêlées*, s'il vivait encore, changerait de sentiments & d'idée sur la doctrine du célèbre philosophe Confucius.

Mais comme on pourrait se figurer que le gouvernement de la Chine, appuyé d'abord sur ces principes, a dû s'affaiblir p.5 pendant une si longue suite de siècles, & sous tant de différents règnes, les Chinois eux-mêmes nous apprendront qu'ils ne se sont jamais relâchés de la sagesse de ces maximes. C'est ce qu'on verra en parcourant chaque dynastie dans un recueil fait par les ordres & sous les yeux de l'empereur Cang-hi dont le règne qui a précédé celui d'aujourd'hui, a été si long & si glorieux.

---

[1] Saint-Évremond.

On trouve dans ce recueil qui est traduit avec beaucoup d'exactitude. 1° Les édits, les déclarations, les ordonnances, & les Instructions de différents empereurs, envoyées aux rois ou aux princes tributaires, soit sur le bon & le mauvais gouvernements & sur le soin de se procurer pour ministres des gens de mérite ; soit pour recommander aux peuples le respect filial & l'application à l'agriculture & aux magistrats le désintéressement & l'amour des peuples. 3° Des discours des plus habiles ministres tantôt au sujet des calamités publiques & des moyens de soulager les peuples & de fournir à leurs besoins, tantôt sur l'art & la difficulté de régner, sur la guerre, sur l'avancement des lettrés, sur les qualités propres d'un ministre ; ou bien contre les sectes qui corrompaient l'ancienne doctrine, & surtout contre la secte de l'idole *Foe*, ou comme d'autres l'appellent *Fo* ; sur la fausseté des augures, & contre ceux qui les font valoir, &c. La plupart de ces pièces sont terminées par de courtes réflexions de l'empereur Cang-hi, qui les a écrites du pinceau rouge, c'est-à-dire, de sa propre main.

On joint à ce curieux recueil des extraits d'une compilation faite sous la dynastie des Ming, où l'on traite des devoirs des souverains, des ministres d'État, des généraux d'armée, & du choix qu'on en doit faire, de la politique, des princes héritiers, des remontrances faites aux empereurs par leurs ministres, du bon gouvernement, des filles des empereurs, de ceux qui abusent de la faveur du prince avec différents discours des ministres les plus distingués concernant le bien de l'État.

On y ajoute un autre extrait d'un livre Chinois intitulé, *Les femmes fortes*, où l'on verra que sous différents règnes, les dames chinoises se sont conduites & ont gouverné leurs familles selon ces maximes.

On jugera aisément par cette espèce de tradition que les principes fondamentaux du gouvernement, s'étant toujours maintenus à la Chine par une observation constante, il n'est pas surprenant qu'un si vaste État ait subsisté depuis tant de siècles, & subsiste encore dans tout son éclat.

Des religions approuvées ou tolérées à la Chine. On expose selon l'ordre des temps la doctrine des différentes sectes de cet Empire & l'on traite : 1° Du culte des anciens Chinois. 2° De la secte des *Tao-ssee*,

dont on décrit le système. 3° De la secte de l'idole Foe dont on explique ce que ces idolâtres appellent doctrine intérieure & doctrine extérieure. 4° De la secte de quelques lettrés modernes qui se sont fait une espèce de philosophie, au moyen de laquelle en s'attachant moins au texte des anciens livres qu'à la glose & aux commentaires de quelques auteurs récents, ils prétendent tout expliquer par les causes naturelles. Et pour mieux faire sentir jusqu'où s'égarent ces demi-savants, on donne la traduction d'un de leurs ouvrages.

Dialogue où un philosophe chinois moderne expose son système sur l'origine & sur l'état du monde.

Histoire de l'établissement de la religion chrétienne à la Chine, & des progrès qu'elle y a fait jusqu'à présent.

De la philosophie morale des Chinois, & en quoi elle consiste. On ne peut en être mieux instruit que par les Chinois mêmes, & c'est pour quoi l'on donne la traduction de deux ouvrages qui renferment les principes de leur morale & dont les Auteurs sont très célèbres.

Le premier & le plus ancien, est intitulé : Recueil de maximes, de réflexions, & d'exemples en matière de mœurs.

Le second, lequel a été composé tout récemment par un philosophe moderne qui est en grande réputation, a pour titre : *Caractères & mœurs des Chinois*. Il traite en autant de chapitres. 1° Des devoirs des parents & des enfants, des frères entr'eux, du p.6 mari & de la femme, des amis & des proches. 2° De ce qu'il faut faire pour régler son cœur. 3° Du soin de perfectionner son extérieur. 4° De l'amour des Lettres. 5° De la manière de gouverner sa maison, & l'appartement séparé des femmes. 6° Des maisons de ville & de campagne. 7° Des règles de conduite auxquelles on ne fait pas assez d'attention. 8° Des entretiens qu'on a dans le commerce de la vie. 9° Des devoirs dé la vie privée. 10° De la lecture des livres. 11° De la manière de se conduire dans l'usage du monde. 12° De la persévérance dans la pratique du bien. 13° De la civilité & de ses devoirs. 14° De la modération & du milieu qu'il faut tenir en toutes choses. 15° De la manière dont il faut se

comporter avec les gens de différents caractères. 16° Enfin des ouvrages d'esprit & de quelques règles de conduite.

De la connaissance des Chinois dans les autres sciences, telles que sont la logique, la rhétorique, la musique, la géométrie, l'astronomie, &c. à quoi l'on ajoutera en détail ce que firent les premiers missionnaires jésuites pour les aider à perfectionner ces sciences & pour leur apprendre les autres parties des mathématiques qu'ils ignoraient.

Du goût des Chinois pour la poésie & pour l'histoire, soit pour l'histoire universelle de leur nation, soit pour composer de petites histoires semblables à nos romans, mais lesquelles bien que mêlées d'un grand nombre d'incidents qui surprennent, n'ont pour but que la fuite d'un vice ou la pratique d'une vertu. Afin de connaître le génie qu'ont les Chinois pour ces sortes d'histoires, on en rapporte quatre qui sont exactement traduites, & qu'on lira avec plaisir.

La première, fait voir qu'en pratiquant la vertu on illustre la famille.

La seconde, raconte un jugement où le crime étant d'abord absous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond & le punit.

Dans la troisième, l'innocence accablée & prête à succomber, vient tout à coup à être reconnue par une protection particulière du Ciel.

La quatrième est d'un philosophe, qui après les bizarres obsèques de sa femme s'adonne à la philosophie & devient très célèbre.

De la médecine des Chinois : système général de leurs médecins. Ce qu'ils ont de singulier, savoir leur habileté à juger des maladies par les battements du pouls, & à connaître l'utilité des simples pour composer leurs remèdes. Trois ouvrages de médecins chinois en ce genre, feront connaître l'idée qu'on doit se former de leur science en fait de médecine.

Le premier, est un traité intitulé *Le secret du pouls*. L'auteur est très ancien, & a composé cet ouvrage quelques siècles avant l'ère chrétienne.

Le second, est un extrait de l'Herbier chinois.

Le troisième, est un recueil de plusieurs recettes de ces médecins, propres à guérir diverses maladies.

Cartes générales de la Tartarie chinoise.

Observations géographiques sur la Tartarie, faites par les missionnaires qui en ont dressé les cartes.

Mémoire géographique sur les terres occupées par les princes mongous, rangés sur 49 *Ki*, c'est-à-dire, sous 49 étendards ou bannières.

Observations historiques sur la Tartarie.

Premier voyage du père Verbiest dans la Tartarie orientale à la suite de l'empereur en l'année 1682.

Second voyage du même à la suite de l'empereur dans la Tartarie occidentale en l'année 1683.

Autres voyages faits par le père Gerbillon en Tartarie, soit à la suite de l'empereur, soit par son ordre.

Premier voyage en l'année 1688.

Second voyage en l'année 1689.

Troisième voyage en l'année 1691.

Quatrième voyage en l'année 1692.

Cinquième voyage en l'année 1696.

Sixième voyage la même année.

Septième voyage jusqu'à Ning-hia.

Huitième voyage en l'année 1698.

Suivent les douze cartes particulières de la Tartarie.

Ces voyages sont écrits en forme de p.7 journal, & l'on marque jour par jour & dans le plus grand détail tout ce qui concerne un pays si peu connu jusqu'ici.

Carte du Royaume de Corée.

Observations géographiques sur le royaume de Corée.

Histoire abrégée de ce royaume, tirée de l'histoire des Chinois.

Carte générale du Thibet.

Observations sur la carte du Thibet, contenant les terres du grand

lama & des pays voisins qui en dépendent jusqu'à la source du Gange.

Neuf cartes particulières de ce royaume.

Fastes de la monarchie chinoise, où l'on voit en abrégé & selon l'ordre chronologique ce qui s'est passé de plus remarquable sous chaque empereur.

Table d'une grande partie des latitudes observées & des longitudes mesurées géométriquement de la carte de l'empire de la Chine & de la Tartarie, faite par les missionnaires qui ont dressé ces cartes.

II

Les cartes, qui font une partie considérable & très intéressante de ce même ouvrage qu'on annonce au public, donneront dans un grand détail, & dans une égale précision, non seulement la Chine entière, mais encore une grande étendue de la Tartarie, surtout celle qui est soumise à l'empereur de la Chine, & le Thibet ; vastes pays dont on n'avait presqu'aucune connaissance.

La Chine & la Tartarie on été levées sur les lieux de la manière qu'on verra exposée en détail dans la préface de l'ouvrage. Qu'il suffise quant à présent de dire sommairement qu'on s'est servi de la méthode des triangles, comme la plus précise, pour déterminer la position des lieux vérifiée fréquemment par la hauteur méridienne du soleil, ou par celle des étoiles polaires. Ce grand ouvrage, entrepris par ordre de l'empereur Cang-hi, qui en avait l'exécution fort à cœur, a occupé plusieurs missionnaires jésuites depuis l'an 1708 jusqu'en 1717. Il est constant que c'est l'ouvrage de géographie le plus vaste qui ait encore été fait selon les régies de l'art. Quant au Thibet, s'il n'a pas été levé de même par les jésuites, du moins a-t-il été dressé sur divers routiers fort détaillés, & sur les mesures prises dans le Thibet même par des Tartares envoyés exprès, qui avaient connaissance des mathématiques, & qui avaient reçu des missionnaires l'instruction & la direction nécessaire pour y réussir.

Pour faire connaître le détail des cartes dont il s'agit, il suffit de dire, que les provinces de la Chine, qui sont au nombre de quinze, ont

chacune leur carte particulière. Comme on les a toutes mises sur une même échelle, la différence dans l'étendue & la situation des Provinces en a apporté inévitablement dans la grandeur de ces cartes. Mais la Tartarie & le Thibet, qui ne sont point divisés en portions aussi distinctement que la Chine, ont été traitées tout d'une pièce, dont la Tartarie occupe douze feuilles égales, & le Thibet en occupe neuf. On a joint à la Tartarie chinoise une carte particulière de la Corée, prise d'après celle qui s'est trouvée dans le palais même du roi de ce pays, & examinée par ceux qui ont été employés à faire la carte de la Tartarie. Toutes ces parties ont été mises non seulement au même point, mais même sous une projection générale, comme si toutes les pièces n'en devaient composer qu'une, & effectivement on pourra les rassembler toutes & n'en faire qu'un seul morceau. Aux cartes des provinces de la Chine, on a joint un assez grand nombre de plans de villes chinoises dont la forme & la situation pourront donner une idée de toutes les autres.

Pour rédiger ce grand nombre de diverses pièces, & les mettre dans l'état d'être gravées & mises au jour, on a fait choix de M. d'Anville, géographe ordinaire du roi, qui, joint à beaucoup de capacité, le plus grand zèle pour la perfection de la géographie. Des cartes particulières il a dresse les cartes générales, non pas succinctes, mais très p.8 amples & propres à faire connaître indépendamment même des cartes particulières, jusqu'où le détail & la précision ont été portées dans cet ouvrage ; c'est ce qui paraîtra principalement dans la carte générale de la Chine, pays extrêmement rempli de circonstances, & qu'on s'est trouvé en état d'exprimer à proportion. Quand M. d'Anville entreprit la carte générale de la Tartarie, ce fut après avoir pris communication des Mémoires particuliers du P. Gerbillon jésuite & mathématicien de l'empereur, & après les avoir combinés avec ses cartes. Pour remplir même le carré de cette carte, il a été nécessaire qu'il y fît entrer le Japon tout entier, & quelques terres plus septentrionales qu'il y fait paraître avec des circonstances particulières. Il a conformé la carte du Thibet, dans la partie qui confine à l'Indostan, aux connaissances positives qu'on peut prendre par ce côté-là. Enfin dans la carte qui doit

être à la tête de l'ouvrage, & qui comprendra toutes les autres en général, outre la vaste étendue de tous les pays dont on vient de parler, on se portera jusque sur la mer Caspienne. Car les Pères jésuites de la Chine en ont eu quelques connaissances, & ils ont souhaité qu'on en fît usage, après les avoir comparées & jointes aux connaissances qu'on peut rassembler d'ailleurs, ce que M. d'Anville s'est engagé de faire.

Outre les cartes, les planches, & les plans de villes qui seront en grand nombre, les cartouches & les vignettes seront ornées de figures, de symboles, d'animaux & des plantes les plus singulières de la Chine.

@

AVERTISSEMENT

Comme la quantité de cartes & de planches que contient cet ouvrage obligera à n'en tirer qu'un certain nombre d'exemplaires, ceux qui en voudront avoir sont avertis de les retenir de bonne heure. Ils pourront s'adresser ou au père du Halde, qui demeure à la Maison Professe, rue Saint-Antoine, ou à P. G. Le Mercier fils, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, au Livre d'or à Paris.

On aura soin d'informer ceux, qui auront retenus des exemplaires, du temps auquel on commencera l'impression de l'ouvrage, & du prix auquel il leur sera livré. Ce sera au plus tard dans quatre ou cinq mois.

AU ROY

@

Le favorable accueil que Votre Majesté a daigné faire au grand nombre de cartes répandues dans cet ouvrage, m'a inspiré la confiance avec laquelle j'ose le faire paraître sous son auguste nom, & m'a fait même espérer qu'elle pourra prendre quelque plaisir à le lire. J'ai cru qu'une description exacte de tant de pays soumis à l'empereur de la Chine, & si peu connus, ne serait pas tout à fait indigne de l'attention de Votre Majesté.

Vous y verrez, Sire, que la plus ancienne monarchie de l'univers ne doit sa durée, sa splendeur, & sa tranquillité qu'à la parfaite subordination qui a régné constamment entre les différents membres d'un vaste État.

Vous y trouverez ces grandes maximes gravées de si bonne heure dans votre âme par les mains habiles qui ont cultivé vos vertus naissantes, qu'un prince n'est si fort élevé au-dessus du reste des hommes, que pour procurer leur bonheur, en protégeant la vertu & en réprimant le vice ; que la bonté & la justice sont les deux plus fermes appuis du trône ; qu'un souverain est né le père de son peuple, & que sa plus solide gloire est de régner sur les cœurs de ses sujets.

Mais, ce qui ne touchera pas moins Votre Majesté, c'est sans doute le progrès de la vraie religion chez une nation, à laquelle, à en parler en général, il ne manque pour son bonheur que le don précieux de la foi.

Dans le dernier siècle on vit naître en faveur des ouvriers évangéliques un merveilleux concours de protection entre le plus puissant monarque de l'Europe, & le plus grand prince de l'Orient. L'ardeur infinie que l'empereur Cang hi eut pour les sciences, donna aux ministres de l'Évangile un accès facile auprès de sa personne, & leur assura un ferme appui contre les ennemis du nom chrétien.

D'une autre part, Louis le Grand, tout occupé qu'il était des affaires les plus importantes, & dans le fort des plus cruelles guerres, porta ses vues jusqu'à cette extrémité de l'Asie : dans le dessein qu'il avait formé d'y étendre le royaume de Jésus-Christ, & d'en tirer des connaissances utiles à l'avancement des sciences, il jeta les yeux sur un nombre de jésuites, dont il connaissait la vertu & la capacité. A leur départ pour la Chine, il les honora du titre de ses mathématiciens ; il accrédita leur ministère, il leur assigna des pensions, il les combla de bienfaits.

Il n'y a guère eu d'années dans la suite qu'on n'ait vu des successeurs de leur zèle, partir de nos ports, pour aller partager leurs travaux, & tâcher de remplir les intentions d'un si religieux monarque.

Comme en succédant au trône de ce grand prince, que vous avez pris pour modèle, vous vous êtes fait une loi, Sire, de succéder à ses grandes vues, à son amour pour les lettres, à sa piété sincère, & à son zèle pour la religion, ces hommes apostoliques éprouvent la même protection de la part de Votre Majesté ; ils jouissent des mêmes grâces & des mêmes libéralités.

Ce n'est pas vainement, Sire, que vos peuples se sont flattés de voir revivre ce grand roi en la personne de Votre Majesté. Cette longue paix ménagée par vos soins, & affermie par votre sagesse, a été le fruit des dernières instructions qu'il vous fit, en vous remettant son sceptre & sa couronne. L'Europe entière l'a si bien reconnu, qu'elle a cru devoir vous confier ses intérêts, en vous rendant le médiateur et l'arbitre de ses différends.

Elle jouirait encore de cette heureuse paix, si des ennemis secrets de votre grandeur & de votre modération, ne vous avaient forcé de prendre les armes, non pas pour reculer vos frontières ou pour augmenter votre puissance, mais uniquement pour venger la majesté de votre trône offensée, & pour soutenir les droits d'une nation libre, & d'un illustre allié qu'on voulait opprimer.

Mais, ce qu'on ne saurait assez admirer, Sire, c'est qu'au milieu de ses succès & de ses triomphes, Votre Majesté n'en est pas moins disposée à écouter des paroles de paix, & qu'elle préfère le repos public & la félicité de ses peuples aux plus éclatantes victoires.

Ces vertus pacifiques versées dans votre sein par l'esprit de sagesse, qui préside à vos conseils, ne pouvaient manquer d'attirer sur votre personne & sur votre État, les plus précieuses faveurs du Ciel. Nous en avons des témoignages bien sensibles.

Combien la divine Providence a-t-elle été attentive à la conservation de vos jours dans ces premières années, où la délicatesse de votre santé, & diverses atteintes de maladies nous causaient les plus justes alarmes !

Quelles bénédictions le Seigneur ne continue-t-il pas de répandre sur les nœuds sacrés, qui vous unissent à une Reine née dans le sein de la piété, & qui en donne chaque

jour les plus grands exemples !

De quelle protection le Ciel ne favorise-t-il pas la justice de vos armes ! On n'en peut douter, c'est le dieu des armées qui a inspiré à vos troupes ce courage & cette intrépidité, dont il y a si peu d'exemples, & qui dans une seule campagne couronne la droiture de vos intentions, par une suite de prospérités à de victoires.

Mais, qu'il vous est glorieux, Sire, de n'avoir que des pensées de paix dans le temps même de vos continuels succès ! Qu'il est rare de trouver, même dans les plus grands princes, un pareil désintéressement ! Il forcera sans doute la même puissance qui vous a contraint de prendre les armes, à en reconnaître la justice & l'équité. L'Europe pacifiée par votre modération, ne vous laissera plus d'autres ennemis à combattre, que les ennemis de la Religion : votre zèle & votre autorité dissiperont bientôt les noirs complots de l'erreur & de l'incrédulité ; & ces monstres n'auront pas plutôt disparu, que vous ferez régner sans peine dans tous les cœurs, celui par qui vous régnez avec tant de gloire.

Puissiez-vous, Sire, en marchant ainsi sur les traces de votre auguste bisaïeul, voir comme lui, une postérité nombreuse élevée sous vos yeux, & formée sur vos vertus ! Puissiez-vous, s'il se peut, surpasser même la gloire & le nombre des années de ce grand monarque !

Ce sont les vœux de celui de vos sujets qui vous est le plus dévoué, & qui est avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très humble, très obéissant
& très fidèle serviteur & sujet,
JEAN-BAPTISTE DU HALDE,
de la Compagnie de Jésus.

@

PRÉFACE

@

p.I L'empire de la Chine a été depuis fort longtemps un objet de curiosité pour l'Europe ; les premières connaissances qu'on en eut, trouvèrent d'abord peu de créance dans les esprits ; la relation que publia le voyageur vénitien, qui, à la suite des Tartares, avait parcouru quelques provinces de cet empire, passa pour le fruit d'une imagination qui cherchait à s'égayer ; tout ce qu'il racontait de l'ancienneté de cette monarchie, de la sagesse de ses lois & de son gouvernement, de la fertilité de ses terres, des richesses de son commerce, de la multitude prodigieuse de ses habitants, de la douceur & de la politesse de leur mœurs, de leur application à faire fleurir les arts & l'agriculture, de leur goût & de leur ardeur pour les sciences, tout cela fut regardé comme de pures fictions, où la vraisemblance n'était pas même observée. On ne pouvait se persuader qu'au-delà de tant de nations à demi barbares, & à l'extrémité de l'Asie, il se trouvât un puissant État, qui ne le cédait guère aux États les mieux policés de l'Europe.

Avec le temps on revint de ces préjugés, & l'on rendit plus p.II de justice à la sincérité de l'auteur vénitien, surtout lorsqu'on vit que ce qu'il avait avancé, s'accordait avec les relations que donnèrent les premiers missionnaires, qui vers la fin du quinzième siècle pénétrèrent enfin dans la Chine, dont jusqu'alors, par des vues politiques de cette nation, l'entrée avait été fermée à tous les étrangers. On ne put pas s'empêcher de se rendre, & d'ajouter foi au témoignage de personnes, que leur état, leur droiture, leur capacité, & leur désintéressement mettaient hors de tout soupçon.

La curiosité se réveilla, & l'indifférence qu'on avait témoignée jusqu'alors pour la Chine, se changea dans un vif empressement de connaître une nation si ancienne, & dont on rapportait des choses si singulières. Mais cette curiosité-là même fit éclore un nombre de petites relations, faites sans choix ni discernement, qui donnaient les plus fausses idées de cet empire. Qu'un vaisseau européen abordât à

un port de la Chine & y passât quelques mois, aussitôt les gens de l'équipage recueillaient avec avidité, & jetaient sur le papier, non seulement tout ce qui s'offrait à leurs yeux aux extrémités d'un si vaste État, mais encore tout ce qu'ils pouvaient ramasser dans les entretiens qu'ils avaient avec une populace assez peu instruite. De retour dans leur patrie, ils s'applaudissaient de leurs découvertes ; & c'est sur des mémoires si peu fidèles, qu'ils composaient leurs relations.

D'autres bien moins sincères, ont cru pouvoir amuser agréablement leurs lecteurs, en suppléant de leur propre fonds aux connaissances qui leur manquaient. C'est ce qu'a fait un voyageur italien dans un livre imprimé à Naples en l'année 1720, qui a pour titre *Giro del mondo*, c'est-à-dire, voyage p.III autour du monde. Il y fait une description détaillée du palais de l'empereur de la Chine, dont il n'avait d'idée que celle qu'il s'était formée lui-même ; & pour donner plus de poids à ce qu'il raconte, & le rendre plus croyable, il ne fait pas difficulté de s'autoriser du Père Grimaldi, président du tribunal des mathématiques, lequel, à ce qu'il assure, voulut bien l'introduire dans le palais. Pourrait-on, après cela, se défier de la sincérité de cet auteur ?

Cependant tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il vint effectivement à Peking, qu'il fit plusieurs tours dans les rues de cette grande ville, suivi d'un Chinois à pied qui lui servait de valet ; qu'il rendit de fréquentes visites aux jésuites, dont il reçut tous les bons offices qui dépendaient d'eux ; qu'il les pria de lui faire voir l'empereur, ou du moins son palais, ce qui n'était nullement en leur pouvoir ; qu'étant arrivé à un pont qu'il fallait passer pour aller au palais, il fut contraint de retourner sur ses pas parce que son valet ne voulut pas s'exposer à passer même ce pont ; qu'enfin il fût obligé de sortir de Peking sans avoir vu du palais que la porte du midi, qui est toujours fermée.

Tout cela est certain ; d'où il s'en suit que cette description qu'il fait du palais, des salles, du trône impérial, de l'audience à laquelle il se trouva, & tout le reste, est purement de son invention. Le Père Grimaldi, quoique président du tribunal des mathématiques, pouvait-il, sans un ordre exprès de l'empereur, introduire dans le palais un

inconnu mêlé parmi les membres d'un tribunal qui va à l'audience ? Un ministre d'État, un prince même n'aurait pas ce pouvoir.

Mais pour peu qu'on soit au fait de ce qui concerne la p.IV Chine, on est bien plus surpris qu'un auteur célèbre par ses talents & par son savoir, ait perdu son temps, non seulement à traduire en notre langue deux anciennes relations arabes sur la Chine, qui ne sont qu'un tissu d'absurdités & de mensonges ; mais encore à prodiguer son érudition par de longs éclaircissements qu'il a donnés sur ces Contes arabesques. Il ne fallait pas un grand fonds de critique, pour s'apercevoir que ces marchands arabes ne méritaient nulle créance, & n'avaient pas même mis le pied à la Chine : mais quand le cœur se laisse une fois préoccuper d'une passion, l'esprit est tout disposé à adopter les fables les plus ridicules, & à donner un air de vérité à tout ce qui est capable de décrier des personnes qu'on n'aime point, & qu'on se fait un mérite de ne point aimer.

Les savants n'ont pas tous cette sagacité & cette finesse de discernement qui saisit d'abord son objet, & qui sait démêler le vrai d'avec le faux, telle qu'on la trouve dans ces réflexions si sensées & si judicieuses, qu'un savant académicien [1] a fait sur la nation chinoise, & qu'il a proposées par manière de doutes au Père Parrenin, dont il a reçu les éclaircissements qu'il souhaitait.

Ces sortes de relations, ou faites sans discernement, ou inventées à plaisir, ou concertées par la passion, tiennent les esprits dans l'incertitude, en rendant suspectes celles qui sont les plus vraies & les plus sincères, & faisant naître, dans des personnes même éclairées, certaines préventions, dont ils ne reviennent pas aisément. Combien en voit-on, par exemple, p.V qui ne peuvent s'ôter de l'esprit que la nation chinoise pousse l'origine de son empire bien au-delà du Déluge, & même de la création du monde ?

Si une idée si absurde a pu entrer dans l'esprit d'un très petit

[1] M. Dortous de Mairan, de l'académie des sciences. Voyez le vingt-unième tome des *Lettres édifiantes & curieuses* pag. 76.

nombre de Chinois, trompés par les feintes époques de quelques astronomes, tout le reste de la nation se récrie contre leur ignorance. Que dirait-on de ces Chinois, si ayant appris qu'un auteur européen a hasardé dans un de ses ouvrages, que le monde existe de toute éternité, ils en concluaient que c'est-là une opinion commune en Europe ?

Les Chinois s'en tiennent à leur grande histoire, laquelle, bien éloignée de donner dans de pareilles rêveries, fixe le commencement de leur empire à Fo hi, encore n'assurent-ils point, quand & combien de temps ont régné Fo hi & ses successeurs jusqu'à Yao ; ce n'est que depuis cet empereur que leur chronologie leur paraît sûre ; & en effet il y a bien peu à redire pour la durée totale & la distribution des règnes, & pour les faits importants.

De quelque idée qu'on soit prévenu, on ne peut guère disconvenir que les connaissances les plus certaines que nous ayons de la Chine, ne nous soient venues par le canal des missionnaires, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans la capitale & dans les provinces de ce grand empire, & qui par-là étaient à portée plus que personne, de nous en rendre un compte fidèle.

Cependant ces connaissances qu'ils nous en ont données, sont assez bornées, & quelquefois même défectueuses. La plupart occupés du grand objet qui leur a fait quitter leur patrie, & les a attirés dans cette extrémité de l'Asie, p.VI n'instruisaient guère l'Europe, que des dispositions qu'ils trouvaient dans l'esprit de ces peuples pour embrasser la foi, & des progrès que faisait l'Évangile parmi eux. Ce n'est que par occasion, & comme en passant, qu'ils ont touché légèrement quelques singularités des nouvelles contrées qu'ils habitaient.

Il y en a eu qui, fortement sollicités par les savants d'Europe, ont fait dans leurs moments de loisir des recherches assez curieuses, mais qui en certains points n'ont pas toujours été fort exactes, parce qu'ils s'en rapportaient aux livres chinois, dont les auteurs se portent naturellement à exagérer les raretés & les merveilles de leur pays.

C'est principalement en ce qui concerne la géographie de ces vastes pays, que ces livres les ont fait tomber dans quelques méprises. Ils ont un peu trop compté sur l'exactitude des Tchi chou : on nomme ainsi certains livres qui contiennent l'histoire de chaque ville & de son district. Parmi plusieurs choses remarquables que renferment ces livres, on y trouve le plan de la ville & le nombre de bourgs & de villages qui en dépendent, avec les distances où ils sont les uns des autres. Ces distances se marquent par des lis, ou stades ; mais ces lis ont plus ou moins d'étendue dans les diverses provinces : de même qu'en Europe il y a différence de longueur dans les lieues des provinces différentes d'un même royaume. La ville de Tong tcheou par exemple, qui est à l'est de Peking, passe pour en être éloignée de quarante lis : cependant suivant les mesures dont les cartes ont été dressées par les missionnaires géographes, elle n'en est éloignée que de trente. Dans la province de Chang tong, dix lis n'en font que huit à leur compte. Dans le nord de la province de Hou quang les mesures sont presque égales p.VII aux leurs, mais les provinces de Kiang nan, de Fo kien, & quelques autres, comptent les lis fort différemment, comme on s'en est assuré en les comparant toutes à la même mesure. Cela seul suffit pour faire voir que les longitudes du Père Martini, non plus que celles du Père Noël, ne peuvent être justes, parce qu'elles n'ont été déterminées que sur des distances telles que les Chinois les comptent par leurs lis ou stades, dont il fallait du moins connaître la longueur avant que de s'en servir.

De même, par les observations que les Pères Régis & Jartoux firent avec les meilleurs instruments, tant à Si ning où ils demeurèrent un mois, que dans quelques autres villes, ils trouvèrent toujours entre les hauteurs qu'ils prirent, & celles que prit autrefois le Père Grueber, une différence de 29 à 30 minutes, soit que ce Père eût des instruments trop courts & mal divisés, comme il est vraisemblable, soit qu'il n'ait pas eu égard au diamètre du soleil.

Du reste je ne crois pas qu'on entre dans le moindre soupçon de la bonne foi de quelques missionnaires, qui n'ayant demeuré que dans ces belles provinces, où la nature semble avoir étalé toutes ses richesses,

ont donné lieu de croire par les descriptions charmantes qu'ils en ont faites, que toutes les autres provinces leur étaient semblables : ils n'ont parlé que de ce qu'ils voyaient tous les jours, & si à cette occasion on a pris en Europe de fausses idées du reste de l'empire, ils n'en sont pas responsables : ce qu'ils ont dit n'en est pas moins vrai. On n'avait pas encore parcouru toutes les provinces, comme on l'a fait depuis par l'ordre de l'empereur, pour en dresser une carte exacte, & tâcher, par un travail si pénible de mériter de plus en plus la protection de ce grand monarque en faveur de la p.VIII religion & de ses ministres. C'est par ce travail, continué pendant une longue suite d'années, qu'on a acquis des connaissances plus particulières & plus sûres.

Enfin le Père le Comte, qui a écrit avec tant d'agrément sur la Chine, s'est borné à certaines matières, & n'a pas prétendu en donner une relation régulière & universelle ; il avertit même qu'on doit regarder le recueil de ses lettres, comme des mémoires qui peuvent être utiles à ceux qui voudront dans la suite donner une description plus complète de ce grand empire.

C'est à cette description que je travaille depuis plusieurs années : la quantité & la diversité des matières renfermées dans le projet que j'en ai donné, a fait douter si l'exécution y répondrait. Mais on trouvera, à ce que j'espère, que j'ai entièrement rempli mon dessein, tout vaste qu'il paraît, & que je tiens même au-delà de ce que j'ai promis. Au moins n'ai-je rien négligé pour faire connaître cette vaste portion de l'univers par tous les endroits qui méritent de l'attention, & pour m'assurer de la vérité de tout ce que j'en rapporte.

J'ai eu entre les mains une quantité prodigieuse de mémoires venus de la Chine : la lecture de ces manuscrits, où la plupart des choses qu'on y traite, étaient inutiles à mon dessein, ne m'a pas rebuté, parce que j'y trouvais de temps en temps des particularités, ou qui n'étaient pas connues, ou qui confirmaient la vérité de ce qu'on avait déjà publié dans des relations imprimées. Quand des gens désintéressés, & d'ailleurs éclairés, écrivant en différents temps & de différents lieux du même empire, racontent les mêmes choses, dont ils sont témoins

oculaires, comme s'ils les eussent concertées p.IX ensemble, il faudrait être déterminé à ne rien croire, pour ne se pas fier à leur témoignage.

D'ailleurs les fréquents entretiens que j'ai eu avec quelques missionnaires revenus de la Chine, pendant le séjour qu'ils ont fait en Europe, & encore plus les correspondances nécessaires & continuelles où je suis depuis vingt-quatre ans avec les autres missionnaires répandus dans les diverses provinces de l'empire, m'ont mis en état d'en recevoir les secours & les éclaircissements dont j'avais besoin. Quelques-uns d'eux ont eu même la complaisance de traduire avec un grand soin certains livres d'habiles Chinois, qui devaient entrer dans cet ouvrage, & qui fournissent la preuve d'une grande partie des faits que je rapporte.

Enfin, l'ouvrage étant achevé, j'aurais pris le parti de l'envoyer à la Chine, pour le faire examiner par quelques-uns des plus anciens missionnaires, si la chose eût été d'une exécution moins lente & plus aisée ; heureusement, lorsque je m'y attendais le moins, j'appris que celui sur qui principalement je jetais les yeux, était arrivé en France, & serait dans peu de jours à Paris : c'était le Père Contancin que ses supérieurs avaient député en Europe pour des affaires particulières de la mission.

Ce Père, habile & expérimenté, avait demeuré trente-deux ans à la Chine, dix ans à Peking où il avait été supérieur de notre maison, & le reste du temps dans les différentes provinces. Pendant plus d'une année qu'il resta à Paris, il eût tout le loisir de lire plus d'une fois cet ouvrage, & de l'examiner, comme je le souhaitais, avec l'attention la plus sérieuse, & avec la p.X plus sévère critique. C'est en profitant de ses lumières, soit pour discuter certains faits douteux, soit pour y ajouter des particularités intéressantes, que je me suis assuré de l'entière exactitude de tout ce que j'avance.

Après ces précautions que j'ai prises pour ne rien dire que d'exactement vrai, on verra, ce me semble, avec quel soin j'ai taché d'éviter le reproche que je fais à certains historiens modernes, de ce

qu'ils ont trop compté sur des mémoires peu sûrs & peu sincères, & que par crédulité, ou sans beaucoup de discernement, ils ont donné en Europe de fausses idées de cet empire.

Pour ce qui est de l'ordre que j'ai cru devoir garder dans la distribution de tant de matières, on le trouvera tel que je l'ai marqué dans le projet, à la réserve de l'histoire abrégée de la monarchie chinoise que j'ai insérée dans le premier tome, parce que cette connaissance qu'on prend d'abord des empereurs & de ce qui s'est passé sous leurs règnes, est nécessaire pour faciliter l'intelligence de tout ce que j'en dois dire dans la suite.

C'est pour cette même raison que j'ai donné d'abord une idée générale de l'empire, qui représente sommairement & en gros tout ce que j'explique en détail dans le corps de l'ouvrage, & que j'y joins en peu de mots l'histoire de certains peuples, & entr'autres de la nation des Si fan, qui formait autrefois un État puissant & redoutable aux empereurs mêmes, mais qui déchirée dans la suite par des guerres intestines, s'est vu forcée de s'assujettir à la domination chinoise.

Je n'ai pas dû omettre les observations curieuses qu'ont p.XI faites quelques missionnaires en traversant ces belles provinces, où ils marquaient jour par jour, & dans un grand détail, tout ce qui s'offrait à leurs yeux, & où il semble, en les lisant, qu'on fait avec eux le même voyage. Elles disposent à la description qui suit des quinze provinces dont l'empire est composé.

On y voit un grand nombre de villes superbes par leur situation & par leur étendue, par la multitude de leurs habitants, par le concours extraordinaire de Chinois que le commerce y attire, par la beauté des édifices publics, & par l'abondance qui y règne : on y voit ce que des terres fertiles, & qui souvent donnent chaque année une double récolte, produisent de grains, d'arbres, & de fruits singuliers ; les métaux de toutes les sortes, les minéraux, & les marbres précieux qui se tirent du sein des montagnes ; ces plantes rares, dont les racines sont si salutaires, & qui se refusent à tout autre climat ; cette quantité de lacs, de canaux, de rivières larges & profondes qui fournissent abondamment

des poissons de toutes les espèces ; cette multitude surprenante de ponts hardis, solides, & embellis de divers ornements de sculpture, qui ont été élevés pour la commodité du public ; en un mot, tout ce que l'art & la nature y ont procuré d'avantages, pour les besoins & les délices de la vie.

Outre la carte la plus générale qui renferme la Chine, la Tartarie chinoise, & le Thibet jusqu'à la mer Caspienne, on y trouvera la carte générale de la Chine seule [1], & les cartes particulières de chaque province, avec plusieurs plans des villes qui sont d'une figure différente de celle des autres villes.

Enfin, ce premier tome finit par une histoire abrégée de p.XII cette grande & ancienne monarchie. Je me suis attaché, comme je le devais, au sentiment universellement reçu parmi les Chinois, qui conduisent leur chronologie depuis l'empereur Yao jusqu'au temps présent, & qui la regardent comme certaine, ainsi que je le remarque dans l'avertissement qui précède cette histoire.

Tous conviennent que Fo hi a été le fondateur de leur empire, mais ils ne conviennent pas également du temps qui s'est écoulé depuis Fo hi jusqu'à Yao : Plusieurs croient qu'il y a eu des règnes incertains ; d'autres doutent que les empereurs placés entre Chin nong & Hoang ti se soient succédés les uns aux autres, parce qu'il se peut faire que ce n'était que des princes tributaires, ou de grands officiers contemporains.

Il se trouve même quelques critiques, lesquels, par rapport au temps qui s'est écoulé depuis Yao jusqu'à nous, disputent ensemble sur la durée plus ou moins longue d'un règne particulier, ou d'une dynastie entière. Je n'ai point voulu entrer dans ces sortes de discussions, qui auraient été trop longues, & qui auraient répandu de l'obscurité & de la confusion dans la suite de l'histoire. J'ai suivi sur cela le sentiment & de

[1] Le format de la présente édition ne permet pas une reproduction utile de cette carte. On la retrouvera ici.

nos anciens missionnaires [1] les plus versés dans la littérature chinoise, & de la plupart de ceux qui vivent encore, & dont plusieurs ne le cèdent à aucun autre dans l'étude & dans l'intelligence des livres de cette nation.

Ce qu'on peut dire en général, c'est que les historiens chinois paraissent sincères, & ne chercher que la vérité ; qu'on ne voit pas qu'ils soient persuadés que la gloire d'une nation p.XIII consiste dans son ancienneté, & que, comme d'autres nations, ils n'ont point eu de raisons prises du côté de l'intérêt ou de la jalousie des peuples voisins, pour altérer ou falsifier leur histoire, qui n'est qu'une simple exposition des principaux évènements, propres à servir d'instruction ou de modèle à la postérité.

On dira peut-être que le *Chu king*, qui contient l'histoire de ces premiers temps, & les autres livres canoniques, ont péri du temps de Chi hoang ti, qui ordonna sous peine de la vie, de les brûler, & qu'en conséquence, la perte de ces monuments doit rendre l'histoire fort incertaine.

L'objection serait sorte, si ces livres infiniment respectés de la nation, eussent été rassemblés dans le même lieu, & qu'il n'eût fallu que peu d'heures pour les réduire en cendres. Mais ils étaient dispersés dans tout l'empire & chez tous les lettrés : tous les livres ne furent pas proscrits ; on excepta entr'autres les livres de médecine, & dans le triage qu'on en fit, on trouva le moyen de mettre en sûreté plusieurs exemplaires de ceux qu'on ordonnait de proscrire. Le zèle des lettrés en sauva un bon nombre ; les autres, les tombeaux, les murailles où on les cacha, devinrent un asile contre la tyrannie : peu à peu l'on déterra ces précieux monuments de l'antiquité, & ils reparurent sans aucun risque sous l'empereur Ven ti, c'est-à-dire, environ 54 ans après l'incendie. Ainsi furent conservés ces livres, nonobstant les ordres rigoureux d'un prince, qui par une fausse politique, ou plutôt par une vanité ridicule, voulait les exterminer de ses États.

---

[1] Les Pères Martini, Couplet, &c.

Je n'ignore pas qu'il parut, il y a quelques années une table chronologique de la Chine, qui ne commence qu'au règne de p.XIV Lie vang, c'est-à-dire, 424 ans avant J. C. Elle a été dressée par un seigneur chinois qui vit encore, & qui était viceroi à Canton, lorsque les missionnaires y furent exilés. Mais ce seigneur, ce que je sais très certainement, n'a jamais eu, & ne s'est jamais donné la réputation d'historien. Il a encore moins prétendu faire un ouvrage raisonné sur l'histoire ancienne : bien loin de discuter la question de l'antiquité chinoise, & d'en fixer l'époque au temps où il commence sa table, il serait véritablement offensé, s'il croyait qu'on le soupçonnât d'avoir avancé, ou d'avoir même proposé le retranchement de tous les règnes qui ont précédé celui de Lie vang. Il n'y a aucun Chinois qui osât publier un paradoxe si contraire à l'opinion reçue de règne en règne dans toute la Chine. Cette table chronologique qu'il a donnée au public, il l'a copiée d'après un livre intitulé Cang mou : ce qu'il y a uniquement de lui, c'est qu'il l'a ajustée au cycle sexagénaire d'une manière agréable & commode.

C'est Tchu hi, écrivain de réputation, qui est auteur de l'histoire nommée Cang mou, & il a suivi pour la chronologie Se ma ouen kong, autre auteur très célèbre. Mais ni l'un ni l'autre de ces fameux écrivains n'a pensé à retrancher les trois premières familles, ni même à insinuer que les empereurs nommés dans le *Chu king* n'aient pas réellement existé, & ne soient que des personnages feints & allégoriques. Si quelqu'un à la Chine s'avisait de leur attribuer une pareille opinion, il serait regardé comme un visionnaire, & peut-être que sa témérité lui coûterait cher. Tous deux commencent leur histoire par Fo hi, & l'on a les commentaires de Tchu hi sur le *Chu king*, & sur le *Chi king*, où il parle toujours en homme qui suppose la réalité des p.XV règnes & des princes dont il est fait mention.

Confucius dont le temps est assez connu, parle en termes exprès des trois premières dynasties, nommées Hia, Chang & Tcheou & assure qu'il suit dans la pratique les rits de la dynastie Tcheou. Ce seul témoignage suffirait à la Chine pour faire couper la tête à quiconque

oserait dire qu'il faut retrancher ces trois premières familles impériales de l'histoire chinoise. Je ne crois pas même qu'on osât proposer sérieusement ce système en Europe : car, ou il faut faire aussi de Confucius un personnage fabuleux, qui n'a ni existé, ni dit ce qu'on lui attribue ; ou il faut avouer qu'on a, dans la personne de ce philosophe, un témoignage irréfragable de la réalité des trois premières dynasties, qui forment le corps du *Chu king*.

Ainsi on ne doit pas croire que Se ma ouen kong & après lui Tchu hi aient prétendu réduire l'époque de l'histoire chinoise au règne de Lie vang, ni en exclure les règnes précédents ; ils ont distingué dans l'histoire, des temps où ils ne croient pas que la chronologie, du moins en ce qui concerne le commencement & la fin des règnes, & la suite des années, par rapport aux Kia tse, ou cycles chinois, soit assez certaine, & elle ne leur paraît telle que depuis l'empereur Lie vang : c'est leur extrême exactitude qui les a portés à ne pas donner, quant à la suite des années, la chronologie entière pour également certaine.

D'autres critiques moins scrupuleux assurent que le commencement des années de chaque règne se peut marquer distinctement, à commencer depuis l'onzième empereur de la dynastie Tcheou. Or depuis ce temps-là jusqu'à l'empereur Lie vang, où commence la table chronologique en question, on compte dix-sept empereurs.

p.XVI Quoi qu'il en soit des différentes opinions de ces critiques, la chronologie de l'histoire chinoise ne se conduit pas moins sûrement depuis Yao jusqu'au temps présent en ce qui regarde la suite des empereurs, & les faits les plus importants de leurs règnes. C'est ce qui se développera encore mieux, lorsqu'on entendra parler dans la suite de cet ouvrage les empereurs, & tout ce qu'il y a eu de plus illustres Chinois dans chaque dynastie, dont les discours auparavant dispersés, ont été ramassés & recueillis par le feu empereur Cang hi.

Après ces notions générales que je donne de la Chine, j'entre dans un plus long détail de tout ce qui concerne cette nation, de son caractère, de ses mœurs, de ses usages, de son gouvernement, de ses progrès dans les sciences, de sa religion, de sa morale, &c. & je traite

toutes ces matières en autant d'articles séparés, auxquels je crois avoir donné la juste étendue que chaque sujet demande.

Je parle d'abord de l'antiquité & de l'étendue de cette monarchie, de l'autorité de l'empereur, de ses dépenses, de ses revenus, de ses équipages, de la magnificence de son palais, & de son cortège lorsqu'il sort ; de la forme de son gouvernement, soit civil, soit militaire ; des fonctions propres des mandarins, de leur pouvoir, & des honneurs qu'on leur rend ; des forces de l'empire, des forteresses, des gens de guerre, de leurs armes, & de leur artillerie ; de la police qui s'observe, soit dans les villes, pour y maintenir le bon ordre, soit dans les grands chemins pour la sûreté & la commodité des voyageurs.

J'expose ensuite le génie & le caractère de ces peuples, leur air, leur physionomie, leurs modes, leurs maisons, les meubles p.XVII dont elles sont ornées ; les châtiments dont on punit les criminels, & l'ordre qui s'observe dans les prisons où on les renferme.

La noblesse ne se donne à la Chine qu'au mérite : je fais voir comment elle s'acquiert, & combien elle est différente de celle d'Europe. Comme les Grands sont ennemis du luxe, en ce qui concerne leur personne, ils n'en sont que plus magnifiques pour tout ce qui paraît au-dehors : l'on verra quelle est leur magnificence dans leurs voyages, dans leurs fêtes, dans les ouvrages publics, tels que sont les ponts, les arcs de triomphe, les portes, les tours, les murs des villes, &c.

Tout est réglé à la Chine, jusqu'aux devoirs les plus communs de la société, & c'est ce qui m'a fait parler des cérémonies qu'ils observent dans leurs devoirs de civilité ; dans leurs visites, & les présents qu'ils se sont les uns aux autres ; dans les lettres qu'ils s'écrivent, dans leurs festins, dans leurs mariages, & dans leurs funérailles.

Pour ce qui est du peuple, il est tout occupé, ou à la culture des terres, ou aux arts mécaniques, ou au commerce ; il m'a donc fallu parler de l'estime qu'on fait de l'agriculture, & de ceux qui s'y appliquent ; de l'adresse & de l'industrie des artisans ; du commerce incroyable qui se fait au-dedans de l'empire ; de la quantité de lacs &

de rivières qui arrosent les provinces, & y produisent l'abondance & la fertilité ; des barques & des sommes, ou vaisseaux, sur lesquels on transporte tant de richesses d'une province à l'autre ; des monnaies anciennes, & de celles qui ont cours maintenant dans l'empire.

Le commerce principal qui se fait au-dehors, surtout avec p.XVIII les Européens, consistant dans les ouvrages de vernis, dans la porcelaine, & dans les soieries, j'explique d'où l'on tire le vernis, & comment le fait la porcelaine, & je donne la traduction d'un ancien auteur chinois qui nous apprend la manière de nourrir & d'élever les vers à soie, pour la rendre & meilleure, & plus abondante.

Les diverses estampes, où une partie de toutes ces choses seront représentées au naturel, les rendront encore plus sensibles.

Les sciences, par lesquelles seules on parvient aux honneurs & aux emplois, & qui consistent principalement dans une parfaite connaissance des lois, de l'histoire & de la morale, méritaient une attention toute particulière. C'est aussi à quoi je me suis attaché.

Je commence d'abord par l'idée qu'on doit se former de la langue chinoise, si différente de toutes les autres langues mortes ou vivantes ; & pour cela je fais connaître quel en est le génie, de quelle manière se prononcent les mots, qui ne sont que d'une seule syllabe ; & j'y joins un petit abrégé de la grammaire de cette langue. Après quoi j'expose la manière dont ces peuples font leur encre, & leurs différentes sortes de papier, & comment ils impriment & relient leurs livres.

Puis je viens aux études des jeunes Chinois, aux divers degrés par où ils passent, & aux examens qu'ils doivent subir pour obtenir ces degrés, & parvenir enfin au doctorat. Un livre chinois, dont je donne l'extrait, nous en instruit encore mieux. On y voit l'ordre qu'on doit garder pour enseigner les jeunes gens, le choix qu'on doit faire des maîtres, les traits d'histoire qu'on doit leur faire apprendre pour les former p.XIX aux bonnes mœurs, l'examen des étudiants qui aspirent aux divers degrés ; le modèle du discours qui se fait dans l'assemblée des lettrés, & le projet d'une académie, ou société de savants.

Ce ne sont-là que comme des préliminaires qui conduisent naturellement à la littérature chinoise, c'est-à-dire, à la connaissance de ces livres si anciens & si respectés des Chinois, & qu'ils appellent king. Ils entendent par ce mot une doctrine sublime, solide, & fondée sur des principes inébranlables. Ils en comptent cinq qu'ils regardent comme canoniques du premier ordre, & qu'ils appellent Ou king, c'est-à-dire, les cinq livres par excellence.

Je donne le précis de ces cinq livres ; savoir, 1° De l'*Y king*, qui est un ouvrage purement symbolique. 2° Du *Chu king* qui contient ce qui s'est passé de mémorable sous les premiers empereurs & législateurs de la nation, leurs instructions sur le gouvernement, leurs lois & leurs règlements pour les mœurs, dont ces premiers héros ont été autant de modèles ; & j'en rapporte quelques extraits. 3° Du *Chi king* qui renferme des odes ou des poésies, où l'on fait l'éloge des hommes illustres, & où l'on établit les lois & les coutumes de l'empire. On verra quelques-unes de ces odes, dont on a fait choix, & qui sont fidèlement traduites. 4° Du *Tchun tsiou*, qui est inférieur aux trois premiers, mais qui ne laisse pas d'être fort estimé des savants. Il continue les annales du royaume de Lou qui est maintenant la province de Chan long, 5° Du *Li ki*, qui est comme un mémorial des lois, des cérémonies, & des devoirs de la vie civile.

Après avoir fait le précis de ces livres, qui sont d'une p.XX antiquité très reculée, je viens aux quatre livres classiques ou canoniques du second ordre, appelés Sse chu. Ce ne sont, à proprement parler, que des explications & des maximes fondées sur ces anciens monuments. Ces livres sont de Confucius, ou ont été recueillis par ses disciples des maximes & des entretiens de ce célèbre philosophe, que toute la nation regarde comme son maître. Je fais d'abord un abrégé de sa vie, après quoi ne m'attachant qu'à ce qu'il y a de plus essentiel, je suis par ordre les chapitres ou les articles de chacun de ses ouvrages, qui sont : 1° Le *Ta hio*, c'est-à-dire, la grande science, ou la science des adultes. 2° Le *Tchong yong*, c'est-à-dire, le milieu immuable, ce juste milieu qui se trouve entre deux extrémités, & en quoi consiste la vertu. 3° Le *Lun yu*,

c'est-à-dire Discours moraux & sentencieux. 4° *Meng tsee*, ou le Livre du philosophe Mencius, qui donne l'idée d'un parfait gouvernement.

A ces quatre livres, j'enjoins deux autres fort estimés, & que les Chinois mettent au rang des livres classiques ; le premier s'appelle *Hiao king*, c'est-à-dire du respect filial, & contient les réponses que fit Confucius à son disciple Tseng ; le second se nomme *Siao hio*, qui signifie la science, ou l'école des enfants.

Voilà proprement ce qu'on appelle la science chinoise, qui renferme les principes fondamentaux de leur gouvernement, & qui maintient un si bel ordre dans l'empire. Il paraît en effet que c'est là la science la plus propre de l'homme, puisqu'elle regarde directement sa conduite, & les moyens de le rendre parfait selon son état & sa condition.

p.XXI Peut-être croirait-on, & il est naturel de le penser, que le gouvernement de la Chine, appuyé d'abord sur ces principes, s'est peu à peu affaibli pendant une si longue suite de siècles, & sous tant de différents règnes. Mais les Chinois nous apprendront eux-mêmes qu'ils ne se sont jamais relâchés de la sagesse de ces maximes. C'est ce qu'on verra en parcourant la plupart des dynasties dans un recueil fait par les ordres & sous les yeux de l'empereur Cang hi, dont le règne, qui a précédé celui d'aujourd'hui, a été si long & si glorieux.

On trouve dans ce curieux recueil les discours & les réflexions de ce qu'il y a eu de plus grand, de plus habile, & de plus éclairé dans l'État. Ce sont différents empereurs qui parlent dans leurs édits, dans leurs déclarations, dans leurs ordonnances, dans les instructions qu'ils envoient aux rois, aux princes tributaires, & aux magistrats ; ce sont les discours & les remontrances faites aux empereurs par les premiers ministres de l'État, & par les meilleures têtes de l'empire. Tout ce qu'ils disent, roule principalement sur le bon ou le mauvais gouvernement, sur l'application à l'agriculture, sur les moyens de soulager les peuples, & de fournir à leurs besoins, sur l'art & la difficulté de régner, sur la guerre, sur l'avancement des lettres, &c. La plupart de ces pièces sont terminées par de courtes réflexions de l'empereur Cang hi, prince si habile en l'art de régner, qui les a écrites du pinceau rouge, c'est-à-dire, de sa propre main.

Les mêmes matières sont traitées dans deux autres livres dont je donne de plus courts extraits : le premier est une compilation faite sous la dynastie des Ming, le second est intitulé p.XXII *Les femmes illustres*, où l'on voit pareillement que sous différents règnes, les dames chinoises se sont conduites, & ont gouverné leurs familles selon ces maximes.

Par cette espèce de tradition, l'on jugera aisément que les principes fondamentaux du gouvernement s'étant toujours maintenus à la Chine par une observation constante, on ne doit pas s'étonner qu'un si vaste État ait subsisté depuis tant de siècles, & subsiste encore dans tout son éclat.

Après ces détails sur la forme du gouvernement chinois je passe à la religion de ces peuples, à leur morale, à la connaissance qu'ils ont des autres sciences, à leur goût pour l'histoire, pour la poésie, & pour le théâtre, & enfin à leur habileté en fait de médecine. Ce sont les matières que renferme le troisième volume.

Au regard des religions approuvées ou tolérées à la Chine, j'expose, selon l'ordre des temps, la doctrine des différentes sectes de cet empire, & je traite, 1° du culte des anciens Chinois : tout ce que j'en dis est tiré de leurs livres classiques ; mais sans entrer dans l'explication de ce qu'ils entendent par Tien [1] ou Chang ti [2], qui est l'objet de leur culte : j'en laisse le jugement au lecteur. 2° De la secte des tao sseé dont je décris le système. 3° De la secte de l'idole Fo, dont j'explique ce que ces idolâtres appellent doctrine intérieure & extérieure. 4° Enfin de la secte de certains lettrés modernes, qui se sont fait une espèce de philosophie, au moyen de laquelle, en s'attachant moins au texte des anciens livres qu'à la glose & aux commentaires de quelques auteurs récents, ils prétendent tout p.XXIII expliquer par les causes naturelles. Un ouvrage en forme de dialogue, où un de ces philosophes modernes expose son système sur l'origine &

[1] Tien, Ciel, ou Esprit du Ciel.
[2] Chang ti, Être souverain, suprême empereur.

sur l'état du monde, fera sentir jusqu'où s'égarent ces demi-savants.

L'établissement & le progrès de la religion chrétienne dans cet empire était un article trop intéressant pour l'omettre : je me suis donc cru obligé d'en faire l'histoire ; mais comme je ne pouvais me dispenser de parler des contestations survenues dans les derniers temps entre les missionnaires, & que ces contestations n'entrent qu'incidemment dans un ouvrage où je fais profession d'éviter toute dispute, je ne les touche que très légèrement, ne prenant ici que la qualité d'historien, & rapportant simplement & en peu de mots ce qui a été dit de part & d'autre, soit par ceux qui ont attaqué avec tant de vivacité, soit par ceux qu'on a mis dans la triste nécessité de se défendre.

La philosophie morale fut de tout temps l'étude principale des Chinois, & c'est particulièrement en s'y rendant habiles qu'ils peuvent obtenir les honneurs & les dignités de l'empire. Mais afin de bien connaître quelles sont leurs idées & leurs maximes pour le règlement des mœurs, il faut entendre parler quelques-uns de leurs sages : c'est pour cela que je donne l'extrait de deux ouvrages de morale ; l'un assez moderne & fort estimé de la nation ; l'autre plus ancien, qui contient des réflexions, des maximes, & des exemples en matière de mœurs.

Les auteurs de ces deux traités ne font qu'expliquer les principes répandus dans ces livres si anciens & si respectés, dont j'ai donné le précis. Quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il ne s'y trouve des maximes saines, des réflexions utiles, & des p.XXIV exemples humainement louables, on n'en réprouve pas moins ce qu'il y a de vicieux ou de criminel dans les actions qu'ils rapportent, & ce qu'il y a de faux ou d'outré dans les réflexions qu'ils font & dans les maximes qu'ils débitent.

On est bien plus éloigné de vouloir introduire en Europe des docteurs chinois pour y donner des leçons de vertu. La lumière de l'Évangile y brille dans tout son éclat, & développe à nos yeux d'une manière sensible, ce que toute la sagesse humaine n'a jamais pu qu'entrevoir.

Dans ce que les sages de la Chine, ainsi que les philosophes de l'antiquité, ont dit de louable, ils ont suivi les lumières de la raison, & en les suivant, ils ont eu quelques semences, & une légère participation de la vérité ; au lieu que les chrétiens connaissent la vérité dans toute sa perfection, puisqu'ils connaissent J. C. qui est la vérité même, la raison souveraine, & la sagesse subsistante de Dieu. Toute sagesse humaine n'est que folie, si elle ne conduit pas à J. C. Il n'y a que nos livres saints, où sa doctrine est renfermée, qui portent le caractère de la divinité, & c'est à cette doctrine céleste que tout homme qui ne veut pas s'égarer dans de vains raisonnements, doit s'attacher inviolablement, comme aux pures sources de la vérité.

Les sages de la Chine ont véritablement connu quelques vérités, mais ni eux, ni les anciens philosophes si vantés, ne les ont connu toutes ; ce n'est que dans la loi chrétienne que se trouve une justice consommée, & ce n'est qu'en se nourrissant de ses maximes & en les pratiquant, qu'on peut parvenir à la véritable sagesse.

Si les philosophes chinois ont parlé quelquefois de l'humilité, dont le nom a été inconnu aux sages du paganisme, il p.XXV paraît qu'ils n'ont entendu par là que cette déférence extérieure qu'on doit avoir les uns pour les autres, certains dehors d'un air composé, certaines postures que l'on peut prendre, comme de se mettre à genoux, de se prosterner par terre ; certaines marques de soumission & d'obéissance qu'on rend aux parents, aux magistrats, & à tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité : mais cette humilité intérieure, qui nous apprend à humilier notre cœur sous la puissante main de Dieu, à reconnaître nos fautes, à ne présumer point de nous-mêmes, à n'attribuer rien à nos propres forces ; elle ne nous est enseignée, comme le remarque S. Augustin, que par la doctrine & les actions de J. C. lorsqu'il nous a dit : Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur ; lorsqu'étant infiniment grand, il s'est fait petit pour venir jusqu'à nous ; lorsque n'ayant point de péché à effacer ni à expier, il s'est anéanti, il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la croix. Lui seul était capable de nous apprendre, & de nous faire aimer une vertu si sublime & si peu connue

qui est néanmoins la base & le fondement de toutes les vertus.

Les autres sciences n'ont pas été tout à fait négligées par les Chinois : mais y ont-ils fait de grands progrès ? C'est de quoi on sera en état de juger par ce que j'en rapporte. On saura du moins ce qu'ont fait les missionnaires jésuites pour les aider à perfectionner quelques-unes de ces sciences, & en particulier l'astronomie, dans laquelle ils étaient le plus versés, & pour leur apprendre les autres parties des mathématiques qu'ils ignoraient.

Du reste, on ne peut nier qu'ils n'aient du goût pour la poésie, & surtout pour l'histoire, soit pour écrire fidèlement & sans partialité l'histoire de leur nation, soit pour composer p.XXVI de petites histoires assez semblables à nos romans, qui tiennent l'esprit en suspens par la variété des incidents bien ménagés, mais dont l'unique but est presque toujours de porter à la suite d'un vice, ou à la pratique d'une vertu. J'en rapporte quelques-unes qu'on lira, je crois, avec plaisir.

Je ne dis pas la même chose de leurs tragédies, dont ils se sont formés des idées bien différentes des nôtres. On verra par celle que je donne de leur façon, & qui a été exactement traduite, quel est en ce genre le génie de la nation chinoise, & ce qu'elle a su tirer uniquement de son propre fonds ; car elle n'a jamais eu de communication avec aucune autre nation polie & savante.

Il ne restait plus qu'à parler de la médecine, & de la manière dont elle a été traitée par les Chinois : c'est ce que je fais en exposant d'abord le système général de leurs médecins, & en faisant voir ensuite ce qu'ils ont de singulier, savoir leur habileté à juger des maladies par les battements du pouls, & à connaître l'utilité de leurs simples pour composer leurs remèdes. Trois de leurs ouvrages feront juger quelle idée l'on doit se former de leur science en cette matière. Le premier est un traité, intitulé *Le secret du pouls*, dont l'auteur vivait quelques siècles avant l'ère chrétienne ; le second est un court extrait de l'*Herbier chinois* ; & le troisième est un recueil de plusieurs des recettes que ces médecins emploient pour guérir diverses maladies.

J'y joins un autre extrait d'un ouvrage, dont l'auteur n'est guère favorable aux médecins de sa nation. Il apprend à ses compatriotes le secret de se passer du secours des médecins & de leurs médicaments : moyennant un régime qu'il expose, & dont il a éprouvé lui-même le succès, il prétend avoir trouvé p.XXVII un moyen aisé de prolonger ses jours dans une santé parfaite, & de devenir son médecin à soi-même. C'est par-là que finissent les trois volumes, où il est parlé de la Chine, & où je crois n'avoir rien omis de ce qui est nécessaire pour donner une connaissance parfaite de cette nation.

Le quatrième & dernier volume est consacré tout entier à la description de la Tartarie chinoise, de la Corée, & du Thibet. On n'a guère connu jusqu'ici que les noms de ces vastes pays, comme il est aisé de s'en convaincre, en jetant les yeux sur les cartes de nos plus habiles géographes : on en aura des connaissances particulières, & par les observations géographiques & historiques que je donne de ces différents États, & par les huit voyages que le Père Gerbillon a fait dans la Tartarie, par ordre ou à la suite de l'empereur. Ce Père marque jour par jour, & dans le plus grand détail, ce qui concerne ces vastes contrées, qui s'étendent depuis la Chine jusqu'à la Tartarie dépendante de la Moscovie. Et je doute que les lecteurs pussent mieux s'en instruire, quand ils feraient eux-mêmes ces longs & pénibles voyages.

Je fais plus, car bien que selon mon projet je ne me sois point engagé à entrer dans cette partie de la Tartarie qui appartient aux Russes, je ne laisse pas de donner la carte & la relation des nouvelles découvertes que le Capitaine Beerings a faites dans son voyage, depuis Tobolsk jusqu'à Kamtschacka, où il fut envoyé par le feu Czar, pour examiner s'il y avait un passage qui donnait entrée dans la partie septentrionale de l'Amérique.

Tout se termine par le catalogue d'une partie des latitudes observées, & des longitudes qui résultent des mesures p.XXVIII géométriques, dont les missionnaires se sont servis pour dresser le grand nombre de cartes qu'on donne au public. C'est sur le méridien de Peking que sont comptées ces longitudes ; & c'est pour ne point

s'exposer à tomber dans quelque erreur, qu'on n'a pas voulu les réduire au méridien de Paris. Les latitudes ont été prises & observées avec d'excellents instruments, & faites avec un grand soin. On n'a point mis dans ce catalogue toutes celles qu'on a prises, parce qu'on en a pris plusieurs dans des lieux qui n'ont point de nom, ou dans des endroits trop peu remarquables pour être placés dans les cartes.

Comme ces cartes sont une partie considérable & très intéressante de cet ouvrage, on s'attend sans doute que je rende compte des motifs qui portèrent l'empereur Cang hi à faire lever la carte de son empire, & de la manière dont les missionnaires s'y prirent, pour l'exécution du plus grand ouvrage de géographie, qui se soit encore fait selon les règles de l'art.

Ce grand prince ayant ordonné aux missionnaires de dresser une carte des environs de Peking, jugea par lui-même combien les méthodes européennes sont exactes, & c'est ce qui lui fit naître la pensée de faire tirer de la même manière les cartes de toutes les provinces de son empire, & de la Tartarie, qui lui est maintenant soumise. En chargeant les missionnaires de ce travail, il s'expliqua avec eux de la manière la plus obligeante, protestant publiquement qu'il regardait cette grande entreprise comme une affaire très importante au bien de son empire, & pour laquelle il ne voulait rien épargner.

En effet, les jours suivants il donna ordre aux grands tribunaux de nommer des mandarins pour présider aux mesurages qui seraient nécessaires, afin de donner exactement les noms des p.XXIX lieux importants qu'on devait parcourir, & de faire exécuter ses ordres aux magistrats des villes, en prescrivant à chacun d'eux de venir sur les frontières de leur district avec leurs gens, & les autres secours dont on aurait besoin. C'est ce qui fut exécuté avec une exactitude surprenante ; preuve sensible du grand ordre & de la police admirable qui règne dans un si vaste empire.

On commença l'ouvrage le 4 juillet de l'année 1708 suivant notre manière de compter, mais selon le calendrier chinois c'était le 16 de la quatrième lune, de l'année 47 de Cang hi. Le Père Bouvet, le Père

Régis, & le Père Jartoux entreprirent cette année-là de déterminer exactement la situation de la fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, laquelle ayant un très grand nombre de points remarquables, par les portes qui donnent entrée dans l'empire, & par tant de villes de guerre dont elle est comme flanquée, pourrait servir à régler les longitudes des provinces boréales, qu'elle borne du côté du nord, & par conséquent des autres qui leur sont contiguës.

Le Père Bouvet étant tombé malade après deux mois de travail, les Pères Régis & Jartoux continuèrent l'ouvrage, & ne revinrent à Peking que le 10 janvier de l'année 1709.

La carte qu'ils y apportèrent, & qui avait plus de quinze pieds, renfermait non seulement tous les détours de cette muraille, bâtie tantôt sur les pentes & les penchants des montagnes, tantôt dans des vallées assez profondes, selon que le comporte le terrain ; mais encore toutes les gorges des montagnes, & toutes les portes grandes ou petites, au nombre d'environ trois cents, tous les forts & toutes les places militaires, même celles qui étant construites à une certaine distance de la p.XXX muraille, ne semblent avoir été bâties que pour soutenir les autres & en sont voisines. Elle comprenait enfin la position de tous les lieux voisins, tant en deçà qu'en delà, de même que de l'entrée & de la sortie des rivières tant soit peu considérables.

Cette carte fut reçue fort agréablement de l'empereur, qui ne doutant plus du succès de l'entreprise, se sentit encore plus porté à ne rien épargner pour y réussir.

Le 8 Mai de l'année 1709 le Père Régis, le Père Jartoux, & le Père Fridelli, Allemand que l'empereur leur joignit, partirent de Peking pour aller au-delà de la grande Muraille, commencer la géographie de la Tartarie orientale : c'est proprement le pays des Mantcheoux qui gouvernent aujourd'hui la Chine. Il y avait de la difficulté, parce que ce pays ayant été comme abandonné depuis tant d'années, il ne paraissait pas possible d'y trouver les secours nécessaires d'hommes, de montures, & de vivres, dont on ne pouvait se passer dans un travail qui devait durer plusieurs mois. Comme rien n'échappait à la prévoyance

de l'empereur, il donna de si bons ordres aux mandarins mantcheoux, qui gouvernent les villes, dont ces pays abandonnés dépendent, & ses ordres furent exécutés si ponctuellement, que l'ouvrage ne fût jamais retardé.

En allant vers ces quartiers, on détermina les lieux principaux de la province de Leao tong, ou Quan tong, car les Chinois lui donnent indifféremment ces deux noms-là : sa partie australe est bornée par la grande Muraille qu'on avait mesurée l'année précédente, & qui par là servait à rejoindre les points anciens avec les nouveaux.

Ainsi la carte de cette année devait comprendre la p.XXXI province de Leao tong, l'ancien pays des Mantcheoux, les limites de la Corée du côté du nord, qui en est séparée par le fleuve Toumen oula, les terres des Tartares nommés Yu pi ta se, à cause des peaux de poissons dont ils s'habillent ; les habitations des Ke tchin ta se, qui vont jusqu'à l'embouchure du plus grand fleuve de la Tartarie, nommé par les Tartares Saghalien oula, & par les Chinois He long kiang, & enfin tous les districts des princes mongous ainsi qu'ils se nomment, & que les Chinois appellent Tsao ta se, qui sont depuis le quarante-cinquième degré de latitude septentrionale, jusqu'au-dessus du quarantième par où l'on devait retourner.

Cet ouvrage fut très agréable à l'empereur, & il ne pouvait manquer de l'être aux Mantcheoux nés à Peking qui y reconnaissaient leur ancienne patrie, & qui en pouvaient plus apprendre dans un quart d'heure, qu'ils n'en avaient ouï dire à tous les voyageurs.

Ces trois Pères furent à peine arrivés à Peking, qu'ils eurent ordre d'en partir pour la province de Pe tche li, qui est la province de la cour. Ils la commencèrent le 10 décembre de la même année 1709 & ne la finirent que le 29 juin de l'année suivante. La province est grande, & a un grand nombre de villes, dont la situation ne peut être négligée. Autrement l'on trouverait la distance des unes aux autres, ou plus grande ou plus petite qu'il ne faudrait, ou les aires de vent des lieux déjà placés, ne s'accorderaient plus avec les observations.

La carte de cette province fut d'autant mieux reçue, qu'elle contenait un pays connu. L'empereur prit la peine de l'examiner lui-même, & voyant qu'elle marquait exactement les lieux par où il avait souvent passé & qu'il avait fait mesurer p.XXXII par les Mantcheoux, dont l'office est de marquer les chemins lorsqu'il va en campagne ; il fit dire aux Pères, qu'il répondait de la justesse de cette carte ; & que si les autres cartes, qui étaient à faire, lui ressemblaient, il serait content de leur travail, & que leur ouvrage serait hors d'atteinte de la critique.

Le 22 de juillet de l'année 1710, l'empereur ordonna aux mêmes Pères d'aller vers le fleuve Saghalien oula. Il a fait bâtir sur le bord austral de ce grand fleuve une ville, appelée Saghalien oula hotun, où sont des Mantcheoux sous un lieutenant général, nommé en leur langue Maireitchain, afin de veiller sur les frontières, parce que Nïptchou, ville des Moscovites est sur la même rivière, plus à l'ouest à la vérité, mais cependant si voisine, qu'en peu de jours, en suivant le cours de l'eau, ils peuvent entrer dans les terres de l'empire.

Pour soutenir ce lieutenant général, l'empereur a encore fait bâtir deux autres villes en allant vers le sud plus avant dans ses terres ; elles ne sont éloignées que de quelques journées les unes des autres, & se joignent par une suite de villages, où sont des chevaux de poste. La plus voisine de Saghalien oula hotun, est Merghen, où il y a aussi un lieutenant général avec des troupes ; la plus éloignée se nomme Tçitcikar, qui est le siège du général & du commandant de tout le pays.

C'est en revenant de Tçitcikar qui est au quarante-septième degré, vingt-quatre minutes, trente secondes, qu'on a eu occasion de mesurer plusieurs degrés de suite du nord au sud ; car ce ne sont que plaines à perte de vue, sans maisons, sans arbres, & même sans rivières bien considérables. Les Mongous de ce pays ne boivent ordinairement que de l'eau des puits qu'ils ont creusés en différents quartiers, où ils transportent leurs tentes & p.XXXIII leurs troupeaux, suivant la saison, & l'abondance ou la disette des pâturages.

Cette carte fut achevée le 14 décembre. Quoiqu'elle fut assez vide,

elle ne laissa pas de plaire à l'empereur, qui y voyait les nouveaux établissements qu'il avait faits, & qu'il jugeait si nécessaires à la tranquillité publique.

L'année suivante 1711 les géographes furent partagés en deux bandes, afin d'avancer l'ouvrage. Le Père Régis & le Père Cardoso, Portugais nouvellement arrivé, entreprirent la carte de la province de Chan tong contiguë à celle de Pe tche li. Le Père Jartoux, & le Père Fridelli, auxquels on joignit le Père Bonjour, augustin, déjà connu en Europe par son érudition, & qui n'était arrivé que depuis trois mois à la Chine, allèrent ensemble au-delà de la grande Muraille jusqu'à Hami ville capitale d'un pays de même nom, & ils mesurèrent presque toutes les terres des Tartares nommés Kalka ta se. Ils revinrent ensuite par le grand chemin des provinces de Chen si & de Chan si, étant rentrés dans la Chine par la porte de la grande Muraille nommée Hia yu koen du fort qui la défend, & qui n'est éloigné de Hami que d'environ quatre-vingt-dix lieues, de celles dont vingt font un degré. Ces Pères n'arrivèrent à Peking qu'au mois de janvier de l'année 1712.

L'empereur extrêmement satisfait de cette carte, & de celle de Chan tong achevée un peu auparavant, fit demander aux Pères, s'ils ne pourraient point trouver dans les provinces quelques-uns de leurs compagnons, qui fussent capables de travailler à ce même ouvrage. On lui en proposa quatre qu'il agréa. Le Père Cardoso alla joindre le Père de Tartre, qui demeurait dans la province de Chan si, avec ordre d'en faire p.XXXIV la carte, aussi bien que de la province voisine de Chen si. Quand ils eurent fini ces deux cartes, qui avaient chacune dix pieds en carré, ils retournèrent à Peking.

Le mandarin qui présenta ces cartes à l'empereur, lui dit, que si Sa Majesté souhaitait quelques éclaircissements, le Père de Tartre pourrait les lui donner, & qu'il attendait ses ordres. L'empereur le fit entrer, & prenant en main une longue baguette, il lui en fit donner une pareille pour lui montrer divers endroits que Sa Majesté avait remarqué elle même en visitant ces provinces. Ce prince dit alors plusieurs fois Y tien pou tso : il ne se trompe en rien.

Il arriva une chose assez particulière dans cette audience. L'empereur prétendait que le cours d'une certaine rivière était mal placé dans une autre carte qu'il examinait, & qui avait du rapport aux cartes des provinces de Chan si & de Chen si. Le Père de Tartre voyant que l'empereur se trompait, soutint le sentiment de la vérité, avec la modestie & le respect qui est dû à la majesté des princes, & il le fit d'une manière si claire, que l'empereur fut obligé d'en convenir ; Tso leao, dit-il, je me suis trompé. Aveu bien remarquable dans un empereur de la Chine.

Les Pères de Mailla & Henderer eurent ordre d'aller partager le travail avec le Père Régis dans la province de Ho nan, après quoi ils firent ensemble les cartes des provinces de Kiang nan, de Tche kiang & de Fo kien.

Les provinces de Kiang si, de Quang tong & de Quang si furent données à faire aux Pères de Tartre & Cardoso, & celles de Se tchuen & d'Yun nan aux Pères Fridelli & Bonjour, qui mourut dans cette dernière province sur les frontières du royaume d'Ava & de Pegou, p.XXXV le vingt-cinq décembre de l'année 1714.

Après la mort du Révérend Père Bonjour, le 24 de mars de l'année 1715 le Père Régis fut envoyé dans la province d'Yun nan pour en achever la carte ; car le Père Fridelli y était tombé malade. Quand elle fut finie, il se rejoignit au même Père qui avait repris ses forces, & ils dressèrent ensemble la carte des provinces de Koei tcheou & de Hou quang.

Après leur retour à Peking, qui fut le premier de janvier de l'année 1717, il ne resta plus qu'à réunir les cartes des provinces dans une carte générale : ce travail était déjà fort avancé sous la direction du Père Jartoux, qui étant retenu à Peking par ses infirmités, présidait à tout l'ouvrage, qu'on offrit enfin à l'empereur en l'année 1718.

Pour mieux comprendre avec quel détail & avec quelle précision ce grand ouvrage a été conduit jusqu'à sa fin, il suffit d'exposer la méthode qu'on a suivie pour s'en assurer le succès. Le Père Régis nous

en a rendu compte au nom des missionnaires, qui ont partagé avec lui un travail si long & si difficile. Voici comme il s'en explique.

> « Je puis assurer, dit-il, qu'on n'a rien oublié pour faire un bon ouvrage : on a parcouru soi-même tous les endroits tant soit peu considérables de toutes les provinces ; on a examiné les cartes & les histoires que chaque ville garde dans ses tribunaux ; on a interrogé les mandarins & leurs officiers, aussi bien que les chefs des peuples dont on a parcouru les terres ; enfin on n'a jamais cessé de se servir de la mesure actuelle, afin d'avoir, à proportion qu'on avançait, des mesures toutes prêtes pour servir aux triangles des points qu'on jugeait dignes d'être remarqués. Car, après avoir bien p.XXXVI délibéré, on crut devoir s'attacher à la méthode des triangles : toutes les autres avaient paru trop longues, eu égard aux pays immenses, dont l'empereur voulait avoir la carte ; & peu pratiquables par rapport aux villes qui sont fort proches les unes des autres, puisqu'il est certain que la moindre erreur de temps, ou mal marqué par une pendule, ou déterminé peu exactement par l'immersion d'un des satellites de Jupiter, ferait une erreur considérable dans la longitude ; de sorte que si elle est d'une minute, elle donnera quinze minutes de fausse longitude, & quatre ou cinq lieues de distance erronée suivant la différence des parallèles. Ainsi il se pourrait faire absolument que l'observation ne donnât point de distance entre deux villes, qui en auraient une très réelle, quoique petite.
>
> Cet inconvénient de pratique n'est point à craindre dans la méthode des triangles. Comment pourrait-on errer de quatre lieues, dont deux villes seraient éloignées l'une de l'autre, lorsqu'avec une mesure actuelle qui suit toujours, & avec des demi-cercles bien divisés, on prend divers points qui sont entre les deux termes, lesquels se joignant les uns avec les autres, sont comme une chaîne de triangles ? Est-il rien de si

difficile que de répondre d'une légère erreur de temps ? Les meilleures pendules se détraquent dans les voyages, & pour les mettre hors d'atteinte d'une erreur, par exemple, d'une minute, il faut réitérer au moins quelques jours les observations ; ce qui produirait dans la pratique des longueurs insupportables.

Les observations des satellites demandent non seulement plus de temps & d'exactitude, mais encore des lunettes p.XXXVII égales, &, pour ainsi dire, les mêmes yeux dans l'observateur & dans son correspondant, sans quoi, pour peu qu'ils paraissent à l'un plutôt qu'à l'autre, ils donneront lieu à quelque erreur qui ne sera pas tolérable dans la détermination des petites distances ; car si un satellite étant observé dans un même lieu par un même observateur, ne laisse pas de donner une différence de temps qui fait conclure des longitudes un peu différentes, & oblige à prendre un milieu entr'elles, ce qui suppose que la différence s'évanouit par la grandeur de la distance, cette pratique devient beaucoup moins certaine à l'égard de plusieurs observateurs, dont ni les instruments, ni les manières ne sauraient être les mêmes, de sorte que la différence qui se trouverait entre les observations, jetterait une incertitude sur la position des lieux voisins, qu'on ne pourrait éclaircir que par des dimensions faites selon les règles de la géométrie ; ainsi l'on serait forcé de retomber dans la méthode des triangles.

Cette méthode a aussi cet avantage, quand elle est continuée, qu'elle donne non seulement la longitude, mais encore la latitude des villes qu'on a à placer, qui étant ensuite examinée par les hauteurs méridiennes du soleil ou des étoiles polaires, sert à corriger les opérations précédentes. C'est ce qu'on a fait autant qu'il a été possible, & on n'a trouvé très souvent aucune différence sensible entre l'observation immédiate de la latitude, & la détermination par

les triangles. Si l'on a trouvé quelquefois des différences, on n'a pas cru pour cela devoir abandonner cette méthode, puisqu'on n'en trouve pas moins dans les observations astronomiques des hauteurs du pôle faites par les meilleurs p.XXXVIII astronomes dans un même lieu. C'est qu'en effet, quoique la spéculation sur ce qu'on doit faire soit infaillible, la pratique toutefois dépend de tant de légères circonstances, toutes nécessaires pour parvenir à une exactitude entière, qu'elle ne peut être constamment juste, & doit nécessairement varier entre le plus & le moins. Mais ces petits défauts de justesse se découvrent toujours, & peuvent se corriger souvent par la combinaison qu'on est obligé de faire dans un grand ouvrage, des points déjà fixés par la trigonométrie, avec ceux dont on examine la position.

Un autre moyen qu'on a cru devoir employer pour une plus grande exactitude, a été de revenir à un même point déjà déterminé par différentes voies, & d'y revenir d'assez loin en opérant suivant les règles. Car il est indubitable, que si par le dernier coup d'instrument on trouve encore la même situation, on a une espèce de démonstration sensible de l'exactitude des opérations précédentes. Lorsqu'en mesurant on n'a pu revenir au même point, on a cherché en passant dans le voisinage des villes déjà placées, ou des lieux commodes pour en revoir les tours qui les font remarquer, ou les montagnes qui les commandent ; & de temps en temps, on a fait mesurer, pour savoir si la distance que donnait le résultat des opérations, les corrections nécessaires étant faites, convenait avec la mesure actuelle.

Toutes ces précautions & plusieurs autres, dont le détail serait ennuyeux, nous ont paru nécessaires pour faire un ouvrage qui ne fût pas indigne de la confiance d'un prince attentif & éclairé, lequel nous en avait chargé comme d'une chose, qui lui paraissait très importante au bien de son p.XXXIX État.

Persuadés d'ailleurs du besoin continuel que nous avions de sa protection pour le maintien & le progrès de la religion dans son empire, l'espérance de la mériter nous soutenait au milieu de tant de dangers qu'il nous a fallu courir, & parmi tant de traverses inévitables, quand on a affaire à tant de gens de si différent caractère, & dans une longue suite d'un travail tout à fait pénible.

Pour s'assurer encore plus de la bonté de l'ouvrage, on aurait voulu pouvoir retourner sur les frontières orientales & occidentales, aussi bien qu'à quelques villes du dedans du royaume situées à des distances convenables, pour y examiner les longitudes par les observations immédiates & répétées des éclipses. Mais comme l'ouvrage étant achevé, l'empereur en parut content, on ne jugea pas à propos de s'engager dans un nouveau travail, qui d'ailleurs n'était pas fort nécessaire.

Nous nous sommes donc contentés des observations, soit de la lune, soit des satellites de Jupiter, faites avant nous, par quelques-uns de nos Pères en différentes villes. Nous en avons même abandonné quelques-unes, parce qu'elles ne pouvaient s'accorder exactement avec nos mesures, qu'en supposant quelque légère erreur de temps dans l'observation ; ce qui n'arrive que trop souvent aux plus habiles observateurs. Mais d'ailleurs nous avons observé quelques éclipses de lune arrivées dans les lieux où nous nous trouvions, & la différence qu'elles ont donnée, n'a jamais excédé la quantité dont on sait que la longitude d'un lieu déterminé prise par différentes observations des satellites ou de la lune, a coutume de différer d'elle-même dans ces sortes de variations. p.XL Quand nous n'avons pas eu des raisons pour nous attacher à un parti plutôt qu'à l'autre, nous avons pris un milieu pour errer le moins qu'il était possible.

C'est ainsi qu'ayant d'abord employé la méthode des triangles pour les distances qui se trouvent d'une ville à une autre, & l'ayant ensuite comparée avec la méthode des éclipses observées en des lieux fort éloignés de Peking, nous nous flattons d'avoir suivi la voie la plus sûre, & même l'unique qui soit pratiquable dans le plus grand ouvrage de géographie, qu'on ait jamais fait en suivant les règles de l'art.

Ceux qui ont donné au public des cartes géographiques de notre Europe, ou de quelque royaume particulier, n'ont presque jamais pris la peine d'examiner la situation des lieux par eux-mêmes : ils se sont contentés de recouvrer différentes observations faites comme par hasard par des gens d'un génie & d'une habileté fort inégales ; de ramasser les mesures des grandes routes, qui ne sont presque jamais les mêmes d'une province à une autre ; de se fournir de relations des voyageurs, qui parlent presque toujours des distances sur le bruit commun ; & de ranger tout cela, partie sur quelques-unes de leurs observations, & partie sur des conjectures tirées des remarques des autres.

Aussi ne doit-on pas s'étonner si Ptolomée même, le restaurateur de l'astronomie & de la géographie, a fait des fautes considérables, non seulement en parlant de la Chine, dont la capitale, selon lui, doit être à trois degrés de latitude australe ; mais encore par rapport à l'Afrique, si connue à Alexandrie, & à notre Europe, avec laquelle les Alexandrins avaient un commerce continuel.

p.XLII Ce n'est pas qu'il n'ait eu soin de ramasser les observations astronomiques de ceux qui l'avaient précédé, puisqu'il les cite, & qu'il les suit jusqu'à soutenir, ce qui passait alors pour un paradoxe, sur l'autorité de Pythéas, célèbre marseillais, que dans l'île de Thulé, où il était arrivé en allant des colonnes d'Hercule du sud au nord, le soleil au solstice d'été se levait peu après qu'il s'était couché.

Ce n'est pas non plus que Ptolomée n'eût entre les mains les itinéraires les plus estimés, tel que celui qu'on attribue à l'empereur Antonin, sous le règne duquel il vivait, & qu'on prétend n'être qu'un abrégé des distances mesurées par ordre du Sénat dans tout l'empire romain, dont la description générale sous le nom du monde entier, achevée sur les Mémoires d'Agrippa, fut enfin placée à Rome du temps d'Auguste, dans un portique magnifique & ouvert à tout le monde. De plus, on ne doute guère qu'il n'eût connaissance des descriptions qu'Alexandre fit faire de ses conquêtes.

Mais après tout, il est très vrai que ces secours ne lui suffisaient pas pour faire une géographie médiocrement exacte du globe entier de la terre, ni même d'une partie considérable de l'Europe ou de l'Asie. Comment démêler dans cet amas d'anciennes observations, celles qui sont exactes d'avec les infidèles ? Ce qui est cependant nécessaire pour la bonté d'une carte ; car une erreur, qui dans l'hypothèse qu'embrasse un astronome, s'évanouit par l'éloignement immense des cieux, devient d'abord sensible dans la carte d'un géographe par le rapport qu'elle a avec les lieux voisins, & connus de tous les voyageurs. Quel moyen avait Ptolomée de p.XLII savoir au juste la proportion des mesures prises depuis plusieurs siècles sous des gouvernements tout à fait différents, parmi des nations, tantôt polies, tantôt barbares, & enfin déterminées en partie par une simple estime sur des vaisseaux, qui, quoique donnés à d'habiles gens, comme à Polybe, envoyé par Scipion sur les côtes d'Afrique & d'Espagne, comme à Néarque & à Onésicrite, destinés par Alexandre à la recherche du golfe Persique, ne sauraient diminuer que de peu l'incertitude des distances ainsi observées ?

Quand même il plairait à quelqu'un de supposer que ces dimensions ont été faites sans erreur notable, & prises toutes

sur une mesure connue, il resterait encore une difficulté comme insurmontable, à déterminer précisément, combien il faut retrancher de ces routes ainsi mesurées, pour fixer au juste la distance en ligne droite d'une ville à une autre. Que Ptolomée, par exemple, ait su dans un détail encore plus grand, qu'on ne le trouve dans le livre sixième de Pline, les mesures que prirent Diogenete & Béton, employés par Alexandre depuis la mer Caspienne jusqu'à l'océan des Indes : s'il n'est point sorti d'Alexandrie, & s'il n'est pas venu sur les lieux remarquer les détours des chemins, & les divers rhumbs de vent que la situation des terres oblige de faire, il ne lui a pas été possible de marquer exactement, ni la position des villes, ni le passage des rivières, encore moins d'en déterminer le cours entier par ses seuls points, & de conclure la grandeur d'un pays par une ou deux lignes géographiques sans avoir les points mitoyens, qui sont absolument nécessaires pour réunir l'une à l'autre.

Mais comme toutes ces connaissances ne dépendent point p.XLIII de la force du génie, & que ce qu'il aurait fallu faire pour les acquérir, surpasse de beaucoup les forces d'un particulier, Ptolémée n'a point eu d'autre moyen que de s'en rapporter aux mémoires des voyageurs, de combiner leur rapport avec les observations ramassées, & de recourir aux conjectures en une infinité d'endroits ; & si cela n'a pas empêché qu'il n'ait fait un ouvrage utile au public, la description qu'il donna du monde étant très ample, & divisée pour la première fois en degrés de longitude & de latitude, il est toujours vrai que la plus grande partie de son ouvrage n'est point appuyée sur des observations faites à dessein de rectifier la géographie, mais seulement sur les relations des voyageurs d'un génie fort différent, & sur les narrations de quelques historiens, qui n'ont parlé que par occasion des distances, & toujours sur l'estime populaire.

Il n'en est pas de même dans l'ouvrage qu'on donne au public ; tout vaste qu'il est, on n'a pas cru devoir s'en tenir ni aux cartes des gouverneurs chinois, ni aux dimensions faites presque partout, principalement dans la Tartarie, par des Mantcheoux également laborieux & exacts, ni à divers mémoires imprimés. Mais on s'est déterminé à recommencer tout de nouveau, n'usant de ces connaissances que pour se régler dans les routes qu'on avait à prendre, & dans le choix des lieux dignes de remarque, & rapportant tout ce qu'on faisait, non seulement à un même dessein, mais encore à une même mesure employée sans interruption.

Cette mesure avait été déterminée par l'empereur quelques années auparavant : c'est le pied chinois dont on se p.XLIV sert pour les bâtiments & les ouvrages du palais, qui est différent des autres pieds chinois, & de celui même dont il paraît qu'on s'est servi autrefois dans le tribunal des mathématiques. C'est sur ce pied que la grandeur d'un degré, mesuré par le Père Thomas, avait déjà été trouvée contenir 200 lis ou stades chinois, dont chacun comprend au juste 180 toises chi noises de dix pieds. Comme donc la vingtième partie d'un degré, suivant les mesures de l'académie, contient 2853 toises de six pieds du Châtelet, elles égalent précisément 1800 toises chinoises, ou dix lis chinois ; & conséquemment un degré de 20 de nos grandes lieues, qu'on appelle aussi lieues marines, comprend 200 lis ou stades chinois du pied, dont nous nous sommes servis dans toute la géographie de cet empire.

Cette proportion fournit un moyen très aisé de réduire nos cartes chinoises aux mesures des cartes de France, puisqu'en prenant 10 lis ou stades chinois pour une de nos grandes lieues de France, la même partie de degré donne dans les unes & dans les autres le même nombre de lieues, tant dans les méridiens, que dans les parallèles ; car quoique ceux-ci soient diminués suivant la méthode ordinaire, ils le sont

toutefois suivant la mesure des grands cercles, qu'on a supposé être tous égaux, pour ne pas s'écarter de la doctrine commune des géographes & des géomètres.

On ne peut cependant s'empêcher de remarquer ici que cette doctrine n'est pas tout à fait certaine : puisque l'an 1710 dans le retour de Tçitcikar, où l'on mesura six degrés du nord au sud par ces plaines, dont nous avons parlé, qui sont p.XLV entre le 47e & le 41e degrés, les Pères Régis & Jartoux trouvèrent toujours de la différence d'un degré à l'autre ; quelque soin qu'ils prissent de faire mesurer juste, bien qu'ils examinassent plusieurs fois les cordes divisées en pieds, & qu'ils rectifiassent l'instrument dont ils se servaient pour prendre hauteur, ils trouvèrent une erreur moindre que 30 secondes. Il est vrai que cet instrument n'était que de deux pieds de rayon, & quoiqu'il fût divisé exactement, il paraît avoir donné un nombre moindre que celui qu'on aurait peut-être trouvé par un instrument plus grand de neuf à dix pieds, tel qu'était celui dont M. Picard se servit pour la dimension d'un degré. Il est vrai aussi que les cordes, dont dix faisaient un ly chinois se resserrent & s'élargissent suivant les divers changements de l'air. Mais faisant réflexion que l'instrument étant toujours le même, ne devait donner qu'une même quantité d'erreur ; que le temps était alors sec & sans variation considérable ; qu'on avait soin de mesurer souvent la corde sur une toise faite exprès ; & qu'enfin l'estime de ces défauts insensibles ne pouvait donner la différence de 258 pieds chinois qu'on trouvait en comparant le 47e degré avec les suivants jusqu'au 41e, ces deux Pères furent presque persuadés qu'il y avait quelque inégalité dans les degrés, quoiqu'elle n'ait pas été remarquée par nos géomètres, mais seulement conjecturée par quelques-uns qui ont supposé la terre semblable à un sphéroïde.

Mais c'est cette difficulté même de changer la figure de la terre sans des observations indubitables, & continuées sous divers parallèles, qui nous a déterminés à conserver p.XLVI la même mesure de degrés dans tous les grands cercles & dans toutes les parties des méridiens, nous en tenant à la supposition généralement reçue de la rondeur de la terre sensiblement circulaire, & renvoyant la résolution exacte de ce nouveau problème, à ceux qui auront la commodité & le loisir que nous n'avons pas.

Dans ces dimensions on n'a pas oublié d'observer les déclinaisons de l'aiguille aimantée, soit dans la Tartarie, soit dans la Chine. Mais puisque les déclinaisons changent en un même lieu dans un certain nombre d'années, nous n'avons pas cru devoir les insérer dans cette géographie. Il suffit qu'elles nous aient servi à déterminer au juste les rhumbs de vents des routes que nous faisions, & à nous faire connaître, par les observations faites sous le même méridien en des lieux, tantôt voisins entr'eux, & tantôt éloignés, que la géographie n'en peut tirer aucun avantage pour les longitudes, ainsi que l'ont espéré plusieurs auteurs de réputation, qui ramassant avec soin dans leur géographie les déclinaisons de boussole dont les pilotes & les voyageurs ont fait mention, n'ont pas pris garde qu'elles pouvaient avoir déjà varié dans le temps qu'ils employaient à former leur système des méridiens magnétiques, dont l'un doit passer par Canton : car nous avons trouvé soit en deçà, soit en delà les déclinaisons si différentes, qu'elles ne peuvent être réduites à aucune des hypothèses, qui ont paru jusqu'ici, encore moins à une règle constante, puisque les déclinaisons que nous avons observées dans ces endroits-là, ne seront plus apparemment les mêmes après une période d'années, à moins qu'on ne veuille supposer que la loi des p.XLVII variations de l'aiguille

dans un même lieu, n'est pas faite pour la Tartarie ni pour la Chine.

Par ce détail on peut juger quelle doit être la justesse & la précision de cet ouvrage, & combien il en a dû coûter d'application & de fatigues aux missionnaires, pour lever avec tant d'exactitude les cartes de toutes les provinces de la Chine & de la Tartarie chinoise, que l'empereur souhaitait avec empressement, & dont l'exécution lui tenait si fort au cœur.

Au regard du Thibet, s'il n'a pas été levé de la même manière par les jésuites, du moins il a été dressé sur divers routiers fort détaillés, & sur les mesures que prirent, dans le Thibet même, des Tartares envoyés exprès par l'empereur, qui avaient connaissance des mathématiques, & qui avaient reçu des missionnaires l'instruction & la direction nécessaires pour y réussir.

La carte particulière de la Corée a été prise d'après celle qui s'est trouvée dans le palais même du roi de ce pays, &, comme on l'explique dans les observations géographiques sur cette carte, elle a été examinée sur les frontières par les missionnaires employés à faire la carte de la Tartarie.

Toutes ces cartes, tant de la Chine & de la Tartarie, que de la Corée & du Thibet, ont été mises non seulement au même point, mais même sous une projection générale, comme si toutes les pièces n'en devaient composer qu'une seule, & effectivement on pourra les rassembler toutes, & n'en faire qu'un seul morceau. Elles ont été présentées au roi telles que les missionnaires les ont dressées eux-mêmes, & me les ont envoyées de la Chine. Sa Majesté qui en connaissait le mérite, p.XLVIII les a agréées, & les conserve en dépôt dans sa bibliothèque particulière à Versailles.

Pour rédiger ces cartes, & les mettre en état de passer entre les mains des graveurs, j'ai jeté les yeux sur M. d'Anville, géographe ordinaire du roi : c'est ce qu'il a fait avec cette netteté & cette exacte justesse qu'on lui connaît. Après quoi des cartes particulières, il a

dressé les cartes générales, & leur a donné une étendue propre à faire connaître, indépendamment même des cartes particulières, jusqu'où les missionnaires ont porté le détail & la précision dans ce grand ouvrage de géographie. Il n'a entrepris la carte générale de la Tartarie, qu'après avoir pris communication des mémoires particuliers du Père Gerbillon, & les avoir combinés avec les cartes ; & même pour remplir le carré de cette carte, il y a fait entrer le Japon tout entier, & quelques terres plus septentrionales qu'il y fait paraître avec des circonstances particulières. Pour ce qui est de la carte du Thibet, il l'a conformé dans la partie qui confine à l'Indostan, aux connaissances positives qu'on peut prendre par ce côté-là.

Enfin dans la carte qui est à la tête de l'ouvrage, & qui comprend toutes les autres en général, outre la vaste étendue de pays dont on vient de parler, on se porte jusques sur la mer Caspienne. Les missionnaires en ont eu quelques connaissances qu'ils n'ont pas été en état de perfectionner : ils ont souhaité néanmoins qu'on en fît usage, après les avoir comparées & jointes aux connaissances qu'on pourrait rassembler d'ailleurs. C'est aussi ce que M. d'Anville a exécuté avec un grand soin, comme on le verra expliqué en détail dans les observations géographiques & historiques sur le Thibet.

p.XLIX Je ne dis rien de l'impression de cet ouvrage, ni des soins qu'on s'est donné pour l'enrichir de tous les ornements dont il était susceptible. On verra assez que rien n'a été épargné pour la beauté du papier, des caractères, & des gravures ; les vignettes, les cartouches des cartes, & les planches en taille-douce, ont été gravées sur les desseins & par la direction de M. Humblot, qui est parfaitement entré dans le goût des peintures faites par les Chinois mêmes, que je lui ai mises entre les mains, & dont une partie m'avait été communiquée par M. du Velaer, qui a demeuré plusieurs années à Canton en qualité de directeur de la compagnie des Indes. Je lui suis également redevable des connaissances très sûres qu'il m'a données de l'île de Hai nan, où il a fait quelque séjour & je me fais un plaisir & un devoir de lui en marquer ici ma reconnaissance.

Quelque attention que j'ai eu à écrire les mots chinois de la manière qu'il faut les prononcer, il est assez difficile qu'il ne se soit glissé quelques fautes dans le cours de l'impression : il sera aisé de les rectifier en consultant ces mêmes mots dans l'explication que j'en donne selon l'ordre alphabétique, à la fin du troisième & du quatrième volume, où ils sont écrits correctement. En cela j'ai eu aussi en vue la commodité des lecteurs, qui, lorsque ces mots reviennent souvent, peuvent avoir oublié l'explication que j'en ai donnée, lorsque je les ai employés pour la première fois. Ils n'auront qu'à consulter le catalogue de ces mots, & ils trouveront en un instant ce qu'ils signifient.

Je n'ai plus qu'un mot à dire pour finir cette préface qui n'est déjà que trop longue ; c'est qu'il ne faut pas s'imaginer p.L que les noms chinois, tout étrangers qu'ils paraissent d'abord, soient aussi difficiles à prononcer en notre langue, que quelques-uns se le sont figuré : leur expérience leur apprendra qu'on se familiarise bien plutôt & plus aisément avec les noms chinois, qu'avec les noms de plusieurs nations d'Europe, & que pour peu qu'on y soit fait, on les prononce avec moins de peine.

Ce qui a beaucoup contribué à la difficulté qu'on a eu de prononcer les mots chinois, c'est la façon dont les Portugais les écrivent, & qui a été suivie pendant un temps de plusieurs de nos missionnaires français, quoiqu'elle soit tout à fait différente de la manière dont nous devons les écrire, pour nous conformer à la prononciation des Chinois. La lettre x chez les Portugais, est ce que nous écrivons par les lettres ch : par exemple, la ville de la Chine que nous écrivons Chan tong, ainsi que prononcent les Chinois, ils l'écrivent Xan tum ; de même la lettre m est chez eux, ce que sont chez nous les lettres ng ; pour écrire Peking, qui est la prononciation chinoise, ils écrivent Pé kim.

On trouvera dans les cartes les noms de quelques villes, quoiqu'en petit nombre, qui sont terminés par une m à la manière portugaise. Il faut se ressouvenir qu'ils doivent se prononcer comme s'ils étaient terminés par ng, sans appuyer sur le g, qui ne s'ajoute que pour mettre de la différence entre ces mots-là, & ceux qui finissent par une n seule,

lesquels doivent se prononcer, comme si l'n était presque suivie d'un e muet. Les premiers se prononcent comme nous prononçons sang rang &c., & les seconds comme nous prononçons en latin non, & en français, profane.

p.LI Afin que le public soit instruit des sources où j'ai puisé les connaissances que je donne, je joins ici la liste des missionnaires, dont les mémoires imprimés ou manuscrits m'ont servi pour la composition de cet ouvrage.

Noms des missionnaires dont les mémoires manuscrits ou imprimés ont servi à la composition de cet ouvrage.

Le Père Martin Martini.
Le Père Ferdinand Verbiest.
Le Père Philippe Couplet.
Le Père Gabriel Magalhaens.
Le Père Jean de Fontaney.
Le Père Joachim Bouvet.
Le Père Jean-François Gerbillon.
Le Père François Noel.
Le Père Louis Le Comte.
Le Père Claude Visdelou, maintenant évêque de Claudiopolis.
Le Père Jean-Baptiste Régis.
Le Père Joseph-Henry de Prémare.
Le Père François-Xavier Dentrecolles.
Le Père Julien-Placide Hervieu.
Le Père Cyr Contancin.
Le Père Pierre de Goville.
Le Père Jean-Armand Nyel.
Le Père Dominique Parrenin.
Le Père Pierre Jartoux.
Le Père Vincent de Tartre.
Le Père Joseph-Anne-Marie de Mailla.
Le Père Jean-Alexis Gollet.
Le Père Claude Jacquemin.
Le Père Louis Porquet.
Le Père Emeric de Chavagnac.
Le Père Antoine Gaubil.
Le Père Jean-Baptiste Jacques.

@

TABLE DES ARTICLES
contenus dans ce premier volume

[Préliminaire - Dédicace]

Préface

Idée générale de l'empire de la Chine,

De la grande Muraille qui sépare la Chine de la Tartarie,

Des peuples nommés Si fan, ou Tou fan,

Des Tartares de Coconor,

De la nation des Lo los,

De la nation des Miao sse,

Route que tinrent les Pères Bouvet, Fontaney, le Comte, Visdelou, depuis le port de Ning po, jusqu'à Peking, avec une description très exacte circonstanciée de tous les lieux par où ils passèrent dans les provinces de Tche kiang, de Kiang nan, de Chan tong, & de Pe tche li,

Route que tint le Père Fontaney depuis Peking jusqu'à Kiang tcheou, depuis Kiang tcheou, jusqu'à Nan king dans la province de Kiang nan,

Route que tint le Père Bouvet depuis Peking jusqu'à Canton, lorsqu'il fut envoyé par l'empereur Cang hi en Europe en l'année 1693,

Route par terre depuis Siam jusqu'à la Chine, tirée des mémoires de quelques Chinois qui en ont fait le chemin,

Description géographique des provinces de la Chine

Avertissement

De la province de Pe tche li,

De la province de Kiang nan,

De la province de Kiang si,

De la province de Fo kien,

De la province de Tche kiang,

De la province de Hou quang,

De la province de Ho nan,

De la province de Chan tong,

De la province de Chan si,

De la province de Chen si,

De la province de Se tchuen,

De la province de Quang tong,

De la province de Quang si,

De la province d'Yun nan,

De la province de Koei tcheou,

Fastes de la monarchie chinoise
ou histoire abrégée selon l'ordre chronologique de ce qui s'est passé de plus remarquable sous chaque empereur,

Avertissement

Des empereurs qui ont gouverné la Chine jusqu'au temps de la première dynastie,

Première dynastie, nommée Hia,

Seconde dynastie, nommée Chang,

Troisième dynastie, nommée Tcheou,

Quatrième dynastie, nommée Tsin,

Cinquième dynastie, nommée Han,

Sixième dynastie, nommée Heou han, c'est-à-dire, famille des Han postérieure,

Septième dynastie, nommée Tsin,

Huitième dynastie, nommée Song,

Neuvième dynastie, nommée Tsi,

Dixième dynastie, nommée Leang,

Onzième dynastie, nommée Tchin,,

Douzième dynastie, nommée Souy,

Treizième dynastie, nommée Tang,

Quatorzième dynastie, nommée Heou leang,

Quinzième dynastie, nommée Heou tang,

Seizième dynastie, nommée Heou tsin,

Dix-septième dynastie, nommée Heou han,

Dix-huitième dynastie, nommée Heou tcheou,

Dix-neuvième dynastie, nommée Song,

Vingtième dynastie, nommée Tze,

Vingt-unième dynastie, nommée Ming,

Vingt-deuxième dynastie, nommée Tsing,

Fin de la table des articles de ce premier volume

@

APPROBATION

@

Cette *Description géographique historique, chronologique, politique, & physique de l'empire de la Chine de la Tartarie chinoise*, que j'ai lue par l'ordre de Monseigneur le Garde des sceaux, est si ample, qu'on peut assurer que presque aucun pays, même de l'Europe, ne sera désormais mieux connu que la Chine, la Tartarie qui lui est soumise ou alliée, & que quelques autres États considérables qui les touchent immédiatement. C'est avec une confiance bien fondée, que dans cet ouvrage on s'instruit, non seulement de la véritable étendue d'une si vaste portion de l'univers, mais aussi de tout le détail qui regarde les plus importants objets qu'elle renferme. On y prend aussi une idée juste de la nation chinoise & de ses souverains : On y développe son caractère, les richesses qu'elle fournit à l'Europe, & celles qu'elle en tire. La principale de ces dernières, est sans doute l'heureuse connaissance de la véritable religion ; du culte sincère que tous les hommes doivent à Dieu, & que la seule église catholique, apostolique, & romaine enseigne par toute la terre.

Des ministres zélés, sortis de plusieurs nations fidèles, & de divers ordres religieux, ont depuis la découverte des Indes orientales, porté à la Chine la lumière de l'Évangile, en marchant sur les traces du grand Xavier. Il est vrai que ce thaumaturge fut borné par la divine providence à en montrer le chemin ; mais ses frères le suivirent bientôt, & y remplirent ses vues apostoliques.

Parmi eux, les jésuites français se sont extrêmement distingués. Leurs talents naturels, & leurs lumières acquises, employés par l'esprit de religion au progrès de l'Évangile, avaient fait naître en leur faveur un merveilleux concours de protection, entre les deux plus grands princes du siècle, le roi Louis XIV & l'empereur Cang hi. Durant la vie de ces deux monarques, une nombreuse & florissante chrétienté s'est heureusement soutenue à la Chine ; mais cette chrétienté est à présent en danger d'être absolument anéantie.

Le R. P. du Halde a déjà commencé de rendre compte de cette triste révolution dans le vingt-unième recueil de ses *Lettres édifiantes & curieuses*. C'est à ce savant & laborieux écrivain qu'on est maintenant redevable de cette magnifique *Description de l'empire chinois* ; ouvrage très complet, dont je suis persuadé que le public lui saura beaucoup de gré.

Fait à Paris ce 30 juillet 1734

Signé, l'Abbé RAGUET

*

APPROBATION

Je soussigné Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de France, permets au Père Jean-Baptiste du Halde de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé : *Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique, & Physique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie chinoise, &c.* & qui a été revu par trois Théologiens de notre Compagnie. A Paris, le premier d'Avril 1733.

*

PRIVILÈGE DU ROY

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de ¯notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé, le Pere du Halde de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public une *Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique & Physique de la Chine, & de la Tartarie Chinoise, enrichie de cartes générales*

& particulieres de ces Pays, de la carte générale & des Cartes particulieres du Thibet & de la Corée, & d'un grand nombre de figures en taille-douce. Lettres Edifiantes & curieuses écrites des missions Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS *;* s'il nous plaisait lui accorder nos Lettres de Privileges sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier, & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiez en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, â compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même en langue étrangere ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expofant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme â l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires sans en demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres au contraire ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau le vingt-septiéme jour d'Octobre l'an de grace mil sept cens trente-deux, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON, avec paraphe.

Registré fur le Registre VIII de la chambre Royale de la Librairie & Imprimerie de Paris N° 479 fol. 459. Conformément au Réglement de 1723 qui fait défenses, Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, fait qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article CVIII du même Réglement. A Paris le 9 Janvier 1733.

G. MARTIN, Syndic.

CARTE LA PLUS GENERALE
QUI COMPREND
LA CHINE
LA TARTARIE CHINOISE
ET LE TIBET
TIRÉE SUR LES CARTES PARTICULIERES
DES RIS JÉSUITES
PAR LE S.R D'ANVILLE
M DCCXXXIV
KALKAS
MONGOLS
CHAMO
ANDRÉA
ECHELLE

DESCRIPTION

DE LA CHINE

ET

DE LA TARTARIE CHINOISE

IDEE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE DE LA CHINE

@

p.001 Le royaume de la Chine est nommé par les Mongols occidentaux Catay, par les Tartares mantcheoux, Nican courou & par les Chinois Tchong koué, sans qu'on puisse dire au vrai ce qui a donné lieu au nom que nous lui donnons en Europe, si ce n'est peut-être que la première famille royale, qui a porté vers l'occident les armes victorieuses, se faisait appeler Tsin ou lai tsin.

L'armée navale de l'empereur Tsin chi hoang, qui alla à Bengale, à ce que rapporte l'histoire chinoise, doit avoir fait connaître aux peuples indiens le nom de Tsin, dont la puissance se faisait sentir si loin ; & ce nom passant des Indes en Perse & en Egypte, est apparemment parvenu jusqu'à nous, vers l'an avant Jésus-Christ 230 ; c'est ce qui paraît le plus vraisemblable.

Quoiqu'il en soit du nom, il est certain que la Chine est le plus grand & le plus beau royaume connu : car je ne voudrais pas répondre qu'il n'y eût quelque autre nation polie dans les terres p.002 australes, ou dans quelques autres contrées inconnues. Lorsqu'après avoir quitté l'Europe, on aborde aux terres les plus voisines de l'Afrique, ne semble-t-il pas qu'on soit tombé dans un autre monde ? Les peuples mêmes des Indes, quoiqu'un peu moins grossiers, ont tant d'impolitesse, lorsqu'on les compare à nos nations civilisées, qu'ils peuvent passer pour demi-barbares. Qui aurait cru qu'au bout de tant de barbarie se trouverait un peuple puissant, policé, habile dans les arts, & appliqué aux sciences ?

Quand dans le XIIIe siècle Marc-Paul vénitien publia sa première relation, combien de gens la prirent-ils pour un tissu de fables, où le vraisemblable n'était pas même gardé ! Aussi vit-on alors des critiques, qui, par des conjectures semblables à celles de quelques-uns des écrivains de notre temps, s'efforcèrent d'en prouver la supposition. Il est cependant certain que ce voyageur, qui suivait les Tartares

occidentaux, lorsqu'ils achevaient la conquête de la Chine, n'a rien avancé que de vrai. On peut aisément le reconnaître dans ce qu'il rapporte de certaines villes, qui subsistent encore telles qu'il les a décrites, & qui conservent le même nom qu'il leur a donné. Car qui ne voit que ce qu'il appelle Cingiang situé au bord du Kiang [1], est la ville de Tchin kiang près de ce grand fleuve ? Ce qu'on trouve de différence, ne peut-il pas s'attribuer, partie à la diversité du langage tartare, partie à la corruption des mots chinois prononcés par des étrangers, qui n'ont pas eu encore le temps de se faire l'oreille à une langue si différente de toutes les autres ?

Étendue de la Chine. La Chine est du nord au sud plus longue que la Tartarie, dont nous donnons la géographie, & moins large qu'elle, si on la prend de l'est à l'ouest. Mais, de quelque sens qu'on la prenne,. elle n'a pas moins en ligne droite de 360 de nos grandes lieues à 20 le degré. Elle est divisée en quinze provinces. Celles de Chen si, de Chan si, de Pe tche li, s'étendent le long de la fameuse muraille qui la divise au nord de la Tartarie : celles de Chan tong, de Kiang nan, de Tche kiang, de Fo kien sont sur la mer Orientale. Celles de Quang tong, de Quang si, d'Yun nan, de Se tchuen sont les bornes du midi & de l'occident. Le milieu est occupé par celles de Ho nan, de Hou quang, de Koei tcheou & de Kiang si.

Juridiction ou gouvernement. Chaque province est subdivisée en certain nombre de juridictions, qu'on nomme fou en chinois, d'où dépendent d'autres beaucoup moins étendues, nommées tcheou & hien : de la même manière que nos bailliages & les justices subalternes sont subordonnées aux présidiaux ; les présidents de celles-là sont appelés tchi fou, & les administrateurs de celles-ci se nomment tchi tcheou, & tchi hien. De là vient qu'on trouve toujours dans l'enceinte d'une seule ville appelée fou un mandarin nommé tchi fou [2], & au

[1] Kiang signifie fleuve.
[2] Tchi signifie gouvernement. Fou, ville du premier ordre, &c.

moins un autre qui est tchi hien : car dans les plus grandes villes, outre le tchi fou sont encore deux mandarins inférieurs avec le titre de tchi hien, parce que le territoire étant trop étendu, on l'a partagé en deux districts, dont chacun ressortit en première instance au tribunal de son tchi hien.

L'un & l'autre tribunal a même toujours un nom particulier, & relève immédiatement de celui du tchi fou beaucoup plus nombreux, plus puissant, & le plus souvent nommé différemment. Par exemple, outre les six grandes Cours souveraines qui sont à Peking, il y a encore le tribunal propre de cette ville, qui est la capitale de l'empire, & qui est nommée chun tien. Sous ce tribunal il y a encore deux tribunaux subalternes de deux hien ou villes du troisième ordre, dont l'une s'appelle Tai hing & l'autre Ven ping.

Au reste, quand on parle de hien ou ville du troisième ordre, il ne faut pas s'imaginer que ce soit un district de peu d'étendue : il y a tel hien qui a 60, 70, p.003 & même 80 lieues de circuit, & qui paye à l'empereur plusieurs millions de tribut.

Ce que nous avons dit ci-dessus des villes Tai hing & Ven ping s'entend aussi de plusieurs autres villes, à proportion de l'étendue des terres que les habitants possèdent ; de sorte que c'est beaucoup augmenter le nombre des villes de ce royaume, que de les compter par les catalogues qu'on trouve presque partout imprimés des hou, des hien, sans faire de distinction entre ceux qui sont renfermés dans une même enceinte, & ceux qui sont séparés.

Il se trouve dans les provinces quelques villes, qui ont des tribunaux qu'on nomme ouei, dont les mandarins ont le titre de ouei cheou pei & ce sont des officiers de guerre. Leur juridiction ne s'étend pas d'ordinaire hors des murs : il y en a d'autres qui sont dans des villages, & ceux-là communément ne connaissent que des matières qui concernent une certaine sorte de personnes obligées par leur condition & par leur naissance aux charges de l'État.

Ces tribunaux distingués aussi par leur nom, sont quelquefois, de

même que les tribunaux du tchi fou & des deux tchi hien, renfermés dans la même enceinte. Et si on s'en tient aux listes des mandarins, ou aux histoires des provinces, sans rien approfondir davantage, on pourra compter trois villes pour une. C'est ainsi par exemple, que la ville, qui dans l'histoire de la province de Koei tcheou est nommée Li ping fou, est la même réellement, qui, dans la province de Hou quang est appelée Ou cai ouei, parce qu'étant sur les limites des deux provinces, elle est le siège d'un tchi fou soumis à la province de Koei tcheou, & d'un ouei cheou pei, qui relève de la province de Hou quang, comme officier de guerre.

Sans entrer dans un plus grand détail, cet exemple suffit pour faire comprendre que le nombre des villes, quoiqu'en effet fort grand, l'est cependant beaucoup moins qu'on ne le fait dans presque toutes les relations imprimées ; & que pour parler sûrement de la géographie d'un grand pays, il faut l'avoir parcouru, non seulement avec dessein de s'en instruire, mais encore avec certains secours nécessaires pour y réussir.

Tous ces tribunaux de tchi fou, tchi tcheou, tchi hien, ouei cheou pei, dépendent du viceroi & des quatre autres officiers généraux qui sont ses assesseurs, suivant la nature des affaires. S'il s'agit de finances & de matières civiles, l'affaire est portée au trésorier général, ou pou tching se. Si c'est une cause criminelle, elle est renvoyée au lieutenant criminel, ngan tcha se. S'il s'agit d'affaires qui regardent les postes, le sel, &c. on a recours à l'yen tao. Enfin s'il s'agit des vivres qu'on lève comme tribut, on s'adresse au leang tao : mais outre ces affaires, qui sont essentiellement attachées à leur tribunal, le peuple peut encore s'adresser à eux pour différentes affaires, parce que tous les tribunaux subalternes de la province dépendent d'eux, & qu'ils sont par leur emploi les conseillers nés du viceroi. C'est sous cette qualité qu'ils sont obligés plusieurs fois chaque mois de se rendre au tribunal de ce grand mandarin, pour délibérer & dire leur sentiment sur ce qui se passe de plus important dans la province.

Comme les officiers des troupes dépendent aussi en quelques sorte du viceroi, & qu'ils sont obligés sous de grandes peines, de l'informer

des moindres mouvements du peuple, qui surviennent dans l'étendue de leurs départements, il arrive que presque toutes les affaires, soit civiles, soit criminelles, soit militaires du gouvernement, reviennent enfin à son tribunal ; & il est d'autant plus respectable, que les Cours souveraines de Peking ne décident ordinairement que sur ses informations, & qu'elles ratissent presque toujours la sentence qu'il a p.004 portée contre les mandarins, qu'il a droit de casser, en leur ôtant même le sceau par avance.

Il est vrai que le trésorier général & le lieutenant criminel peuvent accuser le gouverneur de la province ; mais comme ils craignent d'avoir le dessous, & qu'ils se perdent mutuellement par cette dissension, que les lois condamnent comme nuisible au bien du peuple, ils ne s'accordent que trop bien, & ferment les yeux sur la conduite l'un de l'autre. S'ils en viennent à un éclat, il faut que la chose soit si criante, qu'elle ne puisse manquer d'être portée en cour, ou qu'elle intéresse extrêmement leur honneur particulier, ou leur propre repos.

Ceux-mêmes que l'empereur envoie dans les provinces, pour les affaires & le bien du peuple, reviennent souvent gagnés par les honnêtetés & par les présents des grands mandarins, & n'ont garde de faire un rapport trop désavantageux à leurs bienfaiteurs, lors même qu'ils croient ne pouvoir éviter d'en faire des plaintes à Sa Majesté. Ainsi c'est à la pénétration du prince à découvrir ce qu'ils enveloppent, & à les suivre dans leurs détours, pour être instruit de la vérité. C'est à quoi feu l'empereur Cang hi réussissait admirablement bien, comme on pourrait le prouver par divers exemples si c'était ici le lieu de parler de sa haute sagesse, connue d'ailleurs & depuis longtemps dans les royaumes les plus éloignés.

On peut dire cependant que malgré sa vigilance & sa pénétration, il y a eu sous son règne bien des désordres en ce genre : mais son quatrième fils, qui lui a succédé, y a apporté des remèdes efficaces, en fournissant libéralement aux frais que ses envoyés sont obligés de faire, & en punissant rigoureusement ceux qui ont reçu & ceux qui ont donné.

Les censeurs publics de l'empire nommés cotao yu se qui résident à Peking & qui ont inspection non seulement sur tout l'empire, mais encore chacun d'eux sur une province, sont les plus redoutés de tous les grands mandarins. Comme ces censeurs sont très vigilants, & ont leurs espions, ils ne peuvent guère ignorer ce qui s'y passe, & il est de leur intérêt que le bon ordre y règne. Si quelque mandarin manque à son devoir, dans quelque chose d'important pour le repos du peuple, & que le viceroi n'en avertisse pas au plus tôt, ils sont obligés d'en informer les Cours souveraines & l'empereur par une accusation publique, quand même ils n'auraient que des demi-preuves de ce qu'ils avancent : & s'ils sont les premiers par qui l'empereur apprenne le désordre, cela leur fait beaucoup d'honneur. S'ils y manquent, ils s'exposent à une réprimande de l'empereur, & même à perdre leur charge. On n'exige d'eux aucune preuve bien certaine, il suffit que leur dénonciation ait une apparence de vérité, qui puisse donner lieu aux informations qu'ensuite on a coutume de faire.

La crainte qu'on a de ces censeurs publics, est peut-être ce qui contribué le plus à maintenir l'ordre & les coutumes anciennes, & à prévenir les troubles & les mouvements causés d'ordinaire par l'amour de la nouveauté, dont le peuple n'est que trop susceptible. Ce qui d'ailleurs leur donne de l'autorité, c'est que s'il leur arrive d'être maltraités, ou par les intrigues des Grands qu'ils accusent, ou par les empereurs qui s'offensent des avis que leur charge les oblige de leur donner, toute la nation les regarde comme les pères de la patrie, &, s'il est permis d'employer ce terme, comme les martyrs du bien public. On trouve souvent dans quelques-uns de ces censeurs une intrépidité, qui fait voir que cette nation a beaucoup de grandeur d'âme.

Au reste, quoique le gouverneur de la province ait sous lui les quatre grands officiers, dont nous venons de parler, & p.005 que les mandarins des justices subalternes aient toujours un & quelquefois deux assesseurs, les affaires toutefois ne sont point ordinairement jugées à la pluralité des voix : chaque magistrat, grand ou petit, a son tribunal ou yamen, & dès qu'il s'est fait instruire par les parties, après

quelques procédures en petit nombre, dressées par les greffiers, huissiers, & autres gens de pratique, il prononce tel arrêt qui lui plaît. Quelquefois après avoir jugé les deux parties, il fait encore donner la bastonnade à celui qui a perdu son procès, pour l'avoir intenté mal à propos, ou soutenu contre toute apparence de bon droit.

Châtiments ordinaires. La bastonnade est une peine ordinaire, dont on châtie le peuple. Elle ne peut être imposée à un mandarin, quelque peu considérable qu'il soit, s'il n'est auparavant destitué de son emploi ; ce qui n'empêche pas néanmoins le cours de la justice du viceroi de la province, puisqu'il a le pouvoir de le casser dans certaines occasions, sans attendre la réponse des Cours souveraines, auxquelles il est seulement obligé de rendre compte des raisons qu'il a eues d'en user de la sorte.

Pour l'ordinaire les Cours souveraines se conforment à son rapport, & souvent même ordonnent qu'on fasse le procès du coupable ; mais il peut se rendre à Peking pour y justifier sa conduite, en présentant sa requête à une Cour souveraine, ou même en faisant porter sa plainte à l'empereur. Ce qui sert de frein au viceroi pour ne pas agir trop légèrement, & pour ne pas abuser de son autorité.

Le plus grand châtiment après la bastonnade, est une espèce de carcan fait de deux pièces de bois, d'une largeur & d'une épaisseur différentes selon la nature du crime, échancrées au milieu, entre lesquelles on insère le col du coupable, en les rejoignant exactement, & les scellant du sceau du tribunal mis sur une bande de papier, où est marqué le temps que doit durer la peine, & la qualité du crime qui l'a mérité.

Il n'y a que ces deux sortes de châtiments, avec la prison, que les lois chinoises permettent aux mandarins des provinces d'imposer aux criminels ; ils peuvent aussi condamner à l'exil, mais il faut que leur jugement soit examiné par les Cours souveraines. Le châtiment dont ils punissent les coupables, ne doit jamais aller jusqu'à la mort. Cependant nonobstant cette loi, s'il arrive qu'en certaines circonstances la nature

du crime demande une prompte justice, comme quand il s'agit de sédition, ou de révolte, l'empereur accorde au tsong tou, & même au viceroi, l'autorité de punir sur le champ de mort les coupables.

Il est vrai que la loi, qui ordonne de renvoyer à la cour toutes les causes criminelles qui méritent la mort, paraîtrait en Europe être sujette à bien des inconvénients, mais il n'en est pas ainsi à la Chine, & il faut qu'il y ait encore plus d'inconvénient à rendre les mandarins arbitres de la vie des peuples, puisque les législateurs, qui connaissaient le génie de la nation, ont cru devoir leur ôter le pouvoir de faire mourir qui que ce soit de leurs sujets.

Supplices des criminels. Les trois genres de supplices qui vont à la mort, sont d'étrangler, de trancher la tête, & de couper en morceaux : on ne punit de ce dernier que les criminels, les rebelles, les criminels de lèse-majesté, les assassins de leurs maîtres, les voleurs barbares & cruels.

Le supplice le plus commun que la cour détermine pour les crimes ordinaires qui méritent la mort, c'est d'étrangler le criminel. Le second genre de supplice est de trancher la tête. Celui qui y est condamné, n'est point exposé le jour de l'exécution sur un échafaud ; il est à genoux dans une place publique, les mains attachées par derrière. Un bourreau le tient de telle sorte qu'il ne puisse remuer ; tandis que l'autre le prenant aussi par derrière, lui enlève la tête d'un seul coup, & le renverse dans le moment avec tant d'adresse, qu'il p.006 ne tombe pas une goutte de sang sur ses habits, qui sont souvent ce jour-là plus propres qu'à l'ordinaire : ses parents & ses amis auraient honte de le méconnaître dans ce temps de calamité : ils lui envoient souvent des habits neufs, & font même préparer des viandes sur son passage, ou lui présentent à boire.

Ce sont ordinairement des soldats qui sont employés à ces sortes d'exécutions, & cet emploi n'a rien d'odieux. Il leur est même honorable de le faire adroitement. A Peking l'exécuteur de justice accompagne le criminel ceint d'un tablier de soie jaune, & ayant son coutelas

enveloppé de soie de même couleur, qui est la couleur impériale, pour faire voir qu'il est revêtu de l'autorité de l'empereur, & par là inspirer du respect aux peuples.

A la vérité on trouve dans les livres chinois plusieurs autres espèces de supplices, quelques-uns même assez extraordinaires, mais on y fait observer en même temps, qu'ils n'ont jamais été employés que par des princes barbares, & regardés par toute la nation comme des tyrans. Il faut, disent-ils, être juste sans être cruel.

Si le pouvoir du magistrat dans les affaires criminelles est ainsi restreint par les lois, il est comme absolu dans des matières civiles, puisque toutes les affaires qui regardent purement les biens des particuliers, sont jugées par les grands officiers des provinces, sans appel aux Cours souveraines de Peking auxquelles cependant les particuliers dans les grandes affaires peuvent porter leurs plaintes.

Levée des tailles. Ce qui donne le plus d'occupation aux mandarins inférieurs, soit tchi tcheou, soit tchi hien, soit ouei cheou pei, c'est la levée des tailles, dont ils sont chargés personnellement. Quoique toutes les terres soient mesurées, & que ce qu'on doit donner par chaque arpent, soit déterminé dans chaque province, à proportion de la bonté du terroir ; cependant, soit pauvreté, soit avarice, il est assez ordinaire que le peuple attende pour payer, le temps où il est harcelé par les gens du tribunal. Il arrive même que pour se faire payer il en faut venir aux coups. Et quand on reproche à ces espèces de sergents la dureté avec laquelle ils pressent le payement, ils disent pour s'excuser, que quand on les envoie dans un village, avec ordre de se faire payer s'ils ne rapportent pas la taille, leurs maîtres les soupçonnent ou de n'avoir pas fait leur devoir, ou d'avoir reçu des présents ; que sur ce simple soupçon, sans autre examen, on leur fait donner la bastonnade. Les mandarins d'autre part prétendent justifier leur conduite, par la nécessité indispensable où ils sont d'en agir de la sorte. Ils répètent sans cesse, que n'ayant pu tirer les droits du peuple dans le temps marqué, ils se sont vus plus d'une fois obligés de satisfaire l'empereur

de leurs propres deniers, de crainte d'être cassés de leurs emplois, ce qui est vrai & connu de tous ceux qui savent les affaires ; que d'ailleurs plusieurs provinces sont fort obérées, & qu'elles doivent au trésor royal de gros arrérages, dont apparemment elles ne s'acquitteront jamais. Mais pour obvier à cet inconvénient, l'empereur régnant a réglé que désormais les propriétaires des terres seront tenus de payer la taille, & non pas ceux qui les cultivent.

Outre les grands mandarins de chaque province que j'ai nommés, il y en a encore un plus considérable, appelle tsong tou. Sa juridiction s'étend sur deux provinces ou si nous voulons comparer les vicerois à nos intendants, quoiqu'il y ait beaucoup de différence pour l'autorité & pour l'étendue du district, elle s'étend au moins sur deux généralités : car dans les provinces les plus vastes, telles que sont le Hou quang, le Chen si &c, le tsong tou n'a soin que d'une province, mais la province est partagée en deux gouvernements, & chaque gouvernement a son viceroi. p.007 Il doit garder des ménagements avec eux, & le détail en est fixé par les lois & par la coutume car il n'est leur supérieur qu'en certaines choses, quoiqu'il puisse toujours décider en cas qu'on appelle à lui du tribunal de chaque gouverneur de ses provinces.

Noms des provinces & des villes qui en dépendent. Après avoir donné cette idée générale des magistrats & des juridictions, il est bon de faire connaître en détail les noms de chaque province, avec les villes qui en dépendent. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'on trouve beaucoup d'erreurs dans les relations imprimées ; apparemment parce que les auteurs ont suivi les anciens catalogues, sans faire distinction de leur temps & du nôtre ; ou qu'ils s'en sont rapportés à leurs amis chinois, qui, quoique bacheliers & docteurs, sont souvent aussi peu habiles dans la connaissance de leur pays, que le sont quelquefois en Europe de vieux jurisconsultes, qui ne se sont jamais mis en peine de connaître les terres qui sont hors de leur district.

La Chine compte cent soixante-treize tribunaux ou juridictions immédiatement soumises aux officiers généraux & gouverneurs de

chaque province, nommés en chinois fou. Il y a mil quatre cent huit tribunaux inférieurs, ou juridictions subalternes, qui dépendent immédiatement des tchi fou, dont onze cent soixante-treize ont le titre de hien, & deux cent trente-cinq ont celui de tcheou. Ceux-ci cependant diffèrent un peu entr'eux. La plupart n'ont nulle autorité sur les hien, & quelques-uns ont une juridiction sur un, deux, & quelquefois sur quatre hien, presqu'égale à celle des tchi fou. Il y en a même plusieurs qui ne dépendent point du tchi fou & qui relèvent immédiatement du viceroi. Nous en donnerons ici la liste, qui offre d'abord toutes les subdivisions de chaque province. Si elle paraît ennuyeuse, on n'a qu'à la passer, & ne la consulter que quand on en aura besoin, pour mieux entendre ce que nous avons à dire.

PREMIERE PROVINCE : PE TCHE LI, ou TCHE LI, ou LI PA FOU

subdivisée en neuf fou, ou villes du premier ordre.

1. Chun tien fou, capitale du royaume. C'est dans cette ville que réside la cour, c'est pourquoi on l'appelle Peking, c'est-à-dire, cour du nord. Elle gouverne 6 tcheou, ou villes du second ordre, & 2 Hien, ou villes du troisième ordre.
2. Pao ting fou, capitale de la province de Pe tche li, où est le gouverneur du Tcheli.

	Ce fou gouverne	3 tcheou & 17 hien.
3. Ho kien fou		2 tcheou & 15 hien.
4. Tchin ting fou		5 tcheou & 27 hien.
5. Chun te fou		9 hien.
6. Quang ping fou		9 hien.
7. Tai ming fou		1 tcheou & 10 hien.
8. Yung ping fou		1 tcheou & 5 hien.
9. Suen hoa fou.		2 tcheou & 8 hien. p.008

*

IIe PROVINCE : KIANG NAN

partagée en deux parties orientale & occidentale. Chacune est subdivisée en 7 fou.

Partie orientale

1. Nan King, autrement Kiang ning fou. La métropole de toute la province. Là réside le tsong tou de Kiang nan & de Kiang si.

	Ce fou gouverne	8 hien.

2. Sou tcheou fou, capitale de la partie orientale, où demeure le gouverneur de la partie orientale, y tong.

	Ce fou gouverne	1 tcheou & 7 hien.
3. Song Kiang fou		4 hien.
4. Tchang tcheou fou		5 hien.
5. Tchin Kiang fou		3 hien.
6. Hoai ngan fou		2 tcheou & 9 hien.
7. Yang tcheou fou		6 hien.

Partie occidentale

1. Ngan king fou, capitale de la partie occidentale où réside le gouverneur de la partie occidentale, y si.

Ce fou	gouverne	6 hien.
2. Hoe tcheou fou		6 hien.
3. Ning koue fou		6 hien.
4. Tchi tcheou fou		6 hien.
5. Tai ping fou.		3 hien.
6. Fong yang fou		3 tcheou & 13 hien.

*

IIIe PROVINCE : KIANG SI

subdivisée en 13 fou

1. Nan tchang fou, métropole de la province, où réside le gouverneur de la province.

Ce fou	gouverne	1 tcheou & 7 hien.
2. Iao tcheou fou		7 hien.
3. Quang fin fou		7 hien.
4. Nan kang fou		4 hien.
5. Kieou Kiang fou		5 hien.
6. Kien tchang fou		5 hien.
7. Fou, ou Vou tcheou fou		6 hien.
8. Ling kiang fou		4 hien.
9. Kin gan fou		9 hien. p.009
10. Choui tcheou fou		3 hien.
11. Yuen tcheou fou.		4 hien.
12. Kan tcheou fou.		12 hien.
13 Nan ngan fou		4 hien.

*

IVe PROVINCE : FO KIEN

subdivisée en 9 fou

1. Fou tcheou fou, métropole de la province, où réside le tsong tou des deux provinces Fo Kien & Tche Kiang, & où réside aussi le gouverneur de Fo kien.

Ce fou	gouverne	9 hien.
2. Tsuen tcheou fou		7 hien.
3. Kien ning fou		8 hien.
4. Yen ping fou		7 hien.
5. Ting tcheou fou		8 hien.
6. Hing hoa fou		2 hien.
7. Chao ou fou		4 hien.
8. Tchang tcheou fou		10 hien.
9. Tai van fou [1]		2 hien.

*

[1] Dans l'île de Tai van, ou Tai ouan,

Ve PROVINCE : TCHE KIANG

subdivisée en 11 fou

1 Hang tcheou fou, métropole de la province où réside le gouverneur.

Ce fou	gouverne	9 hien.
2. Kia hing fou		7 hien.
3. Hou tcheou fou		1 tcheou & 6 hien.
4. Ning po fou		6 hien.
5. Chao hing fou		8 hien.
6. Tai tcheou fou		6 hien.
7. Kin hoa fou		8 hien.
8. Kiu tcheou fou		5 hien.
9. Nien, ou Yen tcheou fou		6 hien.
10. Ouen tcheou fou		5 hien.
11. Tchu tcheou fou		10 hien. p.010

*

VIe PROVINCE : HOU QUANG

partagée en deux parties septentrionale & méridionale.

Partie septentrionale subdivisée en 8 fou.

I. Vou tchang fou, la métropole de toute la province, & la capitale de la partie boréale nommée Hou pe. Là réside le tsong tou des deux parties, & le gouverneur du Hou pe.

Ce fou	gouverne	1 tcheou & 9 hien.
2. Han yang fou		2 hien.
3. Ngan lou fou		2 tcheou & 5 hien.
4. Siang yang fou		1 tcheou & 6 hien.
5. Yuen yang fou		6 hien.
6. Te ngan fou		1 tcheou & 5 hien.
7. Hing tcheou fou		2 tcheou & 11 hien.
8. Hoang tcheou fou		1 tcheou & 8 hien.

Partie méridionale subdivisée en 7 fou,

1. Tchang tcha fou, capitale de la partie méridionale, nommée Hou nan, où réside le gouverneur du Hou nan.

Ce fou	gouverne	1 tcheou & 11 hien.
2. Yo tcheou fou		1 tcheou & 7 hien.
3. Pao hing fou		1 tcheou & 4 hien.
4. Hing tcheou fou		1 tcheou & 9 hien.
5. Tchang te fou.		4 hien.
6. Tching tcheou fou		1 tcheou & 6 hien.
7. Yung tcheou fou		1 tcheou & 7 hien.

*

VIIe PROVINCE : HO NAN

subdivisée en 8 fou.

1. Cai fong fou, métropole de la province où réside le gouverneur.

Ce fou	gouverne	4 tcheou & 30 hien.
2. Koue te fou		1 tcheou & 8 hien.
3. Tchang te fou		1 tcheou & 6 hien.
4. Oue Kiun fou		6 hien.
5. Hoai king fou		6 hien.
6. Ho nan fou		1 tcheou & 13 hien.
7. Nan yang fou		2 tcheou & 10 hien.
8. Iu nhing fou		2 tcheou & 12 hien. p.011

*

VIIIe PROVINCE : CHAN TONG

subdivisée en 6 fou.

1. Tsi nan fou, métropole de la province où réside le gouverneur.
Ce fou gouverne 4 tcheou & 26 hien.
2. Yen tcheou fou 4 tcheou & 23 hien.
3. Tong tchang fou 3 tcheou & 15 hien.
4. Tsing tcheou fou 1 tcheou & 13 hien.
5. Teng tcheou fou 1 tcheou & 7 hien.
6. Lai tcheou fou 2 tcheou & 5 hien.

*

IXe PROVINCE : CHAN SI

subdivisée en 5 fou.

1. Tai yuen fou, métropole de la province où réside le gouverneur.
Ce fou gouverne 5 tcheou & 20 hien.
2. Ping yang fou 6 tcheou & 28 hien.
3. Lou yang fou 8 hien.
4. Fen tcheou fou 1 tcheou & 7 hien.
5. Tai tong fou 4 tcheou & 7 hien.

*

Xe PROVINCE : CHEN SI

partagée en deux parties orientale occidentale chacune est subdivisée en 4 fou

Partie orientale y tong.

1. Si ngan fou, métropole de toute la province, & capitale de la partie orientale y tong. Là réside le tsong tou des deux parties du Chen si, & de la province de Se tchuen. Là réside aussi le gouverneur de la partie orientale. p.012
Ce fou gouverne 6 tcheou 31 hien.
2. Yen nan fou 3 tcheou & 16 hien.
3. Fong tsiang fou 1 tcheou & 7 hien.
4. Han tchang fou 2 tcheou & 14 hien.

Partie occidentale y si

1. Ping leang fou gouverne 3 tcheou & 7 hien.
2. Kong tchang fou 3 tcheou & 10 hien.
3. Ling tao fou 2 tcheou & 3 hien.

Lan tcheou est un des tcheou où réside le gouverneur de la partie occidentale.

4. Hing yang fou

*

XIe PROVINCE : SE TCHUEN

subdivisée en 10 fou.

I. Tching tou fou, métropole de Se tchuen, où réside le viceroi.
Ce fou gouverne 6 tcheou & 19 hien.
2. Pao ning fou 2 tcheou & 8 hien.
3. Chun king fou 2 tcheou & 7 hien.
4. Su tcheou fou 10 hien.
5. Tchong king fou 3 tcheou & 11 hien.
6. Ouei tcheou fou 1 tcheou & 9 hien.
7. Ma hou fou 1 hien.

8. Long ngang fou 3 hien.
9. Tsun y fou
10. Tong tchuen fou

*

XIIe PROVINCE : QUANG TONG

subdivisée en 10 fou.

1. Quang tcheou fou, métropole de la province où réside le gouverneur.
Ce fou gouverne 1 tcheou & 16 hien.
2. Chao tcheou fou 6 hien.
3. Nan hiung fou 2 hien.
4. Hoei tcheou fou 1 tcheou & 10 hien.
5. Tchao tcheou fou 11 hien.
6. Tchao King fou, où demeure le tsong tou de Quang tong & de Quang si, gouverne 1 tcheou & 11 hien.
7. Cao tcheou fou gouverne 1 tcheou & 5 hien.
8 Lien tcheou fou 1 tcheou & 2. hien.
9. Loui tcheou fou 3 hien.
10 Kiun tcheou fou, dans l'île de Hai nan 3 tcheou & 10 hien. p.013

*

XIIIe PROVINCE : QUANG SI

subdivisée en 12 fou.

1. Quei ling fou, métropole de la province, où réside le gouverneur.
Ce fou gouverne 2 tcheou & 7 hien.
2. Leou tcheou fou 2 tcheou & 10 hien.
3. King yuen fou 2 tcheou & 5 hien.
4. Se nguen fou 1 tcheou & 2 hien.
5. Ping lo fou 1 tcheou & 7 hien.
6. Ou tcheou fou 1 tcheou & 9 hien.
7. Tsin tcheou fou 3 hien.
8. Nan ning fou 4 tcheou & 3 hien.
9. Tai ping fou 12 tcheou & 2 hien.
10. Se ming fou 4 tcheou.
11. Tchin ngan fou 1 tcheou.
12. Se tching fou 2 tcheou.

*

XIVe PROVINCE : YUN NAN

subdivisée en 19 fou.

1. Yun nan fou, métropole de la province, où réside le tsong tou d'Yun nan & de Koei tcheou & où réside aussi le gouverneur de la province.
Ce fou gouverne 4 tcheou & 7 hien.
2. Tali fou 4 tcheou & 3 hien.
3. Ling ngan fou 4 tcheou & 57 hien.
4. Tchou hiung fou 2 tcheou
5. Tchin kiang fou 2 tcheou & 2 hien.
6. King teng tou ni tcheou, ni hien.
7. Quang nan fou ni tcheou, ni hien.
8. Quang si fou 2 hien.
9. Chun ning fou 1 tcheou.
10. Ku tcheou fou 5 tcheou & 2 hien.

11. Yao ngan fou	1 tcheou & 1 hien.
12. Ko king fou	1 tcheou.
13 Ou ting fou	2 tcheou & 1 hien.
14. Li kiang fou	nul tcheou, nul hien.
15. Yuen kiang fou	de même.
16. Mong hoa fou	de même.
17. Yung tchang fou	1 tcheou & 2 hien.
18. Yung pe fou	sans tcheou, sans hien.
19. Cai hoa fou	de même. p.014

*

XVe PROVINCE : KOEI TCHEOU

subdivisée en 11 fou.

1. Koei yang fou, métropole de la province. où réside le gouverneur.

Ce fou gouverne	3 tcheou & 4 hien.
2. Se tcheou fou.	ni tcheou, ni hien.
3. Se nan fou	3 hien.
4. Tchin yuen fou	2 hien.
5. Che tsin fou	1 hien.
6. Tong gin fou	1 hien.
7. Li ping fou	1 hien.
8. Ngan chan fou	3 tcheou & 5 hien.
9. Tou yun fou	2 tcheou & 2 hien.
10. Ping yue fou	1 tcheou & 4 hien.
11. Ouei ning fou	3 tcheou & 3 hien.

Nature du terroir de ces provinces. A voir cette liste, on pourrait penser que les provinces les plus grandes & les meilleures, sont celles qui ont le plus de ces villes dans leur dépendance. Cela serait vrai, si la nécessité de contenir des peuples à demi sauvages, ou qui portent impatiemment le joug de l'autorité tels qu'il y en a dans certaines contrées, n'avait pas obligé les empereurs à multiplier les mandarins considérables. D'où il est arrivé que les contrées les moins fertiles, comme sont celles de Koei tcheou, en ont à proportion un plus grand nombre, que les plus belles provinces.

Il est vrai, qu'à parler en général, les terres de toutes les provinces, & même celles de Koei tcheou, sont assez abondantes, qu'elles rapportent même deux fois l'an dans certains pays, & qu'en d'autres le travail infatigable des laboureurs leur donne une fécondité, qu'on ne devrait pas espérer de la nature du terroir. C'est, par exemple, un effet de leurs soins, que le blé croisse dans des lieux bas & aquatiques. Mais comme les terres propres à être ensemencées, ne sont pas en assez grand nombre dans plusieurs provinces remplies de montagnes, la

plupart incapables de culture, cela fait qu'il y a une très grande différence entre elles ; & il arrive que tout ce qui se recueille dans l'empire, ne suffit qu'à peine pour l'entretien de tant d'habitants.

Ce ne sont pas les seules provinces d'Yun nan, de Koei tcheou, de Se tchuen, de Fo kien, qui sont si montueuses, qu'elles ne sauraient être suffisamment cultivées. La province de Tche kiang si féconde dans sa partie orientale, a des montagnes affreuses à l'occident. Les terres des provinces de Quang tong & de Quang si, si belles & si fertiles le long de la mer, deviennent affreuses & presque stériles dans plusieurs endroits à mesure qu'on s'en éloigne. La province de Kiang nan a tout le grand district de Hoei tcheou fou, plein de montagnes très hautes & presque inhabitables.

On en voit encore plus dans les provinces de Chen si & de Chan si, ce qu'il y a de plaines mises ensemble, ne va pas à la quatrième partie de ces provinces.

Quand on vient de la province de p.015 Quang tong, qu'on a navigué entre les montagnes escarpées, qui en bordent la rivière, & qu'on a passé ensuite, après une journée de chemin par le Mei lin, dans la rivière de la province de Kiang si, on commence alors à découvrir le plus beau pays de la Chine, partie sur le plus grand fleuve, où sont les belles villes de Ngan king fou, Kiang ning fou, ou Nan King, & Tchin kiang fou, partie sur le grand canal, yu leang ho, bordé des villes les plus riches & les plus peuplées de la province de Kiang nan, comme Hoai ngan fou, Yang tcheou fou, Tchang tcheou fou, Sou tcheou fou & partie sur les bords de la mer de la province de Tche kiang, où sont les terres de Hang tcheou fou métropole, de Hou tcheou fou, de Kia hing fou, qui seules fournissent plus de soie à la Chine que toutes les terres des autres provinces.

On ne peut en effet rien voir de plus beau que ces campagnes, toutes unies & mises, ce semble, au niveau. Elles sont semées de villes & de gros villages, & coupées d'une infinité de canaux tous navigables, sans qu'où y coure le moindre danger : l'eau en est belle & excellente à boire. Ces canaux se communiquent les uns aux autres, & sont

couverts d'un nombre incroyable de barques magnifiques. Ces campagnes sont cultivées avec un soin & un travail, dont il n'y a que le peuple chinois qui soit capable ; elles sont du reste si fertiles, qu'en plusieurs endroits elles produisent du riz deux fois l'année. Il arrive même assez souvent qu'entre les deux récoltes elles donnent encore de petits grains & du froment.

Mais qui jugerait du gros de la Chine par cette contrée, s'en ferait certainement une fausse idée. La connaissance d'un certain nombre de villes fort étendues, ne suffit pas pour en porter un jugement exact ; &, sans l'occasion qu'ont eu les missionnaires de parcourir l'empire pour en dresser la carte géographique, nous ignorerions encore que dans la plupart des grands gouvernements, on trouve des contrées de plus de vingt lieues très peu peuplées, presque incultes, & assez souvent si sauvages, qu'elles sont tout à fait inhabitables.

Comme ces contrées sont éloignées des grandes routes qu'on suit dans les voyages ordinaires, elles ont aisément échappé à la connaissance des autres missionnaires, & des auteurs des relations imprimées. Si quelques-uns d'eux louent beaucoup la province de Chen si & de Se tchuen, c'est qu'ils ont vu le district de Si ngan fou partagé en trente-sept villes, la plupart assez riches & bien peuplées. Il en est de même des éloges qu'ils font des terres de Tching tou fou, qui est coupé par des canaux faits à la main, sur le modèle de ceux des provinces de Kiang nan & de Tche kiang. Ils n'ont pas cru, sans doute, que les contrées qu'ils n'avaient pas eu occasion de voir, pussent être aussi différentes qu'elles le sont en effet, du pays qu'ils avaient parcouru.

Les provinces de Ho nan & de Hou quang, sont généralement estimées par ces écrivains, & elles méritent de l'être : car après celle de Kiang nan elles sont les plus peuplées & les plus fertiles. Ce n'est pas que le Ho nan n'ait du côté de l'ouest une assez grande étendue de pays dépeuplée & inculte, & que le Hou quang n'ait aussi des déserts encore plus vastes. Mais c'est que, vu la quantité des terres naturellement fertiles, l'abondance est dans ces deux provinces,

presque toujours assez grande, pour fournir du riz & d'autres grains aux provinces voisines, & surtout à celle de la cour : car quoique la province de Pe tche li ne soit qu'une vaste & large plaine, bornée à l'ouest & au nord par des montagnes, & à l'est par l'océan, le terroir en est toutefois si sec & si peu arrosé de ruisseaux, qu'il ne produit presque point de riz, dont les Chinois ont peine à se passer. Il ne produit que du p.016 froment, avec quantité de petits grains. C'est ce qui fait que cette province, & surtout Peking, qui est l'abord de tout l'empire, ne peut subsister sans le secours des denrées qui s'apportent de ces provinces, & de presque toutes les autres provinces de l'empire.

A parler en général, tout ce qui est en deçà du nord du fleuve Hoang ho n'est guère plus fertile en riz que le Pe tche li, & ne compte que sur la récolte du froment, des petits grains, & des légumes. Cependant si les Chinois prenaient autant de soin à cultiver les arbres fruitiers, qu'on en prend en Europe pour avoir de beaux vergers, ils auraient presque toutes les sortes de fruits qu'on y trouve. Les noyers, les châtaigniers, les pruniers, les poiriers, les pommiers, les pêchers, les abricotiers, les cerisiers, y viennent bien presque partout. Les vignes, les figuiers, les grenadiers, multiplient extrêmement en certains cantons de ces provinces boréales. La différence qui se trouve, est qu'ils ont moins d'espèces de chaque fruit. Ils n'ont que trois ou quatre sortes de pommes, sept à huit sortes de poires, autant de pêches, & nulle bonne espèce de cerise.

Mais les Chinois en sont bien dédommagés par d'autres fruits excellents qui nous manquent : ils en ont un qui n'est nulle part en Europe ils l'appellent tse tse, & les Portugais de Macao lui donnent le nom de figues, parce que ce fruit étant séché devient farineux, & est aussi sucré que les figues. Les arbres qui le portent, quand ils sont entés, sont très beaux. On en voit un grand nombre surtout dans le nord de la province de Ho nan. Ils sont du moins aussi hauts & aussi touffus que nos noyers de médiocre grandeur. Les feuilles sont larges, d'un beau vert, mais sur l'arrière-saison elles deviennent d'un rouge agréable. Les fruits sont aussi gros que nos belles pommes ; à mesure

qu'ils mûrissent, ils prennent une couleur aurore.

Quoiqu'ils soient de différente espèce, que les fruits des uns aient la peau plus délicate, plus transparente, & plus rougeâtre ; & que ceux de quelques autres, pour être mangés avec agrément, doivent mûrir sur la paille, il est toujours certain qu'ils sont tous agréables à la vue, & d'un bon usage. On en trouve aussi dans les provinces qui sont en deçà du Hoang ho, & ce n'est pas un petit avantage, que cette espèce d'arbre puisse croître dans des terroirs si différents.

Dans ces provinces méridionales la terre produit d'autres fruits, qui sont encore plus estimés des Chinois : car, outre les orange de plusieurs sortes, les limons, les citrons, qu'on a en Europe depuis bien des années, on trouve dans les provinces de Fo Kien, de Quang tong, de Quang si, deux espèces de fruits que nous n'avons pas. Celui qu'ils nomment li tchi (s'il est de la bonne espèce, car il y en a de plusieurs) est de la grosseur d'une datte ; son noyau est également long & dur ; il est couvert d'une chair molle, pleine d'eau, & d'un goût exquis : il ne conserve ce goût qu'en partie, lorsqu'il se sèche, & il devient noir & ridé comme nos prunes ordinaires : la chair est renfermée dans une écorce, qui au-dehors ressemble à du chagrin, mais qui est unie au-dedans, & d'une figure presqu'ovale.

L'autre espèce, dont on fait à la Chine un grand débit, s'appelle en chinois long-yen c'est-à-dire, œil de dragon. Sa figure en est ronde, jaunâtre, la chair blanche, aqueuse, & souvent aigrelette. On prétend que si elle n'est pas si agréable que celle du li-tchi, elle est plus saine & qu'elle ne fait jamais de mal. Quoiqu'il en soit, ces deux sortes de fruits sont excellents.

Mais les fruits qu'on appelle dans les Indes pamplimouse & à la Chine yeou tse, aussi bien que ceux qu'on nomme ici tçin lan ou quang lan n'ont rien pour le goût, qui doive les faire souhaiter.

p.017 Les premiers sont ordinairement plus gros que nos citrons, la chair en est souvent rougeâtre, d'autrefois blanche, & a un goût d'aigre-doux. L'arbre est plus épineux que les citronniers.

Les seconds sont d'une figure & d'une couleur qui approche de celle de nos grosses olives ; c'est une des dix espèces dont il est parlé dans les livres qui traitent des olives, & tout ce qu'ils expliquent de leur nature, de leur couleur, du terroir où elles croissent, leur convient très bien, & il y a lieu de croire que si l'on les préparait comme on les prépare en Europe, elles y auraient le même goût. L'arbre est grand, & la feuille est semblable à celle de nos oliviers.

Quand ils veulent cueillir les olives avant qu'elles soient dans leur parfaite maturité, & telles qu'on les cueille pour être mangées, au lieu de les abattre à grands coups de gaule, ce qui casse les branches, & nuit à l'arbre, il font un trou au tronc de l'arbre dans lequel ils mettent du sel, & après l'avoir bouché, on voit au bout de quelques jours le fruit se détacher & tomber de lui-même.

Parmi les autres arbres il ne faut pas en omettre deux qui, outre ce qu'ils ont de singulier, sont d'usage dans les repas.

L'un produit une espèce de poivre nommé Hoa tsiao. C'est l'écorce d'un grain aussi gros qu'un pois, qui renferme un petit noyau d'un goût trop fort & trop âpre pour être employé. La couleur en est grise, mêlée de quelques filets rouges. La plante qui le produit, croît en quelques quartiers en buissons épais, & ailleurs en arbre assez haut. Son goût est moins piquant, & beaucoup moins agréable que celui de notre poivre, & ne sert guère que dans les ragoûts des gens du peuple.

L'autre arbre produit des pois ; sa figure, sa couleur, sa gousse, & le goût quoiqu'un peu sauvage, font voir qu'ils sont de l'espèce des pois ordinaires. L'arbre est assez commun dans plusieurs provinces ; il s'élève très haut ; il étend ses branches fort au large, & ne cède presqu'à aucun autre en grosseur.

Mais parmi les arbres dignes de l'attention du public, & capables d'exciter l'envie des Européens, il n'y en a pas qui la mérite mieux que les quatre, dont je vais parler.

Le premier est l'arbre du vernis tsi chu. Il n'est ni haut, ni touffu, ni étendu ; son écorce est blancheâtre : sa feuille ne ressemble pas mal à

celle des cerisiers sauvages. La gomme qu'il distille goutte à goutte, ressemble assez aux larmes de térébinthe. Il rend beaucoup plus de liqueur, si on lui fait une incision, mais il périt aussi plus tôt.

On dit ordinairement que cette liqueur tirée à froid, a je ne sais quelles qualités vénéneuses, dont on n'évite les mauvais effets qu'en tâchant de n'en pas recevoir la vapeur, quand on la change de vase, ou qu'on l'agite. C'est aussi une précaution qu'il faut prendre, quand on la cuit.

Quoiqu'il en soit, il est certain que ce vernis n'en est pas moins estimé, & qu'il est continuellement mis en œuvre par une infinité d'ouvriers. Il prend toutes les couleurs qu'on veut y mêler & s'il est bien fait, il ne perd rien de son lustre & de son éclat, ni par les changements de l'air, ni par la vieillesse du bois où on l'a appliqué.

Mais pour le bien faire, il faut du temps & du soin, car une ou deux couches ne suffisent pas, il y faut revenir plusieurs fois, attendre que la couche qui a été mise égale & mince, soit sèche sans être durcie, prendre garde si celle qu'on met est plus forte, ou d'une couleur plus foncée, & tâcher de venir peu à peu à un certain tempérament, qui seul rend l'ouvrage solide, uni, & éclatant : c'est ce que l'expérience seule apprend aux habiles ouvriers.

Comme il faut mettre quelquefois l'ouvrage dans des lieux humides, p.018 quelquefois même le tremper dans l'eau & enfin le tourner & en disposer à son gré : on en fait rarement de gros ouvrages, comme seraient les colonnes arrêtées sur des bases de pierre, dont les bâtiments chinois sont soutenus, celles de la grande salle de l'empire, qu'on décrira dans la suite, & celles de l'appartement de l'empereur ; toutes ces colonnes ne sont point enduites d'un vrai vernis, mais d'une autre liqueur qu'on nomme tong yeou.

Le second arbre est le tong chu, duquel on tire cette liqueur, qui approche du vernis : quand on le voit d'un peu loin, on le prend pour un vrai noyer. Les mandarins tartares, qui étaient venus de Peking avec les missionnaires, & qui n'en avaient jamais vu, y furent trompés, tant

il est semblable au noyer, soit par la forme & la couleur de l'écorce, soit par la largeur & le contour des feuilles, soit par la figure & la disposition des noix.

Ces noix ne sont pleines que d'une huile un peu épaisse, mêlée avec une pulpe huileuse, qu'on pressure ensuite, pour ne pas perdre la plus grande quantité de la liqueur.

On rapporte que quelques domestiques, qui préparaient leur souper, s'étant servi d'un chaudron où on avait fait cuire cette huile quelques jours auparavant, en furent très incommodés : ce qui fait bien voir qu'elle tient de la malignité du vernis. Pour la mettre en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge ; & on y mêle, si on veut, de la couleur : souvent on l'applique sans mélange sur le bois, qu'il défend de la pluie : on l'applique aussi sans mélange sur les carreaux qui forment le plancher d'une chambre ; ils deviennent luisants ; & pourvu qu'on ait soin de les laver de temps en temps, ils conservent leur lustre. C'est ainsi que sont faits les pavés des appartements de l'empereur & des Grands de l'empire.

Mais si on veut faire un ouvrage achevé, s'il s'agit, par exemple, d'orner une salle, une chambre, un cabinet, on couvre les colonnes & la boiserie de filasse, de chaux, ou d'autres matières semblables préparées en pâte. On laisse sécher le tout jusqu'à un certain degré ; ensuite ayant mêlé dans l'huile telle couleur qu'on veut, & après l'avoir fait cuire à l'ordinaire, on l'applique avec des brosses, suivant le dessein qu'on s'est formé. On dore quelquefois les moulures, les ouvrages de sculpture, & tout ce qui est relevé en bosse mais sans le secours de la dorure, l'éclat & le lustre de ces ouvrages ne cèdent guère à celui du vernis, que les Chinois nomment tsi.

Comme le vernis se vend assez cher, & qu'au contraire cette huile est à bon marché, les marchands ont accoutumé de mêler au vernis une assez grande quantité d'huile de tong-yeou sous prétexte qu'il en faut mettre un peu, pour que le vernis se délaie & s'étende plus aisément. C'est encore du tong-yeou qu'on fait des habits propres à se défendre de la pluie, tels que sont ceux qui se sont en Europe de toile

cirée. Mais ils ne peuvent servir que dans les parties septentrionales.

Enfin on peut dire que l'arbre tong chu est un des plus utiles qui soit à la Chine, & qu'on aurait le plus de raison de souhaiter en Europe.

Le troisième arbre est celui qui porte le suif. Il est de la hauteur d'un grand cerisier. Le fruit est renfermé dans une écorce qu'on appelle yen kiou, & qui s'ouvre par le milieu quand il est mûr, comme celle de la châtaigne. Il consiste en des grains blancs de la grosseur d'une noisette, dont la chair a les qualités du suif ; aussi en fait-on des chandelles, après l'avoir fait fondre, en y mêlant souvent un peu d'huile ordinaire, & trempant les chandelles dans la cire qui vient sur l'arbre dont je vais parler : il s'en forme autour du suif une espèce de croûte qui l'empêche de couler. J'en dirai davantage dans la suite.

Le quatrième est le plus rare : il se nomme pe la chu c'est-à-dire, l'arbre de p.019 la cire blanche. Il est moins haut que l'arbre du suif, dont il diffère aussi par la couleur de l'écorce, qui est blancheâtre, & par la figure des feuilles plus longues que larges. De petits vers s'attachent à ces feuilles & s'y étant enveloppés pendant quelque temps, y laissent des rayons de cire bien plus petits, que les rayons de miel faits par les abeilles. Cette cire est très dure, & très luisante, & coûte beaucoup plus cher que la cire des abeilles. Ces vers une fois accoutumés aux arbres d'un canton, ne s'en écartent qu'en certaines circonstances, & quand ils ont une fois disparu, on ne les voit plus revenir, & il en faut chercher d'autres. Il y a des marchands qui font ce commerce.

Nous joindrons aux arbres utiles, les cannes, que les Chinois appellent tchou tse & nos Européens bambous. Le jet en est aussi haut que le tronc de la plupart des arbres, & quoiqu'il soit creux en dedans, & qu'il ne soit plein que dans les nœuds, il ne laisse pas d'être très dur, capable de soutenir de grands fardeaux, &, en certains endroits, des maisons de bois assez vastes. On peut le couper en fils déliés, & alors on en fait des nattes, des boîtes, & différents ouvrages assez propres.

Lorsqu'on le brise par morceaux, & qu'on le laisse pourrir & bouillir dans l'eau, jusqu'à ce qu'il soit réduit en une espèce de pâte, on en fait

plusieurs sortes de papier fin ou grossier qui a cours dans le commerce.

Le bambou est encore d'usage dans les conduits d'eau, dans les canaux, & dans plusieurs autres occasions, dont le détail serait trop long. Au reste on en voit de tant de sortes dans les diverses provinces, soit pour la grosseur, soit pour la couleur, & les autres qualités, qu'il serait ennuyeux d'en faire la description.

Parmi les arbres qu'on emploie en Europe aux ouvrages de charpente & de menuiserie, il y en a peu qu'on ne trouve à la Chine. Dans les provinces septentrionales on emploie le sapin à bâtir. Dans les méridionales au-delà du grand fleuve, on le sert ordinairement de cha mou.

Le plus estimé de tous ces bois, est celui qui s'appelle en Chinois nan mou. Les colonnes des appartements & les salles anciennes du palais impérial, en sont toutes construites, de même que les fenêtres, les portes, & les poutres. Les relations en parlent comme du cèdre chinois, peut-être parce qu'il passe dans l'esprit de la nation pour un bois incorruptible, & qui, par cette raison, doit être préféré à tous les autres. Quand on veut faire un bâtiment, disent les Chinois, qui puisse durer toujours, il faut employer le seul bois de nan mou.

Cependant les feuilles de nan mou, au moins celles qui ont été vues des missionnaires, ne sont point semblables à celles des cèdres, telles qu'elles sont décrites par les auteurs qui ont vu les cèdres du mont Liban. Cet arbre est un des plus élevés qui soit. Le tronc en est fort droit. Il pousse ses branches suivant sa longueur : elles ne commencent néanmoins qu'à une certaine hauteur, & elles le terminent en bouquet vers la pointe.

Le nan mou estimé par les Chinois, n'a pourtant rien qui approche de la beauté du bois nommé tse tan, qu'on appelle à la cour bois de Rose. Il est d'un noir tirant sur le rouge, rayé, & semé de veines très fines, qu'on dirait être peintes. Il est d'ailleurs propre aux ouvrages les plus délicats de menuiserie. Les meubles qu'on fait de ce bois, sont fort estimés dans tout l'empire, & dans les provinces boréales : ils se

vendent plus cher que ceux auxquels on a appliqué le vernis.

Si on a égard à la force & à la dureté, il n'y a peut être nulle part aucun bois, qui soit comparable à celui que les Portugais, pour s'accommoder à l'expression chinoise, tié ly mou, appellent Pao de ferro, c'est-à-dire bois de fer. L'arbre est aussi haut que nos grands chênes ; mais il en est p.020 différent par la grosseur du tronc, par la figure de la feuille, par la couleur du bois, qui est plus obscure, & surtout par le poids.

Les ancres des vaisseaux de guerre sont faits de ce bois, & les officiers de l'empereur, qui accompagnèrent les missionnaires lorsqu'ils allèrent dans l'île Formose, ou Tay ouan, prétendaient qu'elles étaient meilleures que les ancres de fer des vaisseaux marchands chinois ; c'est de quoi nous ne conviendrions pas. Car les pattes ne sauraient être assez aiguës, ni assez fortes, pour rendre l'ancrage bien sûr ; & en donnant, comme ils font, à la verge, plus du double de la longueur des ancres de fer, ils en diminuent la force, quelque grande qu'ils la veuillent supposer dans cette espèce de bois.

Si des arbres on passe aux arbrisseaux, ceux qui portent le thé, doivent être placés au premier rang, parce qu'ils sont à la Chine d'un plus grand & d'un meilleur usage. Le nom de thé nous est venu du patois, qui se parle à Tsuen tcheou, & à Tchang tcheou fou de la province de Fo kien. Dans le reste de l'empire on se sert du mot tcha comme on le nomme aussi dans les relations portugaises. Mais ce mot comprend bien des espèces de thé, si l'on distingue toutes celles qui dans les provinces ont quelques différences par rapport au nom. A en juger cependant par les propriétés, on peut en quelque manière les réduire toutes à quatre : savoir au song lo tcha, au vou y tcha, au pou eul tcha & au lo ngan tcha.

Le premier est ainsi appelé d'une montagne de Kiang nan dans le ressort de Hoei tcheou fou, dont la latitude est de 29 degrés 58 minutes 30 secondes, qui s'appelle Song lo chan. Elle n'est ni haute, ni fort étendue : elle est toute couverte de ces arbrisseaux, qu'on y cultive sur son penchant, de même qu'au bas des montagnes voisines.

On plante ces arbrisseaux du thé song lo, que nous appelions thé vert, à peu près comme les vignes, & on les empêche de croître ; sans quoi ils iraient jusqu'à six & sept pieds de hauteur : il faut même les renouveler après quatre ou cinq ans, autrement la feuille devient grossière, dure & âpre. La fleur en est blanche, & a la forme d'une rose composée de cinq feuilles. Quand la fleur se passe dans l'arrière saison, on trouve sur la plante une baie, qui a la figure d'une noix charnue, peu humide, & sans mauvais goût.

Ce que je dis de la hauteur de ces arbrisseaux, regarde ceux qui croissent dans la province de Kiang nan ; car ailleurs on laisse croître ces arbrisseaux à leur hauteur naturelle, qui va jusqu'à dix ou douze pieds. C'est pourquoi quand l'arbre est jeune, on fait pencher les branches pour en cueillir plus aisément les feuilles. Le song lo tcha conservé pendant plusieurs années, est un excellent remède contre plusieurs maladies.

Le vou y tcha naît dans la province de Fo kien & tire aussi son nom de la fameuse montagne Vou y chan située dans le district de Kien ning fou & éloignée de deux lieues de la petite ville de Tsong gan hien au 27e degré de latitude nord 47 minutes 38 secondes, suivant des observations faites sur le lieu. Cette montagne est la plus célèbre de la province : on y voit quantité de temples, de maisons, d'hermitages de bonzes de la secte de Tao kia qui y attirent un grand concours de peuples.

Dans le dessein de faire passer cette montagne pour le séjour des immortels, ils ont fait placer des barques, des chariots, & d'autres choses de cette nature, dans les trous des rochers les plus escarpés, le long d'un ruisseau qui en fait le partage : de sorte que ces ornements, tout bizarres qu'ils sont, paraissent au peuple grossier, tenir du prodige, & n'avoir été mis dans ces endroits impraticables, que par une force plus qu'humaine. p.021 La terre de la montagne qui produit cette plante, est une terre légère, blancheâtre, & sablonneuse.

La hauteur, la grosseur, la culture des arbrisseaux vou y tcha est la même que celle des arbrisseaux song lo tcha. La seule différence qu'il y

ait, c'est que les feuilles du song lo sont plus longues & plus pointues, que leur décoction rend l'eau verte, & qu'on s'aperçoit aisément par l'usage qu'il est corrosif. Au contraire les feuilles du vou y tcha sont courtes, plus arrondies, un peu noirâtres, & donnent à l'eau une couleur jaune, sans aucune âpreté, & sans rien avoir, dont l'estomac le plus faible ne puisse s'accommoder. Aussi le vou y tcha est-il généralement dans tout l'empire, le thé le plus recherché pour l'usage ; on a peine à en avoir de bon dans les provinces septentrionales, où l'on ne vend ordinairement que de celui qui est composé de feuilles déjà grosses. Car plus les feuilles du vou y cha de même que celles du song lo, sont jaunes, tendres & fines, plus elles sont estimées. On en fait sur les lieux de trois sortes.

La première est de la feuille qui a été cueillie sur les arbrisseaux les plus récemment plantés, ou, comme s'expriment les Chinois, de la première pointe des feuilles. C'est ce qu'ils appellent mao tcha : on ne s'en sert guère que pour faire des présents, ou pour l'envoyer à l'empereur.

La seconde est des feuilles, dont la croissance est sensible. C'est celui qu'on vend sous le nom de bon vou y tcha. Ce qui reste ensuite sur les arbrisseaux de feuilles, qu'on laisse grossir, fait la troisième espèce, qui est très bon marché.

On en fait encore une autre espèce de la fleur même ; mais il faut le commander, & avancer un prix excessif pour l'avoir. Les missionnaires géographes en ayant trouvé un peu par le moyen des mandarins, en firent préparer deux ou trois fois à la manière ordinaire, sans jamais remarquer aucun effet sensible : l'eau ne prit presque point de couleur, à peine avait-elle quelque goût & c'est apparemment pour cela que ce thé n'est pas en usage, non pas même dans le palais, ni pour la bouche de l'empereur. Le thé impérial est celui que nous avons nommé avec les Chinois mao tcha : on en trouve à vendre dans les lieux voisins des montagnes Song lo & Vou y pour 40 à 50 sols la livre.

A ces deux espèces de thé ou de tcha, on doit rapporter toutes les autres sortes, auxquelles on donne différents noms, comme sont le lou

ngan tcha le hai tcha, &c. Le lou ngan tcha tire son nom de la ville de Lou ngan tcheou : quoique le bon thé de cette espèce ne se trouve & ne se cultive que sur la pente des collines de la petite ville nommée Ho chan hien, qui en est éloignée de sept lieues. L'ayant examinée sur les lieux, on n'y remarqua aucune différence du song lo tcha, ni dans la structure des feuilles, ni dans la manière dont on le cultive. S'il donne à l'eau une autre couleur, & si étant frais il paraît au goût un peu moins âpre ou moins corrosif, cela se peut attribuer à la diversité du terroir, dont l'effet est sensible dans plusieurs plantes, & surtout, comme on le voit en Europe, dans les vignes d'une même espèce de raisins, qui sont plus doux ou plus âpres dans les différents cantons d'une province assez petite, & encore plus dans les terres des provinces éloignées.

Les Chinois cependant trouvent que l'effet en est fort différent. Le song lo est chaud & corrosif ; le thé lou ngan n'est point corrosif, & est tellement tempéré qu'il n'est ni froid, ni chaud. Il est estimé propre à conserver la santé. Le hai tcha vient de Kan tcheou fou de la province de Kiang si & ne diffère en rien du lou ngan tcha, non pas même dans le goût plus ou moins âpre. Ainsi on peut dire qu'il est de l'espèce du song lo tcha.

Il en est ainsi des autres espèces de thé : par exemple, celui dont se servent les Mongols en Tartarie, & qu'on p.022 nomme kaiel tcha ou kar tcha, n'est composé que de feuilles, soit du song lo, soit du vou y tcha qu'on a laissé grossir, & qu'on mêle sans choix, parce que les Chinois jugent que tout est bon pour des Tartares, qui sont incapables de distinguer le thé grossier du thé délicat, & qui sont accoutumés à le mêler avec le lait, dont ils font un breuvage assez agréable & assez nourrissant, qu'ils prennent indifféremment à toutes les heures du jour.

Mais il ne faut pas aussi confondre avec le vrai thé, tout ce que les Chinois appellent tcha. Car ils prodiguent ce nom à des plantes qui ne le méritent pas & qui sont en effet nommées autrement par ceux qui n'ont pas intérêt de les faire valoir. Par exemple, dans la province de Chan tong, ce qu'on vend sous le nom de meng ing tcha comme un thé admirable, n'est proprement qu'une mousse, qui croît sur les rochers

d'une montagne de la ville Meng ing hien. Le goût en est fort amer. En quoi elle a quelque rapport au vrai thé, c'est qu'elle facilite la digestion, quand on la boit chaude après le repas.

On voit du thé semblable dans quelques endroits des provinces encore plus boréales que Chan tong ; quoiqu'il ne soit pas fait de feuilles, il ne laisse pas d'être appelé par les marchands tcha yé, feuilles de thé. Dans le pays où le vrai thé ne croît pas communément, tout ce qui a du rapport au goût ou aux effets du thé, s'emploie par le peuple, qui n'y fait pas tant d'attention, & à qui ce thé, tout grossier qu'il est, devient un régal. On en cueille assez souvent sur des arbres, qui ayant été transplantés depuis fort longtemps, ont dégénéré par la diversité du sol qui ne leur convient pas. Et pour en diminuer le prix, on en fait sa provision, lorsque les feuilles ont vieilli, & sont devenues dures & grandes : aussi le goût en est-il âpre & insipide, quoique d'ailleurs il produise les mêmes effets dans ceux qui le prennent, que produit l'usage ordinaire du thé, soit de celui que les Chinois appellent song lo tcha, soit de celui qu'ils appellent vou y tcha.

La troisième espèce de thé est de celui que nous avons nommé pou eul tcha, qui signifie, thé du village Pou eul. Ce village est dans la province d'Yun nan & est limitrophe du Pegou, d'Ava, de Laos, & de Tung king. Le commerce de cette plante rend ce village considérable. Les marchands s'y rendent, parce qu'il est le plus voisin des montagnes qui produisent cette sorte de thé : l'entrée en est défendue aux étrangers par les gens du pays. On permet à quelques-uns d'approcher jusqu'aux pieds des montagnes, pour recevoir la quantité de thé, dont ils sont convenus.

C'est d'eux qu'on a appris que les arbres de ce thé sont hauts, touffus, plantés sans ordre, qu'ils croissent sans culture. Les feuilles sont plus longues & plus épaisses que celles du song lo tcha & du vou y tcha. On roule ces feuilles, & on en fait une masse, qui se vend à bon prix. Ce thé est d'un usage commun dans les provinces d'Yun nan & de Koei tcheou : il n'a rien d'âpre au goût mais aussi il n'a rien d'agréable. On coupe en morceaux cette boule : on en jette dans l'eau bouillante,

comme on fait pour l'autre sorte de thé ; l'eau en devient rougeâtre.

Les médecins chinois assurent que cette boisson est salutaire : elle paraît l'être en effet. Les missionnaires & ceux de leur suite s'en trouvèrent bien dans les légères incommodités, qui sont inséparables d'un grand voyage, telles que sont certaines échauffaisons causées partie par l'assiduité du travail, partie par les chaleurs excessives de l'été. Elle est surtout excellente pour apaiser les douleurs de la colique, pour arrêter le cours de ventre, pour rendre l'appétit, mais alors pour la dose, elle doit être une fois plus forte que celle du thé ordinaire.

Il y a un autre arbre qui produit un p.023 fruit, dont on tire l'huile nommée tcha yeou. Cette huile, lorsqu'elle est fraîche, est peut-être la meilleure de la Chine. Quoique par le contour de la feuille, par la couleur du bois, & par quelques autres qualités, il approche beaucoup des arbrisseaux du vou y tcha, il en est néanmoins différent non seulement par sa grandeur, par sa grosseur, par sa structure, mais encore par les fleurs & par les fruits qui sont naturellement huileux, & qui le deviennent encore davantage lorsqu'on les garde après la récolte.

Ces arbres sont d'une médiocre hauteur, & croissent sans aucune culture sur le penchant des montagnes, & même dans les vallées pierreuses. Ils portent des baies vertes d'une figure irrégulière, remplies de quelques noyaux médiocrement durs, & plutôt cartilagineux que osseux.

Les arbres & arbrisseaux à fleurs sont en grand nombre dans toutes les provinces de cet empire. Les Chinois ont en cela de l'avantage sur les Européens, comme les Européens en ont sur eux pour les fleurs qui viennent de graines & d'oignons. On y voit de grands arbres couverts de fleurs qui ressemblent parfaitement à la tulipe. Un autre porte des fleurs semblables à la rose, qui mêlées parmi ses feuilles vertes, font un très bel aspect.

Parmi les arbrisseaux, je n'en sache guère que trois ou quatre espèces, dont les fleurs soient odoriférantes. Celles que les Chinois nomment mo li hoa sont les plus agréables. L'arbrisseau qui les porte,

croît aisément dans le sud, à une assez bonne hauteur, mais dans le nord de la Chine il ne devient jamais plus haut que de cinq à six pieds, quoiqu'on ait soin pendant l'hiver de le conserver dans des serres faites exprès. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du jasmin double, soit pour la figure, soit pour la couleur. L'odeur en est plus forte, & n'en est pas moins agréable. La feuille en est entièrement différente, & approche plus de celle des jeunes citronniers.

L'arbre qui porte les fleurs nommées kuey hoa, qui est très commun dans les provinces méridionales, & quelquefois aussi haut qu'un chêne, est rare dans tout le nord de la Chine : ces fleurs sont petites, de différente couleur, & d'une odeur très douce. C'est principalement dans les provinces de Tche kiang, de Kiang si, d'Yun nan & Quang si, qu'on en voit des arbres fort hauts ; & c'est dans ces arbres, qui sont de la même espèce que les arbrisseaux, qu'on remarque encore mieux, que les feuilles ressemblent à celles de nos lauriers.

Ces fleurs sont ordinairement jaunes, très petites, & pendent à l'arbre en une si grande quantité de grappes, que quand elles tombent, la terre en est toute couverte : l'odeur en est si agréable que l'air en est parfumé fort au loin. Il y en a qui donnent des fleurs aux quatre saisons. Lorsque la fleur est tombée, l'arbre pousse en assez peu de temps d'autres fleurs ; de sorte qu'on en a très souvent même en hiver.

Il y a encore une espèce de plante, qu'on ne conserve hors des provinces maritimes, qu'avec beaucoup de soin. C'est celle qui porte la fleur nommée lan hoa y ou lan ouey hoa. Son odeur a encore plus d'agrément que celle du mo li hoa ou du kuey hoa ; mais la vue en est moins belle & sa couleur la plus ordinaire tire un peu sur la cire.

Les fleurs les plus doubles & les plus belles à voir, mais qui n'ont nulle odeur, croissent en roses sur des arbres & arbrisseaux, qu'on croirait être une espèce de pêcher & de grenadier. Elles sont d'une couleur très vive, & ne produisent aucun fruit.

Un arbrisseau, qui a encore moins de rapport aux nôtres, est celui

que les Chinois nomment à Peking ouen kuang chu : car il a au moins trois noms différents suivant les provinces différentes. La couleur de la fleur est blanche ; mais p.24 ses feuilles étant rangées, sont comme une double, & même comme une triple rose. Le calice devient ensuite un fruit de la figure d'une pêche, mais dont le goût est tout à fait insipide : il est rempli dans ses loges de quelques pépins, ou plutôt de semences couvertes d'une peau cartilagineuse & noirâtre.

Les pivoines sont en plusieurs endroits de la Chine, beaucoup plus belles que celles d'Europe ; &, sans parler de la diversité des couleurs, elles ont encore dans quelques endroits cela de singulier, qu'elles répandent une odeur douce & tout à fait agréable. C'est ce qu'on trouve de meilleur dans les parterres de fleurs, où l'on ne voit d'aucune autre espèce de fleurs, qui puisse entrer en comparaison avec nos œillets, nos tulipes, nos renoncules, nos anémones, & autres fleurs semblables.

Dans les viviers faits exprès, & souvent dans les marais, on voit des fleurs que les Chinois estiment beaucoup : ils les appellent lien hoa & les cultivent avec grand soin. Il est cependant vraisemblable que ce sont des fleurs de nénuphar, ou de nymphéa, dont on fait peu de cas en Europe. Pour s'en assurer, il suffit de considérer les feuilles, le fruit, & la tige : mais le soin qu'on en prend, fait que les fleurs sont doubles, & ont même, dit-on, jusqu'à cent feuilles ; les couleurs en sont plus vives & plus variées qu'en Europe. Dans les fleurs simples, comme dans les nôtres, le calice n'a d'ordinaire que cinq feuilles, dont le pistil se grossit en forme de cône, & est partagé dans sa longueur en plusieurs loges, où l'on trouve des fruits fort blancs, plus gros que nos fèves.

On attribue à cette plante, dont on fait usage dans tout l'empire, grand nombre de belles qualités ; quelques-unes paraissent être certaines, comme lorsqu'on assure qu'elle est rafraîchissante ; d'autres incertaines, comme lorsque les Chinois disent qu'elle amollit le cuivre dans la bouche, en le mêlant avec un morceau de la racine. J'aurai occasion d'en parler ailleurs. Ce qu'on appelle en chinois pe tsi, est vraisemblablement une espèce de petit nénuphar : le suc n'a rien au goût de corrosif, quoiqu'il soit agréable.

Le menu peuple de la Chine ne vivant presque que d'herbes, de racines, & de légumes, avec le riz qui est la nourriture ordinaire, ils cultivent avec soin leurs jardins potagers, & ils sont très attentifs à ne pas laisser le moindre morceau de terre inutile ; ils en sèment ou plantent différentes espèces, qui se succèdent les unes aux autres, de telle manière qu'ils ne laissent jamais reposer leurs terres. Ils en ont un très grand nombre, plusieurs de celles que nous avons en Europe, & plusieurs autres que nous n'avons pas.

Les semences des choux cabus, l'oseille, la ruë, & quelques autres, qu'on a fait venir des Indes, meurent ou dégénèrent au bout de deux ou trois ans ; ils ont cependant de vrais choux, mais ils ne pomment point, ils ont aussi le persil depuis longtemps, puisqu'il a un nom dans leurs livres, & qu'ils l'appellent chin tsai ; mais il n'a ni la beauté, ni la douceur du nôtre.

Parmi les herbes potagères que nous n'avons pas, il n'y a guère que celle qu'ils nomment pe tsai, qui mériterait d'avoir place dans nos bons potagers : aussi est-elle excellente & d'un très grand usage. Quelques-uns l'ont prise pour une espèce de laitue, mais ils se trompent : car si par les premières feuilles elle ressemble assez à la laitue romaine, elle en est différente par la fleur, par la semence, par le goût, & par sa hauteur ; elle est meilleure dans les pays du nord, ou on la laisse attendrir par les premières gelées blanches.

La quantité qu'ils en sèment, est presque incroyable. Dans les mois d'octobre & de novembre, les neuf portes de Peking sont embarrassées de chariots qui en sont chargés, & qui défilent p.025 depuis le matin jusqu'au soleil couchant ; ils multiplient comme à l'infini les espèces ordinaires, qui naissent le plus facilement dans chaque terroir. Ils les salent ou les font confire, afin de les conserver & de les mêler avec le riz pour lui donner du goût ; car le riz n'étant cuit qu'à l'eau, est pour l'ordinaire insipide.

Il y a quelques provinces méridionales où l'on cultive dans les jardins des mauves : on en fait bouillir la feuille, & on l'apprête avec de la graisse ou avec de l'huile, comme nous préparons nos laitues ou nos

épinards avec du beurre. Ce légume est très sain & laxatif, sans causer aucune incommodité.

Les herbes médicinales, qu'on ne trouve point réunies, comme à Paris, dans un jardin royal des plantes, doivent être sans doute en grand nombre dans une si vaste étendue de pays, & dans une si grande diversité de climats. Mais sans entrer dans le détail des différences qu'il y a entre celles de la Chine & les nôtres, ce qui d'ailleurs n'est pas du dessein de cet ouvrage, nous nous contenterons de parler succinctement des plantes estimées les plus utiles, & les plus singulières, au moins de celles qui ont paru telles aux missionnaires lorsqu'ils parcouraient les diverses provinces de ce vaste empire.

La rhubarbe croît en abondance, non-seulement dans la province de Se tchuen, mais encore dans les montagnes de Chen si, nommées Sue chan, montagnes de neige : elles s'étendent depuis Leang tcheou jusqu'à Sou tcheou & à Si ning tcheou ; on en tire une incroyable quantité de ces seuls cantons, où plusieurs fois les missionnaires, en faisant la carte pendant les mois d'octobre & de novembre, ont rencontré des bandes de chameaux chargés de sacs faits en forme de rets de corde pleins de rhubarbe. Les fleurs ressemblent à des campanes découpées à plusieurs pointes. Les feuilles sont longues & un peu âpres, même au toucher. La chair est blancheâtre quand elle est fraîche, & ne prend qu'en séchant, la couleur qu'on lui voit chez les marchands.

La plante que quelques-uns de nos auteurs ont appelé radix xina & que les Chinois nomment fou ling, est la plus employée par les médecins chinois. Elle croît surtout dans le Se tchuen ; ses feuilles rampent à terre, s'étendent en long, sans beaucoup s'élargir. Les racines au contraire grossissent beaucoup ; &, si l'on en croit les Chinois, il s'en trouve de la grosseur de la tête d'un enfant.

Ce qu'il y a de certain, c'est que soit qu'elle soit grosse, soit qu'elle soit petite elle renferme comme sous un noyau une chair blanche, moelleuse, un peu gluante : & c'est apparemment à cause de sa blancheur, que la bonne espèce est appelée pe fou ling, comme qui

dirait fou ling blanc. Il diffère d'un autre, dont on se sert aussi beaucoup, parce qu'il est à meilleur marché & qu'il croît sans culture dans plusieurs endroits de la Chine : on le regarde comme une espèce de fou ling sauvage.

Il y a de nos missionnaires qui sont du pays où se trouvent les truffes en France qui assurent que le pe fou ling du Chen si est véritablement truffe. Sa couleur est presque verte, mais elle devient un peu jaunâtre quand elle est sèche. On ne peut douter des bons effets de cette plante, après l'expérience que la nation entière en a faite. Il resterait toutefois à déterminer à quelle maladie elle est la plus propre : c'est ce qui n'est pas facile, car on a observé que les médecins chinois la font entrer presque dans toutes les recettes.

La racine de la plante qu'on nomme fen se n'est pas dans un usage si commun, mais elle est d'un plus grand prix ; elle est même rare dans la province de Se tchuen, où elle naît entre le 30e & le 29e parallèle ou latitude. Elle est certainement de qualité chaude, & est regardée p.026 comme un excellent remède dans les maladies causées par les humeurs froides, dans toutes sortes d'obstructions.

Sa figure est singulière : elle est fort ronde d'un côté, & presque plate de l'autre, elle tient à la terre par des filaments, surtout par un assez gros, qui est au milieu des autres, & qui est engagé plus avant qu'eux dans la substance même de la racine : de la superficie courbe sortent diverses tiges, qui ne sont point jointes ensemble, mais qui se divisant dès le pied, font chacun a part un petit bouquet. Ainsi on la distingue aisément. On en jette ordinairement les branches, & on ne conserve que la racine qu'on vend cuite, ou au moins passée au bain-marie.

Ti hoang est une autre racine d'une plante qui est fort belle, & qui croît surtout au nord de la province de Ho nan à 35 degrés 6 minutes 10 secondes dans le district de Hoai king fou. On pourrait d'abord la prendre pour une espèce de réglisse à fleur légumineuse & à gousse courbe. Mais quand on en examine les feuilles, les semences, & le goût, on est embarrassé de dire à quelle espèce on doit la ranger. Quoiqu'il

en soit, il est constant que son usage est à la Chine assez commun, & qu'on s'en sert avec succès pour fortifier l'estomac, & pour réparer peu à peu les forces perdues.

Mais de toutes les plantes dont nous venons de parler, nulle n'est si précieuse que le san-tsi ; après le gin seng, c'est celle que les médecins de cet empire estiment davantage. Ils attribuent presque les mêmes vertus à l'une & à l'autre. Ils veulent cependant que le san-tsi soit meilleur dans les maladies des femmes & dans toutes les pertes de sang. Il ne ressemble nullement au gin seng par sa figure. Dans la province de Quang si où il croît, on ne peut le trouver que sur des hauteurs de montagnes difficiles à grimper.

Une espèce de chèvre grise aime fort à brouter cette plante, & comme elle en fait sa nourriture, son sang, disent les Chinois, s'empreint des qualités médicinales. Il est certain que le sang de ces chèvres a des effets surprenants dans les chutes de cheval, & dans de semblables accidents ; c'est de quoi les missionnaires ont été témoins plusieurs fois. Quelques-uns de leurs domestiques renversés par des chevaux ombrageux, & se trouvant presque sans mouvement & sans parole, ont été si parfaitement guéris par ce remède, que le lendemain ils étaient en état de continuer la route.

Il ne faut pas oublier qu'on regarde cette potion comme un remède spécifique pour la petite vérole. On en voit de fréquents effets : les boutons noirâtres & infects, deviennent vifs & d'un beau rouge, aussitôt que le malade a pris le remède ; c'est pourquoi il est employé dans plusieurs maladies, qu'on croit venir des mauvaises qualités du sang. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on n'en trouve pas aisément, qu'il est cher, & qu'en donnant même un assez grand prix, on n'est pas toujours assuré d'en avoir de pur, & qui ne soit pas mêlé.

Dans les expériences dont on vient de parler, on se servit du sang qu'on avait fait tirer d'une de ces chèvres, qui avait été prise par des chasseurs : & quand on y employa la plante san-tsi, ce fut toujours de celle qu'on trouve dans cette province, & telle que les mandarins des lieux ont coutume d'offrir aux mandarins leurs supérieurs, & aux

protecteurs qu'ils ont à la cour.

On trouve dans la province d'Yun-nan, du côté du royaume d'Ava des arbres de casse (cassia fistula). Ils sont assez hauts, & portent de longues gousses ; c'est ce qui l'a fait nommer par les Chinois tchang-ko-tse-chu l'*arbre aux fruits longs*. Ses gousses sont en effet plus longues que celles qu'on voit en Europe. Elles ne sont point composées de deux cosses convexes comme celle des légumes ordinaires, mais d'une espèce de tuyau creux, divisé par des cloisons en p.027 forme de cellules, qui contiennent une substance moelleuse, & tout à fait semblable à la casse, dont nous nous servons.

Nous ne parlerons pas ici des arbres, qui fournissent le bétel, quoiqu'on l'emploie utilement dans plusieurs incommodités, & qu'il soit d'un usage fort commun dans les provinces du midi ; non plus que des palmiers, des bananiers, des cotonniers, des mangliers, des ananas, & de plusieurs autres plantes qui naissent dans les Indes, puisqu'on en trouve la description dans tant de relations de ces pays-là.

Nous remarquerons seulement que la canelle chinoise croît dans le district de Tsin tcheou fou, de la province de Quang si, principalement sur la montagne Pe che. Elle est à la Chine même moins estimée, que celle qu'on y apporte du dehors. Sa couleur tire plutôt sur le gris que sur le rouge, qui est la couleur de la bonne canelle de Ceylan. Elle est aussi plus épaisse, plus âpre, & moins odorante, & il s'en faut bien qu'elle ait la même vertu de fortifier l'estomac & de réjouir le cœur. On ne peut nier cependant qu'elle n'ait les qualités de la canelle, quoique dans un moindre degré de perfection. L'expérience en est une preuve sans réplique. On en trouve même quelquefois de plus piquante au goût, que celle qui vient des Indes, où l'on assure qu'elle prend aussi une couleur grise lorsqu'elle est trop longtemps à sécher.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des simples des drogues, dont se servent les ouvriers à la Chine ; c'est ce qui pourrait entrer dans une histoire naturelle de cet empire. Je dirai pourtant un mot de la plante nommée tien ou bien tien-hoa. Elle est fort commune dans les provinces, & d'un grand usage : lorsqu'elle est macérée dans l'eau, &

préparée dans de grandes cuves, ou dans de petits étangs, elle rend une couleur bleue, dont les teinturiers se servent. Celles de Fo kien donnent une plus belle teinture & sont les plus estimées, pour une sorte de peinture qu'on appelle tan-mei.

On ne se sert presque que des sucs de fleurs & d'herbes, pour peindre sur le satin & sur le taffetas satiné, toutes sortes de fleurs & de figures, dont les Chinoises se font des habits, des garnitures, & des meubles. Ces couleurs qui pénètrent la matière, ne passent point ; & comme elles ne sont point de corps, elles ne s'écaillent jamais. Elles semblent être tissues avec finesse, quoiqu'elles ne soient que peintes d'une manière tendre.

On n'a pu avoir assez de connaissance des animaux singuliers, qui se trouvent, dit-on, dans les montagnes de cet empire. Ce qu'on raconte de quelques-uns, a si peu de vraisemblance, qu'il me paraît indigne de l'attention du public. Ce qu'on rapporte constamment dans le Se tchuen de l'animal appelé sin fin fait juger que c'est une espèce de singe, lequel diffère des autres, soit par la grandeur, qui est, dit-on, presque égale à celle des hommes d'une taille médiocre, soit par une plus juste conformité d'actions presque humaines, & par une plus grande facilité à marcher sur ses deux pieds de derrière.

Ce qu'on dit pareillement de l'animal gin-hiung, l'homme-ours qui est dans les déserts de la province de Chen si, ne se doit entendre que de la grandeur extraordinaire des ours de ce canton-là, comparée à la grandeur des hommes. De même qu'il est certain que l'animal nommé ma-lou, cheval-cerf, n'est qu'une espèce de cerf guère moins haut que les petits chevaux des provinces de Se tchuen & d'Yun nan, qu'on nomme tchuen-ma.

On trouve encore dans l'Yun nan des cerfs d'une espèce, qu'on ne voit nulle part ailleurs, & dont la différence consiste en ce qu'ils ne deviennent jamais plus grands ni plus gros, que des chiens ordinaires. Les princes & le Grands en nourrissent par curiosité dans leurs jardins.

Mais on doit regarder comme une p.028 fable, la description qu'on

trouve dans quelques livres chinois du cheval tigre. Il ne diffère, disent-ils, du cheval, qu'en ce qu'il est couvert d'écaille, & il ressemble au tigre par ses ongles, & surtout par son humeur sanguinaire, qui le fait sortir de l'eau vers le printemps, pour se jeter sur les hommes & sur les animaux.

Les missionnaires ont suivi presque toute la rivière Han qui arrose dans la province de Hou quang le territoire de Siang yang fou, où ils font naître cet animal. Ils ont parcouru les montagnes affreuses de Yun yang fou & ils n'y ont jamais ni vu ni entendu parler d'un animal semblable, quoique les gens du pays ne manquassent pas de leur faire remarquer beaucoup de choses peu dignes d'attention, & que d'ailleurs les Tartares avaient grand soin de s'informer de ce qu'il y avoir de singulier, dans le dessein d'en régaler l'empereur, qui avait du goût pour l'histoire naturelle, & qui la jugeait très utile au bien public.

Ce qu'on dit du hiang-tchang-tse ou daim odoriférant, est très certain ; cet animal même n'est pas rare : on en trouve non seulement dans les provinces méridionales, mais encore dans celles qui sont à l'occident de Peking à quatre ou cinq lieues. C'est une espèce de daim sans cornes, dont le poil tire sur le noir. Sa bourse de musc est composée d'une pellicule fort fine, & couverte d'un poil fort délié. La chair même de cet animal est bonne à manger, & on la sert sur les meilleures tables. On aura lieu d'en parler dans la suite, mais ils ne sont point comparables aux oiseaux qu'on nomme kin ki, poules d'or : on les trouve dans les provinces de Se-tchuen, d'Yun nan, & de Chen si. Nous n'avons nul oiseau en Europe, qui en approche. La vivacité du rouge & du jaune, le panache de la tête, les nuances de la queue & la variété des couleurs de ses ailes dans un corps bien proportionné, lui ont fait sans doute donner le nom de poule d'or, pour marquer la préférence qu'elle doit avoir sur les oiseaux les plus estimés. Sa chair est plus délicate que celle du faisan ; de sorte que cet oiseau est peut-être celui de l'orient, qui mérite d'être le plus souhaité en Europe.

Rien ne serait plus admirable qu'un petit oiseau nommé tung-hoa-fong, dont parlent quelques géographes chinois. Selon eux, la variété

de ses couleurs est surprenante, & son bec est d'un rouge éclatant, qui tire sur le vermillon. Mais dans la province de Se tchuen, & à Tching tou fou même, où ils le font naître, on ne sait ce que c'est que cet oiseau, dont la durée, disent-ils, n'égale que celle de la fleur tang-hoa & dont la beauté surpasse celle de l'oiseau fong hoang, qui serait notre phénix, s'il y en avait un au monde, tel qu'il est dans nos livres.

Il est au moins certain que le fong hoang dont on voit la figure peinte, brodée sur une infinité d'ornements, ne paraît dans aucune des villes & des montagnes, auxquelles on a donné son nom. A Fong tsiang fou dans la province de Chen si où l'on veut qu'il soit, il n'est pas plus connu qu'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, en parlant de fong hoang tching de la Tartarie.

On compte avec raison parmi les beaux oiseaux, celui qu'on appelle hai tsing. Il est rare. On n'en prend que dans le district de Han tchong fou, dans la province de Chen si, & dans quelques cantons de la Tartarie. il est comparable à nos plus beaux faucons ; il est cependant plus gros & plus fort. On peut l'appeler le roi des oiseaux de proie de la Tartarie & de la Chine : car c'est le plus beau, le plus vif, & le plus courageux ; aussi est-il si estimé, que dès qu'on en a pris un, on doit le porter à la cour, où il est offert p.029 à l'empereur, & remis ensuite aux officiers de la fauconnerie.

Les papillons de la montagne nommée Lo seou chan qui est située dans le district de Hoei tcheou fou de la province de Quang tong, sont pareillement si estimés, qu'on en envoie à la cour des plus rares & des plus gros. Ils entrent dans de certains ornements qu'on fait au palais : leurs couleurs sont extraordinairement variées, & d'une vivacité surprenante. Ces papillons sont beaucoup plus gros que ceux d'Europe, & ont les ailes bien plus larges. Ils sont comme immobiles sur les arbres pendant le jour, & ils s'y laissent prendre sans peine. C'est sur le soir qu'ils commencent à voltiger, de même à peu près que les chauve-souris, dont quelques-uns semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs ailes. On trouve aussi de beaux papillons dans les montagnes Si chan de la province de Pe tche li, & qu'on recherche pareillement ; mais

ils sont petits, & ne se comparent pas à ceux du mont Lo seou chan.

Les montagnes de la Chine sont encore recommandables par les mines de différents métaux. Elles sont pleines, disent les Chinois, d'or & d'argent. Mais des vues politiques ont empêché jusqu'ici d'y travailler : le repos de l'État pourrait en être troublé par trop de richesses, qui rendraient le peuple fier, & lui feraient abandonner l'agriculture. Cette extraordinaire abondance de trésors cachés dont on parle, devient donc assez inutile : car quoique le feu empereur Cang hi dont la sagesse est connue, ait quelquefois donné permission d'ouvrir des mines d'argent, & qu'il en ait même fait ouvrir par des gens de sa maison, qui ont soin de son domaine en plusieurs endroits, on leur a fait cesser ce travail au bout de deux ou trois ans, & ce n'est pas, dit-on, parce qu'il y avait peu de gain à faire, mais bien plutôt pour ne pas donner occasion à la canaille de s'attrouper. On dit que ceux qui travaillent aux mines d'argent, ouvertes de tout temps dans la province d'Yun nan, y ont fait autrefois un gain considérable.

On ne peut douter qu'il n'y ait des mines d'or. Ce qu'on a d'or à la Chine, se tire des mines, & principalement du sable des rivières & des torrents, qui descendent de certaines montagnes situées dans la partie occidentale des provinces de Se tchuen & d'Yun nan. Cette dernière province est la plus riche des deux. Les peuples nommés Lolo, dont je parlerai dans la suite, qui occupent la partie la plus voisine des royaumes d'Ava, de Pegou, & de Laos, doivent avoir beaucoup d'or dans leurs montagnes : ce qui le prouve, c'est que leur coutume est de mettre une bonne quantité de feuilles d'or dans les bières des personnes illustres, ou qui ont mérité leur estime.

Leur or n'est pas beau à la vue, peut-être parce qu'il n'est pas purifié ; apparemment que les Lolos ne sont pas plus habiles à fondre l'or que l'argent, qui est encore plus mêlé & plus noir, mais qui devient pur & aussi beau que tout autre, lorsqu'il a passé par le creuset des ouvriers chinois. L'or le plus beau & le plus cher, est celui qu'on trouve dans les districts de Li kiang fou, & de Yang tchang fou.

Comme ce qui s'en retire n'est pas monnayé, il est employé au

commerce, & devient marchandise : mais le débit en est peu considérable dans l'empire, parce que l'or n'est guère mis en œuvre que par les doreurs, & dans quelques légers ornements. Il n'y a que l'empereur qui s'en est fait faire quantité de vaisselle.

Les mines de charbon de pierre sont en si grande quantité dans les provinces, qu'il n'y a apparemment aucun royaume au monde, où il y en ait tant, & de si abondantes. Il s'en trouve sans nombre dans les montagnes des provinces de Chen si, de Chan si & de Pe tche li ; aussi s'en sert-on pour tous les fourneaux des ouvriers, dans les p.030 cuisines de toutes les maisons, & dans les hypocaustes des chambres qu'on allume tout l'hiver. Sans un pareil secours, ces peuples auraient peine à vivre dans des pays si froids, où le bois de chauffage est rare, & par conséquent très cher.

Il faut aussi que les mines de fer, d'étain, de semblables métaux d'un usage ordinaire, soient très abondantes, puisque le prix en est bas presque dans tout l'empire. Les missionnaires géographes ont été témoins de la fécondité d'une mine de totenague dans la province de Hou quang, dont on avait tiré en peu de jours plusieurs centaines de quintaux.

Celles de cuivre ordinaire, qui sont dans les provinces d'Yun nan, & de Koei tcheou, fournissent depuis plusieurs années, toute la petite monnaie qui se frappe dans l'empire. Mais le cuivre le plus singulier, est celui qu'on appelle pe tong, cuivre blanc. Il est en effet blanc de sa nature, quand on le tire de la mine ; & encore plus blanc en dedans qu'en dehors, quand on en rompt les grains.

On en a apporté à Peking & l'on en a fait toutes sortes d'épreuves, par lesquelles on s'est assuré qu'il ne doit sa couleur à aucun mélange, & qu'au contraire le mélange le rend moins beau : car quand il est bien préparé, il ressemble parfaitement à de l'argent ; & si ce n'était pas une nécessité d'y mêler un peu de totenague, ou de semblable métal, pour l'amollir, & empêcher qu'il ne soit cassant, on en pourrait faire des ouvrages d'autant plus singuliers, qu'il n'y a peut-être pas hors de la Chine une semblable espèce de cuivre : on n'en trouve même que dans

la province d'Yun nan. Ceux qui veulent lui conserver sa belle couleur, y mêlent la cinquième partie d'argent au lieu d'autre métal.

Pour ce qui est du cuivre nommé tse lay tong, ou cuivre qui vient de lui-même, il paraît certain que ce n'est autre chose, qu'un cuivre rouge & détaché par les grandes pluies des hautes montagnes d'Yun nan, & trouvé ensuite dans le sable, & dans les cailloux, après que les torrents se sont désenflés, ou que leur lit est à sec.

Les Chinois attribuent aux bracelets de tse lay tong la propriété de fortifier les bras contre les attaques de la paralysie, ou plutôt d'empêcher qu'ils ne deviennent insensibles par la décharge de certaines humeurs. Un des Tartares qui était avec les missionnaires, ayant fait faire des bracelets d'or d'Yun nan à la place de ceux de tse lay tong, dont il s'était d'abord servi, se trouvait autant soulagé par l'usage de ceux-là que par l'usage de ceux-ci : ce qui peut faire douter de l'effet de ce métal ainsi employé extérieurement. Il ne laisse pas d'être en réputation dans la province d'Yun nan & même à Peking.

S'il était bien vrai, comme on l'assure, que le hiung hoang est un souverain remède contre toutes sortes de venin, on devrait le préférer aux rubis même d'Yun nan & le regarder comme une source de richesses pour l'empire : car non seulement dans le Yun nan mais encore dans plusieurs autres provinces, même boréales, comme le Chen si, l'on en trouve des mines, ou plutôt des carrières ; ce n'est pas un minéral, mais une pierre molle, dont on fait sans peine toutes sortes de vases en sculpture, & qu'on teint avec du vermillon. Sa couleur naturelle tire sur le jaune, & paraît quelquefois marquetée de points noirâtres.

Ce que disent les géographes chinois, que cette pierre est un excellent spécifique contre les fièvres malignes, ne paraît pas trop certain : du moins on ne s'en sert point à ce dessein dans les lieux, où il s'en trouve en abondance : ou il faut croire que si elle a en effet cette propriété, les médecins n'en ont pas fait l'épreuve.

La pierre d'azur n'est pas fort chère p.031 dans l'Yun nan, où on la

trouve en différents endroits, & elle ne diffère en rien de celle qu'on apporte en Europe. Elle se trouve aussi dans la province de Se tchuen & dans le district de Tai tong fou, de la province de Chan si, qui fournit peut-être le plus beau yu che de la Chine. C'est une espèce de jaspe, d'un blanc semblable au blanc de l'agathe : il est transparent, quand il est travaillé, & quelquefois tacheté.

Les rubis qu'on vend à Yun nan fou sont de vrais rubis, mais fort petits. On n'a pu savoir de quel canton de la province on les tire. On voit aussi là même quelques autres espèces de pierres précieuses, mais on dit qu'elles viennent de dehors, & surtout du royaume d'Ava, au moins sont-elles apportées par les marchands de ce pays-là, qui viennent faire leur commerce à Yung tchang fou dont la juridiction s'étend jusque sur cette frontière.

Le plus beau cristal de roche ne vient pas de la province d'Yun nan ; il se trouve dans les montagnes de Tchang tcheou fou & de Tchang pou hien, de la province de Fo kien, situées au 24e degré 10 minutes. Les ouvriers de ces deux villes sont habiles à le mettre en œuvre, ils en font des cachets, des boutons, des figures d'animaux, &c.

On voit dans cette province, aussi bien que dans plusieurs autres, des carrières de marbre, qui ne céderait point à celui d'Europe, s'il était également bien travaillé. On ne laisse pas de trouver chez les marchands différentes petites pièces assez bien polies, & d'une assez belle couleur : par exemple, les tablettes nommées tien tsan, dont on orne quelquefois les tables des festins, sont fort jolies, & marquées de diverses couleurs, qui, quoique peu vives, représentent naturellement des montagnes, des rivières, & des arbres : elles sont faites d'un marbre qu'on tire ordinairement des carrières de Tai ly fou, dont on ne choisit que certains morceaux.

Mais, quoique le marbre ne manque pas à la Chine, on ne voit aucun palais, aucun temple, aucun autre édifice à Peking, ni ailleurs, qui en soit entièrement construit. Bien que les bâtiments chinois ne portent que sur des colonnes, il ne paraît pas qu'ils aient encore tenté, ou qu'ils aient su employer le marbre de couleur, à la place des bois dont on a

coutume de les faire. Les bâtiments mêmes de belle pierre de taille y sont rares. La pierre n'est employée que dans les ponts & les arcs de triomphes, nommés pay leou, qui ornent les rues d'un grand nombre de villes dans chaque province.

Les arcs de triomphe ont la plupart pour ornements des figures d'hommes, d'oiseaux, de fleurs fort ressemblantes, & travaillées à jour, qui sont comme liées ensemble par des cordons en saillie, vidés nettement, & engagés les uns dans les autres sans confusion. Ce qui montre l'habileté des anciens ouvriers : car on remarque que les arcs de triomphe nouvellement érigés en quelques villes, n'ont rien qui approche des anciens. La sculpture est fort épargnée, & paraît grossière ; tout y est massif, rien de vide ni d'animé.

Cependant dans les nouveaux, comme dans les anciens pay leou, l'ordre est le même : mais cet ordre est bien différent du nôtre, tant par la disposition de certaines pièces, que par la proportion des parties. On n'y remarque rien qui ressemble à nos chapiteaux, ni à nos corniches ; ce qui a quelque rapport à nos frises, est d'une hauteur, qui choque un œil accoutumé à l'architecture européenne : toutefois cette hauteur est d'autant plus du goût des Chinois, qu'elle donne plus de place aux ornements qui bordent les inscriptions qu'on y veut graver.

Les ponts de pierre sont la plupart bâtis comme les nôtres, sur de grands massifs de pierre, capables de rompre la force de l'eau, & dont la largeur & p.032 la hauteur de la voûte laissent un passage libre aux plus grosses barques. Ils sont en très grand nombre à la Chine : & l'empereur n'épargne jamais la dépense quand il en faut faire construire pour l'utilité du public. Il n'y en a guère de plus beau, que celui qu'on voit à Fou tcheou fou, capitale de la province de Fo kien ; la rivière qui passe auprès de cette ville, est large d'une demi-lieue : elle est quelquefois divisée en petits bras, & quelquefois coupée par de petites îles. De tout cela on a fait comme un tout, en joignant les îles par des ponts, qui tous ensemble font huit stades ou lis, & 76 toises chinoises. Un seul, qui est le principal, a plus de cent arcades bâties de pierre blanche, & garnies sur les deux côtés de balustres en sculpture,

sur lesquels s'élèvent de dix en dix pieds de petits pilastres carrés, dont les bases sont fort massives, & ont la forme d'une barque enfoncée. Chaque pilier porte un ou deux traversiers de pierre, sur lesquels sont appuyées des marches de pierre, plus ou moins, suivant la largeur du pont.

Mais le plus beau de tous est celui de Suen tcheou fou. Il est bâti sur la pointe d'un bras de mer, qu'il faudrait sans ce secours passer en barque, souvent avec danger : il a deux mille cinq cent vingt pieds chinois de longueur, & vingt pieds de largeur : il est soutenu de 252 gros piliers, 126 de chaque côté : toutes les pierres, tant celles qui traversent d'un pilier à l'autre en largeur, que celles qui portent sur ces traversiers, & qui les joignent ensemble, sont d'une égale longueur, & de la même couleur, qui est grisâtre : l'épaisseur est aussi la même.

On ne comprend pas aisément où l'on a pu trouver, & comment on a taillé tant de rochers également épais & également larges ; ni comment on a pu les placer, malgré leurs poids énormes, sur des piliers assez hauts, pour laisser passer de gros bâtiments qui viennent de la mer. Les ornements n'y manquent pas : ils sont faits de la même espèce de pierre que le reste du pont. Tout ce qu'on voit ailleurs, est beaucoup moins considérable, quelque estime qu'on en fasse dans le pays. Ce que je viens de dire, fait assez voir quelle est la magnificence des Chinois dans les ouvrages publics, & dans tout ce qui concerne l'utilité du peuple. Ils sont alors aussi prodigues, qu'ils sont économes dans ce qui regarde leurs personnes, & les édifices des particuliers. Cette magnificence paraît encore dans la construction des quais qui bordent les rivières & les canaux. On est surpris de voir leur longueur, leur largeur, & les grands quartiers de pierre dont ils sont revêtus.

Mais ces ouvrages, quelque beaux qu'ils paraissent, ne sont pas à comparer aux ouvrages de terre, qu'on a construits pour tirer avantage de l'heureuse situation des rivières & des lacs de l'empire. Rien de plus commode pour le public, que de pouvoir aller par eau depuis la ville de Canton, qui est la plus méridionale, jusqu'à celle de Peking, qui est la plus septentrionale, & de n'avoir qu'un journée à faire par terre, savoir,

par le mont Mei ling, d'où sort la rivière de Kiang si ; on peut même ne pas quitter la barque, si on prend sa route par la province de Quang si & de Hou quang. Car les rivières des provinces de Hou quang & de Kiang si coulent vers le septentrion, & se jettent enfin dans le plus grand fleuve de la Chine, qui la traverse toute entière de l'occident à l'orient, & qui est assez connu sous le nom de Yang tse kiang.

Ainsi comme la jonction de ce grand fleuve avec la rivière qui vient de Peking vers le midi, nommée Pe ho, s'est faite par un fameux canal construit à la main, la communication des provinces australes & maritimes, avec les plus boréales & les plus voisines de la Tartarie, est très aisée, & devient une p.033 source inépuisable d'avantages réciproques.

Ce canal qu'on appelle yu leang ho, c'est-à-dire, canal à porter les denrées, ou bien yu ho, qui signifie canal royal, est sans doute merveilleux par la longueur, qui est de plus de 160 de nos grandes lieues, & encore plus par l'égalité du terrain où il a été fait. Dans une si grande étendue de pays il n'y a ni montagne qu'il ait fallu aplanir ou percer, ni carrières de pierres, ou de rochers, qu'on ait été obligé de couper ou de creuser.

Dans la province de Chan tong est une médiocre rivière nommée Ouen ho, dont on a su diviser les eaux. On a trouvé le point du partage près d'une petite hauteur, qui est à trois lieues de la petite ville de Ouen chan hien. Ce lieu est appelé Fou Choui miao, temple de la division des eaux, parce qu'il a été consacré par des idolâtres à Long vang qui est suivant les bonzes, le maître des eaux. La plus grande quantité a été conduite dans la partie du canal, qui va vers le septentrion, où, après avoir reçu la rivière Ouei ho qui vient de la province de Ho nan, & après une assez longue course, il se jette près de la ville de Tien tsing ouei de la province de Pe tche li dans la rivière de Peking, qui passe le long de ses murailles, en allant se décharger dans l'océan oriental. L'autre partie de l'eau, qui n'est guère que le tiers, en coulant au midi, vers le fleuve Hoang ho ou fleuve Jaune, rencontre presque d'abord des étangs & des marais, dont quelques-uns

font partie du lit du canal, & quelques autres servent à augmenter les eaux par des rigoles qu'on a faites ; de sorte qu'on peut les ouvrir ou les fermer par le moyen de gros traversiers de bois, qu'on engage quand on veut, dans des coulisses creusées le long des massifs de pierre, qui sont bâtis dans l'endroit du bord du canal, où chaque rigole aboutit.

Ces ouvrages s'appellent en chinois tcha, & ont été appelés dans nos relations digues, quoique fort improprement, parce que ceux qu'on a élevés dans le lit même du canal, dont ils rétrécissent la largeur, ne laissant que le vide d'une porte suffisante pour faire passer une grosse barque, servent autant que nos écluses à retenir l'eau, quand on veut en arrêter tout à fait le cours, ou à en laisser couler une partie, en ne traversant les aix qu'à une certaine hauteur,

Cette précaution est souvent nécessaire, surtout dans les temps de sécheresse ; car l'eau qui fait le cours du canal, n'étant, ainsi qu'on l'a remarqué, qu'une partie d'un rivière médiocre, & ne pouvant fournir que cinq à six pieds de hauteur, on a beau tâcher d'en retarder le cours, & même de l'arrêter en faisant faire des coudes par les fréquents tours & détours qu'ils ont donnés au canal, il arrive qu'en certaines années moins pluvieuses, il est réduit à trois pieds d'eau, ce qui sans doute ne suffit pas pour faire passer les grosses barques impériales, qui portent les denrées & les tributs des provinces à la cour. Ainsi dans ces quartiers sujets à cet inconvénient, on a eu recours à ces sortes d'écluses, si toutefois elles méritent ce nom, puisqu'elles n'ont point d'autre bassin que le lit du canal même. Leur nombre au reste n'est pas si grand qu'on le dit, & ne passe pas quarante-cinq. Leur largeur n'a pas plus de 30 pieds. Les bords du canal ne sont garnis de pierre de taille qu'en peu d'endroits. On a besoin de le réparer souvent dans les endroits, où la terre sablonneuse & peu liée s'éboule aisément ; & quelquefois aussi près des étangs, lesquels enflés par les pluies extraordinaires, enfoncent les digues, qui ne sont presque partout que de terre, & apparemment de celle-là même qu'on a tirée en creusant le canal.

La difficulté a été plus grande au-delà du fleuve Hoang ho. Car pour tirer le canal depuis son bord austral jusqu'au grand fleuve Yang tse kiang, il a fallu p.034 faire de grandes digues de pierre, & d'autres ouvrages semblables, afin de résister aux eaux d'un grand lac qui est à l'ouest, & de la rivière Kuai ho, qui s'enfle si fort par l'abondance des pluies, qu'après avoir ravagé la campagne, elle vient fondre avec impétuosité sur le canal. Ces ouvrages sont près de Hoai ngan fou ; ce sont les meilleurs qu'on ait fait pour le canal. Il y en a aussi d'assez bons vers Yang tcheou fou, qui servent comme de quais à cette belle ville.

Au-delà du grand fleuve Yang tse kiang, à commencer par Tchin kiang fou, le canal, qui est continué de là par Tchang tcheou fou, Sou tcheou fou, & qui reçoit les divers canaux de la province de Tche kiang, est d'autant plus commode, qu'il n'est point embarrassé d'écluses, ni de semblables ouvrages. L'égalité du terrain qui est plein & uni, l'abondance de l'eau qui n'a nulle pente, & la nature du sol, ont donné des avantages aux entrepreneurs du canal, qu'il est difficile de rencontrer ailleurs.

Ce qu'il y a de plus beau à voir, c'est ce grand nombre de belles & grosses barques impériales, divisées par bandes, & commandées par des mandarins particuliers, qui marchent avec beaucoup d'ordre, & qui sont chargées de tout ce qu'il y a de meilleur dans les provinces. On dit ordinairement que le nombre de ces barques, entretenues aux frais de l'empire, va jusqu'à dix mille : c'est l'opinion commune, qui est conforme à ce qu'on lit dans plusieurs livres imprimés.

Cependant les mandarins, qui veillent sur les transports des denrées, & qui les comptent au passage, ont souvent assuré qu'ils n'en avaient jamais vu venir que quatre ou cinq mille. Mais cela même est surprenant, quand on considère la grandeur de ces barques, dont plusieurs sont de 80 tonneaux, & qu'on fait réflexion qu'elles ne sont entretenues, que pour fournir à la subsistance de la ville impériale.

Dans les pays, où il n'y a rien à craindre pour le grand canal royal, on voit plusieurs petits canaux qui y viennent aboutir : ils ont été faits

par les villes voisines, ou par des communautés de gros villages. L'avantage qui leur revient d'avoir communication avec le reste du royaume, & de faciliter par là le commerce, a fait surmonter aux Chinois des obstacles qui effrayeraient un Européen. Telle est par exemple la partie d'un des canaux qui va de Chao hing fou à Ning po fou ; les eaux d'un canal ne se trouvant pas de niveau avec l'autre, on ne laisse pas de faire passer le bateau, en le guindant par le moyen de deux cabestans, sur la pointe d'un glacis de pierre, mouillé d'un peu d'eau, & en le laissant ensuite tomber & glisser par son propre poids dans le second canal, où il est lancé durant quelque temps comme un trait d'arbalète ; & c'est pour faciliter ce passage que ces bateaux sont faits en forme de gondole, & ont une quille d'un bois fort dur & capable de soutenir tout le poids de la barque.

Ces bateaux ne sont propres qu'à porter les marchandises de Ning po, & des villes dépendantes, jusqu'au canal de Chao hing. Du reste, soit pour la grosseur, soit pour la structure, ils sont bien différents des barques impériales, qui sans doute ne pourraient faire un tel saut sans se briser, ou du moins sans d'autres inconvénients considérables.

Dans la province de Quang si on a joint ensemble & le fleuve qui va à Canton se jeter dans la mer, & celui qui après avoir traversé la province de Hou quang, entre enfin dans le grand fleuve Yang tse kiang, où vient aboutir le canal royal, comme on l'a déjà remarqué. L'eau qu'on ramasse des montagnes qui sont dans le nord de la province, forme près de la ville Hin ngan hien une rivière assez petite, dont on arrête le cours par une digue d'une hauteur proportionnée au terrain le plus élevé, sur lequel commence à couler cette quantité d'eau, p.035 que sa force oblige à s'élever au dessus de sa pente naturelle, à laquelle on abandonne le surplus de l'eau. Mais ce canal qui ne va pas loin, sans entrer dans les deux fleuves dont j'ai parlé, n'est ni si commode, ni si bien entretenu que le grand canal. L'eau y est souvent si basse, qu'en plusieurs endroits les barques sont plutôt tirées sur le gravier, qu'elles ne sont poussées sur l'eau.

Ces espèces d'écluses, qu'on a décrites, si propres à augmenter

l'eau en l'arrêtant, ne sont la plupart que de terre soutenue par des pieux, dont on ferme l'entrée avec des nattes, ou avec d'autres choses semblables. Cependant comme l'industrie & le travail des bateliers & des gens du pays, suppléent à ce défaut, cette route ne laisse pas d'avoir des avantages qui la font fréquenter par beaucoup de marchands, qu'un journée de terre indispensable dans la route de Canton par la province de Kiang si, ne laisse pas d'épouvanter, à cause de la dépense & de la peine qu'il y aurait à transporter les marchandises.

Ils auraient la même incommodité à essuyer, s'ils venaient de Canton par la province de Hou quang ; puisque la ville Y tchang hien de cette province d'où coule la rivière, qui passant à Chao tcheou fou se joint à celle de Canton, est éloignée de sept de nos lieues & demie de la belle ville de Tching Tcheou, où l'on s'embarque sur le fleuve qui va enfin se jeter dans le grand Yang tse kiang. Mais dans le temps des grandes eaux on ne s'arrête nulle part en prenant la route de Kiang si & de Hou quang. C'est sans doute un grand avantage pour tout le royaume, d'avoir un moyen si facile pour faire communiquer ensemble les provinces les plus éloignées par un perpétuel commerce, qui peut se faire aisément & sur le canal royal par où on va jusqu'à Peking, & sur les autres beaucoup moindres, qui y aboutissent comme autant de chemins de traverses.

Ces canaux ne manquent pas de poissons, qui montent & descendent des rivières ou des étangs voisins, avec lesquels ils communiquent. On y voit presque toutes les espèces de poissons que nous avons en France dans nos rivières. Plusieurs autres viennent de la mer, & avancent fort loin contre le cours des rivières. On en prend quelquefois des plus grands dans des endroits qui en sont éloignés de 150 lieues. Il y a près de Nan king une pêche fameuse d'aloses, nommée che yu, qui se fait au mois d'avril & de mai. Il y a aussi assez loin de Nan king une plage si fertile en cette sorte de poissons, qu'on en transportait souvent dans une île voisine appelée Tsong ming & qui y était à très vil prix dans le temps qu'on faisait la carte de cette ville.

Le travail de la géographie qui occupait les missionnaires, ne leur a pas permis d'examiner les différentes espèces de poissons, qui se trouvent dans un si grand nombre de rivières & de lacs : c'est d'ailleurs un détail qui appartient à l'histoire naturelle de la Chine, au cas qu'on ait quelque occasion de la faire.

Ils ont cependant remarqué deux ou trois choses assez singulières. La première, est que dans le grand fleuve Yang tse kiang, non loin de la ville Kieou king fou de la province de Kiang si, en certain temps de l'année il s'assemble un nombre prodigieux de barques, pour y acheter des semences de poissons. Vers le mois de mai les gens du pays barrent le fleuve en différents endroits avec des nattes & des claies l'espace d'environ neuf ou dix lieues, & laissent seulement autant d'espace qu'il faut pour le passage des barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies ; ils savent la distinguer à l'œil, quoiqu'on n'aperçoive rien dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semences, & en remplissent plusieurs vases pour la vendre, ce qui fait que dans ce temps-là quantité de marchands viennent avec des barques pour l'acheter & la transporter dans diverses provinces, en l'agitant de temps en temps. Ils se relèvent p.036 les uns les autres pour cette opération.

Cette eau se vend par mesure à tous ceux qui ont des viviers & des étangs domestiques. Au bout de quelques jours, on aperçoit dans l'eau des semences semblables à de petits tas d'œufs de poissons, sans qu'on puisse encore démêler qu'elle est leur espèce ; ce n'est qu'avec le temps qu'on la distingue. Le gain va souvent au centuple de la dépense, car le peuple se nourrit en partie de poissons.

La seconde espèce de poisson qui a attiré leur curiosité, est celui qu'on appelle kin yu, ou poisson d'or. On nourrit ces poissons dans de petits étangs faits exprès, dont les maisons de plaisance des princes & des Grands seigneurs de la cour sont embellies, ou dans des vases plus profonds que larges, qui ornent assez communément les cours des maisons. Dans ces bassins on ne met que les plus petits qu'on peut trouver : plus ils sont petits, plus ils paraissent beaux & l'on peut

d'ailleurs en conserver un plus grand nombre, & ils sont plus divertissants.

Les plus beaux sont d'un beau rouge, & comme semés de poudre d'or, surtout vers la queue, qui est à deux ou trois pointes. On en voit d'une blancheur argentée, & d'autres qui sont blancs, & semés de taches rouges ; les uns & les autres sont fort vifs, & d'une agilité extraordinaire : ils aiment à se jouer sur la surface de l'eau : mais aussi leur petitesse les rend si sensibles aux moindres injures de l'air, & aux secousses mêmes un peu violentes du vase, qu'ils meurent en grand nombre.

Ceux qu'on nourrit dans les étangs, sont de diverses grandeurs. On en a de plus grands que nos plus grosses sardines. On les accoutume à venir sur l'eau au bruit d'une cliquette, dont joue celui qui leur porte à manger.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est ce qu'on dit constamment qu'il ne leur faut rien donner pendant l'hiver, si on veut les entretenir en bon état. Il est certain qu'on ne leur donne rien pendant trois ou quatre mois que le grand froid dure à Peking. De quoi vivent-ils ? C'est ce qui n'est pas facile à deviner. On peut croire que ceux qui sont sous la glace pendant l'hiver, trouvent dans les racines des herbes, dont le fonds des étangs est plein, ou de petits vers, ou des parties de racines, lesquelles attendries par l'eau sont propres à les nourrir. Mais ceux qu'on retire des cours pour les empêcher de geler, & qu'on garde l'hiver dans une chambre, enfermés souvent dans un vase de porcelaine, sans qu'on prenne le soin de les nourrir, ne laissent pas cependant vers le printemps, qu'on les remet dans leur ancien bassin, de se jouer avec la même force & la même agilité que l'année précédente.

On dirait que ces poissons connaissent leur maître, & celui qui leur apporte à manger, tant ils sont prompts à sortir du fond de l'eau, des qu'ils sentent qu'il arrive. Aussi les plus grands seigneurs prennent-ils plaisir à leur donner à manger de leur propre main, & ils passent quelque temps à considérer l'agilité de leurs mouvements & leurs différents petits jeux.

Ces poissons, du moins les plus jolis, se pèchent dans un petit lac de la province de Tche kiang près de la petite ville de Tchang hoa hien dépendante de Han tcheou fou, & au pied d'une montagne nommée Tsien king située au trentième degré vingt-trois minutes de latitude. Ce lac est petit, & apparemment qu'il n'est pas le seul qui fournisse tous les poissons d'or, qu'on voit à la Chine dans toutes les provinces, comme dans celles de Quan tong & de Fo kien, où cette espèce peut être aisément conservée & multipliée. Car il est certain que les poissons, même les plus petits, qu'on nourrit dans des vases, sont assez féconds : on en voit les œufs surnager, & pourvu qu'on les ramasse avec certaines précautions, & qu'on les conserve avec soin, la chaleur de la saison ne manque pas de les faire éclore.

p.037 Mais autant que ces petits poissons sont agréables à la vue, autant celui que les Chinois appellent hai feng, a-t-il quelque chose de difforme & de hideux. C'est cependant un de leurs mets assez ordinaire, & il ne se donne presque point de repas qu'on n'en serve. On le voit flottant sur les bords de la mer de Chan tong & de Fo kien. Les missionnaires le prirent d'abord pour un rouleau de quelque matière inanimée, mais en ayant fait prendre par les matelots chinois du vaisseau, ils furent persuadés qu'il était vivant. Il nagea dans le bassin où on l'avait jeté, & il vécut même assez longtemps. Les Chinois ne cessaient de leur dire que cet animal a quatre yeux, six pieds, & que sa figure est semblable à celle du foie de l'homme. Mais quelque soin qu'on prît à le bien observer, on ne distingua que deux endroits, par où il paraissait voir, car il témoignait de la frayeur, lorsqu'on lui passait la main devant ces endroits. Si l'on veut compter pour pieds tout ce qui lui sert à se mouvoir, on doit en mettre autant qu'il a par tout le corps de petites élevures, qui sont comme autant de boutons. Il n'a ni épines ni os : il meurt dès qu'on le presse. On le conserve aisément, sans qu'il soit besoin d'autre chose que d'un peu de sel. C'est en cet état qu'il est transporté par tout l'empire, comme un mets estimable : peut-être l'est-il en effet au goût chinois, quoiqu'il ne paraisse pas tel au nôtre. Mais si en matière de goût, on ne convient pas toujours avec soi-

même ; beaucoup moins doit-on s'étonner, qu'on ne puisse convenir avec des peuples accoutumés à d'autres aliments que les nôtres.

Je pourrais parler ici de certains cancres, qu'on trouve entre les bords de la mer de Cao tcheou dans la province de Quang tong, & de l'île de Hai nan, qui se changent en pierres, & qui conservent leur figure naturelle : mais c'est une chose connue en Europe, où ces sortes de pétrifications ne sont pas rares. Les médecins chinois attribuent à celles-ci une vertu que nous ne reconnaissons pas dans les nôtres : ils l'emploient volontiers comme un remède propre à chasser les fièvres chaudes & aiguës. C'est ce qu'il faudrait vérifier par des expériences qui servissent à déterminer au moins en gros, quel degré de force a ce remède.

On raconte encore à la Chine, des merveilles de l'eau de certains lacs, & de quelques rivières : mais ce qui se débite à ce sujet, a semblé aussi faux, qu'il a toujours paru peu vraisemblable. Dans tous les pays, la nature étant la même, les effets extraordinaires doivent être rares, & ils ne le seraient pas, si tout ce qu'on dit à la Chine en cette matière était véritable.

Il est cependant vrai que la Chine est pleine de belles rivières & de lacs considérables. Tels sont les lacs appelés Hong se hou dans le Kiang pe ; Ta hou partie dans la province de Kiang nan, partie dans la province de Tche kiang ; le Po yang hou dans la province de Kiang si ; & le plus grand de tous nommé Tong ting hou dans la province de Hou quang : il est remarquable par la grandeur de son circuit, qui a plus de 80 de nos lieues, & par l'abondance de ses eaux, surtout en certaines saisons, où deux des plus grands fleuves de la province enflés par les pluies, y déchargent leurs eaux, & en sortent ensuite avec une diminution assez peu sensible.

Dans la province d'Yun nan il y a au moins trois rivières, dont le cours se termine à d'assez grands lacs, mais qui sont moindres que les quatre dont je viens de parler. Les gens du pays les nomment hai, c'est à-dire, mers. On voit au contraire dans la même province, & dans quelques autres, d'assez gros ruisseaux, lesquels après être entrés

dans la terre, & s'y être cachés assez longtemps, reparaissent enfin dans un autre lit qu'ils ont creusé. Il n'y a rien en tout cela qui ne soit conforme à la nature des terres & des eaux, & dont on n'ait p.038 des exemples dans les pays que nous connaissons.

Le grand nombre de villes qui sont bâties dans cet empire, presque toutes aux bords des lacs, des rivières, & des canaux, en sont sans doute le plus bel ornement, & rendent la navigation agréable, fournissant partout, non seulement de nouveaux objets, mais encore toutes. les commodités de la vie : c'est ce que l'on verra dans la suite par la description géographique que nous en ferons, & qui précèdera la carte de chaque province. Mais auparavant j'ai cru devoir donner la connaissance de la grande Muraille, & de quelques nations indépendantes des Chinois ou qui ne leur sont qu'à demi soumises. J'y ajouterai la route qu'ont tenue quelques-uns de nos missionnaires, en parcourant diverses provinces : le détail dans lequel ils entrent de la nature du pays & de tout ce qu'ils y ont remarqué, est si bien circonstancié, qu'en le lisant, on croira faire le voyage soi-même.

@

DE LA GRANDE MURAILLE

qui sépare la Chine de la Tartarie

@

Ce fut par une vue de politique que le fameux empereur Tsin chi hoang, se détermina l'an 221 avant Jésus-Christ à bâtir cette célèbre muraille, qui borne la Chine au septentrion, & qui la défend contre les Tartares voisins, lesquels divisés alors en différentes nations, soumis à divers princes, ne pouvaient guère faire autre chose que de l'incommoder par des courses imprévues, & d'y exciter du trouble par leurs pillages. Il n'y avait point encore eu d'exemple de réunion dans les Tartares occidentaux tel qu'on le vit au commencement du XIIIe siècle, que la Chine devint leur conquête.

Il n'y a rien sans doute dans le reste de l'univers qui approche de cet ouvrage, continué le long de trois grandes provinces, Pe tche li, Chan si, & Chen si, bâti souvent dans des lieux qui paraissent inaccessibles, & fortifié par une suite de places militaires construites avec une égale dépense.

Cette muraille commence par un gros boulevard de pierre élevé dans la mer à l'orient de Peking, & presque à la même hauteur, étant de 40 degrés 2 minutes 6 secondes dans la province de Pe tche li ; elle est aussi bien terrassée & revêtue de brique, aussi haute, mais beaucoup plus large que les murailles des villes ordinaires de l'empire, c'est-à-dire, de 20 à 25 pieds de hauteur.

Le Père Régis, & les Pères qui dressaient avec lui la carte des provinces, ont fait plusieurs fois tirer la corde par dessus, pour mesurer des bases de triangle, & prendre avec l'instrument des points éloignés : ils les ont toujours trouvées bien pavées, & assez larges pour que cinq ou six cavaliers puissent y marcher de front à leur aise.

Les portes de la grande Muraille sont fortifiées en dedans par des forts assez grands : le premier à l'orient s'appelle Chang hai koan, il est

près de la Muraille, qui depuis le Boulevard bâti dans la mer, s'étend pendant une lieue dans un terrain tout à fait plein, & ne commence à s'élever sur les penchants des montagnes qu'après cette place. Ce fut le général chinois, lequel commandait dans ce quartier-là, qui appela les Tartares de la province de Leao tong qui est au-delà : & ce fut ce qui donna occasion aux Tartares de s'emparer de la Chine, malgré la confiance qu'ils avaient dans ce rempart de leur Muraille, qui paraissait insurmontable.

p.039 Telle est la vicissitude des choses humaines : les défenses extérieures, & toutes les forces d'un État, ne servent qu'à y produire des révolutions plus subites, & même à en hâter la ruine, si elles ne sont soutenues par la vertu & par l'application du prince au gouvernement.

Les autres forts également connus, sont Hi fong keou, à 40 degrés 26 minutes ; Tou che keou à 41 degrés 19 minutes 20 secondes ; Tchang kia keou à 40 degrés 5 minutes 15 secondes ; deux entrées célèbres parmi les Tartares soumis à l'empire qui se rendent à Peking par ces passages ; & Cou pe keou à 40 degrés 43 minutes 15 secondes. C'est par où l'empereur Cang hi sortait ordinairement pour aller en Tartarie, & se rendre à Ge ho ell. Ce lieu est à plus de 40 lieues de Peking toujours en s'élevant vers le nord ; ce ne sont que des montagnes où il prenait le plaisir de la chasse ; le chemin qui y conduit depuis Peking est fait à la main, & uni comme un jeu de boule.

C'est là que ce grand prince passait plus de la moitié de l'année, ne cessant pas de gouverner son vaste empire aussi aisément qu'un père de famille gouverne sa maison : il avait beau revenir tard de la chasse, il ne se couchait jamais qu'il n'eût expédié toutes les requêtes, & le lendemain il était encore levé avant le jour. On était souvent surpris de le voir à l'âge de soixante ans, & quoique la neige tombât à gros flocons, à cheval au milieu d'un gros de ses gardes, habillé aussi légèrement qu'eux, chargé d'un côté de son arc, & de l'autre de son carquois, sans daigner se servir d'une chaise qui le suivait à vide.

Toutes ces places sont terrassées & revêtues de briques des deux

côtés dans toute la province de Pe tche li, mais dès qu'on la quitte pour passer dans celle de Chan si vers Tien tching ouei, la Muraille commence à n'être que de terre battue : elle est sans crénaux, & sans enduit, peu large, & haute au plus de quinze pieds.

Cependant, quand on a passe Cha hou keou à 40 degrés 19 minutes, lieu par où les Moscovites viennent en droiture de Selingisko, elle est revêtue en dehors de brique, & parmi ses tours il y en a quelques-unes qui sont fort larges & bâties de briques sur une base de pierre : mais elle ne continue pas toujours de même.

Le fleuve Hoang ho, bordé de guérites, où des soldats font sentinelle jour & nuit, tient lieu de grande Muraille vers les limites qui séparent la province de Chan si de celle de Chen si.

Au-delà du Hoang ho, quand on va vers l'occident dans la province de Chen si, la Muraille n'est plus que de terre : elle y est basse, étroite, quelquefois ensablée, car elle est dans un terrain plein & sablonneux, & en quelques endroits tout à fait ruinée : mais d'autre part l'entrée est défendue par plusieurs villes considérables, telles que sont Yu ling hien à 33 degrés 15 minutes ; Ning hia, Lan tcheou à 37 degrés 59 minutes ; Kan tcheou à 39 degrés ; Sou tcheou & Si ning, où résident des officiers généraux avec des corps de troupes. Celui de Kan tcheou est le commandant général qu'on nomme ti tou ; les autres ne sont que des lieutenants généraux appelés tsong ping.

Ning hia est la meilleure de ces villes, & est plus belle, plus riche, & surtout mieux bâtie que la plupart des villes de l'empire : elle est même assez grande, car si l'on prend l'une & l'autre enceinte habitée, comme ne faisant qu'un tout, elle a bien quinze lis chinois de tour.

L'industrie des habitants y a rendu la terre fertile : ils ont fait des canaux & des écluses propres à conduire les eaux du fleuve Hoang ho dans leurs terres, quand elles ont besoin d'être arrosées. Les fossés de la ville ont des sources salées, dont on fait du sel. Il y a des manufactures d'étoffes en laine, & p.040 on y travaille des tapis façon de Turquie.

Les montagnes sont si hautes dans le district de Ning hia qu'à sept ou huit lieues de la ville, elles tiennent lieu de grande Muraille dans l'espace d'environ dix lieues : elles sont fort escarpées, & presque toutes étroites.

Sou tcheou qui est à 39 degrés 45 minutes 40 secondes, est une assez grande ville, mais moins belle & moins marchande que Ning hia, quoiqu'elle commande aux soldats qui sont à Kia yu koan par où l'on va à Hami & dans plusieurs districts des Tartares Kalkas.

La muraille n'est que de terre dans ces cantons, mais elle est mieux entretenue qu'ailleurs, à cause du voisinage des habitants de Hami qui ne font soumis à l'empereur que depuis peu d'années. Les murailles de Kia yu koan ne sont point de brique, mais elles sont bien garnies de soldats qui défendent cette importante entrée.

Quand on a passé une petite ville nommée Tchouang lan, parce qu'elle est située à la rencontre de deux chemins, dont l'un est dans la vallée, qui va par Lang tcheou jusqu'à Kia yu koan, & l'autre le long des montagnes qui vont à Si ning tcheou il n'y a plus de muraille, mais seulement un fossé creusé exprès & médiocrement large, excepté dans les gorges qui sont voisines de Si ning, & qui sont murées comme celles de la province de Chen si.

La ville de Si ning qui est à 36 degrés 59 minutes n'est pas grande, mais elle surpasse celle de Ning hia par son commerce : tout ce qui vient de pelleterie de la Tartarie occidentale, se vend dans cette ville, ou dans un bourg voisin nommé Topa. Il est certain que ce lieu vaut mieux qu'une grande ville, quoiqu'il soit d'ailleurs assez mal situé & mal bâti. On y trouve presque tout ce qu'on peut souhaiter de marchandises étrangères de la Chine, diverses drogues, du safran, des dattes, du café, &c.

Quand le P. Régis y était pour travailler à la carte du pays, il y trouva trois ou quatre Arméniens catholiques qui s'y étaient établis, & avaient boutique ouverte des belles peaux qu'ils allaient chercher chez les Tartares. Les maisons & les boutiques sont bien plus chères dans ce

bourg, que dans la ville de Si ning qui n'en est éloignée que de quatre lieues.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bourg ne dépend point des mandarins de Si ning, mais d'un bonze lama, qui se prend toujours dans la même famille à laquelle ce terrain appartient. Cette famille est la plus considérable de la nation qu'on nomme Si fan ou Tou fan, dont je donnerai une connaissance plus étendue.

Les empereurs de la famille précédente, dans le dessein de mieux assurer le repos de la nation, en rendant le lieu où ils tenaient leur cour comme imprenable, avaient bâti une seconde muraille aussi forte & aussi surprenante que l'ancienne. Elle subsiste encore toute entière dans le Pe tche li, à 76 lis de Peking, en une des principales portes nommée Nan keou, à dix lis de là, sur le penchant d'une haute montagne, par où l'on va à Suen hoa fou, & par là à Tai tong de la province de Chan si. C'est une petite ville fortifiée de plusieurs enceintes de murailles, lesquelles suivent les hauts & les bas des montagnes qui sont à côté, & surprennent par une structure si hardie.

Cette muraille qu'on appelle la grande Muraille intérieure se joint avec l'autre au nord de Peking près de Suen hoa fou où est une garnison ; continue le long de la partie occidentale de la province de Pe tche li, & s'étend dans la province de Chan si, où elle est tombée en bien des endroits. Parmi les plans de ville qui sont vers le milieu de ce volume, on trouvera gravé le plan d'une partie de la grande Muraille du côté de Yong ping fou.

Quand on considère le nombre des places p.041 & des forts bâtis entre ces deux murailles, & tout ce qui est du côté oriental, on ne peut s'empêcher d'admirer le soin & les efforts des Chinois, qui semblent avoir épuisé tous les moyens que la prévoyance humaine peut suggérer pour la défense de leur royaume, & pour la tranquillité publique.

@

Des peuples nommés

SI FAN ou TOU FAN

@

Pour mieux comprendre ce que je vais dire, il faut se rappeler, ce que je n'ai touché qu'en passant, savoir que la petite ville de Tchouang lan est comme à l'angle de deux vallées : l'une va vers le nord jusqu'à la porte de la grande Muraille nommée Kia yu koan, longue de plus de cent lieues, occupée par les trois grandes villes de Lan tcheou, de Kan tcheou, de Sou tcheou & par plusieurs forts qui en dépendent ; l'autre vallée s'étend à l'ouest plus de vingt lieues jusqu'à Si ning, & est pleine aussi de petites places qui lui sont soumises, & qui rendent les Chinois maîtres absolus de tout le plat pays. Mais il n'en est pas de même des montagnes ; elles sont habitées par une nation différente de la nation chinoise qu'elle a au sud, & de la nation tartare qu'elle a au nord.

Les Chinois partagent cette nation en deux sortes de peuples, ils appellent les uns Si fan noirs, He si fan : & les autres Si fan jaunes, Hoang si fan ; non pas que les uns soient moins blancs que les autres ; car ils sont d'ordinaire un peu basanés, mais parce que les tentes de ceux-là sont noires, & les tentes de ceux-ci sont jaunes.

Les noirs habitent encore quelques méchantes maisons, ils paraissent peu civilisés, ils sont gouvernés par de petits chefs qui dépendent d'un plus grand. Ceux que vit le P. Régis étaient habillés à la manière des habitants de Ha mi : les femmes avaient leurs cheveux partagés en tresses pendantes sur les épaules, & chargés de petits miroirs d'airain.

Les Si fan jaunes sont soumis à certaines familles, dont l'aîné se fait lama ou bonze tartare, & prend l'habit jaune, d'où sans doute est venu, comme j'ai dit, la distinction chinoise de Si fan noir, & de Si fan jaune.

Ces lamas pris dans la même famille, & qui gouvernent dans leurs quartiers, ont le pouvoir de décider les procès & de punir les

coupables : ils habitent dans le même canton, mais séparés, sans faire cependant de gros villages. Ils ne forment le plus souvent que de petits hameaux composés de six à sept familles de leurs parents : ce sont comme autant de petits campements, siao in, car c'est ainsi qu'en parlent les Chinois dans des livres assez récents de géographie.

Le grand nombre loge dans des tentes ; plusieurs ont des maisons bâties de terre & quelquefois de brique ; ils ne manquent point des choses nécessaires à la vie ; ils nourrissent un grand nombre de troupeaux ; leurs chevaux sont petits, mais bien faits, vifs, & robustes.

Les lamas qui les gouvernent ne les inquiètent pas beaucoup, pourvu qu'ils leur rendent certains honneurs, & qu'ils paient exactement les droits de Fo, ce qui va à très peu de choses. Les Arméniens qui étaient à Topa paraissaient fort contents du lama qui en est le maître, & qui n'avait alors que 25 à 26 ans : loin de vexer ses sujets, il ne tirait de chaque famille qu'un léger tribut, à proportion de l'emplacement qu'elle occupait.

On dit qu'il y a quelque différence dans le langage de ces deux sortes de Si fan, mais comme ils s'entendent p.042 suffisamment pour commercer ensemble, on peut croire que ce qu'il y a de différence, ne consiste que dans les dialectes d'une même langue.

Les livres & les caractères dont se servent leurs chefs, sont ceux du Thibet, pays du grand lama. Les uns & les autres ne sont qu'à demi soumis aux mandarins chinois leurs voisins, auxquels ils se présentent quelquefois lorsqu'ils sont cités, mais c'est ce qui est rare, & le plus souvent ils n'obéissent point. Il ne paraît pas qu'on ose user avec eux de rigueur, ni les forcer à l'obéissance. Les montagnes qu'ils habitent, dont le sommet est couvert de neiges, même au mois de juillet, les met à couvert de toutes poursuites.

Comme ils ont en leur disposition la rhubarbe qui croît en abondance sur leurs terres, ils se font rechercher des Chinois, qui les laissent sans peine en possession d'une si affreuse contrée, pourvu qu'ils puissent tirer d'eux la marchandise telle qu'ils la demandent.

Ils ont des manières & ils usent de cérémonies assez différentes de celles des Chinois : par exemple, c'est l'usage parmi eux de présenter un grand mouchoir blanc de toile ou de taffetas, quand ils vont au-devant des personnes qu'ils veulent honorer. Ils ont pareillement certains usages qui sont semblables à ceux des Tartares Kalkas, & d'autres qui approchent des coutumes de Coconor.

Le gouvernement présent des Si fan ou Tou fan est bien différent de ce qu'il était autrefois ; ils n'ont maintenant aucune ville, & ils sont resserrés entre le fleuve Ya long & le fleuve Yang tse kiang : anciennement leur royaume était fort peuplé, également bien fortifié & très puissant.

On voit par les livres chinois de géographie un peu anciens, par les histoires des provinces de Chen si & de Se tchuen, & par les grandes annales Nien y che, qu'ils ont eu une domination très étendue, & des princes d'une grande réputation, qui se sont rendus redoutables à leurs voisins, & qui ont même donné de l'inquiétude & de l'occupation aux empereurs chinois.

Du côté de l'orient non seulement ils possédaient plusieurs terres qui font maintenant partie des provinces de Se tchuen & de Chen si mais encore ils avaient poussé leurs conquêtes dans la Chine, jusqu'à se rendre maîtres de plusieurs villes que les Chinois nomment tcheou, & dont ils avaient formé quatre grands gouvernements. Du côté de l'occident ils étaient maîtres de tous les pays qui sont au-delà d'Ya long jusqu'aux limites de Cachimir. Telle était l'étendue de leur royaume.

630. Dès le septième siècle le roi des Tou fan, nommé Ki tson possédait cette vaste étendue de terres ; il eut même plusieurs petits rois tributaires, auxquels il envoyait des patentes & des sceaux d'or. Il voulut s'allier avec la Chine du temps de l'empereur Tai tsong de la dynastie des Tang, l'un des plus grands princes qu'ait eu cette monarchie. Il lui envoya une célèbre ambassade. Tai tsong agréa cette politesse, & les ambassadeurs furent reçus & renvoyés avec les plus grandes marques d'honneur & de distinction.

Ki tson y prit goût, & par une seconde ambassade il fit demander une princesse du sang impérial pour être l'épouse de son fils Long tsang. Une pareille proposition parut bien hardie au conseil de l'empereur ; elle fut rejetée avec hauteur, sans même qu'on daignât en délibérer.

Long tsang devenu roi par le décès de son père vint à la tête de deux cent mille hommes demander la princesse, & après avoir défait quelques princes tributaires de la Chine qui s'opposaient à son passage, il pénétra jusqu'aux frontières de la province de Chen si où l'empereur tenait alors sa cour. Le conseil impérial s'était reposé sur la résistance de ces princes, parce que tout autre chemin était p.043 impraticable à une nombreuse armée.

Après ces premières démarches de son armée victorieuse, Long tsang chargea un de ses officiers d'une lettre fière & hautaine qu'il écrivit à l'empereur. Il demandait qu'on lui remît incessamment la princesse avec une certaine quantité d'or, d'argent, & de pièces de soie, qui était due, disait-il, à l'époux d'une princesse du sang impérial, lequel venait la recevoir en personne avec tant d'appareil & de magnificence.

L'empereur offensé d'une telle demande, envoya ordre sur le champ aux troupes de ses frontières de s'assembler & pour leur en donner le temps, il amusa l'envoyé de belles espérances, en le régalant, & en lui donnant chaque jour des fêtes nouvelles ; mais il n'eut pas plutôt appris que l'armée impériale était prête à se mettre en marche, qu'il congédia honteusement cet envoyé, sans lui donner de réponse à la lettre du roi son maître.

Le général Heou hien partit en même temps, aussitôt qu'il eut joint l'armée, il attaqua l'armée de Long tsang, & la mit en déroute. La perte ne fut pas si considérable que ce prince après avoir rallié ses soldats, ne se trouvât encore en état de donner de l'inquiétude ; c'est pourquoi comme il promit de se retirer, si on lui envoyait la princesse avec un équipage convenable à sa dignité, le conseil de l'empereur fut d'avis qu'il y donnât son agrément.

640. La princesse fut conduite avec pompe ; & après les cérémonies du mariage, Long tsang se retira & devint un allié fidèle : il servit même l'empire en diverses occasions ; la principale fut, lorsque le général Alena usurpa un royaume tributaire de la Chine. Long tsang aida de toutes ses forces le général de l'empereur, il combattit lui-même en personne, & il eut beaucoup de part à la victoire par la perte du rebelle Alena.

Environ 696. Kiliso qui succéda à Long tsang, ne fit rien qui pût troubler la paix qu'il avait avec l'empire, & avec tous ses voisins : il ne songea qu'à la maintenir par les traités qu'il fit avec les différentes nations des Tartares, & surtout avec les Hoei he. Ainsi il rendit son royaume également puissant, & par ses propres forces, & par le secours de ses alliés. Il mourut sans laisser après lui de postérité.

Sou si son plus proche héritier & son successeur eut l'âme plus guerrière. Il fut appelé avec ses alliés tartares & quelques autres alliés de l'empire au secours de l'empereur Huen tsong, qui se vit obligé de quitter sa cour de Tchang gan, (c'est la ville qui s'appelle maintenant Si ngan) & de l'abandonner aux rebelles commandés par le général Gan lo chan.

Le prince héritier qui les avait appelés, leur avait promis de grandes récompenses après la victoire. **757.** Il tint sa parole, & non content de leur abandonner le pillage de quelques villes rebelles, & entr'autres de celle de Loyang qui était très riche, il leur fit encore présent de quantité d'étoffes de soie, & de tout ce que la Chine fournit de plus rare.

Mais soit qu'ils ne fussent pas contents de ces présents, soit que l'épreuve qu'ils venaient de faire de leurs forces les eût rendus plus entreprenants, ou que la politique leur inspirât de profiter de la faiblesse d'un empire épuisé par tant de guerres civiles, aussitôt qu'ils eurent appris la mort de l'empereur, ils se mirent en marche avec une formidable armée, & firent une diligence incroyable ; on ne s'aperçut de leur irruption, que quand ils arrivèrent sur les frontières de l'empire.

Les commandants des places de Ta tchin koen, de Lan tcheou, & de

tout le pays de Ho si ou furent surpris, & forcés de se rendre. La nouvelle n'en vint à la cour que par quelques fuyards : le ministre eut d'abord peine à la croire, cependant comme il était de la sagesse de prendre ses précautions, il ordonna p.044 au plus habile des officiers généraux qui se trouvaient à la cour, de partir à la tête de trois mille hommes de cavalerie pour en apprendre des nouvelles certaines.

A peine Co tsey (c'est le nom de ce général) fut-il arrivé à Hien yang voisine de la cour, qu'il fut informé que l'armée ennemie composée de trois cent mille combattants devait arriver ce jour-là même.

Il dépêcha aussitôt un courrier au ministre, pour le presser de lui envoyer du secours, sans quoi avec le peu de troupes qu'il avait, il ne lui était pas possible de s'opposer à l'irruption des Tou fan qui étaient prêts à fondre sur la ville où résidait l'empereur avec sa cour.

Le ministre ne s'en remua pas davantage : cependant les généraux des ennemis qui connaissaient le pays, ne furent pas plutôt arrivés à Hien yang, qu'ils détachèrent un corps de troupes considérable, pour s'emparer d'un pont qui était sur la rivière. Le lendemain le reste de l'armée suivit, & y arriva en bon ordre.

L'empereur à qui on avait caché jusque-là le danger où il se trouvait, fut tout à coup si consterné, qu'il abandonna son palais, & prit la fuite : les Grands de sa cour, les officiers, le peuple, tout suivit son exemple.

Ainsi l'armée victorieuse entra sans résistance dans les palais de l'empereur & des princes, où ils trouvèrent des richesses immenses qu'ils pillèrent, après quoi ils y mirent le feu de même qu'en différents quartiers de la ville.

Co tsey s'était retiré avec ses trois mille cavaliers pour aller joindre les troupes, qui dans la première surprise étaient sorties à Tchang gan ; & moyennant cette jonction, il se vit bientôt à la tête de quarante mille hommes.

Afin de suppléer par son adresse à ce qui lui manquait de force, il eut recours au stratagème suivant : il ordonna à un détachement de

cavalerie commandé par un de ses meilleurs officiers d'aller camper sur les collines voisines, de se ranger tous sur une même ligne, de faire un bruit effroyable de tambours, & d'allumer pendant toutes les nuits de grands feux en différents endroits à la vue des ennemis.

Cette ruse lui réussit : les Tou fan commencèrent à craindre d'être enveloppés & accablés par toutes les forces réunies de l'empire, que conduisait un général dont ils connaissaient la bravoure & l'habileté : ils reprirent le chemin de l'occident, & bloquèrent la ville de Fong siang.

Ma lin qui commandait dans ce district, vint au secours de sa place, & ayant forcé un corps de l'armée ennemie dont il tua plus de mille hommes, il se jeta dans la ville pour la défendre. Dès qu'il y fut entré, il en fit ouvrir toutes les portes pour faire voir aux ennemis qu'il ne les craignait point.

Les Tou fan étonnés d'une conduite si extraordinaire, se confirmèrent dans leurs premières défiances, & ne doutèrent plus qu'il n'y eût quelque embûche dressée pour les surprendre. D'ailleurs, disaient-ils, ce gouverneur paraît ne faire nul cas de sa vie, il nous en coûterait trop pour nous rendre maîtres de la place, & affaiblis comme nous sommes par les fatigues que nous avons eu à essuyer, pourrions-nous soutenir l'effort d'une armée peut-être plus nombreuse que la nôtre, & composée de troupes fraîches ? Sur cela ils prirent le parti de se retirer, se contentant du butin qu'ils venaient de faire & par leur retraite, il donnèrent le temps aux Chinois de réparer la ville royale de Tchan gan, où l'empereur revint quelques mois après qu'il en fut sorti d'une manière si honteuse.

Ce temps ne fut pas long, & les troupes chinoises furent obligées de se mettre en campagne contre un nouveau rebelle nommé Pou cou qui s'était uni d'intérêt avec les Tartares Hoei he. Une mort p.045 subite enleva fort à propos ce rebelle. Les Chinois eurent l'adresse de désunir les deux nations, en excitant parmi elles la jalousie du commandement.

Yo Kolo qui commandait les Hoei he, voulut être nommé général de toute l'armée. Les Tou fan s'y opposèrent comme à une prétention

contraire aux ordres qu'ils avaient reçus du roi leur maître, & déshonorante pour leur royaume fort supérieur au petit État de ces Tartares. Les généraux chinois qui étaient campés à leur vue, appuyaient secrètement les prétentions de Yo Kolo & enfin se joignirent à lui. Les Tou fan furent attaqués comme ils décampaient, ils perdirent dix mille hommes dans cette attaque, & furent fort maltraités dans leur retraite.

Le roi des Tou fan songea à réparer ses pertes. Il apprit que les Hoei he s'étaient retirés peu satisfaits des Chinois : il fit partir son armée avec ordre d'assiéger Ling tcheou. Le commandant de cette ville & de tout le pays qui en dépend, n'avait que peu de troupes. Il n'eut garde d'aller combattre l'ennemi avec des forces si inégales.

Le parti qu'il prit, fut de se mettre à la tête de cinq mille cavaliers, & tournant tout à coup vers les magasins où étaient les munitions pour le siège, non seulement il les brûla, mais il enleva tout le butin qu'ils avaient fait, & une partie de leur bagage. Cette perte obligea les Tou fan de lever le siège, & de rentrer au plus tôt sur leurs terres.

Ils demeurèrent pendant cinq ans dans l'inaction, ne songeant qu'aux préparatifs d'une nouvelle guerre. Au bout de ce temps-là ils mirent en campagne une armée formidable, qui s'étant partagée vint fondre presque en même temps sur les terres de King tcheou & de Ping tcheou.

Ces nombreuses troupes n'eurent pas de peine à défaire plusieurs corps de troupes impériales ; le brave Ma lin qui les avait chassés auparavant de Fong tsiang, fut battu de même que les autres officiers généraux ; mais enfin le général Co tsey les défit entièrement dans une embuscade qu'il avait dressée sur leur passage, & les mit en fuite.

779. Cette défaite inspira au roi des Tou fan des projets plus pacifiques : il envoya à la Chine une ambassade plus nombreuse que magnifique. L'ambassadeur avait cinq cents hommes à sa suite. L'empereur pour le mortifier le retint longtemps à la cour, sans lui donner audience, & sans le congédier. Une si désagréable réception

choqua fort le roi des Tou fan & il se disposait à en tirer vengeance, lorsque l'empereur vint à mourir.

Un des premiers soins de son fils nommé Te tsong qui lui succéda à l'empire, fut de délibérer sur la manière de renvoyer l'ambassadeur & sa suite. Il prit une conduite toute différente de celle de son prédécesseur : il régala les principaux de l'ambassade, il leur fit donner & à tous ceux de sa suite de riches habits à proportion du rang qu'ils tenaient, il les combla de présents, & les fit conduire par un de ses officiers nommé Ouei ling. Cet officier avait ordre de justifier le peu d'égard qu'on avait eu pour ses ambassadeurs, en rejetant ce qu'il y avait d'odieux sur leur mauvaise conduite, & sur leur suite trop nombreuse.

Ouei ling contre son attente fut reçu non seulement avec honneur, mais encore avec une magnificence qui surprit l'empereur, & lui donna de l'estime pour cette cour. Il fut défrayé & renvoyé avec un ambassadeur chargé de riches présents qu'il fit à l'empereur de la part du roi son maître, avec promesse de ne rien faire désormais qui pût rompre la bonne intelligence où il voulait être avec l'empire de sorte que la cour ne doutant plus que cette réconciliation ne fût sincère, se persuada trop aisément qu'il n'y avait plus de trouble à craindre de la part des Tou fan.

Cependant le roi mourut : Tsang po p.046 son successeur ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il mit son armée en campagne avec ordre d'entrer dans le Chen si. Elle arriva plus tôt qu'on ne put s'en apercevoir ; & elle défit dans sa marche tout ce qu'elle rencontra des troupes impériales jusqu'à la ville de Kien tching, appelée maintenant Kien yang.

La cour en fut alarmée : mais le général Li tching voyant les conséquences de cette irruption, ne crut pas devoir attendre les ordres de l'empereur : il se mit au plus tôt en marche avec toutes ses troupes & celles de la province qu'il avait rassemblées : il atteignit les ennemis lorsqu'ils étaient sur le point de former le siège de la ville, & remporta sur eux une victoire si complète qu'il les força de demander la paix. Ils

promirent d'en jurer les conditions, aussitôt que l'empereur aurait envoyé un des Grands de sa cour avec plein pouvoir de les terminer à l'amiable, & de les confirmer en son nom par serment. C'est ce qui s'exécuta : mais on s'aperçut bientôt de leur mauvaise foi.

Quelques-uns de leurs officiers qui souhaitaient la continuation de la guerre, tâchèrent de surprendre l'envoyé de l'empereur, & de l'entraîner dans leur camp ; à la vérité ils furent désavoués par leur général, & l'envoyé de l'empereur crut avoir assez gagné par sa négociation avec les chefs de l'armée ennemie, en les engageant de retourner dans leur pays, sans faire aucun tort aux sujets de l'empire.

Cette première expédition n'ayant pas eu le succès que le roi des Tou fan se promettait, il se prépara à une seconde. Il leva une armée assez puissante pour faire tête & aux Tartares Hoei he qui s'étaient alliés tout récemment avec l'empereur, & aux troupes chinoises. Ils emportèrent d'abord quelques forts importants qui étaient sur leur route, & après s'être emparés de Gan si, ils avancèrent jusqu'à Pe ting au sud de Ning hia. Ce fut là qu'ils furent surpris & battus par les Tartares Hoei he.

Cependant loin de se retirer, ils continuèrent leur route vers la cour avec une hardiesse & une intrépidité incroyable : mais peu de temps après, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, le général Ouei cao tomba sur eux, tailla en pièces les corps qui s'étaient mis en ordre de bataille, enleva cinquante de leurs campements, & les poursuivit jusque sur les frontières. Il dépêcha en même temps un officier au roi d'Yun nan pour l'engager à venir le joindre avec toutes ses forces, mais ce prince s'en excusa sur la crainte où il était d'attirer contre lui un ennemi si redoutable.

Après cette victoire Ouei cao proposa à l'empereur un moyen d'arrêter les Tou fan : c'était de faire bâtir quelques villes ou forteresses sur les frontières occidentales. La cour entra dans ses vues : il y eut ordre d'en construire quatre dans le département de Ning yang fou de la province de Chen si, savoir Tang ka, Ho tao, Mou pu & Ma ling.

Cette précaution fut inutile : à peine eut-on achevé de bâtir ces villes, que les Tou fan revinrent à l'ordinaire, & prirent enfin la ville de Lin tcheou, ce qu'ils avaient tenté de faire plusieurs fois vainement. Le général Ouei cao ne leur donna pas le temps de réparer leurs brèches : il parut avec son armée ; dès qu'il fut en présence, les Tou fan abandonnèrent la ville & prirent le chemin de Ouei tcheou, une de leurs meilleures places qui est dans la province de Se tchuen. Ouei cao les poursuivit, & voyant qu'ils ne cessaient pas de fuir devant lui, il prit le parti d'assiéger la ville d'Ouei tcheou.

Cette nouvelle consterna le roi des Tou fan. Il envoya aussitôt Lun mang son premier ministre avec un secours considérable. Ouei cao l'ayant appris, fort de ses lignes, va au-devant du secours, défait l'armée du premier ministre, & l'oblige à se rendre prisonnier. Aussitôt après cette expédition, les portes de la ville lui p.047 furent ouvertes. Il résolut d'en faire une place d'armes, & il alla assiéger la forteresse de Koen min tching. Mais il y échoua par la bravoure du gouverneur, dont la résistance fut invincible.

La ville de Ouei tcheou était une des villes royales, & les rois des Tou fan depuis Kiliso y passaient une partie de l'année. Aussi la première chose que fit le roi Y tai, qui venait de succéder à son frère, fut de ne rien épargner pour la reprendre. Il leva une armée de cent cinquante mille hommes, & envoya l'assiéger.

Au premier bruit de la marche de cette armée, le général chinois, s'était jeté dans la place. Il soutint le siège pendant vingt-cinq jours, & se défendit avec beaucoup de valeur contre les assauts continuels de l'ennemi : mais enfin le secours qu'il attendait n'arrivant point, & se voyant réduit à l'extrémité, il fut contraint de se rendre.

Les Tou fan fiers de leur conquête, avancèrent vers Tching tou fou, capitale de la même province de Se tchuen. Le général chinois, qui, avec le peu de troupes qu'il commandait, ne pouvait pas s'opposer à leur marche, répandit le bruit qu'il allait s'emparer des défilés des montagnes par où ils avaient passé, & il fit faire à sa petite armée tous les mouvements nécessaires, pour persuader que c'était là son vrai

dessein. Ils en furent si convaincus, que dans la crainte d'être surpris à leur passage, ils se contentèrent d'avoir exécuté l'ordre principal de leur prince, & se retirèrent à Ouei tcheou.

Y tai était un prince naturellement doux, paisible, & plein de tendresse pour son peuple. Comme il n'avait fait la guerre que pour recouvrer une place qui avait été enlevée à son prédécesseur, dès qu'il vit les troupes de retour, il fit dire aux généraux des frontières de l'empire, qu'il ne tiendrait qu'à eux de vivre en paix ; & pour leur persuader combien ses intentions étaient sincères, il publia un ordre, qui enjoignait à tous ses officiers de se tenir simplement sur la défensive.

Les Chinois de leur côté se comportèrent avec générosité en différentes occasions. Si ta meou, Tou fan de nation, & gouverneur de Ouei tcheou, offrait de livrer sa place à Ly ti yeu, qui commandait les troupes chinoises sur les frontières de l'empire. Les officiers étaient presque tous d'avis qu'il fallait accepter ses offres, mais un des principaux nommé Ni ou fan, s'y opposa fortement.

> — Un grand empire comme le nôtre, dit-il, doit faire plus de cas de la bonne foi que de la prise d'une place. Si nous sommes les premiers à rompre la paix, nous autorisons les infidélités passées des Tou fan ; les plaintes que nous en avons fait, deviennent dès lors injustes ; tout ce qu'ils pourraient faire dans la suite, soit en pillant, soit en ravageant nos frontières, va être justifié par notre exemple.

On se rendit à ses raisons, & il fut conclu qu'on refuserait les offres du gouverneur.

Y tai profita du loisir que lui donnait la paix, pour policer ses peuples, par de nouvelles lois, & par le soin qu'il prit de n'avancer aux emplois publics, que ceux qui en étaient les plus dignes. S'il apprenait que quelqu'un se distinguât par sa science & par son application à l'étude, il le préférait à ceux qui avaient une égale habileté dans le maniement des affaires.

Ayant entendu parler d'un lettré de grande réputation nommé Cham pi pi, qui n'avait d'autre mérite connu que celui de se rendre très habile, il le fit venir à la cour de l'extrémité du royaume. Il voulut l'interroger lui-même, & l'entendre discourir sur différents sujets : il en fut si satisfait, qu'il le nomma gouverneur de la ville & du département de Tchen tcheou, c'est maintenant Si ning.

Champ pi pi eut beau représenter qu'il n'était né que pour les livres ; que ce poste demandait un homme de guerre, p.048 & qu'à l'âge de quarante ans il n'était plus temps de faire son apprentissage des affaires d'État, le roi lui ordonna d'accepter ce gouvernement, & d'aller incessamment en prendre possession.

Ce prince, qui, par la sagesse & la douceur de son gouvernement, avait gagné le cœur de tous ses sujets, mourut sans laisser après lui de postérité. Ta mo, que les droits du sang approchaient le plus près du trône, fut reconnu sans nulle difficulté de tous les États pour le successeur légitime.

Ce fut un prince entièrement livré à ses plaisirs. Il vécut en paix avec ses voisins mais ses emportements, ses violences, & les cruautés qu'il exerça, le rendirent si odieux à ses sujets, qu'ils abandonnaient en foule leur patrie, pour se mettre à couvert de ses continuelles vexations. Ce fut par lui que commença la décadence de ce royaume.

842. Le désordre augmenta bien davantage après sa mort : comme il n'avait point laissé d'enfants, ni nommé de successeur, un des ministres gagné par la reine veuve, fit d'abord proclamer roi le fils de Paivé son favori, & l'un des plus grands du royaume.

Au premier bruit qui se répandit du choix qu'on venait de faire, Kie tou na premier ministre d'État, courut au palais, & s'y opposa.

> — La famille royale est-elle donc éteinte, s'écria-t-il ? & n'est-ce pas un crime de chercher ailleurs un roi ?

Son zèle lui coûta la vie : on le tua dans le temps qu'il se retirait.

Cette conduite de la cour révolta presque tous les esprits ; mais ils

furent bien plus irrités, lorsqu'ils apprirent que ce roi qu'on leur donnait, n'était qu'un enfant de trois ans, dont le nom ne servirait qu'à autoriser toutes les entreprises du favori. Enfin le parti de la reine se trouva si puissant à la cour, qu'on fut contraint de plier, & de reconnaître ce jeune prince avec les cérémonies ordinaires.

Quand cette nouvelle vint à l'armée, qui était alors près des frontières, le grand général Lu kong ge refusa de recevoir les ordres qui lui furent envoyés de la cour, & pensa même à se faire roi.

C'était un homme d'une ambition démesurée, fier, plein de son mérite, extrêmement colère, & souvent cruel ; mais d'ailleurs il avait de la bravoure, & de l'adresse, & il était capable des plus grandes entreprises. Il saisit donc sans balancer cette occasion de monter sur le trône. Il fit d'abord courir le bruit qu'il se préparait à venger la maison royale, en exterminant les usurpateurs de la couronne : il leva de nouvelles troupes, dont il grossit son armée, & vint en diligence au-devant de celle du nouveau roi : il la défit entièrement, il prit & pilla Ouei tcheou & par la jonction d'un grand nombre d'officiers & de mécontents qui étaient venus le trouver avec leurs troupes, il se trouva à la tête de cent mille combattants. Il ne s'agissait plus que de faire entrer les gouverneurs des provinces dans son projet, & c'est à quoi il pensa d'abord.

Cham pi pi était un des principaux : il s'était fait une grande réputation, parmi tous les gens de guerre. Dès qu'il fut chargé du gouvernement de Tchen tcheou par le roi Y tai, il s'était tellement appliqué à discipliner ses troupes en leur faisant faire souvent l'exercice, & en leur apprenant divers stratagèmes de guerre, qu'on les regardait comme les meilleures troupes de l'État.

Lu kong ge voulut le sonder d'abord, & après lui avoir écrit une lettre captieuse, il s'avança vers sa ville. Cham pi pi pénétra le dessein du général, & résolut de le traverser. Pour le tromper à son tour, il lui fit une réponse si modeste, que Lu kong ge ne douta point qu'il ne l'eût gagné à son parti. Aussitôt après le départ du courrier, Cham pi pi se mit en marche avec toutes ses troupes il fit tant de diligence, qu'il arriva

presque en même temps que p.049 sa lettre. Il fit attaquer sur le champ l'armée de Lu kong ge beaucoup plus forte que la sienne mais dans la surprise où il trouva ce général, il n'eut pas de peine à la défaire.

Lu kong ge après avoir rallié le reste de ses troupes, se retira la rage dans le cœur. Il vit bien que Cham pi pi serait un grand obstacle à ses vues ambitieuses, d'autant plus qu'il avait publié dans son gouvernement qu'il fallait se donner un roi qui fût du sang royal & que si cela n'était pas possible, il valait mieux se soumettre à l'empereur de la Chine, que de favoriser l'ambition d'un sujet rebelle.

Lu kong ge après avoir rétabli son armée, crut que pour se faire un nom, & gagner l'affection de sa nation, il fallait entrer sur les terres des Chinois, & les abandonner au pillage. Il eut au commencement quelque succès, mais bientôt il fut battu par les généraux chinois, qui enlevèrent ensuite aux Tou fan la ville de Yen tcheou & plusieurs forteresses. Ces pertes n'étonnèrent point Lu kong ge : il crut que s'il était une fois le seul maître du royaume, il ne lui serait pas difficile de les réparer ; c'est pourquoi il ne songea plus qu'à réduire Cham pi pi. Il avait grossi son armée de nouvelles recrues, & des Tartares anciens alliés des Tou fan auxquels il avait promis le pillage des frontières de la Chine. Il se mit en marche, & arriva près de Tchen tcheou avec une armée formidable.

Cham pi pi sans trop dégarnir sa ville, s'était campé à une certaine distance près de la rivière, & s'était fortifié dans son camp à la première nouvelle de l'approche des ennemis. Il y fut attaqué par Lu kong ge & forcé de l'abandonner. Le parti qu'il prit, fut de passer la rivière, de rompre le pont, & de suivre l'ennemi dans toutes les marches de l'autre côté de la rivière, quoiqu'il vît les dégâts & les ravages que Lu kong ge faisait sur ses terres, à dessein de l'attirer à une action générale, & il ne permit jamais à ses soldats de passer la rivière, ne fut-ce que pour escarmoucher. La brutalité naturelle de Lu kong ge & sa mauvaise humeur augmentée par le peu de succès de ses entreprises, le rendirent si insupportable à ses soldats, qu'ils désertaient en foule. Cham pi pi les recevait avec bonté, & en formait de nouvelles compagnies.

Les Tartares de leur côté, qui ne pouvaient plus souffrir un joug si dur, & qui entrevirent les projets ambitieux du général, se retirèrent. Enfin la désertion qui continuait de plus en plus chaque jour, effraya Lu kong ge : il se crut perdu, & dans le désespoir ou il était, il crut ne pouvoir mieux faire que de se donner à l'empereur de la Chine à certaines conditions. Il partit pour la cour, traita avec Sa Majesté impériale. Quoiqu'il ne pût obtenir tout ce qu'il demandait, il feignit d'être content, & se retira à Co tcheou, ville chinoise, où il passa tranquillement le reste de ses jours.

Pendant que l'ambitieux Lu kong ge s'était rendu le maître de presque toutes les forces de l'État, les princes du sang royal s'étaient retirés en différents quartiers du royaume, où ils avaient de petits domaines. Les uns avaient cherché un asile dans quelques forts qui leur appartenaient vers le Se tchuen, résolus de s'assujettir à l'empereur de la Chine, plutôt que de se soumettre à un usurpateur : d'autres s'étaient cantonnés dans leurs montagnes. Il y en eut, & des plus considérables, qui restèrent dans les terres qu'ils possédaient au voisinage du gouvernement de Cham pi pi. C'est ce qui produisit dans l'État une infinité de troubles, que la sagesse & la valeur de Cham pi pi & de son successeur ne purent jamais apaiser, & c'est ce qui ruina enfin cette monarchie.

Quand les Tou fan divisés en différents partis, furent las de se battre, plusieurs des officiers & des soldats se p.050 réunirent auprès de Pan lo tchi prince de Lou cou, qui était dans les confins du département de Tchen tcheou que les enfants de Cham pi pi avaient conservé à leur nation. Lorsqu'ils se virent un chef du sang royal, ils formèrent bientôt un corps d'armée, & pour rétablir l'honneur de leur patrie par quelque expédition glorieuse, ils résolurent d'attaquer le roi de Hia.

Ce nouveau roi se disait Tartare, & originaire de Tou pa, qui est encore au pouvoir des Tou fan. Il s'était fait un État malgré les Chinois près du fleuve Hoang ho dont la capitale était Hia tcheou & qui s'appelle maintenant Ning hia. C'est de cette ville que ce nouveau royaume a été nommé Hia.

Les Tou fan avaient fort aidé ce prince dans son entreprise, mais ils se plaignaient que leurs services avaient été mal récompensés, & que leurs plaintes avaient été suivies de mauvais traitements de la part des ministres du nouvel État. C'est pourquoi se voyant réunis sous un de leurs princes, ils songèrent à se venger de leur ingratitude.

Le roi de Hia qui était comme le fondateur de ce petit État, se nommait Li ki tsien. Il avait renouvelé la guerre avec l'empire que gouvernait alors la famille impériale des Song. **1103.** Il entra tout à coup avec une armée nombreuse dans la partie occidentale du Chen si, laquelle était limitrophe du petit État qui restait encore aux Tou fan.

Pan lo tchi offrit au commandant chinois d'unir ses forces aux siennes pour détruire cette domination naissante pourvu que l'empereur voulût bien l'honorer d'un titre qui lui donnât plus d'autorité parmi ceux de sa nation. L'empereur agréa la proposition, & lui envoya des patentes de gouverneur général des Tou fan.

Le roi de Hia qui ne savait rien de ces conventions secrètes, après avoir fait quelques ravages, assiégea la ville de Si leang, & s'en étant rendu maître il fit tuer le gouverneur. Il songeait à pousser plus loin ses conquêtes, dans la persuasion où il était que Pan lo tchi venait joindre son armée à la sienne, pour favoriser ses projets. Pan lo tchi se mit en marche avec soixante mille cavaliers, & ayant atteint le roi de Hia en peu de jours, il l'attaqua avec tant de valeur, qu'il défit entièrement sa grande armée. Mais ce prince fut blessé, & mourut ensuite de sa blessure.

Sossolo son successeur pensa sérieusement à rétablir la monarchie ancienne de ses ancêtres. Son petit État ne consistait qu'en sept ou huit villes & quelques pays voisins. Mais il comptait fort sur l'expérience & la valeur de ses troupes qui étaient très aguerries & il espérait que le reste des Tou fan viendrait le joindre, & rechercher sa protection, lorsqu'ils le verraient assez puissant pour les soutenir. Il mit sa cour à Tsong ko tching, où il reprit le même nombre d'officiers avec les mêmes noms qu'avaient les rois ses prédécesseurs. Il leva de nouvelles troupes dans les terres de Li tsing tchin, de Ho tcheou, d'Y tchuen, de Tsing

tang, & généralement dans tout ce qui lui restait des anciens États des Tou fan. Il fit entrer plusieurs fois ses troupes sur les terres de l'empire, mais il fut toujours battu. Enfin il fit sa paix avec la cour impériale.

On n'y était pas sans inquiétude des entreprises du roi de Hia. La puissance de ce prince croissait tous les jours : son orgueil & sa fierté étaient montés à un tel excès, qu'il avait pris le titre d'empereur de Hia. L'empereur fut bien aise d'avoir à lui opposer le prince Sossolo, & pour l'attacher davantage à ses intérêts, il le fit gouverneur général de Pao chun qui était à sa bienséance.

Sossolo mourut sur ces entrefaites, aussitôt après sa mort, la division qui se mit entre ses enfants, achemina la ruine entière de l'État des Tou fan. Ce prince avait eu de sa première femme deux enfants, l'un nommé Hia tchen & l'autre p.051 qui s'appelait Mo tchen tsou. Il eut ensuite d'une seconde femme le prince Ton chen.

Le crédit & la faveur de celle-ci prévalurent si fort, que pour rendre son fils plus puissant, elle persuada à son mari d'emprisonner les enfants du premier lit, & d'obliger leur mère à se faire bonzesse. Mais ils trouvèrent le moyen de se sauver, & de tirer leur mère du monastère où on l'avait enfermée. Alors le peuple qui les avait aidé à sortir de prison, se déclara pour eux. Sossolo qui était revenu de son entêtement, approuva ce qui venait d'arriver. Il permit que Mo tchen tsou demeurât à Tsong co tchin qu'il lui donna en apanage, car il avait transporté sa cour à Tchen tcheou. Il assigna de même Kan ku à son autre fils Hia tchen pour le lieu de son séjour.

A l'égard de son troisième fils Ton chen qui lui parut plus capable de soutenir sa famille, il lui abandonna ses droits & le reste de ses États. Il demeurait à Li tsing tchin, où il était également aimé de ses peuples & redouté de ses voisins ; de telle manière que tous les Tou fan qui habitaient au nord du Hoang ho, lui étaient parfaitement soumis. De plus l'empereur de la Chine lui accorda le gouvernement de tout le pays de Pao chun à la prière de Sossolo qui s'en démit en sa faveur.

Cette grande puissance dont on avait revêtu le cadet, donna de

l'ombrage aux deux aînés & à leurs familles, qui craignaient d'en être quelque jour opprimés. Ils se rassurèrent néanmoins sur leur droit d'aînesse, & sur les précautions qu'ils prirent, & ils moururent tranquilles dans les villes de leur apanage.

Mou tching fils de Hai tchen moins tranquille que son père sur ce qu'il avait à craindre de la puissance du prince Ton chen, prit la résolution de se donner à l'empereur, & de lui livrer Kan ku, Ho tcheou, & toutes les terres dont il était le maître. Comme la ville de Ho tcheou était une place très importante pour la sûreté des frontières de l'empire, l'empereur reçut avec joie la proposition de Mou tching : il lui accorda à lui & à ses descendants généralement tout ce qu'il demanda pour vivre avec honneur dans l'empire.

Mo tchen tsou eut pour héritier son fils Kiao kiting qui fut fort aimé dans son petit État, mais qui ne survécut que quelques années à son père. Son fils Hia tcheng lui succéda : c'était un prince emporté, violent, & cruel ; il révolta ses sujets de telle sorte, qu'ils entreprirent de le déposer, & de mettre en sa place son oncle Sounan. La conjuration fut découverte ; Sounan & presque tous les complices furent égorgés.

Un des principaux officiers nommé Tsien lo ki trouva le moyen de s'échapper, & emmena avec lui Tchosa qui était de la famille du prince. Il s'empara de la ville de Ki kou tching, & il le fit proclamer prince de ce petit État. Hia tcheng y accourut aussitôt avec toutes ses troupes, emporta la place & fit mourir Tchosa. Tsien lo ki au milieu de tous ces troubles trouva encore le moyen de se sauver à Ho tcheou.

Le général Van tchao avait été fait gouverneur de cette place par l'empereur de la Chine. Tsien lo ki lui persuada que la conquête du pays de Tsing tang était très facile, & qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'en rendre le maître. Van tchao le crut, & attaqua d'abord la petite ville de Mo tchouen, qu'il n'eut pas de peine à prendre. Ce fut alors que le prince Hia tcheng se voyant détesté de ses peuples & vivement attaqué par les Chinois, prit le parti de se donner à l'empereur à des conditions avantageuses ; il vint lui-même trouver Van tchao, lui offrit toutes les

terres de sa dépendance, & obtint tout ce qu'il demandait. L'empereur ratifia le traité, & donna le gouvernement de ce département à Hou tsong hoa.

La même chose arriva à Lonc fu, un p.052 des fils de Mou tching qu'un des chefs des Tou fan avait introduit dans la ville de Hi pa ouen. Après plusieurs combats que lui livra Van tchao où ce prince se distingua par une valeur surprenante, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il se soumit par un traité avantageux que l'empereur ratifia : & par là toutes ses terres furent réunies à l'empire.

La famille du troisième fils de Sossolo subsista plus longtemps dans la splendeur. Elle ne fut dépouillée de sa principauté que par les Mongoux, qui prirent le nom d'Yuen & de Yuen tchao après la conquête de la Chine.

Au milieu des troubles qui s'élevèrent dans le XIIe siècle entre les empereurs Chinois de la dynastie des Song, & les rois des Tartares orientaux Nu tche, qui prirent le nom de Kin, la famille de Ton chen s'allia avec les rois de Hia, & sous cette protection elle gouverna assez paisiblement ses États : mais enfin elle fut enveloppée dans la ruine commune par les victoires du fondateur des Yuen, que nos livres européens nomment Ging hiscan, & les Chinois Tchin ki se han.

L'année 1227 suivant l'histoire chinoise est l'époque de la ruine entière des Tou fan. Depuis ce temps-là ils sont demeurés dans leur ancien pays, sans nom, sans force, & trop heureux d'y vivre en repos. Tant il est vrai que la division du gouvernement renverse presque toujours les monarchies les plus florissantes. Les Tou fan se firent toujours respecter de leurs voisins, tandis qu'ils eurent des rois capables de les bien conduire.

Quoique la forme du gouvernement ait changé parmi les peuples de Tou fan, leur religion a toujours été la même. L'idolâtrie de Fo était la religion de leurs rois & de leurs princes, comme elle l'est encore des chefs de la nation. Les bonzes lamas, & quelquefois aussi les bonzes Ho chans avaient beaucoup d'autorité dans leur cour : on les choisissait

même pour être ministres d'État, en certaines occasions pour commander les armées.

La superstition n'a fait que croître parmi les Tou fan depuis leur décadence. Sous les empereurs Yuen les lamas devinrent si puissants, que les familles tartares se faisaient un honneur d'avoir un de leurs parents parmi ces bonzes. C'est là apparemment ce qui introduisit chez les Tou fan alors soumis aux Yuen, la coutume de donner à un lama de la famille le pouvoir de gouverner & de punir.

C'est aussi ce qui a beaucoup contribué à l'extrême attachement qu'ils ont pour Fo. Ils ne sont libéraux que quand il s'agit d'honorer cette idole qu'ils enrichissent par leurs offrandes : car ils ont de l'or dans quelques-unes de leurs rivières, & ils savent assez bien le mettre en œuvre, surtout pour en faire des vases & de petites statues.

L'usage de l'or est même très ancien parmi eux, puisque les livres chinois rapportent que sous un empereur de la dynastie des Han, un officier ayant été envoyé chez les Tou fan, pour se plaindre des ravages qu'avaient fait quelques-uns de leurs chefs réunis en corps d'armée, ils tâchèrent de l'apaiser en lui offrant de la vaisselle d'or. Cet officier la refusa, en faisant dire aux Tou fan que le riz dans des plats d'or était pour lui sans saveur.

Leur pays est fort montagneux : il est entre les fleuves Hoang ho au nord, Ya long à l'occident, & le Yang tse kiang à l'orient. Néanmoins entre ces montagnes, il y a d'assez belles plaines, qui sont semblables à celle de Se tchuen & d'Yun nan. On en trouve principalement sur les bords du grand & beau fleuve Ya long. Mais on ne voit nulle part ni ville ni forteresse : on doit cependant y trouver des vestiges de villes puisqu'il est certain qu'il y en a eu autrefois. La source du Ya long est entre le 34e & le 35e degré de latitude, & au 19e de longitude. Il est large & profond.

p.053 Les sources du grand fleuve Yang tse kiang qui traverse toute la Chine, sont dans le pays des Tou fan. La plus célèbre dont parlent les livres les plus anciens de la Chine, est nommée par les Chinois He choui

au-dessous du 33e degré de latitude, & au 15e de longitude : mais elle est appelée par les Tou fan, Tchounac, & vient d'une chaîne de montagnes qu'ils nomment Tchourcoula.

On a cru devoir marquer ceci en particulier, parce qu'on trouve dans les livres chinois de géographie, bien des choses fausses sur le grand fleuve Yang tse kiang. Ces auteurs n'ont écrit que sur des bruits populaires, & dans un temps où il n'y avait presque aucun commerce avec le Thibet, ni avec les Tou fan.

@

DES TARTARES DE COCONOR

@

Au-delà de Si ning, hors des portes de la grande Muraille, sont ses terres des Tartares de Coconor. Ils sont proprement Eluth de nation : mais depuis l'extinction de la famille royale, nommée Yuen tchao, ils habitent à l'occident de la Chine le long de la province Se tchuen, entre cette province & le Thibet. Ils ont pris leur nom d'un grand lac que les Chinois nomment Si hai c'est-à-dire, mer occidentale, & qu'ils appellent en leur langue, Coconol, ou Coconor.

Tout ce pays est assez étendu : il a plus de sept degrés nord & sud, & est séparé de la Chine par des montagnes si hautes & si escarpées, qu'elles servent de grande Muraille presque partout ; on en voit cependant quelques pans vers les gorges des montagnes, surtout dans les lieux qui sont fréquentés par les Coconor, & par d'autres étrangers, comme par exemple, Tsong sang ouei, où sont quelques bataillons sous la conduite d'un tsong ping, qui a encore d'autres troupes en différents portes, dont il dispose suivant le besoin.

La marchandise principale de Tsong sang ouei, est une espèce d'étoffe de laine nommée pou lou, assez semblable à notre frise, mais trois ou quatre fois plus étroite. C'est l'ouvrage des Tartares de Coconor & des Si fan qui savent fort bien la teindre, & qui en vendent de toutes sortes de couleurs. Dans le pays on en fait assez souvent des habits longs, & à Peking on en couvre les selles.

Le pays de ces Tartares, qui borde en dehors le Se tchuen, n'est point contigu au royaume de Pegou & d'Ava, que les Chinois nomment Mieu, & Ya oua, quoiqu'il soit à son midi, parce qu'entre l'un & l'autre sont des montagnes affreuses & inaccessibles, habitées par des nations presque inconnues, & qui, au rapport des Chinois d'Yun nan leurs voisins, sont fort sauvages, sans nulle police, & sans lois.

Celle qui est la plus septentrionale, & qui confine avec les Tartares Coconor, est appelée Nou y, & la plus méridionale au-dessus du

royaume d'Ava au 25e degré 33 minutes est nommée Li se sur les limites de Tun tchang fou.

Les entrées de ces montagnes, qui font aussi une bonne partie des bornes occidentales, ne sont pas plus fortifiées que celles de Se tchuen : mais eu égard au pays, elles suffisent pour la sûreté de l'État & du commerce qui se fait avec Ava par Teng ye tcheou, ville médiocre, d'où dépendent les gardes de la gorge la plus voisine, & la plus fréquentée par les marchands.

Il a été encore moins nécessaire de munir les entrées qui laissent les montagnes au midi d'Yun nan & de la Chine, le long des confins des royaumes de Laos & de Tong king : car outre que l'air de ce pays est mortel aux étrangers, p.054 il arrive que la plus grande partie de l'année tout y est inculte, sauvage, plein de rivières & de torrents très dangereux ; ce qui fait qu'il y a peu de Chinois qui fassent commerce, soit avec le royaume de Laos, qu'ils nomment Lao choua, ou Lao se, soit avec le Tong king.

Cependant le Père Régis en a trouvé à Yun nan fou qui étaient allés faire leur trafic jusque sur les limites de l'un & de l'autre royaume, & il a profité de leurs mémoires & de leur journal, pour déterminer quelques points de la partie méridionale à Yun nan, proportionnant leurs journées à des distances mesurées entre les lieux, par où l'on avait passé en faisant la carte des villes voisines.

La nation chinoise a étendu sa domination jusqu'à ces chaînes de montagnes inaccessibles, qui, dans une si prodigieuse longueur, ne sont interrompues que par de grosses rivières, & semblent avoir été faites pour servir de bornes naturelles à un grand royaume. On s'est mis peu en peine des plaintes & des efforts de quelques nations peu considérables, qui demeuraient enclavées dans cette enceinte, ainsi qu'on l'a remarqué des Si fan, lesquels ont été enfermés par la grande Muraille de Si ning & de Kia yu koan. Les Chinois n'ont pas cependant tenu une conduite égale avec ces diverses nations, ainsi que nous allons l'expliquer.

@

DE LA NATION DES LO LOS

@

La nation des Lo los dominait dans le Yun nan & était gouvernée par différents souverains : les Chinois après y avoir construit quelques forts & quelques villes dans de petites plaines qui étaient incultes, & avoir livré quelques combats, prirent le parti de s'attacher ces peuples, en donnant à leurs seigneurs à perpétuité les sceaux & tous les honneurs des mandarins chinois avec les titres de tchi fou, de tchi tcheou &c. à condition néanmoins qu'ils reconnaîtraient l'empereur, & qu'ils dépendraient du gouverneur de la province dans les affaires ordinaires, de la même manière que dépendent les mandarins chinois du même rang ; que d'ailleurs ils recevraient de l'empereur l'investiture de leurs terres, où ils ne pourraient exercer aucune juridiction, qu'ils n'eussent reçu son agrément, l'empereur s'engageant de son côté à investir le plus proche héritier.

Les Lo los sont aussi bien faits que les Chinois, & plus endurcis à la fatigue. Leur langue est différente de la langue chinoise : ils ont une manière d'écrire qui paraît être la même que celle des bonzes de Pegou & d'Ava. Ceux-ci se sont insinués chez les plus riches & les plus puissants des Lo los y qui sont dans la partie occidentale d'Yun nan, & y ont bâti de grands temples d'une structure bien différente de la chinoise. Les cérémonies, les prières & tout le culte sacré est le même que dans le Pegou.

Les seigneurs Lo los sont les maîtres absolus de leurs sujets, & ont droit de les punir, même de mort, sans attendre la réponse du viceroi, encore moins de la cour. Aussi sont-ils servis avec un empressement & un zèle incroyable. Chacun regarde comme une fortune d'être admis à servir dans le palais. Ce nom convient mieux à ces édifices, qu'à tant de tribunaux chinois, qu'on appelle ainsi dans quelques relations, quoique pour la plupart ils soient mal entretenus & peu habitables. Les Lo los qui regardent la salle où ils donnent audience, & tous les autres appartements, comme leur bien, ont soin de les tenir en bon état, & de les embellir.

Outre les officiers de leur maison, & p.055 d'autres qui servent par quartier, ils ont des capitaines qui commandent la milice de tout le pays. Une partie de cette milice consiste en cavalerie, l'autre est composée de piétons, qui sont armés de flèches, de lances, & souvent de mousquets.

Quoique les chevaux d'Yun nan, de même que ceux de Se tchuen soient les plus petits de la Chine, ils n'en sont pas moins estimés ; car non seulement ils sont d'une belle couleur & bien proportionnés, mais encore ils sont forts, vifs, & assez dociles.

Il faut qu'il y ait des mines de fer & de cuivre dans les montagnes de leur ressort, car ce sont eux-mêmes qui fabriquent leurs armes. Les Chinois leur en portent quelquefois, & l'on en trouve qui ont soin de s'insinuer dans les maisons de ces seigneurs, & de s'enrichir aux dépens de leurs sujets.

Du reste le pays est abondant en toutes sortes de denrées, & a des mines d'or & d'argent. L'habit du peuple Lo lo consiste en un caleçon, une veste de toile qui ne passe pas les genoux, & un chapeau de paille ou de rotin ; il a les jambes nues & ne porte que des sandales.

Les seigneurs portent l'habit tartare de satin ou de damas. Les dames au-dessus d'une longue robe qui va jusqu'aux pieds, portent un petit manteau qui ne leur pend que jusqu'à la ceinture. C'est ainsi qu'elles montent à cheval, même dans les visites qu'elles rendent accompagnées de leurs suivantes pareillement à cheval, & de domestiques à pied.

@

DE LA NATION DES MIAO SSE

@

Les Miao sse sont répandus dans les provinces de Se tchuen, de Koei tcheou, de Hou quang, de Quang si, & sur les frontières de la province de Quang tong. Sous ce nom général sont compris divers peuples ; la plupart ne diffèrent entr'eux qu'en certains usages, & par quelque légère diversité dans la langue. Tels sont les Miao sse de Se tchuen, de l'ouest du Hou quang, & du nord de Koei tcheou. Ils sont moins doux & moins civilisés que les Lo los, & plus ennemis des Chinois.

Pour les soumettre, ou du moins pour les contenir, on a bâti d'assez grosses places dans de méchants endroits avec une dépense incroyable : mais par là on a réussi à interdire la communication réciproque. Ainsi les plus puissants de ces Miao sse sont comme bloqués par des forts & des villes qui coûtent beaucoup à l'État, mais qui en assurent la tranquillité. Ceux dont nous parlons maintenant, sont aussi maîtres de leurs peuples que les Lo los, mais ils n'ont point reçu à leur exemple la dignité de tchi fou, de tchi tcheou &c. Ils sont censés soumis, pourvu qu'ils se tiennent en repos ; s'ils font des actes d'hostilité, ou pour se venger des Chinois, voisins souvent incommodes, ou pour donner des preuves de leur bravoure, dont ils se piquent, croyant être mieux à cheval qu'aucune autre nation, on se contente de les repousser dans leurs montagnes, sans entreprendre de les y forcer. Le viceroi de la province a beau les citer de comparaître même par procureurs, ils ne font que ce que bon leur semble.

On a vu un de ces seigneurs Miao sse qui ayant été invité de venir à un rendez-vous, où il était attendu par les vicerois d'Yun nan, de Koei tcheou, de Se tchuen & deux Grands de Peking envoyés de la cour, pour examiner les plaintes qu'un des gouverneurs avait fait de sa conduite, refusa constamment de s'y rendre : les Grands de la cour jugèrent à propos de dissimuler, & de traiter avec p.056 lui par la voie de la négociation.

Ces seigneurs ont non seulement leurs officiers ainsi que les Lo los, mais ils ont encore sous eux de petits seigneurs, qui quoique maîtres de leurs vassaux, sont comme feudataires, & obligés d'amener leurs troupes quand ils en reçoivent l'ordre. Les maisons de ces seigneurs sont aussi bonnes que les meilleures des Chinois ; leurs armes ordinaires sont l'arc & la demi-pique. Les selles des chevaux sont bien faites & différentes des selles chinoises, en ce qu'elles sont plus étroites, plus hautes, & qu'elles ont les étriers de bois peint.

Ils ont des chevaux fort estimés, soit à cause de la vitesse avec laquelle ils grimpent les plus hautes montagnes & en descendent au galop, soit à cause de leur habileté à sauter des fossés fort larges. On en trouve à vendre dans ces quartiers-là, mais à un prix excessif.

Les grands mandarins en reçoivent quelquefois en présent de leurs subalternes, qui les achètent chèrement pour gagner les bonnes grâce de leurs protecteurs ; ou même des seigneurs Miao sse, lorsqu'ils vivent avec eux en bonne intelligence. Les Chinois en racontent des choses surprenantes, mais qui paraissent autant de fables. Ce qu'ils rapportent, & qui n'est pas tout à fait incroyable, c'est que quand il s'agit de choisir les officiers des troupes, on oblige les prétendants de faire sauter au cheval qu'ils montent, un fossé d'une certaine largeur, dans lequel on a allumé un feu clair, & d'ordonner aux soldats de descendre au galop & à bride abattue des plus hautes montagnes. Enfin ils racontent beaucoup d'autres choses semblables, où l'on court de grands risques, supposé qu'elles soient possibles à l'égard d'un petit nombre de braves de cette nation.

Les Miao sse qui sont dans le milieu & au midi de la province de Koei tcheou diffèrent de ceux-ci par l'état différent dans lequel ils se trouvent : car sans nous arrêter aux divers noms que leur donnent les Chinois du pays, qui sont des noms de colonies venues d'ailleurs, ou envoyées par les empereurs & les conquérants de cette province, on peut les diviser en Miao sse non soumis, & en Miao sse soumis.

Ceux-ci sont encore de deux sortes : les uns obéissent aux magistrats chinois, & font partie du peuple chinois, dont ils ne se

distinguent que par une espèce de coiffure qu'ils portent au lieu de bonnet ordinaire, qui est en usage parmi le peuple à la Chine.

Les autres ont leurs mandarins héréditaires qui sont originairement de petits officiers, lesquels servaient dans l'armée chinoise de Hong vou au commencement de la dernière famille royale, & qui par récompense furent établis maîtres, les uns de six, les autres de dix, ou même d'un plus grand nombre de villages Miao sse conquis.

Ces nouveaux maîtres furent soutenus par les garnisons placées en différents postes les meilleurs du pays, où sont les villes qu'on y voit encore aujourd'hui. Les Miao sse s'accoutumèrent insensiblement au joug, & maintenant ils regardent leurs mandarins comme s'ils étaient de leur nation, & ils en ont pris presque toutes les manières.

Ils n'ont pas cependant encore oublié leur patrie. On leur entend dire de quelle province & de quelle ville ils sont sortis, & combien ils comptent de générations dans la province de Koei tcheou, La plupart en comptent quatorze, quelques-uns seize, ce qui s'accorde en effet avec l'ère de Hong vou.

Quoique leur juridiction ne soit pas étendue, ils ne laissent pas d'être à leur aise ; leurs maisons sont larges, commodes, & bien entretenues ; ils jugent en première instance les causes de leurs sujets, ils ont droit de les châtier, mais non pas de les faire mourir. De leurs tribunaux on appelle immédiatement au tribunal du tchi fou, & ils ont p.057 simplement les droits de tchi hien.

Ils s'enveloppent la tête d'un morceau de toile, & ne portent qu'une espèce de pourpoint & de haut-de-chausses. Mais leurs mandarins & leurs domestiques sont vêtus comme les mandarins & les Chinois du pays, surtout quand ils vont à la ville pour visiter le tchi fou, ou quelqu'autre mandarin que ce soit.

C'est par ces mandarins miao sse que les missionnaires qui travaillaient à la carte de ces provinces, ont eu quelque connaissance des Miao sse non soumis, qui sont dans la province de Koei tcheou vers Li ping fou, & qui occupent plus de quarante de nos lieues. Car quoi

qu'ils aient côtoyé le septentrion & l'occident de leur pays, en faisant la carte des villes chinoises & des postes occupés par les soldats qui sont tout au tour, presque à la vue de leurs limites, ils n'en ont jamais vu paraître un seul.

On leur a dit que ces Miao sse non soumis appelés par les Chinois Sing miao sse ou Ye miao sse, c'est-à-dire, Miao sse sauvages, ont des maisons bâties de briques à un seul étage, & semblables à celles des Miao sse soumis. Dans le bas ils mettent le bétail, les bœufs, les vaches, les moutons, les cochons, car de ce côté-ci, on ne voit presque point d'autres animaux, pas même de chevaux, c'est ce qui fait que leurs maisons sont sales & puantes, & qu'on a de la peine à loger dans le haut, lorsqu'on n'y est pas accoutumé. Et en effet les Tartares aiment mieux loger dans de misérables casernes de soldats, que dans ces maisons, qui d'ailleurs paraissent assez bien bâties.

Ces Miao sse sont séparés en villages, & vivent dans une grande union, quoiqu'ils ne soient gouvernés que par les anciens de chaque village. Ils cultivent la terre, ils font de la toile, & des espèces de tapis qui leur servent de couvertures pendant la nuit. Cette toile n'est pas bonne, & ressemble à de méchantes mousselines : mais les tapis sont fort bien tissus. Les uns sont de soie plate de différentes couleurs, rouge, jaune, & verte, les autres de filets crus d'une espèce de chanvre qu'ils ont pareillement soin de teindre. Ils n'ont pour habits qu'un caleçon, & une espèce de casaque qu'ils replient sur l'estomac.

Les marchands chinois trouvent le moyen, apparemment par l'entremise des mandarins miao sse soumis, de commercer avec les Miao sse sauvages, & d'acheter les bois de leurs forêts. Ceux-ci les coupent, & les jettent dans une rivière qui coule au milieu de leur pays.

Les Chinois qui sont de l'autre côté un peu plus bas, les reçoivent & en font de grands radeaux. Le prix de la marchandise reste entre les mains de celui dont on est convenu ; ce prix consiste ordinairement en certain nombre de vaches, de bœufs, & de buffles. Des peaux de ces animaux les Miao sse se font des cuirasses, qu'ils couvrent de petites plaques de fer ou de cuivre battu ; ce qui les rend pesantes, mais aussi

très fortes, & d'un grand usage chez ces nations.

Parmi les Miao sse soumis, on en voit qui ont leurs chefs ; mais ces chefs n'ont pas le pouvoir de les juger. Ils diffèrent cependant du peuple chinois, en ce qu'ils n'habitent que dans leurs villages, & qu'ils ne viennent point à la ville à moins de quelque grande nécessité.

Ceux que les Chinois appellent mou lao, c'est-à-dire, rats de bois, & qui n'habitent qu'à trois ou quatre lieues des postes d'Yun nan par la province de Koei tcheou, sont mieux vêtus que tous les Miao sse de la province. La forme de leur vêtement est celle d'un sac à manche large par les bouts, & taillé en deux pièces au-delà du coude. Il paraît dessous une espèce de veste d'autre couleur. Les coutures sont chargées des plus petites coquilles qu'ils puissent trouver dans les mers d'Yun nan, ou dans les lacs du pays. Le bonnet & le reste sont à peu près de même. La matière est faite de gros fils retors d'une espèce de chanvre p.058 & d'herbes qui nous est inconnue. C'est apparemment celle qu'on emploie pour faire les tapis dont nous avons parlé, qui est tantôt tissue toute unie, & d'une seule couleur, & tantôt à petits carrés de diverses couleurs.

Parmi les instruments de musique dont ils jouent, on en voit un composé de plusieurs flûtes insérées dans un plus gros tuyau, qui porte un trou ou une espèce d'anche, dont le son est plus doux & plus agréable que le chin chinois, qu'on regarde comme une petite orgue à main qu'il faut souffler.

Ils savent danser en cadence, & en dansant ils expriment fort bien les airs, gais, tristes, &c. tantôt ils pincent une manière de guitare ; d'autres fois ils battent un instrument composé de deux petits tambours opposés ; ils le renversent ensuite, comme s'ils voulaient le jeter & le mettre en pièces.

Ces peuples n'ont point parmi eux de bonzes qui les attachent à la religion de Fo. Ainsi libres de ce malheureux engagement, qui est un obstacle considérable aux Chinois & aux Lo los, ils pourraient plus facilement embrasser la vraie religion ; si toutefois ils n'ont pas chez

eux (ce que nous ignorons) des séducteurs encore pires, tels que sont certains jongleurs tartares.

Dans la partie de Hou quang la plus voisine de la province de Quang tong & de celle de Quang si dépendante de Yun tcheou fou, sont des Miao sse encore moins civilisés, quoiqu'ils soient censés reconnaître la juridiction des mandarins voisins, & payer le tribut, qu'ils portent tel qu'il leur plaît & quand il leur plaît : car en certains endroits ils ne permettent à aucun officier du tribunal chinois d'entrer sur leurs terres, & s'il le faisait, il y courrait risque de la vie.

Ils vont pieds nus, & à force de courir sur leurs montagnes, ils se les ont tellement endurcis, qu'ils grimpent sur les rochers les plus escarpés, & marchent sur les terrains les plus pierreux avec une vitesse incroyable, sans en recevoir la moindre incommodité.

La coiffure des femmes a quelque chose de grotesque & de bizarre. Elles mettent sur leur tête un ais léger long de plus d'un pied, & large de cinq à six pouces, qu'elles couvrent de leurs cheveux, les y attachant avec de la cire de sorte qu'elles semblent avoir un chapeau de cheveux. Elles ne peuvent s'appuyer ni se coucher, qu'en se soutenant par le col, & elles sont obligées de détourner incessamment la tête à droite & à gauche le long des chemins, qui dans cette contrée sont pleins de bois & de broussailles.

La difficulté est encore plus grande, quand elles veulent se peigner : il leur faut être des heures entières près du feu, pour faire fondre & couler la cire. Après avoir nettoyé leurs cheveux, ce qu'elles font trois ou quatre fois pendant l'année, elles recommencent à se coiffer de la même manière.

Les Miao sse trouvent que cette coiffure est charmante, & qu'elle convient surtout aux jeunes femmes. Les plus âgées n'y font pas tant de façons : elles se contentent de ramasser sur le haut de la tête leurs cheveux avec des tresses nouées.

Ces Miao sse sont aussi nommés par les Chinois Li gin & Yao sse ; ils ont plusieurs autres noms, ou plutôt plusieurs sobriquets, car tous ces

noms (ainsi qu'on a pu déjà le remarquer) & d'autres semblables, sont autant de noms de mépris & de raillerie, que le peuple chinois ne leur épargne pas.

Ceux qu'on nomme Pa tchai sur les frontières de Quang tong, & Lou tchai sur celles de Quang si sont encore plus redoutés que méprisés des Chinois soit du Hou quang, soit de Quang tong leurs voisins. Les premiers sont appelés ainsi, parce que leurs principaux villages sont au nombre de huit ; & les seconds, parce qu'ils en ont six, qui leur servent de retranchements.

Les Chinois ont bâti des places au p.059 septentrion, à l'orient, & à l'occident de ces contrées : elles semblent n'avoir été construites que pour arrêter les incursions de ces petites nations, car elles sont bâties dans des terrains très incommodes. Si on ajoutait à ces places tous les forts qui ont été élevés aux environs de leurs terres, on en compterait plus de vingt.

Quelques-uns de ces forts sont comme abandonnés sous la famille régnante ; il y en a cependant plus de la moitié qu'on entretient encore, & qui sont médiocrement garnis de soldats. Ces Miao sse ne laissaient pas de venir quelquefois fondre sur les Chinois ; mais ceux-ci ont enfin obtenu, qu'ils mettraient entre les mains du mandarin voisin un des leurs, qui répondrait de leur conduite. De plus ils se sont obligés eux-mêmes de laisser les Chinois en repos, soit qu'ils aient dessein de venir faire commerce dans leurs villes, soit qu'ils ne veuillent pas sortir de leurs montagnes.

Les Miao sse de la province de Quang si sont sur un autre pied : ils exercent sur leurs sujets la juridiction de tchi fou, de tchi hien, & c. par un droit qui leur est héréditaire depuis plusieurs siècles. Ils sont originairement Chinois : leurs ancêtres avaient suivi les deux conquérants de ces contrées & du Tong king, nommés Foa pao & Ma yuen. Le premier était le généralissime des corps d'armée envoyés par l'empereur Quang vou ti contre les rebelles du midi & contre les Tong kinois, lesquels profitant des troubles de l'empire, en avaient envahi les terres qu'ils trouvèrent à leur bienséance.

Ma yuen général marcha contre ceux-ci, les repoussa dans leurs anciennes limites, & leur inspira tant de frayeur, que son nom après seize siècles, est encore redouté parmi eux. Il fit élever sur la montagne, qui sert de limite, une colonne de bronze avec ces mots Chinois : Tong tchou tchi tche kio tchi tchi mie, qui signifiaient qu'on *éteindrait les Tong kinois*, s'ils venaient à passer *la colonne de cuivre*.

Les Tong kinois regardent maintenant cette inscription, une des plus anciennes de toute la Chine, comme une prophétie qui marque la durée de leur monarchie, laquelle ne doit être éteinte, que lorsque la colonne de bronze aura été tout à fait consumée par le temps : c'est pourquoi ils ont grand soin de la mettre à couvert des injures de l'air, & de l'environner de grosses pierres pour la rendre plus inébranlable. Ils croient qu'en la conservant, ils fixent la destinée de leur royaume.

Ma yuen laissa de ses officiers & de ses braves soldats vers les frontières pour s'en assurer la possession ; & il les rendit maîtres de tout ce qu'il leur distribua. Ainsi ces mandarins des Miao sse tiennent dès le commencement leur autorité de l'empereur, dont ils sont comme tributaires. Ils ont leurs soldats, leurs officiers, & ne manquent pas d'armes à feu, soit qu'ils les fabriquent dans leurs montagnes, soit qu'ils les achètent des Chinois.

Ce qu'il y a de fâcheux pour ces peuples, c'est qu'ils se font presque continuellement la guerre les uns aux autres, & qu'ils se détruisent mutuellement : la vengeance se perpétue parmi eux, & passe aux descendants : l'arrière-petit-fils s'efforcera de venger la mort de son aïeul s'il croit qu'elle n'a pas été assez vengée. Les mandarins chinois ne sont pas d'humeur à exposer leurs personnes pour établir la paix chez ces peuples ; ils dissimulent aisément, ce qu'ils ne pourraient empêcher qu'en hasardant la vie des soldats chinois.

La langue des Miao sse de Se tchuen, de l'occident de Hou quang, & du nord de Koei tcheou, paraît être la même, ou elle n'est différente que par quelques prononciations & certains mots particuliers. Mais celle des Miao sse vers Li ping fou passe pour être mêlée de chinois p.060 & de vrai miao sse, car les gens de l'une & de l'autre nation s'entendent

fort bien. On dit qu'il y a aussi des contrées entre le Quang si, le Hou quang, & Koei tcheou, dont les Miao sse n'entendent pas ceux qui sont au nord ; c'est ce que les Miao sse soumis assurent.

Tous les Miao sse sont fort décriés dans l'esprit des Chinois. Ce sont, disent-ils, des peuples volages, infidèles, barbares, & surtout d'insignes voleurs. C'est de quoi le Père Régis & les missionnaires avec qui il dressait la carte de ces provinces, ne se sont point aperçus. Ils les ont trouvés au contraire très fidèles à rendre les hardes qu'on leur avait confiées, attentifs & appliqués à ce qu'ils étaient chargés de faire, laborieux, & empressés à servir. Mais peut-être que les Miao sse ont leurs raisons de n'être pas contents des Chinois, qui leur ont enlevé presque tout ce que le pays avait de bonnes terres, & qui continuent à s'emparer de ce qu'ils jugent être à leur bienséance, s'ils ne sont arrêtés par la crainte de ceux qu'ils cherchent à dépouiller.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les Chinois n'aiment ni n'estiment les Miao sse & les Lo los & que ceux-ci aiment encore moins les Chinois, qu'ils regardent comme des maîtres durs & incommodes, qui les tiennent enfermés par leurs garnisons, & comme enclavés au milieu d'eux par une longue muraille, laquelle leur ôte toute communication avec les autres nations, dont ils pourraient tirer du secours.

Si l'on trouve dans le Koei tcheou, & dans les autres terres qui leur ont appartenu, ou qui leur appartiennent encore, des tours, des villes, ou des ponts, tout a été construit par les Chinois. Le pont de fer, comme on l'appelle, qui est sur le grand chemin d'Yun nan dans le Koei tcheou, est l'ouvrage d'un général chinois, dont on voit le nom sur une grande pièce de marbre quand on a passe le Pan ho, c'est un torrent qui n'est pas grand, mais dont le lit est fort profond. Sur chaque bord on a bâti une grande porte entre deux grands massifs de maçonnerie de six à sept pieds de large sur dix-sept à dix-huit de hauteur. De chaque massif oriental pendent quatre chaînes à grands anneaux, qui sont attachés sur les massifs opposés de la rivière occidentale, & jointes ensemble par de petites chaînes qui en sont comme un rets à grande maille. On a jeté dessus de grosses planches liées les unes

après les autres. Mais comme elles se trouvent encore à quelque pas loin de la porte, à cause de la courbure des chaînes qui font ventre, surtout lorsqu'elles sont chargées, on a attaché au plein pied de la porte des consoles, qui soutiennent un plancher, lequel aboutit jusqu'aux planches portées par les chaînes. On a élevé sur les bords de ces ais de petits pilastres de bois, qui soutiennent un petit toit de même matière continué jusqu'à l'un & l'autre bord, & appuyant ses bouts sur les massifs.

Les Chinois ont fait quelques autres ponts à l'imitation de celui-ci, qui est célèbre par tout l'empire, un surtout qui est assez connu sur la rivière de Kin cha kiang dans l'ancien pays des Lo los de la province d'Yun nan ; & dans celle de Se tchuen deux ou trois autres qui ne sont soutenus que sur de grosses cordes. Mais ceux-ci, quoique petits, sont tremblants & peu sûrs ; il n'y a que la seule nécessité qui puisse déterminer à y passer.

Ils ont mieux réussi dans quelques quartiers, soit dans la province de Se tchuen aux pieds des montagnes occupées par les Miao sse, soit dans la province de Chen si, & dans le district de Han tchong fou. Ils ont mis des consoles, & enfoncé seulement des perches de bois dans les rochers des montagnes mêmes, sur lesquels ils ont jeté des madriers, & ont fait des ponts suspendus sur des vallées qui servent de chemin, & quelquefois pendant une assez longue traite.

p.061 Tous ces ouvrages sont des anciens Chinois qui se sont établis dans ces provinces : ce qui fait bien sentir quelle est la supériorité de leur génie, non seulement sur les Miao sse & sur les Lo los, mais encore sur toutes les nations voisines, soit occidentales, soit méridionales.

@

ROUTE

que tinrent les Pères Bouvet, Fontaney, Gerbillon, le Comte & Visdelou, depuis le port de Ning po jusqu'à Peking,

avec une description très exacte & circonstanciée de tous les lieux par où ils passèrent dans les provinces de Tche kiang, de Kiang nan, de Chan tong & de Pe tche li.

@

Ce fut le 26 novembre de l'année 1687 que nous partîmes de Ning po pour nous rendre à Peking où nous étions appelés par l'empereur : nous nous embarquâmes sur le soir avec un mandarin qui nous avait été donné par le gouverneur.

Le 27 au matin nous passâmes par Yu yao hien : c'est une ville du troisième ordre qui est du ressort de Chao hing. Cette ville renferme dans son enceinte une montagne assez haute, où l'on ne voit aucune maison que vers le pied ; une petite rivière sépare la ville d'un palais que Li co lao ayant eu permission de se retirer de la cour, fit bâtir sous le règne du père de l'empereur Van lie, pour éterniser sa mémoire dans le lieu de sa naissance.

Il entoura de murailles un grand espace de terrain qui se peupla dans la suite, & qui est devenu une partie de la ville. Il y a communication de l'une à l'autre par un pont à trois arcades assez bien bâti, & vis-à-vis l'on voit sept ou huit arcs de triomphe, qui se touchent presque les uns les autres.

Ce jour-là sur le soir nous passâmes deux digues : nous arrivâmes d'abord à un passage où on élève les barques pour les faire passer dans un canal, qui est de neuf ou dix pieds plus haut que le niveau de la rivière. On guinde la barque, sur un talus ou espèce de plan incliné pavé de grandes pierres, & quand elle est arrivée au haut, on la laisse couler sur un second plan dans le canal. On trouve sur le passage quantité de gens qui attendent qu'on les loue pour cette manœuvre, dont ils viennent à bout dans l'espace d'un quart d'heure par le moyen de deux virevaux.

Tout le pays que nous vîmes, consiste en de grandes plaines très bien cultivées, & bordées de montagnes désertes & affreuses. Quelques-unes sont couvertes de pins & de cyprès : ce sont les arbres les plus communs qu'on voie depuis Ning po jusqu'à Hang tcheou.

L'arbre qui porte le suif n'est guère moins commun, surtout vers Ning po où l'on ne trouve presque point d'autres arbres. Ils étaient alors dépouillés de feuilles, & couverts de fruits dont la coquille était tombée : de sorte que voyant un fruit blanc & attaché par bouquets à l'extrémité des branches, on eût dit de loin que ces arbres étaient chargés de fleurs.

Le 28 au matin nous passâmes une espèce de lac ou plutôt de bras de mer appelé Tsao hou & ce fut à nos dépens ; car le mandarin nous déclara que n'ayant point d'ordre de l'empereur, il ne pouvait pas hors le district de Ning po obliger les officiers à nous fournir ce qui nous était nécessaire. C'est pourquoi il nous fallut louer de nouvelles barques, & défrayer le mandarin jusqu'à Hang tcheou.

Ce jour-là nous naviguâmes sur ce beau canal dont le P. Martini fait mention, mais dont il ne donne pas une assez belle idée. Ce canal dure l'espace de près de vingt lieues ; il est revêtu d'un côté de grandes pierres plates, longues de cinq à six pieds, larges de deux, & épaisses de deux à trois pouces : son eau est nette & très belle : sa largeur est communément de 20 & 30 pas géométriques & quelquefois de 40 & davantage. Il continue en divers endroits plus d'une lieue en ligne droite, souvent il est double.

Mais ce qui est plus ordinaire depuis le commencement jusqu'à la fin, & que le P. Martini ne dit pas, c'est que de distance en distance on trouve à droite & à gauche plusieurs beaux canaux, qui communiquent avec celui-ci, & qui s'étendent de part & d'autre dans la campagne, où ils se partagent en plusieurs autres, formant un grand nombre d'îles : ce qui fait comme un grand labyrinthe jusqu'aux montagnes, qui bordent ces belles campagnes, lesquelles sont plates & unies comme une glace.

C'est dans cet agréable lieu qu'est bâtie la ville de Chao hing laquelle est traversée par un grand nombre de canaux. Les ponts y sont très fréquents, la plupart d'une seule arcade. Ces ponts sont fort élevés, les arcades ont peu d'épaisseur vers le haut, ce qui les rend plus faibles que les nôtres : aussi n'y passe-t-il point de charrettes : ce sont des portefaix qui transportent les fardeaux ; on passe ces ponts en montant & descendant des escaliers plats & doux, dont les marches n'ont pas souvent trois pouces d'épaisseur. Il y a de ces ponts qui au lieu d'arches, ont trois ou quatre grandes pierres sur des piles en forme de planche. Nous en avons vu dont les pierres avaient dix, douze, quinze, & dix-huit pieds de longueur. On en trouve quantité sur ce grand canal qui sont bâtis très proprement.

La campagne qui en est arrosée est très agréable & très fertile : on découvre de grandes plaines couvertes de riz & de légumes, qui sont la nourriture d'un peuple immense : elle est diversifiée d'une infinité de bouquets de cyprès semés ça & là sur les tombeaux.

Aux environs de Chao hing & de là presque jusqu'à Hang tcheou, on voit une suite continuelle de maisons & de hameaux, qui feraient croire que c'est une ville perpétuelle. Les maisons de la campagne & des villageois y sont bâties plus proprement, & sont mieux entretenues que les maisons ordinaires de quelques villes : aussi ces villages sont-ils plus jolis & plus riants que le commun de nos villages d'Europe.

Le 29 nous passâmes par Siao chan ville du troisième ordre : on juge qu'elle a été ainsi nommée, à cause d'une petite montagne qui se trouve dans un de ses faubourgs. Cette ville est aussi coupée de plusieurs canaux ; ses portes, aussi bien que celles de Chao hing, sont revêtues de plaques de fer.

Le 30 nous prîmes des chaises à une demie-lieue du Cien tang que nous passâmes en moins d'une heure & demie. Cette rivière a dans cet endroit environ quatre mille pas géométriques de largeur, les navires n'y peuvent entrer à cause de ses bas fonds. Son reflux est extraordinaire, une fois chaque année, vers la pleine lune du mois d'octobre.

Quand nous eûmes passé la rivière, nous reprîmes des chaises, fort propres, que les chrétiens de la ville de Hang tcheou avaient eu soin de faire conduire jusqu'au bord. Ils nous accompagnèrent comme en triomphe jusqu'à l'église, où nous trouvâmes le Père Intorcetta, qui avait blanchi dans les travaux de la vie apostolique, & qui n'était pas moins vénérable par son mérite & sa vertu, que par son grand âge.

Comme nous étions appelés à la cour, il nous fallut faire & recevoir plusieurs visites qui étaient indispensables. Pour aller de notre maison au p.063 palais du viceroi, nous passâmes une rue fort droite, large de 25 à 30 pieds, & longue depuis notre maison jusqu'à la porte par où l'on entre dans la ville des Tartares, d'environ une lieue. Le milieu est pavé de grandes pierres plates ; le reste est pavé comme les rues des villes d'Europe, mais sans talut.

Toutes les maisons ont un étage, & au-dessous des boutiques ouvertes sur la rue ; sur le derrière est le canal. Le peuple y paraît en foule comme dans les rues les plus peuplées de Paris, sans qu'on y voie aucune femme.

Cette rue est ornée de plusieurs arcs de triomphe placés de distance en distance, qui font un très bel effet à la vue. Les autres rues, & surtout dans le quartier des soldats & des Tartares, sont bien différentes : les maisons dont elles sont bordées, ressemblent à celles des plus pauvres hameaux : aussi ne sont-elles pas à beaucoup près si peuplées que celle dont je viens de parler.

Nous visitâmes la sépulture des chrétiens ; tout ce quartier, qui est plein de montagnes, est semé de tombeaux dans l'espace de près de deux lieues. Nous allâmes ensuite sur le lac appelé Si hou que le Père Martini dépeint comme un lieu délicieux. Les chrétiens nous y avaient fait préparer à dîner dans une grande barque, qui avait une salle & des appartements fort commodes.

Ce lac qui est d'une eau très claire, a plus d'une lieue & demie de circuit : il est bordé en quelques endroits de maisons assez agréables, mais médiocrement belles. Il faut sans doute que les Tartares, qui ont

saccagé deux ou trois fois cette grande ville, aient ruiné la plupart de ces palais dont parle le P. Martini.

Le 19 décembre nous prîmes congé des mandarins, & après avoir fait embarquer nos caisses, nous fîmes notre prière à l'église où les chrétiens s'étaient assemblés. Ils nous firent fournir à chacun une chaise, & nous conduisirent, comme ils avaient fait à notre arrivée, jusqu'à la barque qui nous était destinée.

Nous passâmes par une rue d'un faubourg, qui a de longueur environ onze ou douze cents pas géométriques vers l'orient : comme nous n'allâmes pas jusqu'au bout, je ne pus pas juger jusqu'où elle pouvait s'étendre.

Cette rue est plus étroite que celle dont j'ai parlé, mais elle est également droite ; les maisons y sont à deux étages & fort pressées. Nous y vîmes autant de monde, qu'on en voit dans les rues les plus fréquentées de Paris, & il n'y paraissait aucune femme.

La barque où nous entrâmes, quoiqu'elle ne fût que du troisième ordre, était très grande & également propre & commode. Elle avait plus de seize pieds de largeur sur environ soixante à quatre-vingt de longueur, & dix à douze pieds de hauteur de bord. Nous y avions une salle avec quatre chambres très commodes, sans compter la cuisine & l'endroit où nos domestiques se retiraient, & tout cela de plein pied. Les chambres & la salle étaient ornées en dedans de sculptures peintes & dorées, le reste était couvert de ce beau vernis, avec un plafond de divers panneaux peint à la manière chinoise.

Ce n'est pas seulement l'empereur qui fait faire de ces sortes de barques : les marchands en ont un grand nombre, dont ils se servent pour faire leur commerce dans les diverses provinces, par le moyen des rivières & des canaux dont le pays est coupé.

Nous avons vu de ces barques qui pouvaient être de deux cents tonneaux ; des familles entières y logent plus commodément que dans leurs maisons, qui certainement ne sont pas si propres.

Nous vîmes plus de quatre cents de ces barques sur le canal où

nous nous embarquâmes. Ce canal qui est au nord-ouest de la ville, s'étend plus d'une grande lieue en ligne droite, & est large partout de plus de quinze toises. Il est p.064 revêtu de part & d'autre de pierres de taille, & bordé de maisons aussi serrées que dans les rues, & aussi pleines de monde. Il n'y en a pas moins dans les barques, dont les deux bords du canal sont couverts.

Nous fûmes arrêtés dans notre barque jusqu'au 20. Il fallut attendre le viceroi, qui voulut nous visiter, & nous remettre le cang ho ou l'ordre du Ping pou, c'est-à-dire, du tribunal souverain pour la milice. Cet ordre portait, que soit que nous fissions notre voyage par eau ou par terre, on nous fournirait tout ce qui serait nécessaire pour être conduits à la cour.

Ce fut donc le 21 au matin que nous partîmes de Hang tcheou. Le canal était partout d'environ 20 à 25 brasses, revêtu de pierres de taille de part & d'autre, & bordé de maisons pendant une grande demie lieue, & les deux bords remplis de grandes barques : nous en comptâmes plus de cinq cents.

Le canal hors du faubourg n'est revêtu de pierres que d'un côté, & de ce côté-là il y a un chemin de pierres pour la commodité de ceux qui tirent les barques. On trouve des canaux de distance en distance ; & dans les endroits où le rivage est bas & inondé, on a construit des ponts plats, faits de grandes pierres, posées trois à trois, & longues de sept à huit pieds chacune, qui forment une espèce de levée.

Environ à quatre lieues de Hang tcheou nous passâmes au travers d'un village appelé Tan ci. Ce village est sur les deux rivages du canal, qui jusque-là depuis Hang tcheou a ordinairement 15, 25 à 30 pas de largeur. Les deux bords sont très bien revêtus de pierres de taille, & forment deux quais longs chacun de quatre à cinq cents pas géométriques, ornés de doubles escaliers qui répondent à l'entrée de chaque maison pour la commodité de l'eau.

Les maisons sont mieux bâties que dans la ville, elles sont plus égales, & l'on dirait que c'est un seul corps de logis, qui s'étend & qui

règne le long de chacun de ces quais. On trouve au milieu du village un beau pont à sept grandes arcades, dont celle du milieu a 45 pieds de largeur. Les autres sont aussi très larges, & vont en diminuant selon les deux talus du pont. On trouve encore deux ou trois grands ponts à une seule arcade, avec plusieurs canaux de côté & d'autre bordés de maisons. A deux lis de ce village, on voit une île au milieu du canal avec une pagode très propre.

Le 22 après avoir passé plusieurs ponts, nous trouvâmes que le canal se rétrécissait. Nous arrivâmes à une ville nommée Che men hien qui est à dix lieues de Hang tcheou. Jusque là nous avons fait presque toujours le nord-est. Tout le pays est encore coupé de canaux avec des ponts : la campagne est plate, fort unie, sans montagnes, plantée de mûriers nains, à peu près comme nos vignobles, & remplie de maisons & de hameaux.

Le 23 nous arrivâmes à Kia hing fou. Nous trouvâmes en passant une belle pagode sur le bord du canal qui s'appelle San co ta, à cause de trois ta, ou tours à plusieurs étages, qui forment son entrée. On en voit un autre plus grand dans un des faubourgs du côté de l'orient.

Cette ville est grande, bien peuplée, très marchande, & a des faubourgs d'une grande étendue. On la compare à Ning po pour la grandeur, mais elle est plus belle & plus riche.

Le 24 nous partîmes de grand matin, & nous entrâmes dans un fort beau canal large de 25 à 30 pas, & dont les eaux sont fort nettes. Nous traversâmes un grand village nommé Ouan kiang king, qui s'étend fort au loin dans la campagne. On passe d'un côté à l'autre sur un pont à trois grandes arcades d'une très belle architecture : celle du milieu a 45 pieds de largeur, & est haute de plus de 20 pieds. Cet ouvrage paraît hardi, p.065 les pierres dont il est construit ont plus de cinq pieds de longueur.

Depuis trois ou quatre lieues en deçà de Hang tcheou le pays est plat, sans montagnes, & assez couvert pour former un beau paysage. Il n'y a pas un pouce de terre inutile, mais les mûriers commencent à y devenir plus rares.

Entre Kia hing & ce village, à un point de partage où le canal se divise en trois branches, on trouve trois forteresses ou tours carrées bâties dans l'eau, & posées en forme de triangle. On nous dit qu'elles servaient autrefois de limites, lorsque les provinces de Kiang nan & de Tche kiang appartenaient à deux différents souverains.

A 20 lis du village que nous quittions, nous passâmes près d'un autre appelé Hoan kia kiun tchin que nous laissâmes sur la gauche. Ce village est de la province de Kiang nan ; nous le prîmes d'abord pour une ville à cause de sa grandeur. Il est coupé & environné de canaux fort larges & tout couverts de barques ; la campagne est très bien cultivée & semée de hameaux. La multitude & la largeur des canaux, jointe à l'égalité des terres où l'on ne voit pas la moindre éminence, font juger que ce pays était autrefois entièrement noyé par le débordement des eaux, & que le Chinois extrêmement laborieux, en ouvrant ces canaux, y a ramassé les eaux répandues dans les campagnes, & a fait de ces terres inondées le plus fertile pays du monde & le plus commode pour le commerce. Nous avons compté jusqu'à douze villages, dont le plus éloigné n'était pas à mille pas de nous, sans parler de tous ceux qu'on découvrait dans le lointain.

Après tout, on nous a dit que ce pays, tout peuplé qu'il paraît, était désert en comparaison de Song kiang, de Nan king, & de la partie méridionale de cette province. Si toute la Chine était peuplée comme nous l'avons vue depuis Chao hing jusqu'à Sou tcheou, je n'aurais pas de peine à croire qu'elle contient beaucoup plus de monde que toute l'Europe ; mais on nous a assuré en même temps qu'il s'en faut bien que les provinces du nord soient aussi peuplées que celles du sud.

Après avoir fait dix lis nous arrivâmes à Pin vang, qui signifie vue égale. C'est un gros village que nous prîmes d'abord pour une ville à cause de la multitude des maisons & de ses habitants. Il est coupé en divers endroits par plusieurs canaux avec des ponts bien bâtis, & grand nombre de barques. Ces canaux tirent leurs eaux d'un grand lac qui est à l'ouest, par où les petites barques prennent leur chemin pour

l'abréger quand elles veulent aller à Sou tcheou, & alors elles ne passent point à Kia hing.

Après ce village, le canal s'étend à perte de vue vers le nord, & continue, en droite ligne, avec la levée revêtue du côté de l'eau de fort belles pierres de taille. On découvre un autre grand lac à l'est, & ces deux lacs s'étendent jusqu'à Ou kiang. Ce fut la nuit que nous passâmes par cette ville, qui est, ainsi que les autres, coupée de beaux canaux. Avant que d'y arriver, nous passâmes sous l'arche d'un pont qui avait 48 pieds de largeur, & qui était haute de 25 pieds.

Une lieue avant Ou kiang nous trouvâmes sur la gauche à l'ouest que la levée était haute de sept pieds, & très bien revêtue de part & d'autre de pierres de taille, ce qui formait une espèce de pont solide : il était percé d'espace en espace de plusieurs arches, par où l'eau du canal communiquait avec la campagne, qui était semée de riz & toute inondée. Cette nuit-là, qui était celle de Noël, nous fîmes nos messes dans la salle, laquelle était aussi stable que si la barque eût été arrêtée.

Le 25 fête de Noël, nous nous trouvâmes le matin au pied des murailles de Sou tcheou dans un grand canal large de 35 ou 40 pieds, qui court nord & sud p.066 le long d'un pan de murailles, dont nous découvrîmes d'une seule vue environ une lieue d'étendue, & presque en ligne droite. Notre barque s'arrêta vis-à-vis d'une grande arche d'un pont magnifique, par dessous lequel on passe dans un grand canal qui court vers l'ouest, & qui va se perdre dans un fort long faubourg.

Sur la rive de la campagne nous vîmes une espèce de gros pavillon ou édifice carré à double toit recoquillé, couvert de tuiles jaunes, & environné d'une muraille percée à jour par le haut, & ornée de plusieurs figures différentes. C'est un monument que les mandarins ont élevé en mémoire de l'honneur que l'empereur Cang hi fit à leur ville, lorsqu'il y vint, & qu'il y parut sans faste, & sans cette pompe qui accompagne d'ordinaire les empereurs chinois. On a gravé sur une pierre de cet édifice l'instruction que l'empereur fit au viceroi pour le gouvernement du peuple.

Nous entrâmes de grand matin dans la ville par la porte de l'ouest, & après avoir fait cinq ou six lis sur différents canaux, nous arrivâmes à notre église, où nous trouvâmes le Père Simon Rodriguez qui gouvernait une chrétienté nombreuse & fervente. Nous vîmes proche de la porte par où nous entrâmes une tour polygone de six à sept étages, & à une grande lieue hors des murailles, une autre tour également haute dans un des faubourgs qui s'étendait à perte de vue.

Ce jour-là nous reçûmes une visite de Hiu lao ye, petit-fils de Paul Siu, ce célèbre colao, qui a été un des plus grands défenseurs de la religion chrétienne. Ce mandarin s'est retiré à Chang hai avec sa famille : il eût été viceroi sans les liaisons qu'il a eues avec Ou fan guey qui s'était révolté contre l'empereur. Il est Han lin c'est-à-dire, un des docteurs du premier ordre, que Sa Majesté choisit comme les plus habiles pour composer, imprimer, & rester ordinairement auprès de sa personne. Cette dignité lui donne un rang considérable ; les billets de visites qu'il envoie sont écrits de la même manière que ceux des vicerois. Cet illustre chrétien, malgré nos oppositions, se mit à genoux en nous saluant, & frappa la terre de son front pour marquer le respect qu'il porte aux prédicateurs de l'Évangile. Le 26 nous allâmes visiter le viceroi de la province qui réside en cette ville. Il nous reçut avec beaucoup de politesse & de civilité, & après un long entretien il nous reconduisit jusque dans sa cour.

Le 28 nous partîmes de Sou tcheou. Nous fîmes d'abord environ deux mille pas vers le nord sur un grand canal, qui règne d'une part le long des murailles de la ville, & a de l'autre part un grand faubourg coupé de canaux en divers endroits, & dont les maisons sont extrêmement serrées. Nous vîmes près d'un quart de lieue de suite double & triple rang de barques si pressées, qu'elles se touchaient toutes par les côtés. Nous rabattîmes ensuite vers l'ouest, quittant le grand canal qui continuait à perte de vue vers le nord. Puis nous naviguâmes sur un nouveau canal plus étroit que le premier, & qui traverse un faubourg bordé de maisons, long d'une grande lieue, & coupé de rues & de canaux.

Après ce que j'ai vu des murailles de la ville de Sou tcheou d'un côté seulement, de la grandeur de ses faubourgs, de la multitude des barques que nous y avons trouvées, & où logent des familles entières, je n'ai pas de peine à croire qu'elle ait plus de quatre lieues de circuit, comme on l'assure, & qu'elle renferme plusieurs millions d'âmes.

Au sortir de ce faubourg, le canal s'élargit considérablement, & s'étend en droite ligne à perte de vue jusqu'à un grand village divisé par des rues & des canaux, où est la douane de Sou tcheou. Depuis cette ville jusqu'à Voussie hien le canal est en ligne droite au nord ouest p.067 l'espace de cent lis, qui sont dix lieues. On ne voit que des barques, qui vont & qui viennent ; on en découvrait quelquefois plus de cinquante d'une seule vue. Un lieue après qu'on a passé la douane, on trouve un pont d'une seule arche qui est large de 50 pieds.

Voussie hien est une ville du troisième ordre de la dépendance de Tchang tcheou. Nous passâmes par le faubourg du sud qui est long d'une demie lieue : il s'étend de part & d'autre sur le canal. Nous côtoyâmes les murailles de la ville, & bien que nous n'en pûmes voir que la moitié, nous jugeâmes que son enceinte était de cinq quarts de lieue. Les murailles ont plus de 25 pieds de hauteur : elles sont peu fortes, mais propres & bien entretenues. La ville est environnée d'un grand fossé qui est une espèce de canal ; l'espace qui est entre le fossé & les murs, est fort uni, & en fait une promenade très agréable : les eaux qui y abondent, forment plusieurs îles à divers canaux, dont l'aspect est charmant : elles sont excellentes pour le thé ; on en transporte dans toute la Chine, & même jusqu'à Peking.

Nous passâmes la nuit dans cette ville là, & le lendemain nous continuâmes notre navigation sur le canal, qui s'étendait toujours en ligne droite au nord-ouest, avec une levée du côté de l'est très bien revêtue des deux côtés de pierres de taille.

La campagne est unie comme une glace & très bien cultivée. On y voit une suite continuelle de hameaux & de villages, qu'on aperçoit sans peine dans des plaines unies comme nos jardins, qui présentent à la

vue le plus agréable spectacle, surtout quand la perspective se trouve terminée par quelque grosse ville.

Le 30 décembre au soir nous arrivâmes à Tchang tcheou fou, ville célèbre & d'un grand commerce. Nous ne fîmes que traverser un de ses faubourgs l'espace d'une demie lieue. Le canal était tellement couvert de barques qui se touchaient les unes les autres, qu'à peine pouvait-on voir l'eau.

Ce soir là on surprit deux voleurs, qui à la faveur des ténèbres s'étaient glissés dans notre barque. L'un d'eux trouva le moyen de s'évader. Nous empêchâmes que l'autre ne fût déféré au mandarin : on le renvoya, & il alla aussitôt gagner une petite barque où étaient plusieurs de ses camarades, avec lesquels il disparut en un instant. On assure que ces voleurs brûlent une espèce de pastille dont la fumée endort.

Le 31 au matin nous sortîmes de Tchang tcheou. Nous trouvâmes que le canal s'était fort rétréci, n'ayant guère que douze pieds de largeur. Les rives étaient hautes de 17 à 18 pieds, mais en droite ligne. A 49 lis de là après avoir passé deux villages nommés Ping niou & Lu chan, le canal continue à perte de vue sur la même ligne. Ces villages sont à demi ruinés, quoiqu'il y reste encore quelques maisons fort propres. Le canal est revêtu de part & d'autre, jusqu'à dix & douze pieds de haut, de belles pierres carrées d'un marbre gris couleur d'ardoise.

A environ deux lieues en-deçà de Tan yang nous fûmes obligés de continuer notre route par terre & de quitter le canal. On l'avait fermé afin de le creuser davantage, pour le rendre navigable aux barques qui portent le tribut à la cour. Quoiqu'il n'y eût qu'un jour qu'il eût été fermé, nous vîmes une infinité de barques arrêtées, & ceux qui les conduisaient, prirent comme nous des voitures de terre.

Le mandarin de Tan yang qui avait été averti de notre arrivée le jour précédent, nous envoya des chaises, des chevaux, & des portefaix pour nous conduire à Tching kiang fou. Ceux qui nous portaient & qui étaient

chargés de notre bagage, faisaient par heure une bonne lieue d'Allemagne, de sorte qu'en moins de deux heures, nous fîmes deux lieues & demie, qui nous restaient à faire pour p.068 nous rendre à Tan yang. Avant que d'y arriver, & à l'extrémité du canal, nous passâmes près d'une tour à sept étages, & sur trois grands ponts de marbre d'une seule arche. Les faubourgs de cette ville sont aussi pavés de marbre : nous fîmes pendant trois quarts d'heure la moitié de son circuit le long des murailles, qui sont de briques, hautes de 25 pieds, & élevées sur des fondements de marbre.

On trouve au nord de cette ville un lac de cinq à six lieues de circuit, le long duquel nous fîmes environ une lieue avant que d'arriver à Ma lin : c'est un village à deux lieues au-delà de Tan yang. Nous y passâmes la nuit dans une maison que les chrétiens nous avaient fait préparer. Quoique ce village n'ait qu'une seule rue, on nous assura qu'il y avait plus de deux cent mille âmes. Il est pavé de marbre, de même que tous les autres qu'on rencontre jusqu'à Tching kiang fou & une partie du chemin, où nous vîmes en divers endroits des pierres de marbre blanc de six pieds de haut, avec quelques figures en relief assez mal faites.

Le 2 janvier nous arrivâmes à Tching kiang. Nous passâmes d'abord par un faubourg long de treize cents pas géométriques & tout pavé de marbre. Les carreaux de marbre, dont le milieu de la rue est pavé, ont trois pieds de long & près de deux de large. Après avoir fait plus d'une lieue le long des murailles qui sont hautes de plus de trente pieds & fort bien entretenues, nous rabatîmes par un pont de marbre dans un autre faubourg.

Nous y trouvâmes une si grande affluence de peuple, que nous avions beaucoup de peine à nous ouvrir un passage.

La ville de Tching kiang n'est pas des plus grandes, car elle n'a qu'une lieue de tour, mais c'est une des plus considérables pour le commerce, & comme une clef de l'empire du côté de la mer, dont elle n'est éloignée que de deux petites journées. C'est aussi une place de guerre, & il y a une grosse garnison. Nous vîmes dix-huit pièces de canons de fer qui formaient une batterie à fleur d'eau.

Nous ne traversâmes qu'une rue de ce second faubourg, où il se trouve une petite montagne ; quand on est monté au sommet, on a un des plus agréables points de vue qui se puisse imaginer. On voit d'un côté la ville & les faubourgs de Tching kiang ; on voit de l'autre côté ce beau fleuve Yang tse kiang que les Chinois appellent fils de la mer, ou Ta kiang, grand fleuve, ou simplement Kiang par excellence, c'est-à-dire, le Fleuve : en effet il semble de ce lieu-là que c'est une vaste mer ; sur l'autre rive vis-à-vis de Tching kiang paraît une grosse ville nommée Koua tcheou. Du moins il ne lui manque que les privilèges qu'on attache aux villes, car elle ne les a pas, & elle n'est regardée à la Chine que comme un ma teou, ou lieu de commerce. Au pied de cette hauteur est le port, sur lequel il y a continuellement un concours de peuple & un fracas extraordinaire. Ce fut là que nous nous mîmes sur des barques, que les officiers nous avaient fait préparer : elles étaient petites, mais tout à fait propres, aussi ne devaient-elles servir que pour passer le fleuve, & nous mener à Yang tcheou. Dans le lieu du fleuve où nous fîmes ce trajet, il a plus d'une lieue de large, & cependant il passe pour être étroit en cet endroit là, en comparaison de la largeur qu'il a plus haut & plus bas. Environ à 700 pas dans le fleuve, on passé près d'une île qui paraît un lieu enchanté. Aussi les Chinois la nomment-ils Kin chan, c'est-à-dire montagne d'or. Elle a environ six cents pieds de circuit, & est revêtue de belles pierres. Au sommet est une tour à plusieurs étages environnée de pagodes & de maisons de bonzes.

Au sortir de la rivière nous entrâmes dans un canal, où il nous fallut passer un tcha, c'est une espèce d'écluse, si cependant on peut lui donner ce nom : les p.069 Chinois à qui j'ai parlé de nos écluses, n'en ont pas la moindre idée. En cet endroit on a resserré le canal entre deux digues revêtues de pierres de taille, qui vont en s'approchant jusqu'au milieu. L'eau y coule avec beaucoup de rapidité, & apparemment qu'on ne la resserre ainsi que pour la forcer à creuser son lit, sans quoi elle ferait une nappe, & ne pourrait avoir assez de profondeur pour porter des barques : à ce passage il y a toujours des hommes prêts à tirer les barques, & ils doivent être très attentifs à ne

les pas laisser aller au gré de l'eau, car elles ne manqueraient pas de se briser, & on ferait infailliblement naufrage.

Nous ne pûmes voir Koua tcheou parce qu'il était nuit, quand nous passâmes par un de ses faubourgs. Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Yang tcheou fou. C'est une belle ville, d'un grand commerce, & très peuplée. On m'assura qu'elle a deux lieues de circuit, & que dans son enceinte & ses faubourgs elle renferme deux millions d'âmes.

Nous en partîmes en litière le 10 janvier à six heures du soir, & nous allâmes coucher à quatre lieues & demie de là, dans un gros bourg nommé Chao pe. Nous fîmes une bonne partie de ce chemin le long du canal sur une belle levée, qui est coupée en trois endroits pour en décharger l'eau dans la campagne.

Le 11 après avoir fait sept lieues d'une traite, nous arrivâmes à Kao yeou tcheou. Tout ce pays est plat & presque inondé. Nous marchâmes sur une grande levée large d'environ trente pieds, & haute de dix ou douze, revêtue en quelques endroits de pierres de marbre carrées, particulièrement du côté du canal que nous laissions à main droite.

Au-delà paraissait un grand lac qui s'étend parallèlement au canal, & a plus d'une lieue de largeur. La campagne qui est sur la droite, est également inondée : il y a néanmoins en divers endroits quelques éminences où l'on sème du riz, & où l'on voit plusieurs hameaux, donc les maisons sont couvertes de roseaux, & les murailles faites de cannes, enduites de terre. Des barques sans nombre à la voile, qui voguaient sur ces campagnes comme sur une vaste mer, faisaient un spectacle assez divertissant.

La ville de Kao yeou tcheou est grande ; nous n'en pûmes juger par nous-mêmes, car nous ne fîmes qu'environ douze cents pas géométriques le long des murailles, qui ont environ trente pieds de hauteur. En y arrivant nous vîmes sur la droite une tour à sept étages dans un de ses faubourgs, & dans la ville un autre édifice carré à six ou sept étages, qui allait s'étrécissant en pyramide terminée d'un petit toit

carré, d'une structure différente de celle des tours. Les faubourgs sont grands, larges, & assez bien bâtis.

Le 12 nous fîmes le matin six lieues sur la levée, qui règne le long du canal & du lac que nous côtoyâmes. Ce lac s'étend comme une vaste mer, à perte de vue. Nous y vîmes une infinité de barques à la voile. Entre le canal & le lac est une autre levée revêtue fort proprement de pierres carrées en plusieurs endroits : tout est plein d'oiseaux sauvages, & l'on y voit de temps en temps des nuages de petits oiseaux qui couvrent une partie de l'horizon. Les corneilles que nous vîmes étaient toutes noires, au lieu que celles que nous avions vues depuis Ning po jusque-là, avaient une espèce de collier blanc au col.

L'après-midi nous fîmes six autres lieues jusqu'à Pao hing hien, le long du canal qui continue toujours entre deux grandes levées avec le lac à main gauche ; à la droite la campagne est plate, à demi inondée, & très bien cultivée proche de cette ville.

Le 14 après avoir fait huit lieues, nous allâmes coucher à Hoai ngnan fou. p.070 C'est une ville considérable, plus peuplée, à ce qui nous parut, & de plus grand commerce que Yang tcheou. Le grand maître des eaux, canaux, & rivières y fait sa résidence. Il occupait alors l'hôtellerie publique, où on loge ceux qui sont appelés par l'empereur, ou envoyés de la cour dans les provinces. Ainsi nous fûmes obligés de loger dans une mauvaise hôtellerie faite de nattes de roseaux, nonobstant le froid & la neige qui tomba la nuit même dans le lieu où nous couchions. Trois mandarins y logèrent avec nous. Ils prirent grand plaisir à voir quelques-uns de nos livres, & se sentirent très obligés de quelques images de papier qui s'y trouvèrent, & qu'on leur donna avec un de nos écus de France, dont ils nous rendirent le même poids en argent. Ils nous invitèrent à prendre du thé dans leur appartement, où ils nous régalèrent de diverses sortes de fruits.

Le marbre est assez commun dans tous ces endroits là : mais les Chinois ne paraissent pas en faire beaucoup de cas : ils ne l'emploient qu'à revêtir les canaux, ou à quelques autres ouvrages publics. Nous vîmes là comme à Tching kiang des rouleaux de marbre qui

ressemblent à des tronçons de colonnes qu'on traîne dans les campagnes sur les terres cultivées pour les aplanir.

Nous partîmes le 15 après-midi pour aller coucher à trois lieues de là dans un grand village, nommé Tching kiang pou, qui est sur la rive australe du Hoang ho, & sur le bord du canal. Entre Hoai ngan & ce village, nous en trouvâmes un autre qui n'est pas fort éloigné des faubourgs de Hoai ngan. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur où sont tombés les premiers ambassadeurs hollandais, qui ont pris ces deux bourgs pour une suite des faubourgs de cette ville, ainsi qu'ils le disent dans leur relation, en donnant à ce faubourg trois bonnes lieues d'Allemagne de longueur.

Nous en avons passé un qui est parallèle aux murailles de la ville & qui à la vérité a une lieue & demie de longueur. La campagne est plate, bien cultivée, à demi inondée en quelques endroits, ce qui est favorable à la culture des campagnes où l'on sème le riz. On voit ici une quantité d'oies, de canards sauvages, de faisans, &c.

Nous nous arrêtâmes le 16 dans ce village, & le lendemain 17 fut presque tout employé à passer le Hoang ho ou fleuve Jaune, à cause de la glace qu'il fallut rompre, & des glaçons qui retardèrent le passage. Cette rivière n'a guère que 450 toises de largeur en cet endroit, qui est éloigné de 25 lieues de son embouchure. Son lit est assez égal : ses rives sont d'une terre argileuse & jaunâtre, & quand elle a longtemps son cours dans une terre semblable, le mélange de cette terre détrempée avec les eaux, les rendent troubles & jaunâtres, ce qui lui a fait donner le nom de fleuve Jaune. Dans le temps que nous le passâmes, cette couleur n'était pas si fort chargée, & paraissait à peine dans l'eau qu'on en puisait. Quand elle s'enfle, & que son cours est plus rapide, comme elle détache alors beaucoup de terre, qui de sa nature est légère, elle est bien plus trouble & plus jaune. Si ce fleuve n'était pas retenu par des digues, qu'il faut sans cesse raccommoder, il ferait d'étranges ravages. Son cours n'était ni lent, ni rapide.

Nous allâmes coucher dans un village. Le chemin est le plus uni & le plus beau qu'on puisse voir, de même que la campagne qui est plate &

découverte comme la Beauce, mais plus belle, mieux cultivée, & pleine de hameaux, qui ne sont qu'à 50, 100 ou 200 pas les uns des autres. A une lieue du fleuve Jaune nous trouvâmes une grande levée interrompue dans un endroit, & liée par une espèce de pont de bois, soutenu de piles de pierres hautes de huit ou dix pieds, long d'environ trois cents pas, dont le dessous est pavé très proprement p.071 de pierres carrées. Nous passâmes ensuite un canal, qui court au nord en ligne droite, parallèle au fleuve Jaune, où il va se décharger. On trouve encore trois autres grandes levées dans la campagne ; ce sont autant de grands chemins qui conduisent à différentes villes.

Jusque là nous n'avons trouvé aucun troupeau de moutons dans notre route, mais nous en avons vu plusieurs de chèvres blanches, & de cochons noirs, peu de vaches & de buffles, quantité de petits mulets, de bourriques, & de mauvais chevaux, qui sont les montures ordinaires des voyageurs. Nous n'avons pas vu un cheval médiocrement beau. Le peuple est si nombreux, que ce sont les hommes qui d'ordinaire servent de bêtes de charge, soit pour porter les fardeaux, soit pour porter les hommes mêmes. La terre, quoique très fertile & bien cultivée, ne peut pas nourrir tout ensemble & les hommes & les animaux. Les maisons des faubourgs & des villages après Hoai ngan sont construites de roseaux & de terre, & couvertes de paille. Il n'y a pas jusqu'aux hôtelleries destinées à recevoir les mandarins, qui sont bâties de la même manière. Depuis le Hoang ho, les terres vont en montant jusqu'à Peking, ainsi qu'on le voit par le cours des rivières.

Le 18 nous fîmes onze lieues pour nous rendre à Sou tsien hien. La campagne est toujours plate, unie, & cultivée avec plusieurs grandes levées, qui sont autant de grands chemins les plus propres & les plus commodes qu'on puisse souhaiter : elles ont de part & d'autres leurs talus très bien entretenus. Ces levées ont ordinairement dix à douze pieds de hauteur au dessus de la campagne, & vingt-cinq à trente pieds de largeur, & quarante par le bas. Tout le haut, de même que le bas, est de même niveau.

Presque toute la journée nous marchâmes le long d'une petite

rivière fort rapide & fort profonde, large de sept à huit pas géométriques, très bien ramassée dans son lit, & qui porte d'assez grosses barques. Elle paraît couler parallèlement au Hoang ho, qui n'en est souvent éloigné que de trois à quatre cents pas. Il y a de l'apparence que nous prîmes la veille cette rivière pour un canal artificiel. La campagne est là partout marécageuse, couverte d'eau en plusieurs endroits, & de petits arbres semblables à des bouleaux.

Nous arrivâmes à Sou tsien hien par une grande levée fort propre. A la droite nous découvrions le Hoang ho. Cette ville est sur une petite éminence ; les murailles en sont à demi ruinées, chacun de ses deux faubourgs vaut mieux que la ville. Nous vîmes proche des murs une espèce de palais nouvellement bâti. C'est un monument en l'honneur de l'empereur Cang hi, qui passa par cette ville en allant à Sou tcheou. La principale partie de cet édifice est une espèce de salon carré, oblong, ouvert de tous côtés, à double toit, couvert de briques vernissées de jaune.

Le 19 nous partîmes de Sou tsien. A une demie lieue de la ville nous trouvâmes sept ponts plats de suite, longs chacun d'environ cent pieds, portant sur des piles ou petites murailles de briques avec des garde-fous, & des arcs triomphaux de bois à chaque extrémité. Ces ponts sont sur une même ligne, & jetés sur divers canaux, qui sont comme un labyrinthe en cet endroit ; on en bâtissait encore un huitième, & au bout de ceux-ci on en trouve un neuvième encore plus long, mais moins proprement bâti.

La campagne est encore assez plate, mais moins unie, moins cultivée, moins peuplée que les jours précédents. La terre est noirâtre, dure, & peu fertile. Nous ne fîmes ce jour-là que six lieues : les maisons qu'on rencontre sur la route ne sont que de terre & de paille.

Le 20 nous ne fîmes que six lieues jusqu'à un gros village nommé Hong hoa pou, qu'on dit être de la province de Chan tong, quoique d'autres nous aient assuré qu'on n'entrait dans cette province que deux ou trois lieues au-delà de ce village. La campagne est plate & plus unie que le jour précédent, & est très bien cultivée. Les hameaux y sont

fréquents. Nous eûmes à passer trois petits ponts de briques de trois ou quatre arcades chacun, qui sont sur des torrents.

On trouve de distance en distance des espèces de guérites élevées dans la campagne pour placer des sentinelles. Depuis Sou tsien il n'y a plus de levée. C'est pour la première fois que nous vîmes un troupeau de moutons : quoique jusqu'à présent nous ayons toujours marché dans des plaines, où le plus souvent on découvre le pays à perte de vue de tous côtés, on ne voyait ni troupeaux, ni prairies. Les Chinois ne laissent reposer aucune de leurs terres, & consument tout ce qu'elle produit.

Le 21 nous commençâmes à voir plusieurs vergers d'arbres fruitiers dans la campagne, laquelle en cela ressemble à plusieurs de nos provinces de France : mais elle est mieux cultivée, & les maisons & les hameaux y sont beaucoup plus fréquents.

Tout le chemin que nous avons fait depuis Yang tcheou est le plus beau & le plus commode qu'on puisse voir : quoiqu'au milieu de l'hiver, nous n'y avons pas trouvé un seul mauvais pas. Il n'y a ni boue, ni pierres, ni même aucune inégalité : on dirait que c'est une allée de jardin.

L'après dîner nous fîmes encore cinq à six lis : la campagne est plate à l'ordinaire & bien cultivée. On y sème du blé & du riz, mais moins de riz que de blé. Nous eûmes ce jour là à main droite vers l'est un petit coteau, qui s'étend nord & sud en ligne droite. Nous couchâmes à Li kia chuang.

Jusqu'à cette bourgade nous avons vu dans la campagne quantité de ces rouleaux de pierres, partie cannelés, partie unis, pour aplanir les terres, & les aires où l'on bat le grain. Ce bourg est sur le bord d'une petite rivière qui est fort large vu sa profondeur.

Le 22 nous traversâmes cette petite rivière, & après avoir fait quatre lieues, nous arrivâmes à Y tcheou. La campagne toujours plate, & unie comme la Beauce, mais bien plus peuplée, les chemins secs & sablonneux.

La ville ne me parut pas avoir plus d'une demie lieue de circuit, les murailles sont de briques & bien entretenues. Il y a plusieurs angles saillants, & des manières de bastions polygones ou faits en forme de fer à cheval.

Le gouverneur vint nous visiter à notre auberge. Il dépêcha un courrier pour avertir sur la route que nous étions prêts de passer, en quoi il nous rendit un grand service car sans cette précaution, il eût peut-être été difficile de trouver à point nommé dans les villes de la province de Chan tong qui sont la plupart assez petites, le nombre de portefaix nécessaires pour porter notre bagage.

Nous passâmes dans un faubourg par-dessus un pont à cinq petites arches : ce pont est de marbre, avec ses garde-fous de même ornés de figures de lions d'une sculpture assez grossière. Les dehors des faubourgs sont semés de tombeaux de terre de figure pyramidale, avec des inscriptions sur des tables de marbre. Nous allâmes coucher à quatre lieues de Y tcheou dans un mauvais village, dont toutes les maisons sont de terre & couvertes de chaume. La campagne qui est sablonneuse, rend le chemin incommode aux voyageurs à cause de la poussière.

Au sortir d'Y tcheou la campagne est plus couverte : on commence à voir des haies vives d'épines très fortes & très rudes : on trouve à l'ordinaire de demie lieue en demie lieue des guérites où l'on pose des sentinelles : elles se font des signaux la nuit par des feux qu'elles p.073 allument au haut de la guérite, ou par des drapeaux qu'elles suspendent durant le jour. Ces guérites ne sont faites que de gazon, & souvent de terre battue : elles ont douze pieds de hauteur, elles sont carrées, & élevées en talus.

Le 23 nous fîmes neuf à dix lieues : le matin la campagne fut inégale. On marche tantôt sur des hauteurs dont la descente est quelquefois assez raide. La terre était stérile en plusieurs endroits : mais le soir nous traversâmes une campagne fertile, entre deux chaînes de montagnes, l'une à l'est, l'autre à l'ouest ; : celles-ci étaient fort hautes, escarpées, hachées en mille endroits, couvertes de neiges,

affreuses à voir à cause des rochers ; celles du côté de l'est étaient plus basses.

Les maisons des villages que nous vîmes sont de pierres mal entassées les unes sur les autres. Dans ces villages tout le peuple est occupé à filer de cette soie grise de Chan tong ou à en faire de l'étoffe. C'est là que nous vîmes de ces vers sauvages qui mangent indifféremment toutes sortes de feuilles, & qui filent une soie grisâtre, dont on fabrique l'étoffe qu'on nomme kien tcheou. C'est une étoffe qui se lave, dont on fait commerce dans tout l'empire. Quoiqu'elle ne paraisse pas belle à la vue, les personnes de qualité ne laissent pas d'en user communément pour les habits qu'on porte dans la maison.

Le 24 nous marchâmes tout le jour entre des montagnes incultes, mais l'entre-deux est ordinairement bien cultivé, & les villages y sont assez fréquents. Nous dînâmes à Mong in hien petite ville dont les murailles n'ont que douze pieds de hauteur, & sont assez mal entretenues.

Quoique le chemin inégal nous fît continuellement monter & descendre, il ne laissait pas d'être beau & sec, mais très incommode à cause de la poussière.

Le 25 nous ne fîmes que huit lieues : nous passâmes par un faubourg d'une petite ville nommée Sin tai hien. Nous marchâmes toujours dans des campagnes plates bien cultivées, fort peuplées, & couvertes d'arbres fruitiers. Quoiqu'il y eût des hauts & des bas dans tout le chemin, il n'en était pas moins beau, & la pente en descendant était presque insensible. La chaîne de montagnes continuait toujours à droite & à gauche à une lieue au moins de distance du chemin. Dans certains endroits elles ne sont unies que par des collines, au-delà desquelles on voit des campagnes à perte de vue.

Le 26 après avoir marché environ trois heures entre des montagnes affreuses & désertes, nous trouvâmes une plaine bien cultivée & couverte d'arbres fruitiers. L'après-dîner la campagne était également belle jusqu'à Tai ngan tcheou qui est au pied d'une grande & affreuse montagne qui la met à couvert des vents de nord.

Cette ville est dans une très belle assiette, ses murailles sont hautes de plus de 25 pieds, mais le dedans des maisons est très misérable. Nous avons dîné à Yan leou tien ; un bon quart de lieue après ce bourg, nous passâmes une rivière qui était presque à sec : là les montagnes s'ouvrent pour faire place à une grande plaine très fertile & très peuplée. A l'orient & à l'occident les montagnes paraissent interrompues, mais elles recommencent aussitôt, principalement du côté de l'orient, & viennent en cercle se rapprocher auprès de Tai ngan.

Le 27 nous séjournâmes pour donner le temps à notre bagage, qui suivait la route marquée par le cang ho, de se rendre à trois journées au-delà, où nous devions aller le rejoindre par des chemins de traverse.

Le 28 nous fîmes neuf à dix lieues entre des montagnes affreuses. On voit peu de terres cultivées quoique les bourgs soient assez fréquents & fort peuplés. Un tiers des personnes de ce pays-ci a de grosses loupes à la gorge, il y a là p.074 quelques bourgs & villages qui sont sujets à cette incommodité : on croit que l'eau des puits, dont ils sont obligés de se servir, en est la cause.

Les auberges sont peu commodes, on couche sur de petits fourneaux de brique de la longueur d'un lit : on y fait fort mauvaise chère, quoiqu'on y achète des faisans à meilleur marché que la volaille. Nous y en avons eu quelque fois quatre pour dix sols. Ces montagnes dont je parle, & entre lesquelles nous passâmes, sont peu hautes, & la plupart sans aucun arbre. Il y en a de couvertes de terre qui ont été autrefois cultivées : les vestiges des terrasses paraissent encore depuis la racine jusqu'au sommet ; mais jusqu'à présent & depuis Ning po, en traversant les provinces de Tche kiang, de Kiang nan, & de Chan tong, je n'ai aperçu aucune trace des ravages que la guerre a causé dans ce vaste empire, ni aucun pouce de terre qui fût en friche à la réserve de ces montagnes.

Tout autre royaume devrait être épuisé d'hommes après tant de massacres : car il n'est pas concevable combien de millions d'hommes ont péri par la famine & par le fer depuis le dernier empereur de la dynastie des Ming. La décadence de cette dynastie commença par une famine presque universelle : la misère favorisa un grand nombre de

bandits qui ne songeaient qu'à vivre de brigandages : ils entraient à main armée dans les villes & les villages, & choisissant les jeunes hommes capables de porter les armes, ils massacraient le reste de leur famille, afin que n'ayant ni père ni mère, ni feu ni lieu, la nécessité les forçât à s'attacher à eux pour toujours.

Les chefs de ces brigands se désirent peu à peu les uns les autres : il n'en resta que deux, dont l'un portant l'ambition jusqu'au trône, se rendit maître de Peking, & obligea l'empereur à se pendre de désespoir. Les provinces entières furent dépeuplées, & si l'on ajoute à tous ces ravages, la guerre des Tartares qui furent invités à exterminer ces bandits, & la dernière guerre civile, il sera aisé de conclure qu'il n'y a que la Chine qui puisse souffrir de si rudes saignées, sans voir diminuer les forces.

Le 29 nous fîmes environ trois lieues entre des montagnes également affreuses. Nous passâmes auprès d'une qui s'élève en forme de cône, & au sommet de laquelle est une petite pagode, où l'on monte par un escalier fort étroit & fort raide d'environ deux cents marches.

Peu après s'ouvrit une vaste plaine très bien cultivée, où nous marchâmes le reste de la journée fort incommodés de la poussière, quoique le chemin fût très beau. Nous fîmes ce jour-là neuf lieues. Deux lieues avant que d'arriver au gîte, nous passâmes auprès des murailles d'une petite ville nommée Tchang tsin hien. Il nous fallut passer un pont, bâti devant la porte de la ville, sur une rivière qui alors était à sec.

Ce pont est de neuf arches soutenues par de grosses piles carrées de pierres fort hautes, de sorte que le cintre de l'arche est assez petit : il commence par une grosse culée, & finit par un long talus, soutenu par sept petites arches qu'un gros massif de pierres sépare des autres. Les têtes des poteaux, lesquels soutiennent les panneaux de pierre qui servent d'appui, sont taillées assez grossièrement en figure d'animaux. Le tout est d'une espèce de marbre d'une couleur qui tire sur le noir, mais grossier, & sans être poli : le pavé est fait de grands quartiers de pierres du même marbre.

On trouve beaucoup de ce marbre dans les deux provinces que nous avons traversées, & surtout dans celle de Chan tong où nous sommes. Il est même vraisemblable que les montagnes presque entièrement dépouillées d'arbres que nous avons vues, en sont remplies, puisque dans les endroits où les pluies ont éboulé les terres, il paraît des pierres noirâtres qui ressemblent fort à ce marbre.

p.075 Le 30 nous marchâmes pendant dix lieues dans une campagne très unie, bien cultivée, & remplie de gros hameaux qu'on prendrait pour autant de villages : le chemin très sec est poudreux, ce qui incommode fort les voyageurs. On voit dans chaque village plusieurs pagodes : ce font les seuls édifices qui soient de brique, tous les autres sont de terre de paille : ils ont le faîte & le pignon chargés d'ornements, comme d'oiseaux, de dragons, & de feuillages, & sont couverts de tuiles vernissées de vert & de bleu.

On trouve de temps en temps dans la campagne des tombeaux de terre de figure pyramidale ; il y a d'ordinaire dans ces endroits de petits bosquets de cyprès à feuilles plates forts jolis. Avant midi nous passâmes auprès de Yu tching hien : c'est une ville carrée, dont les murailles sont de terre battue, détrempée avec de la paille, & en plusieurs endroits de briques, cuites au soleil, & crépies d'argile. Les hôtelleries sont les plus misérables que nous ayons encore vues.

Outre un grand nombre de bourgs que le grand chemin traverse, on trouve fort souvent des hôtelleries sur le bord du chemin ; ce sont des appentis de roseaux, ou tout au plus de méchantes maisons de terre, où le petit peuple se retire. Sur la plupart des tours on voit ici des cloches de fer fondu assez grosses.

La journée que nous fîmes le 31 fut de 12 lieues. A deux lieues de la bourgade où nous couchâmes, nous laissâmes à gauche la ville de Pin yuen hien qui nous parut avoir environ deux lieues de tour. On voit dans un de ses faubourgs, par où nous passâmes, un peuple infini, & beaucoup de chantiers de bois de charpente, dont il y a apparence qu'on fait un grand trafic.

A huit lieues de cette ville nous trouvâmes Te tcheou, grosse ville située sur le grand canal de la cour, & entourée de belles murailles de brique. Un de ses faubourgs par où nous passâmes, semble une ville par sa grandeur, & par le peuple nombreux qu'on y trouve.

Depuis Te tcheou, le chemin, qui auparavant était enfoncé, devient de niveau avec la campagne, & le plus beau qu'on puisse imaginer, à la poussière près. La plaine est unie comme un jardin, remplie de villages environnés d'arbres fruitiers, & diversifiée de bosquets de cyprès plantés sur les sépulcres, ce qui produit un effet très agréable à la vue. La terre est d'une argile un peu plus douce & plus grise. Les charrettes sont attelées de bœufs, de la même manière qu'on y attelle les chevaux en Europe : l'un sert de limonier, & porte une petite selle. Les maisons sont la plupart de terre & fort basses : le toit fait un angle si obtus, ou pour mieux dire, s'arrondit peu à peu de telle manière, qu'il paraît plat : il se fait de roseaux couverts de terre soutenue par des nattes de petits roseaux, qui portent sur des pannes & sur des solives. On peut juger par là des hôtelleries, qui dans cet ordre d'architecture sont bien moins ornées. On n'a point ici de bois de chauffage ; on ne se sert que de charbon de terre, encore doit-il être bien cher, car dans les hôtelleries on brûle le plus souvent des roseaux ou de la paille, dont il y a une grande abondance.

Le canal royal, qui est au nord de cette ville, était glacé, & nous vîmes dessus pendant environ une demie-lieue une file de barques qui semblaient se toucher. Depuis Hang hoa pou nous avons trouvé de temps en temps quelques tours ou petits dongeons carrés, oblongs, faits de briques à deux étages : leur hauteur est d'environ 45 pieds, leur longueur de 50 à 60, & leur largeur de 18 ou 20 avec sept créneaux d'un côté, & trois de l'autre. Les villages sont la plupart fermés de petites murailles de terre avec deux portes aux deux extrémités de la rue, & sur ces portes des pagodes ou petits temples d'idoles.

p.076 Le premier de février à quatre lieues de l'endroit où nos avions couché, nous entrâmes dans la province de Pe tcheli, nous passâmes

par l'extrémité d'un faubourg de la ville de King tcheou : ses murailles paraissent de terre ; nous en vîmes trois côtés à angles droits, ce qui me fait croire qu'elle est comme la plupart des villes chinoises d'une figure carrée.

On voit dans la ville une tour hexagone de onze ou douze étages, qui vont en diminuant à mesure qu'ils s'élèvent, avec des fenêtres de tous les côtés de chaque étage. Dans les faubourgs du nord & du sud, il y a plusieurs de ces tours ou petits dongeons, dont j'ai déjà parlé : on en trouve dans la plupart des villages, les habitants se servent de ces dongeons pour mettre leurs effets plus en sûreté dans des temps de troubles, ou lorsqu'ils craignent des irruptions de voleurs. Les maisons des villages sont de terre & de paille, dont le toit est presque plat : plusieurs de ces maisons ont une plate-forme.

A parler en général, dans toute la route que nous avons tenue depuis Ning po, nous n'avons vu aucun édifice qui méritât d'être remarqué, si l'on en excepte les ouvrages qu'on a bâti pour la commodité publique, tels que sont les levées, les digues, les ponts, les murailles, les arcs de triomphe, &c. Nous allâmes coucher à cinq lieues de King tcheou, dans une ville nommée Fou tching hien par des chemins que la poussière rendait très incommodes. C'est là que nous apprîmes la mort de l'impératrice mère de l'empereur Cang hi, arrivée le 27 du mois précédent.

Aussitôt, pour nous conformer aux usages de l'empire, nous ôtâmes de dessus nos bonnets les houppes de soie rouge dont ils étaient couverts, ce qui est une marque de deuil. C'est une cérémonie qu'on observe par tout l'empire durant au moins 27 jours à compter du jour qu'on a reçu cette nouvelle dans le pays. Les mandarins en publient l'ordre, & si l'on y manquait, on s'exposerait à être châtié.

Le 2 arriva le commencement de l'année chinoise : les premiers jours de l'année sont à la Chine des jours de réjouissance, à peu près comme le temps du carnaval en Europe : on se salue, on se visite, on se souhaite une heureuse année les uns aux autres, on donne des démonstrations de la joie publique par des illuminations, & par des feux d'artifice.

Ce jour-là après avoir dîné dans un gros village à sept lieues de Fou tching, nous passâmes au sortir de ce village par-dessus un beau pont de marbre long d'environ vingt pieds. Les garde-fous sont de belles tables de marbre couchées de champ, larges d'environ vingt pouces sur cinq de longueur, ornées de bas reliefs, avec des piédestaux entre deux, qui portent des figures de lions moins grossières que celles que nous avons vues jusqu'ici.

Il y a beaucoup de marbre dans cette province : la campagne est unie, bien cultivée, & pleine de hameaux & de villages, où l'on voit grand nombre de ces espèces de tours ou de dongeons, de sorte que de loin l'on prendrait tous les villages pour autant de forteresses. Toutes les maisons sont de terre, à toits plats, couverts de paille ou de chaume, plusieurs flanquées de petits pavillons carrés. Nous rencontrâmes en chemin un grand nombre de courriers ayant suspendue à leur dos une petite boîte enveloppée d'étoffe jaune, qui est la couleur de l'empereur. Ils portaient sans doute dans divers quartiers de l'empire la nouvelle de la mort de l'impératrice mère.

Nous fîmes le soir quatre à cinq lieues, & après avoir passé près de Hien hien, ville d'environ une lieue de tour dont les murailles, ainsi que les maisons, sont de carreaux posés en forme de briques, nous allâmes coucher à Kie kia lin.

p.077 La journée du 3 fut de onze lieues ; après avoir marché environ deux heures, nous passâmes proche des murailles de la ville de Ho kien fou, qui peut avoir deux lieues de circuit ; elle est de figure carrée, ses murailles & leurs parapets sont de brique & très bien entretenues. On y voit de petites tours carrées de distance en distance, & de petits bastions également carrés aux quatre coins, dont les faces n'ont que sept ou huit toises de long.

Nous allâmes coucher dans une autre ville nommée Gin kieou hien. La campagne que nous traversâmes ce jour là, est toute semblable à celle des jours précédents, unie de même & également bien cultivée. Les bourgs & les villages y sont fort fréquents : il y en a de fort longs, qui ont à leur entrée & à leur issue des portes, qui ne sont point

différentes des portes de villes, avec des pagodes au-dessus.

Nous avons trouvé en divers endroits des tables de marbre avec des inscriptions posées à plomb sur le dos d'une grande tortue de marbre. Depuis Ning po nous n'avons vu ni bois ni forêts ; toutes les campagnes étaient bien cultivées, à la réserve des terres inondées, & de quelques montagnes stériles.

Le 4 nous partîmes de Gin kieou hien. C'est une ville de figure carrée oblongue, elle me parut avoir 1.400 pas de circuit. Ses murailles & les parapets sont de brique avec des tours à certaines distances, & ont plus de trente pieds de hauteur : les maisons de même que celles des villages, sont pareillement de brique : les toits en sont assez propres.

A cinq lieues de cette ville, nous passâmes par une grosse bourgade qui est d'un grand commerce, & au milieu de laquelle il y a un arc de triomphe semblable aux deux que nous avions vu la veille à Gin kieou hien. aussitôt après cette grande bourgade commence une levée, & à une lieue de là on trouve des marécages à traverser, que la levée coupe durant 500 pas. Après ces marécages paraît un gros village, où il y a trois ponts de bois sur autant de canaux.

Deux lieues au-delà nous passâmes au milieu de la ville de Hiong hien dont le faubourg du sud-est est traversé par un canal. La rue par où nous passâmes était ornée de quatre arcs de triomphe. Les piliers portent sur des bases de marbre blanc hautes de trois pieds, composées de quatre pierres liées avec des cercles de fer, & traversées de chevilles de fer ; le plus souvent le pilier qui est de bois est saisi entre ces quatre pierres, comme entre autant de jumelles. Ces bases au lieu de cimaise, ont une espèce de chapiteau à longues feuilles de glaïeul, à ce qu'il semble.

Après avoir quitté Hiong hien où nous dinâmes, nous fîmes quatre lieues pour aller coucher à Pe keou ho gros bourg fermé aux deux extrémités par deux portes, sur lesquelles il y a des pagodes. Le pays à l'ordinaire est très peuplé, les villages deviennent plus beaux ; les

maisons sont presque toutes couvertes de tuiles posées en forme de demi canal & fort épaisses.

Le 5 à deux lieues de ce bourg nous passâmes plusieurs canaux, & après avoir fait encore une lieue, nous traversâmes la ville de Sin tching hien. Sa figure est carrée, & elle n'a guère que douze à treize cents pas de circuit. Ses murailles ont vingt-cinq pieds de hauteur.

L'après dîner nous traversâmes la ville de Tso tcheou par le milieu, c'est-à-dire, par sa principale rue, qui est fort large & tirée à la ligne. Cette ville qui a bien trois mille pas de circuit, est plus peuplée que les autres : les faubourgs du sud & du nord sont fort longs, les rues belles & droites, les maisons à la chinoise, basses & d'un ou deux étages. A la sortie du faubourg du nord, le point de vue est admirable : à droite, est une campagne à perte de vue sans la moindre hauteur ou inégalité ; & à gauche une chaîne de p.078 montagnes, qui selon les apparences se continuent autour de la province de Pe tche li jusqu'à la mer. Nous la côtoyâmes jusqu'à Peking.

On trouve aussitôt un pont de neuf arches, dont les arcs portent sur des piles carrées de pierre, qui laissent une saillie, laquelle tient lieu de perron. Tout cet ouvrage est solide & épais. Le pont est pavé de gros quartiers de pierre. Les appuis du pont qui ont deux pieds & demi de haut, sont faits de grands panneaux de marbre blanc, poli, mais assez grossier, coulés dans des rainures faites en des poteaux pareillement de marbre blanc de quatre pieds de haut. Ces poteaux sont au nombre de soixante-deux de chaque côté. Les panneaux, surtout ceux du milieu, ont plus de six pieds de long ; ils vont ensuite en diminuant peu à peu jusqu'aux deux bouts du pont. Il y a deux glacis ou talus pour y monter insensiblement. Ce glacis s'unit à une levée de terre d'environ 500 pas au bout de laquelle on trouve un autre pont de trente-quatre poteaux de chaque côté, semblable au premier.

A l'entrée on laisse à droite un che pei : c'est une grande pierre de marbre enfermée dans un grand salon carré de brique ; elle est posée sur une base de marbre de deux pieds & demi de haut, & de quatre pas en carré : c'est sans doute un monument en l'honneur de quelque

personnage illustre, tel qu'on en voit plusieurs sur les chemins. Ces monuments de pierre qu'on voit au bout des ponts, s'élèvent à l'honneur de celui ou de ceux qui ont fait quelque dépense pour le bien public, ou quelque action illustre.

Depuis trois jours la terre paraît plus grise & plus dure & l'on continue de trouver un monde infini qui va & qui vient. Nous allâmes coucher à deux lieues de Tso tcheou dans un gros bourg nommé Leou li ho. Il y a des portes à ses deux extrémités & une espèce de faubourg. Nous fîmes ce jour-là douze lieues,

Le 6 nous partîmes de ce bourg. Après avoir passé le faubourg, nous trouvâmes un très beau pont, qui a environ cent pas géométriques de longueur, & qui est large de vingt pieds, avec deux grands arcs de triomphe aux deux extrémités. Les garde-fous sont de grandes pierres plates, blanches, & grises, soutenues par de petits piliers de la même pierre qui approche fort de la nature du marbre. Ces pierres sont taillées proprement, & ornées de diverses moulures. Tout le long des garde-fous, il règne une petite banquette de pierre haute de neuf ou dix pouces : le pont est pavé de larges pierres plates assez belles, après quoi suit une grande levée large de plus de quarante pieds, & longue de plus de six à sept cents pas : elle est pavée de la même manière, on voit sur cette levée deux petits ponts de la même structure.

A quatre lieues de Leou li ho, on trouve Leang hiang hien ville assez grande, mais dont les murailles ne sont pas en fort bon état. A une lieue de là on voit un beau pont dont les garde-fous sont de grandes & belles pierres blanches : les extrémités sont soutenues par quatre figures d'éléphant. Nous en vîmes un autre dont les grandes pierres des garde-fous sont percées en manière de balustres. Nous ne fîmes ce jour-là que trois lieues.

Nous nous arrêtâmes dans un village à huit lieues de Peking pour y attendre des nouvelles de nos Pères qui sont à la cour : nous y apprîmes la triste nouvelle de la mort du P. Ferdinand Verbiest arrivée le 28 janvier. L'empereur n'épargna rien, pour tâcher de conserver ce

Père qu'il honorait de sa bienveillance. Il lui envoya un de ses premiers médecins qui ne quittait point l'impératrice mère laquelle était à l'extrémité : mais le médecin ayant vu le malade, répondit à Sa Majesté, en se servant de l'expression chinoise, que de dix parties il y en avait neuf qui allaient à la mort, & en effet il mourut peu de jours après.

Le 7 les Pères qui sont à la cour nous envoyèrent un officier du tribunal des mathématiques pour nous conduire à Peking. Aucun d'eux ne put venir en personne, comme ils l'eussent souhaité, à cause du deuil que la mort du Père Verbiest les obligeait d'observer à la manière chinoise. Nous partîmes à une heure après midi.

Sur ce chemin qui a près de vingt toises de largeur & souvent davantage, la multitude de peuples, de chevaux, de mulets, d'ânes, de chameaux, de chaises roulantes, de litières, & de charrettes faisaient un si grand fracas, qu'il est difficile d'en donner quelque idée.

Nous traversâmes Lou keou kiao qui est à trois lieues de Peking. C'est une petite ville presque carrée de 1.200 pas de circuit. Il n'y a rien de plus agréable à la vue : les murailles en sont parfaitement belles. Elle a deux portes doubles, avec place d'armes, & de belles salles au-dessus.

En entrant dans la ville, on passe sur un pont, le plus beau que nous ayons encore vu ; il a plus de 170 pas géométriques de long. Les arcades en sont petites. Mais les garde-fous sont faits d'une pierre blancheâtre & dure, qui approche du marbre ; ce sont de grandes pierres de plus de cinq pieds de long, hautes de trois & épaisses de sept à huit pouces, soutenues de chaque côté par des pilastres ornés de moulures, & qui portent des figures de lions. Je comptai d'un seul côté 147 de ces pilastres. Deux banquettes d'un demi pied de long & d'un pied & demi de large règnent le long des garde-fous ; le pont est pavé de grandes pierres plates si bien jointes, qu'il est uni comme une salle ; les murs fort proprement bâtis ont quarante pieds de hauteur, le rempart, qui n'est pas fort épais, est revêtu en dedans de la même façon ; la banquette est assez large, & d'une belle maçonnerie, aussi

bien que le parapet, dont les créneaux sont fort près les uns des autres. Les portes par où on entre, sont doubles avec une espèce d'avant-mur en cet endroit, elles sont hautes, épaisses, & bien voûtées ; au-dessus il y a un édifice à double étage & à double toit ; on y monte de part & d'autre par un grand escalier, qui a bonne grâce. Depuis cette ville jusqu'à Peking on dirait que le chemin, qui est grand & large, est une rue perpétuelle, tant il y a de monde.

A quatre ou cinq cents pas de la porte de la ville extérieure, nous nous arrêtâmes devant la douane, où on laissa passer notre bagage sans le visiter.

Dans le temps que nous étions arrêtés, une personne ouvrant la fenêtre de ma litière, me demanda si nous venions payer le tribut à l'empereur ; sur quoi il est à propos de faire une remarque assez importante mais pour la mieux comprendre, il faut savoir ce que j'ai dit ailleurs, que les Chinois supposant la terre carrée, prétendent que la Chine en est la plus grande partie. Ainsi pour désigner leur empire, ils se servent du mot Tien hia, le dessus du Ciel. Ce terme est à tout moment dans leur bouche. Tin pou tien hia, disent-ils, cela a cours par toute la Chine : Te leao tien hia, il s'est rendu maître de l'empire.

Prévenus de cet admirable système de géographie, ils ont cantonné le reste des hommes dans les angles de ce prétendu carré, & les traitant tous de barbares, ils ont cru leur faire beaucoup d'honneur que de les ranger au nombre de leurs tributaires. Ainsi tout ce qui vient des royaumes étrangers, soit lettres, soit présents, soit envoyés, tout cela passe pour une marque de soumission, & pour un tribut. Après quoi dans leur histoire, on marque le nom de ce royaume parmi les tributaires de la Chine.

Le dénombrement que je pourrais faire de tous les royaumes qu'ils comptent parmi leurs tributaires, serait trop ennuyeux, je me contenterai de marquer les principaux. La Corée est à la tête, ensuite le Japon, puis viennent les p.080 Mores, parmi lesquels ils mettent le royaume de Sa ma th han, qui doit être apparemment Samarcande ; Pan co la qui doit être Bengale, car ils le mettent à l'orient de l'In tou

ou de l'Indoustan. Enfin vient Me tee na, car Mahomet, qui a trouvé le secret de se faire honorer de tant de peuples, n'a pas pu s'exempter d'être mis au rang des tributaires de la Chine.

Voici ce qu'en dit la géographie chinoise qui a pour titre Quan yu. Me tee na est le premier royaume des Mores : son premier roi, nommé Mohan mou te, fut un homme d'un génie extraordinaire ; il soumit à son empire tous les royaumes qui sont à l'occident : sous le règne de l'empereur Min hiuen te, il envoya un ambassadeur accompagné de gens du royaume de Tien fan pour payer le tribut.

D'où l'on doit conclure que les princes d'Europe doivent se donner de garde d'envoyer ni lettres, ni présents soit par les missionnaires, soit par les marchands, soit par quelqu'autre voie, qui se présentent en leur nom, car aussitôt leur royaume serait enregistré sur le rôle des royaumes tributaires.

Quelque chose que fassent les Moscovites, ils auront bien de la peine à faire changer ce terme en leur faveur : quand même on le changerait, on ne laisserait pas de prendre l'ambassade comme un hommage qu'on vient rendre à peu près de même que dans le reste des Indes, où quiconque apporte une lettre de son prince, passe pour ambassadeur, non pas que réellement les Indiens le croient, mais ils veulent se le persuader pour flatter leur vanité, d'où souvent ils prennent occasion de mépriser la majesté auguste des rois de l'Europe, avec lesquels leurs princes ne peuvent pas entrer en comparaison.

Une lieue avant que d'arriver à Peking nous vîmes toute la campagne couverte de bosquets de jeunes arbres assez hauts, fermés de murailles de terre ; ce sont autant de sépultures différentes. Sur les quatre heures nous entrâmes dans la ville de Peking par une porte qui est double, comme toutes les autres portes de la ville, & toute couverte de lames de fer attachées avec plusieurs rangs de gros clous : les murs ont 30 à 35 pieds de hauteur ; il y a des tours carrées d'espace en espace ; la rue par où nous entrâmes est large de plus de 45 à 50 pieds tirée à la ligne : nous fîmes une bonne demie lieue dans cette rue à travers une foule incroyable de monde : c'est partout un flux perpétuel

de gens qui vont & qui viennent, & cependant il ne paraît aucune femme, quoique leur nombre soit beaucoup plus grand que celui des hommes. A tout moment nous trouvions des bateleurs environnés de 50 à 60 hommes en pelotons les uns sur les autres. On eût dit que dans tous les quartiers de cette vaste & longue rue, il y avait des foires & des assemblées, tant le peuple qui y fourmille est nombreux.

Cette grande rue s'étendait encore à perte de vue, lorsque nous rabatîmes tout d'un coup à main gauche dans une autre grande rue droite, presque aussi large que la première, où nous rencontrâmes encore une foule prodigieuse de peuples. Dans ces deux rues les maisons sont basses, sans étage, & n'ont rien qui attire la vue de ceux qui passent, à la réserve des boutiques de gros marchands, qui l'emportent pour la propreté, & peut-être pour la richesse, sur celles des plus gros marchands de l'Europe. L'entrée de ces boutiques est ornée de dorures, de peintures, & de ce beau vernis de la Chine, d'une manière propre à frapper.

Au bout de cette rue on voit l'entrée de la seconde enceinte, ou pour mieux dire, de la seconde ville qu'on appelle la ville des Tartares. On y entre par une double porte, dont une est à côté. Cette enceinte de murailles, dans l'endroit où nous l'avons vue, est propre, & bâtie de nouveau avec des tours carrées, p.081 dont les flancs ont plus de sept à huit toises ; le côté qui tient lieu de face, en a encore davantage. La seconde porte, qui est la porte intérieure, est chargée d'un gros édifice à double toit, couvert de tuiles vernissées & à double étage, dont le dessous, qui a de la saillie, est embelli de peintures & de sculptures. L'endroit de l'avant-mur, qui répond à cette porte, est pareillement chargé d'un autre édifice plus gros que le premier, qui a quatre étages avec douze petites fenêtres carrées à chacun, ce qui fait un très bel aspect au bout de la seconde rue de la première ville.

Après avoir passé ces deux portes, nous tournâmes aussitôt à main droite, où nous trouvâmes la maison des jésuites portugais, qui est vis-à-vis & proche du rempart. Il y a une double entrée : à la première, trois petites portes assez propres conduisent dans une cour carrée &

régulière, d'où l'on passe à l'église. Elle est flanquée à son entrée de deux tours carrées fort propres, & terminées en façon d'observatoire. A main droite, c'est-à-dire dans la première, il y a un très bel orgue, & dans l'autre une horloge à plusieurs timbres.

Au commencement de l'année chinoise tout Peking vient voir ces curiosités, & la cour ne désemplit point depuis le matin jusqu'au soir. Pendant ce temps-là on fait jouer l'orgue & sonner l'horloge, & plusieurs qui entrent dans l'église, ne manquent guère de s'informer des mystères qu'ils voient représentés dans les peintures, car il y a tout le jour un catéchiste qui les explique ; de sorte que ce concours ne se fait jamais sans que plusieurs âmes, qui ne cherchaient d'abord qu'à satisfaire leur curiosité naturelle, n'y trouvent ensuite les semences & les motifs de leur conversion à la foi.

@

ROUTE

que tint le Père de Fontaney depuis Peking jusqu'à Kiang tcheou dans la province de Chan si, & depuis Kiang tcheou jusqu'à Nan king, dans la province de Kiang nan

@

Ce fut le 30 mars de l'année 1688 que nous partîmes de Peking pour aller d'abord à Kiang tcheou : c'est un voyage de dix-huit journées médiocres ; les mulets que je louai ne revenaient qu'à douze francs chacun, sur quoi le muletier est obligé de les nourrir & de se nourrir lui-même. Je vins coucher à Teou tien village qui est à 80 lis de Peking.

Le 31 je passai pas Tso tcheou, où je pris la route de Chan si. On ne saurait croire la multitude prodigieuse de monde qu'on trouve sur le chemin : les rues de nos meilleures villes d'Europe, ne sont pas si battues. Nous fîmes huit lieues pour gagner Ting hing hien : c'est une ville carrée, qui a 500 pas du nord au sud, sur environ 400 pas est ouest, les murailles sont de terre, les créneaux de brique.

Un peu avant le village de Pe keou, qui est à 20 lis au-delà, on passe une rivière sur un pont de bois couvert de terre. Cette rivière court vers l'orient, & traîne beaucoup de sable. Toujours grand monde sur ces chemins qui sont fort larges, & plantés d'arbres depuis Peking de part & d'autre avec des murailles pour couvrir & conserver la campagne. En moins d'une lieue on trouve deux ou trois villages, sans parler de ceux qui se voient de tous côtés dans la campagne. En passant dans un de ces villages, je vis des marionnettes semblables en tout à celles d'Europe, même pour p.082 la voix : il n'y avait de différence que pour les vêtements.

Le 1er avril j'allai de Pe keou à Cou tchin tien, qui en est éloigné de trente lis sud ouest ¼ ouest. Entre ces deux termes on trouve trois villages. De Cou tchin tien gros bourg à Pai ta fou où il y a à gauche une tour, 20 lis : deux villages entre ces deux termes. De-là à Gan sou

hien, 10 lis. On passe au milieu de cette ville : elle a trois cent cinquante pas est ouest sur quatre cents nord & sud. Ses murailles sont de terre & les créneaux de brique. A l'entrée du faubourg on voit un pont de pierre sans appui sur un petit ruisseau.

De Gan sou à Sou ho 40 lis. A la sortie de ce village on passe un beau pont de trois arches & de 20 poteaux de chaque côté : il est de marbre grossier. De là à Pao ting fou ville où réside le viceroi de la province de Pe tche li, 10 lis. Elle est à peu près carrée, & a plus de 4.000 pas de circuit ; on la laisse à gauche, & vis-à-vis l'angle de la muraille on trouve un beau pont à trois arches de marbre grisâtre. Ce pont est sur une petite rivière formée de deux petits ruisseaux, dont l'un vient de l'ouest, & l'autre du nord. La route vaut le sud-ouest par estime. Le chemin est très beau, planté d'arbres comme une allée de jardin, avec une multitude de monde inconcevable.

Le 2 on va droit à l'est environ 10 lis jusqu'à Ta sie pou ; un peu avant ce village on laisse à droite une petite tour dans la campagne. A 10 lis de là autre bourgade nommée Ta ki tien, dans laquelle il y a trois petits ponts de pierre : route au sud-ouest, 10 lis jusqu'à un autre bourg ; dix autres lis jusqu'à Kin yan y, & de là à Tan chun kiao grosse bourgade, au milieu de laquelle il y a un beau pont d'une arche, 30 lis.

Après avoir fait encore 30 lis, on trouve la ville de Kin tou hien au travers de laquelle on passe : elle n'est pas carrée, & n'a guère plus de 1.200 pas de tour. Ses murailles ressemblent à celles des autres villes. A la sortie de cette ville on voit un bel arc de triomphe de marbre blanc avec quatre lions. De là à Tsin fong tien grosse bourgade où je couchai, 20 lis.

J'ai passé ce jour-là depuis Pao ting, entre quinze ou seize tant villes que bourgs & villages, qui sont remplies d'hôtelleries pour loger cette quantité surprenante de gens qui couvrent ces chemins. Environ 10 ou 15 lis après Pao ting le chemin est relevé des deux côtés par des banquettes assez larges, ce qui fait que le milieu forme une espèce de canal qui paraît humide en quelques endroits : du reste il est droit, large, & uni, ce qui joint aux arbres qui le bordent des deux côtés,

présente de belles avenues devant les villages, dont il est coupé de demie lieue en demie lieue. Il y a des endroits où ces arbres sont grands, & d'autres où ils n'ont été plantés que depuis un ou deux ans. Il y a de l'apparence que ces belles avenues avaient été ruinées pendant la guerre. Mais rien n'est plus agréable, & on voit de tous côtés une campagne très belle & très bien cultivée.

Il y a si peu d'arbres dans cette campagne, que l'horizon paraît souvent comme une vaste mer. On est même agréablement trompé dans les endroits où l'horizon est terminé par des arbres, car il semble que le pays est inondé, ou qu'on voit un grand lac, les vapeurs par leur épaisseur réfléchissant assez de lumière, pour faire paraître une blancheur semblable à celle de l'eau aperçue de loin ; mais il faut pour cela que l'horizon soit terminé par un fond obscur, tels que sont les arbres ; autrement cette lumière faible & réfléchie, venant à être comparée à une autre lumière plus vive, perd sa force. On dirait même que l'ombre des arbres paraît dans ces vapeurs, comme si elles avaient assez d'épaisseur pour produire le même effet que produit un miroir.

Le 3 je fis 10 lieues au sud-ouest jusqu'à p.083 un village. Dix lis au sud-ouest ¼ sud jusqu'à un autre village, après quoi on passe une petite rivière sur un pont de bois couvert de terre. De ce village à Ting tcheou dix lis au sud-ouest. Cette ville est du moins aussi grande que Pao ting. Après avoir traversé quatre villages, j'allai dîner à Min yue tien grosse bourgade éloignée de 60 lis de Tsin fong tien, la route toujours au sud-ouest ¼ sud ; à trois lis au-delà la route ouest sud-ouest, & après trois ou quatre lis au sud-ouest ¼ ouest.

A trente lis de Ting tcheou, on trouve Sin lo hien petite ville qui m'a paru n'avoir guère plus de 1.200 pas de tour : elle est presque carrée. Un peu après la ville, on passe sur trois ponts de bois couverts de terre, une petite rivière qui court au nord-est, & qui dans les crues d'eaux inonde un lit de trois ou quatre lis. Après avoir traversé quelques villages & un pont de pierre à dix-huit poteaux de chaque côté, on arrive à Fou tching y, grosse bourgade où il y a poste impériale, comme le marque le mot y ; elle est éloignée de Sin lo de 45 lis.

Le grand chemin au lieu de banquette était fermé par deux petits canaux, qui laissaient un peu d'espace entre les murailles de terre dont le chemin est toujours bordé. Le chemin est le plus beau & le plus agréable qui se puisse voir, large d'environ cent pieds. Il a été aujourd'hui de terre sablonneuse.

Le 4 de Fou tching y à Tching ting fou, route au sud-ouest ¼ sud, 60 lis. Cette ville a près de 4.000 pas de circuit ; sa forme est un carré long, ou peu s'en faut ; les murailles belles. Nous en côtoyâmes un morceau qui a au moins trois lis allant au sud-ouest. Depuis l'angle jusqu'à la porte je comptai dix-sept tours carrées.

A six ou sept lis de Tching ting on passe le Hou to ho, c'est une rivière large de deux cents pas qui vient de l'ouest & court vers le sud-est. Ses eaux sont troubles comme celles du Hoang ho. Après avoir passé cette rivière le grand chemin se partage. Nous quittâmes celui des provinces de Se tchuen, d'Yun nan, de Ho nan, &c. pour prendre celui de Chan si & de Chen si. Comme ce chemin répond à tant de provinces, il n'est pas surprenant d'y trouver cette foule prodigieuse de voyageurs.

Je vins coucher à Ho lou hien, ville fort peuplée de 1.400 pas de circuit, environ à 40 lis de Tching ting. Elle est placée derrière une petite montagne sur laquelle on passe avant que d'y arriver. Du haut de cette montagne on découvre un des plus beaux pays du monde. Tout est uni comme une glace jusqu'au pied des montagnes, qui sont sans arbres & sans buissons. Les faubourgs de Ho lou sont grands par rapport à la ville : on y travaille en fer & en poterie.

Le 5 j'entrai dans les montagnes, & après avoir fait 40 lis à l'ouest sud-ouest j'allai dîner à Iu tchoui pou gros bourg sur la rive orientale d'une rivière qu'on passe sur un pont. Avant ce bourg on trouve un beau pont d'une seule arche. Après avoir traversé la rivière qui court ici vers le nord, on trouve trois petits ponts de pierre sur autant de torrents. On côtoie la rivière en la laissant à gauche. A 15 lis on repasse la rivière sur un pont semblable au précédent, & au bout de 15 autres lis on arrive à Tchin king hien.

C'est une ville de douze cents pas de tour, située sur une colline ; les murailles faites de brique en sont belles, excepté le morceau qui est sur la colline, & qui me parut de terre. Le haut est vide, & le bas est habité. Les faubourgs valent beaucoup mieux que la ville. On la laisse à droite. De là à He taou tien où j'allai coucher, 25 lis. On est dans les montagnes qui sont médiocrement hautes : le chemin est rude, parce qu'il faut toujours monter, descendre, ou tourner. On y voit une quantité étonnante d'ânes & de mulets chargés de poterie, d'écorce broyée pour faire des pastilles, de coton, de toile, de peaux, & surtout de fer mis en œuvre qui vient de Lou ngan fou, p.084 ville de la province de Chan si. Sur la rivière que nous avons côtoyée, on voit plusieurs moulins, qui servent à broyer les écorces dont on fait des pastilles.

A 30 lis de Ho lou, après avoir traversé la bourgade de Tchan ngan, on passe une assez haute montagne qui a bien cent pas de perpendicule, sur le sommet de laquelle il y une pagode : on marche sur deux grands plans inclinés, pavés de pierre. De toutes parts on ne voit que montagnes presque sans vallées, mais ces montagnes sont peu hautes, & cultivées jusqu'au sommet. Pour empêcher que les pluies n'emportent les terres, & pour retenir l'eau, elles sont coupées en terrasses qui sont soutenues par des murailles sèches, bâties des pierres mêmes dont la terre était couverte. On voit là des familles entières de Chinois qui habitent dans des grottes : car la Chine a ses troglodytes aussi bien que l'Égypte.

Enfin tout est aussi peuplé qu'il le peut être. Il ne paraît ni arbres ni arbrisseaux sur les montagnes ; le peu d'herbes & de bruyères qu'elles produisent, est aussitôt arraché pour nourrir les animaux, & pour l'entretien des fours à chaux qu'on voit en quantité sur la rivière. La route au sud-ouest ¼ ouest.

Le 6 après avoir marché 40 lis, on trouve un village où est la douane. J'en fus quitte pour un billet de visite, & mes ballots ne furent point examinés. C'est à cette douane que finit la province de Pe tche li, & que commence celle de Chan si. Le village est fermé par deux grandes arcades de pierre qui coupent le chemin, lequel est entre des

montagnes escarpées. Là, on voit une muraille qui, suivant les contours des vallées & des montagnes, coupe ce même chemin. Je ne sais pas jusqu'où elle s'étend, parce que je n'en pus voir le bout d'aucun côté. Elle est de pierres grossièrement taillées, mais bien cimentées ; de distance en distance elle est flanquée de tours carrées de brique, qui me parurent aussi entières que si elles eussent été bâties tout récemment. La muraille, en y comprenant les créneaux, peut avoir dix à douze pieds de haut, sur trois à quatre d'épaisseur. Il y en a de grands pans encore tout entiers, d'autres qui sont renversés, d'autres où il ne manque que les créneaux. Au reste cette hauteur de dix pieds est partout la même, soit dans les vallées, soit sur les montagnes, & quand on dit qu'elle est élevée de cent pieds & davantage, on y comprend les montagnes.

A vingt lis de la douane, je vins dîner à Pe tchin y gros bourg. A cinq lis après l'avoir passé, on entre dans un chemin de dix pas de large bordé de montagnes assez escarpées, & qui ont environ soixante pas de perpendicule. Après avoir fait 50 lis, j'arrivai à Ping ting tcheou. Cette ville a environ 2.000 pas de tour : la partie du nord située sur une colline est déserte, le reste est fort peuplé. Le faubourg de l'ouest est grand, on passe au travers de la ville dans une rue qui est de trois cents pas géométriques. J'y ai compté vingt-huit arcs de triomphe, les uns tout de bois avec des bases de pierre, d'autres dont les bases & les colonnes sont de pierre : il y en avait quelques-uns de fort beaux. On en voit encore six dans le faubourg occidental. Cette ville est située dans une plaine au milieu des montagnes. Deux lieues avant que d'y arriver, le chemin commence à être beau ; le haut des montagnes se laboure avec des bœufs. On voit des villages dans des grottes, ou plutôt dans des trous qu'on creuse exprès ; ce sont des chambres assez propres, longues de 20 pieds, & larges de 10 à 12. J'ai passé par quatorze villages, sans y comprendre les deux termes. La route au sud-ouest ¼ ouest.

Le 7, en sortant de Ping ting, on va nord en montant peu à peu durant sept à huit lis jusqu'à un village, après lequel est une descente

assez raide. On trouve au bas un autre village. p.085 Durant quinze lis on marche au nord-ouest. A 23 lis on passe un ruisseau qui court à l'orient. A 25 lis un village où l'on tourne à l'ouest-nord-ouest. A 40 lis autre village où l'on tourne à l'ouest sud-ouest durant deux lis. Ensuite au nord-ouest durant 12 lis, puis 6 lis à l'ouest jusqu'à Sin tien où je dînai, qui est éloigné de 60 lis de Ping ting.

De Sin tien 4 lis à l'ouest. Ensuite 6 lis à l'ouest nord-ouest jusqu'à un village. A 14 lis on passe un ruisseau qui vient du nord & qui entre dans celui que je côtoie. A 20 lis bourgade. A 4 lis au-delà on grimpe une montagne fort raide. Là finit le chemin pierreux & tout à fait incommode. Le haut de cette montagne, & de toutes celles qu'on découvre aux environs, est très bien cultivé, & c'est un agréable spectacle de les voir toutes coupées en terrasses depuis le pied jusqu'au sommet.

De là à l'ouest jusqu'à Cheou yang hien en descendant peu à peu. Cette ville est distante de Sin tien de 40 lis. Un li avant que d'entrer dans le faubourg, on laisse à gauche une tour à 300 pas du grand chemin au-delà de la vallée, où court la rivière que je côtoyais.

On voit dans ce canton quantité de villages & de petits hameaux. On laisse la ville à droite ; elle a bien 1.500 pas de tour. Ses murailles sont bien entretenues.

Le 8 je fis 45 lis à l'ouest nord-ouest. A 40 lis de là on trouve un hameau où l'on quitte le chemin qui conduit à Tai yuen fou, capitale de la province de Chan si, pour prendre la route de Pin yang fou. On fuit ce chemin au sud-ouest ¼ sud. A trente-trois lis de cette séparation finissent les montagnes qui ont été tout le jour de terre bien cultivée, & où l'on voyait quantité de hameaux ; tout est plein de précipices formés, ou par les torrents qui ont emporté les terres, ou, ce qui est plus vraisemblable, par les tremblements de terre qui s'y font sentir assez souvent : car la plupart du temps je voyais de grands gouffres entourés de tous côtés de telle sorte, que les eaux ne peuvent y entrer, ou du moins qu'elles ne peuvent en sortir.

Ce qu'il y a d'admirable, & ce qu'on remarque en plusieurs endroits de cette province, c'est qu'on trouve quatre & cinq cents pieds de terre solide en profondeur sans la moindre pierre, ce qui ne contribue pas peu à sa fertilité. J'allai coucher à Ouan hou tching après avoir fait 120 lis sur les montagnes. Tout était glacé le matin, & même la petite rivière : il faisait un froid très piquant, & le soir la chaleur était extrême.

Après ces montagnes on entre dans une plaine très belle, très unie, & fort peuplée. Ici les montagnes forment un grand bassin, laissant une grande ouverture depuis l'ouest jusqu'au sud-ouest. Ces montagnes sont à quatre lieues du côté de l'occident, & à un peu moins du côté du sud-ouest.

Le 9 au sud-ouest ¼ ouest : à six ou sept lis de ce chemin on laisse au sud la ville de Yu tse hien. Elle a quatre portes, & paraît carrée. A douze lis une bourgade entourée de murailles de terre. Là on passe un ruisseau qui court vers l'occident. A 15 lis on passe un autre ruisseau qui court pareillement vers l'occident, à 26 lis un village ouest sud-ouest. A 36 lis un ruisseau qui court au nord. A 43 lis un village, & après ce village route à l'ouest sud-ouest. A 46 lis une rivière qu'on passe sur un pont de bois couvert de terre : elle court à l'occident, puis tourne aussitôt au nord. A 52 lis un village, & de là au sud-ouest durant huit lis jusqu'à Siu kiou hien où je dînai, après avoir fait ce matin-là 60 lis.

Cette ville a du nord au sud environ 400 pas, & moins de 200 est ouest. Ses murailles de brique sont belles ; celles qui entourent le faubourg ne sont que de terre avec des créneaux p.086 de brique. Après avoir marché encore 45 lys, & passé par plusieurs villages, j'allai coucher à Kia lin. Ces villages sont autant de petites villes, & il y en a qui valent mieux que plusieurs hien. Cela joint à la beauté de la campagne qui est unie comme une allée de jardin, & aux bouquets d'arbres qui entourent les villages, fait un aspect très agréable. En plusieurs endroits de cette plaine à 1.500 pas à la ronde, on voit tout à la fois jusqu'à 12 villages ; de plus loin on en compte quelquefois

jusqu'à 20 ; chacun de ces villages a plusieurs tours carrées de brique assez hautes.

Le 10 la route au sud-ouest, je fis 15 lis jusqu'à Ki hien que je laissai à gauche, en passant par le faubourg de l'ouest qui est grand, & fermé de murailles de terre. Les murailles de la ville sont de brique & très belles, avec des tours de distance en distance, & des corps de garde. Elle peut avoir 1.200 à 1.500 pas de circuit. La route ensuite au sud-ouest ¼ sud ; on traverse plusieurs villages ; à 42 lis on laisse à gauche un fort beau temple dédié à Yu hoan Chanti. De là route à l'ouest sud-ouest ; je dînai à Ouli tchoüan, grand village qui est à 60 lis du lieu d'où j'étais parti.

A dix lis de ce village je laissai à gauche Pin yao hien belle ville qui a 1.500 à 2.000 pas de tour. Elle est carrée, ses murailles de brique sont très belles & flanquées de tours carrées de distance en distance. J'en comptai 80, & entre chaque tour 22 créneaux. Au milieu des quatre pans de murailles il y a quatre portes.

La route fut ensuite au sud-ouest. Après avoir fait 60 lis, & traversé plusieurs bourgades, j'allai coucher à Tchan tsuen ; grand monde sur le chemin avec une poussière affreuse très incommode pour les voyageurs. Depuis deux jours les terres paraissent un peu plus grasses, plus noires, & plus fortes, moins de tours dans les villages, mais en échange ils sont la plupart entourés de murailles de terre avec des créneaux de brique, & ont des portes souvent doubles, épaisses, & couvertes de lames de fer avec de gros clous.

Le 11 à 14 lis une belle pagode qu'on laisse à main droite. Route à l'ouest sud-ouest. A 20 lis de là Kiai hieou hien, belle ville & fort peuplée. On passe par le faubourg du nord, qui est une seconde ville fermée de murailles. A dix lis de cette ville allant à l'ouest sud-ouest on trouve un pont & une pagode, & à 20 lis un autre pont sur la gauche, & deux villages entourés de murailles qu'on prendrait pour des villes. Ils sont à cent pas du chemin.

Là on tourne au sud-ouest en côtoyant une petite rivière qu'on

laisse à la droite, & qui se nomme Fuen ho. Elle prend sa source dans le territoire de Tai yuen fou, ses eaux sont jaunes & bourbeuses comme celles du fleuve Jaune. Ici on rentre dans les montagnes. Je marchai néanmoins dans une vallée de 1.000 à 1.500 pas de large. A 30 lis gros village, à la sortie duquel route au sud sud-ouest. Vis-à-vis à la droite un beau pont de pierre sur le Fuen ho de douze petites arches, aussitôt après à gauche une pagode & deux villages sur de petites montagnes.

Enfin après avoir fait 60 lis, & passé plusieurs gros villages, je dînai dans un gros bourg, & ayant fait 20 autres lis, j'arrivai à Ling che hien. Cette ville occupe presque toute la largeur de la vallée, quoiqu'elle ne soit pas bien grande, car elle n'a guère que 150 pas est-ouest, sur 300 pas du nord au sud. On la laisse à la droite ; le Fuen ho baigne ses murs du côté de l'occident.

A dix lis de la ville, toujours route au sud : il y a un village à droite au pied duquel on passe : il est sur une butte. Là on quitte le Fuen ho qui se jette à l'ouest dans une vallée, & on laisse au sud-est un lit de torrent large & fort pierreux, pour commencer à grimper une montagne, qui me parut avoir p.087 environ cent pas de perpendicule sur le niveau du Fuen ho. La montée est rude.

A vingt lis au haut de la montagne on trouve un hameau, d'où l'on descend durant cinq lis jusqu'à une pagode où il y a une grande arche de pierre sur un torrent : ensuite on remonte durant cinq autres lis, puis on descend encore jusqu'à Gin y où je couchai, qui est à 40 lis de Ling che hien. On trouve un monde infini sur le chemin. Le vent était si fort que ma mule repoussée ne pouvait quelquefois avancer. La poussière obscurcissait le soleil, en sorte qu'à midi on ne voyait que comme au travers d'un épais brouillard.

Toutes les montagnes sont cultivées jusqu'à leur sommet, & coupées en terrasses. Les abîmes & les précipices sont également cultivés, il y a peu de pierres dans ces montagnes & elles sont de terre solide. Les 30 derniers lis sont au sud sud-ouest.

Le 12 je fis trois à quatre lis au sud-ouest ¼ ouest, après quoi je

passai une montagne allant au sud sud-est. A quinze lis de Gin y sur le haut de la montagne est un village. On descend ensuite en allant au sud jusqu'à 25 lys. De là à l'ouest. A 48 lis on trouve une pagode au pied de la montagne, de là on entre dans une vallée, dont le Fuen ho arrose le côté droit : elle a bien 600 pas de large.

Enfin après avoir fait cette matinée-là 60 lys j'allai dîner à Tcho tcheou. A l'entrée de la ville on passe un ruisseau sur un petit pont de pierre ; on voit à gauche un bœuf de fer fondu. La ville a 200 pas est-ouest sur 400 nord & sud. Le Fuen ho passe au pied. De-là route au sud, où l'on voit une pagode, puis on remonte une montagne.

A 36 lis une autre pagode à gauche ; on trouve une plaine charmante sur le haut de la montagne, qu'on descend après avoir fait cinq lis, & la route est au sud sud-ouest. On rentre dans une vallée semblable à la précédente, ou l'on retrouve le Fuen ho qu'on laisse toujours à droite.

Enfin après avoir fait 60w lis je vins coucher à Tchao tching hien. Cette ville a 300 pas nord & sud, sur 200 est ouest. Elle est fort peuplée, j'y vis un bel arc de triomphe de pierre bien taillée. Toujours grand monde sur le chemin ; la terre très bien cultivée. Sous ces montagnes on trouve des mines de charbon de terre ; on en tire sans cesse ; il peut bien se faire que ces mines étant épuisées, les terres s'affaissent, & forment ces gouffres horribles qu'on voit. C'est néanmoins un spectacle charmant, que de voir du haut d'une montagne les montagnes d'alentour, qui sont sans nombre, & toutes terrassées, & couvertes au printemps d'un beau tapis vert.

Il y a de ces précipices qui laissent à peine trois ou quatre pas de largeur pour le chemin.

Le 13 route au sud. A trois lis de la ville on passe une petite rivière, qui se jette dans le Fuen ho, après quoi on laisse un village à gauche ; à quatre lis route au sud-ouest, & à dix lis un autre village où l'on monte une colline. A 18 lis on trouve un gros village où l'on descend dans une belle plaine. Au bas de cette descente est un beau pont de

trois arches de pierre sur un ruisseau. Cinq lis auparavant la route au sud sud-ouest.

Après avoir passé quelques villages, & un beau pont de dix-huit pas en côtoyant toujours le Fuen ho, on arrive à Hong tong hien qui est à trente lis. Cette ville à dix-huit cents pas de circuit ; on la traverse ; à l'angle du nord ouest on trouve une pagode avec un obélisque. Durant quatre mille pas c'est un village presque continuel le long de la colline. Cette plaine qui a plus de quarante pieds au-dessous de la précédente, a au moins mille pas de large jusqu'à la rivière.

A la sortie de la ville on passe sur un p.088 beau pont de dix-sept arches qui a soixante pas de longueur. Les piles sont de pierres de taille liées avec de grosses clefs de fer : les éperons en sont gros & forts : sur les éperons on voit différentes figures d'animaux couchés en saillie, & arrêtés par des barres de fer rondes, & de trois pouces de diamètre, parmi lesquels il y a quelques lionceaux. Il est pavé de gros quartiers de pierres posés sur des poutres.

A trois lis de Hong tong est un village où l'on tourne au sud-ouest ¼ ouest ; à treize lis gros bourg à droite, & à trente lis autre gros bourg à la sortie duquel se voit un beau pont de pierre à appui de trois arches sur un gros ruisseau. Je passai deux autres villages & deux ponts qui étaient sur le Fuen ho.

A cinquante lis je dînai dans une grosse bourgade où l'on voit un beau pont de pierre de sept arches, avec des appuis de panneaux de pierre coulés dans les rainures des poteaux : ces panneaux sont ornés de bas reliefs, de caractères chinois, & de quatre gros lions aux quatre coins ; il est long d'environ 60 pas.

A 60 lis est la ville de Pin yang fou, qui a plus de 4.000 pas de circuit. Là un pont de bois sur le Fuen ho, ensuite route au sud-ouest. Après avoir fait 10 lis & passé quelques villages, je vins coucher à Tsiang leng hien. A l'entrée de cette ville est un pont à appui couvert d'un toit porté sur des colonnes de bois. Elle est fort peuplée.

Je marchai tout le jour dans des plaines très agréables & très unies,

quoique de différent niveau. Il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit cultivé. Tout y était déjà vert, ce que je n'avais vu nulle part ailleurs. Cela vient sans doute de la multitude des ruisseaux qui descendent à droite & à gauche des montagnes, dont les eaux sont si bien ménagées, que tout le monde y a sa part.

C'est un fort beau paysage que ces montagnes pleines de blé, de légumes, d'arbres & de villages, dont le nombre surprend. Comme les blés sont semés en planche, toute cette étendue de pays paraît être un jardin. J'y vis beaucoup de ces arbres qu'ils nomment Tsai tze : la fleur en est jaune, & on en tire de l'huile à brûler. Après avoir passé le Fuen ho on trouve du riz semé sur ses bords qui sont marécageux. Toujours grand monde sur le chemin, & les campagnes couvertes de laboureurs qui y sèment des légumes.

Le 14 route au sud-ouest ¼ sud : après avoir marché trente-sept lis dans un pays semblable à celui du jour précédent, je passai un pont de cinq belles arches de pierre, sur un torrent qui court entre deux bourgades ; aux deux bouts il y a deux arcs de triomphe de bois. A quarante lis est un pont de trois arches, & à soixante lis la ville de Tai ping hien. Elle est petite & n'est pas fort peuplée, mais elle a un assez grand faubourg : un peu avant que d'y arriver, on voit un pont couvert d'un toit qui porte le nom d'arc-en-ciel volant ; c'est un gros treillis de poutres qui est soutenu en l'air par plusieurs arcs-boutants de bois, lesquels portent sur une banquette de pierre pratiquée dans l'épaisseur de deux culées de pierre. Les Chinois en admirent l'artifice, & c'est apparemment pour cela qu'ils lui ont donné ce nom bizarre. Il est long de sept ou huit pas ; c'est l'ouvrage d'un habile charpentier.

A sept lis on trouve encore un pont de pierre ; ensuite la route est sud sud-ouest jusqu'à Kiang tcheou, où j'allai coucher. Cette ville est de 3254 pas, & est située sur la rive droite du Fuen ho. Elle n'a que deux portes, parce qu'une partie est sur une éminence. Depuis Peking jusqu'ici, je me mis servi, autant qu'il m'a été possible, d'une bonne boussole pour marquer la route.

A Pin yang fou je quittai le grand chemin qui mène dans la province

de Chen si. Je n'ai point parlé des hôtelleries de cette route, parce qu'elles sont p.089 semblables à celles dont j'ai déjà parlé dans la route de Ning po à Peking. Les maisons, destinées à recevoir les mandarins, qu'on nomme cong quan, n'ont rien de remarquable. C'est beaucoup si lorsqu'ils passent, ils y trouvent le nécessaire. Mais ils ont leurs propres domestiques, qui achètent & préparent tout au gré de leur maître.

Ce fut le 5 de mai que je partis de Kiang tcheou pour Nan king. Cette ville est placée, comme je viens de le dire, sur une hauteur. La rivière court en bas dans une belle plaine bien cultivée qui porte du blé. Je la passai sur un pont de bois. Des hommes qu'on trouve là portèrent ma litière sur leurs épaules de l'autre côté de la rivière, au lieu de mulets qu'on avait détachés, peut-être parce que le pont est étroit & faible. Les chrétiens m'attendaient au bord de la rivière, ils y avaient mis une table, & une collation sur la table même, selon la coutume du pays, pour prendre congé de moi. Je goûtai seulement de leur vin pour ne les pas attrister.

Le 6 j'allai dîner à Itchin hien 50 lis route à l'est. Je passai par cinq villages, dont quelques-uns sont entourés de murailles de terre. Dans le dernier on fait de la brique. En sortant je passai par un chemin creux, où plusieurs charrettes qui venaient firent un embarras. Les Chinois ne s'emportent point dans ces rencontres, mais ils s'entr'aident mutuellement & sans bruit à se débarrasser. J'avais toujours les montagnes à droite.

Itchin est de la dépendance de Pin yang fou. Les murailles en sont de terre avec des parapets de brique. Toute la campagne est cultivée, & proche la ville on voit plusieurs sépulcres. On ne vendait point de viande à Itchin, le mandarin de la ville l'avait défendue, afin d'obtenir de la pluie par cette espèce de jeûne. Les Chinois ne mangent alors que du riz, des légumes, & de ce qui n'a pas vie. Les mandarins ont dans leurs maisons de la volaille qu'ils font tuer, & on ne laisse pas de vendre de la viande en secret ; car à Kian tcheou où l'on avait fait la même défense, on n'en manquait point, & on ne la vendait guère plus cher que dans un autre temps. Je demeurai dans cette ville le reste du

jour à cause du mauvais temps, & parce qu'il n'était pas possible de se rendre à la couchée.

Le 7 je fis 40 lis, & j'allai dîner à un gros village ; route est sud-est. Un quart de lieue après Itchin, on entre dans les montagnes qui sont toutes de bonne terre ; la montée en est rude. A droite & à gauche, jusque dans les précipices, tout est cultivé & semé. Au-dessus des montagnes est une plaine cultivée avec des hameaux & des arbres de tous côtés ; on y voit quelquefois des terrasses les unes sur les autres de quatre ou cinq pieds de terre labourée. Il paraît que c'était des sommets de montagnes que les Chinois ont coupé pour y semer du blé. On trouve grand monde sur cette route, & l'on voit des montagnes qui prennent l'occident, le midi, & l'orient : elles font plus d'un demi cercle.

J'allai coucher à quarante lis dans un bourg nommé Ouan tchai : route sud-est. A une lieue de Leou hou on trouve d'autres montagnes à passer : elles sont pierreuses & incultes, excepté dans quelques vallées. Une lieue plus loin on en monte une autre, dont la descente est si raide, que je fus obligé de mettre pied à terre. Je rencontrai plusieurs hommes, qui voituraient sur des ânes & des mulets des chaudrons de terre couleur de fer. Tout ce pays est pauvre, & le chemin difficile.

Le 8 je vins dîner dans un hameau à quarante lis : route sud-est, toujours entre les montagnes dans une vallée. Le chemin pierreux, mais uni sans monter ni descendre. Je passai par un hien nommé Tsin choui. C'est une petite ville, dont les murailles sont de brique. Après cette ville on trouve à droite & à p.090 gauche deux tours sur la cime des plus hautes montagnes. Du reste quelques hameaux le long du chemin. A la dînée on nous servit dans des plats de faïence, mais plus grossière que celle d'Europe.

A la sortie de cette ville on a à grimper une montagne où l'on trouve des hameaux. Il faut compter sur une heure de chemin très difficile : les chariots ne peuvent y monter ni en descendre : il y a des endroits dans le chemin si étroits, qu'ils risqueraient de tomber dans des précipices. Ces endroits sont incultes.

Vient ensuite un chemin uni & des terres labourées, & l'on passe deux ou trois villages. On se trouve néanmoins comme dans une vallée, car on a d'autres sommets de montagnes plus élevées à droite & à gauche. Je couchai à Leou tçouen, bourg assez passable, dont les maisons sont de brique. 40 lis route sud.

Le 9 je vins dîner à un petit village, 40 lis, route au sud sud-est ; je passai par trois villages & par quelques hameaux. Un de ces villages se nomme Yi tchin. On y fait de ces poteries, ou chaudrons de terre couleur de fer, que j'ai vu porter sur ma route. Le chemin est uni dans un vallon enfermé : les sommets des montagnes n'y paraissent plus que comme des collines.

Ce vallon est pierreux, cultivé de part & d'autre, & planté d'arbres qui donnent de l'ombre. L'eau coule par le milieu entre les cailloux, & fait un ruisseau suffisant pour désaltérer les animaux, & pour arroser les terres. Au sortir de ce lieu les hommes & les chevaux montent une montagne fort rude : les chaises & les litières la côtoient encore dans la vallée plus d'une demie lieue, pendant lequel temps on passe deux villages : dans le premier on fait beaucoup de ces poteries de terre, dont j'ai parlé. Après le second il me fallut grimper la montagne par un chemin fort raide ; les terres y sont semées de tous côtés, les chemins étroits où les charrettes ne peuvent passer. Sur une pointe de montagne on voit une espèce de château ruiné, dont il ne reste que les murailles.

Je descendis ensuite dans un vallon, où se trouve un pont de pieux sur un torrent ou petite rivière de couleur jaune, puis je montai une autre montagne ; après quoi les terres sont fort belles & toutes labourées, les collines coupées en terrasses jusqu'au sommet, & chaque terrasse semée ; j'en ai compté plus de quarante les unes sur les autres ; plusieurs sont soutenues de murailles faites des pierres qu'on a tirées des montagnes mêmes : ces terrasses se voient de tous côtés à deux & trois lieues : le pays est diversifié d'arbres, de maisons, & de pagodes placées sur des hauteurs.

A cinq ou six lieues à droite, je voyais des montagnes beaucoup plus

hautes que celles où je me trouvais. Il est vraisemblable que les Chinois ont aplani la plupart de celles-ci par le haut, afin de les ensemencer, ce qui est un rude travail. J'allai coucher à Tcheou tçouen, c'est un bourg assez joli, fermé de murailles de brique. Quarante lis route au sud sud-est.

Le 10 je fis 45 lis pour aller dîner au village de Li tchouen. Je crois que la route était sud-est, le soleil ne paraissant pas pour en juger. J'ai monté & descendu trois montagnes, & passé cinq gros villages, outre trois ou quatre que je voyais à droite. La première montagne n'est pas si raide à monter : on trouve au-dessus de belles terres labourées ; la descente en est rude. La seconde montagne est plus raide, on se voit au milieu des collines labourées & coupées en terrasses, j'en ai compté plus de cent en une seule colline. Ces terrasses sont larges de 20 & 30 pieds, quelques-unes de 12 & encore moins, selon la pente de la colline.

Après avoir marché ainsi plus d'une lieue, ne voyant que des collines, semées, & des bouquets d'arbres, on monte p.091 d'autres collines pierreuses : les chemins y sont pavés de gros cailloux mais très inégaux. Sur ces collines toutes les terrasses sont revêtues de pierre durant à peu près une demie lieue. Ces pays labourés & cultivés avec tant de travail, donnent encore plus d'idée de l'industrie chinoise, que les mines de Kiang nan, de Chan tong & de Pe tche li.

Après ces collines, les montagnes commencent à être stériles, excepté, dans les bas, où la terre est cultivée ; j'y ai vu des endroits où les Chinois commençaient à faire des terrasses ; ils tirent toutes les pierres, & les mettent en monceaux pour en construire des murailles, après quoi ils aplanissent la bonne terre qui reste, & la sèment.

La troisième montagne est encore plus rude que les deux autres : il m'a fallu mettre deux fois pied à terre en descendant ; quand il a plu ces chemins sont impraticables, parce que le caillou y est très glissant. J'allai coucher à Tsin tchao, gros village.

Au sortir du lieu de la dinée on monte une montagne ; le reste du

pays est beau & uni ; ce sont de tous côtés des collines labourées, remplies d'arbres, & grand nombre de terrasses revêtues. Je passai par six ou sept villages, dont quelques-uns sont assez grands, & dont les maisons sont de brique ; j'en voyais d'autres dans le fond aux pieds des collines. On trouve sur la route quantité de mulets & d'ânes chargés de marchandises qui viennent des provinces de Ho nan & de Kiang nan.

Le 11 j'allai dîner à un village nommé Tchan pin ; quarante lis route sud-est. Ce village est de la province de Ho nan. J'ai passé cinq ou six petits villages ou hameaux. En partant on monte une colline, après quoi l'on descend toujours. On trouve un chemin fait parmi les rochers, le long des montagnes, en forme de terrasse, revêtu de pierre & pavé de même ; il est large de dix à douze pieds & a beaucoup de pente ; en temps de pluie il est si glissant qu'il est impossible de le descendre.

Il y a sur cette route deux ou trois petits forts pour en défendre le passage, dont un a de grosses murailles sur lesquelles on peut ranger des soldats ; on commence à voir de dessus ces collines les plaines de Ho nan. Dans les endroits où les montagnes ne sont point rochers, tout est cultivé. On trouve grand monde sur ce chemin, une si grande quantité de mulets & d'ânes chargés, qu'ils embarrassent souvent le passage.

L'après dîner j'achevai de passer les montagnes durant deux lieues & demie ; le chemin est rude, & les descentes fort raides à cause des cailloux & des pierres. On voit de dessus une colline le Hoang ho, son cours était marqué par les vapeurs blanches que le soleil en tirait. Durant une lieue & demie que j'ai fait dans la plaine, je passai par six bourgs ou villages, dont quelques-uns sont fort grands. Les blés étaient hauts, & les épis tous formés dans la campagne, au lieu qu'à cinq ou six lieues d'ici sur les montagnes ils étaient encore en herbe. La campagne est fort belle, on voit des arbres de tous côtés au milieu des blés, & aux environs des villages ; il n'y a pas un pouce de terre perdu. Je vins coucher à Sin hoa tchin, quarante lis, route est sud-est. C'est un gros bourg de la dépendance de Hoai king fou.

Le 12 j'allai dîner à trente lis dans un petit village où il n'y avait pas même de chambre, puis coucher à 40 lis dans un bourg nommé Mou lang. Le pays toujours uni & cultivé. Je passai néanmoins par 9 ou 10 villages assez pauvres.

Le 13 j'allai dîner & souper à Ouan tchouen soixante lis route sud-est. C'est un bourg de la dépendance de Cai fong fou : le pays toujours beau avec des villages à droite & à gauche. On voit là de petites charrettes à quatre roues solides, qui n'ont pas trois pieds de diamètre, tirées par quatre ou cinq bêtes de front ; bœuf, âne, mulet, cheval, y sont p.092 attachés ensemble.

Je m'arrêtai dans ce bourg, parce que le lieu de la couchée était trop éloigné. J'ai vu des blés plantés à la ligne comme le riz : il n'y a pas plus de six pouces entre les lignes ; j'en ai vu d'autres semés indifféremment comme en Europe : mais ces champs se labourent sans y faire de sillons.

Le 14 soixante lis jusqu'au Hoang ho, route est sud-est. On voit des villages à droite & à gauche, mais assez pauvres. Ce fleuve à six à sept lis de largeur en cet endroit & autant que la vue peut s'étendre au-dessus & au-dessous. Je n'ai point vu de fleuve plus rapide : il n'est pas fort profond, car me trouvant avancé jusqu'à un tiers du fleuve, je vis qu'avec une perche on en trouvait le fond. Je ne donnai que trente sols pour une barque qui passa tout mon bagage. Après avoir passé le Hoang ho je vins coucher dans un village à vingt lis au-delà, route environ est sud-est, car le soleil ne paraissait pas.

Le 15 j'allai coucher à Cai fong fou soixante-dix lis, route est ¼ sud-est. Sur le chemin & dans les hôtelleries on ne trouve rien à manger, que du pain demi cuit, & un peu de riz à la manière des Chinois. Vous faites acheter & préparer ce que vous voulez. On n'entrait point dans la ville, parce que quelques jours auparavant soixante hommes avaient forcé la maison du mandarin & emporté l'argent du Cien lean ou tribut. Plusieurs avaient été pris, & l'on cherchait les autres : c'est pourquoi il y avait des gardes aux portes, pour empêcher d'en sortir ou d'y entrer, jusqu'à ce qu'on eût arrêté les voleurs. Je passai la nuit dans les faubourgs.

Le 16 en côtoyant une partie des murs de la ville, je comptai les pas d'un muletier qui marchait devant moi. Ce côté me parut avoir plus de mille pas géométriques de long. Les murailles sont de brique, en bon état, avec de petits bastions carrés d'espace en espace : le pays toujours beau, plus de maisons & de villages qu'auparavant, notre route au sud est ou environ.

Après avoir fait cinquante-cinq lis je passai par Tching lieou hien : c'est une ville fermée de murailles de brique avec ses bastions, & j'allai coucher à Hang cang tching gros bourg, après avoir fait en tout 80 lis.

Le 17 après trente lis j'arrivai à Ki hien. Les murailles de cette ville sont de brique, & l'on y voit des tours de distance en distance. La muraille d'un côté ne me parut pas avoir plus de 300 toises, je la laissai à droite.

Depuis cette ville jusqu'à la couchée, la campagne de tous les côtés est pleine de villages, j'en comptais souvent plus de douze à la fois, & je passai au milieu de treize ou quatorze. Route encore à l'est sud-est ou environ. J'allai coucher dans un village nommé Tie fou tçe 80 lis en tout. Le chemin fort beau avec des arbres plantés sur les deux côtés comme une allée de jardin : grand monde sur la route.

Les villages que je trouvai ce jour là, avaient tous une maison élevée, & semblable à une petite tour carrée ; les habitants s'en servent pour mettre leurs effets plus en sûreté dans les temps de troubles, ou lorsqu'ils craignent des irruptions de voleurs, &c. Ce sont des maisons particulières de gens à leur aise, comme de mandarins, de soldats, &cc.

Le 18 je partis de ce village, dont les portes étaient si basses, que ma litière pensa se briser deux fois. Le chemin toujours planté d'arbres.

Après quarante-cinq lis je passai par un gros village fort long nommé Hian hy pou. De là à Nhing lou hien, 20 lis. Je dînai & je couchai dans cette ville, parce qu'on ne trouve d'hôtelleries qu'à soixante-dix lis plus loin.

Cette ville est de la dépendance de Kouei te fou : elle paraît grande,

mais déserte & pauvre au-dedans ; ses fossés sont p.093 remplis d'eau, ses murailles de briques avec des tours de distance en distance. La route a été environ l'est ¼ de sud-est. Depuis Cai fong jusqu''ici j'ai trouvé d'espace en espace sur le chemin de ces petites tours ou sentinelles ; il y a des cloches en quelques-unes. J'ai passé durant ces soixante lis par huit ou neuf villages.

Le 19 j'allai dîner & coucher à Tçai kia tao keou, grosse bourgade, & je fis 80 lis. La pluie continuelle m'empêcha de juger de la route ; je laissai Kouei te fou à gauche, ce qui me fait croire que la route fut sud-est, supposé que ce qu'on m'a dit de sa situation soit certain. Le pays toujours agréable. Je passai devant une belle sépulture, où l'on voyait des lions de marbre dans un bois fort touffu.

Le 20 je ne marchai point à cause de la pluie, la terre était devenue si molle qu'on ne pouvait s'y tenir.

Le 21 après avoir fait 90 lis route sud-est selon le rapport de nos muletiers, car le soleil ne se voyait pas, j'allai coucher à Hoe tin tçie gros bourg : les campagnes toujours belles, les chemins & les villages bordés d'arbres.

Le 22 je fis 90 lis route au sud-est, & partie au sud. Après avoir dîné dans un gros village à quarante-cinq lis, je passai par Yung tching hien. C'est une ville petite pour l'enceinte des murailles, mais les faubourgs en sont très grands. Je comptai l'après dinée douze villages que je voyais tout à la fois à ma gauche, ils ont presque tous quelques petites tours carrées qui les sont découvrir de loin. On ne voit plus tant d'arbres.

Le 23 après 20 lis je passai par Tung tie fou çu, bourgade où commence la province de Kiang nan. Je vins dîner à Pe kang y, autre village ; route sud-est, 40 lis en tout. J'allai coucher au village de Sang pou, route sud, encore quarante lis. Tous ces villages sont de la dépendance de Fong yang fou.

J'ai eu tout le jour des montagnes du côté de l'est à cinq ou six lieues ; la campagne presque sans arbres, excepté dans les villages qui

sont en grand nombre, & ont tous de petites tours carrées. Je vis les Chinois battre leur blé en roulant dessus un cylindre de marbre noir & grossier : il a deux pieds de diamètre, & est long d'environ deux pieds & demi, deux bœufs le tiraient sur le blé qui était étendu à terre. Le cylindre avait un axe sur lequel il tournait, & tenait aux cordes que les bœufs tiraient.

Le lundi 24 après avoir fait trente lis je passai auprès de Sieou tcheou. Ses murailles ne me parurent pas en fort bon état, mais les faubourgs sont grands. Je dînai dans un village ; quarante-cinq lis route sud sud-est, & je couchai dans un autre nommé Fan tchang çie, trente-cinq lis. Le mauvais temps & la pluie ne me permirent pas d'observer la route.

Ces villages & leurs maisons sont très pauvres : on n'y trouve rien à manger. A la dînée je vis une quantité de vers à soie qu'on avait ramassés sur une natte : on leur avait jeté plusieurs feuilles de mûrier : ceux qui voulaient filer leur soie, se mettaient dans des bottes de roseaux secs : les coques que ces vers faisaient sont petites : on me dit que celles de la province de Tche kiang sont deux ou trois fois plus grandes.

Le 25 je vins dîner à Lien tchin çie, cinquante lis sans avoir pu observer la route. C'est un gros bourg : il y a deux ponts sur deux petites rivières qui portaient bateaux. Ces rivières ne sont proprement que des ruisseaux que les pluies rendent navigables, & qui ne mènent que dans quelques villages voisins.

Je vins coucher à Kou tchin autre bourg, trente lis. Le terroir était marécageux & moins beau que dans le Ho nan. Ce sont des pâturages où les animaux vont paître. J'y vis des troupeaux nombreux. Les pluies des deux jours précédents avaient tellement gâté les chemins, qu'il me fallait marcher p.094 continuellement dans des mares d'eau.

Le 26 je vins coucher à Sang pou, soixante lys, mais par les détours que je fus obligé de faire dans les campagnes à cause des eaux, j'en fis plus de 80. A 20 lis de Sang pou est la ville de Fong yang fou. Je crois

que la route a été au sud. Il faut marcher dans les eaux qui sont hautes en plusieurs endroits de deux & trois pieds. Ces eaux dans la saison des pluies rendent le passage très difficile. Le blé ne laisse pas d'y être semé & d'y croître. Je pris des guides pour me conduire par les champs. Une rangée de montagnes paraissent au sud-ouest jusqu'au sud, & encore plus vers l'est.

Le 27 après trente lis j'arrivai à une petite ville où l'on passe la rivière Hoai ho, qui est large d'environ soixante dix pas géométriques : elle a communication avec le Hoang ho, & de là avec Nan king. Je vins coucher à Hoan ni pou, quarante lis. Tout ce pays est rempli de pâturages.

Le 28 j'allai dîner à Tçon kia pou ; c'est un gros village, quarante lis, & ensuite coucher à Tche ho yi, trente lis. C'est un gros bourg. A son entrée il y a un pont qui a trente poteaux, sur lequel on passe une petite rivière. Je crois que toute la route a été au sud un peu vers l'est. Toujours grand monde & quantité de villages. Les chemins rompus par les pluies précédentes.

Le 29 je vins dîner & souper à Tchou lou kiao autre village. Cinquante lis route au sud. Après une demie lieue ou environ j'entrai dans les montagnes : elles sont médiocrement hautes & le chemin n'en est pas rude. J'y ai vu peu de terres cultivées.

Le 30 après avoir fait une lieue, il me fallut grimper une montagne très raide. Le pavé est de pierre. Il y a quelques maisons au-dessus, & une voûte de pierre longue de quarante ou cinquante pieds, sous laquelle on passe : la descente en est plus aisée.

A quarante lis on trouve Hiu tcheou. Cette ville est environnée d'un fossé rempli d'eau & large de soixante toises. Elle est sur un terrain un peu élevé, & le pays d'alentour est bien couvert d'arbres. Le faubourg où je passai est fort grand, il y a quelques arcs de triomphe & une tour.

A vingt lis est un bourg nommé Tan tie kan où je dînai : route sud-est. Je couchai à Tçi y kio, autre bourgade, quarante lis : route est sud-est. Les campagnes sont pleines de riz. J'y ai vu battre du blé avec un

fléau, comme on fait en Europe, & l'égrainer avec un rouleau de marbre tiré par un buffle.

Le 31 j'allai dîner à Pou keou, 50 lis : route est. Une lieue avant que d'y arriver on entre dans des montagnes, dont la montée n'est pas si raide, & on en descend peu à peu jusqu'à Pou keou : c'est un gros bourg environné de murailles qui courent sur une montagne laquelle domine la rivière comme une citadelle, excepté qu'elle est trop haute pour y commander. Il fait une anse du côté de l'est, jusqu'à une montagne où il y a une tour.

Le fleuve Yang tse kiang a près d'une lieue de largeur en cet endroit. Nan king est au sud, ¼ de sud-est de Pou keou, à trente lis. On va débarquer de l'autre côté de la rive à une bonne lieue & au sud sud-est de Pou keou : là on trouve une rivière qui après deux lieues conduit au port de Nan king. On côtoie ses murailles pendant plus d'une demie lieue. Il y a sur cette rivière un grand nombre de barques de l'empereur pour les mandarins.

Du plus loin qu'on voit ce grand fleuve vers l'est, lorsqu'on le traverse pour venir de Pou keou à Nan king, il court est nord-est, ensuite plus près de Nan king nord-est, jusqu'à une montagne de Pou keou, où il y a une tour : depuis Nan king jusqu'à cette tour il court au nord 3 lieues durant. On me dit lorsque je le traversais, qu'il avait trente-six chang de fond, c'est-à-dire, trois cents soixante che ou pieds.

@

ROUTE

que tint le Père Bouvet depuis Peking jusqu'à Canton, lorsqu'il fut envoyé par l'empereur Cang hi en Europe en l'année 1693

@

p.095 L'empereur m'ayant fait l'honneur de me nommer pour aller en Europe, voulut que je fis le voyage jusqu'à Canton avec un mandarin du troisième ordre nommé Tong lao ye, & un Père portugais que Sa Majesté envoyait à Macao au-devant du Père Grimaldi. Ce Père revenait à la Chine après un voyage en Europe qu'il avait fait par les ordres de l'empereur.

Le jour du départ fut fixé au 8 de juillet de l'année 1693. Le mandarin fut chargé de faire expédier les dépêches pour ce voyage par le Ping pou, ou tribunal souverain de la milice. il fut arrêté dans ce tribunal, qu'on me donnerait huit chevaux pour moi, & pour ceux qui seraient à ma suite, & que je pourrais partir le lendemain à quelle heure il me plairait.

Cette patente du Ping pou, qu'on nomme cang ho, consiste en une grande feuille de papier imprimée en caractères tartares & chinois, & munie du sceau du tribunal. La teneur de cette patente était en substance,

> « Que le tribunal souverain de Ping pou me donnait ce cang ho par ordre de l'empereur, qui me députait de la cour pour son service, & voulait que je prisse ma route par Canton. Il ordonnait à tous les chefs des tribunaux des villes & lieux où il y avait des chevaux de poste, de me fournir sans délai le nombre des chevaux marqué, avec tout ce qui serait nécessaire sur la route, pour ma subsistance & celle de ma suite & de me loger dans les cong quan, ou hôtelleries publiques, où l'on a accoutumé de loger les officiers qui sont dépêchés de la cour, & que lorsque je serais obligé de prendre

la route d'eau, de me fournir à proportion les barques & toutes les choses nécessaires pour mon voyage, &c.

Le sceau qu'on y avait imprimé, était de trois pouces de large en carré, sans aucune autre figure ou caractère que le nom du tribunal du Ping pou, qui d'un côté y était gravé en caractères tartares, & de l'autre en caractères chinois : c'est la forme des sceaux de chaque tribunal de la Chine. Au bas de cette patente étaient les noms des présidents tartares & chinois du tribunal avec la date qui était ainsi conçue :

Le 6e jour de la 5e lune de la 32e année du règne de Cang hi.

Ce fut donc le 8 de juillet que je partis de Peking a six heures du soir : je fis partir avant moi en poste un domestique pour avertir le mandarin, en la compagnie duquel je devais faire le voyage, que je le joindrais au rendez-vous, comme je le fis en effet, mais avec bien de la peine. Nous fûmes surpris de la nuit à trois lieues de Peking : il nous en restait encore quatre à faire : mais comme nous nous égarions à tout moment, je marchai neuf ou dix heures au milieu de l'eau & des boues, & ce ne fut que le lendemain à la pointe du jour que j'arrivai à la porte méridionale de Leang hiang hien où le mandarin m'attendait.

A peine fus-je descendu de cheval, qu'il fallut y remonter pour faire ce jour-là 140 lis, c'est-à-dire, deux postes de sept lieues chacune, la première jusqu'à Tso tcheou, & la seconde jusqu'à Sin tching hien.

Dans toutes les villes qui sont sur les grandes routes, il y ordinairement des y ma, c'est-à-dire, des bureaux où l'on p.096 entretient plus de 100 ou 150 chevaux de poste ; & quand les villes sont trop éloignées les unes des autres il y a des postes entre-deux. Quand on fait voyage avec le cang ho & qu'on arrive au lieu de la dînée ou de la couchée, on trouve toujours des chevaux frais à changer, avec un logis préparé par le mandarin du lieu.

Ces logis, qu'ils appellent cong quan, devraient être propres à loger commodément les grands seigneurs ; mais comme il ne s'en trouve plus dans plusieurs villes, surtout dans celles que les dernières guerres ont désolé, le mandarin a soin de faire préparer la meilleure auberge

qui s'y trouve ; & pour cela il l'érige en cong quan, c'est-à-dire, qu'on y attache un morceau d'étoffe de soie rouge en forme de courtine au haut de la porte, & qu'on garnit une table & une chaise d'un parement d'étoffe de soie avec une légère broderie. C'est à quoi se réduit présentement tout l'ameublement & la parure de la plupart de ces auberges, où logent les Grands dans leurs voyages. On n'y trouve jamais de lit dressé : la coutume est que les voyageurs portent leur lit avec eux, à moins qu'ils n'aiment mieux coucher fraîchement & durement sur une simple natte.

Le 10 nous fîmes une journée semblable à la précédente, c'est-à-dire, de quatorze lieues ; de sept lieues jusqu'à Hiong hien & de sept autres lieues jusqu'à Gin kieou hien. Quand nous arrivions dans quelque ville, nous trouvions d'ordinaire les mandarins hors des murailles, vêtus de leurs habits de cérémonie, qui venaient au-devant de nous pour nous faire honneur.

A peine étions-nous arrivés qu'ils venaient nous rendre visite à nos auberges : outre la table que nous trouvions assez bien servie, le principal mandarin ne manquait guère de nous envoyer à chacun une autre table, chargée de viandes bouillies & rôties, dont on régalait ceux qui nous accompagnaient : car outre nos domestiques, nous avions encore chacun cinq ou six pei pao, ou ma pai tse qui sont des valets de postes aux gages de l'empereur, dont les uns nous servaient de guides, & les autres portaient notre bagage montés aussi sur des chevaux de poste, sans compter dix ou douze soldats à cheval armés d'arcs & de flèches qui nous servaient d'escorte, & dont nous changions à chaque poste. Le Ping pou l'avait réglé de la sorte par une autre dépêche différente du cang ho que le tribunal avait remis entre les mains de Tong lao ye.

Le 11 nous ne fîmes qu'une poste de sept lieues jusqu'à Ho kien fou.

Le 12 nous en fîmes trois, la première de six lieues jusqu'à Hien hien ; la seconde aussi de six lieues jusqu'à Fou tchouang y, & la troisième de trois lieues jusqu'à Fou tching hien.

Le 13 nous fîmes deux postes : la première de six lieues jusqu'à King tcheou, & la seconde de sept lieues jusqu'à Te tcheou ville de la province de Chan tong située sur le bord de ce long & fameux canal, qui a été ouvert pour conduire à Peking le tribut du riz des provinces méridionales. On le transporte tous les ans sur ces grosses & magnifiques barques impériales qui se nomment leang tchouen.

Ce canal sépare en cet endroit la province de Pe tche li de celle de Chan tong. On trouve sur toute cette route de demie lieue en demie lieue des thun taï ou corps de garde, avec une petite tour ou terrasse élevée en forme de cavalier, pour découvrir de loin, & faire des signaux en cas de tumulte ou de révolte.

Le 14 nous partîmes de Te tcheou & nous fîmes deux postes de sept lieues : la première jusqu'à Ngen hien, & la seconde jusqu'à Cao tang tcheou. L'incommodité qui survint à un des deux Pères avec qui j'étais, l'obligea de quitter le cheval, & de prendre une chaise, ce qui nous fit marcher pendant quelque temps à plus petites journées. On a l'avantage p.097 quand on a un cang ho de faire par jour autant de postes qu'on veut.

Le 15 les deux postes que nous fîmes furent chacune de six lieues : la première jusqu'à Tçin ping hien & la seconde jusqu'à Tong kieou ell.

Le 16 trois postes, la première de quatre lieues, la seconde de huit jusqu'à Tong ping tcheou, la troisième de six jusqu'à Voen tchang hien. Nous y arrivâmes bien avant dans la nuit, parce que la traite fut longue, & que nonobstant la diligence des mandarins, nous fûmes arrêtés à deux rivières, où ne trouvant point de barque, il fallut perdre du temps à desseller nos chevaux, & à leur faire traverser les rivières à la nage.

Depuis Peking jusqu'à Tong ngo hien, par où nous n'avons fait que passer, si l'on en excepte cette longue chaîne de montagnes appelées Si chan, c'est-à-dire, montagnes d'occident, que nous laissâmes sur la droite dès le second jour de notre marche, tout le pays est plat & uni, & l'on voit une vaste campagne à perte de vue. Depuis Tong ngo hien

nous commençâmes à marcher pendant quelques heures entre les montagnes, & nous y fûmes fort incommodés de la chaleur.

Le 17 deux postes : l'une de 4 lieues & demie jusqu'à Sin kia y, l'autre de 4 lieues jusqu'à Yen tcheou fou. Avant que d'arriver en cette ville, nous trouvâmes, dans l'espace de trois quarts de lieues, la campagne désolée par une multitude effroyable de grosses sauterelles de couleur jaunâtre, appelées hoang tchong, c'est-à-dire, insecte jaune. L'air en était tout rempli, & la terre tellement couverte, même sur les grands chemins, que nos chevaux ne pouvaient marcher sans en faire voler des tourbillons à chaque pas. Ces insectes avaient déjà ruiné en ce pays-là toute espérance de récolte. Cette funeste plaie n'avait pas beaucoup d'étendue, car à une lieue de distance de cet endroit ainsi ravagé, les moissons étaient parfaitement belles.

Le 18 trois postes : la première de cinq lieues jusqu'à Tçeou hien, la seconde de cinq lieues & demie jusqu'à Kiai ho y, & la troisième de trois lieues & demie jusqu'à Teng hien, où le mandarin ne trouvant point d'auberge propre à nous loger, nous fit conduire dans le palais de Cong fou tse, ou Confucius. Le lieu était fort commode. Il y en a de semblables dans toutes les villes de la Chine, où les mandarins & les gradués s'assemblent en certains temps de l'année, pour rendre leurs devoirs à ce prince des philosophes de leur nation.

Le 19 deux postes chacune de huit lieues. La première jusqu'à Lin tching y, la seconde jusqu'à Li co y, terre de la province de Kiang nan. L'extrême chaleur de la saison & du climat, nous obligèrent de marcher une partie de la nuit.

Le 20 nous ne fîmes qu'une poste de sept lieues jusqu'à Siu tcheou, ville du second ordre, située sur la rive méridionale du Hoang ho ou fleuve Jaune, ainsi nommé à cause de la couleur de ses eaux troubles mêlées d'une terre jaunâtre, qu'il détache sans cesse de son lit par la rapidité de son cours.

Ce fleuve, quoique large & profond, n'est guère navigable, parce qu'il est presque impossible de le remonter, à moins que d'avoir un

vent forcé. Il change souvent de lit, & ruine quelquefois ses rives de telle sorte, qu'on lui voit inonder tout à coup les campagnes, & submerger des villages & des villes entières. Il a cinq à six cents pas de largeur vis-à-vis de Siu tcheou, où nous le traversâmes.

Au sortir de notre barque, nous trouvâmes le tchi tcheou, ou gouverneur de la ville nommé Cong lao ye, un des descendants de Confucius, dont la famille se conserve en ligne droite depuis plus de deux mille ans. Nous reçûmes de lui toutes sortes de politesses : il nous attendait sur le bord de la rivière, où il nous régala de thé & de fruits. Il vint ensuite nous visiter à notre auberge, p.098 où il envoya des tables chargées de viandes. Ayant su que j'avais un cheval qui marchait durement, il m'offrit le sien propre, & envoya pendant la nuit des gens de son tribunal à cinq lieues de la ville, pour nous y faire préparer le lendemain à dîner. J'allai lui rendre visite, & lui recommander deux églises que nous avions dans cette ville, qui y avaient été autrefois érigées par le Père Couplet.

Le 21 nous fîmes trois postes : la première de cinq lieues jusqu'à Tao chan y. La seconde de quatre jusqu'à Kia keou y & la troisième de six jusqu'à Sieou tcheou. Depuis Tong ngo hien nous avons toujours trouvé à droite & à gauche de longues chaînes de montagnes désertes & incultes, entre lesquelles nous rencontrions d'ordinaire de vastes campagnes plates, unies, & bien cultivées.

Le 22 deux postes : L'une de cinq lieues jusqu'à Ta tien y & l'autre de sept jusqu'à Cou tching y.

Le 23, deux postes de six lieues chacune : la première jusqu'à Vang tchouang y, & la seconde jusqu'à Hao leang y. A la sortie de Vang tchouang y nous découvrîmes fort loin dans l'horizon, entre le midi & l'occident, montagne Yn yu chan, c'est-à-dire, la montagne du sceau d'agathe, parce que c'est de cette montagne qu'on tire la pierre yu che, qui est une espèce de pierre précieuse comme l'agathe, dont on fait des sceaux des cachets. C'est de cette pierre que se fait le sceau impérial, c'est pourquoi on a donné à cette montagne le nom de Yn yu chan.

Le 24 deux postes : l'une de quatre lieues & demie jusqu'à Hong sin, & l'autre de six jusqu'à Ting yuen hien.

Le 25 trois postes : la première de quatre lieues & demie jusqu'à Tchang kiao y, la seconde de six jusqu'à Fou tching y, la troisième de quatre lieues & demie jusqu'à Tien fou y.

Ce jour-là environ un quart d'heure avant le lever du soleil, je vis dans le Ciel un phénomène, que je n'ai jamais vu, & dont je n'ai point ouï parler en France, quoiqu'il soit fort ordinaire en orient, surtout à Siam & à la Chine ; car je l'ai observé distinctement plus de vingt fois, tantôt le matin, tantôt le soir, dans chacun de ces deux royaumes, sur mer & sur terre, & même à Peking.

Ce phénomène n'est autre chose, que certains demi-cercles d'ombre & de lumière, qui paraissent se terminer, & s'unir dans deux points opposés du Ciel, savoir d'un côté dans le centre du soleil, & de l'autre dans le point qui est diamétralement opposé à celui-là. Comme ces demi-cercles sont tous terminés en pointe, tant en orient qu'en occident, c'est-à-dire, vers les points opposés de leur union, & qu'ils vont en s'élargissant uniformément vers le milieu du Ciel, à mesure qu'ils s'éloignent de l'horizon, ils ne ressemblent pas mal pour leur figure aux maisons célestes, de la manière dont on les trace sur les globes ; à cela près seulement, que ces zones d'ombre & de lumière sont ordinairement fort inégales pour la largeur, & qu'il arrive souvent qu'il y a de l'interruption entre elles, surtout lorsque le phénomène n'est pas bien formé.

Toutes les fois que je l'ai observé, & je l'ai vu quatre fois différentes dans ce voyage en moins de quinze jours, j'ai toujours remarqué que le temps était extrêmement chaud, le ciel chargé de vapeurs avec une disposition au tonnerre, & qu'un gros nuage épais & entr'ouvert était vis-à-vis du soleil. Ce phénomène semble pour sa figure, fort différent de ces longues traces d'ombre & de lumière, qu'on voit souvent le soir & le matin dans le ciel, aussi bien en Europe qu'ailleurs, & auquel leur figure pyramidale a fait donner le nom de verges.

Si l'on demande pour quelle raison ce phénomène paraît plutôt en Asie qu'en Europe, & en été que dans les autres saisons, il me semble qu'on p.099 pourrait en attribuer la cause à la nature des terres de l'Asie, qui étant pour la plupart beaucoup plus chargées de nitre que celles d'Europe, remplissent l'atmosphère, surtout en été, & lorsque le soleil a plus de force pour les élever, d'exhalaisons nitreuses, lesquelles étant répandues également dans l'air, les rendent plus propres à réfléchir la lumière, & par conséquent à former le météore.

Le 26 deux postes : la première de trois lieues & demie jusqu'à Liu tcheou fou, & la seconde de six jusqu'à Y ho y. La ville de Liu tcheou me parut plus peuplée & mieux bâtie, que toutes les autres villes, par où j'ai passé depuis Peking jusqu'ici. On n'y remarque rien de particulier, à la réserve de quelques arcs de triomphe, des tours, & des ponts de marbre qui s'y trouvent, il y en a plusieurs sur cette route, lesquelles sont en partie désertes & vides de maisons, qui n'ont point été rétablies depuis qu'elles ont été ruinées par les Tartares qui ont conquis la Chine, & qui sont encore maintenant sur le trône.

Le 27 deux postes, l'une de six lieues & demie jusqu'à San keou y, l'autre de deux lieues jusqu'à Yu tching hien & de quatre autres jusqu'à Mei sin y. Ces jours-ci nous commençâmes à voir dans la campagne, plusieurs de ces arbres singuliers qui portent le suif, dont on fait de la chandelle, qui est en usage dans la plupart des provinces de l'empire.

Le 28 deux postes : la première de six lieues jusqu'à Lou ting y, la seconde de deux lieues jusqu'à Tong tching hien & de quatre lieues & demie jusqu'à Tao tchouen y. Ce jour-là, & les quatre jours suivants, nous marchâmes continuellement entre des montagnes infestées de tigres, & par des chemins très rudes. Comme l'extrême chaleur nous obligeait de partir deux ou trois heures avant le jour, nous prîmes des guides qui portaient des torches allumées, lesquelles nous servaient à nous éclairer, & à éloigner de nous ces bêtes féroces que le feu intimide.

Le 29 deux postes, l'une de six lieues jusqu'à Tsing keou y, & la seconde de six autres lieues jusqu'à Siao tche y.

Le 30 trois postes, la première de six lieues jusqu'à Fong hiang y, la seconde de six autres lieues jusqu'à Ting sien y terre de la province de Hou quang, aussi bien que la poste suivante qui fut de quatre lieues jusqu'à Hoang mei hien. Quoique le pays par où nous passâmes ces trois derniers jours & les deux suivants, soit affreux, & qu'il y règne continuellement de longues chaînes de montagnes désertes & incultes, les vallons & les campagnes qui les séparent en mille endroits, sont très fertiles & bien cultivées. Dans ce long intervalle de pays, il n'y avait pas un pouce de terre labourable, qui ne fût couvert du plus beau riz. J'admirai l'industrie des Chinois, car il est étonnant de voir, comment ils ont fait aplanir entre ces montagnes, tout le terrain inégal qui est capable de culture, & diviser comme en parterres celui qui est de niveau, & par étages en forme d'amphithéâtre, celui qui suivant le penchant des vallons a des hauts & des bas.

Le 31 nous fîmes trois postes : la première de quatre lieues jusqu'à Cong long y, terre de la province de Kiang si, la seconde de cinq lieues jusqu'à la ville de Kieou kiang fou, qui est sur le bord de cette belle & grande rivière appelée Kiang, c'est-à-dire, le fleuve par excellence. Vis-à-vis de Kieou kiang où nous le passâmes, elle est fort rapide, & a près d'une demie lieue de largeur. On y pêche d'excellents poissons & entr'autres une espèce de dorade nommé Hong yu, c'est-à-dire, poisson jaune, qui est très gros & d'un goût merveilleux. Nous logeâmes dans un véritable cong quan ou hôtel à la mandarine ; la grandeur des salles & des appartements bâtis en forme de pagode, me fit croire qu'il avait d'abord été destiné à être un temple d'idoles.

Comme les chemins étaient très rudes jusqu'à Nan tchang fou capitale de la province, éloignée de deux grandes p.100 journées, & que les chevaux du pays étaient très mauvais, nous suivîmes le conseil qu'on nous donna de prendre des chaises, & nous fîmes encore ce jour-là une troisième poste de six lieues jusqu'à Tong yuen y. Nous marchâmes une grande partie de la nuit. Les deux journées que nous avions à faire étant longues, au lieu de quatre porteurs, on nous en fournit huit à chacun pour se relever les uns les autres, & trois pour nos

domestiques : ils étaient portés chacun par deux hommes, sur des brancards fabriqués avec deux gros bamboux joints ensemble par le moyen de deux autres mis en travers : on nous fournit encore d'autres hommes, soit pour transporter nos bagages, soit pour porter des torches allumées, afin d'éclairer la route, & d'écarter les tigres. Avec ce secours nous fîmes sans fatigue, les deux journées les plus difficiles de notre voyage.

Le 1er jour d'août nous fîmes une poste de la même manière, pour nous rendre à Te ngan hien. Cette poste n'est que de soixante lis ou six lieues, mais il me parut qu'elle en avait bien sept. Je m'apercevais depuis quatre à cinq jours que ces stades étaient beaucoup plus longs, que ceux que j'avais fait au commencement du voyage. Aussi ai-je souvent ouï dire, qu'il y avait de la diversité entre les lis ou stades du nord, & ceux du sud. Aux environs de la cour, les lis ou stades sont plus courts.

Comme il ne se trouva point dans cette ville d'auberges commodes pour nous tous, on me conduisit dans le temple de Tching hoang c'est-à-dire, de l'esprit tutélaire de la ville. Le bonze qui en avait soin, dressa aussitôt une table & un petit lit de camp au milieu du temple. Bien que les Chinois honorent dans ces temples les génies tutélaires de chaque lieu, ils ne laissent pas de les représenter sous une figure humaine.

Ayant fait quelques questions à ce bonze, je lui trouvai un grand fond d'ignorance : il ne savait pas même si l'idole qu'il adorait, représentait quelque esprit, ou quelque grand personnage de l'antiquité, quel pouvoir on lui attribuait, ni ce qu'on avait prétendu en le plaçant sur l'autel de ce temple. Je crus devoir m'abstenir de toute autre question, de peur de lui apprendre des erreurs qu'il ignorait. Je changeai donc de discours, & lui fis une longue instruction sur l'existence du souverain Etre & ses principaux attributs ; sur la création du Ciel, de la Terre, & de l'homme ; sur l'incarnation de Jésus-Christ ; sur l'obligation que nous avons de connaître, d'aimer, & de servir cet Etre souverain comme notre premier principe & notre dernière fin, de connaître sa loi & de l'observer. Je lui montrai que cette loi sainte est la

religion chrétienne, que j'étais venu des extrémités du monde annoncer à la Chine qu'elle est la seule qui apprenne à l'homme à se bien connaître, en lui faisant comprendre qu'il est composé d'un corps corruptible & mortel, & d'une âme spirituelle & immortelle, capable de joie & de tristesse, de plaisir & de douleur, même après qu'elle est séparée du corps par la mort & que les âmes de tous les hommes après leur mort, par un arrêt irrévocable de leur créateur & de leur juge, reçoivent la récompense de leurs mérites & de leurs bonnes actions, s'ils ont vécu conformément à sa loi, en montant au Ciel pour y vivre éternellement heureux, & jouir du bonheur de Dieu même ; qu'au contraire, s'ils ont méprisé ou violé cette loi sainte, ils reçoivent un châtiment proportionné à la grièveté de leurs crimes en descendant aux enfers, où ils souffrent pendant l'éternité, la rigueur des flammes allumées par le souffle de la colère d'un Dieu irrité, &c.

Je parlai pendant près de deux heures, sans que le bonze, qui paraissait attentif & touché, m'interrompît une seule fois. Je finis en lui remontrant l'obligation où il était, de chercher la vérité & de la suivre. J'ajoutai que, si après avoir p.101 compris ce qu'il venait d'entendre, il jugeait que cette vérité se trouvât dans la religion dont je lui avais expliqué les fondements, je lui conseillais en reconnaissance du bon accueil qu'il m'avait fait, de songer à se faire instruire ; qu'il lui était aisé d'aller à Nan tchang fou, où il y a un temple dédié au vrai Dieu, & ou il trouverait un de mes frères qui lui expliquerait cette doctrine, dont la connaissance est plus précieuse que tous les trésors de la terre.

Le bonze reçut cet avis avec la même démonstration de joie qu'il avait écouté mon instruction. Je n'oserais néanmoins me flatter de l'avoir approché de la voie du salut : sa profession de bonze lui fournit de quoi passer doucement une vie, que l'indigence lui ferait traîner misérablement ailleurs ; & l'expérience m'a fait connaître que cette considération est communément un plus grand obstacle à la conversion de ces sortes de gens, que l'attachement qu'ils pourraient avoir, ou à une religion qu'ils ne connaissent guère, ou à un état de vie que la seule nécessité les a obligé d'embrasser.

Le 2 nous fîmes deux postes en chaise, chacune de six lieues : la première jusqu'à Kien tchang hien, & la seconde jusqu'à un village éloigné de quatre lieues de Nan tchang fou.

Le 3 nous arrivâmes le matin à Nan tchang fou, ville capitale de la province de Kiang si où nous devions prendre des barques. Comme la ville est sur l'autre bord de la rivière, nous trouvâmes en arrivant une de ces barques impériales grosse comme des navires, peinte & dorée, qu'on avait préparée pour notre passage.

A notre débarquement le viceroi se présenta avec les autres mandarins : ils nous invitèrent à mettre pied à terre, & nous conduisirent à un cong quan fort propre qui est sur le bord de la rivière. Quand nous fûmes arrivés au milieu de la seconde cour, le viceroi avec les six autres grands mandarins qui l'accompagnaient, se mirent à genoux vis-à-vis de la grande salle au bas du grand escalier, & se tournant vers nous, il demanda des nouvelles de la santé de l'empereur. Il n'y a que les officiers de ce rang qui aient droit de s'informer ainsi en cérémonie de la santé de l'empereur. Tong lao yé leur fit réponse en leur apprenant la parfaite guérison de Sa Majesté.

Le viceroi s'étant levé avec les mandarins de sa suite, nous fit entrer dans la salle, où l'on avait préparé deux rangs de fauteuils vis-à-vis les uns des autres. Dès que nous fûmes assis, on nous présenta des tasses de thé à la tartare & à la chinoise, qu'on but en cérémonie. Ils nous convièrent ensuite à nous mettre à table. Le dîner était préparé au fond de la salle.

Comme ce festin se donna partie à la tartare, partie à la chinoise, on se dispensa des cérémonies importunes, qui sont en usage dans les banquets chinois. A la fin du dîner, le viceroi & les mandarins nous conduisirent à notre barque, en attendant qu'on nous préparât les barques plus légères que nous avions demandées, pour faire plus de diligence. Il y en avait une pour Tong lao ye, une pour les deux autres Pères, & une pour moi.

Ces barques sont très commodes & très propres. Elles sont peintes,

dorées, & enduites de ce beau vernis tant par dehors que par dedans. On y a une chambre pour se reposer, & une grande salle avec double fenêtre de chaque côté, sans parler des autres appartements pour les domestiques & pour loger le patron de la barque & la famille.

Le 5 nous fîmes au moins dix lieues jusqu'à Fong tching hien, où l'on nous apporta des vivres & des rafraîchissements. Sur la route d'eau il y a de lieue en lieue des tang ou corps de garde, où il y a d'ordinaire huit ou dix soldats.

Le 6 nous passâmes par Fong tching hien, & nous allâmes prendre des p.102 rafraîchissements à six lieues de là, savoir à Tchang chou, lieu de commerce, célèbre par le débit qui s'y fait de toutes sortes de drogues & de racines médicinales.

Ce jour-là & les deux jours suivants nous naviguâmes de la même manière, mais nous fîmes peu de chemin à cause des bas fonds que nous trouvions presque à tous moments ; nous passâmes par quelques villes, & nous arrivâmes a Ki ngan fou éloigné de quarante lieues de Nai tchang fou.

Je ne vis rien pendant ces trois jours qui méritât d'être remarqué. Nous passions continuellement entre des montagnes inhabitables & incultes, qui formaient deux chaînes parallèles sur les deux bords de la rivière.

Ce fut le 9 que nous mîmes pied à terre à Ki ngan fou. Il y avait une chrétienté qui était gouvernée alors par les RR. PP. de Saint François, & dont le P. Grégoire Ybanes Espagnol avait soin. Je dis la messe dans son église qui était fort propre.

Le 10 nous passâmes par Tai ho hien & nous ne fîmes que dix lieues.

Le 11 nous fîmes encore dix lieues jusqu'à Ouan ngan hien. Le tchi hien, ou gouverneur de cette ville, qui n'est chrétien que de nom, quoique sa femme soit fort vertueuse, ne nous donna aucune démonstration d'honnêteté.

Le 12 nous fîmes onze lieues jusqu'à un village nommé Leang keou.

Le 13 au matin nous fîmes trois lieues jusqu'à Yeou tching y, & le soir environ sept lieues : c'est-à-dire, que nous allâmes passer la nuit à trois lieues de Kan tcheou fou.

Le 14 nous arrivâmes de bon matin à Kan tcheou fou. C'est une grande ville & fort peuplée. Le tsong ping, ou commandant général de la milice de tout le district de cette ville, nommé Tchang lao yé, avec d'autres mandarins, vint nous recevoir au sortir de nos barques, & nous inviter à dîner.

Après ces civilités, auxquelles nous répondîmes de notre mieux, j'allai à notre église, où je trouvai le P. Greslon, qui travaille depuis près de quarante ans avec beaucoup de zèle & de fruit à la conversion des Chinois, surtout dans cette ville où il a succédé au P. le Faure qui a vieilli dans les travaux apostoliques, & est mort en odeur de sainteté.

Comme le tsong ping était ami particulier de Tong lao yé notre conducteur, & qu'il avait beaucoup de considération & d'amitié pour le P. Greslon, nous ne pûmes nous refuser à l'invitation qu'il nous avait fait. Nous assistâmes donc au repas qu'il nous donna, où nous eûmes toute la liberté que nous lui demandâmes : seulement au lieu de comédie, dont les festins chinois sont ordinairement accompagnés, celui-ci fut interrompu par un divertissement commun aux Tartares, qui consiste à tirer au blanc. La loi qu'on observe dans cette sorte de jeu, est que celui de la compagnie qui touche le but, oblige les autres à vider une petite tasse de vin, en buvant à sa santé.

Ce jeu était alors fort en vogue depuis deux ans, que l'empereur Cang hi s'étant aperçu de la mollesse & de l'indolence des Tartares, dont nul n'est exempt d'apprendre le métier de la guerre, s'avisa de faire faire, lui-même en personne, cet exercice aux Grands & aux premiers mandarins de sa cour. Ce grand prince, à qui personne ne pouvait disputer l'honneur de tirer une flèche avec plus de force & de justesse, se plaisait à passer plusieurs heures du jour à cet exercice. Les mandarins obligés de faire preuve de leur adresse en présence de

Sa Majesté dans un exercice qui leur était nouveau, divertissaient à leurs dépens l'empereur & toute la cour. La confusion qu'ils en eurent, les porta aussitôt à faire apprendre à leurs enfants, même à ceux qui n'avaient encore que sept ans, l'art de bien manier l'arc & les flèches.

Dans le chemin que nous avons fait sur l'eau, depuis notre départ de p.103 Nan tchang fou, nous nous sommes trouvés de temps en temps entre des chaînes de montagnes qui bordent les deux rivages. Ces montagnes sont quelquefois si raides & si escarpées, qu'on a été obligé d'en tailler le pied en cent endroits, pour faire un chemin à ceux qui tirent les barques sur le rivage. Quoiqu'elles soient la plupart de terre sablonneuse, couvertes d'herbes, & que le penchant en soit rude, on voit par intervalle quelques morceaux de terre cultivée dans l'entre-deux, ou aux pieds de quelques-unes de ces montagnes, ce qui à peine pourrait suffire à sustenter le peu de gens qu'il peut y avoir dans les hameaux voisins. Nous trouvâmes la terre assez bien cultivée dans l'espace d'environ trois lieues, avant que d'arriver à Kan tcheou fou.

Le 15 nous ne fîmes que huit à neuf lieues de chemin : la campagne me parut unie & bien cultivée.

Le 16 nous fîmes douze lieues jusqu'à Nan kang hien. Ce jour-là nous trouvâmes la rivière tellement rétrécie, qu'elle avait à peine trente pas de largeur ; mais les eaux étaient extrêmement rapides. Le soir nous fîmes encore dix lieues jusqu'à Lin tchin.

Le 17 nous fîmes douze lieues jusqu'à Nan ngan fou. Ces deux jours-là nous naviguâmes continuellement entre des montagnes. La rivière était beaucoup plus étroite & plus rapide qu'auparavant, de sorte qu'il fallut augmenter le nombre de ceux qui tiraient nos barques.

J'allai le lendemain de grand matin dire la messe dans l'église qui était sous la conduire du R. P. Pinuela franciscain natif du Mexique : il me témoigna le dessein qu'il avait de faire avec moi le voyage de Canton, & je lui offris avec un grand plaisir une place dans la barque qu'on devait me fournir à Nan hiong fou, ville de la même province ; car il nous fallut faire par terre les douze lieues de chemin depuis Nan ngan jusqu'à cette ville.

Nous nous mîmes chacun dans une chaise, & après avoir fait deux lieues, nous eûmes à grimper une montagne fort escarpée, dont le chemin est une rampe tortueuse, & si raide, qu'on a été obligé de la tailler en plusieurs endroits en forme d'escalier. Il a même fallu couper le haut de cette montagne, qui est de roc, à la profondeur d'environ quarante pieds, pour y ouvrir un passage de l'autre côté.

Quoique les montagnes, au travers desquelles nous passâmes, soient incultes & affreuses, les intervalles qui se trouvent entre deux, sont cultivées, & couvertes d'un aussi beau riz, que l'étaient celles des vallons fertiles, dont j'ai parlé plus haut.

En entrant dans la ville de Nan hiong, je trouvai plusieurs chrétiens qui me conduisirent à l'église. Je me rendis sur le bord de la rivière, où nos barques étaient toutes prêtes. A peine y fûmes-nous embarqués, qu'outre les Tie tse ou billets de civilités, & les présents des mandarins du lieu, on nous en présenta deux autres de chacun des quatre premiers mandarins de la province de Quang tong, qui nous faisaient présent de toutes sortes de rafraîchissements.

Comme nous descendions la rivière, nous fîmes cette nuit-là, & le jour suivant, environ trente lieues jusqu'à Chao tcheou fou où les missionnaires français avaient une église, que j'allai visiter. Tong lao yé, dont la barque était plus légère que la mienne, m'avait devancé, & j'appris en arrivant qu'il m'attendait au tribunal du mandarin de la douane son ami ; je m'y rendis pour lui faire plaisir, & m'étant excusé du repas qu'il nous avait préparé, nous allâmes nous embarquer.

Nous fîmes cette nuit-là & le jour suivant environ vingt lieues jusqu'à In te hien, où nous arrivâmes vers midi ; nous marchâmes encore jour & nuit, & nous fîmes vingt lieues jusqu'à Tçin yuen hien, où nous arrivâmes le 20 au matin. p.104 Nous trouvâmes toujours la rivière bordée des deux côtés de montagnes incultes & escarpées, & très peu d'habitations au pied de ces montagnes, mais au-delà tout est fort habité, & très bien cultivé.

Depuis Tçin yuen hien jusqu'à Quang tcheou fou, ou Canton, dont

l'intervalle est de près de quarante lieues, ce que nous fîmes depuis le 21 au matin jusqu'au 22 au soir, tout le pays est assez plat & fort cultivé ; la campagne est toute couverte de long yen & de li tchi : ce sont deux sortes d'arbres fruitiers singuliers à la Chine, & qu'on ne trouve en aucun lieu du monde, excepté dans les provinces de Quang tong & de Fo kien.

Environ à quatre lieues de Quang tcheou nous passâmes par Fo chan un des plus gros bourgs de la Chine, où l'on prétend qu'il y a plus d'un million d'âmes. Nous y avions une église & une chrétienté d'environ dix mille âmes, que le Père Turcotti jésuite milanais cultivait avec un grand zèle.

Depuis Nan hiong jusqu'à Quang tcheou, vis-à-vis de la plupart des Tang ou corps de garde par où nous passâmes, étaient des galères parées de leurs enseignes & banderolles, & occupées par des cuirassiers avec leurs lances, leurs flèches, & leurs mousquets, rangés en haie pour nous faire honneur.

A deux lieues de Quang tcheou, l'yuen yuen, ou intendant général de la province pour le sel, vint au-devant de nous ; il nous invita à passer sur sa barque, où il avait fait préparer un grand repas à la chinoise : nous l'en remerciâmes, en nous excusant sur ce que ce jour-là était pour nous un jour d'abstinence.

Nous continuâmes le reste de notre voyage fort lentement, & nous arrivâmes vers les sept heures du soir à Quang tcheou, dit vulgairement par les Européens Canton ; elle s'appelle encore Quang tong seng, capitale de la province de Quang tong ; & c'est de là qu'est venu le nom de Canton. Les Portugais disent Cantang.

Les mandarins de la province nous attendaient sur le rivage, pour s'informer en cérémonie de la santé de l'empereur. Les mêmes raisons que nous avions apportées à l'yuen yuen nous dispensèrent du repas qu'ils nous avaient préparé, & auquel ils nous invitèrent.

On me conduisit dans un cong quan : il était d'une grandeur médiocre, mais propre & assez commode. Il y avait deux cours, & deux

principaux édifices, dont l'un qui est au fond de la première cour est un ting, c'est-à-dire, une grande salle, toute ouverte par-devant, destinée à recevoir les visites ; & l'autre qui terminait la seconde cour, était partagé en trois pièces : celle du milieu servait de salon & d'antichambre à deux grandes chambres qui étaient des deux côtés, & qui avaient chacune son cabinet derrière. Cette disposition est ordinaire à la Chine dans la plupart des maisons des personnes un peu distinguées.

@

ROUTE

par terre depuis Siam jusqu'à la Chine, tirée des mémoires de quelques Chinois qui en ont fait le chemin.

@

p.105 Pour passer du royaume de Siam à la Chine, en suivant le chemin qu'ont tenu les Chinois qui ont communiqué leurs mémoires, il faut traverser le royaume de Lahos. Les principales villes & les plus grosses par où ils ont passé, sont Kiang haï, Kiang seng, Kemarat mohang leng ville capitale de Lahos, Mohang lee, Mohang mong capitale d'une autre principauté ou province, & Mohang vinan, qui confine à la Chine, ou qui est de la Chine même.

De Kiang haï ou Mohang kiaï (car toutes ces prétendues villes ou terres se qualifient toutes du nom de Mohang, que je désignerai par la lettre M. pour éviter les répétitions), jusqu'à M. Kiang seng, on compte sept journées de chemin. De M. Kiang seng à M. Kamarat, sept autres journées. De M. Kemarat à M. Leng, huit journées. De M. Leng à M. Lee, sept journées. De M. Lee à M. Meng, onze journées. De M. Meng en tirant vers le nord on va à M. Vinan, d'où on se rend en peu de temps à la Chine.

Depuis les confins du royaume de Siam jusqu'à Mohang leng, capitale du Lahos, on rencontre beaucoup de bois, de rivières, & un grand nombre de peuplades. Nos Chinois ne trouvèrent sur toute cette route ni bêtes féroces, ni voleurs. La plus grande partie du chemin est impraticable aux charrettes : il faut se servir de chevaux.

Mohang leng capitale du Lahos, a au sud M. Kemarat à l'est M. Louan & M. Rong faa, au nord M. Pout, M. Pling, M. Keen, M. Kaam, M. Paa, M. Saa, M. Boonoi, M. Booiai, M. Ning neha, M. Kaan, & M. Ghintai. Ces villes relèvent toutes de la capitale Mohang leng, qui n'a ni murs, ni forteresses : elle n'est environnée que de palissades ; son enceinte est d'environ quatre cents senes ou cordes (chaque sene est de vingt brasses siamoises.)

A l'ouest de cette capitale est Mohang co sang pii, & plus à l'ouest encore est la grande forêt de Pahima pan. M. Co sang pii était autrefois habité par un certain peuple appelé Tai yai, dont les terres fort étendues formaient un grand royaume. Il fallait bien trois mois pour en faire le tour. Ce n'est plus maintenant qu'une vaste forêt qui se joint à celle de Pahima pan.

On a souvent ouï dire aux Siamois qu'au nord du royaume de Siam, il y avait un peuple qui avait leur religion, leurs coutumes, & leur langue, & même que c'était de ce peuple là qu'ils avaient reçu les unes & les autres, & jusqu'à leur nom, puisque leurs terres s'appelaient le grand royaume de Siam. Or ce peuple de l'aveu même des Siamois, est celui que les Chinois appellent dans leurs mémoires Tai yai.

Mais parce que les Siamois disent que parmi ce peuple, ce sont les prêtres qui gouvernent l'État, il est vraisemblable que le pays que les Chinois nomment Tai yai, est celui que les Tartares appellent Lassa, qui est l'État du souverain pontife des lamas, & que la ville de Co sang pii est la même que celle de Barantola où le grand lama tient sa cour, & règne avec un empire absolu pour p.106 le temporel & le spirituel. Cela paraît d'autant plus vrai, pour ne pas dire évident, que la religion des lamas est tout à fait semblable à celle des Siamois, ou plutôt de leurs prêtres qui sont les talapoins : les uns & les autres ont les mêmes idoles, la même forme, & la même couleur d'habits. Outre cela le pays de Lassa par sa situation cadre parfaitement avec celui que les Chinois nomment Tai yai, & avec ce royaume auquel les Siamois rapportent l'origine de leur religion & de leur langue. L'un & l'autre est situé au nord de Siam, dans un climat fort froid, où il tombe de la neige aux mois de décembre, janvier, & février. Tout ce qu'on pourrait objecter, c'est que les talapoins sont rigides & réguliers observateurs de leurs lois, au lieu que les lamas sont fort libres & déréglés. Mais cette diversité qui est une marque de la différence de leurs mœurs, ne détruit pas la conformité de leur religion.

Mohang leng, capitale du Lahos, est située sur les deux rives du Menan tai ou Menan lai, qui est le nom de la rivière qui le traverse.

Cette rivière est pleine de roches : elle vient du côté du nord, & tire sa source d'une montagne nommée Pang yeng ; puis descendant vers M. Kemarat, elle se rend dans la rivière de Menan kong, vers Ban kiop. La rivière de Siam prend sa source dans une montagne appelée Kiang daou, & celle de Kiang haï ou Kiang laï se décharge dans la principale rivière du royaume de Siam appelée vulgairement Menan.

Dans la capitale du royaume de Lahos, il y a grande abondance de riz, & il est à si grand marché, que pour un foua, c'est-à-dire, pour quelques sols de notre monnaie, on en peut avoir cinquante ou soixante livres.

Il y a peu de poisson, mais en récompense la chair de buffle, de cerf, &c. y est fort commune, & on la vend au bazar. Les mois de mai, de juin, & de juillet, sont la saison des fruits ; on y en voit de toutes les sortes qui se trouvent dans le royaume de Siam, excepté le thourian ou dourion & le mangoustan.

A cinq journées de Mohang leng, en tirant vers le nord, il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, & d'une espèce de soufre rouge fort puant. A deux cents senes ou cordes de cette même ville & du même côté, il y a un puits ou mine de pierreries qui a bien cent senes de profondeur, d'où l'on tire des rubis, dont quelques-uns sont gros comme une noix ; on y trouve aussi une espèce d'émeraudes ou de pierres vertes, & l'on assure que le roi de Lahos en a une qui est grosse comme une orange. Il y en a aussi de diverses autres couleurs. Un ruisseau passe par cette mine, & en détache plusieurs qu'il entraîne avec ses eaux. On en ramasse quelquefois du poids de deux à trois mas, c'est-à-dire, d'un quart ou d'un tiers d'once pesant.

Pour ce qui est de la mine d'argent, le roi en tire environ trois cents soixante catis par an. Ce sont les Chinois qui travaillent à cette mine, & qui en font toutes les façons. Les marchands des villes suivantes, savoir M. Kemarat, M. Lee, M. Maï, M. Tengmaa, M. Meng M. Daa, & M. Pan, vont à cette mine : les montagnes qui la renferment ont environ trois cents senes de hauteur : elles sont toutes couvertes d'herbes, que la rosée conserve dans une fraîcheur & dans une verdure continuelle.

On y trouve une espèce de racine médicinale que les Chinois nomment Tong kouei, & les Siamois Cot houa houa : il s'y trouve encore une espèce d'arbre appelé Vendejang, qui porte des fleurs de la grosseur du doigt, dont l'odeur est très agréable. Quand ces fleurs s'ouvrent, elles sont de diverses couleurs rouges, jaunes, blanches, & noires ; & lorsque le fruit commence à se former, il a la figure d'un canard. Il y a dans ce lieu là grand nombre de ces arbres, & c'est particulièrement dans les endroits où il y en a p.107 davantage, que la rosée est plus abondante.

Les habitants de Mohang leng trafiquent avec leurs voisins, sans se donner la peine d'aller chez eux. Leurs marchandises consistent en pierreries, en or, en argent, en étain, en plomb, en soufre ordinaire & soufre rouge, en coton filé & non filé, en thé, en laque, en sapan, ou bois de Brasil, & en cette sorte de racine médicinale qu'on appelle Cot houa houa.

Ceux de Mohang lee, qui vont trafiquer chez eux, leur mènent des éléphants ; les Chinois leur portent de la soie crue, des étoffes de soie, de la civette, du crin blanc, fin comme de la soie, qu'ils tirent d'un certain animal ; c'est de cette espèce de crin que sont faites les grosses houppes de crin blanc qui ornent les oreilles de l'éléphant que monte le roi de Siam, & qui pendent jusqu'à terre, aussi bien que la houppe rouge que les Chinois portent sur leurs bonnets ordinaires. Ils échangent ces marchandises avec du bois de sapan, du thé, de la laque, du coton, &c.

Les marchands qui viennent de Tai yai ou de Pama hang du côté de l'occident leur apportent du fer, du sandal jaune & rouge, des toiles, des chites ou toiles peintes, de la venaison, une espèce de pâte rouge médicinale, de l'opium, & autres marchandises de l'Indoustan qu'ils échangent avec de l'or, de l'argent, des pierreries, &c.

Ceux de M. Kemarat, & de M. Kiang hai, vont à M. Leng, pour y vendre des vaches & des buffles ; ils en emportent de l'argent, de l'étain, & du soufre. M. Leng, ou pour mieux dire le Lahos est tributaire de Hauva ou Pama hang ; chaque année un ambassadeur part de cette

capitale pour y aller payer le tribut. Cela n'empêche pas que les Lahos ne donnent un successeur à leur roi lorsqu'il meurt, mais ils sont obligés d'en informer le roi de Hauva.

Le roi de Lahos n'a qu'un ministre qui prend connaissance de toutes les affaires de l'État. On compte huit villes ou places dans ce royaume qui ont chacune mille soldats de garnison. Outre les 360 catis qu'il tire chaque année d'une mine qui est au nord de M. Leng, il en lève encore 860 catis par an dans tout le royaume.

Mohang Meng capitale d'une province particulière, a du côté de l'ouest M. Pan, & M. Kaa ; du côté du sud M. Ssee ; à l'est M. Tchiong & M. Kou, qui toutes deux dépendent de Moang Vinan. Tout ce pays-là est au-delà du tropique, & jamais on n'y voit le soleil à plomb.

La province de M. Meng a dix-sept journées d'étendue nord & sud, & environ sept est ouest. On y compte dix-huit villes qui relèvent toutes de la capitale. Elle est traversée par une rivière qui vient d'une montagne vers le nord, & va se perdre dans celle de Menan Kong ; celle-ci vient de Moang Tchiai appelée Moang Vinam par les Chinois.

Après avoir passé par M. Lee, M. Kiang seng & par M. Lantchang, elle entre dans le royaume de Camboye, le traverse, va enfin se jeter dans la mer à la barre de Basach. Cette rivière porte de grosses barques depuis M. Kiang kong & M. Kiang seng jusqu'à la mer : mais depuis M. Lee jusqu'à M. Vinam, elle n'en porte ni grandes ni petites ; il faut nécessairement faire le chemin par terre.

Le terroir de M. Meng produit toutes sortes de fruits qui se trouvent à Siam, excepté le dourion & le mangoustan. Du côté de l'occident, il y a des mines de calin ou d'étain. Du côté du nord il y en a d'argent, de cuivre, & de fer ; & côté du sud il y en a une de sel.

Les Chinois ont commerce avec M. Meng ; ils transportent leurs marchandises sur des chevaux. On prend dans ce district de ces animaux qui portent le musc, mais on en prend davantage aux environs de M. Pan, de M. Tchai daou & de M. Kong, toutes trois dépendantes p.108 de M. Vinan. On en trouve aussi beaucoup dans le district de M. Tai yai.

L'animal qui porte le musc, est grand comme une petite chèvre. Son corps jette un parfum d'une odeur très agréable. Il a sous le ventre une bourse trois ou quatre fois grosse comme le pouce ; quand on la coupe, on croirait que c'est un morceau de graisse ou de lard : on la fait sécher jusqu'à ce que cette matière se puisse réduire en poudre, & alors on la vend dans le pays même au poids de l'argent. Cette poudre est de couleur jaunâtre, & a une odeur admirable.

Il y a défense dans le pays de vendre de véritables bourses aux étrangers. Les naturels du pays en sont de fausses avec des morceaux de la peau de l'animal, qu'ils remplissent de son sang, & des autres humeurs, auxquelles ils joignent du bois pourri ; puis ils les lient, & les font sécher. Les villageois en portent quantité à M. Meng, où ils les changent avec des choses de peu de valeur, & ceux de M. Meng les vendent assez cher aux étrangers.

Moang Kemarat est comme la capitale d'une province ou d'un district du même nom, qui a quatre cents senes de circuit, & environ huit journées d'étendue ; cette province est tributaire de Hauva. Dans le temps que les Chinois passèrent par ce pays, son roi s'appelait Pra tchiao otang. Il envoyait tous les ans des ambassadeurs au roi de Hauva pour porter le tribut, qui consistait en deux petits arbrisseaux avec leurs feuilles & leurs fleurs, l'un d'or, & l'autre d'argent.

M. Kemarat a du côté de l'orient M. Lee ; du côté du nord M. Lang ; au sud M. Kiang seng & M. Kiang hai ; à l'est M. Vai, M. Rong, M.Ngong, M.Lahi, M. Maa, & M. Laa ; au nord M. Hang, M. Kroa, M.Loey, M. Giang, & M.Pen. De M.Hang à M. Kroa il y a une journée de chemin, & une autre journée de M. Loey à M. Giang. Ces onze villes ou peuplades sont du ressort de M. Kemarat. On a dans le pays l'usage des armes à feu, ils ont de grands & petits canons, des mousquets, des sagaies, & des arbalètes.

Tandis que les Tartares achevaient de se rendre maîtres de la Chine, grand nombre de Chinois fugitifs de la province d'Yun nan se jetèrent sur les terres de leurs voisins, & s'en emparèrent. Les habitants de M. Kemarat furent forcés d'abandonner leur ville.

Avant que les Chinois les en eussent chassés, ils venaient régulièrement tous les ans trafiquer avec ces peuples, & leur apportaient de la Chine des velours, & d'autres étoffes de soie, des camelots, des tapis, du crin, des toiles de coton bleues & noires, du musc, du vif argent, des cauris, & des bonnets à la chinoise, des chaudières, & d'autres ustensiles de cuivre, des pierreries vertes, de l'or, de l'argent & de la porcelaine. Ils emportaient du coton filé, de l'ivoire, une espèce de terre ou pâte médicinale nommée jadam, une autre sorte de bois médicinal appelé ingo par les Portugais, & maha ing par les Siamois, de l'opium, une espèce de racine médicinale appelée cotso, & des toiles blanches. Toutes ces marchandises se tiraient de Hauva & les Chinois venaient les prendre au mois de janvier, de février, & de mars, pour s'en retourner à la Chine au mois d'avril.

Moang Tchai ou Moang Vinan est d'une province de la Chine, & probablement de la province d'Yun nan si ce n'est pas la province même de ce nom. Car les mémoires des Chinois parlent de quatre rivières qui y prennent leur source, dont la première va dans la province de Quang tong, la seconde passe par M. Tchiang kong, & M. Lan tchang. La troisième par M. Motima, & s'appelle Menang kong ; & la quatrième va à M. Hava, & s'appelle Menam kiou, & toutes quatre sortant de la province d'Yun nan vont chacune de son côté se décharger dans la mer.

@

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE

DES PROVINCES

DE LA CHINE

AVERTISSEMENT

@

p.109 J'ai déjà dit ailleurs qu'il n'y a presque point de différence entre la plupart des villes de la Chine, & qu'elles sont assez semblables, de sorte qu'il suffit presque d'en avoir vu une, pour se former l'idée de toutes les autres. Elles sont la plupart de figure carrée, lorsque le terrain le comporte, & environnées de hautes murailles, avec des tours d'espace en espace qui y sont adossées ; elles ont quelquefois des fossés, ou secs, ou pleins d'eau. On y voit d'autres tours ou rondes, ou hexagones, ou octogones, qui ont jusqu'à huit ou neuf étages, des arcs de triomphe dans les rues, d'assez beaux temples consacrés aux idoles, ou des monuments érigés en l'honneur des héros de la nation, & de ceux qui ont rendu quelque service important à l'État & au bien des peuples, enfin quelques édifices publics plus remarquables par leur vaste étendue, que par leur magnificence.

Ajoutez à cela quelques places assez grandes, de longues rues, les unes fort larges, & les autres assez étroites, bordées de maisons à rez de chaussée, ou d'un seul étage. On y voit des boutiques ornées de porcelaines, de soie, & de vernis : devant la porte de chaque boutique est un piédestal, sur lequel est posée une planche haute de sept à huit pieds, peinte ou dorée ; l'on y voit écrit trois gros caractères, que le marchand a choisi pour l'enseigne de sa boutique, & qui la distinguent de toutes les autres : on y lit quelquefois deux ou trois sortes de marchandises qui s'y trouvent, & enfin au bas on voit son nom avec ces mots pou hou, c'est-à-dire, il ne vous trompera point. Ce p.110 double rang d'espèces de pilastres placés à égale distance, forme une colonnade, dont la perspective est assez agréable.

C'est en cela seul que consiste toute la beauté des villes chinoises. J'ai cru devoir en donner d'abord cette idée générale, afin de n'être pas obligé de répéter sans cesse la même chose, en parlant des principales villes de chaque province, & de tomber dans des redites inutiles & ennuyeuses. C'est pourquoi je ne m'attacherai qu'à ce qu'elles ont de

particulier, & à ce qui les distingue par rapport à leur situation, à leur commerce, & à la fertilité du terroir. Je m'étendrai davantage sur celles qui ont le plus de réputation, & qui sont d'un plus grand abord, & ce que je dirai des autres, suffira pour en donner les connaissances nécessaires. J'ajouterai le plan de plusieurs de ces villes, surtout de celles qui frappent le plus par leur singularité.

@

TARTARIE
CHAN SI
CHAN TONG
HO NAN
PROVINCE
DE
PE-TCHE-LI
Lyse ou Stades Chinoise
Lieues communes de France
Chan-tong
Ho nan
Ho-nan

Première province de l'empire de la Chine

PE TCHE LI, ou TCHE LI, ou LI PA FOU

@

p.111 Cette province, qui est la première & la capitale de tout l'empire, est bornée à l'orient par la mer ; au septentrion, par la grande Muraille, & par une partie de la Tartarie ; au couchant, par la province de Chan si, dont elle est séparée par des montagnes ; & au midi, par les provinces de Chan tong & de Ho nan. Sa forme est triangulaire.

Elle se divise en neuf contrées différentes qui ont chacune un fou, ou ville principale & du premier ordre, dont plusieurs autres villes dépendent. Ces villes sont au nombre de 140 dont 20 sont des tcheou, ou villes du second ordre & cent vingt sont des hien ou des villes du troisième ordre, sans parler des bourgades & des villages sans nombre, dont quelques-uns sont aussi grands que des villes, mais auxquels on ne donne point ce nom, parce qu'ils ne sont ni ceints de murailles, ni entourés de fossés, comme sont quelquefois les villes.

L'air y est tempéré ; cependant quoique l'élévation du pôle ne passe pas le 42e degré, les rivières sont glacées durant quatre mois de l'année ; c'est-à-dire, depuis environ la fin de novembre jusqu'au milieu du mois de mars. A moins qu'un certain vent de nord ne souffle, on ne sent point ces froids piquants que la gelée produit en Europe, ce qui peut s'attribuer aux exhalaisons de nitre qui sortent de la terre, & surtout à la sérénité du soleil, qui même pendant l'hiver, n'est presque jamais obscurci d'aucun nuage.

La saison des pluies n'est qu'à la fin de juillet & au commencement d'août ; du reste il y pleut assez rarement ; mais la rosée qui tombe pendant la nuit, p.112 humecte la terre, qu'on trouve humide tous les matins. Cette humidité se sèche au lever du soleil, & se change en une poussière très fine, qui pénètre partout, & s'insinue jusques dans les chambres les mieux fermées. Ceux qui y voyagent à cheval, & qui ont les yeux délicats,

portent un voile délié qui leur couvre le visage, & qui, sans les empêcher de voir, les garantit de ces tourbillons de poussière dont ils sont environnés, ou ils prennent d'autres précautions, dont nous parlerons ailleurs.

Le terroir y est uni, mais sablonneux, & assez peu fertile : il donne moins de riz que dans les parties méridionales, parce qu'il y a peu de canaux ; cependant outre celui qui se sème le long des rivières, on en sème encore à sec en plusieurs endroits qui vient fort bien, mais qui est un peu plus dur à cuire.

Du reste, il produit abondamment toutes sortes de grains, & principalement du froment & du millet, des bestiaux de toutes les espèces, des légumes, des fruits en quantité, tels que sont les pommes, poires, prunes, châtaignes, noix, figues, pêches, raisins, &c.

Ses rivières sont remplies de poissons & d'excellentes écrevisses. On tire de ses montagnes quantité de charbon de pierre qu'on brûle au lieu de bois, qui y est très rare ; depuis le temps que les mines en fournissent à cette province, il faut qu'elles soient inépuisables.

Parmi les animaux de toute espèce, on y trouve des chats singuliers, que les dames chinoises recherchent fort, pour leur servir d'amusement, & qu'elles nourrissent avec beaucoup de délicatesse : ils ont le poil long, & les oreilles pendantes.

Mais ce qui rend cette province bien plus considérable, c'est qu'elle est comme le rendez-vous de toutes les richesses de l'empire, & que les provinces du nord & du midi lui fournissent à l'envi tout ce qu'elles ont de plus rare & de plus délicieux.

Les peuples y ont moins de politesse, & de disposition aux sciences, que dans les parties méridionales ; mais ils sont beaucoup plus robustes, plus belliqueux, & plus capables de soutenir les fatigues & les travaux de la guerre. Il en est de même des autres Chinois, qui habitent les provinces septentrionales.

Première ville, capitale de la province & de tout l'empire, **CHUN TIEN FOU**, ou **PEKING**, c'est-à-dire, cour du nord

p.113 Cette capitale de tout l'empire de la Chine, & le siège ordinaire des empereurs, est située dans une plaine très fertile, à vingt lieues de la grande Muraille. On la nomme Peking, qui veut dire, cour du septentrion, de même qu'on donnait à la capitale de la province de Kiang nan, le nom de Nan king, qui signifie cour du midi, lorsque l'empereur y résidait autrefois. Mais alors les Tartares, peuples inquiets & belliqueux, qui faisaient de continuelles irruptions sur les terres de l'empire, obligèrent ce prince de transporter sa cour dans les provinces du nord, afin d'être plus à portée de s'y opposer avec le grand nombre de troupes qu'il a d'ordinaire auprès de sa personne.

La ville est de figure parfaitement carrée : elle est divisée en deux villes : celle où est le palais de l'empereur est nommée nouvelle ville, Sin tching : on l'appelle aussi ville tartare, parce que les maisons ont été distribuées aux Tartares dans l'établissement de la monarchie présente.

La seconde est appelée vieille ville, lao tching : on peut la nommer vieille ville chinoise, puisque les Chinois chassés de l'autre ville, s'y retirèrent en partie, tandis qu'une autre partie fuyait vers les provinces méridionales, & se vit même obligée d'abandonner le pays, parce qu'on distribua non seulement les maisons de la nouvelle ville bâtie autrefois sous Yung lo, vers 1405 lorsque la cour quitta Nan king ; mais encore les terres des environs, & des villes voisines jusqu'à une certaine distance, avec une exemption perpétuelle de taille, & de toutes sortes de tributs.

En moins de quatre-vingt ans, les Tartares se sont si fort multipliés, qu'ils occupent presque toute la nouvelle ville, les Chinois occupent le reste, de sorte qu'on n'y voit aucun endroit vide, quoiqu'il s'en trouve encore dans l'ancienne.

Peking capitale

A. Enceinte de la ville tartare. Elle est presque carrée. — B. Enceinte de la ville des Chinois.
1. Palais de l'empereur. — 2. Lieu de plaisance ou l'on voit une montagne faite à la main. — 3. Portes du palais & de l'enceinte extérieure. — 4. Portes du lieu de plaisance. — 5. Portes de la ville tartare. — 6. Portes de la ville chinoise. — 7. Grandes cours du palais. — 8. Enceinte extérieure du palais. — 9. L'église & maison des jésuites français. — 10. Résidence de st Joseph, maison & église des jésuites portugais. — 11. Collège des jésuites portugais. — 12. Tour des mathématiques. — 13. Maison de la propagande. — 14. Sépulture des jésuites. — 15. Temple de la terre. — 16. Temple où l'empereur sacrifie au Ciel.
Latitude nord 39° 52′ 54′′ ; plus orientale que Paris, de 7 heures 37 minutes & quelques secondes.
Des canaux font le tour de la ville le long des murailles, qui sont revêtues de briques. La ville tartare a du nord au sud une grande lieue, et la ville chinoise un peu plus d'une demi lieue. Il faut que dans les deux villes & les faubourgs il y ait plus de trois millions d'âmes.

Le circuit des murailles des deux villes ensemble, sans y comprendre les faubourgs, a été mesuré, & ne passe pas cinquante deux lis chinois. Ainsi il est moins grand que celui de Nan king : mais la différence est entière entre la largeur, la hauteur, & la beauté des murailles de l'une & de l'autre ville. Celles de Peking sont superbes, & dignes de la capitale du plus grand empire du monde. Mais celles de Nan king ont été bâties étroites, & ne paraissent pas avoir été meilleures que celles de l'ancienne p.114 ville de Peking qui ne valent pas mieux que les murailles des villes ordinaires des provinces.

On peut monter à cheval sur les murs de la nouvelle ville, par une rampe qui se prend de fort loin. Il y a en plusieurs endroits des maisons pour les corps de garde ; les tours sont à la portée de la flèche ; on en trouve, après un certain nombre, de beaucoup plus grandes, où l'on peut placer de petits corps de réserve.

Les portes de la ville hautes & bien voûtées portent des pavillons extrêmement larges & à neuf étages, chacun percé de fenêtres ou de canonnières. L'étage d'en bas forme une grande salle, où se retirent les soldats & les officiers qui sortent de garde, & ceux qui doivent les relever.

Devant chaque porte on a laissé un espace de plus de trois cent soixante pieds, qui fait comme une place d'armes, entourée d'un demi cercle d'une muraille, dont la hauteur & la largeur sont égales au reste de l'enceinte, dans laquelle on entre toujours par celui des côtés qui n'enfile pas le grand chemin par où l'on vient de dehors. Ce chemin est encore dominé par un pavillon semblable au premier, de sorte que si le canon de celui-ci peut ruiner toutes les maisons de la ville, le canon de celui-là bat toute la campagne voisine.

Toutes les portes qui sont au nombre de neuf, ont un double pavillon, bâti de même sur le terre-plein de ces murailles, & garni d'artillerie, sans qu'il soit besoin d'autre fort ni d'autre citadelle car cette artillerie est plus que suffisante pour tenir le peuple en respect.

Les rues de cette grande ville sont droites, presque toutes tirées au

cordeau, longues d'une bonne lieue, & larges d'environ six vingt pieds, bordées la plupart de maisons marchandes : c'est dommage qu'il y ait si peu de proportion entre les rues & les maisons, qui sont assez mal bâties sur le devant, & peu élevées.

On est étonné de voir la multitude innombrable de peuples qui remplissent ces rues, où il ne paraît aucune femme, & l'embarras que cause la quantité surprenante de chevaux, de mulets, d'ânes, de chameaux, de charrettes, de chariots, de chaises, sans compter divers pelotons de cent ou deux cents hommes, qui s'assemblent d'espace en espace, pour écouter les diseurs de bonne aventure, les joueurs de gobelets, les chanteurs, & d'autres qui lisent ou qui racontent quelques histoires propres à faire rire, & à inspirer de la joie, ou bien des espèces de charlatans qui distribuent leurs remèdes, & en exposent éloquemment les effets admirables. Les personnes qui ne sont pas du commun, seraient arrêtées à tout moment, si elles n'étaient précédées d'un cavalier qui écarte la foule, en avertissant de faire place.

C'est dans cette ville qu'arrivent continuellement toutes les richesses & les marchandises de l'empire. On se fait porter dans les rues en chaise, ou l'on y va à cheval, ce qui est beaucoup plus ordinaire. On trouve facilement & en beaucoup d'endroits des chevaux à louer, ou des chaises avec leurs porteurs. Douze ou quinze sols peuvent quelquefois suffire pour aller une journée entière à cheval ou sur une mule : & comme la foule extraordinaire du peuple remplit toutes les rues, les muletiers mènent souvent les bêtes par la bride, afin de se faire passage. Ces gens-là ont une connaissance parfaite des rues & des maisons, où demeurent les Grands & les principaux de la ville : on vend même un livre qui enseigne les quartiers, les places, les rues, & la demeure de toutes les personnes publiques.

Le gouverneur de Peking qui est un Tartare mantcheou de considération, s'appelle le général des neuf portes : kiou men titou, & a sous sa juridiction non seulement les soldats, mais encore le peuple, dans tout ce qui concerne la police & la sûreté publique.

Cette police ne saurait être plus grande, & l'on est surpris de voir

que dans une multitude presque infinie de Tartares & de Chinois, on jouisse d'une si parfaite tranquillité. Il est rare qu'en plusieurs années, on entende dire qu'il y ait eu des maisons forcées par les voleurs, ou des gens assassinés.

Il est vrai qu'on y observe un si grand ordre, qu'il est comme impossible que ces sortes de crimes se commettent avec quelque impunité. Toutes les grandes rues tirées au cordeau d'une porte à l'autre, & larges d'environ six vingts pieds, sont garnies de corps de garde. Il y a jour & nuit des soldats l'épée au côté & le fouet à la main, pour frapper sans distinction ceux qui font quelque désordre. Ils ont droit d'arrêter par provision quiconque leur résiste, ou excite des querelles.

Les petites rues qui aboutissent aux grandes, ont des portes faites de treillis de bois, qui n'empêchent pas de voir ceux qui y marchent : elles sont gardées par les corps de garde placés vis-à-vis dans la grande rue. Il y a même vers le milieu de presque toutes ces rues des soldats qui sont en faction. Les portes à treillis sont fermées la nuit par le corps de garde, il ne la fait ouvrir que rarement à des gens connus, qui ont une lanterne à la main, & qui sortent pour une bonne raison, comme serait celle d'appeler un médecin.

Aussitôt que le premier coup de veille est donné sur une grosse cloche, un ou deux soldats vont & viennent d'un corps de garde à l'autre, comme s'ils se promenaient, & jouant continuellement d'une espèce de cliquette, pour faire connaître qu'on veille. Ils ne permettent à personne de marcher la nuit, & ils interrogent même ceux que l'empereur aurait envoyé pour quelques affaires. Si leur réponse donne lieu au moindre soupçon, on les met en arrêt au corps de garde. D'ailleurs ce corps de garde doit répondre à tous les cris de la sentinelle qui est en faction.

C'est par ce bel ordre, qui s'observe avec la dernière exactitude, que la paix, le silence, & la sûreté règnent dans toute la ville. Il faut ajouter que non seulement le gouverneur de la ville, obligé de faire la ronde, arrive lorsqu'on y pense le moins, mais encore que les officiers qui sont de garde sur les murailles & sur les pavillons des portes, où l'on bat les

veilles sur de grands tambours d'airain, envoient des subalternes pour examiner les quartiers qui répondent aux portes où ils se trouvent. La moindre négligence est punie dès le lendemain, & l'officier de la garde est cassé.

Cette police, qui retranche les assemblées nocturnes, paraîtra sans doute extraordinaire en Europe, & ne sera pas du goût des seigneurs, des gens riches, & de tout ce qu'on appelle le grand monde. Mais ne semble-t-il pas que les principaux d'un État, qui se trouvent à la tête des affaires, devraient préférer le bon ordre & la sûreté publique à des divertissements, qui tout au moins donnent lieu à une infinité d'attentats contre les biens & la vie des citoyens. Rien d'ailleurs ne paraît plus conforme à la raison, puisque les Tartares, gens sans étude, sortis du milieu des bois, & qui ne sont point éclairés des lumières de la vraie religion, se conduisent selon ces principes, & par cette sage vigilance coupent la source de tant de crimes, qui ne sont que trop ordinaires dans les États moins policés.

A la vérité il en coûte beaucoup à l'empereur, car une partie des soldats dont je viens de parler, ne sont entretenus que pour avoir soin des rues. Ils sont tous piétons, & leur paie est forte. Outre qu'ils doivent veiller sur ceux qui excitent du tumulte pendant le jour, ou qui marcheraient durant la nuit, c'est encore à eux d'avoir soin que chacun nettoie les rues devant sa porte, qu'il les balaie chaque jour, qu'il les arrose matin & soir dans les temps secs, ou qu'il p.116 enlève la boue après la pluie ; & comme les rues sont fort larges, un de leurs principaux emplois est de travailler eux-mêmes, & de tenir le milieu des rues fort net pour la commodité du public. Après avoir levé la terre, ils la battent, car la ville n'est point pavée, ou ils la font sécher après l'avoir renversée, ou ils la mêlent avec d'autres terres sèches : de sorte que deux heures après de grandes pluies, on peut aller dans tous les quartiers de la ville sans crainte de se salir.

Si les écrivains de quelques relations ont avancé, que les rues de Peking étaient ordinairement mal propres, ils ont voulu apparemment

parler de la vieille ville, où les rues sont petites & ne sont pas si bien entretenues que dans la nouvelle ; car dans la nouvelle, les soldats sont continuellement occupés à tenir les rues nettes, même lorsque l'empereur est absent.

Dans la nouvelle ville se voit une seconde muraille peu haute & nullement épaisse, ornée cependant de grandes portes où sont des gardes. Cette muraille est appelée hoang tching, c'est-à-dire, muraille impériale. Sa porte méridionale est la porte même du palais impérial, à cent toises environ de la principale porte de la ville, qui est également tournée au midi, & nommée par le peuple sien men, quoique son vrai nom qui est gravé en tartare & en chinois, soit tching yang men, qui veut dire, porte droit au soleil du midi.

Ce palais est un amas prodigieux de grands bâtiments, de vastes cours, & de jardins : il est fermé d'une muraille de brique d'environ douze lis chinois de tour. Cette muraille est crénelée le long de la courtine, & dans les angles elle est ornée de petits pavillons. Sur chaque porte est un pavillon plus élevé, plus massif, & entouré d'une galerie, laquelle porte sur des colonnes, & ressemble à nos péristyles. C'est là proprement ce qui s'appelle le palais, parce que cette enceinte renferme les appartements de l'empereur & de sa famille.

Le vide qui est entre cette enceinte du palais, & le premier mur nommé hoang tching, qui a plus de quinze lis de circuit, est occupé, surtout par les maisons, soit des officiers particuliers de la maison de l'empereur, soit des eunuques, & par les différents tribunaux dont les uns ont soin de fournir les choses nécessaires au service du prince, & les autres doivent maintenir l'ordre, juger des différends, terminer les procès, & punir les crimes commis par les domestiques de la famille impériale. Néanmoins lorsqu'il s'agit de grands crimes & avérés, ces tribunaux du palais nommés tribunaux intérieurs, renvoient les criminels aux tribunaux extérieurs, qui sont les grands tribunaux de l'empire.

Quoique l'architecture du palais impérial soit tout à fait différente de la nôtre, elle ne laisse pas de frapper par la grandeur, par la

disposition régulière des appartements, & par la structure des toits à quatre pentes fort élevées, ornés sur l'arête d'une plate bande à fleurons, & relevés par les bouts. Le tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que de loin elles ne paraissent guère moins éclatantes, que si elles étaient dorées. Autour règne un second toit également brillant, qui naît de la muraille, & qui est soutenu par une forêt de poutres, de tirants, d'appuis, tous enduits de vernis vert, semés de figures dorées. Ce second toit, avec le débordement du premier, forme une espèce de couronnement à ces édifices, qui fait un très bel effet ; & peut-être est-ce par l'impression de beauté que fait un bâtiment, qu'on doit juger de la bonté des règles de l'art, puisque celles que nous avons en Europe, & dont les autres nations ne s'accommodent pas, ne nous ont paru bonnes, que parce que nous avons trouvé de la grâce & de la beauté dans les ouvrages, où les Romains p.117 semblent les avoir suivis.

Quoiqu'on pense sur le goût de l'architecture, il est certain que ces salles bâties de la sorte avec leurs avant-cours, entourées de galeries, & rangées l'une après l'autre dans un ordre suivi & régulier, fait un tout très magnifique, tout à fait auguste, & digne du plus grand empire de l'univers.

Les terrasses sur lesquelles sont placés ces appartements, contribuent aussi beaucoup à leur donner cet air de grandeur qui frappe les yeux. Ces terrasses sont hautes d'environ quinze pieds, revêtues de marbre blanc, ornées de balustrades assez bien travaillées, & ouvertes seulement aux entrées des escaliers posés sur les côtés, & sur le milieu, aussi bien que vers les coins de la façade. L'escalier du milieu n'est proprement qu'une rampe d'un ou de deux quartiers de marbre, sans marches & sans repos. Il n'est permis à personne d'y passer pour entrer dans les appartements. Il n'y a que l'empereur qui y passe porté dans sa chaise couverte les jours de cérémonie.

Ces terrasses font devant les portes & les fenêtres de l'appartement, une plate-forme pavée de marbre fort large, & qui dans sa longueur de l'est à l'ouest, déborde toujours hors de la salle de sept à huit pieds. Tel

est l'appartement où loge l'empereur ; tel est celui qui est plus avancé vers la partie méridionale, & qui est exposé aux yeux de tous les mandarins de l'empire, nommé tai ho tien comme qui dirait la salle de la grande union.

C'est dans son avant-cour que se rangent tous les mandarins, lorsqu'aux jours marqués, ils font les cérémonies déterminées par les lois de l'empire, pour renouveler leurs hommages. Ces cérémonies s'observent, soit que l'empereur y soit présent, soit qu'il soit absent : rien n'est plus ordinaire que de frapper la terre du front devant la porte du palais, ou d'une des salles royales, avec le même rit & le même respect, que s'il paraissait lui-même sur son trône.

Cette salle a environ cent trente pieds de longueur, & est presque carrée : le lambris est tout en sculpture vernissé de vert, & chargé de dragons dorés ; les colonnes qui soutiennent le toit en dedans, sont de six à sept pieds de circonférence par le bas ; elles sont incrustées d'une espèce de pâte enduite d'un vernis rouge. Le pavé est en partie couvert de tapis façon de Turquie très médiocres ; les murailles sont dénuées de tout ornement, fort bien blanchies, mais sans tapisserie, sans miroirs, ni lustres, & sans peinture.

Le trône qui est au milieu de la salle, consiste en une estrade haute, fort propre, mais ni riche ni magnifique, sans autre inscription que la lettre ching, que les auteurs de relations ont traduit par le mot de saint ; mais elle n'a pas toujours cette signification, car elle répond quelquefois mieux au mot latin eximius, ou au mot français excellent, parfait, très sage. Sur la plate-forme de devant, sont des vases de grand bronze fort larges & très épais, dans lesquels on brûle des parfums au temps de la cérémonie, & des candélabres façonnés en oiseaux propres à porter des flambeaux.

Cette plate-forme continue au-delà de la salle tai ho tien en s'étendant vers le septentrion, & porte deux autres salles moins grandes, mais dont le tai ho tien dérobe la vue. Une des moindres salles est une rotonde fort jolie, percée de tous côtés de fenêtres, & brillante de vernis de diverses couleurs. C'est là que l'empereur, à ce

qu'on assure, repose quelque temps devant ou après la cérémonie, & change d'habits.

Cette rotonde n'est éloignée que de quelques pas d'une seconde salle plus longue que large, dont la porte est tournée au septentrion. C'est par cette porte que l'empereur sortant de son appartement, doit nécessairement passer pour venir sur son trône, & y recevoir les hommages de tout l'empire. Alors il est porté en chaise par des porteurs habillés d'une p.118 longue veste rouge brodée de soie, & couverts d'un bonnet avec une espèce d'aigrette.

La cour qui est devant cette salle impériale tai ho tien est la plus grande de toutes les cours du palais ; elle a bien en longueur trois cents pieds, sur deux cent cinquante de largeur. Sur la galerie qui l'environne, sont les magasins des choses précieuses qui appartiennent à l'empereur ; car le trésor, ou les finances de l'empire se gardent dans le tribunal souverain nommé Hou pou. On ouvre ces magasins en de certaines occasions, comme à la création d'un prince héritier, d'une impératrice, des reines, &c. L'un est de vases & d'autres ouvrages de différents métaux. Un second renferme les espèces les plus belles de peaux, & en grande quantité. Un troisième contient des habits fourrés de petit gris, de renards, d'hermine, de zibeline, dont l'empereur récompense quelquefois ses gens. Il y en a un de pierres précieuses, de marbres extraordinaires, & de perles pêchées en Tartarie. Le plus grand qui est à deux bas étages, est plein d'armoires, qui renferment les diverses étoffes de soie, qu'on fait exprès à Nan king, à Hang tcheou, & à Sou tcheou pour l'usage de l'empereur & de sa famille, & qui sont les meilleures de l'empire, parce qu'elles se font par les soins & sous les yeux d'un mandarin qui préside à ces ouvrages, & qui serait puni, s'ils n'étaient dans la dernière perfection.

Les autres magasins renferment les flèches, les arcs, les selles, soit qu'on les ait travaillées à Peking, soit qu'on les ait apportées des pays étrangers, ou qu'elles aient été offertes par de grands princes & qu'on les ait destinées à l'usage de l'empereur & des princes ses enfants. Il y en a un aussi, où l'on ramasse tout ce que la Chine a de meilleur en

espèces de différent thé, avec divers simples, & d'autres drogues les plus estimées.

On peut sortir de cette galerie par cinq portes : l'une est à l'est, & l'autre à l'ouest ; les trois autres sont à la façade du sud, mais celles du milieu ne servent jamais qu'à l'empereur. Les mandarins qui viennent faire la cérémonie devant la salle impériale, entrent par celles qui sont à côté.

Cette façade n'a rien de singulier : elle a une grande cour, dans laquelle on descend par un escalier de marbre orné de deux grands lions de cuivre, & d'une balustrade de marbre blanc, qui fait un fer à cheval bordant un ruisseau, lequel traverse le palais en serpentant, & qui a ses ponts de la même matière. Je ne finirais pas si j'entreprenais de décrire les autres édifices que l'on voit dans un si grand palais. Ceux-ci sont d'ailleurs les plus magnifiques au jugement des Chinois & des Tartares, & suffisent pour se former l'idée de tout cet ouvrage.

Les palais des enfants de l'empereur, & des autres princes du sang, sont très propres en dedans, fort vastes, & bâtis avec beaucoup de dépense ; c'est partout le même dessein dans le corps de l'ouvrage, & dans les embellissements. Une suite de cours ornées sur les ailes de bâtiments, & en face d'une salle vernissée, élevée sur une plate-forme haute de trois ou quatre pieds, bordée de grands quartiers de pierre de taille, & pavée de larges carreaux de brique. Les portes qui donnent ordinairement dans de petites rues peu fréquentées, ont pour tout ornement deux lions de bronze ou de pierre blanche assez mal travaillés, sans aucun ordre d'architecture, ni aucune sculpture de pierre, telle qu'on en voit dans les arcs de triomphe.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur ce superbe édifice, le seul de cette grande ville qui mérite de l'attention, d'autant plus que j'en parle encore ailleurs, & que ce que j'en dirai dans la suite, joint à ce que je viens de dire, en donnera toute la connaissance qu'on peut désirer.

Les tribunaux des juridictions souveraines sont aussi fort vastes, mais mal p.119 bâtis, encore plus mal entretenus. Ils ne répondent

nullement à la majesté de l'empire. On sait qu'il y en a six, dont je ne dis ici qu'un mot, parce que j'en parlerai plus au long dans la suite.

Le premier, qui est le Lji pou, propose les mandarins qui doivent gouverner le peuple.

Le second, appelé Hou pou, est chargé des tributs.

Le troisième, nommé Li pou, est pour maintenir les coutumes & les rits de l'empire.

Le quatrième, qu'on nomme Ping pou, a soin des troupes & des postes qui sont dans toutes les grandes routes, & qui sont entretenues des revenus de l'empereur.

Le cinquième, qui s'appelle Hing pou, juge des crimes.

Le dernier, nommé Kong pou, a l'inspection sur les ouvrages publics.

Tous ces tribunaux sont divisés en différentes chambres, auxquelles les affaires sont distribuées. Leur nombre n'est par le même dans chacun, les uns ayant bien moins à travailler que les autres.

Sous ces six Cours souveraines, sont encore divers autres tribunaux qui en dépendent : par exemple le tribunal des mathématiques Kin tien kien, dépend de celui que j'ai nommé le troisième. Il est aussi divisé en deux chambres, dont la principale & la plus nombreuse appelée Li ko n'a soin que du calcul du mouvement des astres, & de tout ce qui est vraie astronomie : l'autre nommé Lou ko, outre les affaires propres de son tribunal, s'applique encore à déterminer les jours propres pour les mariages, pour les enterrements, & pour les autres actions civiles, se conformant pour la plupart, sans se donner beaucoup de peine, à un ancien livre chinois, dans lequel tout est presque déjà réglé, suivant l'année courante du cycle sexagénaire, ou siècle chinois.

Ces six juridictions souveraines n'entrent dans les affaires d'État, que lorsque l'empereur les leur renvoie, & leur ordonne d'en délibérer, ou qu'il leur en commet l'exécution ; car alors ayant besoin les uns des autres, ils sont obligés de concourir ensemble, afin que l'argent, les troupes, les officiers, & les équipages se trouvent prêts au temps

marqué. Hors de ces cas-la, chaque cour ne se mêle que des affaires de son ressort, & elle a sans doute assez d'affaires. Dans une aussi vaste étendue qu'est celle de la Chine, les soins d'entretenir les ouvrages publics, le gouvernement des troupes, le règlement des finances, le maintien de la justice, & surtout le choix des magistrats, toutes ces diverses fonctions, si elles étaient réunies dans un seul tribunal, produiraient sans doute une grande confusion dans les résolutions, une lenteur dans l'action qui ruinerait les affaires. Ainsi il a été nécessaire de multiplier les mandarins, & à la cour, & dans les provinces.

Mais comme dans une si grande multitude, il ne serait pas aisé de s'adresser à celui auquel on aurait affaire, pour prévenir cet inconvénient, on vend un livre qu'on peut appeler l'état de la Chine, qui contient leurs noms, leurs surnoms, leurs emplois, & qui marque s'ils sont Chinois ou Tartares, s'ils sont bacheliers, docteurs, &c. Il marque encore en détail les changements des officiers des troupes, tant de celles qui sont en garnison, que de celles qui sont en campagne, & pour marquer ces changements, sans imprimer de nouveau tout le livre, on se sert de caractères mobiles.

Toutes les familles tartares demeurent à Peking ou aux environs, & il ne leur est pas permis de s'en écarter sans un ordre spécial de l'empereur. C'est pourquoi toutes les troupes de cette nation, qui sont la garde de l'empereur, sont, pour ainsi dire, toujours auprès de sa personne. On y voit aussi des troupes chinoises, qui se sont rangées autrefois sous les bannières tartares, & p.120 qu'on nomme pour ce sujet, *Chinois tartarisés*. Elles sont fort bien entretenues, & toujours prêtes à voler au premier ordre, pour éteindre le feu de la sédition, quelque part qu'il prenne, ce qui se fait avec un secret & avec une promptitude admirable.

Ces troupes sont divisées en huit corps, dont chacun a sa bannière distinguée, ou par la couleur jaune, blanche, rouge, bleue, ou par la bordure, savoir jaune à bordure rouge, blanche à bordure rouge, rouge à bordure blanche, & bleue à bordure rouge. La couleur verte est celle des troupes purement chinoises, qu'on appelle pour cela lou ki, les

soldats de la bannière verte. Chaque bannière tartare a son général nommé en tartare mantcheou, cou fanta : celui-ci a sous lui de grands officiers, qu'on appelle meireintchain, qui sont à notre égard comme nos lieutenants généraux d'armée, & de qui dépendent plusieurs autres officiers subordonnés les uns aux autres. Comme chaque corps est maintenant composé de Tartares mantcheoux, de Tartares mongols, & de Chinois tartarisés, le général a sous lui deux officiers généraux de chaque nation, & ces officiers ont pareillement leurs subalternes de même nation. Chaque corps a dix mille soldats effectifs divisés en cent nu rous, ou compagnies, de cent soldats chacun. Ainsi si l'on compte la maison de l'empereur, & celle de tant de princes qui ont leurs gens, Po jo nu rous, avec la paie d'officiers & de soldats, on conviendra aisément de la vérité de l'opinion commune, qu'il y a toujours cent mille cavaliers entretenus à Peking.

Par là même, on peut se former une idée des forces de l'empire, car outre la cavalerie, dont je viens de parler, si l'on supputait les troupes d'infanterie, qui sont encore à Peking, celles qui sont le long de la grande Muraille, dans la multitude de places d'armes bâties pour la défendre, quoique moins nombreuses qu'elles n'étaient, lorsqu'on avait à craindre les irruptions des Tartares, avec les autres troupes répandues dans tout l'empire, on trouverait, comme on l'assure, que le nombre monte au moins à six cent mille hommes, de sorte qu'on peut dire que la Chine entretient dans le temps même de la plus grande paix, une armée capable de résister aux plus formidables puissances, & cela seulement pour maintenir la tranquillité publique, & se précautionner contre les séditions, & les moindres étincelles de révolte.

Un aussi grand corps qu'est la Chine, ne peut manquer d'être terriblement agité, quand une fois il est en mouvement. Aussi toute la politique des magistrats chinois, est de les prévenir, & de les arrêter au plus tôt. Il n'y a point de grâce à attendre pour un mandarin dont le peuple se révolte : quelque innocent qu'il puisse être, il est regardé tout au moins comme un homme sans talent, dont la moindre punition qu'il mérite, est d'être déposé de sa charge par ordre des tribunaux de

la cour, auxquels ces sortes de causes sont toujours renvoyées par les vicerois & par les gouverneurs des provinces, & ces tribunaux délibèrent sur les informations, & présentent leur délibération à l'empereur, qui la confirme ou la rejette.

Ces Cours souveraines n'ont proprement au-dessus d'elles que l'empereur, ou le grand conseil, quand ce prince juge à propos de l'assembler sur quelque affaire importante, qui a déjà été jugée par une de ces Cours. Elles offrent leurs placets les jours marqués, & traitent souvent immédiatement avec le prince, qui les approuve ou les rejette, en les souscrivant de sa propre main. Que s'il les retient, on attend quelque temps ses ordres, & c'est ensuite au grand mandarin, qui s'appelle en Chinois calao, & en tartare aliagata, de s'informer de ses intentions.

p.121 Les placets offerts par les présidents de ces Cours souveraines, nommées en chinois chang chu & en Tartare aliagamba, doivent avoir à la tête, & pour titre le sujet de l'affaire dont il s'agit, & finir par le sentiment de la cour que cette sorte d'affaire regarde.

L'empereur dispose de même de toutes les charges de l'empire, sans être obligé de les donner à ceux que ces tribunaux ont proposés, quoique néanmoins il les confirme pour l'ordinaire, après avoir examiné par lui-même ceux qui ont tiré leurs charges au sort, de la manière que nous l'expliquons ailleurs. Pour ce qui est des premiers emplois, tels que celui de tsong tou, de viceroi, &c. c'est toujours Sa Majesté même qui les nomme.

On aura peine à croire, que l'empereur régnant daigne examiner par lui-même cette foule de mandarins, dont chaque jour les uns montent à des degrés plus élevés, & les autres commencent à se mettre sur les rangs : cependant rien n'est plus certain, & c'est ce qui marque son application au gouvernement de l'État. Il veut tout voir de ses yeux, & il ne s'en fie qu'à lui-même, lorsqu'il s'agit de donner des magistrats à son peuple. Son autorité est absolue, & presque sans bornes. Un prince de la maison impériale n'en peut prendre la qualité, ni en recevoir les honneurs, si l'empereur ne les lui fait décerner. Que si par sa conduite il

ne répond pas à l'attente publique, il perd son rang & ses revenus par l'ordre de l'empereur, & n'est plus distingué que par la ceinture jaune, que portent les hommes & les femmes du sang impérial, & qui jouissent d'un revenu assez modique sur le trésor royal.

Il n'y a guère contre l'abus de l'autorité, que la voie des remontrances, qui soit permise par les lois. Elles ont établi des censeurs publics, dont le devoir est de donner des avis à l'empereur, par des requêtes qui se répandent dans l'empire, & que le prince ne peut rejeter sans faire tort à sa réputation. La nation ayant d'ailleurs attaché une idée de magnanimité héroïque à cet emploi, l'empereur les honorerait trop, s'il venait à les maltraiter ; & il s'attirerait à lui-même des noms odieux, que l'histoire aurait grand soin de transmettre à la postérité.

Au reste ces censeurs ne prennent presque jamais le change : si la cour, ou les grands tribunaux, cherchent à éluder la justice de leurs plaintes par quelque défaite, ils reviennent à la charge, & font voir qu'on n'a point répondu conformément aux lois. On en a vu persévérer deux années entières, à accuser un viceroi soutenu par les Grands, sans se rebuter des délais & des oppositions, sans s'épouvanter des plus effrayantes menaces, & enfin forcer la cour à le dégrader, pour ne pas révolter les esprits, & ternir sa réputation.

Mais si dans cette espèce de combat entre le prince, & l'État, au nom duquel le censeur parle, le prince vient à céder, il reçoit aussitôt des louanges dans des placets publics, & est comblé d'éloges par tout l'empire. Les Cours souveraines de Peking lui en font leur remerciement, & ce qu'il a fait par justice, est regardé comme un singulier bienfait. C'est à ce bon ordre, qui s'observe à Peking & qui donne le branle aux autres villes, que l'empire est redevable de l'heureuse tranquillité, & de la longue paix dont il jouit.

On peut encore l'attribuer à la favorable situation de la Chine, qui n'a pour voisins que des peuples peu nombreux, à demi-barbares, & incapables de rien entreprendre sur un si vaste royaume, s'il a ses forces bien unies sous l'autorité de son souverain. Les Mantcheoux qui l'ont conquis, profitèrent des troubles de l'État, qui était rempli de

rebelles & de brigands, & furent introduits par les Chinois fidèles, qui voulaient venger la mort de l'empereur.

p.122 Je n'ai pu me dispenser de m'étendre assez au long sur cette capitale, parce qu'elle est comme l'âme de ce grand empire, qu'elle lui donne le mouvement, & qu'elle en entretient toutes les parties dans l'ordre ; je serai beaucoup plus court en parlant des autres villes, surtout de celles qui n'ont rien de particulier, qui les distingue du commun. J'ajouterai seulement, qu'outre la juridiction générale que Peking a sur tout l'empire, par les six Cours souveraines, elle a comme les autres capitales des provinces, un ressort particulier, qui comprend vingt-six villes, dont six sont du second ordre, & les vingt autres sont du troisième ordre.

Seconde ville. **PAO TING FOU**

Cette ville est la demeure du viceroi de la province. Elle a vingt villes dans son district, dont trois sont du second ordre, & les dix-sept autres du troisième ordre. Son territoire est très agréable & également fertile. Au midi de la ville on découvre un petit lac célèbre par la quantité de ces fleurs qu'on y trouve, & que les Chinois appellent lien hoa. Ce sont des fleurs, lesquelles ressemblent assez au nénuphar ou nymphéa, qui sont peu estimées en Europe, mais dont on fait grand cas à la Chine, parce qu'elles sont bien différentes de celles d'Europe, en ce que les fleurs en sont doubles, que les couleurs en sont bien plus vives & plus variées, & qu'elles ont beaucoup d'autres qualités que j'explique ailleurs. Il faut nécessairement passer par cette ville pour se rendre de Peking dans la province de Chan si : c'est une des plus belles & des plus agréables routes qu'on puisse tenir. Tout le pays est plat & cultivé, le chemin uni, & bordé d'arbres en plusieurs endroits, avec des murailles pour couvrir & garantir les campagnes : c'est un passage continuel d'hommes, de charrettes, & de bêtes de charge. Dans l'espace d'une seule lieue de chemin, on rencontre deux ou trois villages qu'on traverse, sans compter ceux qu'on voit de tous côtés à

perte de vue dans la campagne. On passe les rivières sur de fort beaux ponts à plusieurs arches.

Troisième ville. **HO KIEN FOU**

p.123 La situation de cette ville entre deux rivières, lui a fait donner le nom de Ho kien : ses murailles tirées au cordeau, sont hautes, belles, & bien entretenues. On lui donne près de quatre mille pas de circuit. Elle a dans sa dépendance deux villes du second ordre, & quinze du troisième. Ses rivières sont remplies de bons poissons, & les écrevisses qu'on y trouve en abondance sont de très bon goût.

Quatrième ville. **TCHIN TING FOU**

C'est une grande ville, qui a près de quatre mille pas de circuit : sa forme approche d'un carré oblong : ses murailles sont belles, & flanquées de tours carrées de distance en distance : elle est située assez près d'une belle rivière, dont les eaux vont se décharger à quelques lieues de là dans le Lac Pai hou.

Son ressort est fort étendu : il comprend trente-deux villes, dont cinq sont du second ordre & vingt-sept du troisième. Elle a au nord des montagnes, où les Chinois prétendent trouver quantité de simples, & d'herbes rares, pour l'usage de la médecine. On y voit quelques monuments ou espèces de temples, élevés en l'honneur de leurs héros, & un entr'autres consacré à la mémoire du premier empereur de la dynastie des Han.

Cinquième ville. **CHUN TE FOU**

p.124 Le district de cette ville n'est pas fort étendu : elle n'a dans son

ressort que neuf villes du troisième ordre, mais toutes célèbres & très peuplées. La campagne y est riante & fertile par l'abondance des eaux dont elle est arrosée. Les rivières fournissent diverses sortes de beaux poissons. On y trouve un sable très fin & très délié, dont on se sert pour polir les pierres précieuses, & qui se débite dans tout l'empire. On en fait aussi de la vaisselle de terre, mais il s'en faut bien qu'elle approche de cette belle porcelaine qu'on travaille à King te tching bourgade de la province de Kiang si. C'est aussi à Chun te fou qu'on vient chercher des pierres de touche pour éprouver la bonté de l'or. On prétend que ce sont les meilleures qui se trouvent dans tout l'empire.

Sixième ville. **QUANG PING FOU**

Cette ville est située dans la partie méridionale de Peking entre les provinces de Chan tong & de Ho nan. Elle n'a dans sa dépendance que neuf villes du troisième ordre. Tout son territoire est arrosé de diverses rivières qui fournissent de bons poissons. Le pays est agréable & fertile. Du reste on n'y voit rien de remarquable, qui la distingue des autres villes de Chine.

Septième ville. **TAI MING FOU**

Il n'y a rien de singulier dans cette ville non plus que dans la précédente, dont elle n'est pas fort éloignée. Les campagnes y sont encore plus fertiles & plus agréables, & ses rivières également poissonneuses. Elle n'a sous sa juridiction qu'une ville du second ordre, & dix-huit du troisième.

Huitième ville. **YUNG PING FOU**

p.125 La situation de cette ville est fort avantageuse, mais sa juridiction n'est pas d'une grande étendue : elle ne compte dans son ressort qu'une ville du second ordre, & cinq autres du troisième. Elle est environnée de la mer, de rivières, & de montagnes couvertes la plupart de fort beaux arbres. Son terroir en est moins fertile, mais elle trouve dans le golfe voisin, le supplément à ce qui lui manque, & par là elle a en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie.

Non loin de cette ville est un fort nommé Chan hai, qui est comme la clef de la province de Leao tong. Ce fort est proche de la grande Muraille, laquelle depuis le boulevard bâti dans la mer, s'étend durant une lieue dans un terrain tout à fait plein. Ce n'est qu'après cette plaine, qu'elle commence à s'élever sur les penchants des montagnes.

Neuvième ville. **SUEN HOA FOU**

C'est une ville considérable par sa grandeur, par le nombre de ses habitants, par la beauté de ses rues, & de ses arcs de triomphe. Elle est située au milieu des montagnes, & assez près de la grande Muraille. Deux villes du second ordre, & huit du troisième sont de son ressort ; elle a aussi dans sa dépendance quelques places ou forts élevés le long de la grande Muraille, qui défendent l'entrée de la Tartarie dans la Chine. Les garnisons y sont nombreuses. On tire de

ses montagnes de beau cristal, du marbre, & du porphyre.

Parmi les animaux que produit cette contrée, on y trouve quantité de rats jaunes plus grands que ceux d'Europe, dont les peaux sont fort recherchées des Chinois.

Outre le fort de Chan haï, dont je viens de parler, & qui défend l'entrée du Leao tong dans la province de Pe tche li, les portes de la grande Muraille sont fortifiées en dedans par plusieurs forts assez grands, qui y ont été construits. Ces forts sont Hi fong keou à quarante degrés vingt-six minutes, Cou pe keou à quarante degrés quarante-trois minutes. C'est par cette porte que l'empereur sort d'ordinaire pour aller chasser en Tartarie. Tou che keou à quarante-un degrés dix-neuf minutes, vingt secondes ; & Tchang kia keou a quarante degrés cinquante-une minutes, quinze secondes. p.126 Ces deux entrées sont célèbres, parce que c'est par ces passages que les Tartares soumis à l'empire viennent à Peking. Toutes ces

places qui se trouvent dans cette province le long de la grande Muraille, sont terrassées & revêtues des deux côtés de brique.

Je ne parle point des villes du second & du troisième ordre : le détail en serait infini & peu agréable. Il y en a pourtant une que je ne puis omettre, laquelle sans être au rang des villes principales, & sans avoir de juridiction, est sans comparaison plus marchande, plus peuplée, & plus opulente que la plupart des autres villes. Elle se nomme Tien tçing ouei, & depuis qu'on a fait la carte, elle a été mise au rang des tcheou, ou villes du second ordre.

Elle est située à l'endroit, où le canal royal qui vient de Lin tçin tcheou se joint à la rivière de Peking. C'est là que cette rivière rencontre le canal, avant que de se jeter dans l'océan. Un grand mandarin nommé Yen yuen y réside, & c'est de lui que dépendent les officiers, lesquels président au sel, qui se fait le long de la mer des provinces de Pe tche li, & de Chan tong. Tous les bâtiments qui portent le bois de la Tartarie orientale pour la grosse charpente, après avoir traversé le golfe de Leao tong, qu'on nomme Tien tung ouei, viennent se faire décharger dans ce port, qui n'est éloigné de Peking que de vingt lieues.

@

CHAN-TONG
HO-NAN
HOU-QUANG
KIANG-SI
TCHE-KIANG
PROVINCE DE KIANG-NAN
Pi-tcheou
Hai-tcheou
Hoang-ho-keou
Po-tcheou
Sieou-tcheou
Hing-tcheou
Kao-yeou-hou
Tai-tcheou
Hin-tcheou
NAN-KING
Yang-tse-Kiang-keou
Ho-tcheou
Ysiao-hou
Lis ou Stades Chinois
Lieues Françoises

Seconde province de l'empire de la Chine

KIANG NAN

@

p.127 Cette province, l'une des plus fertiles, des plus marchandes, & par conséquent des plus riches provinces de l'empire, est bornée au couchant par les provinces de Ho nan & de Hou quang ; au midi par les provinces de Tche kiang & de Kiang si, au levant par le golfe de Nan king ; le reste confine à la province de Chan tong.

Les anciens empereurs y ont tenu constamment leur cour, jusqu'à ce que des raisons d'État les obligent de s'approcher de la Tartarie, & de choisir Peking pour le lieu de leur séjour. Son étendue est fort vaste, elle compte quatorze villes du premier ordre, & quatre-vingt-treize du second & du troisième. Ces villes sont très peuplées, & les plus célèbres de l'empire, surtout pour le commerce ; c'est l'abord de toutes les grandes barques : car le pays est rempli de lacs, de rivières, & de canaux, ou naturels, ou faits à la main, lesquels communiquent avec le grand fleuve Yang tse kiang qui traverse la province. On y voit peu de montagnes, si ce n'est vers le midi.

Les étoffes de soie, les ouvrages de vernis, l'encre, le papier, & généralement tout ce qui vient, tant de Nanking, que des autres villes de la province, où il se fait un commerce étonnant, est beaucoup plus estimé & plus cher, que ce qui se retire des autres provinces. Dans la seule ville de Chang hai & les bourgs qui en dépendent, on compte plus de deux cent mille tisserands de simples toiles de coton.

En plusieurs endroits il y a sur les bords de la mer quantité de salines, & le sel qu'on en tire, se distribue presque dans tout l'empire. On y trouve beaucoup de marbre : enfin cette province est si abondante & si riche, qu'elle met chaque année dans les coffres de

l'empereur environ trente-deux millions de taëls [1], sans y comprendre les droits qui se tirent de tout ce qui entre dans la province & de ce qui en sort : il y a plusieurs bureaux établis pour les percevoir.

Les habitants de cette province sont civils & polis, ils ont l'esprit excellent, & de rares dispositions pour les sciences ; aussi en voit-on sortir un grand nombre de docteurs qui parviennent par leur mérite aux charges & aux dignités de l'empire.

La province est partagée en deux gouvernements : celui de la partie p.128 orientale, dont le gouverneur réside à Sou tcheou fou ; & celui de la partie occidentale, qui a son gouverneur résident à Ngan king fou. Chaque gouvernement a sept fou ou villes du premier ordre sous sa dépendance.

Première ville capitale de la province. **KIANG NING FOU,** ou **NAN KING**

Si l'on en croit les anciens Chinois, cette ville était la plus belle qui fût au monde : quand ils parlent de sa grandeur, ils disent que si deux hommes à cheval sortent dès le matin par la même porte, qu'on leur ordonne d'en faire le tour au galop chacun de son côté, ils ne se rejoindront que le soir : il est certain qu'elle est la plus grande de toutes les villes de la Chine : ses murailles ont de tour cinquante-sept lis, selon les mesures qu'on en a pris lorsqu'on en a dressé le plan, ce qui revient presque à cinq grandes lieues & demie, & quatre cent soixante-six de nos toises.

Elle n'est pas sur le grand fleuve Yang tse kiang mais elle n'en est éloignée que d'une lieue, & les

[1] Un taël vaut une once d'argent, & cette once à la Chine répond à 7 l. 10 s. de notre monnaie présente.

barques s'y rendent par plusieurs canaux, qui du fleuve aboutissent dans la ville. On voit sur ces canaux quantité de barques impériales, qui ne le cèdent guère à nos médiocres vaisseaux par leur grandeur.

Nan king est de figure irrégulière : les montagnes qui sont dans la ville, & la nature du terrain, n'étaient pas capables d'une autre disposition, sans de grands inconvénients. Elle a été autrefois la ville impériale, & c'est ce qui lui a fait donner le nom de Nan king, qui veut dire, cour du sud, de même que Peking signifie cour du nord : mais depuis que les six grands tribunaux, qui étaient alors également dans ces deux villes, sont tous réunis à Peking, l'empereur lui a donné le nom de Kiang ning. On ne laisse pas dans le discours de l'appeler souvent de son ancien nom mais on ne le souffrirait pas dans les actes publics.

Cette ville est bien déchue de son ancienne splendeur : elle avait autrefois un palais magnifique, dont il ne reste plus aucun vestige, un observatoire, qui est maintenant abandonné, & presque détruit, des temples, des sépulcres d'empereurs, & d'autres monuments superbes, dont il ne reste qu'un triste souvenir. Les premiers Tartares qui firent irruption dans l'empire, ont démoli les temples & le palais impérial, détruit les sépulcres, & ravagé presque tous les autres monuments, pour contenter leur avarice, & leur haine envers la dynastie régnante.

Il y a environ le tiers de son terrain qui est tout à fait désert ; le reste est fort habité : on y voit des quartiers si marchands & si peuplés, qu'on a peine à croire qu'il y ait plus de fracas ailleurs ; ce qui serait encore plus remarquable, si les rues y étaient aussi larges que celles de Peking, mais elles sont deux ou trois fois au moins plus étroites. Cependant elles sont assez belles, bien pavées, & bordées de boutiques propres & richement fournies.

p.129 C'est dans cette ville que réside un de ces grands mandarins nommé tsong tou, auquel sont évoquées les affaires importantes, non seulement des tribunaux de l'un & de l'autre gouverneur de ladite province, mais encore du tribunal du gouverneur de la province de Kiang si. Les Tartares y ont aussi une grosse garnison sous un général

de leur nation, & occupent un quartier, qui est séparé du reste de la ville par une simple muraille. Les palais habités par les mandarins, soit tartares, soit chinois, ne sont ni plus spacieux, ni mieux bâtis que le sont ceux des autres capitales des provinces. On n'y voit point de bâtiments publics, qui répondent à la réputation d'une ville si célèbre, si l'on en excepte ses portes, qui sont d'une grande beauté, & quelques temples dédiés aux idoles. Tel est celui où est la fameuse tour de porcelaine : elle a huit faces, chacune de quinze pieds ; elle est haute de vingt toises chinoises, c'est-à-dire, de deux cents pieds, & divisée en neuf étages par de simples planchers en dedans, & en dehors par des corniches à la naissance des voûtes, que soutiennent de petits toits couverts de tuiles de couleur vertes vernissées. J'en fais ailleurs la description.

Cette tour est sans doute la plus haute, & la plus belle de toutes celles qu'on voit à la Chine, où ces sortes d'ouvrages, nommés Ta, sont si communs, que dans plusieurs provinces, on en voit presque dans toutes les villes, & même dans les gros bourgs.

Ce qui rend encore cette ville célèbre, c'est le soin particulier qu'elle prend de cultiver les sciences & les arts : elle seule fournit plus de docteurs, & de grands mandarins, que plusieurs villes ensemble, les bibliothèques y sont plus nombreuses, les boutiques des libraires beaucoup mieux fournies, l'impression plus belle ; le papier qui s'y débite, est le meilleur de tout l'empire.

On ne peut rien voir de plus naturel, que les fleurs artificielles qu'on y fait de la moelle d'un arbrisseau nommé tong tsao. C'est maintenant une espèce de profession particulière, que de travailler à ces sortes de fleurs. Cet art s'est tellement répandu dans la Chine depuis quelques années, qu'il s'y en fait un très grand commerce.

Les satins de Nan king qu'on nomme en Chinois touan tse, soit qu'ils soient unis, soit qu'ils soient semés de fleurs, sont les meilleurs, & les plus estimés à Peking, ou ceux de Canton sont à bien meilleur prix. On y fait même d'assez bons draps de laine, qu'on nomme du nom de la ville Nan king chen. Ceux qu'on voit dans quelques autres

villes, ne leur sont pas comparables ; ce n'est presque que du feutre fait sans tissure.

L'encre qu'on appelle encre de Nan king vient toute de Hoei tcheou de la même province ; son ressort est plein de gros villages, presque tous peuplés d'ouvriers qui y travaillent, ou de marchands qui la vendent. Ces bâtons d'encre sont souvent ornés de fleurs ou vertes, ou bleues, ou dorées : ils en font de toutes sortes de figures, en forme de livres, décorées de bambou, de lions, &c.

Nan king était autrefois un port admirable à cause de la largeur & de la profondeur du fleuve Yang tse kiang ; le fameux corsaire qui l'assiégea durant les derniers troubles, y passa aisément. Mais à présent les grandes barques, ou plutôt les sommes chinoises, n'y entrent plus, soit que la barre se soit bouchée d'elle-même, soit que la politique des Chinois les ait portés à n'en plus faire usage, pour en ôter peu à peu la connaissance.

Au mois d'avril & de mai, il se fait dans le fleuve, près de la ville, une grande pêche d'excellents poissons : on en envoie pendant tout ce temps-là à la cour : on les transporte frais sous la glace, dont p.130 on les couvre : il y a des barques uniquement destinées a cet usage. Quoiqu'il y ait plus de deux cents grandes lieues jusqu'à Peking, ces barques font tant de diligence, qu'elles y arrivent en huit ou dix jours : elles marchent jour & nuit, sur toute la route il y a des relais, pour les tirer continuellement. Tant que dure la pêche, deux barques partent deux fois la semaine chargées de ces poissons.

Nan king, quoique capitale de toute la province, n'a sous sa juridiction particulière que huit villes du troisième ordre.

Seconde ville, capitale de la partie orientale de la province Y tong.
SOU TCHEOU FOU

C'est une des plus belles & des plus agréables villes qu'il y ait à la Chine ; les Européens qui l'ont vue, la comparent à Venise, avec cette différence, que Venise est au milieu de la mer, & que Sou tcheou est dans l'eau douce. On s'y promène dans les rues par eau & par terre : les bras de rivière & les canaux, sont presque partout capables de porter les plus grandes barques ; elles peuvent même traverser la ville, & déjà se rendre à la mer, qui n'en est éloignée que de deux journées au plus.

Elle fait commerce non seulement dans toutes les provinces de l'empire, mais encore avec le Japon, dont sa situation l'approche, n'en étant séparée que par un bras de mer, que les petits vaisseaux marchands traversent quelquefois en deux ou trois jours.

Il n'y a point de pays plus riant pour la situation & pour le climat ; plus peuplé pour la quantité de villes à de bourgades qu'on voit de

toutes parts ; plus cultivé, n'y ayant pas un pouce de terre où il n'y ait du fruit, du blé, ou du riz ; plus entrecoupé de rivières, de canaux, de lacs, & sur tout cela grand nombre de barques de toutes les façons, grandes, petites, peintes ou dorées, les unes remplies de personnes qualifiées qui y sont logées plus proprement que dans leurs maisons, les autres chargées de riches marchandises, plusieurs destinées pour des parties de divertissement.

C'est proprement, de même que Hang tcheou de la province de Tche kiang une ville de plaisir ; rien n'y manque de tout ce qui fait les délices de la vie. Aussi trouve-t-on dans les livres chinois un ancien proverbe, qui dit *Chang yeou tien tang, Hia yeou fou hang* : en haut est le paradis, en bas c'est Sou tcheou & Han tcheou : on peut dire en effet, que ces deux villes sont le paradis terrestre de la Chine.

Dans cette ville, comme dans Hang tcheou & dans quelques autres villes de l'empire, on en peut compter trois ; une dans l'enceinte des murailles, à laquelle on donne plus de quatre lieues de circuit : une autre dans les faubourgs qui p.131 s'étendent fort loin sur tous les bords des canaux ; & une troisième dans les barques, qui sont autant de maisons flottantes, arrangées sur l'eau durant plus d'une lieue en plusieurs files. Le corps de plusieurs de ces barques égale nos vaisseaux du troisième rang.

Tout cela forme un spectacle qu'on ne peut pas bien décrire, & qu'il faudrait avoir vu pour juger combien il est agréable. Cette grande ville n'a que six portes par terre, & autant par eau. A voir le mouvement continuel de ce peuple immense, & l'embarras que font de tous côtés, tant ceux qui viennent vendre, que ceux qui viennent acheter, on croirait que toutes les provinces viennent négocier à Sou tcheou. Les broderies & les brocards qu'on y travaille, sont recherchés de tout l'empire, parce que l'ouvrage en est beau, & le prix modique. Elle est la demeure du viceroi de la partie orientale de cette province. Sa juridiction particulière contient huit villes, dont une est du second ordre & les sept autres du troisième toutes ces villes sont fort belles, & ont une lieue & demie ou deux lieues de circuit.

Troisième ville. **SONG KIANG FOU**

Cette ville est bâtie dans l'eau, & les vaisseaux, ou plutôt les sommes chinoises y entrent de tous côtés, & se rendent à la mer, qui n'en est pas éloignée. La quantité extraordinaire de coton, & de belles toiles de coton de toutes les sortes, dont elle fournit non seulement l'empire, mais encore les pays étrangers, la rendent fort célèbre, & d'un très grand abord. Ces toiles sont d'une si grande finesse, que quand elles sont teintes, on les prend pour la serge la plus fine.

Elle n'a que quatre villes sous sa juridiction, mais elle n'en est pas moins fertile, ni moins riche ; car quoique ces villes soient du troisième ordre, elles sont comparables aux plus belles, par leur grandeur, par l'abord extraordinaire des marchands qui y viennent de toutes parts durant le cours de l'année, & par les différentes sortes de commerce qui s'y fait. Telle est, par exemple la ville de Chang hai hien où il entre continuellement des vaisseaux de Fo kien & d'où il en sort de même pour aller trafiquer au Japon.

Quatrième ville. **TCHING TCHEOU FOU**

p.132 C'est une ville célèbre, & d'un grand commerce, qui est située proche du canal par où les barques se rendent de Sou tcheou, dans le fleuve Yang tse kiang. Elle est ornée de plusieurs arcs de triomphe, & les bords du canal qui y conduit, sont revêtus des deux côtés de belles pierres de taille. Elle n'a dans son ressort que cinq villes du troisième ordre, mais la plupart de ces villes, sont très belles & très peuplées. Voussie hien, par exemple, a bien une lieue & demie de circuit, sans y comprendre ses faubourgs, qui ont une demie lieue de longueur ; elle est environnée d'un grand fossé en forme de canal ; ses murailles sont hautes de vingt-cinq pieds, & très bien entretenues. Les eaux dont elle abonde, sont fort bonnes, surtout pour le thé, auquel elles donnent un goût très agréable, qu'il n'a point ailleurs.

Dans une autre ville du même district, on fait des vases de poterie, qui, selon eux, à l'eau dont on se sert pour le thé, ajoute encore une odeur admirable, ce qui fait préférer ces vases aux plus belles porcelaines de King te ching & il s'en fait un grand trafic dans cette ville.

Cinquième ville. **TCHIN KIANG FOU**

Ce n'est pas une des plus grandes villes de la province ; car elle n'a guère qu'une lieue de tour : mais elle est des plus considérables par sa situation & par son commerce : c'est une clef de l'empire du côté de la mer, & en même temps une place de guerre, où il y a une grosse garnison. Ses murailles sont hautes de plus de trente pieds en plusieurs endroits, & faites de briques épaisses au moins de quatre à cinq pouces. Les rues de la ville & des faubourgs sont pavées de marbre. Elle est située sur les bords du Ta kiang qui en cet endroit est large d'une demie lieue, & à l'orient d'un canal artificiel, qu'on a conduit jusqu'à cette rivière.

A six cents pas de la rive, on voit dans p.133 le fleuve une montagne, nommée Kin chan, ou montagne d'or, à cause de son agréable situation. Sur le sommet est une tour à plusieurs étages. Cette île a bien cinq cents pas de circuit : elle est bordée de temples d'idoles, & de maisons de bonzes. De l'autre côté du fleuve, à une demie lieue de Tchin kiang, est Koua tcheou ; quoique ce lieu n'ait pas le nom de ville, & qu'il ne passe que pour ma teou, ou lieu de commerce, il est aussi considérable que les plus grosses villes.

Les faubourgs de Tchin kiang ont mille pas géométriques de longueur ; ils ne sont pas moins peuplés que la ville même ; des ponts de pierre en font la communication. On voit dans les rues, & principalement sur le port, une si grande affluence de peuple, qu'à peine peut-on s'y ouvrir le passage. Il y a près de la ville des coteaux fort agréables. Sa juridiction est de peu d'étendue, car elle n'a d'autorité que sur trois villes du troisième ordre.

Sixième ville. **HOAI NGAN FOU**

Cette ville, qui est située dans un lieu marécageux, & fermée d'un triple mur, est riche, quoi qu'elle ne soit pas extrêmement peuplée ; on craint d'y être submergé par quelque crue d'eau extraordinaire, car le terrain de la ville est plus bas que celui du canal, qui n'est soutenu en bien des endroits, que par des digues de terre ; mais à deux lieues elle a

un bourg de sa dépendance, nommé Tsing kiang pou, qui est comme le port du fleuve Hoang ho, & qui est très étendu, très peuplé, & d'un fracas extraordinaire. C'est là que réside un des grands mandarins, nommé tsong ho, c'est-à-dire intendant général des rivières, ou grand maître des eaux. Ce mandarin a sous lui un grand nombre d'officiers, qui ont chacun leur département, & sont placés dans des lieux convenables.

Au-delà du Hoang ho on trouve sur le canal quelques villes, que les mahométans ont tâché de rendre marchandes, en y attirant le commerce ; mais ils n'y ont pas réussi. Leurs mosquées sont fort élevées, & la structure n'est nullement du goût chinois. Après une si longue suite de générations, ils ne laissent pas d'être regardez comme des gens, dont l'origine est étrangère, & de temps en temps on leur fait des insultes. Il y a peu d'années qu'à Hang keou dans la province de Hou quang, le peuple irrité par quelques mahométans indiscrets, détruisit la mosquée qu'ils y avaient bâtie, sans que le magistrat pût arrêter sa fureur.

Le marbre est fort commun dans le district de cette ville ; les campagnes produisent beaucoup de riz & de froment ; elles sont arrosées de rivières, & de lacs, où l'on pêche toutes sortes de poissons : elle a dans son ressort onze villes, dont deux sont du second ordre, & neuf sont du troisième.

Septième ville. **YANG TCHEOU**

p.134 L'air de cette ville est doux & tempéré, le terroir agréable & fertile ; elle est bâtie au bord du canal royal tiré depuis le Ta kiang, en allant vers le nord, jusqu'au fleuve Hoang ho, ou fleuve Jaune. C'est une ville fort marchande, & il s'y fait un grand commerce de toutes sortes d'ouvrages chinois.

Ce qui la rend très peuplée, c'est surtout le débit & la distribution du sel, qui se fait sur les bords de la mer dans tous les pays de sa dépendance & de son voisinage, & qui est conduit ensuite par de petits canaux faits exprès, lesquels aboutissent au grand canal, dont je viens de parler.

Le reste du canal jusqu'à Peking, n'a aucune ville qui lui soit comparable. Grand nombre de riches marchands transportent ce sel dans les provinces qui sont au cœur de l'empire, & fort éloignées de la mer.

Des canaux d'eau douce coupent & partagent la ville en plusieurs quartiers. Il y a une si grande foule de peuple, & ces canaux sont tellement couverts de barques, qu'il n'y a de libre, que ce qui est absolument nécessaire pour le passage. Il y a garnison tartare.

Vis-à-vis la partie orientale on voit un pont un gros faubourg. La foule y est si grande en tout temps, que le pont s'est trouvé trop étroit, & on a été obligé d'établir un bac à trente pas plus loin, qui suffit à peine pour passer le monde qui se présente, quoique ce passage ne soit que de vingt pas.

Yang tcheou a deux lieues de circuit, & l'on y compte, tant dans la ville, que dans les faubourgs, deux millions d'âmes. Elle n'a dans son ressort que six villes du troisième ordre. Ses habitants aiment fort le plaisir : ils élèvent avec soin plusieurs jeunes filles, auxquelles ils font apprendre à chanter, à jouer des instruments, à peindre, & tous les exercices qui sont le mérite du sexe, ils les vendent dans la suite bien cher à de grands seigneurs, qui les mettent au rang de leurs concubines, c'est-à-dire, de leurs secondes femmes.

Huitième ville, capitale de la partie occidentale de la province
NGAN KING FOU

p.135 Sa situation est charmante : elle confine avec trois provinces, & quoiqu'elle ne soit éloignée que de cinq journées de la capitale, elle ne laisse pas d'avoir un viceroi particulier. Ce mandarin y tient une grosse garnison dans un fort qui commande le lac Po yang, à l'entrée de la province de Kiang si, & le fleuve Yang tse kiang.

Cette ville est très considérable par ses richesses & par son commerce : c'est le passage de tout ce qu'on fait venir à Nan king : tout le pays qui en dépend est très découvert, très agréable, & très fertile. Elle n'a dans son ressort que six villes du troisième ordre.

Villes de la province de Kiang nan

Neuvième ville. **HOEI TCHEOU**

C'est la plus méridionale de toute la province, & une des plus riches de l'empire : l'air y est sain & tempéré, bien qu'elle soit environnée de montagnes. Elle n'a sous sa juridiction que six villes du troisième ordre. Ses habitants passent pour être très habiles dans le commerce : il n'y a point de ville, tant soit peu marchande, où il ne se trouve des marchands de Hoei tcheou ; ni de banque, ou de change, où ils ne soient parmi les principaux intéressés.

Le peuple y est ménager, & se contente de peu, mais il est hardi, & entreprenant dans le négoce. Il y a dans les montagnes, des mines d'or, d'argent, & de cuivre & l'on prétend que c'est le pays où croît le meilleur thé.

C'est aussi dans cette ville que se fait la meilleure encre de la Chine, & dont les marchands de Nan king se fournissent. On sait que cette encre n'est pas liquide comme la nôtre, qu'elle se fait en forme de petites masses, sur lesquelles les ouvriers ont soin de graver diverses figures de fleurs, d'animaux, de grotesques, &c.

L'art de faire de l'encre, de même que tous les arts qui ont rapport aux sciences, est honorable à la Chine, où p.136 ce n'est que par les sciences qu'on s'élève aux dignités de l'empire. On préfère de même tous les ouvrages de vernis qui se font à Hoei tcheou parce qu'il est plus beau, & qu'on sait mieux l'appliquer que partout ailleurs. Et c'est pareillement de ses confins, qui touchent au district de Iao tcheou de la province de Kiang si, qu'on fait venir en partie à King te tching, la terre qui se met en œuvre pour la porcelaine.

Dixième ville. **NING KOUE FOU**

Cette ville est située sur une assez belle rivière, qui va se décharger dans le grand fleuve Yang tse kiang : son terrain est mal uni & raboteux, parce qu'elle est entourée de montagnes : mais ses coteaux sont très agréables à la vue, & ses montagnes, toutes couvertes de bois, fournissent aux herboristes d'excellentes herbes médicinales. Il y

a grand nombre de manufactures de papier, qu'on y fait d'une espèce de roseaux. Elle a sous sa juridiction six villes du troisième ordre.

Onzième ville. **TCHI TCHEOU FOU**

Six villes du troisième ordre dépendent de cette ville : elle est située sur les bords du grand fleuve Yang tse kiang & quoiqu'elle soit environnée de montagnes, son terroir ne laisse pas d'être fertile, & de fournir abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie ; quand il lui manquerait quelque chose, elle a une grande ressource dans le Kiang qui porte continuellement sur ses eaux, les richesses de plusieurs provinces.

Douzième ville. **TAI PING FOU**

La situation de cette ville sur le fleuve Yang tse kiang, les deux lacs, & les rivières dont ses campagnes sont arrosées, font aisément connaître combien elle doit être opulente, & avec quelle facilité elle peut faire commerce. On la prendrait en quelque sorte pour une île, car elle est placée au milieu de trois bras de rivières, qui vont se jeter dans le fleuve.

Son district ne contient que trois villes, dont Vou hou hien est la plus considérable par ses richesses.

Treizième ville. **FONG YANG FOU**

Elle est située sur une montagne assez près du fleuve Jaune, & renferme plusieurs coteaux dans l'enceinte de ses murailles. Son ressort est fort étendu, car il comprend dix-huit villes, dont cinq sont du second ordre, & treize du troisième, sans compter un grand nombre de ma teou ou lieux de commerce, établis sur ses rivières pour la commodité des négociants, & la levée des droits de l'empereur. Cette étendue contient en largeur 80 lieues de l'est à l'ouest, & en longueur environ 60 du nord au sud : c'est plus que n'en ont nos plus grandes provinces d'Europe.

Comme c'était le lieu de la naissance de Hong vou, premier empereur de la dynastie précédente, il prit le dessein de le rendre

célèbre, en y bâtissant une ville superbe, pour en faire la capitale de l'empire ; c'est ce qu'il entreprit en l'année 1367.

Après avoir chassé de la Chine les Tartares occidentaux qui s'en étaient emparés, & qui l'avaient gouvernée durant 87 ans, il vint y établir sa cour, & nomma la ville Fong yang, c'est-à-dire, le lieu de la splendeur de l'aigle. Son dessein était de la rendre la plus grande & la plus célèbre de l'empire. Mais l'inégalité de son terrain, la disette d'eau douce, & encore plus la proximité du mausolée de son père, lui firent changer sa résolution. De l'avis unanime de ses principaux officiers, il transféra son trône à Nan king, lieu plus beau & plus commode, qui n'est éloigné de Fong yang que de 32 lieues.

Aussitôt qu'il eut pris son parti, tous les ouvrages cessèrent. Le palais impérial, qui devait avoir une triple enceinte, les murs qui devaient être de neuf lieues de circuit, les canaux qu'on avait projetés, tout cela fut abandonné ; il n'y eut que trois monuments qui furent achevés, & qui subsistent encore. La grandeur & la beauté de ces monuments, donnent à connaître quelle eût été la magnificence de cette ville, si l'empereur eût suivi son premier projet.

Le premier monument qu'on voit encore, est le tombeau du père de Hong vou : il est orné de tout ce que l'industrie chinoise, & la reconnaissance filiale, ont pu inventer de plus beau en ce genre. Il se nomme Hoang lin, ou tombeau royal.

Le second est un donjon bâti au milieu de la ville ; il est de figure carrée oblongue, sa hauteur est de cent pieds distribués en quatre grands étages plantés sur un massif de brique, haut de 40 pieds, long de cent, & large de 60. C'est, dit-on, le plus élevé qui soit à la Chine, aussi l'aperçoit-on de fort loin.

Le troisième est un temple superbe érigé à l'idole Fo : c'était auparavant une petite pagode, où Hong vou ayant perdu ses parents, & se trouvant sans ressource, se retira à l'âge de dix-sept ans, & servit pendant quelques années de valet de cuisine. S'étant ennuyé de cette vie fainéante, il se fit soldat sous un chef de bandits révolté contre les

Tartares. Il donna bientôt des preuves de sa valeur, & le chef, dont il s'était acquis l'estime, le choisit pour son gendre : peu après il fut déclaré son successeur par les suffrages unanimes des troupes.

Ce fut alors que se voyant à la tête d'un gros parti, il porta ses vues jusqu'au trône. Sa réputation avait déjà attiré dans son armée un grand nombre de braves gens, à la tête desquels il attaqua brusquement l'armée tartare, la défit entièrement, & s'empara de Nan king, & de plusieurs villes voisines. Il n'en demeura pas là, il ne cessa de poursuivre les Tartares, jusqu'à ce qu'il les eût entièrement chassés de la Chine ; autant de combats qu'il donna, furent autant de victoires, d'où lui est venu le nom de Hong vou, qui signifie, prince d'une valeur qui triomphe de tout.

Aussitôt qu'il fut parvenu à l'empire, plutôt par reconnaissance pour ceux qui l'avaient recueilli dans sa misère, que par sa confiance aux idoles, il fit bâtir en faveur des bonzes, le temple superbe dont je parle. On commença d'abord par une enfilade de cinq grands corps de logis, bâtis à l'impériale, & flanqués de diverses salles, & de logements pour les bonzes ; il leur assigna des revenus, pour entretenir commodément jusqu'à trois cents personnes sous un chef de leur secte, qu'il constitua mandarin, pour les gouverner indépendamment des officiers de la ville,

Cette pagode fut appelée Long hing se, c'est-à-dire, temple d'où le dragon est sorti, parce que l'empereur a un dragon à cinq griffes pour ses armes : il s'est soutenu tant qu'a duré la dynastie précédente : mais dans la suite, & pendant les guerres civiles, il a été presque entièrement ruiné, & on n'y a laissé que cinq corps de logis qui subsistent encore.

La dynastie présente des Tartares orientaux, qui lui a succédé, ne s'est pas mis en peine de rétablir ce temple, en sorte qu'à peine y voit-on aujourd'hui une vingtaine de ces faux prêtres d'idoles, qui sont presque réduits à la mendicité.

A ces trois monuments près, on ne voit rien maintenant dans Fong yang qui mérite quelque attention : elle a été tellement désolée par les guerres, que d'une ville impériale, elle est devenue un vaste village ;

elle est assez peuplée, & assez bien bâtie vers le milieu ; mais tout le reste ne consiste qu'en des maisons basses & couvertes de chaume, ou bien en de rases campagnes, où l'on a planté du tabac, qui fait la richesse, & presque le seul commerce du pays.

On trouve dans les montagnes de son voisinage, quantité de talc & d'absinthe rouge, dont les médecins font usage. De belles rivières fertilisent ses campagnes, & entr'autres la grande rivière Hai ho, qui prend sa source dans les montagnes de la province de Ho nan, traverse tout ce pays, & après un long cours, passe par le lac Hong tse, & va se décharger dans le fleuve Hoang ho à 39lieues environ de son embouchure.

Quatorzième ville. **LIU TCHEOU FOU**

p.139 Le pays où cette ville est située, est agréable & très fertile. Le Lac Tsiao au milieu duquel est une montagne qui forme une île, fournit des poissons de toutes les sortes, & arrose si bien les campagnes, qu'elles produisent abondamment toutes sortes de grains & de fruits, & surtout le meilleur thé, & en abondance : c'est principalement par cet endroit que toute cette contrée est célèbre : on y fait de très bon papier.

Ses montagnes, surtout celles qui sont dans le voisinage de Lou kiang hien, sont couvertes de très beaux arbres. On y voit un pont remarquable proche de Lou ngan tcheou. Son ressort est assez étendu, il contient huit villes dont deux sont du second ordre, & six sont du troisième.

ÎLE DE TSONG MING

Cette île qui est de la province de Kiang nan n'en est séparée à l'ouest que par un bras de mer, lequel n'a pas plus de cinq ou six lieues. On prétend qu'elle s'est formée peu à peu de terres que le Yang tse kiang, grand fleuve qui passe à Nan king, a entraîné de diverses provinces qu'il arrose : c'est pourquoi, outre le nom de Tsong ming qu'on lui donne, on l'appelle communément Kiang che, ce qui signifie, langue du fleuve ; soit qu'en effet étant beaucoup plus longue que large, elle a assez la figure d'une langue, soit parce qu'elle est placée directement à l'embouchure de ce grand fleuve.

Anciennement c'était un pays désert & sablonneux, tout couvert de roseaux ; on y reléguait les bandits & les scélérats dont on voulait purger l'empire. Les premiers qu'on y débarqua, se trouvèrent dans la nécessité, ou de périr par la faim, ou de tirer leurs aliments du sein de la terre. L'envie de vivre les rendit actifs & industrieux : ils défrichèrent cette terre inculte : ils en arrachèrent les plantes inutiles : ils semèrent le peu de grains qu'ils avaient apportés, & ils ne furent pas longtemps sans recueillir le fruit de leurs travaux. Quelques familles chinoises, qui avaient de la peine à subsister dans le continent, eurent la pensée d'aller habiter une terre, dont la culture pouvait les tirer de leur extrême indigence : elles se transplantèrent dans l'île, & partagèrent entr'elles le terrain.

Ces nouveaux venus, ne pouvant défricher toute l'étendue du terroir qu'ils s'étaient donné, appelèrent à leur secours d'autres familles du continent : ils leur cédèrent à perpétuité une partie des terres, à condition qu'elles paieraient tous les ans, en diverses denrées, une rente proportionnée à leur récolte. Le droit qu'exigent les premiers propriétaires, s'appelle quo teou, & subsiste encore maintenant.

L'île de Tsong ming a environ vingt lieues de longueur, & cinq à six lieues de largeur. Il n'y a qu'une ville du troisième ordre, qui a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, & entourées de fossés pleins d'eau. La campagne est coupée d'un nombre infini de canaux bordés de chaussées fort élevées, pour mettre la campagne à couvert des inondations ; car le terrain y est uni, & on n'y voit pas de montagnes. L'air y est sain & tempéré, le pays agréable.

D'espace en espace on voit de gros p.140 bourgs, où il y a quantité de boutiques de marchands, bien fournies de tout ce qu'on peut désirer, pour les nécessités, & même pour les délices de la vie. Entre chaque bourg, il y a autant de maisons répandues çà & là dans la campagne, qu'il y a de familles occupées au labour. Il est vrai que ces maisons n'ont rien de magnifique : à la réserve de celles des gens riches qui sont bâties de brique & couvertes de tuiles, toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toit de chaume, & sont construites de simples roseaux entrelacés les uns dans les autres. Les arbres plantés de côté &

d'autre, le long des fossés pleins d'eau vive qui environnent les maisons, leur donnent un agrément, qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes.

Les grands chemins qui sont fort étroits, parce que le terrain y est extrêmement ménagé, sont bordés de petites maisons de marchands qui vendent des rafraîchissements aux voyageurs. On s'imaginerait presque que toute l'île, dans les endroits où elle est mieux cultivée, n'est qu'un seul village d'une étendue immense.

On n'y trouve point de gibier, mais quantité de grosses oies, de canards sauvages & domestiques, de poules, de cochons, & de buffles dont on ne se sert que pour le labour. On y voit peu de fruits, & la terre n'y porte que de gros citrons, de petites oranges aigres propres à assaisonner les viandes, des abricots, de grosses pêches, le fruit nommé se tse, dont je parle ailleurs, de gros melons d'eau, & de toutes sortes d'herbes & de légumes dans toutes les saisons de l'année.

La terre n'est pas la même dans toute l'île : il y en a de trois sortes dont le rapport est bien différent. La première est située vers le nord, & ne se cultive point ; les roseaux qui y croissent naturellement sont d'un revenu très considérable. Comme il n'y a point d'arbres dans toute l'île, on emploie une partie de ces roseaux à bâtir les maisons de la campagne : l'autre partie sert à brûler, & fournit le chauffage non seulement à tout le pays, mais encore à une partie des côtes de la terre ferme.

La seconde espèce de terre, est celle qui depuis la première s'étend jusqu'à la mer du côté du midi. Ces insulaires y font tous les ans deux récoltes : l'une de grains, qui est générale, se fait au mois de mai : l'autre se fait de riz ou de coton ; celle-là au mois de septembre, & celle-ci un peu après. Leurs grains sont le riz, le froment, l'orge, & une espèce de blé barbu, qui bien que semblable au seigle, est pourtant d'une autre nature.

Il y a une troisième sorte de terre, qui est stérile en apparence, & qui cependant est d'un plus grand revenu que toutes les autres. C'est une terre grise répandue par arpents dans divers cantons de l'île du côté du

nord. On en tire une si grande quantité de sel, que non seulement toute l'île en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de terre ferme. Il serait assez difficile d'expliquer comment il se peut faire, que certaines portions de terre dispersées dans tout un pays, se trouvent si remplies de sel, qu'elles ne produisent pas un seul brin d'herbe, tandis que d'autres terres qui leur sont contiguës, sont très fertiles en blé & en coton. Il arrive même souvent, que celles-ci se remplissent de sel, tandis que les autres deviennent propres à être ensemencées.

Ce sont là de ces secrets de la nature que l'esprit humain s'efforcerait vainement de pénétrer, & qui doivent servir à lui faire admirer de plus en plus, la grandeur & la puissance de l'auteur même de la nature.

@

KIANG NAN
QUANG
HOU
QUANG TONG
NAN CHANG FOU
PROVINCE
DE
KIANG-SI
Lie en Stades Chinoise.
Lieuse commune de France.

Troisième province de l'empire de la Chine

KIANG SI

@

p.141 Cette province est bornée au nord par la province de Kiang nan, au couchant par celle de Hou quang, au midi par celle de Quang tong ; & elle a au levant celles de Fo kien & de Tche kiang. Les montagnes qu'elle a au midi & qui se réunissent à celles des provinces de Quang tong & de Fo kien, sont presque inaccessibles, mais l'on découvre ensuite de fort belles vallées, & les campagnes y sont très bien cultivées.

Cependant elle se trouve si peuplée, que toute fertile qu'elle est, elle ne donne pas beaucoup plus de riz qu'il en faut pour nourrir ses habitants ; aussi passent-ils pour être très économes, & leur épargne sordide leur attire la raillerie des Chinois des autres provinces. Du reste ils ont l'esprit excellent, & cette province fournit un grand nombre de gens habiles, qui parviennent aux degrés, & s'avancent dans les magistratures.

Le Kiang si est arrosé de ruisseaux, de lacs, & de rivières qui sont remplies de toutes sortes de poissons, surtout de saumons, de truites, & d'esturgeons. Les montagnes dont la province est environnée, sont toutes couvertes de bois, ou célèbres par leurs minéraux, leurs simples, & leurs herbes médicinales.

Outre que le terroir y produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, elle est très riche en mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, & d'étain : on y fabrique de très belles étoffes, & le vin de riz qu'on y fait, passe pour délicieux au goût des Chinois. Elle est surtout recommandable par cette belle porcelaine qui se fait à King te tching, & par le riz qu'elle produit, qui est estimé dans l'empire. Aussi est-ce dans le Kiang si, qu'on en charge beaucoup de barques impériales.

La fleur de lien hoa, qui est fort estimée à la Chine, se trouve presque partout : elle croît principalement dans les lacs, de même que

le nénuphar en Europe vient dans des eaux dormantes. Mais elle est bien différente du nénuphar, par sa racine, par sa fleur, & par son fruit.

Rien de plus agréable que de voir des lacs entiers tout fleuris qu'on cultive, & qu'on renouvelle chaque année par la graine qu'on y sème. Les grands seigneurs en conservent dans de petits étangs : ils en mettent quelquefois dans de grands vases, où il y a du limon & de p.142 l'eau, qui servent à parer leurs jardins ou leurs cours.

Cette fleur qui s'élève au-dessus de l'eau de deux ou trois coudées, ressemble assez à nos tulipes : elle a une petite boule soutenue par un petit filet, assez semblable au filet qui se trouve dans le lys, sa couleur est ou violette, ou blanche, ou partie rouge & partie blanche. L'odeur en est très agréable : son fruit est gros comme une noisette, l'amande qu'il renferme est blanche & de bon goût ; les médecins en font cas, & jugent qu'elle nourrit & fortifie : c'est pourquoi ils en ordonnent à ceux qui sont faibles, ou qui après une grande maladie, ont de la peine à reprendre leurs forces. Ses feuilles sont longues & nagent sur l'eau : elles tiennent à la racine par de longues queues. Les jardiniers s'en servent pour envelopper les marchandises qu'ils vendent. Sa racine est noueuse comme celle des roseaux ; sa moelle & sa chair est très blanche. On en fait état & l'on s'en sert beaucoup, surtout en été, parce qu'elle est fort rafraîchissante. Il n'y a rien, comme on voit, dans cette plante qui ne soit utile, car on en fait même de la farine, qui s'emploie à différents usages.

La rivière de Kan kiang divise toute la province en deux parties, qui contiennent treize villes du premier ordre, & soixante & dix-huit villes, tant du second, que du troisième ordre.

Première ville capitale de la province. **NAN TCHANG FOU**

p.143 C'est une des meilleures villes, qui soient situées au bord des belles rivières. Elle fut autrefois ruinée par les Tartares, dont elle refusa de subir le joug : ils y mirent le feu, & il n'en restait que les murailles.

Mais on l'a rebâtie depuis.

L'enceinte de ses murs est moins grande, & le long du port, la rivière est assez profonde ; ce qui la rend très marchande, ce sont les canaux, les rivières, d'où on peut aborder de tous côtés. Elle n'est pas éloignée du grand lac Po yang. C'est au bout de ce lac que passe la rivière, qui vient de l'extrémité méridionale de la province, après en avoir ramassé presque toutes les eaux.

La porcelaine qui se fait dans le ressort de Iao tcheou fou, bâti sur le bord oriental du même lac, est la marchandise sur laquelle roule tout son commerce, & qui y attire un grand nombre de marchands de toutes les provinces ; car l'espèce de porcelaine qui se fait à Canton dans la province de Fo kien & en quelques autres endroits, n'est pas même tant estimée à la Chine, que la faïence l'est en Europe : les étrangers ne peuvent s'y méprendre, car elle est d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & n'est point mélangée de couleurs.

Il paraît que l'eau du lieu où l'on travaille la porcelaine, contribue à sa beauté & à sa bonté. On n'y réussit pas de même ailleurs, quoiqu'on y emploie de semblables matériaux. Ces matériaux ne se trouvent pas seulement sur les confins de cette province ; mais ils se trouvent encore dans un même endroit, sur les confins de la province de Kiang nan. Mais quelle est cette terre, & comment faut-il la travailler ? c'est ce qu'on trouvera dans la suite de cet ouvrage ; & comme une simple description ne suffit pas, pour distinguer exactement quelle est la nature des pierres & des terres qui se mettent en œuvre, il m'est venu de la Chine des montres, ou si l'on veut des échantillons de ces différents matériaux, qu'on a remis au savant M. De Réaumur l'un des illustres membres de l'académie des sciences, qui est bien capable d'en trouver de semblables,

s'il y en a effectivement dans quelque province de France.

Huit villes relèvent de Nan tchang, dont sept sont du troisième ordre & une seule du second. Ses campagnes sont si bien cultivées, qu'à peine trouve-t-on des endroits, où les bestiaux puissent paître. Elle a toujours fourni un grand nombre de gens de lettres, & elle est remplie de personnes de distinction.

Le viceroi y tient sa cour, & il y a des officiers & des magistrats considérables. Sous la dynastie précédente on y voyait plusieurs familles de princes de la maison impériale, dont la fortune p.144 avait quelque chose de bizarre, mais qui n'était pas sans éclat. Maintenant tous les princes sont à la cour, & il ne leur est pas permis de s'en écarter.

Seconde ville. **IAO TCHEOU FOU**

Cette ville qui a dans son ressort sept autres villes du troisième ordre, est très belle & très agréable par sa situation : elle est placée sur le bord septentrional du lac Po yang, & environnée de rivières qui se jettent dans ce lac.

Tout le pays est plat : les rivières qui l'arrosent, le rendent extraordinairement fertile, mais elle est surtout célèbre par la belle porcelaine qui se fait dans une bourgade de son district, nommé King te tching.

Ce bourg, où sont les vrais ouvriers de la porcelaine, est aussi peuplé que les plus grandes villes de la Chine : il ne lui manque qu'une enceinte de murailles, pour avoir le nom de ville. Ces endroits, nommés tching, qui sont d'un grand abord & d'un grand commerce, n'ont pas d'enceinte. On compte dans ce bourg plus d'un million d'âmes : il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz, & plus de mille cochons, sans parler des autres animaux dont ils se nourrissent. Les logements des gros marchands occupent un vaste espace, & contiennent une multitude prodigieuse d'ouvriers.

Au reste King te tching a une lieue & demie de longueur sur une belle rivière : ce n'est point un tas de maisons, comme on pourrait se

l'imaginer : les rues sont fort longues, elles se coupent & se croisent à certaine distance ; tout le terrain y est occupé, les maisons mêmes ne sont que trop serrées, & les rues trop étroites ; en les traversant on croit être au milieu d'une foire, & on entend de tous côtés les cris des portefaix, qui se font faire passage,

La dépense y est bien plus considérable qu'à Iao tcheou, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, & même jusqu'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux, qu'on fait venir à présent de près de cent lieues. Cependant nonobstant la cherté des vivres c'est l'asile d'une infinité de pauvres familles, qui n'ont point de quoi subsister dans les villes des environs. On y trouve à employer les jeunes gens, & les personnes les moins robustes. Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles & aux estropiés, qui y gagnent leur vie à broyer les couleurs.

Anciennement on n'y comptait que trois cents fourneaux à porcelaine, maintenant ils se montent jusqu'à environ cinq cents.

King te tching est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes ; celle qui est à l'orient, & contre laquelle il est adossé, forme en dehors une espèce de demi cercle ; les montagnes qui sont à côté, donnent issue à deux rivières qui se réunissent : l'une est assez petite, & l'autre est fort grande, & forme un beau port de près d'une lieue dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques, à la queue les unes des autres.

Tel est le spectacle qui se présente à la vue, lorsqu'on entre par une des gorges dans le port. Des tourbillons de p.145 flammes & de fumée qui s'élèvent en différents endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur, & les contours de King te tching. A l'entrée de la nuit on croit voir une vaste ville toute en feu, ou bien une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux.

Il n'est point permis aux étrangers de coucher à King te tching : il faut, ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez

des gens de leur connaissance, qui répondent de leur conduite. Cette police, joint à celle qui s'observe jour & nuit dans le bourg même, comme dans les villes ordinaires, maintient tout dans l'ordre, & établit une sûreté entière dans un lieu, dont les richesses réveilleraient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Troisième ville. **KOANG SIN FOU**

Quoique cette ville soit située au milieu des montagnes, qui sont la plupart fort élevées, & d'une grande étendue, il ne faut pas croire que le pays en soit plus désert & moins habité : grand nombre de ces montagnes sont partagées en terres labourées, qui ne cèdent en rien aux plaines les plus fertiles, & l'on y trouve quantité de bourgs & de villages.

Il y a des montagnes qui forment de grandes forêts, & d'autres qui produisent un beau cristal : on y fait de fort bon papier, & les meilleures chandelles qui se trouvent dans l'empire.

Tout ce pays confine avec les provinces de Fo kien, & de Tche kiang : la facilité de se réfugier dans les montagnes, donnait autrefois lieu aux voleurs de faire impunément de mauvais coups, & l'empereur tenait dans la ville une assez forte garnison pour leur donner la chasse. Comme l'entrée dans la province par ce côté-là rend les chemins étroits, & semblables à des défilés, que les montagnes resserrent de part & d'autre, il est très aisé de défendre ces passages, & en cas de soulèvement d'une province voisine, de se garantir de toute invasion. La juridiction de Koang sing fou s'étend à sept villes du troisième ordre.

Quatrième ville. **NAN KANG FOU**

p.146 Cette ville, qui n'a dans son ressort que quatre villes du troisième ordre, est située sur les bords du célèbre lac Po yang. Ce lac a trente lieues de longueur, & est large d'environ quarante. Il fournit toutes sortes de poissons excellents, & partage en deux parties cet endroit de la province.

Les campagnes produisent abondamment du riz, du froment, des fruits, & des légumes. Les montagnes sont en partie cultivées, & en

partie couvertes de bois épais : il y en a qui ont cinq lieues de longueur. Une espèce de chanvre croît aux environs de la ville, dont on fait des habits très commodes pour l'été.

Cinquième ville. **KIEOU KIANG FOU**

C'est une grande ville très marchande : elle est située sur le bord méridional du fleuve Yang tse kiang & assez proche de l'endroit, où le grand lac Po yang se joint à ce fleuve. Ainsi elle est environnée d'eau au nord & au levant. Elle est comme le rendez-vous de toutes les barques qui vont & viennent des autres villes de cette province, & des provinces de Kiang nan & de Hou quang. Quoiqu'elle soit à près de cent lieues de la mer, on y pêche dans la rivière, qui baigne ses murs, des saumons, des dauphins, & des esturgeons. Il y a flux & reflux à la nouvelle & à la pleine lune. Ses eaux coulent si lentement depuis cette ville jusqu'à la mer, que son cours est presque imperceptible.

Sixième ville. **KIEN TCHANG FOU**

p.147 C'est sur la frontière de la province de Fo kien que cette ville est située dans un pays agréable & fertile. Cinq villes du troisième ordre, relèvent de sa juridiction : elle est célèbre, mais elle l'était bien davantage autrefois. Le vin de riz qu'on y fait, est assez bon, mais le riz ordinaire qu'on y recueille, ne l'est guère ; les gens de considération en font venir pour leur usage d'une ville voisine. Il y a cependant une sorte de riz rouge qui a bon goût, & qui est très sain. On y fabrique une espèce de toile de chanvre, qui est en réputation, & dont on se sert pendant les chaleurs de l'été.

Septième ville. **VOU TCHEOU FOU** ou **FOU TCHEOU FOU**

Cette ville est située sur le bord d'une rivière, dans une grande plaine assez fertile : l'enceinte de ses murailles est plus grande qu'aucune ville qu'on voit en France, excepté Paris. Son gouvernement peut avoir vingt à vingt cinq lieues d'étendue : six villes du troisième ordre en relèvent.

A en juger par ce qui reste encore de son ancienne beauté, c'était avant les dernières guerres une des plus florissantes villes de l'empire ; mais depuis que les Tartares l'ont saccagée, ce n'est presque plus qu'un amas de ruines & de masures, au milieu desquelles on voit d'espace en espace quelques maisons qu'on tâche de relever, & qui forment des espèces de hameaux, de villages, & de bourgs dans l'enceinte de la ville même, si l'on excepte le côté de l'orient qui est bien bâti, & où sont presque tous les tribunaux des mandarins.

On compte quarante à cinquante mille âmes tant dans la ville que dans les faubourgs. La campagne en récompense est fort peuplée, & fort bien cultivée. On y fait en plusieurs endroits double récolte de riz tous les ans, & c'est p.148 du district de cette ville, qu'on tire ordinairement la plus grande partie du riz, que la province est obligée de fournir chaque année à l'empereur : le riz y est très bon, & d'une blancheur qui éblouit.

L'air y est pur & très sain. Rien de plus agréable que ses montagnes, d'où il sort des ruisseaux & des rivières, qui arrosent tout le pays, & le fertilisent. Aussi y trouve-t-on les vivres en abondance. Les figues y viennent fort bien ; un missionnaire y avait planté dans son jardin des treilles, qui produisaient de fort bon raisin noir, & dont il faisait du vin mais pour ce qui est des autres fruits, ils y mûrissent difficilement, apparemment parce que le terroir est trop humide.

Huitième ville. **LIN KIANG FOU**

C'est dans le district de cette ville, & à trois lieues de distance sur le bord de la grande rivière, qui venant du midi, traverse toute la province, que se trouve un tching ou bourgade, dans laquelle il se fait un très grand commerce de drogues & de simples, parce que c'est un port célèbre, où se rendent exprès de toutes les parties méridionales, les barques chargées d'herbes médicinales, dont se composent les remèdes, & où l'on vient les chercher des autres provinces. Pour ce qui est de l'enceinte de la ville, elle n'est guère peuplée ; il y a peu de commerce ; on n'y fait pas grande dépense, & l'on dit en riant qu'un

cochon suffit à toute la ville pour deux jours. Elle n'a dans son ressort que quatre villes du troisième ordre.

Elle est située à deux lieues & demie du fleuve, & sur les bords de la rivière Yu ho. Son terroir est bon, & le climat est sain : on y cueille d'excellentes oranges qu'on transporte dans les provinces voisines, & c'est là presque tout son commerce. Les montagnes qui l'environnent, sont couvertes de grands arbres, ou de terres qu'on cultive par étages.

Neuvième ville. KI NGAN FOU

p.149 Neuf villes du troisième ordre ressortissent à cette ville, qui est située sur les bords de la rivière Kan kiang. C'est là qu'on commence à s'apercevoir du danger qu'il y a à descendre cette rivière. L'eau y coule avec une extrême impétuosité au travers de plusieurs rochers semés à fleur d'eau, & l'on court risque d'y périr, si l'on n'a pas de bons pilotes qui vous conduisent. Aussi toutes les barques qui en manquent, ont-elles accoutumé de s'en pourvoir dans cette ville, afin de se faire guider au-delà de ces endroits dangereux ; du moins on y loue des hommes pour aider à gouverner la barque. Car il y a dix-huit courants qui demandent beaucoup de force & d'adresse, ou pour les monter ou pour les descendre. C'est ce qu'on appelle Che pa tan. Quoique le pays soit inégal, les vallées & les campagnes n'en sont pas moins agréables, ni moins fertiles. On prétend que dans les montagnes il se trouve des mines d'or & d'argent.

Dixième ville. **CHOUI TCHEOU FOU**

Cette ville est située sur les bords d'un bras du Kan kiang. Deux enceintes de murailles en font comme deux villes, qui sont séparées par une rivière, laquelle porte en tout temps de grands bateaux, surtout depuis le mois de février jusqu'au mois d'août, que les pluies l'enflent & la grossissent.

Ces deux enceintes se communiquent l'une à l'autre par le moyen de deux ponts, l'un de pierre qui a plus de dix arcades bien bâties, & l'autre appuyé sur des bateaux, qui s'élève ou s'abaisse, à mesure que l'eau croît ou diminue.

Dans une de ces enceintes, qu'on appelle ville du nord, sont logés tous les mandarins, grands & petits, mandarins du peuple, mandarins d'armes, & mandarins des lettrés, aussi la nomme-t-on la ville mandarine. L'autre enceinte, qui s'appelle ville du midi, renferme presque toutes les familles considérables, les bourgeois, & le peuple ; il n'y a pas un seul mandarin. Comme les portes de ces deux villes se ferment pendant la nuit, s'il arrivait quelque désordre dans celle-ci, le mandarin aurait peine à remédier aussi p.150 promptement qu'il serait quelquefois nécessaire.

L'air y est doux, & si sain, qu'on lui a donné le nom de fortunée. Le pays est arrosé de ruisseaux où l'on trouve des paillettes d'or & d'argent.

Ses campagnes sont très fertiles, & lui suffisent pour donner sa part du riz qui s'envoie à la cour. Les montagnes & les forêts dont elles sont environnées, forment, une vue très agréable. On tire de la pierre d'azur de ces montagnes.

Onzième ville. **YUEN TCHEOU FOU**

Cette ville ne le cède point aux autres par la fertilité de son terroir, & par l'abondance de tout ce qu'on peut souhaiter. Elle est située sur les bords d'une rivière nommée Yu ho. On voit dans ses environs un petit lac bordé de maisons de plaisir, où ses habitants vont souvent se régaler. Elle fournit au reste de l'empire beaucoup de vitriol & d'alun. Du reste son district est peu considérable, car il ne contient que quatre villes du troisième ordre.

Douzième ville. **KAN TCHEOU FOU**

p.151 C'est une ville d'un grand abord, qui peut être comparée à Rouen par sa grandeur : elle est située sur la même rivière qui lui donne son nom, quoiqu'elle en reçoive une autre dans cet endroit, & qu'on l'appelle Tchang ho. Elle n'est guère moins marchande que la capitale.

On prétend qu'il y a une abondance extraordinaire d'herbes médicinales dans ses montagnes, aussi bien que dans celles de Quang sin fou, aux pieds desquelles le chef des bonzes tao ssëe, connu sous le magnifique nom de tien se, c'est-à-dire maître céleste, fait sa résidence.

Entre Kan tcheou & Nan ngan, dont je parlerai bientôt, ce ne sont presque que des déserts : mais de Kan tcheou à Nan tchang c'est-à-dire, pendant plus de soixante lieues par la rivière, le pays est charmant, très peuplé, & très fertile.

A une journée de Kan tcheou est ce courant très rapide, qui a près de vingt lieues de longueur, dont je viens de parler, en faisant la description de la ville de Ki ngan fou. Quand on l'a une fois passé, on se trouve dans une belle rivière, six fois plus large que n'est la Seine vis-à vis de Rouen, & si couverte de barques, qu'à quelque heure du jour qu'on jette les yeux aux environs, on compte plus de cinquante bâtiments de charge à la voile.

Comme ce pays confine avec les provinces de Hou quang, de Fo kien & de Quang tong, & qu'autrefois il était infesté de voleurs, par la facilité qu'ils avaient de fuir d'une province à l'autre, on y a établi un tao ye, qui est gouverneur de deux villes du premier ordre. On y a aussi placé une douane, pour percevoir le droit qu'on exige des marchandises, qui se transportent sur les deux rivières.

Proche des murailles de Kan tcheou, & au lieu de la jonction de ces deux rivières, est un pont de bateaux. Ces bateaux sont liés & attachés les uns aux autres avec des chaînes de fer. C'est près de ce pont qu'est le bureau, où se trouve tous les jours le receveur de la douane, pour faire visiter les barques en sa présence, & examiner si l'on a payé le droit, dont je viens de parler. Un de ces bateaux est tellement disposé, qu'on le peut ouvrir & fermer quand les barques passent : il ne s'ouvre que lorsque chaque barque a été examinée.

Le ressort de cette ville est fort étendu, car il contient douze villes du troisième ordre. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que son terroir

porte une grande quantité de ces arbres, d'où coule le vernis, & ce vernis est un des plus estimés que fournisse la Chine.

Treizième ville. **NAN NGAN FOU**

p.152 C'est la ville la plus méridionale de la province : elle est grande comme Orléans, fort belle, fort peuplée, très marchande, & d'un très grand abord. C'est là que doivent aborder toutes les marchandises qu'on transporte de la province de Quang tong ou qui en viennent. Ses faubourgs sont plus grands que la ville. Elle n'a dans sa dépendance que quatre villes du troisième ordre.

Pour aller de Nan ngan à Nan hiong qui est la première ville de la province de Quang tong qu'on trouve en y entrant, il faut faire environ dix lieues par terre. Au bout de deux lieues, est une montagne fort escarpée, & si raide, qu'en quelques endroits on l'a taillée en forme d'escalier. Le sommet de la montagne est de roc de la profondeur d'environ quarante pieds : il a fallu la couper pour y ouvrir un passage. Quoique ces montagnes soient incultes, les intervalles, qui se trouvent entre deux, sont cultivés, & aussi couverts de riz que les vallons les plus fertiles.

@

TCHE-KIANG
KIANG-SI
QUANG-TONG
TAI-OUAN ou ISLE FORMOSE
Isles de Pong-hou
PROVINCE DE FO-KIEN
Lis ou Stades Chinois
50 100 150 200 250
Lieues Françoises
5 10 15 20 25

Quatrième province de l'empire de la Chine

FO KIEN

@

p.153 C'est une des moins grandes & des plus riches provinces de l'empire ; sa situation lui est favorable pour la navigation & le commerce ; le climat y est chaud, mais en même temps l'air y est pur & sain ; comme elle est battue en partie de la mer, on y pêche quantité de poissons, qu'on sèche & qu'on sale, pour les transporter dans les provinces qui sont au cœur de l'empire ; ses rivages sont fort inégaux à cause de la quantité & de la différence de ses golfes ; on y a bâti grand nombre de forts pour garder les côtes de la mer.

Elle contient neuf fou, ou villes du premier ordre, & soixante hien, ou villes du troisième ordre. Parmi ces neuf fou, on compte Tai ouan capitale de l'île de Formose dont je ferai la description. Je parlerai de même de Hia men ou Emouy, port de cette province, & des îles Pong hou qui sont entre ce port & l'île de Formose.

La province de Tche kiang borne le Fo kien au nord, celle de Kiang si au couchant, celle de Quang tong au midi, & la mer de la Chine la baigne au levant. Ses montagnes, par l'industrie des Chinois, sont presque partout disposées en espèce d'amphithéâtres & de terrasses placées les unes sur les autres, & toutes couvertes de riz. Ses campagnes sont arrosées de grandes rivières, de sources, & de fontaines qui viennent des montagnes, & que les laboureurs ménagent avec beaucoup de dextérité, pour abreuver le riz, qui ne croît que dans l'eau : ils ont le secret d'élever l'eau jusques sur le sommet des plus hautes montagnes, & de la conduire d'une montagne à l'autre par des tuyaux de bambou, qu'on trouve en quantité dans cette province.

Outre que tout ce qui croît dans la plupart des provinces de l'empire, se trouve pareillement dans celle de Fo kien, le commerce que ses habitants font au Japon, aux Philippines, à l'île de Formose, à

Java, à Camboye, à Siam, &c. la rend extrêmement riche. On y trouve du musc, des pierres précieuses, du vif argent, des étoffes de soie, des toiles de chanvre & de coton, de l'acier, p.154 toutes sortes d'outils travaillés avec beaucoup d'adresse, & il lui vient des pays étrangers des clous de girofle, de la canelle, du poivre, du bois de sandal, de l'ambre, du corail, & beaucoup d'autres marchandises de cette nature. Ses montagnes sont couvertes de forêts pleines d'arbres propres à la construction des vaisseaux. On y trouve des mines d'étain & de fer : on prétend qu'il y en a d'or & d'argent, mais il est défendu de les ouvrir sous peine de la vie.

Parmi les fruits qui y viennent, elle produit d'excellentes oranges, plus grosses que celles que nous connaissons, & qui ont le goût & l'odeur des raisins muscats : ces oranges quittent aisément leur écorce ; la peau en est dorée & épaisse, on les confit avec du sucre, & on les transporte dans d'autres provinces. On y voit aussi ces belles oranges rouges, dont nous avons fait ailleurs la description.

Il y croît surtout, de même que dans la province de Quang tong, deux espèces de fruits particuliers à la Chine, qu'on ne connaît point ailleurs, & qui sont estimés, savoir le li tchi & long yuen, dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage. J'ajouterai seulement qu'il n'y a guère de fruit sur la terre, qu'on puisse comparer au li tchi pour sa délicatesse, surtout si c'est l'espèce qui a le petit noyau. La plante nommée tien hoa qui y croît, & dont les teinturiers se servent pour teindre en couleur bleue, est beaucoup plus estimée que celle qui croît dans les autres provinces.

Ces peuples ont un langage différent dans la plupart des villes, lesquelles ont chacune leur dialecte particulier : ce qui est assez incommode aux voyageurs : il n'y a que la langue mandarine qui se parle généralement partout, mais que très peu de gens savent dans cette province. Du reste ils ont de l'esprit, & s'appliquent volontiers à l'étude des sciences chinoises. Aussi voit-on sortir de cette province un grand nombre de lettrés, qui parviennent aux grandes charges de l'empire.

Première ville capitale de la province. **FOU TCHEOU FOU**

p.155 C'est la première ville & la plus considérable de la province : neuf villes du troisième ordre relèvent de sa juridiction. Outre le viceroi qui y réside, elle est aussi la demeure du tsong tou qui a l'intendance générale sur cette province, & sur celle de Tche kiang. Elle est surtout célèbre par sa situation, par le grand commerce qui s'y fait, par la multitude de ses lettrés, par la fertilité de son terroir, par la beauté de ses rivières, qui portent les plus grandes barques de la Chine jusqu'auprès de ses murailles, enfin par ce pont admirable de plus de cent arches, tout construit de belles pierres blanches & qui traverse le golfe. Tous ses coteaux sont remplis de cèdres, d'orangers, & de citronniers.

On fait dans toute l'étendue de son ressort du sucre extrêmement blanc, & l'on y voit quantité de ces arbres qui portent les fruits de li tchi & de long yuen. Le premier est si agréable au goût, qu'on ne peut se lasser d'en manger. Le second est très bon, mais moins estimé que le li tchi ; on sèche ces fruits & on les transporte dans tout l'empire mais il s'en faut bien qu'ils soient aussi agréables, quand ils sont secs, que lorsqu'ils sont fraîchement cueillis ; du reste ils sont très sains, & l'on en donne souvent aux malades.

Seconde ville. **TSUEN TCHEOU FOU**

La situation de cette ville est des plus agréables, & la rend très marchande : elle est bâtie sur un promontoire, & est presque toute environnée d'eau ; les plus grandes barques ou sommes chinoises entrent au-dedans de ses murailles. Elle a dans son ressort sept villes du troisième ordre.

Toutes ces villes sont très peuplées, & il s'y fait un grand commerce. Ses p.156 maisons sont également propres : ses rues sont pavées de brique, que renferment deux rangs de pierres carrées, & embellies d'arcs de triomphe.

Parmi ses temples, il y en a un qui mérite de l'attention à cause de ses deux tours bâties de pierre & de marbre, qui ont sept étages

chacune : on peut se promener autour de chaque étage, dans des galeries qui ont de la saillie en dehors.

Non loin de la ville est un pont extraordinaire par sa grandeur & par sa beauté : il est construit d'une pierre noirâtre ; il n'a point d'arches, mais il est soutenu par plus de trois cents piliers de pierre, qui se terminent de part & d'autre en angles aigus, afin de rompre plus aisément la rapidité & la violence de l'eau. Ce pont a été bâti aux frais d'un gouverneur de la ville, lequel touché de voir submerger un nombre infini de barques par la violence des marées, voulut délivrer son peuple du danger continuel où il était de périr dans les eaux. On assure que cet ouvrage lui coûta quatorze cent mille ducats. Il sort à toute heure de cette ville, & des autres villes de son district, une quantité prodigieuse de vaisseaux, qui vont trafiquer chez les nations étrangères.

Troisième ville. **KIEN NING FOU**

Huit villes du troisième ordre relèvent de cette ville principale, qui est située sur le bord de la rivière de Min ho ; elle est assez marchande, parce que c'est le passage de toutes les marchandises qui montent & qui descendent la rivière.

Comme elle cesse d'être navigable vers la ville de Pou tching hien, laquelle est environ à trente lieues de Kien ning, on y débarque les marchandises, & des portefaix les transportent par-dessus les montagnes, jusqu'à une bourgade près de Kiang tchan de la province de Tche kiang pour les embarquer sur une autre rivière. Huit à dix mille portefaix sont là à attendre les barques, & gagnent leur vie à aller & à venir continuellement sur ces montagnes qui sont très escarpées, & dans les vallées qui sont également profondes.

On a tâché d'aplanir ce chemin, autant que la nature du terrain pouvait le permettre : il est pavé de pierres carrées, & semées de bourgs remplis d'hôtelleries pour loger les voyageurs. Il y a un bureau établi à Pou tching hien, où l'on exige un droit de toutes les marchandises ; & le revenu que ce droit produit, est destiné à réparer & à entretenir ce chemin.

Dans le temps que les Tartares conquirent la Chine, Kien ning soutint deux sièges, & persista dans le refus qu'elle fit de se soumettre à la domination tartare. Mais enfin après un second siège qui dura longtemps, les Tartares la prirent, la brûlèrent entièrement, & firent passer tous ses habitants au fil de l'épée. La plupart des maisons ruinées ont été rebâties depuis, mais moins magnifiquement qu'elles n'étaient avant la ruine de la ville.

p.157 Assez près de Kien ning est une ville du second ordre nommée Fou ning tcheou qui est recommandable, parce qu'elle a juridiction sur deux villes du troisième ordre, savoir Fou ngan hien & Ning te hien. Le pays où elles sont situées, est d'une vaste étendue, mais presque tout occupé par des montagnes. Celles qui sont vers le nord sont d'un accès

difficile. Cependant rien n'y manque : la mer qui est dans le voisinage, lui fournit abondamment toutes les commodités de la vie.

Quatrième ville. **YEN TING FOU**

Cette ville est placée sur la pente d'une montagne, au bas de laquelle coule la rivière de Min ho : une situation si agréable, fait que la ville présente une espèce d'amphiteâtre à la vue de ceux qui naviguent, & qui la découvrent toute entière, telle qu'elle est. Elle n'est pas fort grande, mais elle passe pour être une des plus belles villes de l'empire. Elle est fortifiée naturellement par des montagnes inaccessibles qui la couvrent.

Il n'y a guère que cette ville, où par des canaux on conduise dans chaque maison l'eau qui descend des montagnes. Elle a encore une chose singulière, c'est que ses habitants parlent communément la langue mandarine, qui est la langue des savants ; ce qui fait juger qu'elle a d'abord été habitée par une colonie venue de la province de Kiang nan. Les barques de toute la province passent aux pieds de ses murs.

Cha hien qui est une des sept villes qu'elle a dans sa juridiction, s'appelle communément la ville d'argent, à cause de l'abondance & de la fertilité de ses terres. Le terroir des autres villes n'est guère moins fertile.

Cinquième ville. **TING TCHEOU FOU**

Elle est enfoncée dans les montagnes, qui séparent la province de Fo kien de celle de Kiang si. Parmi ses montagnes il y en a qui sont toutes couvertes de fleurs, surtout au printemps, ce qui fait un agréable spectacle ; il y en a d'autres, où s'il était permis de creuser, on trouverait des mines d'or ; quelques autres qui sont presque inaccessibles par leur prodigieuse hauteur. Cependant le pays p.158 fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. L'air n'y est pas fort sain, & on y fait peu de commerce. Sept villes du troisième ordre relèvent de cette ville.

Sixième ville. **HING HOA FOU**

Le nom qu'on a donné à cette ville, signifie fleur naissante ; aussi faut-il avouer quelle est située dans le pays le plus beau & le plus fertile de toute la province, & au bord de la mer. Quoiqu'elle n'ait que deux villes du troisième ordre dans son ressort, c'est cependant la ville qui paie le tribut le plus considérable en riz. On trouve dans l'étendue de son district une si grande quantité de bourgs & de villages, qu'on le prendrait pour une ville continuelle. Il y a de ces bourgs, qui par leur grandeur & par la beauté de leurs édifices, pourraient être mis au rang des villes ; Quantité de riches marchands y demeurent, qui trafiquent par tout l'empire.

Les chemins sont très propres, fort larges, & pavés presque partout de pierres carrées. On voit dans la ville plusieurs arcs de triomphe dont elle est embellie. Le fruit de li tchi y est meilleur que dans tout le reste de la province. On y pèche de fort bons poissons, & de toutes les sortes ; & le pays fournit aussi de la soie.

Septième ville. **CHAO OU FOU**

Cette ville, qui est comme une des clefs de la province, n'était pas autrefois fort considérable : elle l'est devenue depuis, & sa situation la rend très forte & très commode ; elle est environnée de plusieurs forts ou places de guerre, qui ne sont différentes des villes ordinaires, que par les troupes qui y sont en garnison.

Dans le district de cette ville il y a des manufactures de fort belles toiles, d'une espèce de chanvre, qui sont fort p.159 recherchées dans l'empire, parce qu'elles sont fraîches en été, & que lorsqu'on sue, elles ne s'attachent point au corps. Elle n'a sous sa juridiction que quatre villes du troisième ordre.

Huitième ville. **TCHANG TCHEOU FOU**

Cette ville, qui est la plus méridionale de la province, a dans son ressort dix villes du troisième ordre. Elle est située sur les bords d'une rivière où il y a flux & reflux. On voit au midi de la ville sur cette rivière un fort beau pont, qui est de trente-six arches fort élevées, &

qui fait un chemin si large, que les deux côtés sont remplis de boutiques, où l'on vend tout ce qui se trouve de rare dans l'empire, & tout ce qui s'apporte des pays étrangers : car elle est peu éloignée du port d'Emouy qui est un lieu de très grand commerce, & toutes les marchandises montent continuellement la rivière qui baigne les murs de Tchang tcheou. C'est ce qui rend cette ville fort peuplée & fort célèbre. On tire de ses montagnes le plus beau cristal qu'on voie, dont les ouvriers chinois font des boutons, des cachets, des figures d'animaux, &c.

Ses habitants ont beaucoup d'esprit, sont industrieux, & ont un grand talent pour le négoce. Il croît dans tout son territoire quantité d'orangers ; les oranges qu'ils produisent, sont beaucoup plus grosses que celles qu'on a en Europe ; elles ont le goût & l'odeur de raisin muscat ; on les confit avec l'écorce, & on les transporte dans tout l'empire, & dans les pays étrangers.

On a trouvé dans cette ville quelques vestiges de la religion chrétienne. On ne sait s'ils étaient anciens ou nouveaux ; ce qu'il y a de certain, c'est que le P. Martini a vu chez un lettré un vieux livre de parchemin écrit en caractères gothiques, où était en latin la plus grande partie de l'Écriture sainte. Il offrit une somme d'argent pour l'avoir ; mais le lettré, quoiqu'il ne connût point la religion chrétienne, ne voulut jamais s'en dessaisir, parce que c'était un livre qu'on conservait depuis longtemps dans sa famille, & que ses ancêtres avaient toujours regardé comme un meuble très rare, & également précieux.

HIAMEN, ou le port D'**EMOUY**

p.160 C'est un port fort célèbre, qu'on nomme Emouy, du nom de l'île qui le forme, car ce n'est proprement qu'une rade, qui est un des meilleurs havres du monde. Elle est resserrée d'un côté par l'île, & de l'autre par la terre ferme, & par quantité d'îles très élevées, qui la défendent contre tous les vents ; d'une étendue au reste si grande, qu'elle peut contenir plusieurs milliers de vaisseaux. La mer y est si profonde, que les plus gros navires peuvent s'approcher du bord autant

qu'ils veulent, & ils sont dans une parfaite sûreté. On y voit en tout temps un grand nombre de sommes chinoises, lesquelles vont faire commerce dans les pays étrangers, qui ne sont pas fort éloignés de la Chine. Il y a environ vingt ans qu'on y voyait beaucoup de vaisseaux européens ; à présent ils y vont très rarement, & tout le commerce se fait à Canton. L'empereur y entretient six ou sept mille hommes de garnison, que commande un général chinois.

En entrant dans la rade, on double une roche que l'on rencontre à l'entrée. Il paraît que cette roche partage la passe en deux, à peu près comme le Mingant partage en deux la rade de Brest. La roche est visible, & s'élève de quelques pieds au-dessus de l'eau. A trois lieues de là on trouve une petite île qui a un trou, à travers lequel on voit le jour d'un côté à l'autre : c'est sans doute pour cette raison qu'on l'appelle l'île percée.

Îles de **PONG HOU**

Les îles de Pong hou forment un petit archipel, entre le port d'Emouy & l'île de Formose qui n'est habitée que par la garnison chinoise. Il y a cependant un mandarin de lettres, qui y fait sa résidence pour veiller sur les vaisseaux marchands, qui vont ou qui viennent de la Chine. Le passage de ces vaisseaux est presque continuel, & est d'un revenu considérable pour l'État.

Comme ces îles ne sont que sables ou rochers, il faut y porter, ou de Hiamen ou de Formose tout ce qui est nécessaire à la vie, même jusqu'au bois de chauffage. On n'y voit ni buissons, ni broussailles : un seul arbre sauvage en fait tout l'ornement. Le port y est bon : il est à l'abri de toutes sortes de vents, son fond est de sable sans roche, & sans aucun danger, il a bien vingt à vingt-cinq brasses de profondeur.

Lorsque les Hollandais étaient maîtres du port de Formose, ils avaient construit une espèce de fort au bout de la grande île de Pong hou, pour en défendre l'entrée ; aujourd'hui il n'en reste plus que le nom de Hong mao tchai, qui veut dire Fort des cheveux roux (c'est ainsi que les Chinois nomment les Hollandais.) Ce port, quoique dans un pays inculte & inhabité, est absolument p.161 nécessaire pour la

conservation de Formose, qui n'a aujourd'hui aucun port où les vaisseaux tirant plus de huit pieds, puissent aborder.

TAI OUAN, ou l'île de **FORMOSE**

Je dois parler un peu au long de cette île, & parce qu'elle a été longtemps inconnue, même aux Chinois, dont elle n'est pas pourtant fort éloignée, & qu'ils n'ont commencé à y entrer que sous le règne du dernier empereur Cang hi, & parce que d'ailleurs le gouvernement, les mœurs, les usages de ces insulaires, bien différents de ceux des Chinois, de même que les moyens, dont ceux-ci se sont rendus maîtres de l'île, méritent un détail un peu étendu.

Toute l'île de Formose n'est pas sous la domination des Chinois : elle est comme divisée en deux parties, est, & ouest, par une chaîne de montagnes, qui commence à la partie méridionale de Cha ma ki teou, & ne finit proprement qu'à la mer septentrionale de l'île. Il n'y a que ce qui est à l'ouest de ces montagnes, qui appartienne à la Chine, c'est-à-dire, ce qui est renfermé entre le 22e degré 8 minutes, & le 25e degré 20 minutes de latitude septentrionale.

La partie orientale, à en croire les Chinois, n'est habitée que par des barbares. Le pays est montagneux, inculte, & sauvage. Le caractère qu'ils en font, ne diffère guère de ce qu'on dit des sauvages de l'Amérique. Ils les dépeignent moins brutaux que les Iroquois, plus chastes que les Indiens, d'un naturel doux & paisible, s'aimant les uns les autres, se secourant mutuellement, nullement intéressés, ne faisant nul cas de l'or & de l'argent, dont on dit qu'ils ont plusieurs mines, mais vindicatifs à l'excès, sans loi, sans gouvernement, sans police, ne vivant que de la chair des animaux, & de la pêche, enfin sans culte & sans religion.

Tel est le portrait que font les Chinois des peuples, qui habitent la partie orientale de Formose. Mais comme le Chinois n'est pas trop croyable, quand il s'agit d'un peuple étranger, je ne voudrais pas garantir ce portrait, d'autant plus qu'il n'y a nulle communication entre les Chinois & ces peuples, & qu'ils le sont une guerre continuelle.

Les Chinois, avant même que d'avoir subjugué Formose, savaient qu'il y avait des mines d'or dans l'île. Ils ne l'eurent pas plutôt soumise à leur puissance, qu'ils cherchèrent de tous côtés ces mines : comme il ne s'en trouva pas dans la partie occidentale, dont ils étaient les maîtres, ils résolurent de les chercher dans la partie orientale, ou on leur avait assuré qu'elles étaient. Ils firent équiper un petit bâtiment, afin d'y aller par mer, ne voulant point s'exposer dans des montagnes inconnues, où ils auraient couru risque de la vie. Ils furent reçus avec bonté de ces insulaires, qui leur offrirent généreusement leurs maisons, des vivres, & toutes sortes de secours. Les Chinois y demeurèrent environ huit jours ; mais tous les soins qu'ils se donnèrent pour découvrir les mines, furent inutiles, soit faute d'interprète, qui expliquât leur dessein à ces peuples ; soit crainte & politique ne voulant point faire ombrage à une nation, qui avait lieu d'appréhender la domination chinoise. Quoiqu'il en soit, de tout l'or qu'ils étaient allés chercher, ils ne découvrirent que quelques lingots exposés dans les cabanes, dont ces pauvres gens faisaient peu de cas. Dangereuse tentation pour un Chinois.

p.162 Peu contents du mauvais succès de leur voyage, & impatients d'avoir ces lingots exposés à leurs yeux, ils s'avisèrent du stratagème le plus barbare ; ils équipèrent leur vaisseau, & ces bonnes gens leur fournirent tout ce qui était nécessaire pour leur retour. Ensuite ils invitèrent leurs hôtes à un grand repas, qu'ils avaient préparé, disaient-ils, pour témoigner leur reconnaissance. Ils firent tant boire ces pauvres gens, qu'ils les enivrèrent : comme ils étaient plongés dans le sommeil causé par l'ivresse, les Chinois les égorgèrent tous, se saisirent des lingots, & mirent à la voile.

Cette action cruelle ne demeura pas impunie ; mais les innocents portèrent la peine que méritaient les coupables. Le bruit n'en fut pas plus tôt répandu dans la partie orientale de l'île, que ces insulaires entrèrent à main armée dans la partie septentrionale, qui appartient à la Chine, massacrèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent, hommes, femmes, enfants, & mirent le feu à quelques habitations

chinoises. Depuis ce temps-là, les deux parties de l'île sont continuellement en guerre.

La partie de l'île de Formose, que possèdent les Chinois, mérite certainement le nom qu'on lui a donné : c'est un fort beau pays, l'air y est pur & toujours serein : il est fertile en toutes sortes de grains, arrosé de quantité de petites rivières, lesquelles descendent des montagnes qui la séparent de la partie orientale ; la terre y porte abondamment du blé, du riz, &c. On y trouve la plupart des fruits des Indes, des oranges, des bananes, des ananas, des goyaves, des papayes, des cocos, &c. Il y a lieu de croire que la terre porterait aussi nos arbres fruitiers d'Europe, si on les y plantait. On y voit des pêches, des abricots, des figues, des raisins, des châtaignes, des grenades. Ils cultivent une sorte de melons, qu'ils appellent melons d'eau : ces melons sont beaucoup plus gros que ceux d'Europe, d'une figure oblongue, quelquefois ronde ; la chair en est blanche ou rouge, ils sont pleins d'une eau fraîche & sucrée qui est fort au goût des Chinois. Le tabac & le sucre y viennent parfaitement bien. Tous ces arbres sont si agréablement arrangés, que lorsque le riz est transplanté à l'ordinaire au cordeau & en échiquier, toute cette grande plaine de la partie méridionale, ressemble moins à une simple campagne, qu'à un vaste jardin, que des mains industrieuses ont pris soin de cultiver. Comme le pays n'a été habité jusqu'à ces derniers temps, que par un peuple barbare & nullement policé, les chevaux, les moutons, & les chèvres y sont fort rares : le cochon même, si commun à la Chine, y est encore assez cher ; mais les poules, les canards, les oies domestiques y sont en grand nombre. On y voit aussi quantité de bœufs, qui servent de monture ordinaire, faute de chevaux, de mulets, & d'ânes : on les dresse de bonne heure, & ils ont le pas aussi bien & aussi vite que les meilleurs chevaux ; ils ont bride, selle, & croupière, qui sont souvent de très grand prix.

A la réserve des cerfs & des singes qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves y sont très rares, & s'il y a des ours, des sangliers, des loups, des tigres, & des léopards comme à la Chine, ils sont dans les

montagnes de la partie de l'est ; on n'en voit point dans celle de l'ouest.

On y voit aussi très peu d'oiseaux. Les plus communs, sont les faisans, que les chasseurs ne permettent guère de peupler. Si les eaux des rivières étaient aussi bonnes à boire, qu'elles sont utiles pour fertiliser les terres, il n'y aurait rien à souhaiter dans cette île.

Les Chinois divisent les terres qu'ils possèdent dans l'île de Formose, en trois hien ou gouvernements subalternes, qui dépendent de la capitale de cette partie p.163 de l'île. Chacun de ces gouvernements a ses officiers particuliers, qui sont immédiatement soumis au gouverneur de cette capitale, & tous sont soumis au viceroi de la province de Fo kien dont Tai ouan ou Formose fait partie.

La capitale qui se nomme Tai ouan fou est fort peuplée, d'un grand abord, & d'un grand commerce ; elle est comparable à la plupart des meilleures villes & des plus peuplées de la Chine. On y trouve tout ce qu'on y peut souhaiter, soit de ce que l'île même fournit, comme le riz, le sucre, le sucre candi, le tabac, le sel, la viande de cerf boucanée, qui est fort estimée des Chinois, des fruits de toute espèce, des toiles de différentes sortes, de laine, de coton, de chanvre, de l'écorce de certains arbres, & de certaines plantes qui ressemblent assez à l'ortie, quantité d'herbes médicinales, dont la plupart sont inconnues en Europe ; soit de ce qu'on y apporte d'ailleurs : comme toiles de la Chine & des Indes, soieries, vernis, porcelaines, différents ouvrages d'Europe, &c. Il y a peu de mûriers dans l'île, & par conséquent peu de soieries du pays, & peu de manufactures.

S'il était libre aux Chinois de passer dans l'île de Formose pour s'y établir, plusieurs familles s'y transplanteraient volontiers : mais pour y passer, on a besoin de passeports des mandarins de la Chine, qui s'accordent difficilement, & encore faut-il donner des cautions. Lorsqu'on arrive dans l'île, les mandarins sont très attentifs à examiner ceux qui entrent ou qui sortent, & il y en a quelquefois qui exigent sous-main de l'argent. Cet excès de précaution est l'effet d'une bonne politique, pour empêcher toutes sortes de personnes de passer à

Formose, surtout les Tartares étant maîtres de la Chine : Formose est un lieu très important, & si un Chinois s'en emparait, il pourrait exciter de grands troubles dans l'empire. Aussi l'empereur y tient-il une garnison de dix mille hommes commandés par un tsong ping ou lieutenant général, par deux fou tsiang ou maréchaux de camp, & par plusieurs officiers subalternes, qu'on a soin de changer tous les trois ans, ou même plus souvent si quelque raison y oblige. Les rues de la capitale sont presque toutes tirées au cordeau & toutes couvertes pendant sept à huit mois de l'année, pour se défendre des ardeurs du soleil. Elles ne sont larges que de trente à quarante pieds, mais elles sont longues de près d'une lieue en certains endroits. Elles sont presque toutes bordées de maisons marchandes, & de boutiques ornées de soieries, de porcelaines de vernis, & d'autres marchandises admirablement bien rangées, en quoi les Chinois excellent.

Ces rues paraissent des galeries charmantes, & il y aurait plaisir de s'y promener, si la foule des passants était moins grande, & si elles étaient mieux pavées. Les maisons sont couvertes de paille, & ne sont bâties la plupart que de terre & de bambou. Les tentes, dont les rues sont couvertes, ne laissant voir que les boutiques, en dérobent le désagrément.

Tai ouan fou n'a ni fortifications ni murailles : les Tartares ne mettent point leurs forces, & ne renferment pas leur courage dans l'enceinte d'un rempart ; ils aiment à se battre à cheval en rase campagne. Le port est assez bon à l'abri de tout vent ; mais l'entrée en devient tous les jours plus difficile.

Autrefois on pouvait y entrer par deux endroits, l'un appelé Ta kiang, où les plus gros vaisseaux flottaient sans peine, & l'autre appelé Loulh men, dont le fond est de roche, & n'a que neuf à dix pieds dans les plus hautes marées. Le premier passage est aujourd'hui impraticable : il y a de certains endroits où l'on ne trouve pas cinq pieds d'eau : le plus qu'il y en ait, va jusqu'à sept à huit pieds, & il se comble tous les jours par les sables que la mer y charrie.

p.164 C'est par ce Ta kiang que les vaisseaux hollandais entraient

autrefois dans le port, & pour en défendre l'entrée aux vaisseaux étrangers, ils avaient fait à la pointe de l'île, qui est au sud de Ta kiang une citadelle qui serait admirable, si elle n'était pas bâtie sur le sable ; mais qui est très propre à se défendre des ennemis qu'ils avaient le plus à craindre, savoir des Chinois & des Japonais.

La partie de Formose qui est soumise aux Chinois est composée de deux nations différentes : des Chinois & des naturels du pays. Les premiers attirés par l'avidité du gain, y sont venus de diverses provinces de la Chine. Tai ouan fou, Fong chan hien, & Tchu lo hien ne sont habités que des Chinois, car le troisième hien dont j'ai parlé est renfermé dans l'enceinte de la capitale. Il n'y a de naturels du pays, que ceux qui leur servent de domestiques, ou pour mieux dire d'Esclaves.

Outre ces trois villes, les Chinois ont encore plusieurs villages, mais ils n'ont aucun fort considérable, à la réserve de Ngan ping tching. Ce fort est au pied du château de Zélande, car c'est le nom que les Hollandais donnèrent à la citadelle dont j'ai déjà parlé. Il y a bien à Ngan ping tching 4 à 500 familles. On y voit une garnison de deux mille hommes commandés par un fou tsiang ou maréchal de camp.

Le gouvernement & les mœurs des Chinois à Formose ne diffèrent en rien des mœurs du gouvernement de la Chine : ainsi je ne dois m'arrêter qu'à faire connaître quel est le génie & l'espèce de gouvernement des naturels de l'île.

Les peuples de Formose qui sont soumis aux Chinois, sont partagés en quarante-cinq bourgades ou habitations qu'on appelle che : trente-six dans la partie du nord & neuf dans celle du sud. Les bourgades du nord sont assez peuplées, & les maisons, à peu de choses près, sont comme celles des Chinois. Celles du midi ne sont qu'un amas de cabanes de terre & de bambou couvertes de paille, élevées sur une espèce d'estrade haute de trois à quatre pieds, bâties en forme d'un entonnoir renversé de 15, 20, 30, jusqu'à 40 pieds de diamètre. Quelques-unes sont divisées par cloisons.

Ils n'ont dans ces huttes ni chaises, ni banc, ni tables, ni lit, ni aucun meuble. Au milieu est une espèce de cheminée ou de fourneau élevé de deux pieds & davantage, sur lequel ils font leur cuisine. Ils se nourrissent d'ordinaire de riz, de menus grains, & de gibier. Ils prennent le gibier à la course ou avec leur armes. Leur vitesse est surprenante : on les voit surpasser à la course les chevaux qui courent à bride abattue.

Cette vitesse à la course vient, disent les Chinois, de ce que jusqu'à, l'âge de 14 ou 15 ans ils se serrent extrêmement les genoux & les reins. Ils ont pour armes une espèce de javelot qu'ils lancent à la distance de 70 à 80 pas avec la dernière justesse ; & quoique rien ne soit plus simple que leurs arcs & leurs flèches, ils ne laissent pas de tuer un faisan en volant aussi sûrement qu'on le fait en Europe avec le fusil.

Ils sont très mal propres dans leur repas : ils n'ont ni plats, ni assiettes, ni cuillères, ni fourchettes, ni bâtonnets. Ce qu'ils ont préparé, se met amplement sur un ais de bois ou sur une natte, & ils se servent de leurs doigts pour manger, à peu près comme les singes. Ils mangent la chair à demi crue, & pour peu qu'elle soit présentée au feu, elle leur paraît excellente. Pour lit, ils se contentent de cueillir des feuilles fraîches d'un certain arbre fort commun dans le pays : ils les étendent sur la terre ou sur le plancher de leurs cabanes, & c'est là qu'ils prennent leur sommeil. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

L'orgueil si enraciné dans le cœur de l'homme, trouve le moyen de se nourrir & de s'entretenir avec une pareille p.165 nudité : il leur en coûte même plus qu'aux peuples les plus polis, & qui se piquent davantage de luxe & de magnificence. Ceux-ci empruntent le poil des animaux, & la soie des vers, qu'ils brodent d'or & d'argent ; ceux-là se servent de leur propre peau, sur laquelle ils gravent plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs, &c. ce qui leur cause des douleurs si vives, qu'elles seraient capables de leur causer la mort, si l'opération se faisait de suite & sans discontinuer. Ils y emploient

plusieurs mois, & quelques-uns une année entière. Il faut durant tout ce temps-là venir chaque jour se mettre à une espèce de torture, & cela pour satisfaire le penchant qu'ils ont de se distinguer de la foule, car il n'est pas permis indifféremment à toutes sortes de personnes de porter ces traits de magnificence. Ce privilège ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des plus considérables de la bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse.

Néanmoins tous peuvent se noircir les dents, porter des pendants d'oreilles, des bracelets au-dessus du coude & au-dessus des poignets, des colliers, & des couronnes de petits grains de différentes couleurs à plusieurs rangs. La couronne se termine par une espèce d'aigrette faite de plumes de coq ou de faisans, qu'ils ramassent avec beaucoup de soin. Qu'on se figure ces bizarres ornements sur le corps d'un homme d'une taille aisée & déliée, d'un teint olivâtre, dont les cheveux lissés pendent négligemment sur les épaules, armé d'un arc & d'un javelot, n'ayant pour tout habit qu'une toile de deux ou trois pieds, qui lui entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & l'on aura le véritable portrait d'un brave de la partie méridionale de l'île de Formose.

Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse ; ils s'en font une espèce d'habit sans manches, de la figure à peu près d'une dalmatique. Ils portent un bonnet en forme de cylindre, fait du pied des feuilles de bananiers, qu'ils ornent de plusieurs couronnes posées les unes sur les autres, & attachées par des bandes fort étroites, ou par de petites tresses de différentes couleurs. Ils ajoutent au-dessus du bonnet, comme ceux du midi, une aigrette de plumes de coq ou de faisans.

Leurs mariages n'ont rien de barbare : on n'achète point les femmes, comme à la Chine, & on n'a nul égard au bien qu'on peut avoir de part & d'autre, comme il se pratique en Europe. Les pères & les mères n'y entrent presque pour rien.

Lorsqu'un jeune homme veut se marier, & qu'il a trouvé une fille qui

lui agrée, il va plusieurs jours de suite avec un instrument de musique à sa porte : si la fille en est contente, elle sort & va joindre celui qui la recherche ; ils conviennent ensemble de leurs articles, ensuite ils en donnent avis à leurs pères & à leurs mères. Ceux-ci préparent le festin des noces qui se fait dans la maison de la fille, où le jeune homme reste sans retourner désormais chez son père. Dès lors le jeune homme regarde la maison de son beau-père comme la sienne propre, il en est le soutien ; & la maison de son propre père n'est plus à son égard, que ce qu'elle est à l'égard des filles en Europe, qui quittent la maison paternelle, pour aller demeurer avec leur époux. Aussi ne mettent-ils point leur bonheur à avoir des enfants mâles, ils n'aspirent qu'à avoir des filles, lesquelles leur procurent des gendres, qui deviennent l'appui de leur vieillesse.

Quoique ces insulaires soient entièrement soumis aux Chinois, ils conservent encore quelques restes de leur ancien gouvernement. Chaque bourgade se choisit trois ou quatre des plus anciens, qui sont le plus en réputation de probité : ils deviennent par ce choix les chefs & p.166 les juges du reste de l'habitation : ce sont eux qui terminent en dernier ressort tous les différends, & si quelqu'un refusait de s'en tenir à leur jugement, il serait chassé à l'instant de la bourgade, sans espérance d'y pouvoir jamais rentrer, & nulle autre bourgade n'oserait le recevoir.

Ils paient leur tribut aux Chinois en grains, en queues ou peaux de cerfs, ou en autres choses de cette nature, qu'ils trouvent facilement dans l'île.

Pour régler ce qui concerne ce tribut, il y a dans chaque bourgade un Chinois qui en apprend la langue, afin de servir d'interprète aux mandarins. Ces interprètes, qui devraient procurer le soulagement de ce pauvre peuple, & empêcher qu'il ne soit surchargé, sont autant de petits tyrans qui poussent à bout, non seulement la patience de ces insulaires, mais même celle des mandarins du lieu, qui sont forcés de les laisser dans leurs emplois pour éviter de plus grands inconvénients.

Cependant de douze bourgades qui s'étaient soumises aux Chinois

dans la partie du sud, il n'en reste plus que neuf : trois se sont révoltées, ont chassé leurs interprètes, ne paient plus de tribut à la Chine, & se sont unies avec ceux de la partie orientale de l'île. Sous l'empereur régnant un grand nombre de bourgades se sont soumises, & on espère que peu à peu les autres suivront leur exemple.

Quoique ces peuples passent dans l'esprit des Chinois pour barbares, ils paraissent pourtant être moins éloignés de la vraie sagesse, que plusieurs des philosophes de la Chine. On ne voit parmi eux, de l'aveu même des Chinois, ni fourberie, ni vols, ni querelles, ni procès que contre leurs interprètes ; ils sont équitables, & s'entr'aiment les uns les autres ; ce qu'on donne à l'un d'eux, il n'oserait y toucher, que ceux qui ont partagé avec lui le travail & la peine, ne partagent aussi le salaire.

Il y a apparence qu'il y a eu des chrétiens parmi ces insulaires, lorsque les Hollandais étaient maîtres du port. On en a trouvé plusieurs qui savaient la langue des Hollandais, qui lisaient leurs livres, & qui en écrivant se servaient de leurs caractères. On a vu même entre leurs mains quelques fragments des saints livres en Hollandais. Ces peuples n'adorent aucune idole, ils ont même en horreur tout ce qui y a quelque rapport : ils ne font aucun acte de religion, & ne récitent aucune prière. Cependant on en a vu qui connaissaient un Dieu créateur du Ciel & de la terre, un Dieu en trois personnes, Père, Fils, & Saint-Esprit, & qui disaient que le premier de tous les hommes s'appelait Adam, & la première des femmes, Eve, que pour avoir désobéi à Dieu, ils avaient attiré sa colère sur eux & sur tous leurs descendants, qu'il est nécessaire d'avoir recours au baptême pour effacer cette tache. Ils savent même la formule du baptême. Néanmoins on n'a pu savoir certainement s'ils baptisaient ou non.

Quoique l'île de Formose soit peu éloignée de la Chine, néanmoins les Chinois, suivant leur histoire, ne commencèrent d'en avoir connaissance que du temps de l'empereur Suen ti de la dynastie des Ming, environ l'an de grâce 1430 que l'eunuque Ouan san revenant d'occident y fut jeté par la tempête.

Cet eunuque se trouvant dans une terre étrangère, dont le peuple lui semblait aussi barbare que le pays lui paraissait beau, y fit quelque séjour pour en prendre des connaissances, dont il pût informer son maître. Mais tout le fruit de ses soins se réduisit à quelques plantes, à quelques herbes médicinales qu'il en rapporta, dont on se sert encore aujourd'hui à la Chine avec succès.

La quarante-deuxième année de l'empereur Kia tsing, l'an de grâce 1564, le chef d'escadre Yu ta yeou, croisant sur la mer orientale de la Chine, y p.167 rencontra un corsaire nommé Lin tao kien qui s'était emparé des îles de Pong hou où il avait laissé une partie de son monde ; c'était un homme fier & ambitieux, passionné pour la gloire, & qui cherchait à se faire un nom.

Il n'eut pas plus tôt aperçu Yu ta yeou qu'il va sur lui à pleines voiles, l'attaque brusquement, & aurait infailliblement défait l'escadre chinoise si celui qui la commandait eût été moins sage & moins intrépide.

Iu ta yeou soutint le premier feu avec beaucoup de sang froid, après quoi il attaqua à son tour Lin tao kien. Le combat dura plus de cinq heures, & ne finit qu'à la nuit, que Lin tao kien prit la fuite, & se retira vers les îles de Pong hou pour y rafraîchir ses troupes, prendre ce qu'il y avait laissé de soldats & retourner vers l'ennemi. Mais Iu ta yeou, en habile capitaine, le poursuivit de si près, que Lin tao trouva dès la pointe du jour l'entrée du port de Pong hou fermée par une partie de l'escadre ennemie. Ses troupes, qui étaient fort diminuées dans le combat, & la frayeur, qui s'était emparée des autres, lui firent juger qu'il était dangereux de tenter l'entrée du port. Il prit donc la résolution de continuer sa route, & d'aller mouiller à Formose. Iu ta yeou l'y poursuivit : mais comme il trouva que la mer était basse, & que d'ailleurs il n'avait nulle connaissance de l'entrée de ce port, il ne voulut pas exposer ses vaisseaux, & il se retira aux îles de Pong hou, dont il se rendit maître. Il fit prisonniers les soldats qu'il y trouva, il y mit bonne garnison, & retourna victorieux à la Chine, où il donna avis de ses découvertes, & de son expédition. La cour reçut avec joie ces nouvelles,

& nomma dès lors un mandarin de lettres pour gouverneur des îles de Pong hou.

Formose, dit l'historien chinois, était alors une terre inculte, qui n'était habitée que par des barbares. Lin tao kien qui n'avait que de grandes vues, ne crut pas que cette île, dans l'état où elle était, lui convînt : c'est pourquoi il fit égorger tous les insulaires qu'il trouva sous sa main, & avec une inhumanité qui n'a point d'exemple, il se servit du sang de ces infortunés, pour calfater ses vaisseaux, & mettant aussitôt à la voile, il se retira dans la province de Quang tong où il mourut misérablement.

Sur la fin de l'année 1620, qui est la première année de l'empereur Tien ki, une escadre japonaise vint à Formose. L'officier, qui la commandait, trouva le pays, tout inculte qu'il était, assez propre à y établir une colonie : il prit la résolution de s'en emparer, & pour cela il y laissa une partie de son monde, avec ordre de prendre toutes les connaissances nécessaires à l'exécution de son dessein.

Environ ce même temps un vaisseau hollandais, qui allait au Japon, ou en revenait, fut jeté par la tempête à Formose. Il y trouva les Japonais, peu en état de lui faire ombrage. Le pays parut beau aux Hollandais, dit l'historien chinois, & avantageux pour leur commerce. Ils prétextèrent le besoin qu'ils avaient de quelques rafraîchissements, & des choses nécessaires, pour radouber leur vaisseau maltraité par la tempête. Quelques-uns d'eux pénétrèrent dans les terres, & après avoir examiné le pays, ils revinrent sur leur bord.

Les Hollandais ne touchèrent point à leur vaisseau pendant l'absence de leurs compagnons, ce ne fut qu'à leur retour qu'ils songèrent à le radouber. Ils prièrent les Japonais avec qui ils ne voulaient pas se brouiller, de peur de nuire à leur commerce, de leur permettre de bâtir une maison sur le bord de l'île, qui est à une des entrées du port, dont ils pussent dans la suite tirer quelques secours, par rapport au commerce, qu'ils faisaient au Japon.

Les Japonais rejetèrent d'abord la proposition : mais les Hollandais

insistèrent de telle sorte, en p.168 assurant qu'ils n'occuperaient de terrain que ce qu'en pouvait renfermer une peau de bœuf, qu'enfin les Japonais y consentirent.

Les Hollandais prirent donc une peau de bœuf, qu'ils coupèrent en petites aiguillettes fort fines, puis ils les mirent bout à bout, & ils s'en servirent pour mesurer le terrain qu'ils souhaitaient. Les Japonais furent d'abord un peu fâchés de cette supercherie : mais enfin, après quelques réflexions, la chose leur parut plaisante ; ils s'adoucirent, & ils permirent aux Hollandais de faire de ce terrain ce qu'ils jugeraient à propos. C'est sur ce terrain qu'ils bâtirent le fort, dont j'ai parlé plus haut : on voit encore aujourd'hui sur la porte ces mots : Castel Zelanda 1634.

La construction de ce fort rendait les Hollandais les maîtres du port, & du seul passage par où les gros vaisseaux pouvaient y entrer. Peut-être les Japonais en connurent-ils trop tard l'importance. Quoiqu'il en soit, soit que le nouveau fort leur fît ombrage, soit qu'ils ne trouvassent pas leur compte dans cette île, qui était encore inculte, peu après ils l'abandonnèrent absolument, & se retirèrent chez eux.

Les Hollandais se virent par là les seuls maîtres de Formose car ce qu'il y avait d'insulaires, n'était pas en état de leur tenir tête. Pour mieux s'assurer du port, ils firent construire de l'autre côté, vis-à-vis du fort de Zélande, une maison fortifiée de quatre demi-bastions, dont j'ai déjà parlé.

Dans ce temps-là la Chine était toute en feu, soit par la guerre civile, qui a désolé tant de belles provinces de cet empire ; soit par la guerre qu'elle soutenait contre le Tartare, qui s'en est enfin emparé, & qui a fondé la dynastie régnante. Un de ceux qui s'opposèrent avec plus de courage aux Tartares, fut un homme de fortune de la province de Fo kien appelé Tching tchi long. De petit marchand, il était devenu le plus riche négociant de la Chine : heureux s'il avait été aussi fidèle à Dieu dans les promesses qu'il avait faites à son baptême, (car il était chrétien) qu'il fut fidèle à son prince & à sa patrie, prête à tomber sous une domination étrangère.

Tching tchi long arma à ses dépens une petite flotte contre le Tartare : il fut bientôt suivi d'une multitude innombrable de vaisseaux chinois, & il devint par là le chef d'une des plus formidables flottes qu'on ait vu dans ces mers. Le Tartare lui offrit la dignité de roi s'il voulait le reconnaître. Il la refusa, mais il ne jouit pas longtemps de sa bonne fortune.

Son fils Tching tching cong lui succéda au commandement de cette nombreuse flotte ; plus zélé encore pour sa patrie & pour sa fortune que n'était son père, il tenta diverses entreprises ; il assiégea plusieurs villes considérables, comme Hai tching de la province de Fo kien, qu'il prit après avoir taillé en pièces l'armée tartare qui était venue au secours ; Ouen tcheou de la province de Tche kiang ; Nan king de la province de Kiang nan, &c.

Ces premiers succès durèrent peu, il fut enfin vaincu par les Tartares & chassé absolument de la Chine. Alors il tourna ses vues & son ambition vers Formose dont il résolut de chasser les Hollandais, & d'y établir un nouveau royaume.

Ce fut la dix-septième année de l'empereur Chun chi père de Cang hi, la 1661e de l'ère chrétienne, que Tching tching cong quitta la Chine, pour se retirer à Formose. Il se saisit en passant des îles de Pong hou. Les Hollandais qui sans doute se croyaient en sûreté du côté de la Chine, où il y avait encore du trouble, n'avaient pas eu soin de munir de troupes Pong hou, & Tai ouan. Ainsi Tching tching cong s'empara de ces îles presqu'aussitôt qu'il y parut. Il y laissa cent de ses p.169 vaisseaux pour les garder, & il continua sa route vers Formose.

Il n'y avait pour la garde du fort & du port de Formose qu'onze Hollandais. Le reste de la garnison était composé partie de noirs des Indes, partie des insulaires du pays. Nonobstant cette inégalité de forces, les Hollandais résolurent de se défendre, & ils se défendirent en effet en braves gens.

Tching tching cong entra dans le port avec sa flotte composée de neuf cents voiles, par la passe de Loulh men, une grande lieue au-dessus

du fort de Zélande. Il fît descendre à terre une partie de son monde, afin d'attaquer le fort par mer & par terre : le siège dura quatre mois entiers, pendant lesquels les Hollandais se défendirent de leur canon, avec plus de succès qu'ils n'auraient osé l'espérer. Tching tching cong était au désespoir de voir tant de résistance & de courage dans cette poignée d'Européens, contre une armée aussi nombreuse que la sienne.

Comme les Chinois n'avaient pas l'usage du canon, ils ne pouvaient pas répondre à celui des Hollandais ; ainsi ils n'avaient d'espérance de les réduire que par la famine, ce qui demandait beaucoup de temps, pendant lequel ils pouvaient recevoir du secours de leurs vaisseaux de Batavie, ou de ceux qui allaient commercer au Japon.

Tching tching cong connut toute la difficulté de son entreprise : mais il se voyait hors de la Chine, sans espérance de pouvoir jamais y rentrer sous les Tartares, auxquels il venait de faire la guerre ; il n'ignorait pas d'ailleurs que Formose lui était fermée, il n'avait plus de ressource. C'est pourquoi il se détermina à faire un dernier effort contre les Hollandais. Ceux-ci avaient actuellement quatre vaisseaux dans le port ; ils avaient mis sur le bord de chaque vaisseau un de leurs gens avec des Indiens pour le garder : les sept autres Hollandais s'étaient renfermés dans la citadelle, ou le fort de Zélande.

Le capitaine chinois résolut de sacrifier quelques-uns de ses vaisseaux, sur lesquels il mit quantité de feux d'artifice, & profitant d'un grand vent de nord-est, il les poussa sur les vaisseaux hollandais. Il réussit au-delà de ses espérances ; de quatre vaisseaux, trois furent brûlés. Aussitôt il fit sommer les Hollandais renfermés dans le port de se rendre, en leur déclarant qu'il leur permettait de se retirer avec tous leurs effets mais que s'ils persistaient à se défendre, il n'y aurait point de quartier pour eux.

Les Hollandais à qui il ne restait pour toute ressource qu'un seul vaisseau, acceptèrent volontiers ces offres : ils chargèrent leur vaisseau de tous leurs effets, remirent la place entre les mains du Chinois & se retirèrent. Tching tching cong n'ayant plus personne qui s'opposât à ses desseins, distribua une partie de ses troupes dans la partie de Formose,

que possèdent aujourd'hui les Chinois : il établit une garnison à Ki long tchai, forteresse que les Espagnols bâtirent autrefois & qu'ils trouvèrent abandonnée. Il construisit une forteresse à Tan choui tching sur l'embouchure de la rivière Tan choui, où les vaisseaux chinois peuvent mouiller l'ancre ; il détermina les lieux où sont aujourd'hui Tchu lo yen, & Fong chan hien, pour y bâtir deux villes auxquelles il donna le nom de Tien hing hien, & Ouan nien hien : Il établit pour capitale de ses nouveaux États l'endroit où est aujourd'hui Tai ouan fou, & il donna à cette ville le nom de Ching tien fou : il mit son palais & sa cour au fort de Zélande, auquel il donna le nom de Ngan ping fou, qu'il conserve encore maintenant.

Ce fut alors que Formose commença à prendre une nouvelle forme. Il y établit les mêmes lois, les mêmes coutumes & le même gouvernement qui règne à la Chine : mais il ne jouit p.170 que peu de temps de sa nouvelle conquête. Il mourut une année & quelques mois après avoir pris possession de l'île. Son fils Tching king mai lui succéda : comme il avait été élevé dans l'étude des livres, il ne fit presque rien pour cultiver le pays, que son père lui avait acquis avec tant de soins & de fatigues : c'est ce qui ralentit beaucoup le courage & le zèle des troupes pour son service.

La douzième année du règne de Cang hi, & l'an 1673 l'ère chrétienne, les rois de Quang tong & de Fo kien se révoltèrent contre l'empereur.

Tching king mai voulant ranimer l'ardeur de ses soldats, prit la résolution de se joindre au roi de Fo kien contre le Tartare : il fait armer ses vaisseaux, & va pour s'aboucher avec lui sur les côtes de cette province. Mais comme il voulait être traité en prince souverain, & que le roi de Fo kien prétendait avoir le pas sur lui, il en fut tellement irrité, que sur le champ il lui déclara la guerre.

On se battit de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur & de courage : mais comme les troupes de Tching king mai étaient composées de vieux soldats, autant de combats qu'il donna, furent autant de victoires. Le roi de Fo kien se vit enfin obligé de se faire raser une seconde fois, & de s'abandonner à la discrétion & à la clémence des

Tartares. Tching king mai retourna à Formose où il mourut peu de temps après, laissant pour successeur son fils Tching ke san dans un âge fort tendre, sous la conduite de Lieou koue can, & de Fong si fan, deux officiers qui lui étaient extrêmement attachés.

La révolte de Fo kien étant heureusement terminée à l'avantage des Tartares, ils abolirent le titre de roi, & la vingt-unième année de Cang hi en 1682, ils établirent pour gouverneur de cette province & de celle de Tche kiang, un tsong tou : c'est une dignité qui est au-dessus de celle de viceroi.

Le premier qu'ils mirent, fut le tsong tou yao. C'était un homme droit, poli & engageant. Il ne fut pas plus tôt en charge, qu'il fit publier jusque dans Formose une amnistie générale pour tous ceux qui se soumettraient à la domination tartare, avec promesse de leur procurer les mêmes charges, les mêmes honneurs, & les mêmes prérogatives qu'ils possédaient sous leurs chefs particuliers.

Cette déclaration eut tout l'effet que pouvait espérer le tsong tou yao : la plupart de ceux qui avaient suivi Tching tching cong avaient abandonné leur pays, leurs femmes, & leurs enfants ; éloignés dans une terre étrangère, inculte, & presque inhabitée, sans espérance d'en retirer sitôt aucun avantage considérable, ils étaient ravis de trouver une porte honnête pour retourner chez eux. Quelques-uns ne délibérèrent point, & quittèrent d'abord Tching ke san pour aller dans le Fo kien. Le tsong tou yao les reçut avec tant de politesse, & leur fit de si grands avantages, qu'ils furent suivis bientôt après de plusieurs autres. Le tsong tou yao crut alors que la conjoncture était favorable pour s'emparer de Formose. Il fit partir aussitôt une flotte considérable sous les ordres d'un ti tou ou lieutenant général, pour se saisir des îles de Pong hou. Le ti tou y trouva plus de résistance qu'il ne croyait : les soldats, avec le secours du canon hollandais, se défendirent avec vigueur ; mais enfin il fallut céder au nombre & à la force.

L'île de Pong hou étant prise, le conseil du jeune prince jugea qu'il serait difficile dans la situation d'esprit où étaient les troupes, de

conserver Formose, & sans attendre que le ti tou vînt les attaquer dans les formes, ils dépêchèrent un vaisseau, pour porter un placet à l’empereur au nom du jeune prince par lequel il se soumettait à Sa Majesté. Voici ce placet traduit fidèlement du chinois.

Le roi d'Yen ping, grand général d'armée, Tching ke san, présente ce placet à l'empereur.

p.171 Lorsqu'abaissé aux pieds de Votre Majesté, je fais attention à la grandeur de la Chine ; que depuis un temps immémorial elle s'est toujours soutenu avec éclat ; qu'un nombre infini de rois s'y sont succédé les uns aux autres ; je ne puis m'empêcher d'avouer que c'est l'effet d'une providence spéciale du Tien, qui a choisi votre illustre maison pour gouverner les neuf terres [1] : le Tien n'a fait ce changement que pour perfectionner les cinq vertus [2], comme cela paraît clairement, par le bon ordre & l'heureux succès de tout ce que votre Majesté a entrepris.

Quand je pense avec humilité à mes ancêtres, je vois qu'ils ont eu un véritable attachement pour leurs souverains, qu'en cela ils ont tâché de reconnaître les bienfaits qu'ils avaient reçus de la dynastie précédente dans un temps auquel ma maison n'en avait reçu aucun de votre glorieuse dynastie. C'est cet attachement à son prince, qui obligea mon aïeul Tching tching cong de sortir de la Chine, & d'aller défricher les terres incultes de l'orient. Mon père Tching king mai était un homme d'étude, qui n'aurait pas osé s'exposer sur le bord d'un précipice ; semblable aux rois à d'Ye lang il était tout occupé à gouverner & à instruire son peuple, se bornant à ce coin de terre au milieu de la mer, sans avoir d'autres vues.

Jusqu'ici j'ai joui des bienfaits de mes ancêtres ; moi, leur petit-fils, je ne cesse de leur en témoigner ma reconnaissance, en me rappelant continuellement à la mémoire les bienfaits qu'ils ont reçus du Ciel, sans penser à m'agrandir sur la terre.

---

[1] C'est-à-dire, tout le monde habitable. Les Chinois divisent les terres en neuf espèces : 1° montagnes de bonne terre. 2° montagnes pierreuses. 3° terres & collines. 4° terres noires & sèches. 5° terres humides. 6° terres sablonneuses. 7° terres grasses. 8° terres jaunes. 9° terres rouges.

[2] La charité, la justice, l'honnêteté ou les cérémonies, la prudence, la fidélité ou la bonne foi.

Maintenant que je vois Votre Majesté semblable au Ciel, qui par son étendue & son élévation couvre toutes choses ; & à la terre, qui par sa solidité les soutient, toujours portée à faire du bien, à arrêter les effets de sa justice ; fondement sur lequel Elle gouverne la Chine.

Maintenant que je vois Votre Majesté, semblable au soleil levant, dont la lumière se répand dans un instant sur toute la terre, dès que cet astre commence à paraître sur l'horizon, & dissipe dans un moment les légers nuages qui se rencontraient sur la surface de la terre, comment oserais-je penser à autre chose qu'à m'appliquer à ma perfection ? C'est ce que moi, homme étranger, je regarde comme l'unique moyen de vivre content. Si je pensais à faire passer mes vaisseaux du côté de l'occident (de la Chine) j'avoue que je serais en faute ; mais hélas de ce sang qui était venu en orient (Formose) qu'en reste-t-il ? N'est-ce pas comme une faible rosée qui tombe d'elle-même de grand matin, & qui se dissipe dès que le soleil paraît ? Comment donc oserais-je entreprendre quelque chose contre Votre Majesté ? mon cœur lui p.172 est entièrement soumis, il le proteste à Votre Majesté dans ce placet, & Elle en verra l'effet.

Je connais aujourd'hui que je n'ai pas été dans la bonne voie ; & à l'avenir j'oserai marcher librement dans le parterre de la charité à la suite du Ki ling. Je souhaite avec passion voir le Ciel & la terre ne faire qu'un tout. Le pauvre peuple de l'île ne demande pas de pouvoir s'enivrer, ni se rassasier de viandes. S'il est traité avec douceur, il en sera plus porté à la soumission. La nature du poisson est d'aller dans les endroits où les eaux sont plus profondes, elles ne le sont jamais trop pour eux, & ils peuvent jouir d'une longue vie au milieu des ondes de la mer. Pour serment de tout ce que je représente à Votre Majesté dans ce placet, que le soleil ne m'éclaire point, si ce ne sont là les sentiments de mon cœur.

L'empereur répondit à ce placet, que Tching ke san eût à sortir de Formose, & à venir à Peking, Tching ke san qui craignait d'aller à Peking, représenta à l'empereur dans un second placet, en envoyant les sceaux & ceux des principaux officiers, qu'étant né dans les contrées méridionales, & étant d'une santé fort faible, il appréhendait les froids du nord, qu'ainsi il suppliait Sa Majesté de lui permettre de se retirer dans la province de Fo kien dont ses ancêtres étaient sortis.

Ce dernier placet n'eut aucun effet, de sorte que ce malheureux prince, qui se voyait presque abandonné, fut obligé de remettre Formose entre les mains des Tartares, & d'aller à Peking, où il fut revêtu de la qualité de comte à son arrivée à la cour, qui fut la vingt-deuxième année de Cang hi, & la 1683e de l'ère chrétienne.

@

PROVINCE
DE
TCHE KIANG
KIANG-NAN
KIANG-SI
FO-KIEN
Tai-hou
Lieues communes de France

Cinquième province de l'empire de la Chine

TCHE KIANG

@

p.173 Cette province est une des plus fertiles de l'empire, & où il y a le plus de commerce. Elle est bornée au levant par la mer ; au midi par la province de Fo kien ; au septentrion, & au couchant par les provinces de Kiang nan & de Kiang si dont elle est environnée. On y compte onze fou ou villes du premier ordre, qui sont comme autant de provinces ; & 77 villes, tant du second, que du troisième ordre, sans compter un nombre infini de bourgs & de villages fort peuplés.

Tout le pays qui est mêlé de montagnes presque toutes cultivées, & de rases campagnes du moins aussi fertiles, est encore percé de rivières & de canaux creusés par la nature, ou par l'industrie des Chinois. Ces canaux sont larges, profonds, & revêtus de chaque côté de pierres de taille, avec des ponts de distance en distance, qui joignent les campagnes de part & d'autre ; de sorte qu'on peut voyager par eau & par terre dans toute la province. Les sources d'eau vive, & les lacs qui s'y trouvent, contribuent encore à sa fertilité.

Ses habitants sont d'un caractère fort doux ; ils ont beaucoup d'esprit & de politesse ; les étoffes de soie brodées d'or & d'argent, qu'ils fabriquent avec industrie, sont les meilleures qui se fassent dans toute la Chine, & à si bon marché, qu'un habit d'assez belle soie coûte moins, que ne coûterait en Europe un habit de laine la plus ordinaire. Aussi y voit-on quantité de champs remplis de mûriers nains, qu'on empêche de croître, & qu'on plante & taille à peu près comme les vignes. Une longue expérience a appris aux Chinois, que les feuilles des plus petits mûriers, produisent la meilleure soie.

On nourrit dans cette province une si grande quantité de vers à soie, qu'on peut dire qu'elle est en état de fournir presque elle seule à bon

compte, des étoffes de toutes les sortes, au Japon, aux Philippines, & à l'Europe.

Tout ce qui est nécessaire à la vie, s'y trouve en abondance. Les montagnes qui sont au midi & au couchant, sont toutes cultivées : en d'autres endroits p.174 où elles sont semées de rochers, elles fournissent des bois pour la construction des vaisseaux & des édifices. C'est dans ses lacs qu'on trouve ce poisson doré, dont je fais ailleurs la description : elle fournit d'excellentes écrevisses, & en quantité. Il y croît en certains lieux une infinité de champignons, qu'on transporte dans tout l'empire. Après les avoir confits dans le sel, on les sèche, & on les garde toute l'année. Quand on veut en faire usage, il suffit de les tenir quelque temps trempés dans l'eau, pour les rendre aussi beaux & aussi frais, que si l'on venait de les cueillir.

C'est de cette même province que viennent les meilleurs jambons. On y trouve aussi cet arbre extraordinaire appelé ou kieou mou, qui porte le suif ; & de ces arbrisseaux qui produisent une fleur très blanche, laquelle ressemblerait au jasmin, si elle n'avait pas un plus grand nombre de feuilles, & si son odeur n'était pas plus agréable. Une seule de ces fleurs suffit pour parfumer toute une maison. Aussi les Chinois en font-ils tant de cas, que pour conserver ces petits arbrisseaux, ils apportent les mêmes précautions qui sont en usage en Europe, pour préserver les orangers de la rigueur de l'hiver.

Quoiqu'on trouve ailleurs le fruit appelé pe tçi, il est bien plus commun dans cette province : il y croît dans les eaux marécageuses, & est de la grosseur d'une châtaigne. Son noyau est couvert d'une peau fort mince ; la chair en est blanche, & est pleine d'un suc agréable ; elle est ferme, & un peu aigrette.

Il y en a qui prétendent, que si l'on met une monnaie de cuivre avec ce fruit dans la bouche, les dents peuvent la rompre aussi aisément que le fruit même ; c'est ce que le Père Martini assure ; mais d'autres missionnaires en ont voulu faire l'expérience, & n'ont pu y réussir.

On trouve dans tout l'empire des cannes ou des roseaux, que les

Portugais ont appelés bambous ; mais le Tche kiang en est plus fourni qu'aucune autre province. Il y en a des forêts entières. Ces bambous sont d'un usage infini à la Chine, ils sont très gros & très durs : bien qu'ils soient creux en dedans, & partagés de nœuds, ils sont très forts, & soutiennent les plus lourds fardeaux. Les feuilles en sont longues & repliées vers l'extrémité. Quelque durs qu'ils soient, on ne laisse pas de les couper aisément en filets très déliés, dont on fait des nattes, des boîtes, des peignes, &c. Comme ils sont percés naturellement, ils sont très propres à faire des tuyaux, pour conduire l'eau d'un lieu à un autre, ou pour servir aux lunettes d'approche, soit comme tuyau, soit comme étui, soit comme support.

Première ville et capitale de la province. **HANG TCHEOU FOU**

p.175 C'est une des plus riches & des plus grandes villes de l'empire : elle est surtout considérable par sa situation la plus avantageuse qu'on puisse désirer, par le nombre prodigieux de ses habitants, par la commodité de ses canaux, & par le commerce qu'elle fait des plus belles soies du monde.

A en croire le proverbe chinois, c'est le paradis de la terre. Elle est de figure presque ronde, & a quarante lis ou quatre lieues de circuit, sans y comprendre les faubourgs. Ces lis doivent être de trois cent soixante pas. Depuis la porte orientale jusqu'à la porte septentrionale, on compte dix lis, un de nos missionnaires en comptant les pas des porteurs de chaise, jugea aisément que le li avait cette mesure.

Pour ce qui est du nombre des habitants, il monte à plus d'un million d'âmes. Un bachelier chrétien assura un missionnaire qui y résidait, que dans le seul enclos de la ville, sans y comprendre les faubourgs qui sont immenses, les officiers qui lèvent la taille, avaient sur leurs rôles environ trois cent mille hou ou familles, san che ouan, c'est ainsi qu'il s'exprimait en chinois : san che ouan signifie trente fois dix mille.

Les murailles de Hang tcheou sont belles, fort hautes, & fort épaisses. L'eau des canaux de la ville n'est pas belle. Il y a sur les canaux des faubourgs une quantité prodigieuse de barques habitées par

des familles entières. Les rues sont assez étroites, mais les boutiques sont propres, & les marchands y passent pour être très riches.

Ces rues sont embellies d'arcs de triomphe : on en trouve surtout dans les places de grand abord : ce sont autant de monuments élevés en l'honneur des mandarins, qui se sont distingués dans les fonctions de leurs charges, ou qui ont été élevés aux premières dignités de l'empire. On y voit aussi quatre grandes tours à plusieurs étages. Il y a sept mille hommes de garnison sous le tsiang kiun, ou général tartare ; & trois mille sous le fou yuen ou viceroi.

Quoiqu'il y ait de grands jardins dans la ville, & que les maisons n'aient qu'un étage, il est étonnant combien elle est peuplée : les grandes rues fourmillent de monde comme celles de Paris, avec cette différence qu'on n'y voit aucune femme. Les troupes tartares y ont une forteresse qui est séparée de la ville par une muraille. Le fleuve appelé Tçien tang kiang coule auprès de ses murs, & a en cet endroit une grande lieue de largeur.

On peut dire sans aucune exagération, que Hang tcheou est

proprement le p.176 pays de la soie, parce que c'est là principalement qu'on la met en œuvre. On prétend qu'elle renferme environ soixante mille ouvriers dans son enceinte. Si cela est, il doit y en avoir plusieurs centaines de mille dans les environs, & dans les lieux dépendants de Kia hing fou & de Hou tcheou fou puisqu'à peine trouve-t-on le moindre village, où l'on ne travaille à la soie.

Certains taffetas à fleurs & satinés, qu'on nomme lin tse ; & d'autres tout simples, mais serrés & unis, appelés lao fang se, qui se font dans cette ville, sont regardés comme les meilleurs qui se fassent dans tout l'empire, & sont extrêmement recherchés.

Mais ce qui rend cette ville délicieuse, c'est un petit lac nommé Si hou qui est tout proche, & qui a deux lieues de circuit : l'eau en est belle, claire comme du cristal, en sorte qu'on voit au fond les plus petites pierres : au bord où l'eau est basse, il est tout couvert de fleurs de lien hoa. On y a élevé sur des pilotis des salles ouvertes soutenues de colonnes, & pavées de grands quartiers de pierre pour la commodité de ceux qui veulent se promener à pied. On y a aussi construit des levées revêtues partout de pierres de taille, & dont les ouvertures qui servent de passage aux bateaux, sont jointes par des ponts assez bien travaillés.

Au milieu du lac sont deux petites îles, où l'on se rend d'ordinaire, après avoir pris le plaisir de la promenade sur des barques ; on y a bâti un temple & quelques maisons propres à se divertir. Les bords du lac sont d'ailleurs ornés de temples, de grands monastères de bonzes & d'assez jolies maisons, parmi lesquelles on voit un petit palais à l'usage de l'empereur : il y a logé, lorsqu'il voyageait dans les provinces méridionales.

Seconde ville. **KIA HING FOU**

Tout ce pays est arrosé de lacs & de canaux, que l'industrie chinoise a creusés. La ville est grande, bien peuplée, & très marchande ; ses faubourgs sont d'une très grande étendue, & l'on voit quantité de beaux ponts sur ses canaux & sur ses fossés. Il n'y a point de maison où l'on ne nourrisse des vers à soie.

On a fait entrer dans la ville des canaux de tous côtés, dont les bords sont revêtus de belles pierres de taille ; il y a dans toutes les rues de beaux portiques sous lesquels on peut se promener à couvert de la pluie. On y voit beaucoup d'arcs de triomphe, & dans la ville, & au dehors. Il y a quinze tours de marbre sur les bords du canal, qui est au couchant de la ville, par où passent toutes les barques.

Le fruit nommé Pe tçi dont j'ai déjà parlé, croît partout dans des eaux croupies & marécageuses. En automne on prend de petits oiseaux qui se confisent dans du vin fait de riz, & qu'on vend toute l'année. On y pêche aussi de très bonnes écrevisses.

Aux environs de la ville de p.177 Hai yen hien qui est sur le bord de la mer, sont des salines dont l'on tire beaucoup de sel. De tous côtés on ne voit que manufactures de soie. Tout le pays est plat, & l'on n'y trouve aucune montagne. La juridiction de cette ville contient sept villes du troisième ordre.

Troisième ville. **HOU TCHEOU FOU**

Le grand lac, sur le bord duquel cette ville est située, lui a donné le nom de Hou tcheou qu'elle porte, car hou signifie lac. C'est une des plus grandes & des plus considérables villes de la Chine, par ses richesses, par son commerce, par la fertilité de ses terres, & par la beauté de ses eaux & de ses montagnes.

La quantité d'étoffes de soie qu'on y travaille, est inconcevable. Le tribut que paie seulement en étoffes une des villes de sa dépendance, nommée Te tsin hien, monte à cinq cent mille taëls ou onces d'argent. C'est aussi l'endroit de la Chine où l'on fait les meilleurs pinceaux à écrire. La récolte des feuilles de thé y est très abondante. Elle a dans son ressort une ville du second ordre & six du troisième.

Quatrième ville. **NING PO FOU**

Ning po, que les Européens ont appelé Liam po, est un très bon port sur la mer orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon, & une ville du premier ordre, qui en a quatre autres du troisième sous sa juridiction. Elle est située au confluent de deux petites rivières, lesquelles après leur jonction, forment le canal qui conduit à la mer. Ce canal peut porter des sommes, ou vaisseaux chinois de deux cents tonneaux. Une de ces rivières, que les Chinois nomment Kin, vient du côté du midi : l'autre nommée Yao, vient de l'ouest nord-ouest.

Ces rivières arrosent une plaine entourée presque de tous côtés de montagnes, qui en sont une espèce de bassin ovale, dont le diamètre de l'orient à l'occident, en tirant une ligne au travers de la ville, peut

être de dix à douze mille toises : la toise chinoise est, comme je l'ai dit, de dix pieds ; celui p.178 du midi au septentrion est beaucoup plus grand.

La plaine, qui ressemble à un jardin, tant elle est unie & bien cultivée, est remplie de villages & de hameaux. Elle est coupée d'un grand nombre de canaux, formés des eaux qui tombent des montagnes. Le canal, sur lequel est une partie du faubourg de l'orient, va jusqu'aux pieds des montagnes, & se partage en trois bras : il peut avoir cinq à six mille toises de long, sur environ six à sept de large.

Dans cette étendue de chemin on compte soixante-six canaux à droite & à gauche du canal principal, dont plusieurs sont plus larges que ce canal. La multitude de ces eaux ménagées avec art, rend cette plaine très fertile, & lui fait porter deux moissons de riz. Outre le riz, on y sème du coton & des légumes. On y voit un grand nombre de ces arbres qui portent le suif.

L'air y est presque partout pur & sain, & le pays agréable & découvert. La mer y fournit des poissons en abondance, toutes sortes de coquillages, & de bonnes écrevisses. Entr'autres au commencement de l'été, on y pêche des poissons qui se nomment hoang, c'est-à-dire, jaunes, qui sont fort recherchés à cause de leur bon goût, & de leur délicatesse ; mais comme ils ne peuvent se conserver longtemps hors de l'eau, on a soin de les mettre dans de la glace, & par ce moyen on les transporte dans tout l'empire.

Les murailles de Ning po ont 5.074 pas géométriques de tour. En la traversant depuis la porte occidentale, jusqu'à la porte orientale, dans une rue presque tirée au cordeau, on a compté 2.574 grands pas. Ses murailles sont bâties de pierres de taille, bien entretenues, & capables de résister à tout autre effort qu'à celui du canon.

On y entre par cinq portes, dont deux regardent l'orient, parce que le port est de ce côté-là ; sans parler de deux portes d'eau, comme les nomment les Chinois, qui sont de grandes arcades ouvertes dans la muraille, pour donner passage aux barques qui entrent ou qui sortent

de la ville ; car elle est coupée de plusieurs canaux dans la partie qui est entre le midi & l'occident. Il n'y a pas un seul édifice qui mérite quelque attention. On y voit une tour à plusieurs étages bâtie de briques, & devant la porte de l'orient, la plus avancée vers le midi, un pont sur le Kin de seize barques plates, liées avec des chaînes de fer qui peut avoir quarante toises de long.

Ce qu'il y a de plus raisonnable en matière d'architecture, c'est ce que les Chinois appellent pai leou ou pai fan, & que nous appelons arcs de triomphe. Les rues, qui sont étroites, paraissent encore plus rétrécies par les auvents des boutiques, de sorte que deux de nos grands carrosses auraient peine à y passer. Cette ville fut pillée & saccagée durant les dernières guerres ; mais il y a quelques années qu'elle commence à se rétablir. Il y a une grosse garnison.

L'entrée de Ning po est difficile, surtout pour les grands vaisseaux, la barre n'ayant pas quinze pieds d'eau dans les plus grandes marées. En entrant dans la rivière, on laisse à gauche la ville de Tin hai hien, qui est de sa dépendance.

Cette ville, qui est un carré long de mille toises de circuit, est commandée par une citadelle bâtie sur un rocher fort élevé, au pied duquel il faut nécessairement que les vaisseaux passent à la demi-portée du pistolet. On y entre dans une seule marée par une fort belle rivière, large pour le moins de cent cinquante toises, profonde partout de sept à huit brasses, bordée de salines des deux côtés, avec des villages & des campagnes cultivées, que de hautes montagnes terminent à l'horizon.

Les marchands chinois de Siam & de Batavie, y viennent tous les ans pour p.179 y chercher des soies, qu'ils savent être les plus belles de l'empire : ceux de Fo kien & des autres provinces y abordent continuellement. Il s'y fait aussi un très grand commerce avec le Japon : Nangazaki n'en est éloigné que de deux journées. Les Chinois y portent des soies, des étoffes, du sucre, des drogues, & du vin ; & ils en rapportent du cuivre, de l'or, & de l'argent.

A dix-huit ou vingt lieues de Ning po dans la mer, est une île nommée Tcheou chan. Le port est très bon, mais peu commode pour le commerce. C'est où les Anglais abordèrent par hasard la première fois, n'ayant pu démêler ni trouver le chemin de Ning po parmi toutes les îles de cette côte.

Cinquième ville. **CHAO HING FOU**

C'est dans une des plus belles plaines du monde que cette ville est située. Elle est toute percée de canaux, & il n'y a point de ville qui ressemble mieux à Venise, mais elle lui est préférable, en ce que l'eau qui remplit ses canaux est très claire & coulante.

De tous les environs on peut venir, entrer, & aller dans toute la ville en bateau. Il n'y a point de rue, où il n'y ait un canal, c'est pourquoi il y a quantité de ponts qui sont fort élevés, & presque tous d'une seule arche. Des deux côtés de chaque canal sont de grandes rues fort nettes, & pavées de grandes pierres de taille blanches, de la longueur pour la plupart de six à sept pieds. On y voit quantité d'arcs de triomphe assez propres. On lui donne au moins quatre lieues de circuit : c'est pour cela qu'elle est partagée en deux hien ou justices subalternes, qui ont leurs gouverneurs distingués, dont l'une s'appelle Chan in, & l'autre Quei ki.

Plusieurs maisons, ce qu'on ne voit guère dans les autres villes de la Chine, sont bâties de pierres de taille extrêmement blanches. Ces pierres se tirent d'une carrière presque inépuisable, qui est dans la montagne appelée Niao men chan, éloignée de deux heures de la ville. Les murs qui lui servent d'enceinte, sont entre deux fossés, l'un au dehors de la ville, & l'autre au dedans. Ces fossés sont remplis d'une eau aussi belle & aussi claire que celle des canaux.

Chao hing est en quelque sorte une ville de lettrés : ses habitants sont les plus redoutables de la Chine en fait de chicane. Comme il sont très versés dans la connaissance des lois, il n'y a point de viceroi, ni de grand mandarin, qui ne veuille avoir quelqu'un de cette ville pour lui servir de siang cong, ou de secrétaire. Elle compte dans son ressort huit villes du troisième ordre.

Le vin qu'on y fait en quantité, est très estimé, & se transporte dans tout l'empire. On voit à une demie lieue de la ville un tombeau, que les Chinois disent être du grand Yu, qui se fraya le chemin au trône, par le service qu'il p.180 rendit dès le commencement de la monarchie, en faisant couler dans la mer les eaux qui inondaient une partie de l'empire. A côté de ce tombeau, on a élevé un superbe édifice par les ordres du feu empereur Cang hi, qui la vingt-huitième année de son règne, alla marquer son respect à la mémoire de ce grand prince.

Il y a aussi près de là une montagne remarquable, qui s'appelle Heou chan, c'est-à-dire, montagne du singe, parce qu'elle en a un peu la figure ; c'est un lieu de divertissement, où l'on va se régaler. On y voit un joli cabinet, où l'on sert le repas, au bas duquel il y a une pièce d'eau fort profonde, dans laquelle on entretient des poissons d'une grosseur extraordinaire. Ils paraissent sur l'eau, & de la fenêtre du salon on leur jette de petits pains, qu'ils avalent tout entiers.

Sixième ville. **TAI TCHEOU FOU**

Cette ville qui en a six autres dans sa dépendance, est située sur le bord d'une rivière, & dans un pays tout couvert de montagnes. Quoiqu'elle soit beaucoup moins riche & moins considérable que les villes dont je viens de parler, le voisinage de la mer ne lui laisse rien manquer de ce qui lui est nécessaire.

Ce qu'elle a de singulier, c'est qu'on y pêche une espèce de raie dont la peau s'emploie à plusieurs usages, & surtout à faire des fourreaux de coutelas. Il s'en fait un grand commerce dans le pays, & l'on en transporte au Japon & dans tout l'empire.

Septième ville. **KIN HOA FOU**

Cette ville est placée au cœur de la province, & sur le bord d'une assez belle rivière, dans laquelle plusieurs autres petites rivières se déchargent. Elle était autrefois fort vaste, & célèbre par la beauté de ses édifices : mais ses peuples qui sont belliqueux, ayant résisté longtemps à toute la puissance des Tartares qui envahirent la Chine,

furent enfin subjugués. Une partie de la ville fut brûlée, on l'a p.181 rebâtie depuis, de même qu'un grand pont qui est à son couchant, & un autre pont de bateaux qui est proche de la ville de Lan ki hien, & qui est bien plus beau que celui qui avait été brûlé par les Tartares.

Kin hoa a huit villes du troisième ordre dans sa dépendance : elles sont situées partie dans des rases campagnes, partie dans des pays environnés de montagnes. Le riz y croît en abondance, & le vin qu'on en fait est estimé dans le pays.

On y fait un grand commerce de grosses prunes sèches, & de jambons qui sont fort estimés, qu'on envoie dans toutes les provinces de l'empire. On y trouve presque partout de ces petits arbrisseaux dont la fleur blanche ressemble au jasmin, & de ces arbres qui produisent le suif dont on fait des chandelles très blanches, qui ne s'attachent point aux mains, & qui ne jettent aucune mauvaise odeur lorsqu'on les éteint.

Huitième ville. **KIU TCHEOU FOU**

La situation de cette ville est assez agréable : elle est bâtie sur une belle rivière, & entre-deux autres plus petites qui s'y déchargent. C'est la ville la plus méridionale de la province. Elle confine avec les provinces de Kiang si & de Fo kien : mais le chemin qui conduit dans cette dernière province, & qui est de trois journées, est très difficile à tenir à cause des montagnes qu'il faut nécessairement traverser.

Ce chemin commence aux environs de la ville de Kiang chan hien, où l'on est obligé de passer près de 30 lieues de montagnes, dont la montée & la descente sont assez raides. Il y en a une où l'on a fait un degré de plus de trois cents marches de pierre plate, lequel tourne à l'entour, afin de la monter plus aisément. Les voyageurs y trouvent de temps en temps des hôtelleries. Du reste ce pays n'a rien de bien remarquable. Kiu tcheou compte dans sa dépendance cinq villes du troisième ordre.

Neuvième ville. **YEN TCHEOU FOU**, ou **NIEN TCHEOU FOU**

Quoique cette ville soit sur les bords d'une rivière qui coule auprès

de ses murs, & assez près d'une autre dans laquelle elle se jette, & qui porte d'assez grandes barques, elle n'est pas pourtant comparable aux autres villes de la province pour la grandeur, le nombre, & la richesse de leurs habitants. Les collines & les montagnes dont son terroir est rempli, le rendent très inégal.

On y trouve des mines de cuivre, & des arbres qui distillent le vernis, lequel p.182 donne le prix aux coffres & aux cabinets dont on les couvre, & qui les font si fort estimer en Europe. Quand ce vernis est une fois sec, il ne se fond jamais, & il souffre les liqueurs les plus brûlantes. Le papier qu'on y fabrique, est également estimé, & il s'en fait un très grand débit. Six villes du troisième ordre sont de son ressort.

Dixième ville. **OUEN TCHEOU FOU**

La situation de cette ville bâtie dans un terrain marécageux fort près de la mer, & la beauté de ses édifices lui ont fait donner le nom de petite Hang tcheou. Le flux & le reflux de la mer monte jusqu'à ses murailles, où l'on voit un grand nombre de barques & de sommes chinoises qui y trouvent un havre sûr & commode.

Tout le pays est mêlé de campagnes très fertiles, & de montagnes, dont quelques-unes sont affreuses, surtout celles qui sont dans le voisinage de la province de Fo kien. Elle a sous sa juridiction cinq villes du troisième ordre.

Onzième ville. **TCHU TCHEOU FOU**

Tout ce pays est environné de vastes montagnes : les vallées sont abondantes, & le riz y est à très bon compte, par la difficulté qu'il y a de le transporter ailleurs. La ville est située sur le bord d'une belle rivière qui est navigable jusqu'à la mer. Les montagnes sont couvertes de beaux arbres, & entr'autres de pins d'une grosseur extraordinaire. Il y en a, à ce qu'on assure, qui contiendraient plus de trente hommes dans la cavité de leur tronc. On s'en sert pour la construction des maisons & des vaisseaux chinois.

Les ruisseaux sont bordés de forêts entières de roseaux ou de cannes, que les Européens ont nommé bambous ; il y en a de la

hauteur de plus de trente pieds ; les plus petits n'ont pas moins de dix pieds. Si l'on brûle ces cannes encore vertes & nouvellement coupées, il en sort une eau que les médecins regardent comme très salutaire, & qu'ils font boire à ceux qui ont le sang caillé par quelque coup ou par quelque chute : ils prétendent que cette eau a la vertu de chasser ce mauvais sang du corps. Dix villes du troisième ordre sont de la dépendance de Tchu tcheou.

@

CHEN-SI
HO-NAN
KIANG-NAN
SE-TCHUEN
KIANG-SI
HOU-PE
QUANG-SI
QUANG-TONG
Tong-ping-Hou
PROVINCE
DE
HOU-QUANG

Sixième province de l'empire de la Chine

HOU QUANG

@

p.183 Cette grande province est placée au milieu de l'empire entre les provinces de Ho nan, de Kiang nan, de Kiang si, de Quang tong, de Quang si, de Koei tcheou, de Se tchuen, & de Chen si. Le grand fleuve Yang tse kiang la traverse d'occident en orient, & la divise en deux parties, l'une septentrionale, & l'autre méridionale.

La partie septentrionale contient huit fou ou villes du premier ordre & soixante villes, tant du second que du troisième ordre. La partie méridionale comprend sept fou ou villes du premier ordre, & cinquante-quatre autres villes, tant du second, que du troisième ordre, sans compter les bourgs, les villages & les villes de guerre.

La plus grande partie de cette province est un pays plat, qui consiste en des rases campagnes arrosées de toutes parts de ruisseaux, de lacs, & de rivières. On y pêche une infinité de toutes sortes d'excellents poissons & l'on prend grand nombre d'oiseaux sauvages sur ses lacs.

Les campagnes y nourrissent des bestiaux sans nombre : la terre y produit toutes sortes de grains & de fruits, surtout des oranges & des citrons de toutes les espèces. Ses montagnes sont très abondantes, les unes en cristal, d'autres en simples & en herbes médicinales ; il y en a d'où l'on tire quantité de talc, & plusieurs autres sont couvertes de ces vieux pins, propres à faire ces grandes colonnes, que les architectes chinois emploient dans leurs plus beaux édifices. On y trouve de l'or dans le sable de ses rivières, & des torrents qui descendent des montagnes, avec des mines abondantes de fer, d'étain, de totenague, & de semblables métaux.

Il s'y fait quantité de papier des bamboux qui y croissent, & l'on voit dans ses campagnes beaucoup de ces petits vers qui produisent de la cire, de même que les abeilles produisent le miel.

Enfin elle est si abondante en toutes sortes de choses, qu'on l'appelle communément le grenier de l'empire, & c'est un proverbe parmi les Chinois, que la province de Kiang si peut fournir un déjeuner à la Chine, mais que celle de Hou quang a elle seule de quoi la nourrir toute entière.

Il y avait autrefois dans cette province un grand nombre de princes descendants de la famille impériale de Hong vou, mais cette famille si nombreuse, a été presque entièrement éteinte par les Tartares.

Partie septentrionale de la province de Hou quang

Première ville et capitale de la province. **VOU TCHANG FOU**

p.184 C'est en même temps la capitale, & de toute la province, & de la partie septentrionale nommée Hou pe, où réside le tsong tou des deux parties de cette province. Elle a sous sa juridiction particulière une ville du second ordre, & neuf du troisième.

Vou tchang est comme le centre de tout l'empire, & le lieu d'où il est plus aisé de se répandre dans les autres provinces. De cette ville, jointe à celle de Han yang, qui n'en est séparée que par la largeur du fleuve Yang tse kiang, & de la petite rivière de Han, il se forme le lieu le plus peuplé, & du plus grand abord de la Chine.

On peut comparer l'enceinte de cette capitale à celle de Paris ; & la ville de Han yang, qui par un de ses faubourgs, vient jusqu'à la pointe du confluent des rivières de Han & d'Yang tse kiang, ne le cède point aux villes les plus peuplées de France, telles que sont Lyon, par exemple, ou Rouen. Joignez à tout cela un nombre incroyable de grandes & petites barques, qui s'étendent partie dans le Kiang, partie dans le Han, de la longueur de plus de deux lieues de France. On n'y compte jamais moins de huit à dix mille bâtiments, parmi lesquels il y en a à centaines qui sont aussi longs & aussi hauts de bord, que la plupart de ceux qu'on voit à Nantes.

Certainement, quand on ne considérerait que cette forêt de mâts, qui borde le beau fleuve Yang tse kiang, large en cet endroit, c'est-à-dire, à 150 lieues au moins de la mer, d'environ une lieue, & toujours assez profond pour les plus grands vaisseaux, il y aurait de quoi être surpris ; mais lorsqu'en montant sur quelque hauteur, on vient encore à découvrir cette vaste étendue toute couverte de maisons, on croit à peine ce que l'on voit, ou du moins on croit voir en ce genre la plus belle chose du monde.

On peut juger par le nombre de rivières, par la quantité de lacs, dont cette province est arrosée, quelle doit être sa fertilité, & combien la facilité de commercer avec tout l'empire, par le moyen du grand fleuve Yang tse kiang, doit lui apporter de richesses.

Ce qu'elle a encore de singulier, c'est le beau cristal que fournissent ses montagnes, les abondantes récoltes qu'on y fait du meilleur thé, &

le débit prodigieux du papier de bambou qui s'y fabrique.

Seconde ville. **HAN YANG FOU**

p.185 Cette ville, qui n'est séparée que par le fleuve Yang tse kiang de la capitale, & qui est située outre cela sur les bords de la rivière de Han, qui lui donne son nom, a au dedans de son enceinte, & au dehors plusieurs lacs très poissonneux, & où l'on prend quantité d'oies sauvages. Sa situation, & le grand abord qui s'y fait de toutes les marchandises de l'empire, enrichissent extrêmement ses habitants.

Plusieurs espèces d'oranges & de citrons y croissent. Mais ces fruits ne viennent guère à une parfaite maturité. Elle est remarquable par une tour fort haute, qui fut élevée autrefois en l'honneur d'une fille, dont l'innocence & la vertu furent justifiées, à ce qu'on dit, par un prodige tout à fait extraordinaire. Han tchuen hien est la seule ville qui soit de sa dépendance : elle est toute entourée de lacs & de rivières.

Troisième ville. **NGAN LO FOU**

C'est sur les bords de la rivière de Han, que cette ville est bâtie dans une vaste plaine, également agréable & fertile. Son commerce avec les villes célèbres, dont je viens de parler, contribue beaucoup à la richesse & au bonheur de ses habitants. D'ailleurs elle n'a rien de particulier qui la distingue des autres villes de la province, Elle compte sous sa juridiction deux villes du second ordre, & cinq du troisième.

Quatrième ville. **SIANG YANG FOU**

p.186 Cette ville est située sur les bords de la même rivière de Han, & a les mêmes avantages que la précédente, pour son commerce, & pour se procurer toutes les commodités de la vie. On amasse quantité d'or dans le sable de ses rivières, & il y a apparence qu'on en trouverait de riches mines dans ses montagnes, s'il était permis de les creuser.

On en tire de la pierre d'azur, du vitriol, & une pierre verte, qui est de grand usage pour la peinture. On y trouve quantité de vieux pins, dont on fait ces colonnes, qui soutiennent la charpente des plus vastes édifices. Les montagnes, dont une partie de son territoire est couverte, rendent le pays raboteux, & les chemins difficiles à tenir. Il y croît beaucoup de joubarbe & de simples, que les médecins emploient utilement. Une ville du second ordre, & six du troisième, relèvent de sa juridiction.

Cinquième ville. **YUEN YANG FOU**

C'est la ville la plus septentrionale de cette province, & la plus voisine de la province de Chen si. Elle est bâtie sur les bords de la rivière de Han, & dans une plaine assez étendue, qui est environnée de montagnes, dont les coteaux, par une pente douce, forment une espèce d'enceinte, qui rend le pays très agréable.

Ces montagnes produisent plusieurs sortes d'herbes médicinales, & l'on en tire quantité de fort bel étain. Tout ce terroir est fertile : il y croît un arbrisseau singulier, & assez semblable au lierre, en ce qu'il grimpe en haut, & s'attache aux arbres : il produit des fleurs, dont la couleur est d'un jaune qui tire sur le blanc ; les extrémités de ses branches sont aussi déliées que des filets de soie.

Cette ville en a six autres du troisième ordre sous sa juridiction. Une de ces villes, nommée Tchou chan hien, est p.187 sur les bords d'une rivière, qui va se décharger dans celle de Han, dont l'eau est propre à ôter les taches des étoffes, & à aiguiser les outils de fer. On ne doute point que certains sels, mêlés à cette eau, ne lui donnent cette vertu.

Sixième ville. **TE NGAN FOU**

Cette ville, qui n'est pas éloignée du fleuve Yang tse kiang, est bâtie sur les bords d'une rivière, qui va s'y jeter, & qui communique par plusieurs bras avec divers lacs, lesquels sont dans le voisinage. Six villes du troisième ordre sont de son ressort.

Tout le pays, qui est fermé au nord par des montagnes & au midi par des rivières, dont il est arrosé, est extrêmement fertile. Ce qu'on y voit de plus particulier, c'est une espèce de cire blanche que produisent de petits vers fort blancs, qu'on n'élève point dans les maisons, comme on fait les abeilles, mais qui se trouvent dans les campagnes. On fait des bougies de cette matière, qui est plus blanche que la cire, qui répand une lumière plus claire, & dont l'odeur, lorsqu'elle brûle, est très agréable.

Septième ville. **KIN TCHEOU FOU**

Le district de cette ville est considérable ; on compte treize villes qui en dépendent, savoir, deux du second ordre, & onze du troisième. Elle est assez belle ; divers lacs qui l'environnent ne contribuent pas peu à rendre son terroir fertile & agréable. Elle est d'ailleurs d'un grand commerce, aussi bien bâtie que les meilleures villes chinoises, guère moins peuplée que la capitale, & divisée par une simple muraille en deux parties, dont l'une est occupée par les Chinois, & l'autre par les

Tartares qui composent la garnison.

On y trouve quantité d'oranges, mais dont le goût est toujours un peu aigre. Les différents lacs grands & petits dont les bords forment un beau spectacle, fournissent en abondance toutes sortes de bons poissons. La raison pour laquelle les Tartares y ont bâti une citadelle, c'est pour être toujours maîtres d'une ville, que sa situation rend importante : on dit communément, que quand on s'est emparé de Kin tcheou, on tient la clef de la Chine.

Huitième ville. **HOANG TCHEOU FOU**

p.188 La situation de cette ville sur les bords du fleuve Yang tse kiang, le peu de distance où elle est de la capitale, la quantité de lacs dont elle est comme environnée, la rendent un séjour délicieux : aussi est-elle extrêmement peuplée, & elle ne le cède pas à la plupart des autres villes, par le commerce qui s'y fait. Il y arrive chaque jour un nombre surprenant de barques chargées de toutes sortes de marchandises.

Tout son terroir est admirablement bien cultivé & agréablement diversifié, tant par les rivières & les ruisseaux qui l'arrosent, que par les montagnes qui se trouvent au nord. Quelques-unes de ces montagnes sont couvertes d'arbres, & forment des forêts qui sont d'une grande utilité aux peuples. On y trouve des fontaines dont l'eau a la propriété de donner au thé un goût délicat.

On prend dans le fleuve aux environs de cette ville, grand nombre de tortues, les unes fort grandes, & les autres très petites, que les seigneurs conservent pour leur divertissement dans leurs jardins, & dans leurs maisons de plaisance. On y fait

d'excellente eau de vie qui est très forte, qui prend feu en un instant, & qui n'a point de mauvaise odeur. On y cueille aussi des marrons très bons & très gros. Son ressort comprend neuf villes, une du second ordre, & huit du troisième.

Partie méridionale de la province de Hou quang

Première ville et capitale de cette partie méridionale. **TCHANG TCHA FOU**

p.189 C'est la capitale de la partie méridionale de la province que les Chinois nomment Hou nan : elle est située sur une grosse rivière qui communique avec le grand lac Tong ting hou. Les rivières & les lacs dont le pays est arrosé, & la facilité qu'ont les laboureurs à conduire l'eau dans les terres par des machines de leur invention dont je parle ailleurs, rend son terroir gras & fertile, en sorte qu'on n'a jamais à craindre la disette, même dans le temps de la plus grande sécheresse. On pêche dans ses rivières quantité de poissons, & surtout dans quelques-unes de fort belles lamproies.

Le pays est partie plat, partie montagneux ; on tire des montagnes de fort beau cinabre ou vermillon, & quantité de talc que les médecins chinois réduisent en chaux, & mêlent dans du vin : ils prétendent que c'est un remède admirable pour conserver la santé. Cette capitale a dans son ressort particulier une ville du second ordre, & onze du troisième.

Les habitants d'une de ces villes ont donné lieu à une grande fête qui se célèbre le cinquième mois dans tout l'empire avec beaucoup de joie & d'appareil. Le mandarin qui gouvernait cette ville & dont les peuples estimaient & chérissaient la probité & la vertu, s'étant noyé dans la rivière, ils instituèrent en son honneur une fête qu'ils célébraient par des jeux, par des festins, & par des combats sur l'eau, comme s'ils eussent voulu chercher ce mandarin, l'objet de leur amour & de leur douleur. Cette fête qui fut d'abord particulière à cette ville, s'observa ensuite dans tout l'empire.

On prépare pour ce jour-là de petites barques longues & étroites, toutes dorées, qui portent à l'un des bouts la figure d'un dragon, & c'est

pourquoi on les appelle long tchuen. Il se faisait autrefois des combats sur l'eau de part & d'autre, & il y avait des prix réglés pour ceux qui remportaient la victoire, mais comme ces sortes de divertissements devenaient dangereux, & ont été quelquefois accompagnés d'accidents funestes, les mandarins les ont défendus presque par tout l'empire.

Seconde ville. **YO TCHEOU FOU**

p.190 La situation de cette ville est admirable : elle est bâtie sur les bords du grand fleuve Yang tse kiang, & du grand lac Tong ting. Ce lac qui ressemble à une mer, est remarquable par la grandeur de son circuit, lequel est de plus de quatre-vingt de nos lieues ; par l'abondance de ces eaux, surtout en certaines saisons, où deux des plus grands fleuves de la province enflés par les pluies, viennent s'y décharger, & en sortent ensuite continuant leur route, avec une diminution peu sensible ; & par la quantité étonnante de beaux poissons qu'on y pêche. Le grand nombre de barques & de marchandises qui y abordent, la rendent une des plus riches villes de l'empire.

Son territoire est séparé par le grand lac dont je parle : il consiste en une ville du second ordre, & sept du troisième. Quelques-unes de ces villes sont au levant du lac, & quelques autres au couchant, il est partout extrêmement fertile, & rempli de différentes espèces d'orangers & de citronniers.

De grandes forêts d'arbres, & surtout de pins, couvrent plusieurs de ses montagnes. Dans quelques-unes on trouve de la pierre d'azur, & une pierre verte, laquelle réduite en poudre, fournit aux peintres une très belle couleur verte. On tire de quelques autres du talc, & des petites pierres noires que les médecins réduisent pareillement en poudre très fine, dont ils se servent comme d'un remède efficace contre les maux de gorge, & surtout contre l'esquinancie.

Troisième ville. **PAO KING FOU**

Cette ville est bâtie sur la rivière de Lo kiang dont les eaux vont se jeter dans la rivière de Heng kiang, qui communique avec le lac Tong ting. Son territoire qui consiste en des vallées fertiles & de fort belles campagnes, devient montagneux lorsqu'on approche de la province de Quang si. Elle n'a dans son ressort qu'une ville du second ordre, & quatre autres du troisième.

p.191 Au nord d'une de ces villes nommée Ou kang tcheou, la rivière est très dangereuse, & il est peu sûr d'y naviguer : ses eaux se précipitent à travers les rochers avec une rapidité étonnante. On y a dressé une colonne de cuivre, à laquelle on attache les barques, jusqu'à ce qu'on ait pu prendre les mesures nécessaires, pour leur faire remonter la rivière sans péril.

Quatrième ville. **HENG TCHEOU FOU**

Le district de cette ville est assez étendu : il comprend une ville du second ordre, & neuf du troisième, qui sont de sa juridiction. Elle est située dans un angle que forment deux rivières qui enferment une partie de son territoire. Ses montagnes sont très agréables & très bien cultivées ; il y en a d'autres couvertes d'arbres toujours verts. Le pays produit tout ce qui est nécessaire à la vie ; on y trouve beaucoup de gibier, il y a quantité de mines d'argent qu'on ne permet pas de creuser ; on y fait de fort bon papier, enfin tout y abonde, & ce n'est pas une des moindres villes de la province.

Cinquième ville. **TCHANG TE FOU**

C'est une grosse ville bâtie sur les bords de la rivière Yuen kiang & à très peu de distance du grand lac Tong ting, où elle va se décharger. Son territoire n'est pas fort étendu, puisqu'elle n'a que quatre villes du troisième ordre dans son ressort ; mais le pays est le plus fertile de la province ; & sa rivière, qui est presque partout navigable, y fait fleurir le commerce. Tout y croît en abondance.

Ce qu'on y voit de singulier, c'est une espèce particulière d'orangers,

qui ne portent de fruit, que quand la saison des autres est passée, ce qui les fait appeler par les Chinois, orangers d'hiver. Les oranges qu'ils produisent sont d'un goût délicieux.

Ses montagnes sont remplies de bêtes fauves : il y croît des cèdres, dont le fruit n'est pas bon à manger : mais on le suspend dans les chambres, & il y exhale une douce odeur qui les parfume. On y trouve aussi quantité d'azur, & on y recueille de la manne.

Sixième ville. **TCHING TCHEOU FOU**

p.192 Cette ville est située dans l'angle de deux rivières ; le pays est arrosé d'une infinité de ruisseaux, qui rendent ses vallées fertiles & abondantes. Ses montagnes, qui sont en grand nombre, fournissent quantité de vif argent, de pierres d'azur, & de pierres vertes propres pour la peinture : il y a aussi des mines d'or & d'argent.

Les peuples qui habitent ces montagnes, n'ont pas la politesse du commun des Chinois ; ils sont d'un caractère dur & sauvage, ce qui les fait regarder comme des barbares. La juridiction de cette ville en comprend dix autres, dont une est du second ordre, & neuf du troisième.

Septième ville. **YONG TCHEOU FOU**

C'est la ville la plus méridionale de la province ; elle est bâtie au milieu des montagnes, que leur verdure rend fort agréables à la vue, & sur les bords d'une rivière qui se joint fort près de là à la rivière de Siang kiang. L'eau de cette rivière est si claire & si nette que dans les endroits même où elle est la plus profonde, on peut compter les cailloux & les plus petites pierres qui sont au fond.

Il croît quantité de bambous dans quelques endroits de ce territoire, & dans d'autres des lien hoa dont les fleurs sont jaunes. Il est rare d'en trouver ailleurs de cette couleur. Elle compte dans son ressort huit villes qui en dépendent, dont une est du second ordre, & les sept autres sont du troisième.

Outre ces villes principales, il y en a encore deux du second ordre, qui ne dépendent d'aucun fou ou villes du premier ordre, & qui ont chacune une juridiction sur d'autres villes qui en relèvent. La première s'appelle Tsin tcheou, qui est sur la frontière de la province de Koei tcheou. Elle a dans son ressort trois villes du troisième ordre. La seconde se nomme Tching tcheou, ville grande & très peuplée, qui est bâtie entre deux rivières. Cinq villes du troisième ordre en dépendent, toutes situées sur la frontière de la province de Quang tong. Quoique ce pays soit plein de montagnes, il ne laisse pas d'être bien cultivé.

@

PROVINCE DE
HO-NAN
Lis ou Stades Chinois
Lieues communes de France
CHAN SI
PE-TCHE-LI
CHAN-TONG
CHEN-SI
KIANG-NAN
HOU-QUANG
Hoang-ho
Tsi-tcheou
Hui-tcheou
Tching-tcheou
Yu-tcheou
Teng-tcheou

Septième province de l'empire de la Chine

HO NAN

@

p.193 La douceur du climat, & la fertilité des terres, fait regarder cette province comme une contrée délicieuse. C'est pourquoi elle est nommée par les Chinois Tong hoa, la fleur du milieu, parce qu'elle est presque au milieu de la Chine.

Elle est bornée au nord par les provinces de Pe tche li & de Chan si ; au couchant par celle de Chen si ; au midi par celle de Hou quang ; & au levant par celle de Chan tong. D'ailleurs elle est baignée par le fleuve Hoang ho.

Outre les forts, les châteaux, les villes où il y a garnison, elle contient huit fou, ou villes du premier ordre, & 102 villes, tant du second, que du troisième ordre.

Les Chinois prétendent que c'est dans cette province que Fo hi, le premier fondateur de leur monarchie, avait établi sa cour. Quelques-uns de leurs auteurs, disent qu'il commença à régner 2952 ans avant la venue de Jésus-Christ. Si leur opinion était véritable, elle confirmerait la chronologie des Septante.

Les anciens empereurs, attirés par la beauté & la fertilité du pays, y ont aussi fixé leur séjour. En effet, l'air y est tempéré & fort sain. Tout ce qu'on y peut souhaiter, s'y trouve, froment, riz, pâturages, grand nombre de bestiaux, oranges de toutes les espèces, grenades, & toutes les sortes de fruits qu'on trouve en Europe, & le tout en si grande abondance, qu'ils coûtent très peu de chose, jusque-là que pour un sol on aura trois livres de farine.

Tout y est campagne, excepté du côté de l'occident, où il se trouve des montagnes couvertes de forêts. Mais du côté de l'orient, la terre est cultivée avec tant de soin, que quand on y voyage, il semble qu'on se promène dans un vaste jardin. Aussi les Chinois l'appellent-ils

communément le jardin de la Chine, de même que nous appelons la Touraine, le jardin de la France.

Elle est d'ailleurs tellement arrosée de ruisseaux, de sources, & de rivières, que pour l'agrément il n'y a point de pays qui lui soit comparable. Il est étonnant ce qu'elle fournit de blé, de riz, de soie, & d'étoffes pour tribut.

Ce qu'elle a encore de singulier, c'est un lac qui attire quantité d'ouvriers à soie, parce que son eau a la vertu de donner à la soie un lustre inimitable.

Dans une de ses villes nommée Nan yang, on trouve une espèce de serpent, dont la peau est marquée de petites taches blanches : les médecins chinois la font tremper dans une fiole pleine de vin, & s'en servent ensuite comme d'un bon remède pour la paralysie.

Première ville et capitale de la province. **CAI FONG FOU**

p.194 C'est une grande ville, riche, & peuplée, située dans un beau pays, au milieu d'une plaine bien cultivée, & fort étendue, à deux lieues & demie du fleuve Hoang ho ; ce qu'elle a d'incommode, c'est qu'elle est placée dans un lieu fort bas, en sorte que les eaux du fleuve sont plus hautes que la ville.

Pour parer aux inondations, on a construit de grandes digues de la longueur de plus de trente lieues. Cette situation a été autrefois la cause de sa ruine ; ce fut l'an 1642 que cette ville fut assiégée par les rebelles. Après une vigoureuse résistance des assiégés, qui se défendirent durant six mois contre plus de cent mille hommes, l'unique ressource que le commandant des troupes, qui venait à son secours, crut qu'il lui restait, fut de rompre les digues de la grande rivière de Hoang ho, afin d'inonder la campagne. Cette inondation fut si prompte & si violente, que la ville fut submergée, & trois cent mille habitants se trouvèrent enveloppés dans ses eaux.

Le Père Roderic de Figueredo, Portugais, qui avait jeté les premiers fondements de l'église de Cai fong, & qui depuis vingt ans la gouvernait

avec un grand zèle, ne voulut jamais quitter son troupeau au milieu de ce danger ; il refusa constamment les offres des mandarins, qui le pressaient d'entrer dans leurs barques, & de se retirer avec eux hors de la ville, & il sacrifia sa vie au salut & à la consolation des chrétiens, qu'il confessa, & qu'il exhorta à finir saintement leur vie.

Il paraît que Cai fong avait alors trois lieues de circuit. On l'a rétablie depuis ce malheur, mais non pas assez bien, pour qu'elle puisse tenir son rang parmi les belles villes de la Chine. Son ressort est fort étendu, & contient quatre villes du second ordre, & trente du troisième.

Seconde ville. **KOUE TE FOU**

Cette ville est située dans une vaste plaine, & au milieu de deux belles rivières. Son ressort contient sept villes, dont une est du second ordre, & les six autres sont du troisième. Ces villes sont riches & bien peuplées. Le pays est plat, & bien cultivé. On n'y voit aucune montagne. L'air y est très pur, & le terroir fertile en toutes sortes de grains & de fruits ; il y a entr'autres quantité d'orangers & de grenadiers.

Troisième ville. **TCHANG TE FOU**

p.195 C'est dans la partie la plus septentrionale de la province, laquelle est fort resserrée par les provinces de Pe tche li & de Chan si, qu'est bâtie la ville de Tchang te fou. Ce pays, qui n'est pas d'une grande étendue, est arrosé de plusieurs rivières, lesquelles rendent son terroir gras & fertile. On pêche diverses sortes de poissons dans ces rivières, mais un entre les autres, qui ressemble au crocodile, & qui a cela de singulier, que si l'on brûle de sa graisse, il n'est presque pas possible d'éteindre la flamme, jusqu'à ce que la graisse soit consumée.

Ses montagnes, qui ne sont pas fort élevées, fournissent des pierres d'aimant, & différentes espèces d'absinthe. Il y a une des ces montagnes si raide, & d'un accès si difficile, que dans les temps de guerre, les habitants s'y réfugient, & y sont dans un asile sûr : ils trouvent sur son sommet une campagne fort étendue, où ils peuvent demeurer tout le temps qu'ils veulent, pour se dérober à l'avarice & aux

violences des soldats. Cette ville compte dans son ressort une ville du second ordre, & six du troisième.

Quatrième ville. **OUEI KIUN FOU**

Cette ville, qui est bâtie sur les bords d'une rivière, est dans un pays sablonneux, & dont les terres sont moins fertiles que les autres terres de la province. Elle n'a que six villes du troisième ordre dans son ressort, qui n'est pas d'une grande étendue, parce qu'il se trouve resserré, de même que le territoire de Tchang te fou, par les provinces de Pe tche li, & de Chan si. Du côté de cette dernière province il y a quelques montagnes, le reste est un pays plat & assez bien cultivé.

Cinquième ville. **HOAI KING FOU**

Le territoire de cette ville est d'une très petite étendue ; elle est bordée au septentrion de montagnes, qui la séparent de la province de Chan si, & au midi elle a le grand fleuve Hoang ho ; aussi ne compte-t-elle que six villes du troisième ordre dans sa dépendance.

L'air y est doux & très sain, & le terroir également fertile produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. On y trouve des simples & des plantes médicinales en si grande quantité, qu'on en fournit abondamment la province.

Sixième ville. **HO NAN FOU**

p.196 Cette ville, qui porte le nom de la province, est placée au milieu des montagnes, & entre trois rivières. Les Chinois croyaient autrefois qu'elle était le centre de la terre, parce qu'elle est au milieu de leur empire. Les montagnes, dont elle est environnée n'empêchent pas que son terroir ne soit abondant & fertile. Elle est fort grande, fort peuplée, & son ressort est très étendu, car il contient une ville du second ordre, & 13 du troisième.

Une de ces villes, nommée Teng fong hien, est célèbre par la tour qu'y éleva le fameux Tcheou kong, où il avait accoutumé d'observer les astres. On y voit encore un instrument dont il se servait pour prendre

l'ombre du midi, afin de connaître l'élévation du pôle, & de faire ses observations astronomiques. Il vivait plus de mille ans avant la naissance de Jésus-Christ, & les Chinois prétendent qu'il a été l'inventeur de la boussole.

Septième ville. **NAN YANG FOU**

Le pays qui environne cette ville est fort beau, mais elle est située sur une assez petite rivière ; quoiqu'il soit d'une très grande étendue, il est d'une fertilité surprenante. Les vivres y sont dans une telle abondance, qu'on les a au plus vil prix, & que des armées nombreuses y ont demeuré un temps considérable, sans nuire à la subsistance des habitants.

La ville n'est ni grande, ni riche, ni fort peuplée. Elle est entourée de montagnes ; on tire de quelques-unes des pierres d'azur. On y trouve aussi en plusieurs endroits de ces sortes de serpents marqués de petites taches, dont j'ai déjà parlé, & que les médecins chinois emploient pour guérir de la paralysie. Elle a une vaste juridiction qui s'étend sur deux villes du second ordre, & sur six autres villes du troisième.

Huitième ville. YU NING FOU

Cette ville est bâtie sur les bords de la rivière Yu ho. Tout le pays qui est de son ressort, & qui est fort étendu, est partie plat, & partie couvert de montagnes, surtout au nord & au midi, mais en même temps il est arrosé de plusieurs rivières qui fertilisent les terres, & qui les rendent abondantes en toutes sortes de grains & de fruits. Deux villes du second ordre, & douze du troisième dépendent de sa juridiction.

@

Lis ou Stades Chinois
Lieues Françoises
TCHE-LI
KIANG-NAN
TONG-YANG
OU
MER D'ORIENT
PROVINCE
DE
CHAN-TONG

Huitième province de l'empire de la Chine

CHAN TONG

@

p.197 C'est une des plus fertiles provinces de l'empire : elle est bornée au couchant par la province de Pe tche li & par une partie de celle de Ho nan ; & au sud par celle de Kiang nan ; le golfe de Kiang nan la baigne au levant ; & le golfe de Pe tche li, au nord. On la divise en six contrées, dont six villes sont du premier ordre. Cent quatorze autres villes, tant du second, que du troisième ordre, en dépendent.

On ne compte pas dans ce nombre de villes, plus de quinze forts qui sont bâtis dans tous les détours que fait la mer, à l'entrée des ports, & à l'embouchure des rivières. On ne parle pas non plus de plusieurs îles répandues dans le golfe qui sont également peuplées, & dont quelques-unes ont des havres fort commodes pour les sommes chinoises, qui de là passent aisément à la Corée & au Leao tong.

Le grand canal impérial traverse une partie de la province, & c'est par ce canal que passent toutes les barques, qui des parties du midi, vont à Peking. Elles portent tant de sortes de marchandises, & en si grande quantité, que les seuls droits qui se paient pour ces marchandises, montent à plus de dix millions.

Quand on considère la longueur de ce canal, l'épaisseur, & la hauteur des digues qui le bordent des deux côtés, & qui sont toutes de pierres de taille très solides & ornées d'espace en espace, on ne peut s'empêcher d'admirer l'industrie des Chinois.

Outre le grand canal qui traverse la province, la quantité de lacs, de ruisseaux, & de rivières qui l'arrosent, contribuent beaucoup à la rendre une des plus abondantes provinces de l'empire. Cette abondance extraordinaire ne peut être interrompue que par une trop grande sécheresse, car il y pleut rarement ; ou par le dégât qu'y font quelquefois les sauterelles.

La terre y produit du riz, du millet, du froment, de l'orge, des fèves, toutes sortes de grains, & de fruits. Les poules, les œufs, les chapons gras, les faisans, les perdrix, les cailles, les lièvres, y sont à très grand marché. On pêche une quantité prodigieuse de poissons dans ses p.198 lacs, dans ses rivières, & dans la mer. Ils se vendent presque pour rien, & il n'est pas surprenant d'en avoir plusieurs livres pour un sol.

Les arbres fruitiers y croissent de toute espèce : il y a surtout d'excellentes poires, des châtaignes, de belles pêches & très saines ; diverses sortes de noix, & grande quantité de prunes. On fait sécher les prunes, & les poires, pour les transporter dans les autres provinces. Mais il y croît surtout une espèce de fruit, que les Portugais ont nommé figues, & qui s'appelle en chinois setse, qu'on ne trouve qu'à la Chine ; quoiqu'il y en ait dans d'autres provinces, celle de Chan tong en est le plus abondamment fournie.

Ce fruit que je fais connaître ailleurs, n'est mûr que vers le commencement de l'automne. D'ordinaire on le fait sécher de même que les figues en Europe, & on le vent dans tout l'empire : alors il devient farineux, & se couvre peu à peu d'une croûte sucrée. Il y en a d'excellents au goût ; on s'imagine manger nos meilleures figues sèches. Telle est la petite espèce qui se cueille dans la province de Chan si. On y en trouve une autre espèce de vertes, qui ne s'amollissent pas dans leur maturité, & qui se coupent avec un couteau de même que les pommes d'Europe. Les arbres qui produisent ces fruits n'ont presque pas besoin de culture : on juge néanmoins que si l'on aidait la nature, en se donnant le soin de les enter, le fruit serait véritablement délicieux.

Des vers assez semblables aux chenilles, produisent dans les campagnes une soie blanche, dont les fils s'attachent aux arbrisseaux & aux buissons : on en fait des étoffes de soie, plus grossières que celles qui se travaillent de soie produite par les vers élevés dans les maisons, mais qui sont plus serrées & plus fortes.

Première ville et capitale de la province. **TSIN NAN FOU**

Quoique cette capitale ne soit pas sur le canal, elle ne laisse pas d'y faire son principal commerce. A un peu plus d'une lieue de l'endroit où elle est située, est un assez gros village nommé Lou keou qui est sur le bord d'une rivière appelée Tsing ho. On embarque sur cette rivière les marchandises qu'on veut faire passer sur le canal. Les plus communes & qui sont particulières au pays sont :

1° Les étoffes nommées kien tcheou : elles sont faites d'une soie qui tire sur la couleur grisâtre ; ce ne sont point des vers à soie domestiques qui la produisent, mais des vers sauvages assez semblables aux chenilles ; ces vers la travaillent sur les arbrisseaux & sur les buissons. Du reste ils égalent presque les vers domestiques par l'abondance des fils qu'ils p.199 fournissent : ces fils sont estimables, en ce qu'ils ne coûtent presque rien, & qu'ils sont assez forts pour faire un tissu qui dure longtemps, & qui se vend partout assez bien. Il faut avouer néanmoins que la couleur en est quelquefois désagréable, inégale, & souvent mêlée, de sorte qu'on dirait que le tissu est partagé en bandes grises, jaunâtres, & blanches. Il faut les choisir, & en donner le prix, pour en avoir de très propres.

2° Une autre sorte de marchandises qui y est d'un grand débit, consiste en des ouvrages de leou li, ou verre chinois, qu'on fait au gros bourg de Yen tching dans le district de cette capitale. Cette espèce de verre est plus fragile que celui d'Europe :, il se rompt lorsqu'il est exposé aux injures de l'air.

Tsi nan est une fort grande ville & très peuplée. Les lacs qu'elle a dans l'enceinte de ses murs, & qui forment des canaux par toute la ville, & les beaux bâtiments dont elle est ornée, la rendent célèbre. Sa juridiction est très étendue, on y compte quatre villes du second ordre, & vingt-six du troisième.

Tout ce pays qui s'étend jusqu'à la mer, abonde en toutes sortes de grains, & nourrit quantité de bestiaux. On trouve des mines de fer dans quelques-unes de ses montagnes. Les lacs répandus dans son territoire

sont très poissonneux, & on y voit beaucoup de ces fleurs nommées lien hoa, dont j'ai eu plus d'une fois occasion de parler.

Seconde ville. **YEN TCHEOU FOU**

Le territoire dépendant de cette ville est comme renfermé entre deux célèbres rivières : l'une arrose la partie qui est au nord & se nomme Ta tchin ho ; l'autre est le Hoang ho dont la partie méridionale est pareillement arrosée ; sans compter plusieurs petites rivières & quelques lacs, fort poissonneux, qui rendent tout ce pays extrêmement fertile. On ne voit que des campagnes bien cultivées, ou des montagnes toutes couvertes de bois. L'air y est doux & tempéré, & rend le séjour des plus agréables.

Elle a un grand ressort composé de 27 villes qui en dépendent, dont quatre sont du second ordre & vingt-trois sont du troisième. Une de ces villes nommée Tçi ning tcheou n'est pas inférieure à Yen tcheou, ni par sa grandeur, ni par la multitude de ses habitants, ni par la richesse de son commerce. Sa situation au milieu du grand canal, la rend une des villes les plus marchandes de l'empire.

Une autre ville nommée Kio feou hien est célèbre, pour avoir donné la naissance à Confucius, le grand docteur de la nation. Les Chinois y ont élevé en son honneur plusieurs monuments, qui sont autant de témoignages publics de leur reconnaissance envers ce grand homme.

On assure que dans les environs d'une autre petite ville qui se nomme p.200 Kin kiang hien, on ramassait autrefois beaucoup d'or, & c'est ce qui est marqué par le nom qu'on lui a donné, qui signifie terre d'or. Il y a d'ailleurs divers endroits, surtout du côté de Tong pin tcheou, si diversement mêlés de bois & de campagnes, qu'ils forment à la vue le spectacle le plus riant & le plus agréable.

Troisième ville. **TONG TCHANG FOU**

Cette ville, qui est située sur les bords du grand canal, est également célèbre par ses richesses & par son commerce. Tout le pays qui en dépend, est uni ; les grains & les fruits de toutes les sortes que la terre produit en abondance, ne lui laissent manquer de rien de tout ce qui se trouve ailleurs, pour les besoins & les délices de la vie. Trois villes du second ordre, & quinze du troisième relèvent de sa juridiction.

Parmi ces villes, il y en a une très considérable, nommée Lin tçin tcheou : c'est là que le grand canal se réunit à la rivière de Oei ho : elle est l'abord de tous les vaisseaux, & en quelque sorte le magasin général de toutes les marchandises qu'on peut souhaiter.

Il y a peu de villes dans l'empire qui soient plus peuplées & plus marchandes. Elle n'est pas moins célèbre par ses édifices & surtout par une tour de huit étages, élevée hors de son enceinte : les dehors, qui sont de porcelaine, sont ornés de diverses figures ; au dedans elle est revêtue de marbres très polis, & de différentes couleurs ; on a pratiqué dans l'épaisseur du mur un escalier, par lequel on monte à tous les étages, & de là à de belles galeries de marbre, ornées de grilles de fer dorées, qui embellissent les saillies, dont la tour est environnée. Il y a au coin de ces galeries de petites cloches suspendues, lesquelles étant agitées par le vent, rendent un son assez agréable.

Non loin de cette tour, on voit quelques temples d'idoles d'une belle architecture, & dont l'ordonnance ne déplairait pas aux connaisseurs d'Europe.

Quatrième ville. **TSIN TCHEOU FOU**

p.201 Le territoire, qui dépend de cette ville, est partie arrosé de rivières, & partie montagneux. Outre la fertilité des terres, le voisinage de la mer lui fournit abondamment toutes les commodités de la vie. On y pêche une si grande quantité de poissons, qu'on les a

à très grand marché, & que des seules peaux on tire un profit considérable.

Dans ce même pays il s'engendre au ventre des vaches, une pierre jaune que les Chinois appellent pour cela nieou hoang : elle est grosse quelquefois comme un œuf d'oie, & n'est pas plus solide que le plus tendre crayon. Les médecins de la Chine en font plus de cas que du bézoard, & prétendent que la prenant pulvérisée dans de l'eau chaude, elle guérit aussitôt les fluxions & les caterres, de même que la pierre qui croît dans le fiel du taureau est bonne contre la jaunisse. Cette ville compte dans son ressort une ville du second ordre, & treize du troisième.

Cinquième ville. **TEN TCHEOU FOU**

C'est sur les bords de la mer qu'est située cette ville, qui présente un havre fort commode. Il y a une forte garnison & plusieurs vaisseaux armés qui gardent le golfe. Elle a dans son ressort huit villes qui en dépendent, une du second ordre, & sept du troisième.

Une partie de ces villes sont dans le continent, les autres sont de fort bons ports sur les côtes de la mer, où l'on pêche quantité de bonnes huîtres, dont les seigneurs font les délices de leur table. Quoique le pays soit montagneux, il est arrosé de rivières, qui ne contribuent pas peu à sa fertilité. On y trouve la pierre de nieou hoang, comme dans la ville précédente. Les bamboux ou roseaux y sont carrés contre l'ordinaire, car partout ailleurs ils sont de figure ronde.

Sixième ville. **LAI TCHEOU FOU**

p.202 Cette ville, qui est située sur un promontoire, est environnée d'un côté par la mer, & de l'autre par les montagnes. Deux villes du second ordre, & cinq du troisième, relèvent de sa juridiction. Quelques-unes de ces villes sont pareillement baignées des eaux de la mer, entre autres Kiao tcheou, que sa situation rend très forte. Tout ce pays est arrosé de rivières qui le fertilisent : il

est assez mêlé de plaines & de montagnes, principalement vers les côtes de la mer.

@

TARTARES MONGOUS
CHEN - SI
HO - NAN
PROVINCE DE CHAN-SI
Lis ou Stades Chinois
Lieues Communes de France

Neuvième province de l'empire de la Chine

CHAN SI

@

p.203 Cette province, qui est une des plus petites de la Chine, est bornée au levant par la province de Pe tche li ; au sud par celle de Ho nan ; & au couchant par celle de Chen si ; la grande Muraille la sépare au nord du côté de la Tartarie. Elle n'a que cinq villes du premier ordre, & quatre-vingt-cinq villes qui en dépendent.

On ne compte point parmi ces villes, quantité de forts bâtis à certaine distance les uns des autres, pour défendre la grande Muraille, & rendre les chemins sûrs. Il y a de ces places de guerre qui sont plus grandes & mieux peuplées, que ne le sont plusieurs villes.

L'histoire rapporte que c'est dans cette province, que les premiers habitants de la Chine ont fixé leur séjour. Le climat en est sain & agréable. Si parmi les montagnes, dont elle est pleine, il y en a d'affreuses & d'incultes, la plupart ne laissent pas d'être bien cultivées ; elles sont coupées en terrasses depuis la racine jusqu'au sommet, & toutes couvertes de grains.

On trouve en plusieurs endroits de ces montagnes quatre à cinq cents pieds de terre solide, sans y trouver la moindre pierre, & sur les montagnes même on voit de fort belles plaines. Ce qu'elles ont encore de particulier, c'est qu'elles fournissent des mines inépuisables de charbon de pierre, qui, soit en morceaux, soit pilé & pétri, tient lieu de bois, dont il n'y a pas une assez grande quantité pour le chauffage de cette province.

A la réserve du riz, qui y croit plus difficilement qu'ailleurs, parce qu'il y a moins de canaux, elle abonde en tous les autres grains, surtout en froment & en millet, qui se transportent dans d'autres provinces.

Ses vignes produisent de bons raisins, dont il ne tiendrait qu'aux Chinois de faire du vin s'ils voulaient, mais ils se contentent de les sécher & de les vendre dans tout l'empire.

On y trouve encore du musc en abondance, quantité de porphyre, de marbre, & de jaspe de diverses couleurs : la pierre d'azur y est très commune. On y voit de tous côtés des mines de fer très abondantes dont on fait toutes sortes d'ustensiles de cuisine qui se transportent dans les autres provinces. On y voit pareillement des lacs salés, d'où l'on tire du sel, & beaucoup de fontaines chaudes & bouillantes.

Première ville et capitale de la province. **TAI YUEN FOU**

p.204 C'était autrefois une très belle ville remplie de beaux palais, qui étaient habités par les princes du sang de la dernière famille impériale Tai ming tchao ; mais elle est maintenant en partie déserte ; ces grands édifices ont dépéri peu à peu, & ont été ensuite tout à fait détruits, sans que personne ait osé les rebâtir, quoique le lieu soit sain & agréable.

Outre différentes étoffes qui se fabriquent en cette ville, comme ailleurs, on y fait en particulier des tapis, façon de Turquie, de quelque grandeur qu'on les commande. Comme on tire des montagnes quantité du meilleur fer, il s'y fait un grand commerce des ouvrages de fer qu'on y travaille.

Cette ville, qui est ancienne & fort peuplée, a environ trois lieues de circuit, & est environnée de fortes murailles. Elle est située sur le bord de la rivière Fuen ho, & a une juridiction fort étendue, qui contient cinq villes du second ordre, & vingt du troisième. Ses coteaux verdoyants, & ses montagnes couvertes de bois, présentent un spectacle agréable à la vue.

On voit sur les montagnes voisines de fort beaux sépulcres, qui occupent beaucoup d'espace, & qui sont tous ou de marbre, ou de pierres de taille : on y voit placé dans une distance convenable des arcs de triomphe, des statues de héros, des lions, des chevaux, & d'autres figures d'animaux, avec des attitudes différentes, & très naturelles : & tout cela est environné d'une espèce de forêts d'anciens cyprès plantés en échiquier. Ce pays fournit quantité de musc ; on y voit d'assez belle vaisselle de terre ; la pierre d'azur y est très commune.

La rivière Fuen ho, dont on trouve le nom dans les plus anciens livres de la Chine, n'est ni large ni profonde ; elle ne laisse pas de contribuer à l'embellissement & à la commodité de cette capitale, de même que la rivière d'Ouei contribue à l'utilité de la ville de Si ngan fou ; car quoique l'une & l'autre ne soient nullement comparables aux grandes rivières qui courent près de plusieurs capitales, elles viennent après une course assez longue, se jeter dans le fleuve Jaune, & par ce moyen elles communiquent avec les provinces de Ho nan & de Kiang nan.

On entretient à Tai yuen une petite garnison tartare sous un officier nommé Ho tong ta. Les Mantcheoux, qui sont maintenant les maîtres de ce vaste empire, ont peu de garnisons de leur nation, & à dire vrai, il serait difficile, & presque impossible d'en fournir à tant de villes, qui sont, ou sur les passages p.205 des grandes rivières, ou sur les frontières, ou sur les bords de la mer. Ainsi l'on se contente d'en avoir dans quelques-unes des premières villes de l'empire, soit pour soutenir les soldats chinois qui sont sur les côtes, soit pour disputer le passage du grand fleuve Yang tse kiang, qui traverse le milieu de la Chine, soit pour veiller sur les milices des provinces de Chan si & de Chen si, employées à la défense de la grande Muraille, quoique l'empereur étant tartare, il n'y en a pas maintenant un grand nombre.

Seconde ville. **PIN YANG FOU**

Quoique Pin yang ne soit que la seconde ville de la province, elle ne le cède point à sa capitale, ni par son antiquité, ni par la fertilité de son terroir, ni par l'étendue de son ressort, ni par le nombre des villes qu'elle a dans sa dépendance, qui sont au nombre de trente-quatre, savoir six du second ordre, & vingt-huit du troisième, dont plusieurs sont très considérables, sans compter un nombre infini de bourgs & de villages fort peuplés. Elle est située aux bords de la rivière Fuen ho, & a plus de quatre mille pas de circuit.

Le pays qui en relève, est en partie plat, & en partie couvert de montagnes ; les terres y sont cultivées partout & très fertiles, excepté

dans le voisinage de quelques montagnes qui sont incultes & véritablement affreuses. Deux rivières qui partagent ce territoire, ne servent pas peu à y entretenir l'abondance. Du côté de l'occident & du midi, il est baigné par le fleuve Hoang ho. Près de Ngan y hien il y a un lac dont l'eau est aussi salée que celle de la mer, & dont l'on fait beaucoup de sel.

Troisième ville. **LOU NGAN FOU**

Le territoire de cette ville n'est pas fort étendu, car elle n'a dans sa dépendance que huit villes du troisième ordre : mais elle est située dans un lieu agréable, & presque à la source de la rivière de Tso tsang ho. Quoique le pays soit assez plein de montagnes, les terres ne laissent pas de produire abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. Tout ce district est semé de bourgades & de villages.

Quatrième ville. **FUEN TCHEOU FOU**

p.206 Entre la capitale & la ville de Pin yang se trouve cette ville, qui est à peu près à une égale distance de l'une & de l'autre. Elle tire son nom de la rivière Fuen ho, sur les bords de laquelle elle est située du côté de l'occident, dans un lieu qui est très commode pour le trafic. Son district n'est pas fort étendu, car il ne contient qu'une ville du second ordre, & sept villes du troisième, qui sont presque toutes placées entre le grand fleuve Hoang ho y & la rivière Fuen.

Quoique le pays soit assez montagneux, il n'en est pas moins cultivé. On y trouve des campagnes abondantes en toutes sortes de grains, d'épaisses forêts, de bons pâturages. On y fait un breuvage de riz nommé yang tçiou où l'on trempe d'une façon particulière de la chair de mouton ; on fait grand cas de cette liqueur : elle est nourrissante, a de la force, & est d'un goût délicieux pour les Chinois. On y trouve beaucoup de bains & de fontaines presque bouillantes, dont les eaux sont différentes, & par leur coupleur, & par leur goût.

Cinquième ville. **TAI TONG FOU**

Cette ville n'est ni aussi ancienne, ni aussi grande que les autres de la même province. Ce qui la rend importante, c'est le lieu où elle est située au milieu des montagnes, dont le pays est tout couvert, & au seul endroit qui soit exposé aux incursions des Tartares ; aussi est-elle des mieux fortifiées selon la manière chinoise, & on y entretient une grosse garnison. Son territoire est entouré de la grande Muraille, le long de laquelle il y a des forts bâtis d'espace en espace, remplis de troupes pour sa défense. Sa juridiction qui est assez vaste, s'étend sur quatre villes du second ordre, & sur sept du troisième.

On trouve dans ses montagnes d'excellentes pierres d'azur, des simples en quantité, & beaucoup d'autres herbes médicinales que les Herboristes viennent chercher de tous côtés. On tire de quelques-unes une pierre si rouge, qu'en la détrempant, on s'en sert au lieu de vermillon pour imprimer les cachets ; d'autres fournissent la pierre d'azur semblable à celle qu'on apporte en Europe, & une espèce particulière de jaspe nommé yu che très transparent, & qui a la blancheur de l'agathe. Enfin il y a quantité de porphyre, de marbre & de jaspe de toutes les couleurs, & on y fait un grand trafic de toutes sortes de peaux qu'on y prépare.

@

TARTARES ORTOS
CHAN-SI
PROVINCE DE
CHEN-SI
SE TCHUEN
HOU QUANG

Dixième province de l'empire de la Chine

CHEN SI

@

p.207 Cette province est partagée en deux parties, l'une orientale, & l'autre occidentale, qui contiennent huit fou ou villes du premier ordre, & cent six autres villes, tant du second que du troisième ordre, qui en dépendent ; sans compter un grand nombre de forts bâtis d'espace en espace le long de la grande Muraille.

Parmi ces places de guerre Kan tcheou & So tcheou sont très considérables. Il y a dans la première un viceroi qui y réside, & plusieurs autres mandarins, dont les principaux ne reçoivent leurs ordres que de la cour. La seconde est également forte, & le gouverneur est très puissant. Elle est divisée en deux parties : l'une est habitée par les Chinois, & l'autre par les étrangers qui y demeurent pour leur trafic.

L'air y est tempéré, le peuple doux, civil, traitable, & plus affectionné aux étrangers, que les autres Chinois plus septentrionaux. Le débordement des torrents & des rivières rendent la terre très fertile. Il y a de riches mines d'or qu'il est défendu d'ouvrir : on en trouve une si grande quantité dans le sable des rivières & des ruisseaux, qu'une infinité de personnes subsistent du gain qu'ils retirent en lavant ce sable, & en séparant l'or qui y est mêlé.

Ce pays est sujet à être infesté de sauterelles qui broutent l'herbe, & ruinent quelquefois les plus abondantes moissons. Il produit peu de riz, mais il est très abondant en froment & en millet : il y croît si promptement, que pendant l'hiver les laboureurs font brouter l'herbe par les brebis, & l'expérience leur a appris que c'est le moyen de la faire repousser au printemps avec plus de force.

Outre l'abondance des grains qu'on trouve en cette province, elle fournit quantité de drogues & surtout de la rhubarbe, du miel en abondance, de la cire, du musc, du cinabre, du bois de senteur qui

ressemble au bois de sandal, du charbon de pierre, dont il y a des mines qu'on ne peut épuiser.

On tire d'un grand nombre de carrières une espèce de pierre molle, ou minéral appelé hiung hoang, dont on fait des vases en sculpture, & que les médecins regardent comme un souverain remède contre toutes sortes de venins, contre les fièvres malignes, & contre les p.208 chaleurs contagieuses de la canicule, ils font tremper ce minéral dans le vin avant que de s'en servir. Il est de couleur rouge tirant sur le jaune, & marqueté de petits points noirs : il ressemble assez à du crayon.

On y trouve aussi de petites pierres bleues qui tirent sur le noir, & qui sont semées de petites veines blanches. Les Chinois prétendent qu'étant broyées, & réduites en une poudre très fine, c'est un excellent remède, & même qu'il prolonge la vie.

Les cerfs & les daims y vont par troupeaux ; on y voit quantité d'ours, de bœufs sauvages, & d'autres animaux semblables à des tigres, dont les peaux sont fort recherchées ; des espèces de chèvres dont on tire le musc, des bêtes à laine, dont la queue est fort longue & fort grosse, & dont la chair est d'un fort bon goût, sans parler d'une espèce singulière de chauve-souris aussi grosse que les poules, & dont les Chinois préfèrent la chair à celle des poules les plus délicates.

De la laine des brebis, & du poil des chèvres, on fait une étoffe fort jolie & fort recherchée : on ne se sert que du poil qui croît à ces animaux pendant l'hiver, & qui étant plus près de la peau, est plus délicat. Des oiseaux fort estimés pour leur beauté, & qu'on nomme poules d'or, sont aussi dans cette province.

Enfin on y trouve toutes sortes de fleurs : il y en a une surtout qui est fort estimée des curieux, & qu'ils appellent la reine des fleurs : elle est assez semblable à la rose, mais elle est plus belle, & ses feuilles sont plus larges, quoique l'odeur n'en soit pas si agréable ; elle n'a point d'épines ; sa couleur est mêlée de blanc & de rouge, il y en a aussi de rouge & de jaune. L'arbrisseau qui les produit ressemble assez au sureau. On cultive cette fleur avec un grand soin dans tous les jardins

des seigneurs, mais il faut avoir la précaution de la couvrir dans les lieux où le climat est trop chaud, pour la garantir des ardeurs du soleil.

Partie orientale de la province de Chen si, Y tong

Première ville capitale. **SI NGAN FOU**

p.209 C'est après Peking une des plus belles & des plus grandes villes à qui soient à la Chine : elle est située dans une grande plaine, & où réside le tsong tou des deux provinces de Chen si & Se tchuen : c'est aussi la résidence du gouverneur de la partie orientale de cette province. Sa juridiction particulière contient six villes du second ordre & trente-une du troisième.

Cette ville a été pendant plusieurs siècles la cour des empereurs chinois & est encore fort peuplée & fort marchande surtout en mules. Les habitants ont le talent de les nourrir & de les dresser si bien, qu'on en voit plusieurs à Peking lesquelles suivent au pas un cheval qui va le trot : car à la Chine c'est la coutume de tout ce qu'il y a de gens de distinction, de se faire précéder par un valet assez bien monté. Ces mules se vendent à Peking cinq ou six cents livres.

Les murailles dont cette ville est environnée, sont fort larges, fort élevées, flanquées de tours éloignées entr'elles d'une portée de flèche, entourées d'un bon fossé : elles n'ont pas plus de quatre lieues de circuit, quoiqu'on dise communément qu'elles égalent celles de Peking ; elles représentent assez bien un carré, les faces étant presque égales ; quelques-unes de ses portes sont magnifiques & remarquables par leur hauteur.

On voit encore dans la ville un vieux palais, où demeuraient les anciens rois de la province : l'étendue du pays dont ils étaient les maîtres, & la valeur de leurs peuples les rendaient très puissants. Le reste des bâtiments n'a rien de plus beau que ce qu'on voit ailleurs : les maisons y sont, selon la coutume de la Chine, fort basses & assez mal construites, les meubles moins propres que dans les provinces méridionales, le vernis plus grossier, la porcelaine plus rare, & les ouvriers moins adroits.

Les principales forces des Tartares destinées à la défense du nord de la Chine, sont en garnison dans cette place sous un tsian kiun ou général de leur nation, lequel avec ses soldats occupe les maisons d'un quartier séparé des autres par une muraille ; il est là comme dans une forteresse. Les premiers mandarins de la province y sont en grand nombre, & sont ordinairement tartares.

Pour ce qui est des gens du pays, ils sont plus robustes, plus braves, plus faits à la fatigue, & même d'une taille plus avantageuse qu'ailleurs ; ce qui en rend les milices plus formidables, que celles de presque toutes les autres provinces.

Les montagnes qui se trouvent dans le territoire de Si ngan fou, sont très agréables ; on y prend quantité de cerfs, de daims, de lièvres,

& d'autres bêtes fauves, de même que cette espèce de chauve-souris grosses comme des poules, dont j'ai déjà parlé. On en tire aussi une terre extrêmement blanche, qui est fort recherchée des dames : elles la détrempent dans de l'eau, & s'en servent pour se blanchir le teint.

Seconde ville. **YEN NGAN FOU**

p.210 C'est dans une agréable plaine, & sur les bords du Yen ho que cette, ville est située. Dix-neuf villes, dont trois sont du second ordre, & seize sont du troisième, relèvent de sa juridiction. Elle a dans l'enceinte de ses murailles une assez haute montagne, remarquable par la beauté de divers édifices qu'on y a construits. Ses montagnes distillent une liqueur bitumineuse, qu'ils appellent huile de pierre, & dont on se sert pour les lampes.

Le pays est riche en martres zibelines & en fourrures précieuses. On en tire aussi quantité de beau marbre, & de toutes les sortes. Presque partout on voit de ces arbrisseaux dont j'ai fait la description, qui produisent des fleurs, que les Grands de l'empire cultivent avec soin dans leurs jardins.

Troisième ville. **FONG TSIANG FOU**

Un oiseau fabuleux, que les Chinois représentent avec une variété de couleurs admirables, & qu'ils peignent quelquefois sur leurs vêtements & sur leurs meubles, a donné le nom à cette ville, qui a sous sa juridiction une ville du second ordre & sept du troisième. Elle est grande, & les bâtiments en sont assez beaux. L'air y est tempéré & sain, tout le pays est bien cultivé, & rendu fertile, par les torrents, les ruisseaux, & les rivières.

Quatrième ville. **HAN TCHONG FOU**

Cette ville est située sur la rivière de Han ; tout le pays qui en dépend, & qui consiste en deux villes du second ordre, & en quatorze autres villes du troisième, est arrosé de plusieurs bras de cette rivière. Elle est grande & peuplée ; les hautes montagnes & les forêts, dont elle est environnée, la rendent très forte, & lui servent de rempart. Les vallées en sont agréables, & fournissent abondamment tous les besoins de la vie.

On y trouve du miel & de la cire en quantité, beaucoup de musc & de p.211 cinabre. Les bêtes fauves y sont en grand nombre, surtout les cerfs, les daims, & les ours. Les pieds de ce dernier animal, surtout ceux de devant, sont pour les Chinois un mets délicieux.

Le chemin qu'on fit autrefois au travers des montagnes jusqu'à la capitale, a quelque chose de surprenant : plus de cent mille hommes furent employés à un ouvrage si extraordinaire, & il fut exécuté avec une promptitude incroyable. Ils égalèrent & aplanirent les montagnes, ils firent des ponts d'une montagne à l'autre, & lorsque les vallées étaient trop larges, ils y dressèrent des piliers pour les soutenir.

Ces ponts, qui sont une partie de ce chemin, sont en quelques endroits si hauts, qu'on ne voit qu'avec horreur le fond du précipice. Quatre cavaliers y peuvent marcher de front. Il y a des garde-fous des deux côtés de chaque pont pour la sûreté des voyageurs, & l'on a bâti à certaines distances des villages avec des hôtelleries pour leur commodité.

Il n'y a que dans le district de cette ville, & dans quelques cantons de la Tartarie, qu'on trouve un oiseau de proie fort rare nommé hai tsing. Il est comparable à nos plus beaux faucons pour la vivacité & le courage. Lorsqu'on prend quelqu'un de ces oiseaux, il est aussitôt destiné à la fauconnerie de l'empereur.

Partie occidentale de la même province Y si

Cinquième ville. P**ING LEANG FOU**

C'est sur un bras de la rivière Kin ho que cette ville est située ; tout s'y trouve en abondance : le climat est très doux, la vue des montagnes, dont elle est environnée, n'a rien que d'agréable & les eaux, dont le pays est arrosé, en rendent le séjour charmant. Elle a sous sa juridiction trois villes du second ordre, & sept du troisième.

Sixième ville. **KONG TCHANG FOU**

p.212 C'est une ville marchande & fort peuplée, qui est bâtie sur les bords de la rivière de Hoei. Les montagnes presque inaccessibles dont elle est environnée, la rendaient autrefois une place importante à la sûreté de l'empire, lorsqu'on avait à craindre l'invasion des Tartares. On y voit un sépulcre, que les Chinois prétendent être celui de Fo hi : s'ils disent vrai, ce doit être le plus ancien monument qui soit dans le monde.

On y trouve quantité de musc ; on tire de presque toutes ses montagnes le minéral hiung hoang qui est, comme je l'ai dit, une espèce d'orpiment, dont on fait usage dans la médecine quand il est bien transparent, & qu'on emploie contre les morsures des insectes venimeux, & dans les maladies malignes & épidémiques, ou pour s'en guérir, ou pour s'en préserver. On y trouve de ces pierres bleues tirant sur le noir, & marquetées de petites veines blanches, qu'on réduit en une poudre très subtile & qui, à ce que disent les Chinois, est propre à conserver la santé. Cette ville a dans son ressort trois villes du second ordre, & sept autres du troisième.

Septième ville. **LING TAO FOU**

Cette ville est sur les bords d'une rivière qui se jette dans le Hoang ho ou fleuve Jaune. La quantité d'or qu'on ramasse dans le sable des rivières & des torrents du voisinage, la rendent célèbre. Le pays est plein de montagnes, où se trouvent grand nombre de bœufs sauvages,

& de certains animaux semblables aux tigres, dont les peaux sont fort recherchées, & dont on fait des habits d'hiver.

Les vallées sont couvertes de blé, & celles qui sont voisines des rivières, sont remplies de bestiaux, & surtout de bêtes à laine qui ont la queue fort longue, & dont la chair est très délicate. Enfin tout le territoire qui dépend de cette ville, est assez abondant ; il consiste en deux villes du second ordre, & trois du troisième,

Huitième ville. **KIN YANG FOU**

p.213 On a toujours regardé cette ville à la Chine comme une place très propre à arrêter les incursions des Tartares. Les fossés qui l'environnent sont très profonds ; ses murailles sont également fortes. La rivière, dont elle est presque entourée, les divers forts élevés d'espace en espace, joints aux montagnes & aux rivières, dont elle est comme enfermée : tout cela en fait une place très forte, à la manière dont les Chinois ont accoutumé de fortifier leurs villes.

Les sources d'eaux & les rivières qui arrosent le pays, le rendent très fertile. On y trouve une certaine herbe nommée kin se, c'est-à-dire, soie dorée, qu'on regarde comme un excellent remède, & une espèce de fève, qui, à ce qu'on assure, est un spécifique admirable contre toutes sortes de venin. Cette ville n'a dans sa dépendance qu'une ville du second ordre, & quatre du troisième.

Ville célèbre du second ordre. **LAN TCHEOU**

Quoique Lan tcheou ne soit qu'une ville du second ordre, & qu'elle dépende de la précédente, elle ne laisse pas de tenir un rang célèbre dans la province, parce que c'est la meilleure qui se trouve sur les bords du fleuve Jaune.

On ne peut pas dire que ce soit une grande ville ; cependant elle est la capitale de la partie occidentale de cette province, & le siège du gouverneur, parce que, vu sa situation, qui la rend voisine de la grande Muraille, & des principales portes de l'ouest, il est facile d'envoyer du secours aux soldats qui en défendent l'entrée.

Le commerce de cette ville se fait principalement en peaux qui viennent de la Tartarie par Si ning & To pa, par p.214 où il faut passer nécessairement, aussi bien qu'en étoffes de laine de plusieurs sortes : une espèce de sergette assez fine nommée cou jong, est la plus estimée : elle est presque aussi chère que le satin ordinaire, mais elle se gâte aisément, parce qu'on a de la peine à la défendre des vers ; on l'appelle co he lorsqu'elle est grossière.

On nomme pe jong une autre étoffe à poil court & abattu, qui est sujette au même inconvénient, & qui est aussi chère. Le mieou jong est fait de poil de vache : il est gros & presque aussi épais que la bure ; on en fait des habits propres à se défendre de la neige, car dans ce pays-là on n'a rien de meilleur.

On fait encore en quelque endroits de ces cantons une étoffe nommée tie he mien : elle est tissue de fil & de laine, & pourrait être

comparer à notre droguet, si elle était aussi serrée & aussi fournie. Nonobstant tout ce commerce, Lan tcheou ne passe pas à la Chine pour une ville riche.

@

TARTARES KOKONORS
CHENSI
HOU QUANG
TCHEOU
PROVINCE
DE
SETCHUEN

Onzième province de l'empire de la Chine

SE TCHUEN

@

p.215 La province de Se tchuen ne le cède guère à la plupart des autres provinces, ni par sa grandeur, ni par son abondance. Elle est bornée au nord par la province de Chen si ; au levant par celle de Hou quang, au midi par celles de Koei tcheou & d'Yun nan ; & au couchant par le royaume de Thibet, & quelques peuples circonvoisins. Elle est partagée en dix contrées, qui comprennent dix villes du premier ordre, & quatre-vingt-huit autres villes, tant du second, que du troisième ordre qui en dépendent, sans parler des villes de guerre, des forts qui y sont en grand nombre.

Le grand fleuve Yang tse kiang traverse cette province, qui est très riche, non seulement par la quantité de soie qu'elle produit, mais encore par ses mines de fer, d'étain, & de plomb ; par son ambre & par ses cannes à sucre, par ses excellentes pierres d'aimant, & ses pierres d'azur, qui sont d'un très beau bleu. Elle abonde en musc.

On y trouve quantité d'orangers & de citronniers ; des chevaux très recherchés, parce qu'ils sont petits, fort jolis, & très vifs ; des cerfs, des daims, des perdrix, des perroquets, & de ces poules, dont la laine est semblable à celle des brebis, qui sont fort petites, qui ont les pieds courts, & qui plaisent infiniment aux dames chinoises, lesquelles en élèvent par amusement. C'est de cette même province qu'on tire la meilleure rhubarbe, & la véritable racine de fou lin, qui renferme sous son écorce une chair blanche, spongieuse, & un peu gluante, dont les médecins font un grand usage dans leurs remèdes, & qu'ils font entrer presque dans toutes leurs recettes. On en trouve de sauvages dans les autres provinces, mais qui n'est pas si grande que la véritable, & qui a bien moins de vertu. Elle fournit pareillement une autre racine nommée fen se, qui est d'un plus grand prix, & par conséquent d'un usage moins commun.

Comme cette province est éloignée de la mer, il serait difficile d'y transporter du sel : la Providence y a pourvu ; on creuse des puits dans les montagnes, d'où l'on tire une eau salée : cette eau évaporée sur le feu, laisse du sel, mais qui ne sale pas si bien que celui de la mer.

Première ville et capitale de la province. **TCHING TOU FOU**

p.216 C'était autrefois une des plus belles villes de l'empire ; mais ayant été ruinée en l'année 1646, aussi bien que toute la province, pendant les guerres civiles qui ont précédé le changement de la monarchie, elle n'a rien retenu de sa première splendeur. Elle ne laisse pas d'être très peuplée & très marchande ; son district est fort étendu : car six villes du second ordre, & vingt-cinq du troisième, relèvent de sa juridiction. Elle est toute coupée de canaux revêtus de pierres de taille qu'on y a conduits, & qui sont navigables.

On n'y voit pas un pouce de terre qui ne soit cultivé. Les campagnes sont arrosées de petits ruisseaux, qui s'y trouvent naturellement, ou qu'on y a fait couler par artifice. Parmi ses rivières il y en a une qui a la propriété de donner au velours qu'on y lave, un lustre & un éclat singulier ; il y en a une autre qui est fort estimée à cause de la trempe que ses eaux donnent au fer.

Son terroir est le seul de la province qui soit plein. Les canaux, dont il est coupé, reçoivent leurs eaux du Ta kiang, qui est là fort paisible, & plus lent que rapide. Mais quand toutes ces divisions étant réunies dans un même lit, & augmentées des eaux de la rivière Hin cha kiang, le fleuve coule de la province de Se tchuen dans celle de Hou quang, il devient très dangereux, tant par la rapidité de son cours, que par la rencontre des rochers, dont le pays est rempli.

Ce n'est que depuis Kin tcheou fou qu'on peut dire avec vérité, que le Ta kiang est le plus large, le plus profond, & le plus navigable des fleuves de la Chine. La largeur de son embouchure dans l'océan oriental, est presque de sept lieues : mais celle de son lit à Tching kiang fou même, la ville la plus voisine, bâtie exprès pour en défendre l'entrée, & où demeure un général tartare, n'a guère qu'une demie lieue

de largeur. C'est ce que l'on a mesuré de la fameuse montagne Kin chan, qui est au milieu du fleuve, d'où l'on prit avec les instruments, des points déjà connus. Ce qui fait voir qu'en matière de distance, il ne faut presque point compter sur les bruits populaires : car quoique ce passage soit fort fréquenté, les mesures des Chinois n'en sont pas plus justes, & ils les ont fort exagérés.

Seconde ville. **PAO NING FOU**

p.217 La situation de cette ville entre deux rivières quoique petites, la rendent assez belle, & également marchande, ses maisons sont bien bâties ; tout le pays qui en dépend, est comme couronné de montagnes, où l'on trouve beaucoup de cerfs & de daims. Il fournit du musc en abondance.

La plupart de ses montagnes ne sont pas désagréables à la vue. Les montagnes cultivées qui s'y trouvent, & les forêts dont elles sont couvertes ne présentent rien d'affreux. Elle compte dix villes sous sa juridiction, dont deux sont du second ordre & huit du troisième.

Troisième ville. **CHUN KING FOU**

Cette ville qui est située sur une belle rivière, contient dans son ressort deux villes du second ordre, & sept du troisième. Elle est environnée de montagnes, dont quelques-unes sont toutes couvertes d'orangers. On y trouve encore plus de terres labourables, que dans le territoire de Pao ning dont je viens de parler.

On en retire beaucoup de soie, des oranges de toutes les sortes, de la racine de scorsonere, & une espèce de châtaignes agréables au goût. Du reste il n'y a rien de bien remarquable.

Quatrième ville. **SU TCHEOU FOU**

p.218 La situation de cette ville sur les bords du fleuve Yang tse kiang la rend très marchande, & très célèbre, & lui donne communication avec la capitale, & avec plusieurs autres villes de la province. Le pays,

nonobstant ses montagnes, n'en est pas moins fertile. Rien n'y manque de ce qui peut contribuer aux douceurs & aux commodités de la vie.

Presque partout la terre produit de ces espèces de roseaux que nous nommons bamboux, dont les Chinois font tant de différents ouvrages. Dix villes du troisième ordre relèvent sa juridiction.

Cinquième ville. **TCHONG KING FOU**

C'est une des plus belles villes & des plus marchandes de la province, qui compte dans son ressort trois villes du second ordre & onze du troisième. Elle est au confluent de deux rivières remarquables, qui jointes ensemble facilitent son commerce avec toute la province. L'une se nomme Hin cha kiang ou sable d'or ; en venant de la province d'Yun nan elle ramasse toutes les eaux des montagnes, qui bornent la Tartarie limitrophe. L'autre qui vient encore de plus loin hors de la Chine, est proprement le Ta kiang, quoiqu'on l'appelle de divers noms suivant les lieux par où il passe. Mais après Yo tcheou fou, on la nomme constamment Ta kiang, ou Yang tse kiang.

Tchong king, est bâtie sur une montagne, où les maisons paraissent s'élever peu à peu en forme d'amphithéâtre ; tout le pays qui en dépend est d'une vaste étendue, & est mêlé de plaines & de montagnes. L'air y est sain & tempéré. On y fait de fort jolis coffres de cannes entrelacées qu'on peint de diverses couleurs. On pêche dans ses rivières d'excellents poissons. Les tortues surtout y sont fort estimées.

Sixième ville. **KOEI TCHEOU FOU**

p.219 Comme cette ville, qui est située sur les bords du grande fleuve Yang tse kiang, se présente d'abord à l'entrée de la province, on y a établi un bureau ou l'on paie les droits des marchandises qu'on y apporte : le commerce la rend très opulente. Dix villes relèvent de sa juridiction, savoir une du second ordre, & neuf du troisième ordre. Quoique le pays soit rempli de montagnes, l'industrie des laboureurs chinois l'a rendu très fertile ; on n'y voit pas le moindre pouce de terre en friche. On y trouve encore beaucoup de musc, & quantité de ces

puits dont on tire le sel ; les orangers & les citronniers y abondent. Dans les lieux les plus septentrionaux, les montagnes sont très rudes & de difficile accès ; elles sont habitées par des peuples très grossiers, si on les compare avec le commun des Chinois.

Septième ville. **MA HOU FOU**

Cette ville qui est bâtie sur les bords de la rivière Kin cha kiang n'a qu'une seule ville du troisième ordre qui soit de sa dépendance. Son territoire quoique d'une très petite étendue, est bien arrosé & fertile. Quelques-unes de ses montagnes sont remplies de cerfs. Sa situation lui procure les avantages du commerce, dont il ne tient qu'à ses habitants de profiter.

Huitième ville. **LONG NGAN FOU**

Quoique cette ville n'ait dans sa dépendance que trois villes du troisième ordre, elle a cependant toujours passé pour une des plus importantes de la province, dont elle est comme la clef. Aussi commande-t-elle à plusieurs forts, qui étaient autrefois plus nécessaires qu'ils ne le sont maintenant, pour défendre la province de l'invasion des Tartares. Le pays est mêlé de montagnes escarpées, & de vallées assez fertiles.

Neuvième ville. **TSUN Y FOU**

p.220 Cette ville n'est considérable, que parce qu'elle est sur les confins de la province de Koei tcheou, dont elle peut défendre l'entrée de ce côté-là. Elle compte dans son ressort deux villes du second ordre & quatre du troisième. Tout le pays est fort montagneux ; il ne laisse pas d'être bien arrosé, & assez fertile en différents endroits,

Dixième ville. **TONG TCHUEN FOU**

C'est une place militaire, de même que les villes de Ou mong tou fou & Tchin hiung tou fou. On les appelle ainsi, parce que les habitants sont de vieux soldats, qui de pères en fils sont engagés dans la profession

des armes. Outre leur solde ils ont encore les terres qui sont proches de leurs villes. Ces troupes se licencient en temps de paix, & pour les récompenser, on les met en garnison dans toutes les frontières du royaume.

Outre ces villes du premier ordre, il y en a encore quelques autres, qui bien qu'elles ne soient que du second ordre, ont cela de particulier qu'elles ont un ressort d'où relèvent des villes du troisième ordre, & plusieurs forts ou places de guerre, telles que sont les suivantes.

Tong tchouen tcheou, dont le pays est arrosé de plusieurs rivières qui le fertilisent ; l'air y est très sain, les plaines & les montagnes y sont bien cultivées ; la terre y produit quantité de cannes dont on tire le meilleur sucre ; on y voit grand nombre de bourgades très peuplées.

Kia ting tcheou, dont le territoire arrosé de plusieurs rivières, fournit beaucoup de riz ; l'on y trouve le musc en abondance.

Ya tcheou qui est la plus voisine du Thibet, & qui commande à plusieurs forts bâtis sur la frontière de cette province.

@

Lys ou Stades Chinois.
Lieues communes de France.
HOU QUANG
KIANG-SI
FO KIEN
QUANG-SI
TONG KING
NAN HAI
ISLE DE HAINAN
MER DU SUD
PROVINCE DE QUANG-TONG

Douzième province de l'empire de la Chine

QUANG TONG

@

C'est la plus considérable des provinces méridionales de la Chine. p.221 La province de Fo kien la borne au nord-est ; celle de Kiang si au septentrion ; celle de Quang si & le royaume de Tong king au couchant ; tout le reste est environné de la mer, où l'on trouve quantité de ports commodes. On la divise en dix contrées, qui contiennent dix villes du premier ordre, & quatre-vingt-quatre villes tant du second que du troisième ordre, sans y comprendre plusieurs forts ou places de guerre, la ville de Macao & l'île de Sancian dont je dirai un mot, parce que l'une & l'autre sont devenues célèbres en Europe.

Le pays est partie plat, partie montagneux, les campagnes sont si fertiles, qu'elles produisent du grain deux fois chaque année. Tout ce qui peut contribuer aux délices de la vie, s'y trouve en abondance. Elle fournit de l'or, des pierres précieuses, de la soie, des perles, de l'étain, du vif argent, du sucre, du cuivre, du fer, de l'acier, du salpêtre, de l'ébène, du bois d'aigle, & plusieurs sortes de bois de senteur.

La terre y produit toutes sortes de fruits, des grenades, des raisins, des poires, des prunes, des châtaignes, & des pêches ; mais ces fruits ont de la peine à mûrir, on en peut faire cependant d'assez bonnes confitures. Elle en produit d'autres qui sont excellents ; tels sont les bananes, les ananas, les li tchi, les long yuen, les orangers, & les citrons de toutes les sortes. Une espèce particulière de citron croît sur des arbres aussi épineux que le sont les citronniers, mais beaucoup plus grands : la fleur en est blanche, & répand une odeur exquise ; on en tire par distillation une eau très agréable ; son fruit est presque aussi gros que la tête d'un homme, sa peau ressemble assez à celle des autres oranges, mais la chair est ou rougeâtre, ou blanche, & a un goût aigre-doux.

Il y croît un autre fruit, le plus gros qui se voie, lequel est attaché non pas aux branches de l'arbre, mais au tronc ; son écorce est très dure ; il y a au-dedans quantité de petites loges qui contiennent une chair jaune, fort douce & fort agréable, lorsque le fruit est mûr.

Sur les côtes de la mer on y pêche des poissons de toutes les espèces, des p.222 huîtres, des écrevisses, des crabes de très bon goût, & des tortues extraordinairement grosses. Les Chinois font de leurs écailles une infinité de jolis ouvrages. On y trouve encore quantité de paons sauvages & domestiques, qu'on transporte dans les autres provinces.

Il y a une multitude prodigieuse de canards domestiques, que ces peuples nourrissent avec industrie : ils font éclore leurs œufs dans un four ou dans du fumier ; ils les mettent sur de petits bateaux, & en mènent de grandes bandes, pour paître sur les bords de la mer, quand elle est basse, où ils trouvent des huîtres, des coquillages, & plusieurs insectes de mer. Quantité de bateaux y vont ensemble, & par conséquent plusieurs bandes de ces canards se trouvent mêlés sur le rivage. Dès qu'on frappe sur un bassin, chaque bande retourne sur son bateau, comme les pigeons se rendent à leur colombier.

Ce qu'il y a encore de rare dans cette province, c'est l'arbre que les Portugais ont appelé bois de fer : en effet il ressemble au fer par sa couleur, par sa dureté, & par sa pesanteur, qui ne lui permet pas de flotter sur l'eau.

On y voit aussi un autre bois particulier, qu'ils ont nommé bois de rose, dont les ouvriers chinois font des tables, des chaises, & d'autres ameublements : il est d'un noir tirant sur le rouge, marqué de veines & peint naturellement.

Sur les côtes, & dans un lac de l'île de Hai nan, on prend des cancres, lesquels, à ce qu'on assure, dès qu'ils sont tirés de l'eau, s'endurcissent comme les pierres les plus dures : c'est, dit-on, un bon remède contre les fièvres chaudes.

Il croît encore sur les montagnes une quantité prodigieuse d'un osier

admirable, qui n'est pas plus gros que le doigt : il rampe à terre, & pousse des scions fort longs, qui ressemblent à des cordes entortillées. Le passage en est tellement embarrassé, que les cerfs mêmes ne sauraient s'en tirer.

Cet osier est très souple & ne se rompt pas aisément ; on en fait des cables & des cordages de navire ; on les sépare en des filets fort déliés, dont on fait des corbeilles, des paniers, des claies, des sièges, & des nattes fort commodes, sur lesquelles la plupart des Chinois couchent en été, parce qu'elles sont fraîches.

Les peuples de cette province sont très industrieux, & quoiqu'ils soient peu inventifs, ils sont très adroits à imiter tous les ouvrages qu'ils voient. Quand on leur montre quelque nouvel ouvrage venu d'Europe, ils le font aussitôt, & dans une grande perfection.

Comme la province de Quang tong est maritime, & la plus éloignée de la cour, son gouvernement est un des plus considérables de l'empire. Celui qui en est le tsong tou l'est aussi de la province de Quang si ; & c'est pour cette raison qu'il réside à Tchao king qui en est plus voisine, afin d'être plus à portée d'y donner ses ordres.

Première ville et capitale de la province. **QUANG TCHEOU FOU**

p.223 La ville que les Chinois nomment Quang tcheou, est celle que les Européens appellent Canton. C'est une des plus peuplées & des plus opulentes de la Chine : peut-être tient-elle le premier rang, depuis qu'à son commerce avec les royaumes voisins, elle a joint celui de l'Europe. Elle est d'ailleurs bâtie sur une des plus belles rivières de l'empire, qu'on a raison de nommer Ta ho, surtout à Canton, parce que venant de la province de Quang si, elle en rencontre une autre assez profonde pour porter d'assez grands vaisseaux depuis la mer jusqu'auprès de la ville, & que ce grand fleuve, par les canaux qu'il remplit d'eau, aboutit à diverses provinces.

Son embouchure est large, & plus terrible par son nom, Hou men c'est-à-dire, porte du tigre, que par ses forts, qui n'ont été construits que pour

arrêter les pirates chinois. Ses bords, les campagnes voisines, les collines mêmes y sont bien cultivées, & pleines de riz ou d'arbres toujours verts.

La grande quantité d'argent qu'on y apporte des pays les plus éloignés, y attire les marchands de toutes les provinces, de sorte qu'on trouve dans ce port presque tout ce qu'il y a de curieux & de rare dans tout l'empire. Les habitants d'ailleurs sont fort laborieux, très adroits, & surtout extrêmement habiles à imiter les ouvrages qu'on leur montre, à exécuter proprement les dessins qu'on leur donne, & à embellir les ouvrages, lesquels pour la plupart ne sont pas fort estimés à Peking, ni d'un grand prix, parce que les ouvriers de Peking ne les trouvent pas assez solides, ni assez exactement travaillés, soit que la matière y soit épargnée, ou mal choisie, soit que le travail y soit négligé dans ce qui ne paraît pas au dehors.

Néanmoins les étoffes de soie, nommées cha, qu'on fait à Canton, sont estimées à Peking comme les meilleures en ce genre, & surtout celles qui sont semées de fleurs, percées à jour comme des dentelles dont l'usage est fort commun pendant l'été, parce qu'elles sont à bon marché, & d'une propreté achevée.

Les ouvriers de la ville, dont le nombre est presque incroyable, ne suffisent pourtant pas pour le commerce qui s'y fait : on a établi une si grande quantité de manufactures à Fo chan, que ce bourg est devenu célèbre dans toute la province.

Fo chan n'est qu'à quatre lieues de Canton : dans le temps des troubles, dont cette grande ville fut agitée, le trafic se transporta dans cette bourgade, qui a au moins trois lieues de circuit, qui est d'un très grand abord, & qui ne p.224 cède en rien à Canton ni pour les richesses, ni pour la multitude de ses habitants, qu'on dit cependant être de plus d'un million d'âmes.

C'est à Canton que réside le viceroi ; le ressort de cette capitale comprend dix-sept villes, dont une est du second ordre, & les seize autres du troisième.

Il n'y a guère de spectacle plus charmant que celui qui se présente à la

vue, lorsqu'on entre dans la rivière qui conduit à cette belle ville : tout est varié, tout est riant ; ce sont des prairies à perte de vue d'un vert exquis, ce sont des bocages ou de petits coteaux qui vont en amphithéâtre, & sur lesquels on monte par des degrés de verdure faits à la main ; tantôt on voit des rochers couverts de mousse, tantôt des villages qu'on découvre entre de petits bois ; ce sont quelquefois des canaux qui forment des îles, ou qui se perdant dans les terres, laissent voir des rivages d'une beauté vive & naturelle : tout ce paysage est enchanté.

On entre ensuite dans une grande ville, qui est comme composé de trois villes différentes, séparées par de belles & hautes murailles, mais tellement jointes, que la même porte sert pour sortir de l'une, & rentrer dans l'autre : le tout forme une figure à peu près carrée.

Le circuit ne le cède pas beaucoup à celui de Paris : ceux qui sont éloignés du centre, marchent quelquefois une heure entière en chaise

pour faire une visite : il n'y a cependant ni vides, ni jardins fort spacieux : on y voit seulement d'assez belles places, qui ont leur agrément.

Les rues sont longues, droites, pavées de pierres de taille fort dures, & assez étroites, à la réserve de quelques-unes plus larges, où l'on trouve de distance en distance des arcs de triomphes : il y en a de couvertes, où sont les plus belles boutiques. Les maisons n'y sont rien moins que magnifiques : elles sont presque toutes des rez de chaussée, bâties de terre avec des accompagnements de briques, & couvertes de tuiles.

Dans les rues tout est boutique, & il y règne une grande propreté. Les honnêtes gens se sont porter en chaise ; le peuple remplit les rues, surtout les portefaix, la plupart nus pieds & jambes nues, & même nue tête, ou avec un chapeau de paille d'une vaste circonférence, & d'une figure assez bizarre, pour se garantir de la pluie, ou des ardeurs du soleil. On trouve presque tous ces pauvres gens chargés de quelque fardeau ; car il n'y a point d'autre commodité pour voiturer ce qui se vend & ce qui s'achète, que les épaules des hommes.

Si les maisons des particuliers n'ont rien de remarquable que leur propreté, on ne laisse pas d'y voir d'assez beaux édifices. Les temples d'idoles, environnés de cellules de bonzes, ont quelque chose de singulier. La salle de Confucius, aussi bien que l'académie où les lettrés s'assemblent, pour faire leurs compositions, sont des morceaux curieux.

Les ya men ou palais des mandarins ont aussi leur beauté & leur grandeur, avec différence néanmoins de ce qu'en ce genre on appelle grand & beau en Europe.

La rivière est chargée, le long des deux rivages, d'une quantité prodigieuse de barques à rangs multipliés, qui sont les seules habitations d'un peuple infini, & qui sont une espèce de ville flottante : ces barques se touchent & forment des rues ; chaque barque loge toute une famille, & a, de même que les maisons, des compartiments pour tous les usages du ménage. Le petit peuple qui habite ces barques, sort

dès le grand matin pour aller pêcher, ou travailler au riz, qu'on sème & qu'on recueille deux fois l'année.

A compter tout ce qui compose la ville de Canton, on prétend, comme je p.225 viens de le dire, qu'il y a au moins un million d'âmes : ce qui rend la chose croyable, c'est l'étendue de la ville, & la grande affluence du peuple, qui remplit sans cesse les rues, où il ne paraît presque jamais aucune femme.

Au bout de chaque rue se trouve une barrière, qui se ferme tous les soirs un peu plus tard que les portes de la ville. Ainsi il faut que chacun se retire en son quartier, aussitôt que le jour commence à manquer ; cette police de la Chine prévient bien des désordres, & il arrive que pendant la nuit tout est aussi tranquille dans les plus grandes villes, que s'il n'y avait qu'une seule famille.

Seconde ville. **CHAO TCHEOU FOU**

C'est une ville située entre deux rivières navigables, qui se joignent à l'endroit où elle est bâtie, l'une qui vient de la ville de Nan hiong, & l'autre qui coule de la province de Hou quang. Le bord d'une de ces rivières, qui est au couchant, est joint à la ville par un pont de bateaux, & est fort habité. Tout ce pays, qui est semé de bourgades, est très fertile en riz, en herbages, en fruits, en bétail, & en poissons : mais l'air n'y est pas sain, & souvent depuis la mi-octobre jusqu'au mois de décembre, il y règne des maladies, qui enlèvent quelquefois un grand nombre de ses habitants. Elle a dans sa dépendance six villes du troisième ordre. Près d'une de ces villes il croît des roseaux noirs, dont on fait diverses sortes d'instruments, qu'on croirait être d'ébène.

A une lieue de Chao tcheou est un célèbre monastère de bonzes, qui étaient autrefois, à ce qu'on assure, au nombre de mille. On ne peut rien voir de plus agréable que sa situation. Du milieu de la grande montagne, nommée Nan hoa, où il est placé, on découvre un agréable désert, qui s'étend dans une vaste plaine, toute environnée de collines, sur la cime desquelles on a planté au cordeau des arbres fruitiers, & d'espace en espace des bocages d'un plan toujours vert. Toute la

contrée d'alentour appartient à ce monastère, dont on fait monter l'origine jusqu'à huit & neuf cents ans. Le démon, qui est le singe des œuvres de Dieu, a ses pénitents, comme il a ses vierges & ses martyrs ; on prétend que le fondateur de ce monastère, dont le corps y est révéré, passa sa vie dans la plus affreuse austérité, & qu'un chaîne de fer qu'il portait, lui ayant pourri la chair, & s'y étant engendré des vers, il avait tant de soin de ménager ses souffrances, qu'il ramassait ces vers à mesure qu'ils tombaient de son corps, & les remettait en leur place, disant qu'il y avait encore de quoi ronger.

Les bonzes ses successeurs suivent mal ses exemples, car quoiqu'ils fassent profession de chasteté, on dit qu'ils s'abandonnent à toutes sortes de débauches. Autrefois le peuple qui allait chez eux en pèlerinage, se plaignait fort de leurs vols & de leurs brigandages mais à présent on y a mis ordre.

Troisième ville. **NAN HIONG FOU**

p.226 C'est une grosse ville très marchande, & un des plus grands abords de l'empire : elle est située au pied d'une montagne, qui sépare la province de Quang tong de celle de Kiang si. Il en sort deux grosses rivières, dont l'une a son cours vers le midi, & l'autre vers le septentrion ; celle-ci se partage tellement en diverses branches, qu'elle ne perd rien de ses eaux, parce qu'elle s'enfle continuellement des chutes d'eau qui viennent des montagnes. Cette ville n'a sous sa juridiction que deux villes du troisième ordre.

Entre Nan hiong, qui est la dernière ville de la province de Quang tong & Nan ngan, qui est la première de la province de Kiang si, se trouve une grande montagne nommée Mei lin, sur laquelle on fait un chemin assez extraordinaire. Le chemin qu'on fait d'une ville à l'autre, est d'environ dix lieues ; celui qu'on fait sur la montagne, est d'un peu plus d'une lieue ; il est bordé de précipices, mais comme il est assez large, on n'apprend point qu'il y soit arrivé aucun accident.

Du haut de la montagne la vue s'étend fort loin dans l'une & l'autre province : on y voit une espèce de temple bâti en l'honneur & à la

mémoire du mandarin, qui a fait faire ce chemin admirable, & le plus célèbre de la Chine, parce que c'est le passage de tout ce qui vient de l'orient & du midi, ce qui le rend si fréquenté presque en tout temps, que les rues des grandes villes ne le sont guère davantage. Les marchands de diverses provinces y ont fait ériger tout récemment à leurs frais un monument de pierre, sur lequel ils ont fait graver l'éloge du viceroi qui avait soin des douanes de la province de Quang tong, & qui en fit diminuer considérablement les droits.

Quatrième ville. **HOEI TCHEOU FOU**

p.227 Cette ville est presque environnée d'eau, & dans un pays dont les terres sont les meilleures de toute la province, & fertilisées par quantité de sources d'eau vive. Elle a dans son district onze villes, dont une est du second ordre, & les dix autres du troisième.

Tout ce pays qui est voisin de la mer, abonde en poissons, en huîtres, en écrevisses, & en certains cancres ou crabes qui sont d'un fort bon goût ; on y trouve aussi des tortues d'une grosseur extraordinaire, & les ouvriers chinois font de leurs écailles toutes sortes de jolis ouvrages.

On y voit deux ponts remarquables ; l'un qui est de quarante arches, & qui joint à l'orient les bords des deux rivières qui s'y assemblent. L'autre est au couchant sur un petit lac qui baigne les murs de la ville. Ce lac qui n'a qu'une lieue de circuit, est revêtu tout autour d'une digue de pierre. Le rivage est embelli de jardins, & de grands arbres qu'on y a plantés : deux îles qui sont dans ce lac, & où l'on a bâti des maisons de plaisance, communiquent l'une à l'autre par un beau pont qui y a été construit.

C'est dans une montagne de ce district, qu'on trouve des papillons singuliers par leur beauté & par leur grosseur, qui s'envoient à la cour, & qui s'emploient à certains ornements qu'on fait au palais. J'en ai fait la description ailleurs.

Cinquième ville. **TCHAO TCHEOU FOU**

C'est presque à l'embouchure de la rivière Han kiang, que cette ville est située : elle reçoit le flux & le reflux de la mer jusque sous ses murailles. Elle a au levant un pont magnifique qui est très long & également large. Son district contient onze villes du troisième ordre.

Tout ce pays n'est séparé de la province de Fo kien que par des montagnes, & il est si bien arrosé, que la terre y est partout très fertile, excepté dans quelques endroits ou le sol est pierreux & incapable de culture.

Sixième ville. **TCHAO KING FOU**

p.228 C'est dans cette ville, qui au sentiment des connaisseurs, est la mieux bâtie, & la plus belle de la province, que réside le tsong tou des deux provinces de Quang tong & de Quang si ; elle est située sur la rivière Ta ho ; vers l'orient on voit sur ses bords une belle tour à neuf étages. Le port est fort spacieux, au confluent de trois rivières ou grands canaux, dont l'un conduit à Canton. Ce canal est si resserré entre des montagnes, que dans le temps des pluies, il cause quelquefois le débordement de la rivière.

De Tchao king jusqu'à Canton, on ne voit des deux côtés de la rivière que de gros villages, & ils sont si près les uns des autres, qu'on les prendrait pour un seul village ; on en laisse surtout un à gauche d'une longueur extraordinaire. On y compte près de deux cents maisons qu'on prendrait pour des tours carrées, & qui servent d'asile aux habitants & à leurs effets, dans des temps de révoltes, ou dans des irruptions subites de voleurs. On passe ensuite au bout du village de Fo chan où l'on compte un million d'âmes.

Il y a sur la rivière seule plus de cinq mille barques, qui sont aussi longues que nos médiocres vaisseaux, & chaque barque loge une famille entière, sans compter une infinité de bateaux de pêcheurs, & de canots qui servent à passer d'un bord à l'autre, car sur ces grandes rivières il n'y a point de ponts.

On trouve dans ce pays quantité de paons sauvages & apprivoisés, qu'on voit rarement dans les autres provinces, à moins qu'on ne les y transporte. On trouve aussi quantité de bois d'aigle, & de ce bois marqué de veines & peint naturellement, que les Portugais ont nommé pao de rosa ou bois de rôle, dont les ouvriers chinois font différents meubles qui méritent d'être recherchés. Les montagnes fournissent aussi de grands arbres qu'ils ont nommés bois de fer, à cause de sa dureté & de sa pesanteur.

Tchao king compte sous sa juridiction une ville du second ordre, & cinq du troisième.

Septième ville. **KAO TCHEOU FOU**

p.229 Le flux & le reflux de la mer monte jusqu'à cette ville, de sorte que les sommes chinoises peuvent y entrer, & c'est avec la fertilité des terres, ce qui y répand l'abondance. Elle a dans son ressort une ville du second ordre, & cinq du troisième.

Tout ce district est entouré en partie de la mer, & en partie de montagnes, qui sont comme autant de murailles dont elle est enfermée. On y trouve quantité de paons & d'excellents oiseaux de proie ; on en tire des pierres qui approchent du marbre, & qui représentent naturellement des eaux, des montagnes, & des paysages ; on les taille en espèce de feuilles, & on en fait des tables & d'autres meubles curieux.

On pêche dans cette mer une sorte de cancres assez semblables aux cancres ordinaires : ce qu'ils ont de singulier, c'est qu'étant hors de l'eau ils se pétrissent sans perdre leur forme naturelle. C'est selon les médecins chinois un excellent remède pour guérir des fièvres chaudes.

Huitième ville. **LIEN TCHEOU FOU**

Cette ville est située près de la mer qui y forme un port fort commode pour les sommes & les barques : son ressort est peu étendu : il ne comprend qu'une ville du second ordre, & deux du troisième.

Ce pays confine avec le royaume de Tong king dont il est séparé par des montagnes inaccessibles. On y trouve beaucoup de paons, on y pêche des perles, & on y travaille à plusieurs jolis ouvrages d'écaille de tortue.

Neuvième ville. **LOUI TCHEOU FOU**

p.230 Le terroir où est située cette ville est des plus agréables, & le plus abondant de toutes les villes occidentales de cette province ; il est presque environné de la mer, & n'est séparé de l'île de Hai nan que par un petit détroit où l'on dit qu'on pêchait autrefois des perles.

Il y a quantité de bourgades dont les habitants ne s'occupent que de la pêche qui les fait subsister : car les côtes fournissent quantité de poissons de toutes les sortes ; il y croît partout de ces osiers rampants, qui traînent de longs scions semblables à une corde entortillée, dont les Chinois font une infinité de jolis ouvrages. Cette ville n'a sous sa juridiction que trois villes du troisième ordre.

Dixième ville et capitale de l'île de Hai Nan. **KIUN TCHEOU FOU**

Hai nan signifie midi de la mer : c'est une grande île qui a au septentrion la province de Quang si, que l'on voit distinctement dans un temps serein ; au midi le canal que forme le banc Paracel avec la côte orientale de la Cochinchine ; à l'occident une partie de ce même royaume, & une partie du Tong king ; & à l'orient la mer de la Chine.

La plus grande étendue de l'île de Hai nan, est de l'orient à l'occident : elle est d'environ soixante à soixante-dix lieues ; celle du septentrion au midi, de p.231 quarante à cinquante. Ainsi cette île a à peu près cent soixante lieues de circuit.

Le terrain de la partie du nord ne forme, pour ainsi dire, qu'une plaine depuis la côte jusqu'à quinze lieues d'enfoncement. Celui du sud au contraire, de même que celui de l'est, sont couverts de très hautes montagnes.

Ce n'est qu'entre ces montagnes & celles qui occupent le centre de

l'île, qu'on trouve des campagnes cultivées, & ces plaines, quoiqu'une très petite portion de l'île, sont encore incultes en plusieurs endroits, & remplies de sables.

Cependant la grande quantité de rivières, & les pluies que donnent les changements des saisons, rendent les campagnes de riz assez fertiles, & la récolte que l'on fait souvent deux fois l'année, suffit aux besoins d'un peuple assez nombreux.

Le climat de la partie méridionale est fort malsain : les eaux surtout, à ce qu'assurent les Chinois, y sont pernicieuses, & ils ont la précaution de faire bouillir le matin toute celle qu'ils doivent consommer pendant la journée.

L'île est du ressort de la province de Quang tong : Kiun tcheou fou sa capitale est située sur un promontoire, & les vaisseaux viennent mouiller jusque sous ses murs. Deux sortes de mandarins y commandent, comme dans les autres parties de la Chine : c'est-à-dire, des mandarins de lettres, & des mandarins d'armes, ou officiers de guerre. Trois villes du second ordre, & dix autres villes du troisième sont soumises à sa juridiction. Ces villes sont presque toutes sur le rivage.

La plus grande partie de l'île obéit à l'empereur de la Chine. Il n'y a que le pays du milieu nommé Li mou chan, ou Tchi chan, qui est indépendant. Il est habité par des peuples libres qui n'ont pas encore été conquis, & qui ne reconnaissent point l'autorité des mandarins. Obligés d'abandonner aux Chinois leurs plaines & leurs campagnes, ils se sont fait une retraite dans les montagnes du centre de l'île, où ils sont à couvert de toute insulte de la part de leurs conquérants.

Ces peuples ne laissaient pas d'avoir autrefois avec les Chinois une correspondance ouverte : ils exposaient deux fois par an l'or qu'ils avaient tiré de leurs mines, & leur bois d'aigle & de calamba si estimé de tous les orientaux. Un député allait examiner sur la frontière les toiles & les denrées des Chinois ; & les principaux de ceux-ci se rendaient à l'étalage préparé dans les montagnes. On convenait des prix, & après que les marchandises des Chinois y avaient été

transportées, on leur remettait fidèlement les choses dont on était convenu. Les Chinois faisaient dans cet échange des profits immenses, dont les gouverneurs tiraient la meilleure partie.

L'empereur Cang hi informé de la quantité prodigieuse d'or, que ce commerce donnait à ses mandarins, eut plus d'un motif de défendre sous peine de mort à tous ses sujets, d'avoir communication avec ces peuples. Cependant quelques émissaires secrets des gouverneurs voisins, trouvent encore le moyen de pénétrer chez eux, mais ce qu'on en tire depuis trente ans par ce commerce caché, n'est rien en comparaison de ce qu'on en tirait autrefois.

Ces insulaires ne paraissent donc presque plus, à moins que le caprice ou le souvenir de leur ancienne liberté, ne les porte a faire irruption dans les villages voisins des Chinois. Ils ont quelquefois tenté d'en surprendre, mais ils sont si mal disciplinés & si peu courageux, que cinquante Chinois, quoiqu'assez mauvais soldats, en feront fuir mille : c'est assez qu'ils se montrent pour les mettre en déroute.

Il y a cependant de ces insulaires, qui plus dociles, se sont rendus tributaires des Chinois, auxquels on a laissé des p.232 villages entiers dans les plaines, parce qu'ils n'ont nulle communication avec ceux des montagnes.

Plusieurs autres servent les Chinois, gardent leurs troupeaux, labourent leurs terres, & sont sujets aux corvées communes ordonnées par les gouverneurs des différents lieux. On les voit répandus dans les campagnes de la partie orientale & méridionale de l'île. Généralement parlant ils sont très difformes, d'une taille fort petite, & d'une couleur rougeâtre.

Les hommes & les femmes portent leurs cheveux passés dans un anneau sur le front, & par dessus un petit chapeau de paille, ou de rotin, d'où pendent deux cordons qu'ils nouent sous le menton.

Leur vêtement consiste dans un morceau de toile de coton noir, ou de bleu foncé, qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux : les femmes sont vêtues d'une espèce de chemisette de la même étoffe, & se distinguent encore par des raies bleues qu'elles se font avec de

l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas du visage. Les uns & les autres portent des boucles d'oreilles d'or & d'argent, faites en forme de poire, & très bien travaillées. Leurs armes sont l'arc & la flèche, dont ils ne se servent pas avec beaucoup d'adresse, & une espèce de coutelas qu'ils portent dans un petit panier attaché derrière eux à la ceinture. C'est le seul instrument qui leur sert à faire leurs ouvrages de charpente, & à couper les bois & les broussailles, lorsqu'ils traversent les forêts.

Outre les mines d'or qui sont dans le centre de l'île, il y a encore dans la partie du nord, des mines d'azur que l'on porte à Canton & dont l'on peint toute la porcelaine bleue. Les plus beaux bois pour l'odeur & pour la sculpture se tirent des montagnes de Hai nan. L'empereur régnant en fait transporter jusqu'à Peking avec des frais immenses, pour un palais qu'il destine à sa sépulture.

Le plus précieux de ces bois, après le bois d'aigle, est le Hoa li, nommé par les Européens, bois de rose ou de violette, à cause de son odeur. Il y a aussi un bois jaune très beau & incorruptible, dont les colonnes, d'une certaine grosseur, sont sans prix, & réservées de même que le Hoa li, au service de l'empereur.

Cette île, outre tous les fruits qui se trouvent à la Chine, produit encore beaucoup de sucre, de tabac, & de coton. L'indigo y est commun. Si l'on y joint la récolte des noix d'arecquier, la coupe des rotins, la pêche des différents poissons qu'on prend sur les côtes, & que l'on fait sécher & saler pour le transport, on ne sera point surpris que le commerce de Canton y amène chaque année vingt ou trente jonques assez grandes & l'on ne fera point de difficulté de mettre Hai nan par sa situation, par sa grandeur, & par ses richesses, au rang des îles les plus considérables de l'Asie.

C'est dans le nord de cette île que viennent aborder presque toutes les barques de Canton. Le port est formé par une rivière assez large, dont l'entrée est défendue par deux petites forteresses ; des vaisseaux, autrement construits que ceux des Chinois, auraient peine à y entrer ; il n'y a que dix à douze pieds d'eau ; le commerce y attire tous les marchands de l'île, qui n'ont que des commissionnaires dans les autres

quartiers. C'est environ à deux lieues de ce port qu'est la capitale, qui n'en est séparée que par une grande plaine couverte de plusieurs beaux sépulcres chinois, parmi lesquels on voit une croix élevée sur le tombeau d'un jésuite italien, le premier missionnaire qui ait passé dans cette île.

Dans le sud de l'île, où des vaisseaux de la compagnie ont relâché, on trouve une grande baie, dans p.233 l'enfoncement de laquelle est un des meilleurs ports qui se puisse rencontrer. On mouille à vingt pieds d'eau & à une portée de pistolet du rivage ; six vaisseaux peuvent y passer les deux moussons dans l'abri le plus assuré.

On trouve sur les rivages de ce port des plantes maritimes, & des madrépores de toute espèce ; on y voit aussi quelques arbres qui donnent le sang de dragon, & plusieurs autres de différentes sortes, qui distillent par l'incision un jus blanc, lequel en durcissant prend une couleur rougeâtre, & dont la consistance formée, n'a aucun rapport parfait avec les gommes, ou avec les résines. Cette matière jetée dans une cassolette, brûle lentement, & répand une odeur moins forte & plus agréable que celle de l'encens.

On voit parmi les rochers, à une médiocre profondeur d'eau, de petits poissons bleus, qui ressemblent bien mieux au dauphin, que la dorade. Les Chinois en font plus de cas que des poissons dorés de leurs rivières, qu'ils conservent avec tant de soin dans leurs maisons. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ces petits poissons bleus ne vivent que peu de jours, quand on borne leur élément.

On a publié dans des relations, qu'un lac de cette île avait la vertu de pétrifier tout ce qu'on y jetait. Sans nier ce fait, on en pourrait douter, parce que ces insulaires n'en ont aucune connaissance. Ce qu'il y a de vrai, & qui aura pu donner lieu à cette opinion, c'est que rien n'est plus commun à Canton que ces fausses pétrifications, que les Chinois savent parfaitement imiter.

On a débité de même que nulle part ailleurs on ne trouvait tant de perles que sur les rivages de l'île du côté du septentrion. Si cela a été vrai autrefois, il faut que la côte en soit maintenant entièrement

dépeuplée : car on n'y en trouve plus. On en pêche de très petites sur les côtes de la province de Quang si, qui sont très chères. C'est des Indes qu'il s'en transporte à la Chine.

Parmi les animaux que l'île produit, on y voit une espèce curieuse de grands singes noirs, dont la physionomie approche assez de la figure humaine, tant ils ont les traits bien marqués, mais cette espèce est rare : il y en a de gris, qui sont fort laids & fort communs.

Le gibier y abonde, & l'on y peut chasser de toutes les manières. Les perdrix, les cailles, & les lièvres ne valent pas ceux d'Europe ; mais les bécassines, les sarcelles, & tous les oiseaux de rivière sont très bons. Il y a une poule de bois, qui est d'un goût exquis, l'on a en abondance les tourterelles, & deux espèces de ramiers. Les cerfs, de même que les cochons marins, qui sont une espèce de sangliers, y sont fort communs.

On y voit aussi plusieurs oiseaux curieux, tels que sont des corbeaux avec une cravate blanche, des étourneaux qui portent sur le bec une petite lunette, des merles d'un bleu foncé, qui ont deux oreilles jaunes, élevées d'un demi pouce, qui parlent & qui sifflent parfaitement bien ; de petits oiseaux de la grosseur d'une fauvette, qui sont du plus beau rouge qu'on puisse voir, & d'autres, dont le plumage est d'un jaune doré, qui a beaucoup d'éclat. Ces deux espèces d'oiseaux, quoique différentes, se trouvent toujours ensemble.

Il faut que les reptiles n'y soient pas dangereux, vu la confiance avec laquelle ces insulaires marchent jour & nuit dans les plaines, & au milieu des bois épais, sans armes, & presque toujours nus pieds. Il y a cependant des serpents & des couleuvres d'une prodigieuse grandeur mais comme ils sont fort timides, le simple mouvement, ou le moindre cri, les écarte bien loin.

p.234 Ce port dont les Portugais sont en possession depuis plus d'un siècle, est célèbre par le grand commerce qu'ils y faisaient, lorsqu'ils étaient les maîtres d'une partie considérable des Indes. Ils y ont une forteresse avec une très petite garnison, parce qu'ils ne sont pas en état d'y entretenir beaucoup de troupes.

PORT DE MACAO

La ville est bâtie dans une petite péninsule, ou si l'on veut, dans une petite île, parce qu'elle est séparée de la terre par une rivière, que le flux & le reflux grossit. Cette langue de terre ne tient au reste de l'île que par une gorge fort étroite, où l'on a bâti une muraille de séparation.

Quand on mouille au dehors, on ne voit de tous côtés que des îles,

qui font un grand cercle, & l'on ne découvre que deux ou trois forteresses sur des hauteurs, & quelques maisons qui sont à un bout de la ville, on dirait même que les maisons & les forteresses tiennent à une terre fort élevée, qui borne la vue de ce côté-là. Mais entre cette terre, qui fait une île assez grande, & Macao il y a un port sûr & commode, & la ville s'étend par dedans le long de ce rivage.

Les maisons sont construites à l'européenne, mais un peu basses : Les Chinois y sont en plus grand nombre que les Portugais : ceux-ci sont presque tous métis & nés dans les Indes, ou à Macao. Comme ils ne sont pas fort riches, les Chinois en font peu de cas. Les fortifications de Macao sont assez bonnes, le terrain fort avantageux, & il y a beaucoup de canon, mais la garnison est mal entretenue, & comme les Chinois fournissent à tous ses besoins, ils n'ont pas de peine à être les maîtres.

Il y a dans la place un gouverneur portugais, & un mandarin chinois, dont tout le pays dépend. Son palais est au milieu de la ville : quand il veut quelque chose, c'est aux Portugais d'obéir, surtout dans les affaires où les Chinois ont quelque intérêt.

Voici ce qui procura cet établissement aux Portugais. Pendant les années de Hong tchi, les Européens venaient faire leur commerce dans la ville de Canton ou dans celle de Ning po de la province de Tche kiang, jusqu'à ce que durant les années de Kia tsing un pirate nommé Tchang si lao qui rôdait sur les mers de Canton, s'empara de Macao & assiégea la capitale de la province. Les mandarins appelèrent à leur secours les Européens, qui étaient sur les vaisseaux marchands : ceux-ci firent lever le siège, & poursuivirent le pirate jusqu'à Macao, où ils le tuèrent. Le tsong tou ayant fait savoir à l'empereur le détail de cette victoire, ce prince publia un édit, par lequel il accordait Macao à ces marchands d'Europe, afin qu'ils pussent s'y établir.

Île de CHANG TCHUEN CHAN, ou de SAN CIAN

La mort de S. François Xavier apôtre des Indes, arrivée dans cette île ,& son sépulcre, qu'on y voit encore, l'ont rendu célèbre. Ce tombeau est placé sur une colline qui est au pied d'une montagne. A

côté du tombeau est une petite plaine couverte de bois d'un côté, & de l'autre ornée de plusieurs jardins.

L'île n'est pas déserte, comme on l'a publié ; il y a cinq villages, dont les habitants sont de pauvres pêcheurs : ils sèment un peu de riz pour leur subsistance, du reste ils vivent de la pêche.

La chapelle que les jésuites portugais y firent bâtir il y a trente ans, est assez jolie ; elle n'est que de plâtre, mais les Chinois y ont répandu du vernis rouge & bleu, qui rend ce monument assez propre.

@

PROVINCE DE QUANGSI
KOEI TCHEOU
Peuples
YUN NAN
HOU QUANG
QUANG TONG
Lis ou Stades Chinois.
Lieues Françoises

Treizième province de l'empire de la Chine

QUANG SI

@

p.235 Cette province est située entre les provinces de Quang tong, de Hou quang, de Koei tcheou, d'Yun nan & le royaume de Tong king. Elle contient douze villes du premier ordre, & quatre-vingt autres villes, tant du second, que du troisième ordre. Elle produit du riz en si grande abondance, qu'elle en fournit pendant six mois à la province de Quang tong, qui, sans ce secours, n'aurait pas de quoi faire subsister le grand nombre de ses habitants.

Cependant elle n'est point comparable à la plupart des autres provinces, ni pour la grandeur, ni pour la beauté, ni pour le commerce. Bien qu'elle soit arrosée de plusieurs grosses rivières, elle n'est bien cultivée que dans les endroits qui approchent de l'orient & du midi, où le pays est plat, & où l'air est plus doux. C'est presque partout ailleurs, & principalement vers le septentrion, un terroir rempli de montagnes couvertes d'épaisses forêts.

Il y a dans cette province des mines de toutes sortes de métaux, & surtout d'or & d'argent, mais dont la politique chinoise a toujours défendu l'ouverture, de crainte qu'elle ne devînt une occasion de troubles. On savait depuis longtemps, que dans une chaîne de montagnes, il se trouvait tout à la fois des mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre, & de plomb. Il y a quelques années qu'un gouverneur d'une ville du premier ordre, dans le district duquel sont ces mines, présenta un mémorial à l'empereur, où il entrait dans le détail des précautions qui se pouvaient prendre, pour parer aux inconvénients qu'on avait à craindre dans l'ouverture de ces mines. Il marquait entre autres choses, que les gens du territoire s'offraient à les ouvrir à leurs frais, que nul ne serait admis pour ce travail, soit de la province, soit des provinces voisines, qui n'eût une patente de son mandarin, & qui ne donnât quatre personnes qui répondissent de sa conduite.

L'empereur renvoya ce mémorial au Hou pou, qui est la Cour des finances, pour l'examiner. Cette Cour souveraine après avoir délibéré, approuva ce qui était contenu dans le mémorial, à condition que, suivant ce qui s'est pratiqué d'autres fois en pareille occasion, p.236 on donnerait quarante pour cent à l'empereur, & cinq pour cent aux officiers & aux soldats qui présideraient à l'ouvrage. Dans la suite l'empereur s'est réservé la mine d'or, dont il fait lui-même les frais.

Il croît dans cette province un arbre assez singulier : au lieu de moelle il a une chair molle, dont on se sert comme de farine, & dont le goût n'est pas mauvais. On y voit quantité de ces petits insectes dont j'ai parlé ailleurs, qui produisent de la cire blanche. La cannelle qu'on y trouve, répand une odeur plus agréable que celle de l'île de Ceylan. On y fabrique des toiles de soie qui sont presque aussi chères que les étoffes de soie ordinaires. Enfin ce pays produit des perroquets, des porc-épics, & des rhinocéros.

Première ville et capitale de la province. **QUEI LING FOU**

C'est sur le bord d'une rivière qui se jette dans le Ta ho, que cette capitale est située. Quoique la rivière soit considérable, elle coule avec tant de rapidité au travers de vallées si étroites, qu'elle ne peut être navigable, ni d'aucune utilité pour le commerce.

La ville a cela de singulier, qu'elle est bâtie en partie sur le modèle de nos anciennes fortifications : mais elle est beaucoup inférieure à la plupart des autres capitales.

Son nom Quei ling, signifie forêt de fleurs de quei, parce qu'en effet cette fleur appelée quei, bien qu'elle soit assez commune dans toute la Chine, se trouve en bien plus grande quantité dans cette province, & surtout dans le territoire de cette ville ; elle naît sur un fort grand arbre dont les feuilles ressemblent à celle du laurier.

Cette fleur est petite, jaune, & vient par bouquets ; elle ne se conserve pas longtemps sur l'arbre ; lorsqu'elle est tombée, l'arbre après quelque temps en porte d'autres. Il en est tout couvert en

automne, & elle exhale une odeur si agréable, que tout le pays en est parfumé.

C'est dans ce pays qu'on trouve les meilleures pierres, que les lettrés emploient à préparer leur encre, dont ils peignent leurs caractères avec le pinceau. On y prend des oiseaux, dont le plumage est varié de diverses couleurs très vives : on les entrelace dans des étoffes de soie.

Cette ville capitale ne compte sous sa juridiction particulière que deux villes du second ordre, & sept du troisième ; elle est presque toute environnée de peuples sauvages & barbares, qui sont cantonnés dans leurs montagnes. J'ai déjà parlé de leurs mœurs, & j'ai fait la distinction de ceux qui avaient rapport aux mandarins chinois, & de ceux qui vivaient dans l'indépendance.

Seconde ville. **LIEOU TCHEOU FOU**

p.237 Le territoire de cette ville est d'une grande étendue ; les eaux qui l'arrosent sont très belles, mais le pays est fort montagneux : on trouve dans ces montagnes beaucoup de simples, dont les médecins font un grand usage. Deux villes du second ordre, & dix du troisième dépendent de sa juridiction.

Parmi ces dernières Vou fuen hien est célèbre par la réputation qu'ont ses habitants d'avoir l'esprit extrêmement vif & subtil. On ne fait point à Peking d'examen pour le doctorat, qu'on n'élève plusieurs lettrés de cette ville au rang de docteur, qui sont employés ensuite dans les gouvernements & les magistratures.

Troisième ville. **KIN YUEN FOU**

Cette ville quoique bâtie sur une grosse rivière, n'en a pas plus d'agrément : outre qu'elle est environnée de montagnes horribles à la vue, elle a encore dans son voisinage, celles de la province de Koei tcheou, qui sont inaccessibles, & habitées par des peuples à demi sauvages.

Les vallées qui se trouvent entre ces affreuses montagnes, sont semées de villages & de forts. On amasse de l'or dans ses rivières, & l'on trouve partout de l'areca. Elle compte sept villes dans son ressort, dont deux sont du second ordre, & cinq du troisième.

Quatrième ville. **SE NGUEN FOU**

p.238 Le district de cette ville n'est pas d'une grande étendue : elle ne commande qu'à une ville du second ordre, & à deux villes du troisième. Elle est environnée de montagnes ; ces peuples qui étaient autrefois grossiers & demi barbares, se sont civilisés peu à peu, depuis qu'ils ont été incorporés à l'empire.

Cinquième ville. **PING LO FOU**

Cette ville est située sur les bords d'une grosse rivière, mais peu navigable ; elle coule entre des vallées très étroites, entrecoupées de rochers, & par cette raison, elle est pleine d'un grand nombre de sauts. Sa juridiction comprend une ville du second ordre, & sept du troisième.

Ces villes sont toutes environnées de montagnes, qui rendent le pays désagréable ; quelques-unes néanmoins sont couvertes d'orangers. On y trouve quantité de cette cire blanche que font certains petits insectes, dont j'ai parlé plus d'une fois.

Sixième ville. **OU TCHEOU FOU**

p.239 Toutes les rivières de la province se réunissent auprès de cette ville, qui confine avec la province de Quang tong ; c'est pourquoi elle est regardée comme la plus considérable pour le trafic, & comme la plus importante, parce qu'elle est la clef de cette province. Elle compte dans son ressort une ville du second ordre, & neuf du troisième.

Le pays est plat en partie, & en partie plein de montagnes ; on en tire du cinabre, & l'on y trouve un arbre assez singulier, nommé quang lang : au lieu de moelle il renferme une chair molle, qu'on emploie aux mêmes usages que la farine, & dont le goût est assez bon.

Outre les animaux qui sont communs à la Chine, on y voit des rhinocéros, & une espèce de singe, dont le poil est de couleur jaune, & qui, par sa figure, & par son cri aigu, ressemble assez aux chiens ordinaires.

Septième ville. **SIN TCHEOU FOU**

Cette ville est située au confluent de deux rivières dans un pays assez agréable, si on le compare au reste de cette province ; les forêts & les montagnes, dont elle est environnée, ont je ne sais quoi de gai & de riant, surtout à l'égard de ceux qui sortent du milieu de ces montagnes escarpées, lesquelles ne présentent rien à la vue que d'affreux & de triste.

Le pays produit une espèce de cannelle, mais qui n'approche pas de celle de l'île de Ceylan pour la bonté & pour l'odeur. On y trouve de ces arbres, dont le bois est extrêmement dur, & que pour cette raison on a appelé bois de fer. On y fabrique des toiles d'une certaine herbe, qui se vendent quelquefois plus cher que les étoffes de soie commune. On tire aussi une terre jaune, qu'on prétend être un remède souverain contre toute sorte de venins. Le district de cette ville n'est pas considérable ; il ne contient que trois villes du troisième ordre.

Huitième ville. **NAN NING FOU**

p.240 Ce lieu où cette ville est située, est presque environné de rivières & de petits lacs ; elle a dans sa dépendance quatre villes du second ordre, & trois du troisième. Le pays qui en dépend, est mêlé de plaines & de montagnes.

On y trouve de gros perroquets, qui apprennent aisément à parler ; une espèce de poule, qui jette des filets de coton par le bec, & des porc-épics fort grands, qui dardent & lancent de longs aiguillons très piquants contre ceux qui les approchent. Il y a des mines de fer dans quelques-unes de ses montagnes.

Neuvième ville. **TAI PING FOU**

Cette ville est située dans le coude que fait une assez grosse rivière ; elle en est enfermée de trois côtés, & du quatrième côté elle est fortifiée par une muraille, qu'on a conduit d'un bras de cette rivière à l'autre.

Le pays qui en dépend, est le meilleur de toute la province ; le terroir en est fort fertile, il est fort peuplé, & également bien cultivé. On y trouve un grand nombre de forts, parce qu'il confine avec le royaume de Tong-king.

Les peuples qui l'habitent, passent pour barbares dans l'esprit des Chinois, parce qu'ils ont peu de politesse, & qu'il y a dans leurs mœurs une certaine rudesse, bien éloignée de la douceur & des manières chinoises. Le district de cette ville contient douze villes du second ordre, & deux du troisième.

Dixième ville. **SE MING FOU**

p.241 C'est pareillement dans le voisinage du royaume de Tong king, qu'est bâtie cette ville, dans un pays rempli de montagnes, & peu éloigné de cette colonne que les Tong kinois ont élevée pour servir de limites à leur royaume, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs. Ses montagnes fournissent beaucoup de bois. Elle n'a dans son ressort que quatre villes du second ordre.

Le pays ne laisse pas de produire tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie : mais il s'en faut bien que les peuples y soient aussi civilisés qu'ils le sont dans tout le reste de l'empire.

Onzième ville. **TCHIN NGAN FOU**

Une grande partie du district de cette ville, est dépendant du royaume de Tong king, aussi ne commande-t-elle qu'à une seule ville du second ordre. Ce n'était autrefois qu'une méchante bourgade, qu'on a ensuite agrandie & fermée de murailles, pour en faire une ville du premier ordre.

Les mœurs de ses habitants ne sont pas fort différentes des mœurs chinoises. Le pays produit tout ce qui est nécessaire à la vie, & entre autres choses beaucoup de miel & de cire.

Douzième ville. **SE TCHIN FOU**

p.242 Le ressort de cette ville est peu considérable, car il ne comprend que deux villes du second ordre. Elle est située presque à la source de deux petites rivières qui se réunissent auprès de ses murailles. Le pays est partie plat, partie montagneux ; il confine avec la province d'Yun nan & est rempli d'un grand nombre de bourgades fort peuplées.

@

PROVINCE D'YUN-NAN
TERRES DES LAMAS
PEUPLES SAUVAGES PEU CONNUS
SA-TCHUEN
KOEI-TCHEOU
QUANG-SI
YA OUA KOUE
MIEN-KOUE
ou
ROYAUME DE PEGOU
LAO-TCHOUA
ou ROYAUME DE LAOS
KIO-TCHI-KOUE
ou ROYAUME DE TONG-KING

Quatorzième province de l'empire de la Chine

YUN NAN

@

p.243 Cette province, une des plus riches de l'empire, a pour bornes les provinces de Se tchuen, de Koei tcheou, & de Quang si d'une part ; & de l'autre les terres du Thibet, des peuples sauvages peu connus, & les royaumes d'Ava, de Pegou, de Laos & de Tong king. Elle contient vingt-une villes du premier ordre, & cinquante-cinq, tant du second, que du troisième ordre. Elle est toute coupée de rivières, dont plusieurs tirent leur source des lacs considérables qui s'y trouvent, & qui la rendent très fertile.

Tout ce qui est nécessaire à la vie, s'y vend à bon compte. On tire des sommes considérables du seul or, qu'on amasse dans le sable des rivières & des torrents, qui descendent de quelques montagnes situées dans sa partie occidentale ; ce qui fait juger que les mines d'or y sont très abondantes, & produiraient des richesses immenses, s'il était permis de les ouvrir.

Outre les mines de cuivre ordinaire qu'on trouve aussi dans quelques autres provinces, on tire de celle-ci une espèce de cuivre singulier nommé pe tong : c'est un cuivre blanc, tant en dehors, qu'en dedans. Elle produit de l'ambre rouge, mais on n'y en trouve point de jaune ; enfin on en tire des rubis, des saphirs, des agathes, des perles, des pierres précieuses, du musc, de la soie, du benjoin, une sorte d'encens qui est fort estimée, des pierres d'azur, & de fort beau marbre.

On y voit de ce marbre peint naturellement de diverses couleurs, qui représente des montagnes, des fleurs, des arbres & des rivières, dont on fait des tables & d'autres ornements. Il y en a qui croient que les rubis, & les autres pierres précieuses, y sont apportées du royaume d'Ava.

Parmi les animaux, on y voit d'excellents chevaux, la plupart de basse taille, mais forts & vigoureux ; des cerfs d'une espèce

particulière, qui ne sont ni plus grands, ni plus gros, que nos chiens ordinaires : les seigneurs en nourrissent dans leurs jardins pour leur divertissement. On y trouve aussi de ces oiseaux appelés Kin ki, ou poules d'or, dont j'ai fait ailleurs la description.

Les peuples y ont beaucoup de force & de courage ; d'ailleurs ils ont l'esprit doux, affable, & propre aux sciences.

Première ville et capitale de la province. **YUN NAN FOU**

p.244 Cette ville n'a point de rivière navigable ; elle est bâtie sur le bord d'un lac large & profond, ou si l'on veut parler le langage de la province, au bord de la mer méridionale. Il n'y a pas bien des années qu'elle était remarquable par sa beauté : son enceinte d'une lieue était pleine de beaux édifices, ses dehors ornés de jardins agréables ; on y en voit encore deux ou trois.

Un prince chinois y tenait autrefois sa cour ; les Tartares, qui alors se rendaient les maîtres de la Chine, lui en avaient donné l'investiture avec le titre de roi ; mais ce prince s'étant lassé du joug, & ayant pris les armes contre l'empereur en l'année 1679, sa famille fut ruinée, & peu après étant mort de vieillesse, ses troupes furent tout à fait dissipées.

Le commerce des métaux y est plus grand que dans aucune autre province. On y fait une espèce d'étoffe particulière, qu'on nomme Tong hai touan tse, c'est-à-dire, satin de la mer orientale, sans qu'on puisse expliquer l'origine de ce nom. Quoiqu'il en soit, cette étoffe est épaisse, & faite de fils de soie retorse ; elle est sans fleurs, & nullement lustrée ; on la teint en toutes sortes de couleurs, comme le touan tse, ou satin ordinaire, mais elle est sans éclat & sans vivacité. On y fait aussi de beaux tapis.

Après tout la ville d'Yun nan, dans l'état où elle est, a encore plus de réputation que d'abondance ; les boutiques sont assez mal garnies, les marchands peu riches, les bâtiments médiocres, le concours du monde n'y est pas même fort grand, si on le compare à celui qu'on voit dans la plupart des autres capitales de province.

C'est dans cette ville que réside le tsong tou ou gouverneur général des provinces d'Yun nan & de Koei tcheou, de même que le vice-roi de la province. Elle compte dans sa juridiction quatre villes du second ordre, & sept du troisième.

Tout le pays est agréable & fertile : le terrain s'élève de toutes parts en petites collines, ou bien il s'étend en larges campagnes. Ses eaux sont très bonnes, le climat y est tempéré, & les canaux qu'on y a conduits, facilitent l'entrée des vaisseaux.

Les habitants y ont de l'esprit & de la valeur. Leurs emplois de tout temps se partageaient entre l'exercice des armes, & l'agriculture. Les chevaux qui y naissent sont petits, mais hardis & vigoureux. On en tire de la pierre d'azur, & de beau marbre. On y trouve de ces arbres qu'on a nommé bois de rose.

Seconde ville. TA LI FOU

p.245 C'est, ainsi que la capitale, sur les bords d'un lac qui est fort long, & abondant en toutes sortes de poissons, qu'est placée cette ville ; elle est grande & fort peuplée ; le climat y est doux, & tout le terroir fertile. Le séjour en est très agréable.

C'est là principalement qu'on travaille à ces belles tables, & aux autres ornements qui se font d'un fort beau marbre, qu'on tire d'une montagne appelée Tien sung, & qui est varié naturellement de tant de différentes couleurs, qu'on croirait que c'est la main d'un peintre habile qui y a représenté des montagnes, des fleurs, des arbres, & des rivières.

Ta li n'a sous sa juridiction que quatre villes du second ordre, & trois du troisième.

Troisième ville. **LING NGAN FOU**

Tout le pays qui dépend de cette ville, & qui consiste en quatre villes du second ordre, & cinq du troisième, est ou plaines, ou coteaux, & montagnes, dont l'aspect n'a rien de désagréable. Il est arrosé par deux assez grands lacs, & par plusieurs rivières qui le rendent fertile, surtout

en riz & en froment. Il produit aussi du miel & de la cire en quantité, & la plupart des fruits qui se trouvent dans les Indes.

Quatrième ville. **TCHOU HIUNG FOU**

p.246 Cette ville est placée au cœur de la province, dans un fort beau pays arrosé de plusieurs rivières, & enfermé de toutes parts de belles montagnes, qui lui servent comme de rempart. L'air y est sain, & la terre y produit toutes sortes de grains en abondance : on y trouve aussi quantité de bons pâturages.

On tire de ces montagnes de la pierre d'azur, & de fort beau vert. On trouverait dans quelques-unes des mines d'argent, si on les ouvrait. Elle n'a dans sa dépendance que deux villes du second ordre.

Cinquième ville. **TCHIN KIANG FOU**

Il n'y a guère de situation plus agréable que celle de cette ville : elle est bâtie sur les bords d'un grand lac qui la borne d'un côté, & dans une plaine environnée de montagnes, qui sont à une distance propre à lui donner beaucoup d'agrément. Son district n'est pas de grande étendue, car il ne contient que deux villes du second ordre, & deux du troisième ; mais il est arrosé de lacs & de rivières qui le fertilisent. On y pêche d'excellents poissons, & en abondance. Ses habitants travaillent à des tapis de coton qui sont fort estimés.

Sixième ville. **KING TONG FOU**

p.247 Le pays où est située cette ville, est rempli de hautes & larges montagnes, où l'on prétend qu'il y a des mines d'argent ; il est fort abondant en riz ; les vallées sont bien arrosées de ruisseaux & de rivières. Quoiqu'elle ait le rang de fou elle n'a aucune autre ville dans sa dépendance. A son occident se trouve un de ces ponts que j'ai décrit ailleurs, qui sont appuyés sur des chaînes de fer. La vue des précipices, & l'agitation du pont, lorsque plusieurs personnes y passent ensemble, ne manquent pas d'effrayer ceux qui y marchent pour la première fois.

Septième ville. **QUANG NAN FOU**

Cette ville, ainsi que la précédente, n'en a aucune autre sous sa juridiction : elle est sur les confins de la province de Koei tcheou, & comme séparée du reste de la province par d'affreuses montagnes ; son terroir n'en est pas moins fertile, mais ses habitants sont regardés des Chinois comme des barbares, à cause de la grossièreté de leurs mœurs.

Huitième ville. **QUANG SI FOU**

p.248 C'est dans une petite plaine, & au bord d'un lac que cette ville est située ; elle est toute environnée de montagnes, & n'a dans sa dépendance que deux villes du troisième ordre. Il n'y a rien de particulier qui mérite d'être remarqué.

Neuvième ville. **CHUN NING FOU**

C'est une très petite ville, qui n'a qu'une demie-lieue de circuit : elle est environnée de montagnes, & l'on n'y saurait aborder que par des vallées fort étroites Le terroir est presque partout stérile, & les peuples se ressentent pour le génie & les mœurs d'un climat aussi rude que celui qu'ils habitent.

Dixième ville. **KU TSING FOU**

Quoique cette ville soit entourée de montagnes, le pays où elle est située, ne laisse pas d'être assez fertile. Elle commande à cinq villes du second ordre, & à deux du troisième. Les peuples, qui les habitent, sont très laborieux, & ne laissent pas un pouce de terre inutile, mais ils sont tellement amateurs de la chicane & des procès, qu'ils consument la meilleure partie de leurs biens dans les procédures judiciaires.

Onzième ville. **YAO NGAN FOU**

p.249 Le territoire de cette ville est assez considérable, quoiqu'elle n'ait dans sa dépendance que deux villes, l'une du second, & l'autre du troisième ordre. Il est mêlé de montagnes couvertes de belles forêts &

de vallées fertiles. Il fournit du musc en abondance.

Assez près de la ville il y a un puits d'eau salée, dont on fait du sel très blanc. Les peuples qui habitent ce pays, sont d'un tempérament robuste, & naturellement belliqueux.

Douzième ville. **KO KING FOU**

Cette ville, qui est environnée de montagnes, n'a dans son district qu'une seule ville du second ordre située sur les bords d'un lac, qui a six lieues de tour. Ses peuples ont du courage & de la valeur : ils marchent d'ordinaire armés d'arcs & de flèches.

Le pays produit du musc, & des pommes de pin. On y fabrique de fort beaux tapis. On prétend qu'il y a des mines d'or dans ses montagnes, qui confinent avec le pays des Si fan ou terres des lamas.

Treizième ville. **VOU TING FOU**

p.250 C'est sur les confins de la province de Se tchuen qu'est située cette ville, dans un pays gras & fertile, arrosé de ruisseaux & de rivières, qui y portent l'abondance. Il y a une garnison assez considérable, pour défendre cette contrée des incursions, que pourraient faire les montagnards du voisinage.

La terre y est bien cultivée, & ses abondants pâturages y nourrissent quantité de bêtes à laine. On en retire aussi beaucoup de musc.

Il y a des montagnes si raides, si escarpées, & dont le passage est si étroit, qu'un homme seul peut y grimper. Les habitants s'y retirent en temps de guerre, comme dans un asile inaccessible. Elle n'a dans son ressort que deux villes du second ordre, & une du troisième.

Quatorzième ville. **LI KIANG TOU FOU**

On prétend que les habitants de cette ville, & des terres qui en dépendent, sortent de ces anciennes colonies de Chinois qui y sont venus demeurer. Il n'y a aucune ville dans son ressort, & elle est entourée de montagnes qui la séparent des terres des lamas. On ne

doute point qu'il n'y ait des mines d'or dans ces montagnes. Tout le pays est bien arrosé, & la terre fertile. On y trouve de l'ambre & des pommes de pin.

Quinzième ville. **YUEN KIANG FOU**

p.251 C'est une ville bâtie sur une assez grosse rivière qu'on nomme Ho li kiang ; elle est sans juridiction, n'ayant aucune ville dans sa dépendance : le pays est mêlé de montagnes, & de plaines arrosées de plusieurs rivières. Il fournit de la soie en abondance ; il produit quantité de bois d'ébène, de palmiers, & d'areca, que ces peuples mâchent avec la feuille de bétel. On y trouve aussi des paons en quantité.

Seizième ville. **MONG HOA FOU**

C'est encore une de ces villes qui n'en a point d'autres dans sa dépendance ; de hautes montagnes l'environnent. Ce qu'elle a de particulier, c'est qu'il n'y a point de contrée dans tout l'empire, dont on tire une si grande quantité de musc.

Dix-septième ville. YUNG TCHANG FOU

p.252 C'est une ville assez grande & peuplée : elle a été bâtie, comme la précédente, au milieu des montagnes : elle est presque à une des extrémités de la province, & dans le voisinage des peuples sauvages, & peu connus.

Le génie & les mœurs de ses habitants se ressentent de ce voisinage. Le pays fournit de l'or, du miel, de la cire, de l'ambre, & quantité de belle soie. Une ville du second ordre, & deux du troisième, dépendent de sa juridiction.

Dix-huitième ville. **YUNG NING TOU FOU**

C'est à l'extrémité de la province qu'est bâtie cette ville : elle touche presque aux terres des lamas. A son orient elle a un beau lac, où l'on voit quatre petites îles, qui en s'élevant, forment des coteaux fort agréables. Nulle autre ville ne dépend de sa juridiction.

On y trouve, de même que dans le Thibet, quantité d'une espèce de vaches, dont la queue s'emploie à divers usages. On en fait des étoffes à l'épreuve de la pluie, & des tapis qui sont estimés. Les officiers chinois s'en servent aussi pour embellir & orner leurs étendards, & leurs casques.

Dix-neuvième ville. **TUNG TE FOU**

p.253 Cette ville est située au milieu des montagnes dont elle est environnée ; son territoire n'en est pas moins fertile, & l'on y voit de grandes plaines arrosées, partie par un assez beau lac, partie par divers ruisseaux, & d'assez grosses rivières. Elle n'a aucune ville dans son ressort.

Vingtième ville. **CAI HOA FOU**

Cette ville n'est considérable, que parce qu'elle confine avec le royaume de Tong king, & qu'elle est de ce côté-là une des clefs de la province. Elle est bâtie dans un pays mêlé de vallées fertiles & de hautes montagnes. Elle n'a point de juridiction, & il n'y a aucune ville qui soit de sa dépendance.

Vingt-unième ville. **SAN TA FOU**

p.254 Cette dernière ville, qui confine avec le royaume d'Ava est proprement une ville de guerre, pour servir de défense à cette frontière. Tout le pays est rempli de montagnes, qui lui servent de rempart. Les vallées y sont arrosées de rivières qui fertilisent les terres.

@

PROVINCE DE KOEI-TCHEOU
TCHUEN
HOU-QUANG
YUN-NAN
QUANG SI
SENG-MIAO-SE
Peuple non soumis
SENG-MIAO-SE
Peuple non soumis
Lieues Françoises.

Quinzième province de l'empire de la Chine

KOEI TCHEOU

@

p.255 C'est une des plus petites provinces de la Chine, laquelle est située entre les provinces de Hou quang, de Se tchuen, d'Yun nan & de Quang si. Elle contient dix villes du premier ordre, & trente-huit autres villes tant du second que du troisième ordre.

Elle est remplie de montagnes inaccessibles, c'est ce qui fait qu'une partie de la province est habitée par des peuples, qui ne se sont jamais soumis à l'empereur, & qui vivent dans une parfaite indépendance des lois de l'empire. J'en ai parlé assez au long au commencement de cet ouvrage.

Dans le dessein que les empereurs ont eu de peupler cette province, ils ont souvent envoyé des colonies de Chinois, quelquefois même des gouverneurs avec toute leur famille.

Il y a quantité de forts & de places de guerre, où l'on entretient de nombreuses garnisons ; mais le tribut qui se tire de la province n'est pas suffisant pour leur subsistance ; ainsi la cour est obligée d'y suppléer, & il n'y a point d'année qu'elle n'y envoie du secours.

Il ya dans les montagnes des mines d'or, d'argent, & de mercure ; & c'est en partie de cette province, qu'on tire le cuivre, dont on fait la petite monnaie qui se frappe dans tout l'empire.

Entre ces montagnes on voit des vallées agréables & assez fertiles, surtout auprès des rivières ; les denrées y sont à bon marché, mais non pas avec cette abondance qu'on trouve ailleurs, & qu'on y trouverait pareillement, si la terre y était mieux cultivée.

Les étoffes de soie y manquent, mais on y fabrique des étoffes d'une certaine herbe qui ressemble assez au chanvre, & qui est très propre à faire des habits d'été.

On y nourrit quantité de vaches, de pourceaux, & les meilleurs chevaux de la Chine : les poules sauvages qui s'y trouvent sans nombre, sont d'un goût admirable.

Première ville et capitale de la province. **KOEI TING FOU**

p.256 C'est une des plus petites villes de la Chine, elle n'a pas une lieue de circuit. Ses maisons sont en partie de terre, & en partie de briques, de même que celles des tribunaux. La rivière sur laquelle elle est située, ne porte point de bateaux, c'est pourquoi il s'y fait peu de commerce. Elle a sous sa juridiction trois villes du second ordre, & quatre autres villes du troisième, & quantité de forts dont elle est comme environnée. Le pays est plat en quelques endroits & en d'autres il est semé de montagnes, dont quelques-unes sont fort escarpées.

Seconde ville. **SE TCHEOU FOU**

C'est à l'extrémité de la province, du côté de celle de Hou quang qu'est placée cette ville : elle n'a dans sa juridiction que quelques forts. Le pays est plein de montagnes. Il fournit du vif argent, du cinabre & divers autres minéraux.

Ses habitants, quoique moins grossiers que d'autres peuples de la même province, vivent dans une profonde ignorance des sciences chinoises. Ils vont d'ordinaire nus pieds, & ils sont tellement endurcis à la fatigue, qu'ils marchent sur les rochers avec une vitesse surprenante.

Troisième ville. **SE NAN FOU**

p.257 Cette ville qui est bâtie sur les bords d'une belle rivière, & dans une assez longue plaine, a dans son département trois villes du troisième ordre, & plusieurs forts. Elle est bornée de côté & d'autre par des montagnes, dont quelques-unes sont inaccessibles : il n'y a qu'un chemin fort étroit par lequel on y puisse grimper.

C'est sur ces montagnes qu'en temps de guerre les habitants se retirent, & qu'ils y transportent leurs effets, pour les mettre à couvert du pillage des soldats qui traversent leur pays. D'autres peuples sauvages s'y tiennent cachés, & n'ont presque aucune communication avec les Chinois.

Quatrième ville. **TCHIN YUEN FOU**

Le district de cette ville est d'une très petite étendue, il ne comprend que quelques forts & deux villes du troisième ordre. Le pays produit des grenades, des oranges, & les plus belles fleurs qui soient dans toute la Chine.

Quelques-unes de ses montagnes sont habitées par des peuples, qui ayant peu de communication avec les Chinois, sont grossiers & en quelque façon barbares.

Cinquième ville. **CHE TSIEN FOU**

p.258 Cette ville est située entre les deux précédentes, & n'a qu'un très petit ressort, qui comprend quelques forts & une ville du troisième ordre. Les peuples qui habitent les montagnes, sont d'un génie & d'un caractère bien différent de celui des Chinois ; hommes & femmes marchent nus pieds, & ils ont conservé d'autres usages bien éloignés de la politesse chinoise. Le pays produit quantité de vif argent.

Sixième ville. **TONG GIN FOU**

C'est une ville frontière de cette province, du côté de la province de Hou quang. Il n'y a qu'une ville & quelques forts qui dépendent de sa juridiction. On y amasse beaucoup d'or, & l'on y trouve des mines de cuivre. Le commerce des Chinois a un peu civilisé ces peuples, qui étaient autrefois cruels & barbares.

Septième ville. **NGAN CHAN FOU**

p.259 Tout le pays, qui dépend de cette ville, est rempli de montagnes. Son ressort contient trois villes du second ordre, & cinq du troisième, avec plusieurs forts garnis de soldats, pour tenir en respect les peuples de son voisinage, qui se sont maintenus dans l'indépendance où ils vivent sur leurs montagnes. Les rivières qui arrosent les vallées & les plaines, rendraient le pays assez fertile, si ces peuples étaient plus laborieux.

Huitième ville. **TOU YUN FOU**

La juridiction de cette ville est d'une très petite étendue, elle ne

comprend que quatre villes, dont deux sont du second ordre, & les deux autres du troisième. C'est la plus voisine des montagnes habitées par les Seng miao sse qui sont des peuples que les Chinois n'ont jamais pu réduire, & qui ont leur gouvernement particulier, ainsi que je l'ai décrit ailleurs ; elle n'en est séparée que par une rivière, & par des montagnes fort escarpées.

Neuvième ville. **PING YUEN FOU**

p.260 Tout le pays compris dans le ressort de cette ville, est pareillement dans le voisinage de ces peuples sauvages indépendants de la Chine, qui habitent des montagnes impénétrables. Ce ressort n'a que cinq villes dans son étendue, dont une est du second ordre, & les deux autres sont du troisième.

La terre y produit d'excellent thé, & des oranges de toutes les sortes. On y fabrique des toiles d'une espèce de chanvre cru, bien différent de celui qui croît en Europe.

Dixième ville. **OUEI NING FOU**

Cette dernière ville est bâtie sur les bords d'un beau lac, & au milieu

d'une plaine environnée de hautes montagnes. Elle a sous sa juridiction trois villes du second ordre, & trois autres du troisième, avec plusieurs forts, où il y a des garnisons pour la défense du pays.

@

FASTES

DE LA MONARCHIE CHINOISE

ou

Histoire abrégée et selon l'ordre chronologique de ce qui s'est passé de plus remarquable sous chaque empereur

AVERTISSEMENT

@

p.263 C'est, comme je l'ai dit ailleurs, l'opinion commune de ceux qui ont tâché d'approfondir l'origine de cet empire, que les fils de Noé se répandirent dans l'Asie orientale, que leurs descendants pénétrèrent dans la Chine, environ deux cents ans après le Déluge ; & que ce fut dans la province de Chen si que les premiers peuples sortis du couchant vinrent d'abord s'établir.

Les chefs de plusieurs familles considérables habitèrent ces nouvelles terres, & y multiplièrent beaucoup. Cette province s'étant ainsi peuplée, celles de Ho nan, de Pe tche li & de Chan tong reçurent de nouvelles colonies, lesquelles avec le temps formèrent ensemble sous un seul souverain, un État qui ne s'étendait que vers le nord du fleuve Yang tse kiang.

Dès le règne de l'empereur Yu on fit de nouvelles découvertes du côté du midi, & ce prince en fit dresser des cartes géographiques. Ces régions étaient encore assez désertes, & le peu d'habitants qui y étaient, ne reconnaissaient pas l'empereur de la Chine ; mais les empereurs suivants, après avoir assuré leur couronne à leurs fils aînés, abandonnaient ces pays à leurs autres enfants, qui allaient y fixer leur demeure, & y former des peuplades.

C'est ainsi que s'établirent plusieurs petits royaumes, & que ces nouveaux habitants accoutumés insensiblement à l'obéissance par de sages & d'habiles souverains, s'instruisirent peu à peu dans les arts les plus nécessaires, & s'adonnèrent particulièrement à l'agriculture. Ces provinces ayant été réunies par la sagesse ou par la force des empereurs, ont formé enfin ce vaste empire tel qu'il est aujourd'hui.

On voit par là, & on le verra encore mieux par la suite de l'histoire, quelle est l'origine de ces principautés, ou petits royaumes, qui étaient gouvernés par autant de souverains.

Il est seulement à remarquer, que ces souverainetés n'étaient

possédées que par des princes, fils, ou neveux des empereurs. L'aîné revêtu de l'autorité suprême donnait la possession d'une province, ou d'une contrée, à ses p.264 cadets, avec la liberté d'y lever des impôts, pour soutenir avec éclat le rang de leur naissance ; on éleva dans la suite à cette grande dignité quelques personnes d'un rare mérite, ou qui avaient rendu d'importants services.

Ce partage d'autorité, quoique dépendante de celle de l'empereur, a été sous des règnes faibles, la source d'une infinité de divisions & de guerres intestines, qui ont déchiré cet empire. Tout ce qu'il y a d'habiles historiens chinois conviennent, que c'est Fo hi qui a jeté les premiers fondements de leur monarchie, & que si quelques auteurs ont tâché d'en pousser plus loin l'origine, tout ce qu'ils ont avancé, est manifestement fabuleux & hors de toute vraisemblance. Ils conviennent encore des successeurs qu'a eu Fo hi, & qui sont au nombre de six, jusqu'à l'empereur Yao, savoir Chin nong, Hoang ti, &c.

Mais en quel temps a paru Fo hi ? Quelle a été la durée du règne de ces six empereurs jusqu'à Yao ? C'est ce qui, selon eux, est très incertain, & dont on n'a point de connaissance assez sûre, pour ranger ces temps là sous une exacte & vraie chronologie.

Ce n'est que depuis Yao, qui commença à régner 2.357 ans avant Jésus-Christ, que leur chronologie se trouve parfaitement bien conduite : le nom des empereurs, la durée de leur règne, les divisions, les révolutions, les interrègnes, tout est marqué dans un grand détail & sans affectation.

Cette opinion est si bien établie parmi tous les savants historiens de la Chine, que si quelqu'un s'avisait de rapprocher davantage de nos temps l'origine de leur empire, il serait regardé comme l'inventeur d'une doctrine erronée, & exposé à de grandes peines.

Cette chronologie mérite en effet qu'on y ajoute foi pour les raisons suivantes.

1° Elle est fort suivie & bien circonstanciée.

2° Elle n'a point l'air de fable, comme celle des Grecs & des

Romains, dans les commencements de leur histoire.

3°, Elle est appuyée sur plusieurs observations d'éclipses qu'elle marque, & qui se trouvent très conformes au calcul astronomique des plus savants astronomes de ces derniers temps ; & il n'en faudrait point d'autre preuve, que la vérification de la célèbre éclipse arrivée sous l'empereur Tchong kang, qui régnait plus de deux mille ans avant Jésus-Christ.

4° p.265 Toutes les parties de l'ancienne histoire chinoise, ont été écrites par des auteurs contemporains des empereurs, dont ils nous ont laissé les vies.

5° Confucius dont l'autorité doit être d'un très grand poids, à cause de sa probité & de son rare mérite, n'a jamais révoqué en doute cette chronologie, au contraire il l'a toujours supposé très véritable.

6° Mencius le plus célèbre des philosophes chinois après Confucius, & qui vivait environ 400 ans avant l'ère chrétienne, assure que depuis Chun associé par Yao à l'empire, jusqu'à l'empereur Ven vang, il s'est écoulé plus de mille ans. Cette autorité de Mencius est irréfragable parmi les Chinois. Or depuis Ven vang jusqu'à Jésus-Christ, il y a onze cent & quelques années, comme il paraît par l'histoire, dont la certitude se fortifie à mesure qu'elle avance, & qu'elle s'approche de nos temps.

7° Suivant cette chronologie, la vie des premiers empereurs de la Chine est très conforme pour la durée, à celle que l'Écriture sainte donne aux hommes de ce temps-là. Il est vrai que cette chronologie paraît trop longue à des savants d'Europe, qui ont intérêt de la rendre plus courte ; mais comment abréger des temps qui gênent & ébranlent leur système sans en avoir des raisons plausibles ? Et quelle raison pourrait-on apporter, qui contentât les Chinois, de retrancher un endroit, plutôt qu'un autre, d'une histoire toujours suivie, & qui ne se dément en rien, depuis le commencement jusqu'à la fin ?

D'ailleurs si elle a de la peine, ce semble, à s'accorder avec la Vulgate, elle s'accorde aisément avec les Septante, dont la version autorisée dans l'église durant plus de six siècles, fut approuvée dans le

cinquième concile, de même que la Vulgate a été approuvée dans le concile de Trente : & il est certain que ni dans l'une, ni dans l'autre de ces assemblées célèbres, on n'a nullement prétendu confirmer ces chronologies ; encore assez récemment de savants auteurs se sont attachés à celle des Septante, & ont su la concilier avec la Vulgate, par rapport aux années qui se sont écoulées depuis le Déluge jusqu'à Jésus-Christ.

On voit que les points de chronologie les plus certains, ou qui devraient l'être, sont contestés tous les jours par les plus habiles gens. Cette différence d'opinions, & la liberté qu'on laisse jusqu'à un certain point, de dire ce qu'il p.266 plaît, a jeté quelquefois dans l'embarras les missionnaires de la Chine, quand ils ont eu à répondre aux questions qui leur étaient faites à ce sujet. Le feu empereur Cang hi s'était aperçu de cette différence, en lisant des livres de la religion, écrits par différents missionnaires, dont les uns suivaient les Septante, & les autres la Vulgate.

> — Quoi, disait-il, est-ce que vos King ne sont pas clairs ? N'assurez-vous pas qu'ils ne renferment rien que de certain & d'indubitable ?

On ne manquait point de réponses solides, & capables de satisfaire un Européen. Mais pouvaient-elles se faire goûter à un prince peu instruit, & qui ne savait pas discerner la vérité des dogmes, d'avec la connaissance des temps ?

Que la chronologie chinoise s'accorde parfaitement avec celle des Septante, c'est ce qu'il est aisé de vérifier. Selon les Septante on compte 3.258 ans depuis le Déluge, jusqu'à Jésus-Christ. Les Chinois remontant jusqu'à la source de leur empire, conduisent avec certitude leur chronologie jusqu'au temps de l'empereur Yao qui régna 2.357 ans avant Jésus-Christ, d'où il s'ensuit que plus de 900 ans se sont écoulés depuis le Déluge jusqu'à Yao.

Quand les descendants de Noé seraient entrés dans la Chine 200 ou même 300 ans après le Déluge, ne resterait-il pas encore un temps

plus que suffisant pour les règnes de Fo hi & des six empereurs qui ont précédé Yao ? Car quoique les Chinois les regardent comme les fondateurs de leur empire, ils avouent qu'ils ne peuvent fixer ni le temps, ni la durée de leur règne, & ce n'est que depuis Yao qu'ils prouvent par des événements qu'on ne peut guère leur contester, la suite de tous leurs empereurs, & combien de temps ils ont régné.

Si ce n'est qu'en hésitant & par manière de doute, que j'ai avancé que la chronologie chinoise avait de la peine à s'accorder avec la Vulgate, ce n'a pas été sans de justes raisons. Car enfin depuis qu'en ces derniers temps un écrivain de réputation [1], dans un système solidement appuyé & approuvé de plusieurs savants, a trouvé 3.234 ans depuis le Déluge jusqu'à Jésus-Christ, en conciliant ainsi la Vulgate avec la version des Septante, il l'a également concilié avec la chronologie chinoise. Lorsqu'il ajoute cent ans à la vie de chacun des descendants de Sem, s'il suit le texte samaritain & la version des Septante, il ne change rien au texte hébraïque ; il ne fait que suppléer ce que l'écrivain sacré paraît avoir omis à dessein.

p.267 Il s'agit du chapitre XI de la Genèse :

> **10** Sem, dit Moïse, avait cent ans lorsqu'il fut père d'Arphaxad deux ans après le Déluge. **11** Sem après la naissance d'Arphaxad vécut 500 ans, & il eut des fils & des filles. **12** Arphaxad ayant vécu 35 ans, fut père de Sale.

Comme le nombre de cent est un nombre capital, & qu'il n'y a point de nombre inférieur qui l'accompagne, quand Moïse parle des années de la vie de Sem lorsqu'il fut père d'Arphaxad, il n'est pas possible d'y rien sous-entendre ; mais il n'en est pas de même, quand au verset 12 & dans les suivants, il parle de l'âge d'Arphaxad & de ses descendants. Le nombre inférieur suppose le nombre capital qu'il n'a pas été nécessaire de répéter.

C'est là ce qui se confirme par l'usage. Qu'on dise, par exemple,

[1] Le P. Tournemine.

qu'un événement arriva en l'année 1710, qu'on parle ensuite d'un autre événement, & qu'on dise qu'il arriva en 720 ou en 722, il n'y a personne qui ne comprenne qu'il faut sous-entendre le nombre capital de mille. Ainsi si l'on s'attache scrupuleusement à la lettre, Arphaxad n'avait que 35 ans, lorsqu'il fut père de Sale ; mais si l'on pénètre dans le sens de la Vulgate, il en devint le père à l'âge de 135 ans.

On n'a garde de supposer la même omission dans le chapitre V de la Genèse, parce que le texte sacré est clair, & qu'il ne permet pas qu'on ait recours à la même conjecture, que le chapitre XI offre comme de lui-même, & qui sert admirablement bien à accorder l'histoire sacrée avec l'histoire profane, le texte hébraïque avec deux autres textes, dont l'un est vénérable dans l'antiquité chrétienne, & l'autre ne peut être soupçonné d'altérations.

Si l'on s'en tient précisément à la lettre, on s'engage dans des difficultés dont il n'est pas aisé de se débarrasser. Car enfin l'âge auquel les patriarches avaient des enfants, était proportionné à la longue durée de leur vie. Est-il croyable que les sept premiers patriarches après le Déluge, qui vivaient trois ou quatre cents ans, aient eu des enfants à 30 ans, & que cependant les patriarches suivants qui ne vivaient pas la moitié aussi longtemps, n'aient eu leur premier enfant qu'à 60 ans, ou à peu près ? Tharé à 70, Abraham à 87, Isaac à 60, Jacob à 84, &c ? Noé aurait-il vu après le Déluge neuf générations se succéder les unes aux autres ?

D'ailleurs si l'on ne reconnaît pas cette omission dans la Vulgate, il n'y aurait pas 200 ans depuis le Déluge, jusqu'à la confusion des langues arrivée p.268 à la tour de Babel ; d'où il s'ensuivrait que Noé, qui selon le texte sacré vécut 350 ans après le Déluge, aurait été témoin d'un si téméraire attentat. Est-il vraisemblable que Noé & Sem, ces deux saints patriarches, pour qui leurs descendants avaient tant de vénération, eussent souffert une entreprise si orgueilleuse & si impie ? Moïse cet écrivain si exact aurait-il gardé le silence sur ce que Noé était devenu, & n'aurait-il rien dit de la terre qu'il aurait habité au moment de la dispersion des peuples ?

Il est donc naturel de croire que dans le verset XII & les suivants, où il est dit qu'Arphaxad avait 35 ans quand il devint père de Sale, que Sale eut Hebet à 30 ans, &c., il faut entendre qu'Arphaxad a vécu avant la naissance de Sale 35 ans de plus que Sem ne vécut avant la naissance d'Arphaxad, ce qui fait 135 ans, & il faut raisonner de la même sorte sur l'âge qu'avaient les patriarches suivants à la naissance de leur premier enfant.

L'auteur de ce système l'appuie d'autorités & de raisons solides, qu'il n'est pas de mon sujet de rapporter ici, & qu'on peut lire dans sa dissertation, qui a eu de savants approbateurs de France [1], d'Italie [2], & d'Angleterre [3]. Il me suffit d'avoir montré, que selon ce que pensent de savants hommes de ces derniers temps, la chronologie chinoise, & les monuments qui en assurent la certitude, ne doivent pas être rejetés, comme quelques-uns ont voulu le faire un peu trop légèrement.

Comme l'éclipse arrivée sous le règne de Tchong kang & vérifiée par nos astronomes, est une des preuves les plus marquées de l'étendue de la chronologie chinoise, il est naturel de demander pourquoi, avant le règne de ce prince, il n'est point fait mention d'éclipse dans l'histoire.

On a consulté sur cela les savants de la Chine, & ils ont répondu que dans ces premiers temps la coutume n'était pas encore introduite de recueillir les éclipses, & qu'on n'avait alors d'autre but que d'instruire la postérité, en marquant les choses essentielles au gouvernement, telles que sont les lois ; le progrès des arts & des sciences ; les fréquentes révolutions, & par quelles intrigues elles avaient été ménagées ; les grands exemples de vertu ; les avis donnés aux empereurs ; les bonnes ou mauvaises actions de ces p.269 princes, afin que leurs descendants apprissent de leurs exemples, ce qu'ils devaient faire, ou ce qu'ils devaient éviter.

---

[1] *Méthode pour étudier l'histoire* en quatre tomes in-4°, par M. l'Abbé Langlet du Fresnoy. Système chronologique sur les trois textes de la Bible.
[2] *Trattenimento istorico e chronologico*, del signor Francisco Maria Biacca.
[3] *L'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent*, par une société de gens de lettres d'Angleterre.

Il est même très vraisemblable, que si ces deux fameux astronomes Hi & Ho eussent rempli le devoir de leur charge, en avertissant l'empereur de l'éclipse qui devait arriver, & qui arriva effectivement, l'histoire n'en eût pas plus parlé que des précédentes ; mais parce que leur silence était bien moins l'effet de leur ignorance, que d'une malice affectée, & du dessein qu'ils avaient de favoriser la trahison d'un ministre, qui força l'empereur à chercher un asile du côté du midi, ils furent justement punis de mort. Leur infidélité découverte à l'occasion de l'éclipse, est ce qui a donné lieu à l'histoire d'en faire mention.

Pour donner encore plus d'intelligence de la suite de cette chronologie, il me reste une dernière observation à faire, qui préviendra l'erreur, dans laquelle on pourrait tomber, en augmentant ou diminuant les années de chaque règne. Il faut donc savoir que l'année de la mort de chaque empereur, en quelque mois qu'elle arrive, est comptée toute entière parmi celles de son règne, & quoique son successeur soit déjà reconnu, on fait l'honneur au défunt prince d'expédier toutes les affaires sous son nom. Le nouvel empereur ne donne presque jamais le sien qu'à l'année suivante, à moins que la couronne ne passe dans une autre famille, car alors l'année de son règne, commence le même jour qu'il a monté sur le trône.

L'incertitude où l'on est de la durée des sept premiers règnes, m'a engagé de ne commencer l'ordre des cycles sexagénaires qu'au règne d'Yao, quoi qu'on attribue communément à Hoang ti l'invention des cycles, qui est, comme on sait, une période de soixante ans, de même que nous donnons le nom de siècle à une révolution de cent années. Néanmoins je ne dois pas omettre ce que les auteurs chinois rapportent de Fo hi, qu'ils regardent comme le fondateur de leur monarchie, & des six empereurs qui lui ont succédé, & qui ont gouverné l'empire, jusqu'au temps du grand Yao. p.270

@

Noms des empereurs qui ont gouverné la Chine

@

Premiers empereurs

Fo hi, Chin nong, Hoang ti, Chao hao, Tchuen hio, Ti co, Tchi : c'est une chose certaine parmi les Chinois que ces empereurs ont été les fondateurs de leur empire ; mais ils ignorent quelle a été la durée de leur règne. Il n'en est pas de même des suivants, dont ils ont une chronologie exacte & suivie.

Yao : a régné seul 72 ans, & 28 avec Chun, qu'il associa à l'empire.

Chun : a régné seul 50 ans.

Ordre & suite des XXII dynasties ou familles impériales qui ont occupé successivement le trône

I. Dynastie nommée Hia. Elle compte 17 empereurs dans l'espace de 458 ans.

II. Dynastie nommée Chang ou Yng. Elle compte 28 empereurs dans l'espace de 644 ans.

III. Dynastie nommée Tcheou. Elle compte 35 empereurs dans l'espace de 873 ans.

IV. Dynastie nommée Tsin. Elle compte 4 empereurs dans l'espace de 43 ans.

V. Dynastie nommée Han. Elle compte 25 empereurs dans l'espace de 426 ans.

VI. Dynastie nommée Heou Han. Elle compte 2 empereurs dans l'espace de 44 ans.

VII. Dynastie nommée Tsin. Elle compte 15 empereurs dans l'espace de 155 ans.

VIII. Dynastie nommée Song. Elle compte 8 empereurs dans l'espace de 59 ans.

IX. Dynastie nommée Tsi. Elle compte empereurs dans l'espace de 23 ans.

X. Dynastie nommée Leang. Elle compte 4 empereurs dans l'espace de 55 ans.

XI. Dynastie nommée Tchin. Elle compte 5 empereurs dans l'espace de 33 ans.

XII. Dynastie nommée Souy. Elle compte 3 empereurs dans l'espace de 29 ans.

XIII. Dynastie nommée Tang. Elle compte 20 empereurs dans l'espace de 289 ans.

XIV. Dynastie nommée Heou leang. Elle compte 2 empereurs dans l'espace de 16 ans.

XV. Dynastie nommée Heou tang. Elle compte 4 empereurs dans l'espace de 13 ans.

XVI. Dynastie nommée Heou tsin. Elle compté 2 empereurs dans l'espace de 11 ans.

XVII. Dynastie nommée Heou han. Elle compte 2 empereurs dans l'espace de 4 ans.

XVIII. Dynastie nommée Heou tcheou. Elle compte 3 empereurs dans l'espace de 9 ans.

XIX. Dynastie nommée Song. Elle compte 18 empereurs dans l'espace de 319 ans.

XX. Dynastie nommée Yuen. Elle compte 9 empereurs dans l'espace de 89 ans.

XXI. Dynastie nommée Ming. Elle compte 16 empereurs dans l'espace de 236 ans.

XXII. Dynastie nommée Tsing, maintenant régnante ; elle compte jusqu'à ce jour 3 empereurs.

FO HI. Premier empereur.

@

p.271 Il naquit dans la province de Chen si : un mérite supérieur le fit choisir pour gouverner ses compatriotes, qui l'appelèrent Tien tse, c'est-à-dire, fils du Ciel, voulant marquer par là qu'il avait été plus chéri du Ciel que le reste des hommes, puisque c'est du Ciel qu'il avait reçu ces qualités supérieures & extraordinaires, qui l'avaient élevé sur le trône.

Dans ces commencements les hommes n'étaient guère différents des bêtes, dit un auteur chinois ; ils connaissaient leur mère, mais ils ignoraient qui était leur père ; ils étaient impolis & grossiers, ils ne cherchaient à manger que quand la faim les pressait ; dès qu'ils étaient p.272 rassasiés, ils jetaient les restes : ils avalaient le poil, buvaient le sang, & s'habillaient de peaux.

Fo hi leur apprit à faire des filets pour pêcher des poissons, & des lacets pour prendre les oiseaux : il leur enseigna pareillement à élever des animaux domestiques, soit pour leur nourriture, soit pour les sacrifices. Par là il pourvut à la subsistance de ses peuples.

Ce prince voyant ensuite que les cordes nouées, qui tenaient lieu de caractères, & dont on se servait pour l'instruction des enfants, étaient peu propres à publier ses lois, & à laisser à la postérité les instructions qu'il voulait lui transmettre, il traça les huit koua : ces koua sont trois lignes, qui combinées différemment, en font soixante-quatre, & il traça ces fameuses lignes, comme autant de symboles, pour exprimer ce qu'il voulait.

Ces huit koua ou symboles, chacun de trois lignes, ou droites, ou brisées, signifiaient certaines choses générales, dont dépendent la corruption & la génération des choses particulières : l'un représente le ciel, l'autre la terre, le troisième la foudre & les éclairs, le quatrième les montagnes, le cinquième le feu, le sixième les nuages, le septième les eaux, le huitième le vent. Il apprit à faire usage de ces symboles, & pour donner plus de crédit à ses nouvelles lois, il publia qu'il les avait vu marquées sur le dos d'un dragon-cheval qui sortait du fond d'un

lac ; il le nomma dragon-cheval, parce qu'il avait la figure d'un cheval, & les écailles d'un dragon avec les ailes.

Ce prodige l'ayant accrédité parmi les peuples, lui donna lieu de créer des officiers ou mandarins sous le nom de dragon. Il nomma l'un dragon volant, & son occupation fut de faire des livres ; il nomma un autre dragon qui se cache, & c'était à lui de faire le calendrier ; un troisième fut nommé dragon qui demeure, & il eut l'intendance des bâtiments ; un quatrième appelé dragon protecteur, fut chargé de prévenir les misères du peuple, & de le soulager ; un cinquième sous le nom de dragon terrestre, eut soin des terres ; un sixième appelé dragon des eaux, fut chargé de faire croître les bois & les plantes, & de procurer la communication des sources d'eau vive.

Il établit un premier ministre, & partagea le gouvernement de son État entre quatre mandarins, qu'il envoya, l'un au nord, l'autre au sud, le troisième à l'est, & le quatrième à l'ouest. C'est ainsi qu'il fit fleurir ses lois.

Alors les deux sexes n'étaient point distingués par des habits particuliers, & confondus ensemble, ils vivaient sans pudeur, & dans une parfaite ignorance des lois du mariage.

p.273 Fo hi réforma ce désordre : il ordonna que les femmes seraient vêtues d'une manière différente de celle des hommes : il établit des lois pour la société conjugale : une de ces lois portait qu'on ne pourrait pas se marier avec une femme de même nom, soit qu'elle fût parente, ou non.

Cette coutume subsiste encore aujourd'hui : ceux, par exemple, qui portent le nom de Yong, de Ly &c. ne peuvent épouser des femmes de ce même nom, fussent-ils éloignés de vingt générations, & de familles différentes. Pour adoucir le naturel farouche de ses nouveaux sujets, & tranquilliser des esprits sauvages & turbulents, il inventa la musique, fit l'instrument kin auquel il donna par-dessus une figure ronde, pour représenter le ciel ; & par dessous une figure plate, pour représenter la terre.

Si cette harmonie inventée par Fo hi n'est pas meilleure que celle d'aujourd'hui, on ne voit pas quelle impression elle put faire sur les cœurs. Aussi les Chinois se retranchent-ils à dire, que la musique de Fo hi était toute divine, mais que c'est un trésor qu'on a perdu, & qui n'a jamais pu se recouvrer.

Fo hi mourut, & fut enterré dans un lieu nommé Tchin. Il eut pour successeur Chin nong. Un historien chinois met sur le trône quinze princes avant Chin nong mais d'autres, & c'est l'opinion commune, assurent que ces quinze princes n'étaient que des seigneurs de provinces tributaires, à peu près comme l'ont été depuis les Tchu heou.

*

CHIN NONG. Second empereur.

Le peuple s'étant extrêmement multiplié, les herbes & les animaux n'étaient plus suffisants pour le garantir de la faim ; Chin nong sensible à la misère de ses sujets, songea à rendre la terre féconde : il inventa les outils nécessaires au labourage, & il apprit au peuple à semer cinq sortes de grains ; c'est ce qui le fit appeler Chin nong, c'est-à-dire, laboureur céleste. Il leur apprit pareillement à tirer du sel de l'eau de la mer.

Les peuples devinrent sujets à beaucoup de maladies, & l'on ne connaissait point de remèdes propres à les guérir. Chin nong éprouva sur lui-même la vertu des simples, & il p.274 découvrit leurs bonnes & leurs mauvaises qualités : il considéra, dit l'historien chinois, leur nature, ou chaude, ou froide, ou tempérée, & s'en servit à proportion, comme un roi se sert de ses sujets.

En un seul jour il découvrit soixante-dix herbes venimeuses, & il eut le secret de les rendre utiles, c'est-à-dire, qu'il trouva le contrepoison. Après quoi il composa des livres de médecine, il enseigna la manière de rendre la santé aux malades. C'est ce qui le fait regarder comme l'auteur & le prince de la médecine.

La simplicité des mœurs bannissait alors tout esprit de contention ;

chacun avait de quoi vivre, les lois étaient en petit nombre, & l'on n'eut pas besoin de les multiplier. Le gouvernement était majestueux & sévère. Chin nong donna l'idée du commerce, il établit des marchés publics, où le peuple se rendait vers le milieu du jour, & chacun s'étant fourni de ce qui lui était nécessaire, retournait paisiblement chez soi.

Pendant que ce prince ne s'occupait que du bonheur de ses sujets, un prince tributaire nommé So cha se révolta contre lui, & refusa d'obéir à ses ordres. Mais les propres sujets de ce prince punirent sa désobéissance, & lui ôtèrent la vie. Tout rentra dans le devoir, & il n'y eut personne dans l'empire qui ne fût volontiers soumis à la justice & à la douceur du gouvernement de Chin nong.

Il mourut à Tcha hiang, lieu dépendant de Tchang tcha. Un auteur chinois dit, que Tcha hiang est la ville qu'on nomme maintenant Tcha lin tcheou qui est du ressort de Tchang tcha fou capitale de la partie méridionale de la province de Hou quang.

Il y a des historiens qui donnent à Chin nong sept successeurs, jusqu'à Hoang ti, savoir Lin koue, Tcheng, Ming, Y, Lay, Ly, & Yu Ouang : ce dernier fut déposé, & il n'était plus empereur lorsqu'il mourut. Il se peut faire aussi que les autres n'étaient que des princes tributaires. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'histoire chinoise ne met au rang des premiers empereurs que Fo hi, Chin nong & Hoang ti à qui les arts & les sciences doivent leur commencement & leur progrès.

*

HOANG TI. Troisième empereur.

p.275 L'histoire rapporte que Yu ouang était un prince emporté & violent, que son gouvernement était dur, & que les peuples gémissaient dans l'oppression ; que les princes tributaires se soulevèrent, que l'un d'eux nommé Tchi yeou fut le premier qui leva l'étendard de la révolte ; que l'empereur fut déposé & que tous les princes placèrent sur le trône Hoang ti qui n'avait encore que douze ans ; que la mère de Chin nong avait un frère cadet, qui était prince héréditaire de la principauté de

Chao tien ; que celui qui en était régulo, du temps que régnait Yu ouang, avait pour femme Fou pao, laquelle ayant été fort agitée par l'éclat du tonnerre, accoucha de Hoang ti sur une montagne nommée Suen yuen.

C'était, dit l'histoire, un enfant merveilleux : à peine eut-il quitté la mamelle qu'il sut parler ; dans l'enfance, il montra beaucoup d'esprit & d'adresse ; dans la jeunesse, une bonté & une douceur d'un naturel admirable ; & dans l'âge viril, une pénétration & un discernement extraordinaire.

Tchi yeou dont je viens de parler, était un prince inquiet, & dont l'ambition qui était sans bornes, causait de grands désordres. Hoang ti l'entreprit, & lui livra jusqu'à trois batailles.

Comme il s'aperçut que des brouillards épais dérobaient l'ennemi à sa poursuite, & que les soldats s'égaraient & perdaient les rumbs de vent, il fit un char qui leur montrait le midi & les quatre points cardinaux. Par ce moyen il vint à bout de joindre le prince Tchi yeou. Il se saisit de sa personne & le fit mourir.

Quelques-uns disent que sur ce char on voyait gravé dans un plat les caractères du rat, & du cheval, & au-dessus une aiguille pour déterminer les quatre parties du monde. Ce serait là l'usage de la boussole, ou de quelque chose d'approchant bien ancien & bien marqué : c'est dommage qu'on n'en explique pas l'artifice, mais les interprètes ne sachant que le fait tout simple, n'ont osé hasarder leurs conjectures.

Après avoir réglé les affaires les plus importantes de p.276 l'empire, Hoang ti ne s'occupa plus que du soin de rendre les sujets heureux, en leur procurant toutes les commodités qu'il put imaginer. Il coupa & aplanit les montagnes ; il fit faire des grands chemins pour faciliter le commerce ; il étendit les bornes de son empire, qu'il poussa vers l'orient jusqu'à la mer, du côté du nord jusqu'à l'ancienne Tartarie, & au midi jusqu'au fleuve Kiang, qui servit de barrière à ses États.

Il créa six ministres pour l'aider à gouverner l'empire, & il fit Tsang

kiai mandarin pour composer l'histoire.

Il chargea Ta nao du soin de faire le kia tse, ou le cycle de soixante ans. Ce cycle est composé d'un côté de dix caractères, qu'on nomme tien kan, & de l'autre de douze qu'on nomme ti tchi. Ces caractères ne signifient rien, mais tiennent lieu de nombres, ou de signes : les dix premiers sont appelés les dix tiges ; & les autres les douze branches. Ces signes se prennent deux à deux pour marquer les années, & se combinent de telle manière, que les deux mêmes signes ne reviennent qu'au bout de soixante ans.

Yong tcheng fut chargé de faire une sphère & un calendrier : ce fut lui qui découvrit l'étoile polaire, & les autres astres qui l'environnent. On ignore quelle était la figure de l'instrument en forme de sphère qu'il inventa, & qui représentait les orbes célestes. Enfin, au moyen de plusieurs expériences, il sut prévoir les changements du temps & de l'air.

Le partage de Li cheou, fut de régler les nombres & les mesures ; la méthode qu'il inventa pour supputer, est encore en usage : c'est une petite boîte séparée en deux par le milieu, & traversée par des fils de fer, dans lesquels de petites boules sont enfilées : il n'y en a que deux dans chaque fil du rang supérieur qui valent chacun cinq : le rang d'en bas, qui est beaucoup plus large, a cinq boules dans chacun de ses fils & chaque boule n'est comptée que pour un. Quand on les compte de la droite à la gauche, les nombres se multiplient de même que par nos chiffres. Cette manière de compter, est plus prompte & plus sûre, que notre calcul à la plume.

Pour ce qui est des mesures, il prit un grain de millet pour la grandeur d'une ligne, dix lignes pour un pouce, dix pouces pour un pied, &c. La différente manière dont ces grains de millet, qui sont de figure ovale, peuvent se ranger, ont mis de la différence dans les mesures sous les diverses dynasties.

Sous la dynastie régnante, il y a trois sortes de mesures : 1° Le pied du palais : il est au pied de Paris, comme de 97 ½ à 100. 2° Le pied du

tribunal des ouvrages publics, qui s'appelle Kong pou, & dont les ouvriers p.277 se servent : il est d'une ligne plus court que celui du palais. 3° Le pied des tailleurs, & dont se servent les vendeurs d'étoffes : il a sept lignes plus que celui du Kong pou.

Ling lun eut le soin de perfectionner la musique, & d'expliquer l'ordre & l'arrangement des divers tons.

Yong yuen eut ordre de faire douze cloches de cuivre, qui représentaient les douze mois de l'année.

Hoang ti inventa ensuite le bonnet, appelé mien, pour lui servir de diadème. Ce bonnet baissait un peu par devant, & se relevait par derrière ; il avait sept pouces de large, & un pied deux pouces de long.

Il se fit pareillement des habits & des ornements propres de sa dignité. Sa robe était bleue & jaune, pour imiter les couleurs du ciel & de la terre.

Après avoir considéré attentivement les plumes du faisan, & les différentes couleurs des oiseaux & des fleurs, il trouva le secret de la teinture, & ordonna que les étoffes, dont les riches & les pauvres seraient vêtus, fussent de couleurs différentes.

Il fit faire divers instruments utiles au public, des machines à piler le riz, des fourneaux de cuisine, des chaudières, &c. & le peuple commença à manger, tantôt du riz clair, ou de la bouillie, & tantôt du riz cuit plus épais.

Il fit construire des ponts sur les rivières, des cercueils pour les morts. Il enseigna à fabriquer des arcs & des flèches, des instruments à vent, des flûtes, des fifres, des orgues, des trompettes qui imitaient la voix du dragon, & des tambours qui faisaient le bruit du tonnerre.

Voyant que les bois vides surnageaient, il fit faire des barques, & inventa les rames. Il inventa pareillement des chariots, & fit dresser les bœufs & les chevaux pour les traîner.

Les peuples ne logeaient alors que dans de misérables huttes : Hoang ti donna le modèle des bâtiments, & il fit bâtir un palais nommé

Ho kong, où il sacrifia au souverain seigneur du Ciel.

Pour rendre le commerce plus facile, il fabriqua de la monnaie, qu'il appela kin tao parce qu'elle avait la figure d'une lame de couteau, & il mit un si bel ordre dans les dépenses de l'empire, que les richesses augmentèrent à l'infini.

Les hommes étaient tourmentés au dehors par la rigueur des saisons, & au dedans par les passions qui les agitaient, & ils mouraient avant le temps. Hoang ti considéra avec attention les cinq éléments, les saisons, la nature de l'homme, & il ordonna à trois docteurs, nommés Ky pe, Yu fou & Ley kong d'examiner les vaisseaux p.278 sanguins, après quoi il détermina les remèdes propres de chaque maladie, & les hommes vécurent tout le temps qu'ils doivent vivre selon l'ordre de la nature.

Il chargea l'impératrice d'enseigner au peuple la manière d'élever des vers à soie, de filer leurs cocons, & de se faire des habits.

Ce prince ne goûtait pas un moment de repos, & quoiqu'il eût appris à ses sujets à se bâtir des maisons, & à former des villes, & qu'il se fût fait bâtir à lui-même un palais, il n'avait point de demeure fixe, & il campait avec ses soldats.

Il fit mesurer le pays, & le partagea en tcheou : il établit plusieurs principautés de cent lis chacune, où il bâtit des villes. Il régla que 240 pas en long, sur un pas de large, feraient un mou ; que cent mou feraient un king ; ainsi les pas étant de cinq pieds, il y avait dans un mou de terre six mille pieds carrés, & six cent mille dans un king. Il régla encore que neuf king seraient appelés tsing, & que ce serait la part de huit familles, qui auraient chacune un king ou cent mou pour soi, & que le king qui resterait au milieu, appartiendrait à l'empereur, & serait cultivé à frais communs par ces huit familles. Il fit faire quatre chemins à chaque tsing ,& il ordonna que trois tsing fussent appelés ho ki, trois ho ki une rue, cinq rues une ville, dix villes un tou, dix tou un che & dix che un tcheou.

Hoang ti mourut sur la pente de la montagne King chan, & fut enterré dans la province de Chan tong. Les écrivains chinois en font les

plus grands éloges : la vertu & les talents de ce prince, disent-ils, égalaient le ciel & la terre. Son gouvernement était admirable, ses lois fermes, sa conduite immuable : il répandit ses bienfaits sur toute la terre, & sa libéralité est parvenue jusqu'à nous, de sorte que tout mort qu'il est, on dirait qu'il vit encore. Il eut vingt-cinq enfants, & l'un d'eux nommé Chao hao lui succéda à l'empire.

*

CHAO HAO. Quatrième empereur.

p.279 Ce prince gagna l'estime & l'amour de ses peuples par la douceur & la beauté de son naturel : on publia que le fong hoang avait paru à son avènement à la couronne, ce qui était regardé comme le présage d'un règne heureux, parce que, disent les Chinois, cet oiseau merveilleux ne se montre que quand les bons rois occupent le trône.

Ce fong hoang est un oiseau très rare, ou plutôt fabuleux, à peu près comme notre phénix : selon la peinture qu'en font les Chinois, il ressemble à un aigle, mais il est fort différent par l'admirable variété de ses couleurs.

La prétendue apparition de cet oiseau, fit naître au nouvel empereur l'idée de distinguer ses officiers par la figure de divers oiseaux qu'ils porteraient sur leurs vêtements. L'ordre en fut donné, & cet usage s'observe encore aujourd'hui. Les mandarins de lettres ont sur leurs habits pour marque de leur dignité, des oiseaux en broderie d'or, & les mandarins de guerre y portent des animaux, tels que sont le dragon, le lion, le tigre, &c. Ces marques d'honneur font connaître au peuple, le rang que tiennent ces officiers dans les neuf premiers ordres de l'État.

Parmi les mandarins de nouvelle création, les uns, qu'on nommait les cinq kieou, devaient assembler le peuple ; d'autres avaient soin de gouverner les cinq espèces d'artisans ; l'emploi des autres était de présider au labourage, & de veiller sur les mœurs des peuples.

Ce prince gouverna ses États avec beaucoup d'équité : les auteurs chinois disent qu'il fut un parfait imitateur de Fo hi. Il réforma les

mesures des grains ; il fit dresser un tambour pour battre les veilles ; il rendit libre le cours des rivières, & aplanit les chemins sur les montagnes ; enfin il inventa une nouvelle musique pour unir les esprits avec les hommes, & accorder le haut avec le bas : c'est pourquoi on l'appela Ta yuen.

L'empereur mourut dans un âge fort avancé : il laissa cinq fils, dont quatre avaient chacun leur mérite : mais comme il trouva de plus grands talents dans son neveu, p.280 nommé Tchuen hio qui était petit-fils de Hoang ti, il lui donna la préférence sur ses propres enfants, & le choisit pour son successeur à l'empire.

*

TCHUEN HIO. Cinquième empereur.

Il ne fut pas plutôt monté sur le trône, que loin de prendre de la défiance de ceux dont il remplissait la place, il leur confia des emplois considérables & conformes à leurs talents. Comme ces princes connaissaient parfaitement la nature des métaux, les eaux, & les bois, &c. il donna à l'un l'intendance des mines, à l'autre la charge de maître des eaux & forêts, &c. & s'étant assuré de leur fidélité, il les éleva dans la suite à des emplois plus honorables & plus importants.

Sur la fin du règne de Chao hao, le peuple avait commencé à s'ingérer dans le sacré ministère. Chaque famille voulait avoir chez soi des sacrificateurs. Tchuen hio réforma cet abus ; il joignit le sacerdoce à la couronne, & régla qu'il n'y aurait que l'empereur qui offrirait solennellement des sacrifices au seigneur du Ciel.

C'est ce qui s'est toujours observé, & ce qui s'observe encore maintenant ; car l'empereur seul, est le pontife, & a droit d'offrir les sacrifices dans le temple du Ciel ; s'il arrive que son grand âge, ou quelque maladie ne lui permette pas d'aller au temple y faire les fonctions de sacrificateur, il députe un prince, ou un Grand de l'empire pour tenir sa place, & s'acquitter de ce devoir de religion.

Comme cet empereur était habile astronome, il changea la manière

de calculer & d'observer les mouvements célestes ; & parce que ces mouvements ne paraissaient que dans un lointain, il inventa une machine qui aidait à en avoir une idée plus claire, & qui servait aux équations, aux ascensions, &c.

Les interprètes n'ont rien dit sur la construction, sur la figure, & sur les proportions de cet instrument ; apparemment qu'ils l'ont ignoré. Ils parlent seulement de la conjonction des cinq planètes dans la constellation Che, arrivée sous le règne de Tchuen hio ; mais, comme le p.281 remarque un habile astronome chinois, c'est une conjonction de système, & qui n'est nullement réelle.

Les conjonctions des planètes ont toujours été regardées comme de bon augure pour les princes : on voit de ces fausses conjonctions dans la suite de l'histoire, surtout au changement de dynasties ; & sans en chercher des exemples bien loin, c'est ce qui arriva à la seconde année du règne de l'empereur, qui est maintenant sur le trône. La conjonction de quatre planètes fut une raison suffisante, pour en faire une de cinq en faveur du nouveau règne.

L'empereur en fit paraître de la joie, & en reçut les compliments de toute sa cour ; tout le monde en profita, surtout le tribunal des mathématiques, qui ne pécha pas par ignorance. Ayant trouvé certain rapport de planètes qui n'étaient pas en place avec celles qui y étaient, cela lui suffit pour fonder une conjonction qui flattait l'empereur, & qui leur devenait utile.

Cette fausse conjonction, qu'on a eu soin de marquer dans les registres, pourra bien donner lieu à de grands raisonnements, & à de faux systèmes dans les siècles à venir. Que dans deux ou trois mille ans, on s'avise de calculer en Europe, on cherchera vainement Saturne dans cette conjonction de planètes : sera-ce une raison de douter des autres faits de l'histoire d'Yong tching ? Ce n'en sera certainement pas une pour les Chinois, qui étant au fait de ces flatteries assez ordinaires, savent bien rabattre des compliments qu'on fait en cette occasion aux empereurs.

Tchuen hio régla aussi le calendrier, & ordonna que l'année

commencerait le premier jour du mois, que la conjonction du soleil serait le plus proche du quinzième degré du verseau ; c'est ce qui l'a fait appeler l'auteur & le père des éphémérides. Il fit choix du temps que le soleil parcourt le milieu de ce signe, parce que c'est la saison où la terre s'embellit de fleurs & de plantes, où les arbres reprennent leur verdure, & où tout se ranime, & semble renaître dans la nature.

Ce prince mourut fort âgé, & fut enterré à Pou yang : il eut pour successeur Ti co ou Kao sin, petit-fils de l'empereur Chao hao. Les descendants de Tchuen hio qui furent en grand nombre, eurent dans la suite pour partage différents petits États, dont ils étaient rois ou princes tributaires.

C'est toujours l'empereur qui accorde ces États aux princes, ou parce qu'ils sont ses parents, ou à cause de leur mérite. Ils relèvent de l'empire à peu près comme les ducs & les comtes en Europe, & s'il survient une guerre à l'empereur, ils sont obligés de lui mener un certain nombre de troupes, pour grossir son armée, & le défendre contre ses ennemis.

*

TI CO ou **KAO SIN.** Sixième empereur.

p.282 Les écrivains chinois font de grands éloges de ce prince : il était éclairé, disent-ils, il voyait tout ; il examinait tout par lui-même ; il entrait dans les plus grands détails ; il était populaire, sans rien perdre de sa Majesté ; il aimait tendrement ses sujets ; il répandait partout ses bienfaits ; il se réformait lui-même ; il était religieux dans le culte du souverain seigneur du Ciel, qu'il servait respectueusement ; son air grand & auguste attirait de la vénération, sa vertu était éminente, il n'agissait qu'à propos & gardait en tout un juste milieu. Enfin il n'y eut aucune nation éclairée par le soleil, & arrosée par les pluies, qui ne se fît un plaisir d'obéir à ses ordres.

Il établit des maîtres pour enseigner la vertu aux peuples, & il inventa la musique vocale ; ce fut Hien he, qui le premier fît par son

ordre des chansons : il donna le soin à d'autres de faire divers instruments, des flûtes droites & traversières, un tambour, une cloche, un King (c'est une plaque plate & mince qu'on frappe avec un maillet de bois) ; il fit jouer cette musique qu'il nomma lou ing, c'est-à-dire, la beauté du ciel, de la terre, & des quatre saisons.

Ce fut le premier qui donna l'exemple de la polygamie : il épousa quatre femmes. Il eut de la première un fils, nommé Ki, dont les descendants firent la dynastie des Tcheou ; de la seconde, il eut un fils nommé Sie, dont les descendants firent la dynastie des Chang. La troisième lui donna Yao & le fils qu'il eut de la quatrième s'appela Tchi. Les grandes espérances que donnait ce dernier prince, portèrent l'empereur à le choisir pour successeur préférablement à ses trois frères.

*

TCHI. Septième empereur.

p.283 Ce prince ne soutint guère l'idée qu'il avait donné d'abord de son mérite ; il ne se servit de son autorité, que pour se livrer brutalement à ses infâmes plaisirs. Les princes tributaires accoutumés à obéir à de sages empereurs, ne purent soutenir l'excès de ses dérèglements. Ils lui firent plusieurs fois des remontrances sur sa conduite ; & comme leurs avis étaient inutiles, ils le firent descendre du trône, l'envoyèrent en exil, & mirent à sa place son frère Yao.

Ce n'est qu'au règne de Yao qu'on peut appliquer le cycle sexagénaire, car quoiqu'il ait été inventé par le célèbre Hoang ti, la durée de ces premiers règnes est très incertaine ; au contraire depuis l'empereur Yao, jusqu'à Jésus-Christ, la chronologie est parfaitement bien conduite, & les auteurs chinois ont tout marqué par année, & dans un grand détail, jusqu'aux divisions qui ont troublé l'empire, & aux interrègnes, avec le temps de leur durée. C'est ce qui m'a porté à ne commencer l'ordre des cycles que par l'empereur Yao.

*

YAO. Huitième empereur. A régné seul 72 ans, & 28 avec Chun qu'il associa à l'empire

I. 2357 [1].

p.284 Ce fut la quarante-unième année du cycle précédent que ce prince monta sur le trône : il est regardé comme le premier législateur de la nation, & comme le modèle de tous les souverains ; c'est sur lui & sur son successeur, que tous les empereurs jaloux de leur réputation tâchent de se former, & c'est encore maintenant faire le plus grand éloge d'un empereur de la Chine, que de dire qu'il ressemble à Yao, à Chun &c.

La vertu, disent les historiens, lui était comme naturelle ; il était actif, laborieux, vigilant, d'une pénétration, & d'une intelligence qui prévoyait tout ; d'une modération & d'une équité, qui maintenait la vigueur des lois, & en même temps les faisait aimer, n'employant jamais son autorité que pour procurer le bien de ses sujets ; d'une modestie égale à sa grandeur ; elle éclatait jusque dans les hommages que son rang lui attirait. Grande frugalité dans ses repas, il se contentait des viandes les plus grossières. Nulle magnificence dans ses meubles ; son palais était dénué de tout ornement, & ses vêtements n'étaient que d'étoffes de laine pendant l'été, ou de peaux de cerf durant l'hiver. S'il arrivait quelque calamité publique, ou qu'un de ses sujets se fût rendu coupable de quelque crime, il attribuait ce malheur à son peu de vertu, ou il le regardait comme un châtiment du Ciel, qui punissait sa négligence à bien instruire les peuples. Il ne faisait jamais la visite de son empire qu'après avoir offert des sacrifices au souverain Maître du Ciel : ses sujets aspiraient au bonheur de le voir, & ils attendaient ce moment heureux avec la même impatience, que les campagnes arides attendent la pluie. Enfin son règne fut si doux & si aimable, que ses sujets ne s'apercevaient presque pas qu'ils eussent un maître.

Les philosophes chinois ont coutume d'appuyer leurs maximes de morale, sur la conformité qu'elles ont avec la p.285 conduite & les actions de cet empereur, & de ses deux successeurs : cette conformité une fois prouvée donne à leurs maximes une autorité, contre laquelle il n'y a point de réplique.

---

[1] [Cycle chinois. Calendrier grégorien **av. J.C.**/**ap. J.C.**].

Yao qui se plaisait singulièrement à observer les astres, chargea deux habiles mathématiciens, l'un nommé Hi, & l'autre qui s'appelait Ho, d'examiner avec soin le cours de la lune & des astres, & de composer des instruments propres à ces sortes d'observations. Ce fut avec leur secours qu'il régla les douze mois lunaires, & qu'il rétablit les mois intercalaires, qui revenaient sept fois dans l'espace de 19 ans.

L'impératrice fut chargée du soin d'élever des vers à soie, & d'enseigner aux autres femmes la manière de fabriquer de meilleures étoffes qu'on en avait fait auparavant.

Ce travail au temps de son invention était fort grossier, & c'est ce qui arrive toujours, surtout dans les arts, qui ne se perfectionnent que par l'expérience, & par un long usage.

Ce prince mit un nouvel ordre dans l'administration des affaires de l'empire, par l'établissement de six tribunaux souverains, tels qu'ils subsistent encore aujourd'hui.

La réputation de sa vertu, & la sagesse de son gouvernement, attirèrent dans ses États plusieurs des nations voisines : ses sujets s'augmentèrent à un point, que ces provinces ne purent contenir tant d'étrangers, qui venaient s'y établir, principalement à cause des eaux dont les terres basses étaient couvertes ; soit que cette inondation fût un reste du Déluge universel, comme plusieurs le croient, soit que quelque obstacle interrompant le cours naturel des eaux vers la mer, forçât les rivières à sortir de leur lit, & à répandre leurs eaux dans tout le plat pays.

L'empereur prit le dessein de mettre à profit tant de terres submergées, & par là devenues inutiles à son peuple. Il donna à un officier nommé Kouen la commission de dessécher les campagnes, en procurant une issue aux eaux, qui les fissent couler dans la mer. Cet officier ou négligent, ou peu capable d'une entreprise, dont il n'eût pas dû se charger, employa neuf ans à ce travail, sans y réussir : sa négligence ou sa témérité fut punie de mort.

Yu son fils répara sa faute. Pendant treize ans d'un travail

infatigable il vint à bout d'aplanir les montagnes, de faire rentrer de grands fleuves dans leur lit naturel, de dessécher les lacs & les marais, de renfermer entre des chaussées plusieurs torrents rapides, & de partager les rivières en différents canaux, qui aboutissaient à la mer. Par ce moyen il donna une plus grande étendue aux provinces, & les rendit bien plus fertiles. On verra dans la suite p.286 qu'un service si important ne fut pas sans récompense.

Cependant Yao songeait à se donner un successeur, & sans écouter les mouvements de la tendresse paternelle, il n'eut égard qu'aux intérêts de son peuple. Il découvrit un jour son dessein aux seigneurs de sa cour. L'un d'eux lui représenta qu'il avait dans son fils aîné un prince aussi digne du trône, qu'il était digne d'être son fils, & que les peuples ne manqueraient pas de respecter dans son sang des vertus héréditaires :

> — Je déteste autant ceux qui louent les méchants, répondit Yao, que ceux qui blâment les gens de bien ; je connais mon fils, sous de beaux dehors de vertu, il cache des vices qui ne sont que trop réels.

Cette réponse ferma la bouche à tous les seigneurs.

A quelque temps de là, Yao fit venir un de ses ministres, en qui il avait le plus de confiance, par l'estime qu'il faisait de sa prudence & de sa probité, & voulut déposer entre ses mains sa couronne. Ce sage ministre s'excusa de recevoir cet honneur, sur ce que le fardeau était trop pesant, pour des épaules aussi faibles que les siennes, & en même temps il lui proposa un laboureur nommé Chun, que la vertu, la probité, la patience dans les plus dures épreuves, la confiance qu'il s'attirait de tous les gens de bien, & une infinité d'autres excellentes qualités rendaient digne du trône.

Yao le fit venir, & pour éprouver ses talents, il lui confia le gouvernement d'une province. Chun se fit une si grande réputation de sagesse, de prudence, de modération, & d'équité, qu'au bout de trois ans Yao l'associa à l'empire, & lui donna ses deux filles en mariage.

L'empereur vécut encore 28 ans, dans une grande union de sentiments, avec le nouveau collègue qu'il s'était donné. Se voyant prêt de mourir, il appela Chun & l'exhorta à gouverner ses sujets en vrai père, & à se souvenir qu'il était plus pour les peuples, que les peuples n'étaient pour lui, & qu'un empereur n'est élevé au-dessus du reste des hommes, que pour procurer leur avantage, & prévenir leurs besoins. En finissant ces mots il rendit le dernier soupir à l'âge de 118 ans, laissant après lui neuf enfants. Tous les peuples qui trouvaient dans ce prince l'amour & la tendresse d'un père & d'une mère, le pleurèrent pendant trois ans.

*

CHUN. Neuvième empereur. A régné seul 50 ans

II. 2277.

p.287 C'est la vingtième année de ce cycle que mourut Yao, & Chun commença l'année suivante à gouverner seul l'empire. Il est regardé, de même qu'Yao, comme l'un des législateurs de la nation.

Aussitôt après la mort de l'empereur, Chun confia le gouvernement de l'État à ses ministres, & s'enferma dans le sépulcre de Yao pendant trois ans, pour se livrer plus librement aux sentiments de douleur, que lui causait la mort d'un prince, qu'il regardait comme son père. C'est de là qu'est venu l'usage de porter pendant trois ans le deuil de ses parents.

Les historiens chinois attribuent l'élévation de Chun à la soumission & à l'obéissance qu'il eut toujours pour ses parents ; quoiqu'il ne reçût d'eux que de mauvais traitements, & que sa vie fût plusieurs fois en danger, il n'opposa que sa douceur à leur mauvaise volonté ; & peu à peu par son respect, & par sa patience, il vint à bout de reformer leurs cœurs, & de les rendre vertueux.

D'où les philosophes chinois tirent deux grands principes de morale : le premier, que quelque méchants que soient les pères & les mères, les enfants ne leur en doivent pas moins de respect & d'obéissance ; le

second, qu'il n'y a point de si méchant homme, qu'on ne gagne enfin par des bienfaits.

Chun après avoir satisfait aux devoirs de sa piété & de sa reconnaissance envers Yao, se mit en possession du palais impérial, & reçut les hommages de tous les princes tributaires. Il trouva dans le palais quantité d'or & de pierreries ; il fit faire une sphère, qui représentait les sept planètes, & il y employa les pierreries qui symbolisaient le mieux avec chaque planète. Il fit de nouvelles lois pour l'administration de son État, & ordonna que chacun des six tribunaux établis par son prédécesseur, aurait des officiers subalternes pour l'aider dans ses fonctions ; il p.288 honora toujours de sa protection & de sa bienveillance les philosophes & les gens de lettres. Chaque année il visitait ses provinces, & dans cette visite il récompensait ou punissait les princes tributaires, avec une équité qui lui attirait l'estime & l'admiration des peuples.

Une de ses principales attentions fut de faire fleurir l'agriculture, & de mettre l'abondance dans ses États : c'est pourquoi il défendit sous des peines sévères aux gouverneurs, de détourner les laboureurs de leur travail, & d'en exiger des corvées, toujours onéreuses, & capables de ralentir leur ardeur pour la culture des terres.

Il était également attentif à ne confier le gouvernement de ses sujets, qu'à des personnes d'un mérite, & d'une capacité éprouvée ; enfin il fit plusieurs autres ordonnances, dont la sagesse & l'équité l'ont fait regarder dans tous les temps, comme un des grands héros qu'ait eu la Chine.

Une de ces ordonnances paraîtra peut-être assez extraordinaire, c'est celle qui permet à chacun de ses sujets, de marquer sur une table exposée en public, ce qu'il aurait trouvé de répréhensible dans sa conduite. Il admit dans les conseils six seigneurs, qui étaient des descendants de Tchuen hio & six autres qui étaient de la famille de Ti co. On trouve dans le Livre canonique appelé *Chu king* dont je donnerai le précis, des discours, que quelques-uns de ces seigneurs firent à l'empereur, sur les maximes d'un sage gouvernement.

L'année 54 de ce cycle il pensa à un successeur, mais il n'envisagea dans ce choix que le bien de ses peuples. Il préféra Yu à ses enfants, & il ne se porta à cette préférence, que par l'idée qu'il s'était formée de la capacité & du mérite de ce grand homme, & en quelque sorte par reconnaissance des avantages qu'il avait procurés à l'empire, en desséchant les terres, qu'une inondation générale dans les pays plats rendait inutiles. Il vécut dix-sept ans, depuis qu'il eut fait asseoir Yu sur son trône, & l'union fut si grande entre ces deux princes, qu'il ne parut jamais que l'autorité fut partagée.

L'année dixième de ce cycle, l'empereur Chun mourut âgé de 110 ans, & fut enterré dans la province de Chen si.

@

Première dynastie appelée

HIA

qui compte dix-sept empereurs
dans l'espace de quatre cent cinquante-huit ans

*

YU. Premier empereur. A régné cent dix ans

III. 2217.

p.289 L'année 11e de ce troisième cycle, c'est-à-dire, l'année avant Jésus-Christ 2217, Yu ou Ta yu, c'est-à-dire, le grand Yu, gouverna seul l'empire, & tint sa cour dans la province de Chan si. Un des enfants de Chun, chagrin de voir un étranger sur le trône de son père, voulut remuer ; mais il fut abandonné des Grands & du peuple, & ses efforts ne servirent qu'à affermir davantage la couronne sur la tête d'Yu, que son grand génie & ses vertus avaient rendu infiniment cher à la nation.

La connaissance qu'il eut de la nature des terres, par le soin qu'il prit d'en faire écouler les eaux, le mit en état de composer un excellent traité de l'agriculture, où il enseigne la manière de cultiver & d'ensemencer les terres, & les différentes sortes de fumier dont on doit les engraisser : il en fit ensuite niveler les pentes & les hauteurs, pour donner du cours aux eaux vers les endroits qui en auraient le plus de besoin.

Il partagea toute l'étendue de ses États en neuf provinces, & il fit faire neuf grands vases d'airain ; sur chacun de ces vases il fit graver la carte d'une province. Ces vases devinrent dans la suite très précieux, & l'on crut que la sûreté de l'État était attachée à leur conservation. Quiconque pouvait s'en saisir, était comme assuré p.290 de la couronne. Elle devint héréditaire sous ce prince, de même que le sacerdoce, qui était déjà uni à la couronne, & qui y a été depuis ce règne inviolablement attaché ; car il n'y a que l'empereur qui puisse offrir des sacrifices, & il est défendu à tout autre, sous peine de la vie, de faire l'office de sacrificateur.

C'était faire la cour à l'empereur Yu que de lui donner des avis sur sa conduite, & il ne croyait point qu'il y eût d'occupation plus digne d'un monarque, que celle de rendre la justice aux peuples. Pour cela il se rendait accessible à toute heure ; afin qu'on pût facilement lui parler, il fit attacher aux portes de son palais une cloche, un tambour, & trois tables, l'une de fer, l'autre de pierre, & la troisième de plomb ; & il y fit afficher une ordonnance, par laquelle il enjoignait à tous ceux qui avaient à lui parler, de frapper sur ces instruments, ou sur ces tables, suivant la nature des affaires qu'on voulait lui communiquer.

La cloche était destinée aux affaires civiles ; le tambour devait être frappé pour celles qui concernaient les lois & la religion ; la table de plomb servait aux affaires propres du ministère & du gouvernement ; si l'on avait à se plaindre de quelque injustice commise par les magistrats, on frappait sur la table de pierre ; & enfin sur la table de fer, lorsqu'on avait reçu quelques traitements trop rigoureux.

L'empereur recevait toujours avec bonté, & même avec une sorte de reconnaissance, ceux qui venaient, ou lui donner des avis, ou implorer sa justice. On rapporte qu'un jour il quitta deux fois la table au son de la cloche, & qu'un autre jour il sortit trois fois du bain, pour recevoir les plaintes qu'on venait lui faire.

On trouve dans le livre canonique nommé *Chu king*, les instructions qu'il donna aux princes pour gouverner sagement leurs États, & les règles qu'il prescrivit dans la distribution des charges, & dans la levée des impôts.

Il avait accoutumé de dire, qu'un souverain doit se conduire avec autant de précaution que s'il marchait sur la glace ; que rien n'est plus difficile que de régner ; que les dangers naissent sous les pas du monarque ; qu'il a tout à craindre, s'il se livre tout entier à ses plaisirs ; qu'il doit fuir l'oisiveté, faire un bon choix de ses ministres, suivre leurs avis ; & que quand il a une fois pris sagement une résolution, il doit l'exécuter sans le moindre délai.

Ce fut sous son règne qu'un nommé Y tie inventa le vin chinois : c'est un breuvage qui se fait avec le riz. L'empereur n'en eut pas plutôt

goûté, qu'il en témoigna du chagrin :

— Cette liqueur, dit-il, causera les plus p.291 grands troubles dans l'empire.

Il bannit de ses terres l'inventeur de ce breuvage, & défendit, sous de grièves peines, d'en composer à l'avenir. Cette précaution fut inutile ; on conserva le secret de composer cette liqueur & elle fait encore maintenant les délices des tables chinoises.

*

TI KI. Second empereur. A régné neuf ans

Tout l'empire applaudit à un si digne successeur du grand empereur & les peuples retrouvant dans le fils les mêmes qualités qu'ils avaient admirées dans le père, se consolèrent plus aisément de la perte qu'ils venaient de faire.

Le commencement de son règne fut troublé par la guerre, que lui déclara un prince tributaire, qui traitait durement ses sujets, & qui avait pris le dessein de rendre son autorité indépendante.

L'empereur se mit à la tête de son armée, & avec le secours de six princes tributaires, dont elle fut fortifiée, il réduisit le rebelle, & le mit hors d'état de causer du trouble.

Les peuples ne jouirent pas longtemps du bonheur, qu'ils commençaient à goûter sous le gouvernement d'un si sage prince : ils le perdirent l'année vingt-neuvième du cycle, & son fils Tai kang lui succéda.

*

TAI KANG. Troisième empereur. A régné vingt-neuf ans

p.292 Il commença son règne par ériger plusieurs terres en principautés, qu'il partagea entre les cinq frères, afin de diminuer la jalousie qu'ils pouvaient avoir de la préférence qu'on lui avait donné sur eux. Mais ce fut-là le seul trait de sagesse qui lui échappa pendant son règne.

Bien différent de ses prédécesseurs, qui étaient tout occupés du gouvernement de l'État, il en abandonna absolument le soin, pour se livrer avec fureur à la passion du vin & des femmes. Son palais était rempli de femmes débauchées. Il passait les jours entiers dans les bois à poursuivre les bêtes fauves : ses chevaux & ses chiens désolaient les campagnes, & ravageaient les moissons : ce fut un cri général de tout le peuple, que cette tyrannie réduisait au désespoir. Enfin les cris & les remontrances ayant été inutiles, la révolte devint générale.

Ce fut un de ses principaux officiers nommé Y, qui entreprit de lui ôter la couronne. Il était à la tête des troupes, qui avaient toute confiance en lui ; de concert avec les Grands de l'empire, il se saisit de la personne du prince, dans le temps que depuis plus de trois mois il n'habitait que les forêts ; il l'envoya en exil, & mit sur le trône son frère cadet, nommé Tchong kang. Cette révolution, qui arriva la quarante-septième du cycle, se fit fort paisiblement, & il ne se trouva personne qui prit les intérêts du prince dépossédé.

*

TCHONG KANG. Quatrième empereur. A régné treize ans

p.293 On ne compte point parmi les années du règne de cet empereur, toutes celles qui s'écoulèrent jusqu'à la mort de son frère, parce que tant que ce prince vécut, Tchong kang refusa constamment de prendre le titre d'empereur.

Il y eut autant de prudence que de modestie dans cette conduite. Il craignit qu'un ministre, qui avait eu assez d'autorité & de crédit pour détrôner son frère, ne conçût un jour le même dessein à son égard. Néanmoins comme il lui était redevable de la couronne, il trouva un expédient pour ne pas manquer ni à la reconnaissance qu'il lui devait, ni à sa propre sûreté.

Il témoigna qu'il ne pouvait se passer des conseils d'un ministre aussi habile que l'était Y, & qu'il souhaitait de l'avoir auprès de sa

personne. Y donna dans le piège, & ne douta pas qu'il ne se rendît bientôt maître de l'esprit du prince, & que sous son nom il ne gouvernât l'empire. Cet emploi était incompatible avec celui qu'il avait de commander l'armée. Tchong kang donna un emploi si important à Tcheou, officier habile, & d'une fidélité pour le prince à toute épreuve. Ce trait de prudence servit beaucoup à l'affermir sur le trône.

Y s'apercevant dans la suite qu'il n'avait nulle part, ni à la faveur, ni à la confiance de Tchong kang, jura de s'en venger, & d'éteindre la famille impériale ; il cacha néanmoins son ressentiment ; mais comme il ne lui était pas possible d'exécuter son projet, tandis que Tcheou serait à la tête des troupes ; & que d'ailleurs il ne pouvait pas espérer de corrompre un fidèle sujet, il s'efforça plusieurs fois de le rendre suspect au prince ; n'ayant pu réussir, il chercha, mais inutilement, le moyen de faire périr Tcheou.

Toutes ces tentatives furent vaines. Ainsi il se borna à gagner sous main les Grands de l'empire par ses bienfaits, & il eut l'adresse de s'insinuer par mille complaisances dans l'esprit & les bonnes grâces du prince héritier, jusqu'à ce qu'il eût la facilité de commettre sans aucun risque le crime qu'il méditait.

p.294 Tai kang mourut sur ces entrefaites la cinquante-huitième année du cycle, & ce fut alors que Tchong kang prit le titre d'empereur.

IV. 2157.

La deuxième année de ce cycle, ou la sixième, comme d'autres l'assurent, il y eut une célèbre éclipse de soleil, au temps de la conjonction de cet astre avec la constellation nommée Fang. Deux astronomes qui avaient soin du tribunal des mathématiques, appelés Hi & Ho, noms qui paraissent plutôt des noms d'emploi que de famille, furent punis de mort, parce que s'étant plongés dans le vin, ils n'avaient pas prédit cette éclipse ; & que par une pareille négligence à supputer & à observer le mouvement des astres, ils avaient troublé l'ordre du calendrier, dont l'empereur leur avait confié le soin : ce qui est un crime digne de mort.

Il y en a qui croient, ce qui est vraisemblable, que ces mathématiciens

favorisaient secrètement la trahison que le ministre tramait sourdement, & que c'est en partie pour cela qu'il leur en coûta la vie.

Tchong kang mourut la treizième année du cycle, & Ti siang son fils lui succéda l'année suivante.

*

TI SIANG. Cinquième empereur. A régné vingt-sept ans

L'imprudence de ce prince fut la cause de sa perte, & il s'en fallut peu qu'elle n'entrainât la ruine de toute sa famille. Loin de suivre l'exemple de son père dans la conduite qu'il avait tenue à l'égard du ministre, en l'écartant de tout emploi qui donne du crédit, Ti siang mit toute sa confiance en un homme si dangereux ; il s'aveugla même jusqu'au point d'ôter au fidèle Tcheou le commandement des troupes, & de mettre en sa place le traître, qui par ses souplesses & ses flatteries était devenu son favori.

Y se voyant dans le poste important qu'il avait occupé autrefois, & dont Tchong kang avait eu l'adresse de le dépouiller, songea à exécuter le projet qu'il méditait depuis tant d'années. Il commença par gagner l'amitié des soldats, & par se les attacher uniquement il les accoutuma peu à peu à ne pas tant déférer aux ordres de l'empereur p.295 qu'aux siens, & à les détacher de son service enfin il mit en œuvre tant d'intrigues & de complots, que l'empereur se vit forcé de chercher un asile chez deux princes tributaires ses parents.

Y pendant sa faveur s'était fait une infinité de créatures, qu'il avait élevées aux premiers emplois de l'empire ; néanmoins dans la crainte où il était, que d'autres princes tributaires ne se joignissent à l'empereur, il n'osa pas faire éclater sitôt sa révolte. Il eut recours à ses ruses & à ses artifices ordinaires : il écrivit à l'empereur une lettre très soumise & remplie de protestations de fidélité ; il le suppliait de revenir dans son palais, en l'assurant qu'il connaîtrait bientôt par lui-même, qu'il n'avait point de sujet plus dévoué que lui à ses intérêts & à son

service ; il ajoutait que les plus grands ennemis du prince étaient ceux qui lui avaient inspiré un défiance si mal fondée, & il supposa plusieurs crimes, pour lesquels ils furent, ou bannis, ou condamnés à mort, & remplacés par de créatures du traître.

Il comptait de jouir bientôt du fruit de tant d'attentats, lorsqu'il périt lui-même par une perfidie également noire & détestable. Parmi ses créatures, il y avait un nommé Han tso homme double & artificieux, qui avait le plus de part à sa confiance, & à qui il avait donné toute autorité dans l'armée. L'ambition s'empara du cœur de ce scélérat, & il crut pouvoir se frayer le chemin au trône, s'il faisait périr tout à la fois & son bienfaiteur & son souverain ; il avait dressé son plan de telle sorte, que le succès lui parut indubitable. Il confia son dessein à des soldats, dont il était absolument le maître, & en leur ordonnant d'assassiner Y, lorsqu'il irait à la chasse, il les assura qu'en même temps il publierait, qu'ils n'avaient fait qu'exécuter les ordres exprès de l'empereur. Tout réussit ainsi qu'il le souhaitait, & cette mort fut regardée comme un juste châtiment que méritait un sujet rebelle.

Il ne s'agissait plus que de se défaire de l'empereur. Voici comme il s'y prit : il fit venir le fils aîné du rebelle, c'était un jeune homme vif & impétueux, nommé Kiao ; il l'anima sans peine à venger la mort de son père & lui en fournit les moyens, en détachant secrètement une partie des troupes dont il était le maître. Kiao marche vers l'empereur, qui n'avait pu former qu'à la hâte une armée peu nombreuse, lui livre le combat, défait entièrement ses troupes, tue le prince de sa propre main, & extermine ensuite toute sa famille.

Il n'y eut que l'impératrice qui échappa à sa fureur ; elle était enceinte, & ce fut avec bien de la peine qu'elle se réfugia dans les montagnes. Han tso s'empara aussitôt de la couronne, & pour récompenser celui qui avait si p.296 bien servi ses vues ambitieuses, il érigea des terres en principauté, dont il le gratifia.

*

HAN TSO. usurpateur. A régné quarante ans

L'impératrice réfugiée chez les bergers dans les montagnes, y mit au monde un fils nommé Chao kang, qu'elle éleva sans le faire connaître.

La naissance de ce prince fut ignorée pendant quelques années, & il était déjà parvenu à un âge mûr, lorsque l'usurpateur en eut connaissance. Il le fit chercher de tous les côtés, mais le jeune prince informé des démarches du tyran, se retira chez un prince tributaire, & entra dans sa maison en qualité de domestique ; il n'y était regardé que comme le fils d'un berger.

Cependant son maître aperçut dans la physionomie & dans les manières du jeune homme, je ne sais quel air de noblesse & de grandeur, qu'une basse naissance, & une éducation champêtre ne donnent guère. Il le fit venir un jour, & étant seul avec lui, il lui fit plusieurs questions sur sa famille, avec cette bonté qui attire toujours la confiance.

Chao kang ne crut point devoir dissimuler qui il était : il fit ingénuement le détail de tous les malheurs de sa maison, dont la princesse sa mère l'avait parfaitement instruit. Le prince, qui en était instruit lui-même, embrassa tendrement Chao kang, lui fit épouser sa fille, & pour dot il lui donna une partie de sa principauté, où le jeune prince développant bien mieux ses grades qualités, fit connaître combien il était digne du trône.

V. 2097.

Le beau-père ne perdit point de temps : il écrivit à tous les ministres & à tous les Grands de l'empire, qui étaient attachés au dernier empereur ; il forma une armée, & s'étant assuré du suffrage des peuples, qui détestaient le tyran, & soupiraient après leur légitime souverain, la dix-huitième année du cycle, il alla attaquer l'usurpateur. Han tso ne résista pas longtemps ; son armée fut défaite ; on le fit prisonnier, & une mort infâme termina sa détestable vie. En même temps Chao kang fut établi sur le trône de ses ancêtres avec un applaudissement général.

*

CHAO KANG. Sixième empereur. A régné vingt- deux ans

Aussitôt que Chao kang fut sur le trône, il donna ordre au général de ses troupes, de poursuivre le complice de l'usurpateur & le meurtrier de son père. Kiao se mit en défense, mais sa petite armée fut taillée en pièces : on le fit prisonnier, & on lui trancha la tête.

La mort de ces rebelles rétablit le calme & la tranquillité dans l'empire : les lois reprirent leur première vigueur ; l'empereur convoqua souvent l'assemblée des princes tributaires, pour réformer les abus qui se glissaient, & mettre l'ordre dans toutes les parties de l'État ; ses ordonnances furent exactement observées, & les peuples vécurent contents sous une si sage administration. Sa réputation lui attira même des ambassades des princes étrangers, & son règne fut aussi glorieux que paisible. Il mourut la quarantième année du cycle, & la quarante-unième Ti chu son fils lui succéda.

*

TI CHU. Septième empereur. A régné dix-sept ans

Ce règne ne présente rien de remarquable : l'autorité souveraine, si bien affermie par le dernier empereur, & la réputation que le prince régnant s'était faite dans les armes, contint les princes, les Grands, & le peuple dans la plus parfaite obéissance. L'empire jouit d'une paix profonde, & il n'y eut personne qui osât la troubler. Il y eut à la vérité quelques mouvements du côté de p.298 la mer, mais ils furent assoupis presque au moment qu'ils s'étaient élevés. Ce prince mourut la cinquante-septième année du cycle, & son fils Ti hoai monta l'année suivante sur le trône.

*

TI HOAI. Huitième empereur. A régné vingt-six ans

La paix & le bon ordre qui régnait dans l'empire, l'avait rendu si florissant, que des nations voisines envoyèrent l'année 60e du cycle,

des ambassadeurs vers le nouvel empereur, pour se mettre sous sa protection, en s'obligeant de lui payer un tribut annuel. Il paraît par l'histoire que les ambassadeurs vinrent par mer, & que par conséquent l'art de la navigation était connu.

VI. 2037.

L'oisiveté causée par les douceurs d'une longue paix, amollit le cœur de ce prince, & lui inspira l'amour des plaisirs, dont il devint l'esclave. Il passa le reste de sa vie enfermé dans son palais au milieu de ses femmes & de ses eunuques, sans se montrer jamais à ses peuples, & se reposant sur ses ministres du gouvernement de son État. Il mourut l'année 23e du cycle, & l'année 24e son fils nommé Ti mang lui succéda à l'empire.

*

TI MANG. Neuvième empereur. A régné dix-huit ans

Ce règne fut assez semblable au précédent ; ce prince ne fut pas à la vérité aussi livré à ses plaisirs que son père, mais il s'abandonna comme lui à une vie indolente & oisive. Tout ce qu'il fit de particulier, fut de transférer sa cour vers le fleuve Jaune, & de visiter quelques p.299 parties de les États du côté de la mer. Il mourut la quarantième année du cycle, & il eut pour successeur son fils nommé Ti sie, qui commença son règne l'année suivante.

*

TI SIE. Dixième empereur. A régné seize ans

Ce prince fut recommandable par son amour de la justice, & par son attention à prévenir les troubles, & à maintenir la paix dans ses États. Les petits souverains des nations voisines, qui s'étaient rendus tributaires de l'empire, vinrent en personne lui rendre leurs hommages, & se mettre eux & leurs sujets sous sa protection. Il les honora de quelques titres de dignité & de distinction, pour récompense de leur fidélité. Il mourut la cinquante-septième année du cycle, & laissa la couronne à son fils Ti pou kiang.

*

TI POU KIANG. Onzième empereur. A régné cinquante-neuf ans

Il est surprenant que pendant un si long règne, il ne se soit rien passé qui ait mérité d'avoir place dans l'histoire chinoise. On n'y loue que l'équité de cet empereur, & la tranquillité dont l'empire continua de jouir pendant son règne.

VII. 1977.

Il finit sa vie l'année cinquante-sixième du cycle. Son fils Kong kia, qu'il avait nommé son successeur, succomba sous le crédit de son oncle, nommé Ti kiong, qui usurpa le pouvoir souverain, chassa son neveu l'héritier légitime, & se déclara empereur. Ce neveu règnera dans la suite après quarante-trois ans.

*

TI KIONG. Douzième empereur. A régné vingt-un ans

p.300 Cet usurpateur monta tranquillement sur le trône la cinquante-septième année du cycle, & pour ôter à son neveu Kong kia toute espérance d'y être jamais rétabli, il nomma pour successeur son fils Ti kin. C'est tout ce que dit l'histoire d'un prince, que son ambition rendit injuste & dénaturé.

VIII. 1917.

La dix-septième année du cycle il mourut, & son fils lui succéda.

*

TI KIN. Treizième empereur. A régné vingt-un ans

L'usurpation du père fut soufferte également dans le fils, & son règne fut d'une égale durée ; mais ses débauches le rendirent méprisable & odieux aux peuples, ce qui fut cause que quelques-uns des princes feudataires, cherchèrent à remuer : il conserva cependant la couronne jusqu'à sa mort, qui arriva la trente-huitième année du cycle ; mais il ne put l'assurer à son fils : elle fut donnée à l'héritier

légitime, qui en avait été dépouillé par son propre oncle.

*

KONG KIA. Quatorzième empereur. A régné trente-un ans

p.301 Ce prince, qui était né pour le trône, répondit bien mal à l'idée qu'on s'était formée de lui. Quarante ans & plus d'adversités auraient dû lui apprendre à modérer ses passions. Aussitôt qu'il eut l'autorité en main, il s'y livra tout entier, & la débauche en fit le prince le plus efféminé qu'on ait encore vu.

Il abandonna le gouvernement de l'État à ses ministres, encore se mit-il peu en peine d'en faire un bon choix. Il accordait des places importantes à la flatterie, plutôt qu'au mérite ; & c'était assez d'applaudir à ses désordres, pour être digne des premières charges de l'empire.

Une pareille conduite le mit dans un tel décri, que les princes tributaires refusèrent de lui rendre leurs hommages, sans qu'il osât user de son autorité pour les rappeler au devoir, tant il était affaibli par les délices d'une vie molle & voluptueuse.

IX. 1857.

La cinquième année de ce cycle arriva la naissance de Tching tang, fondateur de la dynastie suivante.

La neuvième année, Kong kia céda par sa mort la couronne à son fils Ti cao.

*

TI CAO. Quinzième empereur. A régné onze ans

p.302 Les vices du dernier empereur avaient déjà rendu la couronne chancelante dans sa famille, son fils ne travailla pas à l'affermir. Trop fidèle imitateur de son père, il fit de son palais le séjour des plus infâmes plaisirs. Ses débauches poussées à l'excès, abrégèrent ses jours, & il mourut l'année vingtième du cycle ; son fils nommé Ti fa lui succéda.

*

TI FA. Seizième empereur. A régné dix-neuf ans

L'histoire ne dit rien, ni des vertus, ni des vices de cet empereur : elle ne parle que des hommages que lui rendirent les princes tributaires à son avènement au trône, & du malheur qu'il eut de donner le jour au plus méchant de tous les hommes, qui fut son successeur, & avec lequel la dynastie Hia fut éteinte.

Ce prince nommé Kié succéda à Ti fa son père, l'année quarantième du cycle, l'empereur étant mort la trente-neuvième.

*

KIE. Dix-septième empereur. A régné cinquante-deux ans

p.303 La cruauté & les infamies de cet empereur l'ont fait regarder comme un monstre. Son nom est encore aujourd'hui dans la même exécration, que l'est en Europe celui de Néron, & l'on ne peut donner à un mauvais prince de titre plus infamant, que de dire que c'est un autre Kié.

Il était né avec d'assez belles qualités, & avec une force de corps extraordinaire ; mais ces qualités furent entièrement obscurcies par l'assemblage de tous les vices auxquels il s'abandonna.

Il avait une femme encore plus méchante & plus cruelle que lui, & il obéissait aveuglément à ses ordres. Le sang de ses sujets ne lui coûtait rien à répandre pour lui complaire : & on n'entendait parler que d'exécutions sanglantes, ordonnées par le caprice de cette princesse barbare. Ils portèrent l'un & l'autre la brutalité à des excès qui faisaient rougir.

Kié fit creuser un assez grand espace de terre, en forme d'étang, & après l'avoir fait remplir de vin, il ordonna à trois mille de ses sujets de s'y plonger. Il y avait dans son palais un appartement secret, où par l'ordre de l'empereur & de l'impératrice, & en leur présence, on se livrait aux plus abominables débauches.

Ces affreux scandales révoltèrent tout l'empire : les princes, les Grands, le peuple étaient sur le point de prendre les armes ; ils furent arrêtés par les ministres du prince, qu'un reste de tendresse attachait encore à sa personne. Ils lui représentèrent, avec respect, ses désordres, & le danger prochain où sa conduite licencieuse & tyrannique l'exposait ; mais ces remontrances ne servirent qu'à le rendre plus furieux. Un de ces ministres, qui avait porté la parole, fut condamné à mort, & exécuté en sa présence.

X. 1797.

La colère de l'empereur ne ralentit pas le zèle de ces sages ministres : ils adressèrent un mémorial à ce prince, où ils lui reprochèrent librement ses meurtres, sa cruauté, p.304 & les horreurs de sa vie. A peine en eut-il fait la lecture que transporté de rage, il prit la résolution d'en faire mourir les auteurs.

Tching tang, l'un des princes tributaires le plus respecté pour sa sagesse & sa vertu, & qui descendait de Hoang ti, ayant joint ses remontrances à celles des plus fidèles ministres, vit récompenser son zèle par la prison, où il fut enfermé l'année vingt-unième du cycle, & où néanmoins il ne demeura que peu de temps.

Ces violences, qui ne faisaient que croître chaque jour, réunirent tous les ordres de l'État contre le tyran. D'un commun consentement ils choisirent Tching tang pour remplir sa place, & le forcèrent à lui déclarer la guerre.

Ce prince vertueux & désintéressé, déclara qu'il n'avait nul droit à la couronne, & que s'il prenait les armes, ce ne pouvait être que pour obliger l'empereur à se reconnaître, & à rentrer dans le devoir. Son armée fut bientôt prête, & chacun des princes lui fournit des troupes.

L'empereur en voulut lever de son côté mais il ne put rassembler qu'une poignée de ses sujets, tant la défection était générale. Il eut recours aux Tartares, & tâcha, par de belles promesses, de les engager à son service. Ce fut avec aussi peu de succès, il en était également détesté.

Dans un abandon si universel, il eut recours à la feinte & à la

dissimulation ; il avoua ses crimes, & parut se repentir : la seule grâce qu'il demanda, c'est qu'on lui accordât la vie.

Tching tang se laissa fléchir, & persuadé que le changement de l'empereur était sincère, non seulement il le laissa vivre, mais il lui rendit aussi sa couronne. Il quitta aussitôt le commandement de l'armée, & retourna dans son petit État, donnant par là un exemple de modération & de désintéressement, qui fut admiré de tout l'empire.

A peine l'empereur se vit-il rétabli sur le trône, qu'il se replongea dans ses vices ordinaires ; il fit plus, car il leva à la hâte une armée contre Tching tang qu'il traitait de traître & de rebelle.

Tching tang se mit aussitôt à la tête de ses troupes pour se défendre. Mais lorsque les deux armées furent en présence, les soldats de l'empereur l'abandonnèrent, & passant dans l'armée de Tching tang, ils jetèrent leurs armes à ses pieds, & le reconnurent pour leur souverain.

Kié n'eut plus de ressource que dans la fuite : il se bannit lui-même en sortant de l'empire, & après trois années d'exil, il finit sa criminelle vie, qui a rendu son nom & sa mémoire exécrables à la postérité.

@

Seconde dynastie nommée

CHANG

qui compte vingt-huit empereurs
dans l'espace de six cent quarante-quatre ans

*

TCHING TANG. Premier empereur. A régné treize ans

p.305 Ce fut l'année trente-deuxième du cycle que ce prince monta sur le trône, & donna le nom de Chang à la famille impériale ; c'était le nom du petit État, qu'il gouvernait depuis longtemps, en qualité de roi ou de prince tributaire.

La modestie, la douceur, la justice, & l'application de ce prince lui avait déjà attiré l'admiration des peuples, & il fut reconnu empereur de toutes les provinces avec un applaudissement universel. Lui seul se croyait incapable de soutenir un si pesant fardeau. Il assembla jusqu'à trois fois ses ministres & les Grands de la cour pour remettre une couronne, que tout autre, à ce qu'il disait, porterait plus dignement que lui ; qu'il lui suffisait d'avoir délivré la patrie de la persécution du tyran, qu'il était p.306 content du petit État que le Ciel lui avait donné à gouverner ; & qu'il se voyait avec chagrin & avec peine sur un trône, dont il n'était pas le légitime héritier.

Les Grands de l'empire persistèrent à lui remontrer, que c'était par une disposition particulière du Ciel qu'il était assis sur le trône ; que le Ciel touché du malheur des peuples, l'avait choisi pour être le libérateur de la patrie, & qu'il s'expliquait assez par le concours unanime de tous les ordres de l'État, qui ne voulaient point avoir d'autre souverain que lui.

Tching tang, dont la conduite était sincère, se rendit enfin aux empressements & aux instances des Grands, & gouverna l'empire avec la même modestie qui l'avait porté à le refuser.

Il abrogea d'abord les lois cruelles de son prédécesseur, & en établit

d'autres pleines de sagesse & d'équité. Il honora de sa confiance un ministre nommé Y yn, dont le mérite, la prudence, & la fidélité lui étaient parfaitement connus : il le mit à la tête de ses conseils, & lui confia le commandement de ses armées.

Les soldats, qui auparavant étaient accoutumés au pillage, furent contenus dans la plus exacte discipline, & en peu de temps on vit régner l'ordre & la tranquillité dans les provinces. Tout retentissait des bénédictions dont les peuples comblaient un prince attentif à procurer leur bonheur.

Il fît graver sur tous les vases, qui étaient à l'usage du palais, les plus belles maximes de morale, afin que lui & ses officiers eussent continuellement devant les yeux, les principes selon lesquels ils devaient se conduire.

Il donna une marque bien éclatante de sa tendresse envers ses sujets dans le temps d'une sécheresse universelle qui dura sept ans, sans qu'il tombât une seule goutte de pluie, & qui est peut-être la même dont il est parlé dans la Genèse : attribuant à ses propres fautes une calamité si générale, il se dévoua comme une victime pour le salut de son peuple.

Après s'être imposé un jeûne rigoureux, il se dépouilla des ornements de sa dignité, il se fit couper les cheveux qu'on portait alors forts longs, & nus pieds, en posture de criminel, il leva les mains vers le ciel, & pria le Seigneur d'épargner ses sujets & de faire tomber sur lui seul tout le poids de sa colère. L'histoire rapporte qu'à la fin de la prière le ciel se couvrit de nuages, & qu'une pluie générale rendit les terres fécondes, & rétablit l'abondance.

La mort de ce prince, qui arriva la quarante-quatrième année du cycle, mit tout l'empire en deuil, & chacun le regretta, comme s'il eût perdu son père. Son p.307 fils aîné Tai ting étant mort avant lui, la couronne passa au petit-fils nommé Tai kia.

*

TAI KIA. Second empereur. A régné trente-trois ans

Les commencements du règne de ce prince firent tout craindre de son administration : loin de marcher sur les traces de son grand-père, il tint une conduite toute opposée, & capable de lui attirer le mépris & l'aversion de ses sujets.

Y yn, ce sage ministre, dont j'ai déjà parlé, en qui Tching tang avait mis toute sa confiance, s'était acquis une grande autorité dans l'empire ; il s'en servit pour remontrer au nouvel empereur l'abus qu'il faisait d'un pouvoir, que le Ciel ne lui avait confié que pour le bien des peuples, & lui rapportant les exemples de la colère céleste sur les princes vicieux, il s'efforça de lui inspirer l'amour des vertus propres d'un souverain.

Comme le jeune prince n'écoutait point les avis salutaires d'un si sage ministre, celui-ci s'avisa d'un expédient qu'on aurait peine à excuser de témérité, si sa probité & la droiture de ses intentions n'eussent été bien connues de tout l'empire.

Il fit construire une maison près du tombeau du dernier empereur, & il y renferma Tai kia pour lui donner le temps de réfléchir sur sa conduite, & de se former, sur les cendres de son grand-père, aux vertus dont il était un si parfait modèle. En même temps il se déclara tuteur & du prince, & de l'empire.

L'empereur, que l'éclat d'une si haute fortune avait aveuglé, profita de sa disgrâce, & fit pendant trois ans des réflexions salutaires sur les malheurs où ses désordres naissants l'avaient entraîné, & sur les vertus que demande le gouvernement d'un grand empire.

Dès que le ministre ne put plus douter de la sincérité de son changement, il l'alla chercher lui-même, & le conduisant sur le trône, dont il l'avait fait descendre, il p.308 le proclama une seconde fois empereur, & le fit reconnaître de tous les peuples, qui unanimement comblèrent d'éloges, & la docilité du prince, & la modération du ministre.

XI. 1737.

Tai kia sut bon gré à son ministre de la conduite sévère qu'il avait tenu à son égard ; il le regarda toujours comme son père, & ne se

conduisit que par ses conseils. Aussi gouverna-t-il avec beaucoup de sagesse ; les princes tributaires, qui avaient commencé à secouer le joug, rentrèrent avec joie sous son obéissance. Tous les ordres de l'État furent constamment soumis jusqu'à la mort de ce prince, qui arriva la dix-septième année du cycle : il eut pour successeur Vo ting autre petit-fils du fondateur de cette dynastie.

*

VO TING. Troisième empereur. A régné vingt-neuf ans

Ce prince, qui descendait de Tching tang, ne démentit point le sang d'où il était sorti, & il fut l'héritier de ses vertus, de même que de sa couronne. Il eut comme lui toute sa confiance dans Y yn : mais il ne posséda ce sage ministre que huit ans : la mort le lui enleva la vingt-cinquième année du cycle, & afin de témoigner l'estime & la reconnaissance qu'il avait pour un si grand homme, il honora sa mémoire par de superbes obsèques, avec un appareil & une magnificence digne de la majesté impériale.

Le fils de Y yn, nommé Y pou, consola le prince de la mort du père. Ce nouveau ministre réunissait dans sa personne les mêmes qualités, & mérita également la confiance des empereurs qui suivirent.

L'empereur mourut la quarante-septième année du cycle, & ce fut Tai keng son frère qui lui succéda.

*

TAI KENG. Quatrième empereur. A régné vingt-cinq ans

p.309 L'histoire ne rapporte de cet empereur, & des deux suivants, que l'année où a commencé leur règne, & celle où ils sont morts.

XII. 1677.

Celui-ci mourut l'année onzième du cycle. Son fils Siao kia lui succéda.

*

SIAO KIA. Cinquième empereur. A régné dix-sept ans

Tout ce qu'on sait de cet empereur, c'est qu'il régna paisiblement comme son père, avec le secours du même ministre, dont il suivit les conseils. Il mourut la vingt-huitième année du cycle, et Yong ki son frère lui succéda.

*

YONG KI. Sixième empereur. A régné douze ans

p.310 Ce prince était fils de Vo ting, mais non pas de la même mère que les deux empereurs précédents ; il y eut un commencement de trouble sous son règne. Quelques-uns des rois tributaires, ou si l'on veut, des princes qui gouvernaient des petits États, refusèrent de se rendre, selon la coutume, à l'assemblée que les empereurs tenaient de temps en temps. Il mourut la quarantième année du cycle ; la couronne tomba sur la tête de Tai vou, son frère.

*

TAI VOU. Septième empereur. A régné soixante-quinze ans

Il était fils de la même mère que son frère Yong ki, auquel il succédait. On prétend qu'à son avènement à la couronne, un mûrier du palais se couvrit de feuilles en sept jours, & que trois jours après il devint sec. Le prince fut effrayé de cet événement, qu'il regardait comme le présage de quelque malheur, ou de quelque révolution. Il consulta sur cela son ministre Y pou & le pria de lui dire ce qu'il en pensait.

Ce ministre lui répondit, que c'est la vertu qui règle les présages, & qui les rend bons ou mauvais.

> — Gouvernez vos sujets avec équité, poursuivit-il, & rien ne sera capable de troubler votre repos.

XIII. 1617.

p.311 L'empereur profita de cette leçon : son zèle & son application à rendre la justice à ses peuples, fut si grande qu'il donnait tous les jours

audience dès le grand matin, & ne la finissait, qu'après avoir écouté tous ceux qui se présentaient.

Cet amour de la justice le fit adorer des peuples, & ils l'égalaient aux plus grands empereurs qui l'avaient précédé. Tous les princes tributaires ne manquèrent jamais aux assemblées qu'il convoqua, & ses ordonnances furent toujours exactement observées.

Parmi les lois qu'il établit, ou qu'il fit revivre, il y en eut une, par laquelle il ordonna que dans chaque ville, on fournirait à la subsistance d'un certain nombre de vieillards, & que cette dépense se tirerait du trésor public : c'est un usage qui se pratique encore maintenant.

Enfin après soixante-quinze ans d'un règne tranquille, il mourut la cinquante-cinquième année du cycle dans la province de Ho nan où il avait transporté sa cour. Tchong ting son fils fut son successeur.

*

TCHONG TING. Huitième empereur. A régné treize ans

Les fréquentes inondations du Hoang ho, ou fleuve Jaune, obligèrent cet empereur d'abandonner la ville, où il tenait sa cour dans la province de Chen si, & de l'établir d'abord dans la province de Ho nan, ensuite dans la province de Pe tche li.

Son règne fut troublé par des peuples de la partie méridionale du fleuve Yang tse kiang, qui faisaient des irruptions dans ces provinces, & y exerçaient toutes sortes de brigandages. Il y envoya promptement des troupes, qui taillèrent en pièces ces brigands, & ôtèrent à leurs compatriotes l'envie de faire dans la suite de semblables incursions.

XIV. 1557.

Cette expédition rétablit la tranquillité dans l'empire, mais l'empereur ne jouit pas longtemps des fruits de sa victoire. La mort l'enleva la huitième année de ce cycle, & ce fut son frère Vai gin qui monta sur le trône.

*

VAI GIN. Neuvième empereur. A régné quinze ans

p.312 C'est en ce temps-ci que commencèrent les guerres, que se firent les frères des empereurs mourants, & les enfants des mêmes empereurs, pour le droit de succéder au gouvernement de l'empire. Ces guerres durèrent près de deux cents ans ; mais l'histoire, qui n'entre point dans ce détail, nous dispense d'en parler.

Tout ce qu'elle nous apprend de ce prince, c'est qu'il se fit respecter & aimer de ses sujets, qu'il mourut l'année vingt-troisième du cycle, & que Ho tan kia son frère fut son successeur.

*

HO TAN KIA. Dixième empereur. A régné neuf ans

Il établit sa cour dans une ville de la province de Ho nan, située sur une hauteur, qui la mettait à couvert des inondations du Hoang ho. On ne rapporte rien de remarquable de ce prince, qui en effet régna très peu de temps, car il mourut la trente-troisième année du cycle, & laissa sa couronne à un fils très digne de lui succéder qui se nomme Tsou yé.

*

TSOU YÉ. Onzième empereur. A régné dix-neuf ans

p.313 Cet empereur avait un colao, ou premier ministre, très prudent & très habile, nommé Yen. En suivant ses conseils, il maintint l'État dans une paix profonde, & les princes tributaires dans une parfaite soumission. Aussi quoique l'empereur ne donne presque jamais de principautés ou petits États qu'à des fils ou à des neveux d'empereurs, il éleva son ministre à cette grande dignité, à condition néanmoins qu'il demeurerait toujours attaché à sa personne & dans son palais, pour être à portée de le consulter & de profiter de ses avis. Il ne lui fut permis d'aller gouverner son petit État qu'après la mort de cet empereur, qui arriva la cinquante-unième année du cycle, & qui fut remplacé par son fils Tsou sin.

*

TSOU SIN. Douzième empereur. A régné seize ans

Les frères de l'empereur voulaient monter sur le trône, au préjudice de l'héritier légitime, en prétextant qu'ils étaient d'un âge plus mûr pour le gouvernement que leur neveu ; ils commençaient déjà à se faire des partisans, & ils auraient partagé les Grands de l'empire, & causé du trouble, si le colao Yen par son autorité & par son expérience, n'eût pas assoupi ce démêlé en p.314 maintenant le prince légitime dans la possession de la couronne.

Ce ne furent que les premières semences d'une ambition, qui éclatera bien plus dans la suite, lorsque sans égard aux lois de la justice, & sans écouter la voix du sang, on verra des princes usurper l'héritage de leurs propres neveux.

XV. 1497.

La mort de l'empereur arriva l'année septième de ce cycle, & Vo kia son frère lui succéda.

*

VO KIA. Treizième empereur. A régné vingt-cinq ans

Ce dernier empereur avait un fils nommé Tsou ting lequel ne put résister à son oncle, qui usurpa la couronne, & qui la conserva avec plus de bonheur qu'il ne le méritait. Le dessein de cet usurpateur, était de la faire passer à son fils ; mais ses mesures furent déconcertées par l'adresse du légitime héritier, lequel monta sur le trône aussitôt après la mort de Vo kia, qui arriva l'année trente-deuxième du cycle.

*

TSOU TING. Quatorzième empereur. A régné trente-deux ans

Tsou ting ne voyait pas sans un secret dépit, une couronne qui lui appartenait, sur la tête de son oncle ; il sut dissimuler son ressentiment, & eut l'adresse de s'insinuer tellement dans les bonnes

grâces de l'usurpateur, qu'il mérita sa confiance & son amitié. Il prit de loin ses précautions avec tant de secret & p.315 de sagesse, qu'à l'exclusion de son cousin, fils du dernier empereur, il monta sur le trône, sans user de la moindre violence.

Il gouverna son État avec une égale sagesse, & donna avant sa mort un grand exemple de modestie, en laissant à ses ministres le choix d'un successeur, supposé qu'ils ne trouvassent pas dans son fils, assez de vertu & de mérite pour gouverner ses sujets. En effet, les ministres jetèrent les yeux sur le fils de Vo kia, nommé Nan keng, qui avait été relégué hors de l'empire.

XVI. 1437.

Ce prince mourut la quatrième année de ce nouveau cycle, & Nan keng fut son successeur.

*

NAN KENG. Quinzième empereur. A régné vingt-cinq ans

Il s'en fallut bien que ce choix fût généralement approuvé : Nan keng était du goût des ministres qui l'avaient placé sur le trône, mais les gouverneurs des provinces se déclarèrent pour le fils du dernier empereur. Il y eut deux puissants partis dans l'État, qui se firent une guerre cruelle : mais le parti de Nan keng, qui fut le plus fort, se maintint dans la possession de l'empire, & il transporta sa cour dans la province de Ho nan. Ce prince eut pour successeur Yang kia fils de Tsou ting.

*

YANG KIA. Seizième empereur. A régné sept ans

p.316 Les divisions dans la famille impériale firent naître bien des troubles dans l'État. Les princes tributaires commencèrent de se soustraire à l'obéissance qu'ils devaient à l'empereur & ensuite ils refusèrent ouvertement de payer le tribut. Ils étaient sur le point de rendre leurs petites souverainetés indépendantes, ce qui tendait au renversement de la monarchie, lorsque l'empereur mourut la trente-

sixième année du cycle, & eut pour successeur Pouan keng son frère, qui s'empara du trône au préjudice de son neveu.

*

POUAN KENG [1]. Dix-septième empereur. A régné vingt-huit ans

Ce prince, tout usurpateur qu'il était, devint le restaurateur de l'empire par son mérite & par son application au gouvernement. Il établit sa cour dans la province de Chan si, & commença par renouveler les lois anciennes de l'empereur Tching tang qui étaient comme abolies par la négligence de ses prédécesseurs ; c'est ce grand empereur qu'il prit pour modèle, & qu'il tâcha d'imiter.

p.317 Il se fit une loi de ne confier les charges les plus importantes de la cour & de l'État, qu'à ceux de ses sujets, en qui il reconnaissait plus de capacité & de mérite. Il punit sévèrement les moindres démarches qui tendaient à la rébellion ; enfin il mit un si bel ordre dans toutes les affaires de son État, que les princes tributaires rentrant dans leur devoir, payèrent le tribut ordinaire, & renouvelèrent leurs hommages. Il voulut aussi remédier à un désordre, dont il était lui même coupable : voyant que la source des troubles précédents était l'usurpation des frères des empereurs, il fit une ordonnance pour assurer la couronne à leurs enfants.

XVII. 1377.

Cette ordonnance si sage, & si capable de prévenir de nouveaux troubles, fut, par rapport au prince, sans exécution ; car il mourut sans lignée l'année quatrième du cycle, & comme il n'avait pas d'enfants, son frère Siao sin lui succéda.

*

SIAO SIN. Dix-huitième empereur. A régné vingt-un ans

Cet empereur hérita de la couronne de son frère, sans hériter de ses

[1] Cet empereur fit changer de nom à cette famille, qu'il appella Yng, au lieu de Chang.

vertus. Il abandonna tout à fait le soin du gouvernement à ses ministres, pour se livrer à ses plaisirs : ceux qui le flattaient dans son amour de l'oisiveté & dans ses dérèglements, avaient le plus de part à sa faveur. Enfin par une conduite molle & efféminée, il pensa ruiner tout ce que son frère avait fait pour le rétablissement du bon ordre dans l'empire. Il laissa sa couronne a son fils Siao yé par sa mort, qui arriva l'année vingt-cinquième du cycle.

*

SIAO YÉ. Dix-neuvième empereur. A régné vingt-huit ans

p.318 Ce prince avait eu une éducation conforme à sa naissance : les sages gouverneurs qui prirent soin de son enfance, ne doutèrent pas qu'il ne fût très digne du trône, auquel il était destiné. Mais dès qu'il se vit maître d'un grand empire, il oublia bientôt les instructions qu'il avait reçues, & ne se ressouvint que des pernicieux exemples de son père, dont il fut le parfait imitateur.

Il ne serait connu que par ses vices & ses dérèglements, s'il n'avait pas donné le jour à un fils, qui est encore révéré aujourd'hui comme un des plus grands & des meilleurs empereurs qu'ait eu la Chine. Ce fils, nomme Vou ting, succéda à son père, qui mourut la cinquante-troisième année du cycle.

*

VOU TING. Vingtième empereur. A régné cinquante-neuf ans

Vou ting était encore jeune, lorsqu'il monta sur le trône : il confia le gouvernement de son État à son premier ministre, pendant ses trois années de deuil, & il alla s'enfermer dans une maison attenant le tombeau de son père, pour pleurer sa mort, & implorer le secours du Ciel, afin d'acquérir les vertus propres du haut rang auquel il avait été destiné par ses ordres.

XVIII. 1317.

Le temps de son deuil étant expiré, il retourna à son p.319 palais. Il

vit en songe un homme, que le Ciel lui présentait pour être son premier ministre : il le considéra attentivement, & les traits de son visage lui demeurèrent si fortement gravés dans la mémoire, qu'à son réveil il en fit un portrait très fidèle.

Il assembla ses ministres, & leur ayant raconté ce qui s'était passé pendant son sommeil, il leur montra le portrait de la personne en question, & il dépêcha de tous les côtés des gens de confiance, pour chercher celui dont ils voyaient le portrait.

On le découvrit dans un village au milieu d'une troupe d'artisans. Il s'appelait Fou yue & gagnait sa vie au métier de maçon. On le conduisit aussitôt à la cour, où on lui fit un grand nombre de questions sur la politique, sur les vertus propres d'un souverain, sur les devoirs des princes envers leurs sujets, & des sujets envers leurs princes, sur les différentes charges de l'empire, &c. Tout le monde fut charmé des réponses nettes, précises, & véritablement éloquentes qu'il fit à toutes ces questions.

Alors l'empereur prit la parole, & l'adressant au pauvre artisan.

> — C'est toi, cher Fou yue, lui dit-il, que le Ciel à choisi pour m'aider de tes sages leçons. Je te regarde comme mon maître ; regarde-moi comme une glace de miroir peu polie que tu dois façonner ; ou comme un homme faible & chancelant sur les bords d'un précipice, que tu dois guider, ou comme une terre sèche & aride que tu dois cultiver. Ne me flatte point, ne m'épargne point sur mes défauts, afin que par tes instructions, & par celles de mes autres ministres, je puisse acquérir les vertus de mon aïeul Tching tang, & rappeler dans ces jours infortunés la modération, l'équité & la douceur de son gouvernement.

Fou yue se prosterna, selon la coutume, devant l'empereur, qu'il trouva toujours docile à ses instructions : On les voit dans le *Chu king* dont je donnerai le précis, & ce fut en les suivant que Vou ting devint le modèle des bons empereurs, & que sa réputation s'étendant jusqu'aux nations les plus éloignées, les engagea à venir se ranger sous son obéissance.

Ce prince mourut l'année cinquante-deuxième du cycle, & eut pour successeur son fils nommé Tsou keng.

*

TSOU KENG. Vingt-unième empereur. A régné sept ans

p.320 La durée de ce règne fut si courte, & l'ordre était si grand dans l'État, que l'empereur n'eut d'autre soin à prendre que de l'y maintenir. Il ne porta que sept ans la couronne, qu'il laissa à la cinquante-neuvième année du cycle, qui fut celle de sa mort, à son frère, qui s'appelait Tsou kia.

*

TSOU KIA. Vingt-deuxième empereur. A régné trente-quatre ans

XIX. 1257.

Les vertus d'un père qu'on regrettait encore, ne servirent qu'à rendre son fils Tsou kia plus odieux. On n'avait pas oublié la sagesse, la modestie, & la douceur de Vou ting ; & l'on trouvait dans son fils un prince rempli d'orgueil, de fierté, & de mépris pour ses sujets, & en même temps livré aux plus détestables débauches.

Une conduite si déréglée, qui causa divers mouvements dans l'empire, annonçait la ruine prochaine de cette dynastie.

La vingt-septième année du cycle est remarquable par la naissance de Ven vang, recommandable par ses vertus, & dont le nom est encore respecté dans l'empire.

La trente-troisième année arriva la mort de l'empereur, qui eut pour successeur son fils Lin sin.

*

LIN SIN. Vingt-troisième empereur. A régné six ans

p.321 Ce fut comme son père un prince esclave de la volupté, & si éloigné de toute application, que non seulement il se déchargea sur ses

ministres du gouvernement de l'État, mais même qu'il leur fit défense de lui rendre compte d'aucune affaire, ne voulant point être interrompu dans ses infâmes plaisirs.

La débauche, qui abrégea ses jours, délivra l'empire d'un si mauvais prince. Il mourut sans postérité l'année trente-huitième du cycle & son frère Keng ting lui succéda.

*

KENG TING. Vingt-quatrième empereur. A régné vingt-un ans

L'histoire ne rapporte de cet empereur que les années de son règne, l'année de sa mort, qui fut la cinquante-neuvième année du cycle, & neuf ans après la naissance de Vou vang, qui sera le fondateur de la dynastie suivante. Vou yé son fils lui succéda.

*

VOU YÉ. Vingt-cinquième empereur. A régné quatre ans

XX. 1197.

Quelque court qu'ait été ce règne, il paraît encore trop long aux Chinois : ils parlent de ce prince comme d'un impie & d'un scélérat, qui ne pouvait manquer d'attirer sur lui la vengeance céleste.

En effet il fut frappé de la foudre étant à la chasse la troisième année du cycle, & il en fut écrasé sur l'heure ; son fils nommé Tai ting fut son successeur.

C'est vers ce temps-là que des colonies chinoises p.322 allèrent peupler quelques îles du côté de l'orient, & il y en a qui prétendent que ce fut alors que le Japon commença à être habité.

*

TAI TING. Vingt-sixième empereur. A régné trois ans

Ce nouvel empereur commença son règne par déclarer la guerre à

un prince tributaire, dont le petit État s'appelait Yen. Il est dans la province de Pe tche li, & Peking qui est maintenant la capitale de l'empire, était une des villes de cette petite souveraineté.

Sa mort arrivée le sixième du cycle, l'empêcha de terminer cette guerre, & elle fut continuée par son fils & son successeur, nommé Ti yé.

*

TI YÉ. Vingt-septième empereur. A régné trente-sept ans

Cet empereur continua la guerre que son père avait commencée contre le prince d'Yen ; il confia le commandement de ses troupes à un grand capitaine nommé Ki lié, qui défit entièrement l'armée de ce petit souverain, & qui l'ayant chassé de ses États, le réduisit à mener une vie privée.

Cette conquête fit tant de plaisir à l'empereur, que sur le champ il gratifia son général de cette principauté, & la rendit héréditaire dans sa famille. Ki lié la gouverna pendant sept ans. & à sa mort elle devint l'héritage de son fils Ven vang, qui jeta dans la suite les fondements de la troisième dynastie.

Ti yé avait trois enfants, deux d'une femme du second ordre, qui naquirent avant que leur mère eût le titre de reine, & le troisième de l'impératrice : celui-ci était l'héritier légitime de l'empire ; cependant sa jeunesse, & le peu d'opinion que son père avait de ses talents, le portèrent à lui préférer l'aîné des deux enfants qu'il avait de cette femme du second ordre. Il fit même entrer dans p.323 ses vues l'impératrice, qui par complaisance y donna les mains.

Mais les ministres s'y opposèrent, & déclarèrent que c'était agir contre les lois de l'empire, & qu'ils ne reconnaîtraient point d'autre souverain que le fils de l'impératrice, nommé Tcheou. Ils eurent lieu de s'en repentir dans la suite : car ce Tcheou fut un cruel tyran, au lieu que celui qu'avait choisi l'empereur, avait toutes les qualités propres d'un souverain.

Ti yé mourut la quarante-troisième année du cycle, & Tcheou son troisième fils lui succéda.

*

TCHEOU. Vingt-huitième empereur. A régné trente-trois ans

L'orgueil, la fierté, le luxe, la débauche, la tyrannie, & la cruauté montèrent sur le trône avec ce prince. Il épousa une femme nommée Ta kia, la plus belle qui fût dans l'empire, mais en même temps la plus méchante & la plus barbare.

Il fallait que tout cédât à son humeur impérieuse, & que tout se réglât par ses caprices. Si les ministres manquaient de s'y conformer dans leurs représentations ou dans leurs conseils, ils étaient aussitôt, ou chassés du palais, ou condamnés à mort. Il suffisait de désapprouver ce qui se faisait par ses ordres, pour être coupable de rébellion. Elle persuada à son mari, qu'il ne serait le maître absolu de ses sujets, qu'en répandant la terreur dans tous les esprits.

Pour cela elle inventa un genre de supplice, dont le seul appareil inspirait de l'horreur. Elle fit construire une colonne d'airain, qu'on faisait rougir à un grand feu ; puis on forçait le coupable de l'embrasser, jusqu'à ce que la chair fût consumée jusqu'aux os.

C'était pour cette princesse un agréable spectacle de voir souffrir ces malheureuses victimes de sa fureur, & d'entendre les cris effroyables que la vivacité de la douleur leur arrachait.

L'un des ministres de Tcheou cherchant à s'insinuer dans ses bonnes grâces, & à mériter sa confiance, lui fit présent de sa fille, qui était fort belle, mais qui était encore plus vertueuse ; cette fille, qui détestait l'action de son père, résista avec un courage héroïque aux poursuites criminelles de l'empereur.

p.324 Le prince outré de cette résistance, & changeant tout à coup son amour en fureur, massacra de ses propres mains la jeune fille, & l'ayant coupée en plusieurs morceaux, les fit servir à la table du père.

Un autre ministre, effrayé de cette barbarie, ne put retenir son indignation, & prit un temps qu'il crut favorable, pour en faire sentir au

prince toute l'horreur ; son zèle & ses remontrances lui coûtèrent la vie au même instant.

Ces cruelles exécutions n'intimidèrent pas le sage Ven vang & il eut la fermeté de s'élever avec force contre tant d'inhumanités. Le tyran, qui respectait encore sa vertu, ne le traita pas avec la même rigueur que les autres mais pour punir, disait-il, sa témérité, il le fit conduire en prison.

Le petit État dont Ven vang était souverain, fut consterné de cette détention. Ses principaux sujets s'assemblèrent, & crurent qu'en faisant des présents à l'empereur, qui flatteraient ses dérèglements, ils obtiendraient aisément la liberté de leur prince.

Parmi les présents qu'ils firent, ils envoyèrent une jeune fille d'une grande beauté. Tcheou comme on l'avait prévu, ne put résister à ses charmes, & sur-le-champ il donna ordre qu'on élargît Ven vang. Ce fut un double sujet de joie pour ce prince, & de se voir en liberté, & d'être éloigné d'une cour si corrompue.

Ven vang était tendrement chéri de ses peuples, & quoiqu'il ne fût souverain que d'un petit État, il se voyait aussi respecté dans tout l'empire, que Tcheou y était détesté. Sa douceur, son amour pour la justice, le soin qu'il prenait de faire élever les jeunes gens selon les plus belles maximes de la morale, le bon accueil qu'il faisait aux sages & aux philosophes, ce qui en attira un grand nombre à sa cour ; le plaisir qu'il prenait à les entendre, la préférence qu'il donnait aux gens de vertu & de mérite dans la distribution des emplois ; le respect qu'il avait pour ceux de son rang, qui étaient plus avancés que lui en âge ; enfin sa modestie, sa frugalité, son application aux affaires, toutes ces qualités le mirent dans une si haute réputation, que plusieurs princes, ses égaux, le firent l'arbitre de leurs différends.

On raconte que deux petits rois, qui étaient toujours en guerre au sujet des limites de leurs États, convinrent de s'en rapporter à sa décision. A peine furent-ils entrés sur ses terres, qu'ils virent que les peuples se prévenaient les uns les autres par des témoignages

réciproques d'amitié & par de bons offices ; que même ce qui tombait le long des chemins, personne n'osait le ramasser, & que chacun disait que cela ne lui appartenait pas, que p.325 d'autres cédaient une partie de leurs terres à leurs amis pauvres, pour les ensemencer, & en faire la récolte. Quand ils arrivèrent à la cour, ils furent surpris de l'union & de la bonne intelligence qui régnait entre les Grands ; ils n'apercevaient ni artifices, ni déguisements, ni intrigues.

A la vue d'un État si bien réglé :

> — Que venons-nous faire ici ? dit l'un d'eux. Que pensera Ven vang de nos contestations ? Quelle idée ce prince aura-t-il de nous ?

Et à l'instant, sans porter plus loin leurs démêlés, ils s'accommodèrent ensemble de telle sorte, qu'au lieu de contester, comme ils avaient fait auparavant, sur leurs droits & sur leurs prétentions, c'était à qui des deux céderait le plus de terres à l'autre.

La réputation de Ven vang devint si générale, que quarante princes tributaires ne voyant que lui qui pût remédier aux maux de l'empire, le choisirent pour leur souverain. Il ne jouit pas longtemps de l'espérance d'une dignité si flatteuse : il mourut, & laissa sa principauté & ses richesses à son second fils nommé Vou vang : il le préféra à son aîné, parce que celui-ci n'avait pas voulu entrer dans les vues qu'avait son père de détrôner l'empereur.

Ce fils montra dans cette conjoncture beaucoup de grandeur d'âme : il ne lui échappa pas la moindre plainte de l'injustice qui lui avait été faite, & pour ne pas déshonorer la mémoire de son père, il se retira au-delà du fleuve Yang tse kiang vers les frontières de Se tchuen, où il établit les deux royaumes de Yue & de Hou.

Cependant l'habitude au crime, & l'empire que Ta kia avait sur l'esprit de son mari Tcheou, augmentait chaque jour la férocité de ce prince. L'autorité souveraine était entre les mains de cette femme, & les lois qu'elle portait, ne manquaient jamais d'être ratifiées par l'empereur.

On dit que c'est elle qui fit regarder la petitesse des pieds, comme un des plus grands agréments du sexe, parce que les ayant elle-même fort petits, elle se les serrait avec des bandelettes, comme si en effet elle eût affecté de se procurer un agrément, qui réellement était en elle une difformité ; ce fut-là une sorte de beauté, que toutes les femmes se procurèrent à son exemple, & cette opinion ridicule s'est tellement perpétuée, & est si fort en usage, qu'une femme se rendrait méprisable, si elle avait les pieds de la grandeur naturelle.

On prétend de même que la quantité de lumières, dont elle éclairait le palais pendant toutes les nuits, afin de suppléer à l'absence du soleil, & de rendre en quelque sorte le jour continuel, a donné lieu à la fête des Lanternes, qui se célèbre tous les ans le quinzième de la première lune.

p.326 Tcheou se rendait de plus en plus détestable à ses sujets, qui gémissaient sous son gouvernement tyrannique. Ses parents les plus proches, voyant qu'il courait à sa perte, crurent devoir lui faire des remontrances sur sa conduite. Un de ses oncles qui prit cette liberté, ne put se sauver de la mort dont il était menacé qu'en contrefaisant l'insensé ; encore ce cruel neveu le fit-il mettre en prison, pour s'assurer si ce n'était pas une feinte : mais il fit si bien son personnage, que Tcheou, fut persuadé que la folie de son oncle était réelle.

Un autre de ses oncles, croyant qu'il devait tout risquer pour retirer son neveu de ses égarements, alla au palais avec une intrépidité admirable, & préparé à tout ce qui pouvait lui arriver de plus funeste : il fut étranglé à l'instant par les ordres de l'empereur, qui lui fit ensuite arracher le cœur, & goûta le plaisir barbare de le considérer, moins pour contenter sa curiosité, que pour assouvir sa vengeance.

XXI. 1137.

Tant d'inhumanités poussées aux plus grands excès, soulevèrent enfin tout l'empire. Les princes & les Grands sollicitèrent Vou vang de se mettre à la tête d'une armée pour combattre le tyran, promettant de fournir le secours de troupes qui serait nécessaire.

Vou vang demanda du temps pour consulter le Ciel, & connaître quelle était sa volonté ; & cependant il continua les préparatifs de

guerre que son père avait fortement avancés. Aussitôt qu'il se vit en état de le déclarer, comme s'il se fut assuré des ordres du Ciel, il marcha contre Tcheou.

Celui-ci se mit à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse, & alla au-devant de son ennemi. A peine eut-on donné le signal du combat, que la plus grande partie des soldats de l'armée impériale, mirent les armes bas, & se rangèrent du parti de Vou vang.

Tiheou se voyant trahi, prit une résolution de désespéré ; il s'enfuit dans sa capitale, & étant entré dans son appartement, il y mit le feu, pour ne pas tomber entre les mains d'un sujet rebelle. Cela arriva l'année seizième du cycle.

Le soin qu'on prit d'éteindre les flammes, ne put empêcher que la moitié du palais ne fût réduite en cendres. Vou vang y entra en vainqueur : le premier objet qui se présenta à ses yeux, fut l'impératrice Ta kia qu'il tua d'un coup d'épée. Les princes tributaires & les Grands de l'empire l'élurent d'une commune voix pour empereur, & il devint le fondateur de la troisième dynastie, nommée Tcheou [1].

@

[1] Le nom de cette dynastie se prononce différemment du même nom, dont s'appelait le dernier empereur.

Troisième dynastie nommée

TCHEOU

qui compte trente-cinq empereurs
dans l'espace de huit cent soixante-treize ans

@

VOU VANG. Premier empereur. A régné sept ans

p.327 Ce nouvel empereur fixa le siège de l'empire dans la capitale de la province de Chen si, qui se nomme à présent Si ngan. Il commença son règne par offrir des sacrifices au seigneur du Ciel, selon l'usage, & par rétablir les lois & les coutumes, que son prédécesseur avait en quelque sorte abolies.

1° Il s'informa avec soin de toutes les injustices qui avaient été faites sous le règne précédent, & il s'appliqua à les réparer.

2° Il rendit la liberté à plusieurs gens de mérite, qui avaient été jetés dans les prisons.

3° Il fit venir à sa cour Ki tsou, cet oncle du tyran, qui pour sauver sa vie, avait été obligé de faire le personnage d'insensé, & il eut avec lui de fréquents entretiens p.328 sur l'astronomie, sur la politique, & sur la science du gouvernement. Ses instructions se lisent dans le Livre intitulé *Chu king* dont nous parlerons assez au long : il récompensa ensuite ce savant homme, en lui donnant, & à sa postérité, le royaume de Corée en titre de souveraineté presque indépendante, car il n'imposa à ces princes d'autre obligation, que de venir, à chaque changement de règne, demander l'agrément & la protection de l'empereur.

4° Il rétablit plusieurs illustres familles qui étaient presque dégradées, & donna aux descendants des empereurs de petites souverainetés, pour soutenir leur rang avec décence. Un prince de la famille de Chin nong fut placé dans la province de Chen si. Un second de la famille de Hoang ti eut pour son partage un pays de la province de

Hou quang, qui fut appelé le royaume de Tsou ; un troisième qui descendait de l'empereur Yao, eut des terres aux environs de Peking, qu'on nomma le royaume de Sou. Un autre descendant de Chun obtint des terres de la province de Ho nan, sous le titre de principauté de Tchin.

5° Il érigea plusieurs autres terres en quinze principautés, dont il gratifia quinze de ses parents. Mais il ne prévoyait pas que toutes ces souverainetés, quoiqu'elles relevassent de sa couronne, deviendraient dans la suite une source de guerres funestes.

Plusieurs de ses ministres furent également récompensés d'établissements presque aussi considérables, & il en éleva d'autres aux premières dignités de l'empire.

Le bruit de la sagesse & de la générosité de l'empereur se répandit dans les pays les plus éloignés, & l'on vit bientôt dans la capitale plusieurs princes étrangers, qui avaient refusé de rendre leurs hommages à Tcheou, venir faire leur cour à Vou vang, pour lui payer les anciens tributs, & se mettre sous sa protection.

Vou vang, dès la seconde année de son règne, fut attaqué d'une dangereuse maladie, qui fit craindre de le perdre. Toute la cour en fut alarmée. Tcheou kong son premier ministre fit offrir dans le palais des sacrifices pour la guérison de l'empereur, & au milieu de la solennité, il éleva les mains au Ciel, & d'une voie haute & distincte, il fit sa prière, par laquelle il offrit sa propre vie en sacrifice, pour racheter une vie aussi précieuse à l'État, que l'était celle de ce prince. L'histoire rapporte que dès le lendemain l'empereur se porta beaucoup mieux, & qu'en peu de temps il recouvra la santé.

Cette action du premier ministre, fut fort applaudie, & l'empereur en fut lui-même si touché, qu'il l'écrivit de sa propre main dans des registres secrets, qu'on p.329 conserve au palais dans des coffres d'or. Il continua à gouverner son peuple avec une tendresse de père, & il s'appliqua infatigablement aux affaires jusqu'à sa mort, qui arriva l'année vingt-troisième du cycle. Son fils nommé Tching vang lui succéda.

*

TCHING VANG. Second empereur. A régné trente-sept ans

La jeunesse de Tching vang le mettait hors d'état de gouverner l'empire par lui-même. Tcheou kong son oncle, & premier ministre, dont la vertu était universellement respectée, se chargea de ce soin, & présida à l'éducation du jeune prince. Il le mit entre les mains d'un habile gouverneur, capable de le former aux vertus royales, & il fit paraître tant de désintéressement dans l'administration de l'État, que les princes tributaires s'empressèrent à lui rendre les hommages ordinaires.

Cependant la vertu ne fut pas dans la suite à couvert des traits de la calomnie. Des mécontents s'efforcèrent de rendre sa fidélité suspecte à l'empereur, & donnèrent à entendre que son dessein était d'employer l'autorité qui lui avait été confiée, à se faire des créatures, & à usurper la souveraineté.

Ces discours, qui se répandaient sourdement, étant venus aux oreilles du ministre, il prit aussitôt le parti de se retirer de la cour. Une pareille résolution affligea les gens de bien, qui connaissaient sa probité, & son zèle pour les intérêts de son neveu.

Cependant le jeune empereur, ravi de se voir hors de la tutelle de son oncle, prit avec joie le soin des affaires, mais il sentit bientôt toute la pesanteur du fardeau, dont il s'était chargé : une suite de mauvais succès le firent rentrer en lui-même ; il se fit apporter les registres secrets pour les consulter, & y chercher les moyens de se tirer d'embarras ; en les parcourant, il tomba sur l'endroit, où son père avait écrit de sa propre main l'action p.330 généreuse de Tcheou kong par laquelle il s'était dévoué à la mort pour lui conserver la vie.

Touché du vif & tendre attachement qu'un tel sujet avait eu pour son prince, il eut honte de sa défiance, & comprit le besoin qu'il avait des lumières d'un si grand homme. Il part à l'instant, va trouver ce fidèle ministre dans le lieu de sa retraite, & le conjure avec larmes de ne le pas abandonner, & de l'aider de ses conseils.

Tcheou kong fut ainsi rétabli dans ses honneurs, & dans sa première dignité, où il ne cessa de donner des preuves de son zèle pour la gloire de son prince, & pour le bien de l'État.

On rapporte de cet empereur qu'à la cinquième année de son règne, il se rappela les amusements de son enfance, & que renouvelant ses petits jeux avec son frère cadet, il lui donna en badinant, les patentes d'une petite souveraineté.

Le colao Sou yé, son gouverneur, lui dit que ce présent, quoique fait en riant, devenait une chose sérieuse, dès là qu'il partait des mains du souverain. Qu'un prince se déshonorait manquant à sa parole, & que la même loi qui l'obligeait à ne prendre des engagements qu'avec maturité, l'obligeait pareillement à tenir ce qu'il avait promis. Ce fut en même temps, & une grâce qu'il fit à son frère, & une instruction solide qu'il reçut, & dont il profita.

L'empereur, devenu docile aux instructions de son premier ministre, gouverna l'État avec beaucoup de sagesse. Il se fit par là une si grande réputation, que le roi de la Cochinchine lui envoya des ambassadeurs, avec des présents, pour le féliciter d'avoir au nombre de ses sujets, un homme d'un mérite aussi extraordinaire que l'était Tcheou kong. Ils furent reçus avec de grandes marques de considération & d'amitié.

Lorsqu'ils eurent eu leur audience de congé pour retourner dans leur pays, Tcheou kong leur donna un instrument, qui d'un côté tournait toujours vers le nord, & du côté opposé vers le sud, afin de mieux diriger leur route pour le retour, qu'ils n'avaient fait en venant à la Chine. Cet instrument se nommait tchi nan & c'est le nom qu'on donne encore aujourd'hui à la boussole : ce qui a fait croire que Tcheou kong a été l'inventeur de la boussole.

Ce ministre, si respecté dans tout l'empire, & dans les pays étrangers, mourut âgé de cent ans, la trente-troisième année du cycle. L'empereur, pour lui donner des marques éclatantes de sa reconnaissance, le fit enterrer auprès du tombeau de son père, & lui fit rendre les p.331 mêmes honneurs funèbres, qui sont en usage aux obsèques des empereurs.

Quelque temps après il tint les États généraux de l'empire, où il ordonna que chaque prince dans ses États eût à réprimer l'usage immodéré du vin, comme étant la source d'une infinité de malheurs, & du renversement des familles. Ce prince mourut la cinquante-neuvième année du cycle, & laissa la couronne à son fils nommé Kang vang.

*

KANG VANG. Troisième empereur. A régné vingt-six ans

XXII. 1077.

Cet empereur se distingua par le soin qu'il prit d'entretenir la paix au dedans & au dehors de l'empire, & c'est ce qui lui fit donner le nom de pacifique ; il profita de cette tranquillité, pour s'appliquer tout entier à gouverner ses peuples avec douceur, & pour s'efforcer de les rendre heureux.

Une de ses maximes était, que la joie du prince dépendait de celle qui régnait parmi ses sujets, & qu'il ne doit goûter aucun plaisir, lorsque son peuple souffre. Il assembla souvent les États, & de temps en temps il visitait lui-même les provinces de son empire.

Sa principale attention fut de faire fleurir l'agriculture : il confia ce soin à un de ses ministres, nommé Tchao kong. Un vieux saule, sous lequel il était assis, lui servait de tribunal pour juger les différends qui naissaient entre les laboureurs & ce saule, que par respect on n'osa couper, devint célèbre dans la poésie chinoise.

La bonne foi & la fidélité des promesses était si exactement gardée, qu'on permettait aux prisonniers de sortir tous les matins pour aller labourer les terres, & le soir ils ne manquaient pas de rentrer à la prison. Kang vang mourut la vingt-cinquième année du cycle, extrêmement regretté de ses peuples, & eut pour successeur son fils nommé Tchao vang.

*

TCHAO VANG. Quatrième empereur. A régné cinquante-un ans

p.332 Une seule passion à laquelle ce prince s'était livré, gâta ses plus belles qualités, & lui fit négliger le soin de son empire : il aimait éperdument la chasse & ne s'occupait que de ce divertissement. Le dégât que ses chiens & ses chevaux faisaient dans les campagnes, désespérait les peuples, qui gémissaient sans cesse de voir leurs plus belles moissons ravagées par une armée de chasseurs qu'il menait à sa suite. Cette conduite lui attira la haine de tous ses sujets.

On rapporte que ce fut l'année seizième de son règne, & la quarante-unième du cycle, que naquit aux Indes l'auteur de la secte abominable des bonzes, & de la doctrine de la métempsycose : il se nomma Fo & ce fut l'année soixante-cinq après Jésus-Christ, que cette secte idolâtre eut entrée dans l'empire par la protection de l'empereur, comme nous le dirons en son lieu.

XXIII. 1017.

Les peuples, qui voyaient continuellement ruiner le fruit de leurs sueurs, & qui lorsqu'ils espéraient une abondante récolte, en étaient subitement frustrés, se portèrent a tout ce que le désespoir peut inspirer de plus affreux. Ils conspirèrent la mort de leur souverain. Pour y réussir, sans que cette mort pût leur être imputée, ils s'avisèrent d'un stratagème.

L'empereur, en revenant de la chasse, était obligé de traverser une rivière assez large, & il y avait ordre de tenir des barques prêtes pour son passage ; ils en préparèrent une qui était tellement construite, qu'elle devait se briser en peu de temps. L'empereur y monta avec quelques seigneurs de sa suite ; à peine fut-il au milieu de la rivière, que les planches se démontèrent tout à coup, & la barque enfonça dans l'eau ; tous ceux qu'elle portait, furent noyés. Ainsi périt ce prince l'année seizième du cycle. Son fils nommé Mo vang lui succéda.

*

MO VANG. Cinquième empereur. A régné cinquante-cinq ans

p.333 Les grandes qualités, & son attention à rendre la justice, lui gagnèrent le cœur des peuples, & leur firent oublier plus aisément un faible de ce prince, qui ne se faisait que trop remarquer. C'était sa passion extrême pour les chevaux. Il en avait à sa suite un grand nombre quand il visitait les provinces, & il le faisait toujours, ou à cheval, ou sur un char traîné par les chevaux les plus magnifiques. Son plaisir était d'étaler aux yeux de ses sujets la pompe de ses équipages.

Quelques barbares des parties méridionales ayant voulu remuer, il envoya une armée pour les réduire, & il en confia le commandement à Kao fou, qui remporta sur eux une victoire complète. L'empereur fut si content de ce succès, que pour récompenser ce général, il lui donna la principauté de Tchao qui est dans la province de Chan si.

Enflé de ces prospérités, il résolut de porter ses armes victorieuses contre les Tartares. Son gendre fit tous ses efforts pour l'en dissuader. Il lui représenta que les guerres ne devaient jamais s'entreprendre, à moins qu'on n'y fût absolument forcé, qu'elles étaient souvent plus funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus ; que la désolation de son propre pays, & l'épuisement des finances en sont les suites ordinaires ; qu'enfin un prince vertueux a toujours plus de penchant pour la paix, que pour la guerre.

Ces remontrances furent inutiles. Mo vang se mit à la tête d'une grosse armée, qu'il conduisit sur les frontières de la Tartarie ; mais les Tartares ayant été avertis de sa marche, se retirèrent promptement dans le cœur de leur pays, avec leurs tentes & leurs bestiaux ; de sorte que ce prince ne trouvant point d'ennemi à combattre, fut obligé de retourner sur ses pas avec son armée, qui était d'abord fort leste & en bon état, mais que les fatigues d'une marche longue & pénible avaient beaucoup délabrée.

p.334 Il se repentit du peu de déférence qu'il avait eu pour les avis de son gendre, & lui promit de ne jamais former aucune entreprise semblable sans son approbation. Ce prince avait pour maxime, qu'un souverain doit

toujours être en garde contre la surprise & la flatterie ; & qu'il ne se fera estimer, qu'autant que ceux qui l'environnent seront vertueux.

XXIV. 957.

La neuvième année du cycle arriva aux Indes la mort de Fo, chef d'une secte idolâtrique, & auteur de la métempsycose.

Deux ans après, c'est-à-dire, l'année onzième, l'empereur mourut, & eut pour successeur son fils Kong vang.

*

KONG VANG. Sixième empereur. A régné douze ans

Ce prince commença son règne par une action si cruelle, qu'elle l'eût déshonoré à jamais, s'il ne l'eût pas réparée par une conduite pleine d'équité & de justice. Il allait souvent promener sur les bords d'un lac situé dans un pays qui se nommait Mie. On avait soin que les plus belles filles de la contrée s'y trouvassent au temps de sa promenade ; parmi ces filles il y en eut trois qui touchèrent vivement son cœur, & pour lesquelles il conçut la plus ardente passion.

Ces filles s'étant aperçues du danger qu'elles couraient, s'en garantirent par la suite. Comme elles ne paraissaient plus au lieu de la promenade, l'empereur en fut si irrité, que dans les premiers accès de sa fureur, il fit massacrer tous les habitants de Mie. Il se reprocha toute sa vie une action si déraisonnable & si barbare.

Une suite continuelle d'autres actions pleines d'équité & de modération, en effacèrent le souvenir, & lui méritèrent d'être mis au rang des bons empereurs. Il mourut la vingt-troisième année du cycle, & laissa la couronne à son fils nommé Ye vang.

*

YE VANG. Septième empereur. A régné vingt-cinq ans

p.335 La mémoire de ce prince eût été ensevelie dans un parfait oubli, si sa nonchalance n'avait servi de matière aux railleries des poètes de

son temps. Aussi n'est-il connu que par leurs traits satiriques.

Il mourut dans le mépris la quarante-huitième année du cycle, sans avoir su conserver sa couronne pour ses enfants ; son frère, nommé Hiao vang, s'en empara violemment.

*

HIAO VANG. Huitième empereur. A régné quinze ans

Cet usurpateur se maintint tranquille sur le trône par son adresse & par son mérite. L'unique défaut qu'on lui reprocha, fut d'avoir trop de passion pour les chevaux ; il en avait un grand nombre, & ce fut avec de grandes dépenses, qu'il en fit venir de tous côtés des plus beaux & des plus rares.

Un homme de la lie du peuple nommé Fi chou, à qui il en avait confié le soin, & qui était habile à les dresser, s'insinua tout à fait par cette voie-là dans ses bonnes grâces. Ce prince lui faisait monter ses chevaux en sa présence, & un jour il fut si charmé de l'adresse extraordinaire de cet écuyer, qu'il lui donna une p.336 principauté dans la province de Chen si.

Un des descendants de cet écuyer deviendra le fondateur de la dynastie suivante, & sera le destructeur d'une famille, à laquelle il était redevable de son élévation. Il tomba sous son règne une grêle d'une grosseur si prodigieuse, que les hommes & les animaux en furent assommés.

XXV. 897.

Hiao vang mourut la troisième année du cycle, & Y vang son fils lui succéda.

*

Y VANG. Neuvième empereur. A régné seize ans

Les dérèglements de ce prince, & son peu de mérite, le rendirent fort méprisable à ses sujets : il était né sans talents, avec une timidité si grande, qu'il ne pouvait répondre à ses ministres, lorsqu'ils venaient

prendre ses ordres, ou lui rendre compte de leur administration. Il ne put jamais gagner sur lui de donner audience aux ambassadeurs, ni de recevoir en public les hommages des princes tributaires. Il mourut la dix-neuvième année du cycle, & son fils, nommé Li vang monta l'année suivante sur le trône.

*

LI VANG. Dixième empereur. A régné cinquante-un ans

Ce fut un prince fier, entêté de son mérite, prodigue, & cruel. Le bien de ses sujets qu'il tirait à force d'exactions, pouvait à peine suffire à contenter sa passion pour les richesses, & il les répandait ensuite avec profusion & sans discernement.

p.337 La misère du peuple devint extrême, & l'on n'entendait de tous côtés que plaintes & gémissements ; il parut plusieurs manifestes, où l'on reprochait à l'empereur en terme menaçants son impitoyable dureté.

Ces clameurs & ces murmures d'un peuple opprimé, ne servirent qu'à augmenter sa fureur. Il fit faire des recherches de ceux qu'il soupçonnait d'être à la tête des mécontents, pour les punir avec la dernière sévérité.

Comme il ne pouvait se cacher jusqu'à quel point il s'était rendu odieux, il s'imagina que tous les entretiens roulaient sur sa conduite : c'est pourquoi il défendit sous peine de la vie à ses sujets, de s'entretenir ensemble, & même de se parler à l'oreille. On voyait tous les habitants de la capitale, marcher dans les rues les yeux baissés, dans un morne silence, & affectant de s'éviter les uns les autres.

Un des plus fidèles ministres de l'empereur, nommé Tchao kong, lui ayant fait inutilement de fréquentes remontrances sur la dureté de son gouvernement, se hasarda encore de lui représenter, qu'il n'était pas sur le trône pour faire des malheureux ; qu'il était plus aisé d'arrêter un torrent impétueux, que de retenir la langue ; que les obstacles qu'on y oppose, ne servent qu'à en augmenter la violence ; & que le silence forcé, auquel il avait réduit ses sujets, annonçait quelque chose de plus

triste & de plus affreux, que la liberté qu'ils avaient de se plaindre.

La prédiction de ce sage ministre, ne fut que trop véritable. L'année cinquante-deuxième du cycle, le peuple au désespoir, & semblable à un torrent qui a rompu ses digues, fit une soudaine irruption dans le palais pour se défaire du tyran. Au premier bruit du tumulte, Li vang prit la fuite & sauva sa vie : mais toute sa famille fut massacrée par cette populace désespérée.

Il n'y eut que le plus jeune de ses enfants qui fut épargné, parce que Tchao kong l'avait fait emporter secrètement dans sa maison, pour le dérober à la vengeance de ces mutins. La précaution eût été inutile, si la fidélité de ce ministre ne lui eût pas suggéré un expédient qui est sans exemple, pour conserver ce précieux reste de la famille impériale.

Le peuple étant averti qu'un fils de l'empereur avait échappé à sa fureur & qu'il était caché chez Tchao kong, assiégea aussitôt la maison de ce ministre, & demandant avec menaces le jeune prince, il se disposait déjà à y entrer par force.

Le parti que prit Tchao kong, après avoir souffert un rude combat que lui livraient tour à tour, & sa fidélité, & la tendresse paternelle, fut de livrer son propre fils à p.338 la place du prince. Ces furieux l'égorgèrent sur le champ à ses yeux.

XXVI. 837.

Cependant Li vang errant & fugitif traînait une vie obscure, & quelque chose que fît Tchao kong pour adoucir l'esprit des peuples, & le rétablir sur le trône, il ne put jamais y réussir, ce qui le rendit vacant pendant quelques années.

*

SUEN VANG. Onzième empereur. A régné quarante-six ans

Li vang mourut dans son exil l'année dixième de ce cycle, & le trône fut occupé par le jeune prince que Tchao kong avait dérobé à la fureur d'un peuple révolté. Ce fidèle ministre avait eu le temps de faire connaître, de quelle manière il avait conservé les jours du légitime

héritier de la couronne, & les grandes espérances qu'il donnait de la porter avec dignité : peu à peu il avait ramené les peuples à l'obéissance, & enfin à la mort de son père, Suen vang fut reconnu pour empereur.

Comme il était encore fort jeune, on associa à Tchao kong un autre ministre également fidèle, pour être ses tuteurs, & veiller à son éducation. Ces deux ministres remplirent un emploi si important avec un grand zèle, & leur auguste élève profita de leurs leçons avec une égale docilité.

Il en donna des preuves, aussitôt qu'il fut en âge de gouverner par lui-même, & l'on entendait dire à sa louange, qu'il rappelait ces siècles heureux, où le trône était rempli par le grand Yu, & par le sage Tching tang.

La cruauté, ou le dérèglement des précédents empereurs, avait éloigné de la cour les sages & les philosophes. Ces grands hommes voyant qu'ils ne pouvaient ni par leurs discours, ni par leurs conseils, arrêter le cours de tant de désordres, s'étaient exilés eux-mêmes, & avaient cherché dans les déserts, ou dans les montagnes, un asile, p.339 pour vaquer plus en repos à l'étude de la sagesse. Le jeune empereur les rappela de leur solitude, & les fixa auprès de la personne, par ses caresses, & par ses libéralités.

Sa vertu rappela de même au devoir de l'obéissance, tous ceux que la tyrannie de son père en avait écarté : les princes tributaires se firent un plaisir de lui rendre leurs hommages, & d'imiter ses exemples dans l'administration de leurs États, & par-là tous les membres de l'empire furent dans la plus parfaite subordination.

Quelques nations du midi, séparées de la Chine par le grand fleuve Yang tse kiang, s'étaient prévalu de l'indépendance où elles vivaient, pour ravager les terres voisines de l'empire. Suen vang envoya contre elles une armée commandée par de braves officiers, qui réprima leur orgueil, & qui les soumit aux lois & aux usages de l'empire.

La mort de ce prince, qui arriva la cinquante sixième année du cycle, mit son fils, nommé Yeou vang, en possession de la couronne.

*

YEOU VANG. Douzième empereur. A régné onze ans

Ce prince n'eut aucune des bonnes qualités qu'on admirait dans son père, & eut de grands défauts, qui lui attirèrent le mépris de ses peuples ; entre autres il se laissait tyranniser par une passion, qui fut la cause de sa perte, & qui devint l'occasion de grands troubles dans l'empire. Il aimait éperdument une concubine nommée Pao sée, & cet amour l'aveugla à un point, qu'il répudia l'impératrice, avec le fils qu'il avait eu de cette princesse, & qui était le légitime héritier de l'empire, pour mettre à sa place celui qui était né de sa concubine. Ce prince déshérité, se retira avec la mère chez son oncle, qui avait une principauté dans la province de Chen si.

XXVII. 777.

Cependant Yeou vang tout occupé de sa tendresse pour Pao sée, ne goûtait qu'à demi le plaisir de la posséder, p.340 parce qu'elle était naturellement triste & mélancolique. Il avait recours à toutes sortes de moyens, pour lui inspirer de la gaieté, & l'exciter à rire.

Il faisait alors la guerre aux Tartares occidentaux, & il avait donné ordre aux soldats, qu'aussitôt qu'ils apercevraient des feux allumés, ils prissent incontinent les armes, & se rendissent auprès de sa personne.

Ce signal, qui ne devait se donner que dans la nécessité, lui parut propre à servir d'un jeu capable de réjouir l'objet de ses complaisances : il le faisait souvent donner sans raison ; l'empressement des soldats à se rendre auprès de l'empereur, & à combattre pour sa défense ; & ensuite la honte & la surprise où ils étaient de s'être donné tant de mouvements inutiles, devenaient un spectacle divertissant pour cette femme.

Elle avait un autre plaisir assez bizarre, c'était d'entendre le bruit des étoffes de soie qu'on déchire : l'empereur, pour lui complaire, s'abaissait jusqu'à en déchirer continuellement en sa présence.

Néanmoins il n'était pas content que son fils l'eût abandonné, & il envoya ordre à son frère de le lui rendre au plus tôt. La réponse qu'on lui fit de ne le lui renvoyer, que quand il serait reconnu pour le légitime

héritier de l'empire, irrita tellement Yeou vang, qu'à l'heure même il déclara la guerre à son frère.

Ce prince n'étant pas en état de résister aux forces de l'empereur, se joignit aux Tartares, & vint pendant la nuit attaquer le camp impérial. On alluma promptement des feux : mais les soldats qui avaient été trompés souvent par ce signal, en firent peu de cas, & le regardèrent comme un jeu, dont on voulait à l'ordinaire divertir Pao sée. Le camp fut forcé, & l'empereur y fut tué. Cet événement arriva la septième année du cycle, & Ping vang son fils succéda à l'empire.

*

PING VANG. Treizième empereur. A régné cinquante-un ans

p.341 Les Tartares qui avaient été introduits sur les terres de l'empire, profitèrent du désordre que la mort de l'empereur causait parmi les troupes chinoises : ils pillèrent de tous côtés, & firent diverses conquêtes. Les princes tributaires en furent alarmés, & unirent ensemble leurs forces pour résister à ce torrent prêt à les inonder.

Parmi tous ces princes confédérés, les rois de Tsin & de Ouei se distinguèrent par leur valeur. Ils vinrent à bout de repousser les Tartares, & de les chasser de toutes les terres dont ils s'étaient rendus les maîtres. Ce succès, qui terminait une guerre étrangère, donna lieu à des guerres intestines encore plus cruelles : ces deux rois prétendirent conserver à titre de conquête, les terres dont ils avaient chassé les Tartares ; & comme l'empereur ne les avait pas secourus dans cette guerre, ils se regardèrent comme indépendants, & refusèrent de lui rendre désormais aucun hommage.

Cet exemple eut des suites funestes, auxquelles l'empereur fournit l'occasion, en transportant le siège de l'empire, de la province de Chen si dans la province de Ho nan. On attribua cette précaution à la crainte que lui avait inspiré la triste destinée de son père, & l'on ne douta point que son dessein, en s'éloignant du voisinage des Tartares, ne fût de veiller plutôt à la sûreté de sa personne, qu'à celle de son État. Plusieurs

princes tributaires se voyant ainsi abandonnés, suivirent l'exemple des rois de Tsin & de Ouei, & rendirent leur souveraineté indépendante.

Il y en eut trois surtout qui signalèrent leur désobéissance par leurs usurpations, & par trois royaumes considérables qu'ils établirent. Le roi de Tsi s'empara de la partie septentrionale de la province de Chan tong. Le p.342 roi de Tsou se rendit maître des provinces de Hou quang, & de Kiang si, & le roi de Tsin usurpa la plus grande partie de la province de Chen si.

Ces princes ne reconnaissant plus de maître, ne suivirent que les mouvements de leur ambition, & chacun d'eux ne cherchant qu'à étendre ses frontières, & à empiéter sur les terres de ses voisins, ils se firent des guerres cruelles. L'empereur s'efforça d'arrêter leurs entreprises, & leur enjoignit de vivre en paix dans leurs États : mais c'était une autorité qu'on ne respectait plus.

Ces guerres durèrent plusieurs siècles : elles n'étaient pas encore finies du vivant du célèbre philosophe Confucius, & c'est à ces temps-ci qu'il commence son histoire, à laquelle il a donné le titre de Tchun tsiou.

Ping vang mourut la cinquante-huitième année du cycle. Il eut pour successeur Houan vang qui était le fils de son frère.

*

HOUANG VANG. Quatorzième empereur. A régné vingt-trois ans

XXVIII. 717.

Ce fut dans des conjonctures si difficiles que Houang vang prit possession du gouvernement : il essaya d'abord de gagner les princes tributaires, & de les ramener au devoir de l'obéissance par des voies de douceur.

Mais ce moyen ayant été inutile, il eut recours à celui des armes pour les réduire. Il ne fut pas plus heureux : son armée défaite, & une blessure qu'il reçut, ne lui laissèrent aucune espérance de rétablir son autorité dans les provinces, qui refusaient de le reconnaître ; il se contenta de conserver celles qui lui restaient. Il finit sa vie la vingt-unième année du cycle, & son fils Tchuang vang lui succéda.

*

TCHUANG VANG. Quinzième empereur. A régné quinze ans

p.343 Ce fut contre la volonté de son père, & contre le sentiment de plusieurs ministres, que ce prince parvint à la couronne. Le défunt empereur s'était déclaré pour le fils d'une de ses concubines, nommé Keou. Mais un des Grands de la cour, qui s'était acquis beaucoup d'autorité, ramena les esprits en faveur de l'héritier légitime. Il représenta avec force que cette injuste préférence attirerait infailliblement une guerre civile, & porterait de mortelles atteintes à une autorité, qui n'était déjà que trop chancelante. Cette raison fut goûtée de la plupart des Grands & des ministres, & Tchuang vang fut reconnu empereur.

Keou ne laissait pas d'avoir un parti, dont le complot fut trois ans à éclater. Mais on découvrit la conspiration, & le dessein qu'on avait pris d'assassiner l'empereur. Le chef de ce parti était du conseil, & avait du crédit ; le ministre qui avait si fort contribué à mettre Tchuang vang sur le trône, lui conseilla de ne pas plus faire d'éclat, que s'il ignorait cette conjuration, & d'appeler le traître avec lui, sous prétexte de les consulter tous deux sur une affaire importante. Il se rendit au palais, il fut poignardé par un soldat, qu'on avait chargé de l'exécution.

Keou voyant que la conjuration était découverte, prit la fuite, & se retira chez le roi d'Yen : sa suite, & la mort du chef des conjurés, affermirent l'empereur sur son trône.

Mais les princes qui avaient secoué le joug, se maintenaient toujours dans l'indépendance : il arriva même que le roi de Tsi, en se gouvernant par les sages conseils de son colao, ou premier ministre, nommé Quent tchu, prit si fort l'ascendant sur les autres princes tributaires, qu'ils semblaient dépendre de son autorité, & qu'ils n'osaient rien entreprendre, sans avoir connu auparavant ses intentions.

p.344 L'empereur étant mort l'année trente-sixième du cycle, ce même colao eut tant de pouvoir, qu'il réunit presque tous les suffrages en faveur d'un des parents du roi son maître, nommé Li vang, qui descendait d'un

cadet de la famille impériale Tcheou, & le fit élire empereur.

*

LI VANG. Seizième empereur. A régné cinq ans

La couronne appartenait naturellement à l'un des neveux du défunt empereur : mais ils en furent exclus par le choix qu'on fit de Li vang, qui fut appuyé de tout le pouvoir de son parent le roi de Tsi.

Ce prince tributaire augmenta de plus en plus sa puissance au préjudice de l'autorité impériale. Il en vint même jusqu'à prendre le titre de pa, c'est-à-dire, de chef des autres princes, & la plupart le reconnurent en cette qualité.

Ce titre, que d'autres se donnèrent pareillement à son exemple, ne subsista que durant cent ans, après quoi il fut entièrement aboli. Li vang mourut la quarante-unième année du cycle. Son fils Hoei vang lui succéda.

*

HOEI VANG. Dix-septième empereur. A régné vingt-cinq ans

Les six premières années de ce règne furent assez tranquilles : cette paix, dont jouissait l'empereur, fut troublée ensuite par la guerre que lui firent les Tartares, qui sont au nord de la province de Chan si. L'empereur leur opposa une armée, dont il donna le commandement au roi de Tsi.

p.345 Cette armée joignit les ennemis, lorsqu'ils formaient le siège de Tai tong fou : elle les força dans leur camp, les mit en déroute, & les contraignit de repasser au plus tôt dans leur pays.

Cette victoire, & la confiance de Hoei vang dans le roi de Tsi, donnèrent à ce prince une si grande autorité, qu'il ne lui manquait plus que le titre d'empereur. Son ambition, qui était encore plus grande, l'eût porté même à détrôner son maître, s'il n'avait appréhendé que les autres princes tributaires, ses égaux, ne s'opposassent à son élévation.

On assure que c'est à la cinquante-huitième année de ce cycle, & à

la seizième du règne de cet empereur, que le Japon commença d'être gouverné par des rois.

XXIX. 657.

L'Année sixième du cycle, termina la vie de Hoei vang, qui eut pour successeur son fils aîné, nommé Siang vang.

*

SIANG VANG. Dix-huitième empereur. A régné trente-trois ans

Siang vang encore jeune, & du vivant de son père, voyait avec impatience que le roi de Tsi ne mettait point de bornes à son ambition, que son autorité croissait de jour en jour, & que ses démarches tendaient à se rendre maître de l'empire. Dès qu'il fut sur le trône, il prit le dessein de réprimer cet ambitieux : comme il n'était pas en état de le faire à force ouverte, il eut recours à une adresse qui lui réussit.

Le roi de Tsi avait trouvé le moyen, par les intrigues de son premier ministre, d'assembler tous les petits souverains qui relèvent de la couronne impériale : c'était une espèce de convocation des États, qu'il n'appartient de faire qu'au seul empereur. Son but était de gagner tous ces princes, & de les engager à le reconnaître pour leur souverain.

L'empereur profita du temps que se tenait cette assemblée, pour rendre le roi de Tsi suspect à tous ces princes.

p.346 Il leur envoya un ambassadeur, homme habile à manier les esprits, avec des lettres de sa part à l'assemblée. Le cérémonial prescrit qu'une lettre qui vient de l'empereur, soit mise sur une table magnifiquement ornée, & qu'on lui rende les mêmes honneurs qu'à la personne même du prince, avant qu'on en fasse l'ouverture. Cette cérémonie fut observée de tous les princes tributaires.

Il n'y eut que le roi de Tsi qui parut hésiter, & il aurait même refusé de rendre cette marque de respect à son souverain, si son premier ministre ne lui eût fait sentir d'une part la défiance que sa conduite inspirerait aux princes assemblés, qui dans le fonds étaient ses égaux, & de l'autre le danger où il s'exposait, de trouver dans ses sujets, aussi

peu de déférence pour ses ordres, qu'il en avait pour ceux de l'empereur.

Ce prince suivit malgré lui un si sage conseil, & remit à un temps plus favorable l'exécution de son projet. Cependant ce témoignage public de sa soumission, fit une grande impression sur les princes, & ne servit pas peu à les affermir dans la soumission & dans la dépendance où ils devaient être.

L'empire reprenait sa première forme, & Siang vang goûtait une paix, qui fut bientôt troublée par le mécontentement de son fils, nommé Cho tai. Ce prince quitta la cour de son père la quinzième année du cycle, & se retira dans les États du roi de Tsi dont il implora la protection ; en même temps un prince tributaire de la province de Chen si leva l'étendard de la révolte.

L'empereur le défit avec le secours d'une armée de Tartares, qu'il s'était attachés en épousant la fille de leur chef. Il se vit peu après délivré des ombrages que lui donnait le roi de Tsi : car ce roi mourut accablé de vieillesse ; les guerres qui s'allumèrent aussitôt entre ses cinq enfants, lesquels se disputaient la souveraineté de leur père, & la division qui régnait dans cet État, semblaient promettre à l'empereur une tranquillité durable. Il n'avait épousé que par politique la fille du chef tartare ; comme il crut n'avoir plus rien à craindre, il la répudia, sous prétexte qu'elle était étrangère.

Le chef tartare outré de cet affront, résolut de s'en venger : il appela Cho tai qui se trouvait dénué de tout secours, & lui promit de le faire déclarer empereur. Ce prince alla joindre le Tartare, & tous deux ensemble ils portèrent la guerre jusque dans la capitale, & obligèrent l'empereur de prendre la fuite : Cho tai se fit proclamer empereur, tandis que son père errant & fugitif implorait l'assistance des princes tributaires.

Il en reçut le secours qu'il en attendait : il forma deux armées ; l'une qui assiégea la capitale, qui y entra en p.347 triomphe, & qui fit mourir le prince rebelle ; l'autre qui combattit le prince tartare, mit son armée en déroute, & rétablit Siang vang sur le trône.

Cet événement arriva l'année dix-septième du cycle. L'empire reprit son premier éclat, & l'empereur le gouverna paisiblement jusqu'à sa mort, qui arriva la trente-neuvième année du cycle : son fils King vang lui succéda.

*

KING VANG. Dix-neuvième empereur. A régné six ans

L'empire commençait à devenir florissant, lorsque ce prince en prit possession : son règne fut trop court pour le bien des peuples, qui ne cessaient de louer sa douceur, sa sagesse & sa modération. Il mourut la quarante-cinquième année du cycle, aussi regretté de ses sujets, qu'il en était tendrement chéri, & il laissa la couronne à son fils, nommé Quang vang.

*

QUANG VANG. Vingtième empereur. A régné six ans

Le règne a été aussi court & aussi applaudi des peuples que le précédent. Quang vang avait hérité de toutes les grandes qualités de son père, & les avait portées sur le trône. Le nouveau roi de Tsi n'était pas capable de causer aucun trouble : il s'était attiré l'aversion de ses sujets par ses cruautés, & par son peu d'application au gouvernement.

p.348 Un prince, son allié, s'avisa de lui donner des avis sur sa conduite. Il en fut tellement irrité, qu'il résolut à l'instant de le faire assassiner : il fit choix, pour cette commission, d'un de ces hommes intrépides, à qui les plus grands crimes ne coûtent rien, & l'envoya vers son allié, sous prétexte de lui rendre visite de sa part.

Ce scélérat se rendit de grand matin au palais, pour faire plus sûrement son coup. Il trouva le prince assis sur son trône environné de ses sujets, qui recevait leurs requêtes, & leur rendait la justice. L'assassin frappé de ce spectacle, eut horreur de tremper ses mains dans le sang d'un si bon prince, & n'osant pas retourner vers son

maître, sans avoir exécuté ses ordres sanguinaires, il se tua lui-même au sortir du palais.

L'empereur mourut l'année cinquante-unième du cycle. Ce fut son frère nommé Ting vang qui lui succéda.

*

TING VANG. Vingt-unième empereur. A régné vingt-un ans

Toue l'application de cet empereur, fut d'écarter les guerres, de maintenir son empire dans une profonde paix, & d'en faire observer exactement les lois.

Le quatorzième jour du neuvième mois de la cinquante-quatrième année du cycle, Lao kiun vint au monde dans la province de Hou quang. C'est l'auteur d'une des deux sectes principales, qui ont infecté l'empire, & dont je parlerai assez au long.

Il prétendait que l'âme périssait avec le corps, que la félicité de l'homme consistait dans la volupté, & bornant tout le bonheur à cette vie, il se vantait d'avoir trouvé le secret de la prolonger bien au-delà du cours ordinaire ; c'est ce qui fit appeler cette secte, la secte des immortels. Elle trouva aisément entrée chez les Grands, qui se flattaient en la suivant, de prolonger leurs jours.

On a néanmoins lieu de croire que le chef de cette secte impie, reconnaissait un Être suprême qu'il nommait Tao ; l'on trouve un passage dans un de ses traités, p.349 où il dit que ce Tao n'a point de nom qui lui convienne, qu'il a créé le ciel & la terre sans avoir de corps, qu'il est immobile, & qu'il donne le mouvement à tout. Ce qui a fait croire à quelques-uns que sa doctrine, en ce qu'il y a de plus mauvais, a été altérée & fort corrompue par ses disciples. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

XXX. 597.

L'année sixième de ce nouveau cycle, il y eut de grands tremblements de terre à la Chine, & la douzième l'empereur mourut, & laissa sa couronne à son fils, nommé Kien vang.

*

KIEN VANG. Vingt-deuxième empereur. A régné quatorze ans

Ce prince conserva la majesté de l'empire par la sagesse de sa conduite, & soutint avec dignité tout le poids de la couronne. Il s'éleva de son temps deux dangereuses opinions de philosophes, qui excitèrent beaucoup de bruit, & qui furent vivement réfutées.

Ces deux philosophes étaient Yang & Me. Celui-ci prétendait qu'il fallait également aimer tous les hommes sans faire de distinction entre les étrangers, & ceux qui nous sont le plus étroitement unis par les liens du sang & de la nature. Celui-là voulait qu'on se renfermât uniquement dans le soin de soi-même, sans prendre aucun intérêt à tout le reste des hommes, pas même à la personne de l'empereur.

Ce n'est que sous ce règne que l'histoire parle du royaume de Ou, qui est aujourd'hui la province de Kiang nan.

L'empereur mourut la vingt-sixième année du cycle, & eut pour successeur son fils, nommé Ling vang.

*

LING VANG. Vingt-troisième empereur. A régné vingt-sept ans

p.350 L'histoire chinoise rapporte que ce prince vint au monde avec des cheveux & de la barbe. On le loue principalement de sa sagesse & de sa prudence : car au milieu des guerres continuelles que les princes tributaires se firent les uns aux autres, il eut le secret de maintenir également, & son autorité, & la tranquillité de son État.

La quarante-septième année de ce cycle fut célèbre par la naissance de Confucius, dont nous avons à parler si souvent, & que les Chinois regardent comme le plus grand docteur de leur nation. Il naquit dans la province de Chan tong le quatrième jour du onzième mois. Il n'avait que trois ans quand il perdit son père nommé Cho leang ho, qui était premier ministre dans la principauté de Tsou.

La mort du roi de Ou, donna lieu à une contestation entre ses deux fils, qui n'a guère d'exemple : l'aîné, à qui la couronne appartenait, voulant la remettre à son cadet, qui refusait de l'accepter, lui fit une espèce de violence : il le plaça sur le trône, il le revêtit des ornements royaux, & le salua comme son souverain.

Celui-ci abandonna secrètement le palais, & alla se cacher dans un désert. Ainsi l'aîné fut obligé, & par la retraite de son frère, & par les prières de ses sujets, de porter une couronne, pour laquelle il avait marqué un si généreux mépris.

L'empereur mourut la cinquante-troisième année du cycle, & eut pour successeur son fils nommé King vang.

*

KING VANG. Vingt-quatrième empereur. A régné vingt-cinq ans

p.351 On blâme cet empereur de négligence dans le gouvernement, & de peu d'attention aux affaires courantes de son État : c'est pourquoi dans le dessein qu'eut le roi de Ou de se soumettre à l'empire, & d'en observer les lois, il n'envoya point ses ambassadeurs à la cour impériale, mais à celle du roi de Lou, qui était de la famille des Tcheou, & qui gouvernait ses sujets selon les sages lois établies par les empereurs de cette dynastie.

Les guerres particulières que les princes tributaires s'étaient faites les uns aux autres pendant un temps si considérable, avaient causé de grands désordres dans l'administration de leurs États.

Le roi de Tching, qui régnait dans la province de Chen si, songea à rétablir l'ordre dans le sien. Il confia ce soin à son premier ministre, dont il connaissait la capacité & le mérite. Celui-ci entra parfaitement dans les vues de son maître. Il commença par réformer la cour, en retranchant des abus qu'un long usage avait autorisés : il renouvela les anciennes lois établies par les meilleurs princes ; il partagea les terres avec égalité, & il fit paraître tant de sagesse dans cette distribution, que les riches ne se plaignirent point du retranchement qui leur était

fait, pour soulager la disette des pauvres. Il régla :

1° Que les terres se partageraient en neuf parties égales, que la neuvième partie serait du domaine, & qu'on la cultiverait à frais communs.

2° Que la pêche serait permise indifféremment à tout le monde dans les lacs & les étangs.

3° Que les magistrats auraient une attention p.352 particulière aux veufs aux veuves, aux vieillards qui n'ont point d'enfants, & aux orphelins, afin de les assister dans leurs besoins.

XXXI. 537.

Confucius se maria à l'âge de dix-neuf ans : il se contenta d'une seule femme, dont il eut un fils. Quelque temps après il la répudia, sous quelque prétexte qu'il prit ; mais la véritable raison qui le porta à ce divorce, fut de se délivrer des soins & des embarras d'une famille, afin de pouvoir vaquer plus librement à l'étude ; il fit de si grands progrès en peu d'années, & il acquit tant de connaissances, qu'il devint le plus grand docteur de l'empire.

L'empereur mourut la dix-huitième année du cycle : il eut pour successeur son fils nommé Meng vang ; mais ce prince ne vécut que peu de mois, pendant lesquels il lui naquit un fils, ce qui donna lieu à deux factions puissantes, qui s'élevèrent dans l'empire.

Les principaux de la cour déclarèrent empereur cet enfant, qui était encore au berceau, & lui nommèrent des tuteurs pour gouverner l'empire, jusqu'à ce qu'il fût en âge de le gouverner lui-même.

D'un autre côté quelques gouverneurs des provinces, alléguant la faiblesse de son âge, & l'incertitude de sa vie, proclamèrent empereur le frère de Meng vang. On en vint aux armes : cette dernière faction, qui se trouva plus puissante, força la capitale, & mit en possession du trône celui qu'elle avait choisi : quoique son nom soit le même que celui de son frère King vang, il s'écrit néanmoins avec différents caractères, & n'a pas la même signification.

*

KING VANG. Vingt-cinquième empereur.

A régné quarante-quatre ans

p.353 Confucius s'était déjà fait une grande réputation, & à sa suite trois mille disciples, dont soixante-douze étaient fort distingués par leur érudition ; & entre ceux-ci il en comptait dix, si consommés en toutes sortes de connaissances, qu'on les appelait par excellence, les dix philosophes.

La trente-huitième année du cycle, le grand mérite de Confucius l'éleva à la dignité de premier ministre du royaume de Lou, qui était sa patrie. Ses sages règlements changèrent en peu de temps la face de tout le pays : il réforma les abus qui s'y étaient glissés, & il rétablit la bonne foi dans le commerce ; il apprit aux jeunes gens à respecter les vieillards, & à honorer leurs parents jusqu'après leur mort. Il inspira aux personnes du sexe, la douceur, la modestie, & l'amour de la chasteté ; il fit régner parmi les peuples, la candeur, la droiture, & toutes les vertus.

L'amour de l'équité devint si générale, que lorsque quelque chose était tombée dans un chemin public, personne n'osait y toucher que celui à qui elle appartenait. Enfin il établit un si grand ordre & une si grande union dans toutes les parties de cet État, qu'on l'eût pris pour une famille bien réglée.

Vers ce temps-là le roi de Tsi fut assassiné par son premier ministre, qui s'empara de la couronne. Cet usurpateur ne comptant pas trop sur la fidélité de ses nouveaux sujets, & redoutant la puissance du roi de Lou, chercha à gagner son amitié, & dressa en même temps un dangereux piège à sa venue.

Il lui rendit des terres que ses prédécesseurs avaient conquises, & lui fit présent d'une fille extrêmement belle, & dont la voix était charmante. Elle avait ordre de mettre en œuvre tous ses attraits & les artifices ordinaires de son sexe, pour inspirer de l'amour au roi de Lou.

Confucius employa toute son éloquence pour détourner son prince de recevoir un présent si pernicieux. La passion fut plus forte, & ce que

le philosophe avait prévu, arriva. Le prince ne s'occupant plus que de l'objet de son amour, & des continuels divertissements qu'il lui procurait, abandonna le soin de son État, cessa de rendre la justice, méprisa les conseils des sages qu'il avait à sa cour & ne songea plus qu'à se livrer à ses plaisirs.

Confucius le démit aussitôt du ministère, & s'éloigna d'un royaume, où il ne pouvait plus maintenir le bon ordre, & les sages maximes qu'il y avait établies.

Cependant la plupart des princes tributaires étaient en guerre les uns contre les autres ; dans une de ces guerres entre le roi de Ou, qui est maintenant la partie méridionale de la province de Kiang nan, & le roi d'Yue, qui est à présent la province de Tche kiang, le roi de Ou périt misérablement.

L'année cinquante-deuxième du cycle la famille de Tsao qui avait eu vingt-cinq petits rois pendant l'espace de six cent trente-six ans, fut entièrement éteinte par le roi p.354 de Song. C'est à peu près à ce temps-là que Confucius finit l'histoire des guerres que se faisaient les princes tributaires, & qui durèrent pendant deux cents ans.

Confucius mourut la cinquante-neuvième année du cycle, âgé de soixante-treize ans, la quarante-unième année de ce règne. On conserve à la Chine la plus profonde vénération pour ce philosophe. Il est regardé comme le maître & le docteur de l'empire. Ses ouvrages ont une si grande autorité, que ce serait un crime punissable, si l'on s'avisait d'y faire le moindre changement : dès qu'on cite un passage de sa doctrine, toute dispute cesse, & les lettrés les plus opiniâtres sont obligés de se rendre ; tous ses descendants jouissent des plus grands privilèges, & quelque révolution qui soit arrivée dans l'empire, ces privilèges ont toujours été hors d'atteinte. Sa race subsiste encore maintenant.

L'année soixantième du cycle, le royaume & la famille de Tchin qui avait compté vingt-quatre princes durant l'espace de 645 ans, fut entièrement éteinte par le roi de Tsou.

XXXII. 477.

L'année deuxième de ce cycle arriva la mort de l'empereur, qui

laissa la couronne à son fils, nommé Tuen vang.

*

YUEN VANG. Vingt-sixième empereur. A régné sept ans

Si le règne de cet empereur eût duré plus longtemps, l'autorité & la dignité de l'empire eussent été parfaitement rétablies par la sagesse & la douceur de son gouvernement ; on commençait déjà à observer les anciennes ordonnances de ses prédécesseurs, & la plupart des princes tributaires étaient rentrés sous son obéissance.

Cependant le roi de Lou refusa de se rendre aux États qu'il avait assemblés, ne se regardant point comme vassal de l'empire : il fut aussitôt proscrit par l'empereur comme rebelle : c'est la première fois que ce châtiment paraît avoir été en usage.

p.355 Le premier ministre de ce prince en ayant reçu quelque mécontentement, se rendit auprès de l'empereur, qui lui confia le commandement de l'armée. Il gagna plusieurs batailles, & conquit presque toute cette province. Il envoya des ambassadeurs & des présents à l'empereur & lui demanda l'investiture de la principauté dont il s'était rendu le maître : elle lui fut accordée aux conditions de l'hommage & du tribut ordinaires.

Le royaume de Ou, qui avait subsisté pendant six cent cinquante ans sous vingt petits rois, fut éteint en ce temps-là par le roi de Yue.

Yuen vang mourut la neuvième année du cycle, & eut pour successeur son fils, nommé Tching ting vang.

*

TCHING TING VANG. Vingt-septième empereur.
A régné vingt-huit ans

Ce prince trouva l'empire presque rétabli dans sa splendeur, & il en maintint la dignité par sa sage conduite. Ayant perdu l'impératrice sa femme, il vécut dans le célibat : exemple de continence qui fut d'autant

plus admiré, qu'il était plus rare. Aussi lui donna-t-on le surnom de chaste.

La trente-unième année du cycle, la principauté de Tsai, qui avait subsisté pendant 676 ans, & avait eu vingt-cinq princes, fut absolument éteinte par le roi de Tsou.

La mort de l'empereur, qui arriva la trente-septième année du cycle, fit éclater l'ambition de ses enfants : il en avait trois en âge de régner. L'aîné nommé Ngan, lui succéda, mais il ne porta que trois mois la couronne, & fut assassiné par son frère Sou.

Celui-ci ne jouit que cinq mois du fruit de son crime : son cadet, nomme Kao vang, sous prétexte de venger la mort de son frère aîné, le tua à son tour, & se mit en possession de l'empire sans la moindre contradiction.

*

KAO VANG. Vingt-huitième empereur. A régné quinze ans

p.356 Quoique ce prince eût usurpé la couronne sans opposition, cependant l'action barbare, par laquelle il s'était frayé le chemin au trône, le déshonora dans l'empire, & servit de prétexte à la plupart des princes tributaires, pour lui refuser l'hommage accoutumé, & pour se dispenser de le reconnaître en qualité de souverain.

Il avait encore un frère nommé Houan kong qu'il éloigna par politique, en lui donnant une principauté dans la province de Ho nan. C'est un de ses descendants qui sera le dernier empereur de la dynastie Tcheou.

Il s'éleva dans le royaume de Tsi une famille très nombreuse, & en même temps très puissante par son crédit & par ses richesses : elle s'appelait Tien, & comptait un grand nombre d'enfants & de petits enfants. Ils s'étaient attachés les peuples par leurs bienfaits : fiers de l'autorité qu'ils s'étaient acquise, ils révoltèrent les sujets contre leur prince, & les rebelles ayant pris les armes, ils vinrent à bout de se

défaire secrètement du roi.

Cependant pour écarter tout soupçon, & éloigner l'idée qu'ils eussent trempé leurs mains dans le sang de leur maître, ils placèrent son fils aîné sur le trône, & établirent son cadet premier ministre. Mais ayant partagé entre eux toutes les grandes charges & les gouvernements, ils ne laissèrent au prince qu'un vain titre, & se réservèrent toute l'autorité.

Kao vang mourut l'année cinquante-deuxième du cycle, & eut pour son successeur son fils nommé Guei lie vang.

*

GUEI LIE VANG. Vingt-neuvième empereur.

A régné vingt-quatre ans

p.357 C'est environ en ce temps-ci, que se renouvelèrent les guerres cruelles que les princes tributaires se firent les uns aux autres, & qui durèrent près de trois cents ans : c'est ce qui les a fait appeler par les historiens, tchen koue, c'est-à-dire, les siècles belliqueux.

Chacun de ces princes aspirait à l'empire, & s'efforçait de détruire ses concurrents : les empereurs ne conservèrent plus guère que le nom de leur dignité, & ils se virent peu à peu dépouillés, & de leurs provinces, & de leur autorité.

XXXIII. 417.

L'histoire dit que ces neuf vases d'airain, que fit faire Yu fondateur de la première dynastie, & qui représentaient les provinces de l'empire, s'ébranlèrent d'eux-mêmes sans recevoir aucune impression étrangère, ce qui fut regardé des Chinois comme le présage des malheurs qui menaçaient l'État.

Le royaume de Tsin avait été partagé entre quatre princes qui en avaient fait la conquête. Un de ces princes, qui s'était rendu célèbre par le gain de plusieurs batailles, avait dessein d'envahir les trois autres parties de ce royaume, mais la mort déconcerta ses projets.

Son fils nommé Tchi siang, qui lui succéda, également inquiet &

ambitieux, songea de même à agrandir son petit État des terres de ses voisins. C'est pourquoi il chercha querelle avec les rois de Han & de Guei, & il leur envoya à chacun un ambassadeur, pour leur demander en réparation d'injures prétendues qu'il avait reçues d'eux, des places voisines de son État, & qui étaient à sa bienséance. Ces deux princes aimèrent mieux céder les places qu'on leur demandait si injustement, que d'exposer leurs sujets à une guerre qui ferait répandre des ruisseaux de sang.

Tchi siang, qui ne respirait que la guerre, crut qu'il y p.358 forcerait un autre de ses voisins, qui était le roi de Tchao, s'il lui envoyait faire les mêmes propositions qu'aux deux autres princes. Il se trompa ; le roi de Tchao renvoya l'ambassadeur, sans lui donner de réponse, & se prépara à une bonne défense ; il fit plus, il engagea les deux princes dépouillés des places qu'ils avaient été forcés d'accorder, de se joindre à lui, pour tirer vengeance de l'injuste usurpateur.

Toutes ces forces réunies, tombèrent sur l'armée de Tchi siang, qui fut entièrement défaite. On trouva Tchi siang parmi les morts. Le roi de Tchao entra triomphant dans cet État, dont il se rendit le maître, & extermina la race de son ennemi. Non content de cette vengeance, s'étant fait apporter le cadavre de Tchi siang il lui fît couper la tête, & de son crâne, qui fut enduit de vernis, il en fit une coupe, dont il se servait pour boire.

Un des officiers de Tchi siang qui lui était le plus attaché, outré de l'affront qu'on faisait à la mémoire de son prince, essaya plusieurs fois de se glisser dans le palais du roi de Tchao pour l'assassiner mais il fut découvert, & mis à mort.

Il y eut une autre guerre entre les rois de Lou, & de Tsi. Le premier avait donné le commandement de son armée à un officier nommé Ou ki plein de valeur & de courage. Ce brave général entra dans le royaume de Tsi, remporta une grande victoire sur les troupes qu'on lui opposa, & prit cinq places importantes. Il aurait poussé plus loin ses conquêtes, si le cours n'en eût pas été interrompu par la paix que firent les deux rois.

Cet officier était aussi sobre qu'il était vaillant : il vivait comme les

soldats, partageait avec eux les fatigues de la guerre, & leur distribuait également le butin. Par là il inspirait une ardeur aux troupes, à laquelle il fut encore plus redevable de ses succès, qu'à sa bravoure.

La mort de l'empereur arriva la seizième année du cycle, & son fils Ngan vang lui succéda.

*

NGAN VANG. Trentième empereur. A régné vingt-six ans

p.359 L'histoire ne rapporte de cet empereur que les années de son règne : elle ne parle guère que des princes tributaires qui vivaient dans une indépendance, à laquelle il n'était pas aisé de remédier.

Le roi de Guei s'était attaché le fameux général, dont je viens de parler, nommé Ou ki : il avait conçu une aussi haute idée de la sagesse de ce grand homme, que de sa valeur. Un jour qu'il s'entretenait familièrement avec lui sur les richesses & sur la puissance de son État, que la nature avait fortifié par des rochers inaccessibles, Ou ki lui répondit qu'il se trompait fort, s'il mettait sa confiance & la sûreté en des rochers escarpés ; que la force & la grandeur d'un État dépendait de la vertu & de l'application de celui qui le gouvernait.

Cette réponse augmenta dans l'esprit du prince l'estime, dont il était déjà prévenu en faveur de ce capitaine. C'est pourquoi ayant déclaré la guerre au roi de Tsin il lui donna le commandement de son armée. Ou ki attaqua l'armée ennemie, la défit entièrement, & força le prince à demander la paix.

D'autres actions également éclatantes, par lesquelles ce général signala sa valeur, le firent tendrement aimer du prince ; il crut même devoir le récompenser, en l'élevant à la dignité de son premier ministre.

Ce choix ne plut pas aux Grands du royaume ; ils tâchèrent de rendre sa fidélité suspecte, & firent entendre au roi qu'il n'était pas prudent de mettre la charge la plus importante de l'État entre les mains

d'un étranger. Ou ki étant informé des mauvais offices qu'on tâchait de lui rendre, sortit secrètement du royaume, & se retira à la cour du roi de Tsou.

Son mérite ne fut pas longtemps sans y être connu : on le mit à la tête des troupes, & après avoir gagné p.360 plusieurs batailles, il obligea différents princes de rechercher l'amitié & l'alliance de son maître. Tant de mérite & de prospérités irritèrent l'envie des Grands, qui s'efforcèrent de le ruiner dans l'esprit du roi : mais n'ayant pu y réussir, ils conspirèrent non seulement contre ce favori, mais encore contre la personne de leur souverain.

Ou ki découvrit la conspiration ; & tous ceux qui y avaient trempé, furent, ou chassés du royaume, ou mis à mort. Il changea ensuite la forme du gouvernement. Il donna des bornes à l'autorité des Grands & des ministres, & réunit toute la puissance dans la seule personne du prince.

Cette réforme de l'État le rendit si florissant, qu'il devint redoutable à tous les princes voisins : ils agirent de concert avec les gouverneurs & les magistrats du royaume de Tsou pour perdre un homme qui avait établi le roi son maître dans une si grande supériorité de puissance & d'autorité. On le trouva assassiné dans sa propre maison.

L'année quarante-deuxième du cycle, où finit la vie de l'empereur, mit son fils Lie vang sur le trône.

*

LIE VANG. Trente-unième empereur. A régné sept ans

L'empire allait chaque jour en décadence, & la famille régnante était sur le penchant de sa ruine. Tous les princes qui en relevaient, se maintenaient dans l'indépendance, & il n'y eut que le roi de Tsi qui renouvela son hommage à l'avènement de Lie vang au trône.

La même année que ce prince prit possession de l'empire, le royaume de Tching, qui avait compté vingt-trois princes pendant quatre cent trente-deux ans, fut éteint par le roi de Han.

L'année quarante-deuxième du cycle, arriva la naissance d'un philosophe nommé *Meng tseë*, & qui est plus connu sous le nom de Mencius. C'est celui d'entre les sages de leur nation, que les Chinois estiment le plus après Confucius.

Lie vang mourut sans postérité l'année quarante-neuvième. Son frère cadet nommé Hien vang lui succéda.

*

HIEN VANG. Trente-deuxième empereur. A régné quarante-huit ans

p.361 Ce prince n'eut guère que le titre d'empereur. L'autorité impériale était si peu respectée, que non seulement les princes tributaires refusaient de reconnaître leur souverain, mais encore qu'ils menaçaient de lui faire la guerre, s'il s'opposait à leurs projets, ou s'il voulait blâmer leur conduite.

Dans l'idée qu'ils avaient, que la couronne était attachée à la possession de ces vases d'airain, que le grand Yu avait fait faire, chacun d'eux cherchait à s'en rendre le maître, & à usurper par ce moyen l'autorité sur tous les autres princes.

Hien vang, pour déconcerter leurs desseins, n'eut point d'autre ressource, que de faire jeter ces vases dans un lac très profond, d'où il n'était pas possible de les retirer.

XXXIV. 357.

Mencius, qui n'avait que trente-six ans, fleurissait alors, & était dans la plus grande réputation. Il avait à sa suite dix-sept disciples. Il parcourut différents royaumes, & entre autres celui de Guei & celui de Tsi, où par ses discours & par ses ouvrages, il donnait aux princes des instructions propres à bien gouverner leurs sujets, & instruisait les peuples de leurs devoirs envers le prince, & des vertus qu'ils devaient pratiquer dans l'enceinte de leurs maisons, & dans le commerce de la vie.

Hien vang mourut la trente-septième année du cycle, son fils Chin tsin vang lui succéda.

*

CHIN TSIN VANG. Trente-troisième empereur. A régné six ans

Si ce prince eût eu assez de force & de courage, pour profiter de la division qui régnait entre les princes tributaires, & des guerres continuelles qu'ils se faisaient les uns aux autres, il aurait sans doute rétabli la majesté de l'empire ; mais sa lâcheté, & sa nonchalance, encore plus grande que celle de son prédécesseur, contribuèrent p.362 plus que toute autre chose à l'avilissement de sa dignité, & à l'anéantissement de sa puissance : celle du roi de Tsin au contraire augmentait à un point, qu'il tenait tous les autres princes en respect, & que sans avoir encore le titre d'empereur, il en avait toute l'autorité.

Cinq rois, savoir ceux de Tsou, de Tchao, de Han, de Guei, & d'Yen, se liguèrent ensemble, & réunirent toutes leurs forces pour s'opposer à une puissance qui devenait formidable. Le roi de Tsin leur livra le combat, & défit entièrement leur armée. Il ne tenait qu'à lui après cette victoire de les dépouiller de leurs États, mais un objet plus intéressant l'appela ailleurs.

Deux princes de la partie occidentale de la province de Se tchuen qui ne dépendaient point de l'empire, étaient en guerre, & chacun d'eux implora le secours du roi de Tsin leur voisin. Celui-ci jugea qu'il lui était aisé de profiter de leur mésintelligence, & d'accroître son État de ces vastes pays : il marche au secours d'un de ces princes, il taille en pièces l'armée ennemie, & le prince même fut trouvé mort dans le champ de bataille. Enfin il obligea le prince qu'il avait secouru, à lui rendre hommage, & à lui payer un tribut annuel.

En même temps le roi de Guei, l'un des cinq princes ligués, dont l'armée avait été défaite, n'espérant point de vivre avec tranquillité dans son État, & ne voyant pas même de sûreté pour sa personne, tandis qu'il aurait pour ennemi un prince si puissant, se rendit son tributaire, & eut pour lui les mêmes déférences & la même soumission que s'il eût été empereur.

Le roi de Tsin lui accorda son amitié & sa protection avec d'autant plus de plaisir, que le royaume de Guei lui ouvrait un passage pour

entrer sur les terres des autres princes de l'orient, & facilitait les moyens de les soumettre à sa puissance.

L'empereur, qui avait été spectateur oisif de toutes les victoires du roi de Tsin, mourut la quarante-troisième année du cycle, & eut pour successeur son fils nommé Ngan vang,

*

NGAN VANG. Trente-quatrième empereur.

A régné cinquante-neuf ans

p.363 Quelque long qu'ait été le règne de ce prince, il n'en a pas été plus heureux : il trouva l'autorité impériale presque anéantie ; & quoiqu'il ne manquât ni de talents, ni de vertu, son État était trop affaibli, pour hasarder la moindre entreprise, qui eût pu donner le plus léger ombrage à un prince aussi puissant qu'était le roi de Tsin.

Ce fut en ce temps-là qu'un colao du roi de Tsou nommé Kiue yen, qui s'était attaché tous les cœurs par sa droiture & par sa probité, succomba sous les traits de l'envie, & fut indignement dépouillé de ses honneurs. Ne pouvant survivre à son infortune, il se jeta de désespoir dans le fleuve, & y périt malheureusement.

Les peuples furent si vivement touchés de cette perte, qu'ils en perpétuèrent le souvenir par une fête qu'on célèbre encore tous les ans le cinquième jour de la cinquième lune : on monte des barques ornées, & l'on court sur les rivières, comme si l'on voulait chercher ce vertueux mandarin englouti dans les eaux, & le rappeler à la vie.

XXXV. 297.

Mencius mourut l'année neuvième du cycle à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il est regardé après Confucius comme le plus grand philosophe de l'empire, & en considération de son mérite & de ses ouvrages, pour lesquels on conserve beaucoup de vénération, ses descendants jouissent de grands privilèges.

Cependant le roi de Tsin suivait toujours ses projets ambitieux, & se frayait insensiblement le chemin à l'empire ; il entretenait sous main la

guerre entre les princes tributaires, afin qu'ils se détruisissent mutuellement. Chacun d'eux lui demandait du secours pour satisfaire sa vengeance particulière, & s'emparer des États de son ennemi ; il leur fournissait volontiers les troupes qu'ils souhaitaient pour faire des conquêtes, & diminuer le nombre de ces souverains. Ce fut ainsi que le royaume de Song qui avait subsisté pendant trois cent quatre-vingt-un an sous trente-deux princes, fut détruit par les rois de Tsi & de Tsou, & que la principauté de Lou, qui avait compté trente-quatre souverains, fut éteinte par le roi de Tsou. Il entra lui-même dans les États du roi de Guei, qui se fit son tributaire.

Ce fut alors que Tchao siang, roi de Tsin ne déguisant plus ses véritables sentiments, déclara ouvertement p.364 qu'il aspirait au trône impérial. Il offrit au souverain seigneur du Ciel un sacrifice avec les cérémonies, qui ne peuvent être observées que par l'empereur, ce qui était une protestation publique de ses prétentions sur cette première & souveraine dignité.

Il n'y avait que le roi de Tsi qui fût assez puissant pour le traverser, & lui disputer la couronne impériale ; mais Tchao siang remporta sur lui une victoire complète, & à l'instant il envoya une partie de son armée pour détrôner l'empereur ; les troupes de Ngan vang étaient en trop petit nombre pour résister à une armée beaucoup plus forte & victorieuse : elles furent aussitôt défaites qu'attaquées.

Toute la ressource de cet infortuné prince, fut d'aller implorer la clémence de son vainqueur, de le reconnaître pour son souverain, & de lui céder le peu de villes qui lui restaient. Cette soumission conserva ses jours, qu'il alla finir dans un coin de la province de Chen si, où il mourut l'année suivante.

Aussitôt que la chute de l'empereur fut publique, quelques princes, & surtout le roi de Han, se hâtèrent de rendre hommage au roi de Tsin ; cependant comme il n'était pas reconnu de tout l'empire, & qu'il y avait encore des princes attachés à la famille de Tcheou, on élut Tcheou kiun un des petits-fils du frère de Kao vang vingt-huitième empereur de cette race.

*

TCHEOU KIUN. Trente-cinquième empereur. A régné sept ans

Ce fut la 43e année du cycle que Tcheou kiun prit le titre d'empereur ; il ramassa des troupes de tous côtés pour résister aux forces de l'usurpateur ; il en demanda aux rois de Tsi, de Tsou, & de Guei ; mais ces princes redoutant la puissance de Tchao siang, & uniquement occupés de leurs propres intérêts, refusèrent à l'empereur le secours qu'il leur demandait.

Ainsi Tcheou kiun se voyant abandonné & hors d'espérance de pouvoir se maintenir sur le trône, abdiqua la couronne, & se réduisit à mener la vie d'un particulier. C'est ainsi que la dynastie de Tcheou fut éteinte.

Tchao siang ne jouit pas longtemps de l'autorité qu'il avait usurpée, car il mourut avant même l'abdication de l'empereur : son fils Hiao ven vang mourut aussi dans la même année, & laissa la couronne impériale à son fils, nommé Tchuang siang vang qui fut fondateur de la dynastie de Tsin.

@

Quatrième dynastie appelée

TSIN

qui compte quatre empereurs
dans l'espace de quarante-trois ans

@

TCHUANG SIANG VANG. Premier empereur. A régné trois ans

p.365 Ce prince signala les commencements de son règne par l'irruption qu'il fit sur les terres du roi de Guei : son armée gagna d'abord quelques batailles, qui alarmèrent les autres princes ; ils jugèrent que non content de s'être rendu maître de l'empire, ce prince songeait encore à les déposséder de leurs États ; c'est pourquoi cinq de ces souverains, savoir celui de Han, celui de Tsou, celui de Yen, celui de Tchao & celui de Tsi se joignirent au roi de Guei & opposèrent deux cent mille hommes à l'armée victorieuse. Elle fut vaincue à son tour, & forcée d'abandonner les terres qu'elle avait conquises.

Tchuang siang vang mourut sur ces entrefaites, & laissa la couronne à son fils adoptif, nommé Chi hoang ti qui en prit possession l'année 52e du cycle. L'histoire chinoise rapporte qu'il naquit le 12e mois après sa conception.

*

CHI HOANG TI. Second empereur. A régné trente-sept ans

p.366 Si les six rois, dont je viens de parler, fussent demeurés constamment ligués ensemble pour la défense commune, ils se seraient soutenus aisément contre toutes les forces de Chi hoang ti ; mais la désunion & l'ambition de ces princes ruina bientôt leur confédération ; ils s'acharnèrent les uns contre les autres, & leurs États affaiblis par les sanglantes guerres, qui firent périr la plus grande partie de leurs troupes, devinrent peu à peu la proie de Chi hoang ti.

Il les subjugua les uns après les autres, & en même temps qu'il avait conquis un de ces royaumes, il en faisait égorger le souverain, & exterminait tous les mâles de sa race. Il n'épargna que le roi de Tsi, auquel il destinait un supplice plus lent, & par conséquent plus cruel : il le fit enfermer dans un parc planté de pins, ou on ne lui donnait de nourriture qu'autant qu'il en fallait pour subsister. Ce prince livré à son désespoir, ne toucha à aucun des aliments qui lui furent apportés, & se laissa mourir de faim.

Le roi de Han avait prévenu une aussi triste destinée que celle de tous ces princes, en livrant sa personne, ses troupes, & ses États à l'empereur. Il demeura à la cour avec les honneurs de son rang, & comme il était habile & expérimenté, Chi hoang ti s'entretenait souvent avec lui des maximes du gouvernement.

Toutes ces principautés étant réunies sous une même puissance, & leurs titres ayant été éteints, ne furent plus que des provinces de l'empire. L'empereur poussa encore loin ses conquêtes du côté du midi, & devint par-là le maître d'un vaste & florissant État. Il le partagea en trente-six provinces.

Un capitaine, qui commandait une petite flotte qu'il p.367 avait conduite vers quelques îles du Japon, étant venu rendre compte de son expédition à l'empereur, lui persuada que rien ne serait plus avantageux à son État, que d'y avoir un établissement pour le commerces & afin de l'engager plus efficacement à y envoyer une colonie, il lui fit entendre que dans une de ces îles, l'on trouvait un remède souverain contre toutes sortes de maladies, & même contre la mort.

L'empereur, qui aimait à vivre, & à jouir longtemps du fruit de ses conquêtes, se laissa aisément persuader ce qui flattait si fort ses désirs. Il lui confia des vaisseaux, des soldats, & trois cents jeunes hommes, avec autant de filles en âge d'être mariées.

Ce capitaine fit voile vers les terres du Japon ; il aborda à une île, où il bâtit une ville, il s'en déclara le souverain. Ce pays se peupla en peu de temps, & les habitants se sont toujours fait un honneur de tirer leur

origine de la nation chinoise.

XXXVI. 237.

Dans la visite que Chi hoang ti faisait de son empire, il fit réflexion que les provinces septentrionales, surtout celles de Pe tche li, de Chan si, & de Chen si, étaient fort exposées aux incursions des Tartares, qui pouvaient venir inopinément sur ses terres, & y exercer toutes sortes de ravages. Il forma le dessein de se mettre à couvert de voisins si dangereux. Il envoya contre eux une armée formidable commandée par un habile général : les Tartares furent entièrement défaits, & poussés bien loin au-delà des frontières de l'empire.

L'empereur ne perdit point de temps, & il commença aussitôt à faire exécuter le projet qu'il avait formé de construire une muraille, qui s'étendît depuis la mer, jusqu'aux extrémités de la province de Chen si.

Ce fut la quarante-deuxième année du cycle, qu'il fit enfoncer dans la mer plusieurs vaisseaux chargés de fer pour en assurer les fondements. Le tiers des habitants de l'empire, qui avaient un certain âge, fut occupé à ce travail, les pierres devaient être si bien liées par le ciment, qu'il en eût coûte la vie à l'architecte, si l'on eût pu faire entrer un clou de force en quelque endroit des pierres jontoyées. On pratiqua de larges voûtes pour le passage des rivières ; on bâtit tout le long de la muraille des citadelles d'espace en espace pour y loger des garnisons, & on éleva des portes dans les endroits les plus commodes pour faciliter le commerce, & pour donner passage aux troupes, quand il serait nécessaire de les faire passer en Tartarie. Enfin sept à huit cavaliers pouvaient marcher de front sur le haut de la muraille, ce qui fait connaître sa largeur. Cette muraille fut bâtie si solidement, qu'elle subsiste encore presque partout depuis tant de siècles, & p.368 ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle fut achevée dans l'espace de cinq ans.

Un si prodigieux ouvrage était capable d'immortaliser ce prince ; mais sa vanité n'était pas contente de la comparaison qu'on faisait de lui avec ses prédécesseurs : il prétendait avoir effacé toute leur gloire, & afin que la postérité ne parlât que de lui seul, il s'efforça d'anéantir leur mémoire.

Comme c'est surtout dans les livres appelés King, & dans les ouvrages de Confucius, qu'on rapporte les vertus & les actions de ces grands empereurs, qui doivent servir de modèles aux bons princes, Chi hoang ti publia un édit par lequel il ordonnait sous peine de la vie de brûler tous ces livres : on n'exceptait de l'incendie que les livres qui traitent de l'architecture, & de la médecine.

Il ne manqua pas de prétextes pour autoriser des ordres qui portaient la désolation dans toutes les parties de l'État. Ces livres étaient utiles, disait-il, lorsque l'empire se trouvait partagé en plusieurs souverainetés, afin qu'on pût gouverner les peuples selon les mêmes lois ; mais maintenant toutes les parties de l'empire étant réunies sous un seul souverain, c'est le même esprit qui gouverne, & qui anime tout.

Ces sciences, ajoutait-il, auxquelles une infinité de gens s'appliquent, ne servent qu'à fomenter l'oisiveté & la fainéantise, tandis qu'on néglige l'agriculture, qui est la source du bonheur des peuples.

Enfin ces livres, selon lui, contenaient des semences de révolte : ceux qui en faisaient leur étude continuelle, s'érigeaient en réformateurs de l'État ; & si les sages ordonnances du prince régnant, qui varient selon les conjonctures, n'étaient pas conformes aux anciens règlements de l'empire, on se donnait la liberté de décrier témérairement sa conduite, & l'on soufflait par des discours séditieux l'esprit de désobéissance & de rébellion.

Cet édit fut exécuté par tous les gouverneurs avec la dernière sévérité : ils firent les plus exactes perquisitions, & ceux des lettrés qu'on trouvait avoir conservé des livres si chers & si respectés, furent tous punis de mort. On ne laissa pas d'en sauver quelques exemplaires, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs. Mais cet édit de l'empereur, & la cruauté qu'on exerça pour le faire exécuter, rendirent son nom & sa mémoire exécrables à la postérité. La perte de ces anciens monuments, excite encore aujourd'hui les regrets de tous les Chinois.

L'empereur après vingt-cinq années de guerres, jouissait d'une paix profonde : il changea plusieurs lois p.369 anciennes, & en fit de nouvelles pour le gouvernement de son État. Comme il avait plusieurs enfants,

quelques-uns de ses ministres lui conseillèrent de donner aux cadets des provinces en souverainetés. L'empereur rejeta ce conseil, en leur faisant voir les troubles & les désordres, qu'avaient causé dans l'empire ces principautés accordées par les empereurs des races précédentes, à leurs enfants, ou à leurs neveux.

Il régla qu'on bâtirait des palais dans différentes villes pour ces jeunes princes, qu'ils y seraient entretenus aux dépens de l'empereur, qu'on leur rendrait le respect que mérite leur naissance, mais qu'ils n'auraient aucune autorité sur les peuples. C'est un usage qui a presque toujours été observé jusqu'à ces derniers règnes, qu'on a fixé leur séjour à la capitale & à la suite de la cour.

Chi hoang ti qui n'était pas accoutumé au repos, voulut visiter une seconde fois les provinces orientales de l'empire. Son second fils obtint la permission de le suivre : l'empereur fut attaqué durant sa route d'une maladie dangereuse & il mourut la trente-septième année du cycle.

Se sentant près de sa fin, il écrivit une lettre à son fils aîné, qu'il déclarait empereur, & la remit à son second fils avec les sceaux de l'empire, pour les lui faire tenir sûrement.

Mais ce jeune prince, aussitôt après la mort de son père, ne songea qu'à se mettre la couronne sur la tête.

Le moyen d'y réussir était d'intéresser dans cette affaire Li sseë, qui ayant été premier ministre de Chi hoang ti, avait une grande autorité.. Il rejeta d'abord la proposition qu'on lui en fit ; mais enfin de nouvelles instances, son propre avantage, & le mérite du prince le gagnèrent.

L'estime qu'on avait pour ce ministre, entraîna presque tous les suffrages ; le fils aîné de l'empereur ayant ramassé quelques troupes pour soutenir son droit, trouva que toutes les provinces avaient déjà reconnu son cadet : il fut contraint de céder ; mais les démarches qu'il avait faites, furent regardées comme un crime de lèse-majesté, & il reçut l'ordre de se donner la mort.

*

EUL CHI. Troisième empereur. A régné trois ans

p.370 Ce prince, qui était tout à la fois & usurpateur, & meurtrier de son frère, fit bien voir dans le peu de temps qu'il régna, combien il était indigne de la couronne. Il fit son colao, ou premier ministre, le plus grand ennemi de la famille de Tsin, qui affectait au dehors un grand zèle pour sa personne, mais qui, par des voies secrètes, ne cherchait qu'à exterminer tous les princes de cette race. Il trouva dans les inclinations de l'empereur un moyen infaillible de le perdre.

Ce prince lui avait témoigné plusieurs fois, que la vie étant si courte, il voulait la rendre la plus délicieuse qu'il serait possible, & goûter sans obstacle tous les plaisirs capables de satisfaire les sens.

Le colao lui répondit que l'unique obstacle qu'il avait à craindre, viendrait de la part des ministres & des gouverneurs placés par son père, qui troubleraient continuellement ses plaisirs par leurs remontrances & par leurs menaces, que le seul moyen de s'en garantir, était de leur ôter leurs emplois, & de mettre à leur place des gens, dont il serait plus sûr, & qui respecteraient son repos. L'empereur suivit un si pernicieux conseil, & toutes les charges furent remplies par des gens dévoués au colao.

Ce changement excita dans toutes les provinces des plaintes & des murmures, qui tendaient à une sédition ouverte. D'ailleurs on commença à charger les peuples d'impôts pour servir aux dépenses que faisait l'empereur en maisons superbes, en parcs, & en jardins délicieux ; les moindres fautes étaient punies des plus cruels supplices, & souvent les gouverneurs, sous prétexte de plaire à l'empereur, & d'exécuter ses ordres, vengeaient leurs injures particulières.

Un des généraux de son armée, qui avait été envoyé dans les provinces orientales, pour y dissiper quelques p.371 tumultes, leva le premier l'étendard de la révolte, & engagea toutes les troupes à déclarer empereur le fils du frère aîné, à qui la couronne appartenait de droit, & à détrôner le cruel usurpateur, qui avait trempé ses mains dans le sang de l'héritier légitime.

Ce fut dans ces conjonctures que s'éleva un aventurier nommé

Lieou pang, qui de simple soldat, s'était fait le chef d'une troupe de brigands ; c'était un homme né avec de grandes qualités, plein de courage & de valeur, doux & modéré, quoique sévère, quand il s'agissait de faire observer à ses compagnons les lois de la discipline militaire, & d'une éloquence naturelle, qui devenait très persuasive, surtout lorsqu'il se récriait contre le luxe & l'indolence où vivait l'empereur.

Un grand physionomiste l'ayant rencontré, se jeta à ses pieds :

> — Aux traits de ton visage que j'ai examiné avec attention, lui dit-il, je reconnais que tu seras empereur, & je te rends par avance les respects qu'un sujet doit à son souverain : j'ai une fille, la plus belle & la plus sage de l'empire, je te l'offre en mariage, tant je suis sûr que ma prédiction s'accomplira un jour.

Lieou pang, charmé de ce discours, accepta l'offre, & conclut au plus tôt le mariage.

Cependant le général, qui s'était révolté contre l'empereur, avait en vue de se faire roi de Tsou, & faisant avancer son armée vers une des places de ce royaume, il comptait de s'en rendre le maître en peu de temps.

Le gouverneur de la place effrayé du péril où il se trouvait, demanda du secours à Lieou pang. Celui-ci s'approcha de la ville avec son armée ; & par sa présence, & par la terreur qu'inspirait son nom, il écarta cet ennemi, & délivra la ville. Le gouverneur, bien loin de reconnaître ce service, ferma les portes de la place à son libérateur.

Lieou pang, informé par une lettre attachée à une flèche qu'on jeta dans son camp, que cette ingratitude avait excité une sédition dans la ville, en fit le siège, escalada les murailles, & le gouverneur ayant été tué dès la première attaque, il y entra triomphant avec son armée.

Les habitants se déclarèrent pour le vainqueur, lequel, de chef qu'il était de gens sans aveu, devint tout à coup général d'une grosse armée, & maître d'un riche butin. Il fit faire aussitôt des enseignes rouges, & prit des idées conformes à la prédiction que lui avait faite le physionomiste.

Cependant le trône de l'empereur était déjà fort ébranlé, sans qu'il

songeât à sortir de la profonde léthargie où le plongeait l'amour des plaisirs. L'infidèle colao, loin de p.372 l'en tirer, irritait de plus en plus sa fureur par les conseils pernicieux qu'il lui donnait. Il supposait des crimes aux gouverneurs & aux ministres les plus attachés à la famille régnante, & ils étaient aussitôt exécutés à mort.

L'avarice & les cruautés de ce prince mirent les peuples au désespoir ; les villes & les provinces entières allaient au-devant de ceux qui voulaient s'en rendre les maîtres. On les regardait comme les vengeurs de la liberté publique. On vit se ressusciter en peu de temps tous les royaumes que l'habileté de Chi hoang ti avait éteints.

Dès la seconde année du règne de Eul chi, l'empire fut démembré par les différentes provinces qui s'en détachèrent, & qui élirent chacune leur souverain. On comptait les royaumes de Tsi, de Yen, de Tchao, de Guei & de Tsou.

Celui-ci, qui devint le plus puissant, attacha à son service le brave Lieou pang, & ayant résolu d'attaquer l'empereur dans la capitale, il le fit venir avec deux autres officiers : il donna à chacun d'eux le commandement d'une armée pour attaquer séparément l'empereur, & promit le royaume de Tsin à celui qui se rendrait le maître de la capitale, & qui en chasserait un prince si peu digne du trône.

L'empereur opposa des troupes nombreuses à celles du roi de Tsou, & il comptait qu'après les avoir défaites, il viendrait aisément à bout des autres princes ; son armée remporta d'abord une victoire sur l'un de ces trois généraux, mais ensuite elle fut battue à son tour par celle que commandait le général de Tsou, nommé Hiang hiu.

On dépêcha un député à la cour pour en obtenir un renfort de troupes ; mais ce député étant retourné à l'armée impériale, sans avoir pu obtenir audience du colao, cette armée avec son général, se livra à Hiang hiu, & augmenta le nombre de ses soldats.

Le colao ayant appris la désertion des troupes impériales, & craignant qu'on ne soupçonnât son infidélité, prévint le châtiment qu'il avait lieu d'appréhender, par la résolution qu'il prit de faire mourir

l'empereur. Il introduisit à cet effet un assassin dans le palais, qui commit ce parricide, & le malheureux prince qui avait fait mourir son frère aîné pour usurper sa couronne, périt si tristement après trois années de règne, & à la vingt-quatrième année de son âge.

Le colao, qui pendant ce temps-là s'était enfermé dans son palais, où il feignait d'être malade, en sortit promptement, comme s'il avait dessein de découvrir l'auteur & les p.373 complices du parricide, & afin de mieux éloigner tout soupçon, & de faire parade de sa fidélité, il fit élire Ing vang petit neveu de l'empereur, pour lui succéder au trône.

*

ING VANG. Quatrième empereur. A régné quarante-cinq jours

Il n'y avait que trois jours qu'il avait pris possession du trône, lorsqu'il découvrit que c'était le traître colao qui avait fait assassiner l'empereur. Ce ministre avait trop de crédit, pour qu'on en pût tirer une vengeance publique. L'empereur, pour se défaire d'un tel sujet, contrefit le malade, & chargea le prince son fils de le poignarder, lorsqu'il viendrait seul, selon le privilège de sa charge, pour l'entretenir en particulier.

C'est ce qui fut exécuté, & l'empire par cette mort fut délivré d'un monstre, qui disposait de tous les emplois & qui ôtait les biens & la vie aux ministres & aux gouverneurs, selon qu'il plaisait à son ressentiment, ou à son caprice. On massacra ensuite tous ses proches jusqu'à la troisième génération.

Cependant Lieou pang approchait de la capitale. L'empereur n'eut pas plutôt appris la marche de son ennemi, qu'il fit sortir de ses places toutes les troupes qui y étaient en garnison, pour grossir son armée.

Lieou pang usa d'artifice ; il envoya quantité de ses soldats à l'armée impériale, qui s'y présentèrent en qualité de déserteurs, & pour y prendre parti. Ces soldats agirent avec tant d'adresse, qu'ils persuadèrent à la plupart des soldats de l'armée impériale que leur grand intérêt était de s'attacher à la fortune de Lieou pang. Celui-ci informé de ce qui se passait, & que la sédition était prête à éclater, vint

fondre tout à coup sur cette armée, & la mit en déroute.

p.374 L'empereur se voyant abandonné de ses sujets, & craignant plus la mort que la perte de sa couronne, vint se jeter aux pieds de son vainqueur, en lui présentant les sceaux, & les autres marques de la dignité impériale. Lieou pang entra triomphant dans la ville, qu'il abandonna au pillage de ses soldats, en leur défendant sous les plus rigoureuses peines, de maltraiter aucun des habitants. Il se réserva le palais, où il trouva des richesses immenses.

@

Cinquième dynastie nommée

HAN

qui compte vingt-cinq empereurs
dans l'espace de quatre cent vingt-six ans

*

CAO TSOU. Premier empereur, qui s'appelait auparavant Lieou pang.
A régné douze ans

p.375 Lieou pang, devenu le fondateur de cette dynastie, en a été le premier empereur sous le nom de Cao tsou ; il ne prit d'abord que la qualité de roi de Tsin, parce qu'il ne s'était rendu maître de la capitale de l'empire, qu'au nom du roi de Tsou, qui lui avait promis ce royaume. Hiang yu, l'autre général, dont j'ai déjà parlé, qui avait été aussi envoyé pour détrôner l'empereur, ne put retenir son dépit, de ce que Lieou pang lui avait ravi par sa célérité & par son adresse, la gloire & la principauté, p.376 à laquelle il aspirait. Comme c'était un homme brutal & cruel, & qu'il se trouvait à la tête d'une armée très forte & très aguerrie, Lieou pang fut assez heureux pour l'empêcher d'en venir à un éclat : une entrevue de ces deux généraux, ménagée par le père de Hiang yu, les raccommoda & ils entrèrent ensemble dans la capitale.

Hiang yu, peu satisfait de la clémence & de la douceur de Lieou pang, & voulant assouvir sa haine contre les princes de Tsin, fit mettre le feu à la ville & au palais impérial, fouilla dans les tombeaux pour en tirer les ossements de ces princes, & les jeter dans des lieux inconnus, & tua de sa main le prince détrôné, que Lieou pang avait toujours traité avec respect depuis sa disgrâce.

Un grand nombre de soldats du dernier empereur, qui avaient été incorporés dans ses troupes, ayant désapprouvé ces cruautés par leurs murmures, il leur fit ôter adroitement leurs armes, & les ayant fait entourer par son armée, ils furent impitoyablement égorgés par ses ordres. On eut horreur de l'auteur de tant de massacres ; & des actions

si barbares servirent beaucoup à relever la justice, la clémence, & la modération de Lieou pang, & à le faire chérir des soldats & des peuples.

Le tyran n'était pas au terme de ses cruautés : s'étant rendu absolu dans l'État de Han, il avait mis des garnisons dans la plupart de ses places ; & il aspirait depuis longtemps à l'empire ; il crut se l'assurer en donnant la mort à son souverain, de qui il tenait toute l'autorité qu'il avait ; sa vue était aussi de se venger de la préférence que ce prince avait donné sur lui à Lieou pang, en le récompensant de la principauté de Tsin.

Plein de ces idées, il s'avança vers la ville de Kieou kiang de la province de Kiang si, où était le roi de Tsou. Ce prince, pour faire honneur à son général, vint à sa rencontre, & à l'instant il fut assassiné. Lieou pang, touché du malheur de ce prince son bienfaiteur, lui fit faire les obsèques les plus magnifiques, ce qui lui concilia encore plus l'amitié des peuples, & son armée grossit considérablement des troupes, qui se joignirent à lui, pour venger la mort de leur souverain.

Depuis ce temps-là il y eut guerre ouverte entre ces deux généraux, qui ne cessèrent de se disputer l'empire ; & après dix-sept batailles, où la victoire penchait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, Lieou pang en gagna une enfin qui fut décisive ; l'armée de son rival fut détruite sans ressource, & il se tua de désespoir pour ne pas tomber entre les mains de son vainqueur.

Un soldat, qui trouva son corps étendu par terre, lui coupa la tête, & l'apporta à Lieou pang ; on la mit sur le p.377 fer d'une pique pour la faire voir à tous les habitants de Tsou. Le vainqueur usa de la victoire avec modération. Il fit faire de superbes funérailles à Hiang hiu, pour montrer l'estime qu'il faisait de la valeur, & il accorda à son père une province en souveraineté.

Cette guerre étant terminée, il assembla les États généraux de l'empire, où il fut reconnu & déclaré empereur sous le nom de Cao tsou, par les princes tributaires, & par tous les Grands & les gouverneurs des provinces. Il établit d'abord sa cour dans la province de Chen si, & ensuite il la transporta dans celle de Ho nan, où elle a toujours été

pendant 196 ans sous douze empereurs.

Dans la gaieté d'un grand festin qu'il donna à ses officiers, & à ses soldats, & où il s'entretenait avec eux familièrement, il leur demanda à quoi ils attribuaient son élévation à l'empire. Chacun ne manqua pas de répondre à cette question dans les termes les plus flatteurs attribuant au mérite, à la bravoure, & aux autres grandes qualités du nouvel empereur.

> — Vous vous trompez, leur répondit-il ; si vous me voyez aujourd'hui sur le trône, c'est que j'ai su connaître les divers talents de ceux que j'honorais de ma confiance, & les appliquer aux emplois dont ils étaient les plus capables.

Cao tsou étant tombé malade, & se voyant à l'extrémité, nomma son fils Hoei ti pour son successeur, & lui désigna les ministres auxquels il devait donner sa confiance. Il mourut la quarante-troisième année du cycle. L'histoire chinoise en fait les plus grands éloges.

*

HOEI TI. Second empereur. A régné sept ans

On espérait beaucoup de ce prince ; il joignait à un grand courage beaucoup de douceur & de modération : mais ces bonnes qualités furent gâtées par de plus grands défauts : la passion qu'il eut pour les femmes, ruina absolument sa santé, & sa complaisance pour sa mère le porta à lui abandonner le soin de son État.

Cette princesse s'empara de toute l'autorité, & se fit détester par sa cruauté & par ses crimes : elle dépouillait p.378 suivant sa passion & son caprice, les ministres & les gouverneurs, & elle donnait leurs emplois à ses créatures. Le poison qu'elle faisait donner subtilement à ceux dont elle voulait se défaire, était l'instrument ordinaire de ses vengeances.

Le roi de Tsi, frère aîné de l'empereur, qui l'était venu voir dans sa maladie, aurait péri de la sorte, si l'empereur ne lui eût arraché la coupe empoisonnée qu'elle lui présenta, & dans laquelle il était prêt de boire. Elle éleva ses parents aux plus grandes charges, & confia à deux

de ses créatures le commandement de toutes les troupes de l'empire.

Cependant Hoei ti accablé des infirmités que lui avaient causé ses débauches, mourut la cinquantième année du cycle. Liu heou sa mère, qui craignit qu'on ne pensât, comme il était naturel, à mettre sur le trône un des frères de l'empereur, supposa un enfant qu'elle acheta d'une paysanne, & s'en déclara tutrice ; & comme cette supercherie pouvait être découverte tant que vivrait la mère, elle la fit étrangler.

*

LIU HEOU. Usurpatrice. A régné huit ans

Ce n'était pas assez pour cette princesse d'avoir tiré ses parents de la poussière, pour les élever aux principales dignités de l'Empire ; elle voulut encore se rendre maîtresse des couronnes tributaires, & il en coûta la vie à un de ses ministres, qui eut le courage de lui représenter, que ces souverainetés appartenaient de droit aux princes de la race de Han, & que son mari avait fait jurer tous les gouverneurs, qu'ils maintiendraient ce droit, même par la voie des armes, s'il en était nécessaire. Elle se crut assez puissante pour n'avoir rien à craindre ; & en effet elle disposa de quelques provinces, qu'elle donna en souveraineté à ses parents, à condition de lui en faire hommage. Elle fit mourir ensuite le jeune enfant dont elle s'était déclarée tutrice, & révéla par là le secret de l'artifice que son ambition lui avait suggéré.

p.379 Sa famille abusant de la faveur où elle se trouvait, se rendait insupportable par ses hauteurs & par sa fierté, & les Grands prenaient des mesures pour la faire rentrer dans le néant, d'où elle était sortie, lorsque la mort enleva cette abominable princesse. Elle mourut tout à coup la cinquante-huitième année du cycle.

Sa mémoire fut si détestée, qu'il ne se trouva personne qui prît les intérêts de sa famille. L'empire en fut purgé par le massacre qu'on fit de tous ceux qui la composaient. On songea aussitôt à élire un empereur, & l'on jeta les yeux sur le souverain d'un petit État, qui était le second fils de Cao tsou, lequel monta paisiblement sur le trône, &

prit le nom de Ven ti.

*

VEN TI. Troisième empereur. A régné vingt-trois ans

L'empire reprit son ancienne splendeur sous le règne de ce prince, & ses vertus lui concilièrent en peu de temps le respect & l'amour des Grands & du peuple.

XXXVII. 177.

Dans les sacrifices qu'il offrait selon la coutume, au seigneur du Ciel, ses premiers vœux avaient d'abord pour objet la félicité & le bonheur de ses sujets, & ensuite la conservation de sa personne. Il porta la frugalité, jusqu'à ne pas permettre qu'on fît le moindre changement dans ses meubles, ni qu'on le servît dans des plats d'or ou d'argent, & il défendit à ses femmes, même à l'impératrice, de porter des étoffes de différentes couleurs, & enrichies de broderies.

Il donna des témoignages publics de sa tendresse pour les peuples, en remettant l'impôt sur le sel, & la moitié des impôts ordinaires, & en ordonnant que les vieillards pauvres de chaque province qui auraient atteint l'âge de 80 ans, fussent nourris & entretenus à ses dépens.

On ne battait des monnaies de cuivre que dans la capitale de l'empire : le trésor impérial y trouvait du profit ; mais le public en souffrait à cause de la distance des lieux ; il permit d'en fabriquer dans tout l'empire, & il voulut que les pièces de cette monnaie fussent rondes, & percées en carré par le milieu, afin qu'elles pussent se transporter plus aisément.

p.380 Les guerres précédentes avaient désolé les campagnes, ruiné l'agriculture, qui est une des principales ressources de l'État : il cultiva la terre de ses mains royales pour ennoblir en quelque sorte une profession si pénible ; il fit planter des mûriers dans son palais, & y fit nourrir des vers à soie, pour engager les Grands à suivre son exemple, & il obligea l'impératrice & ses femmes à travailler des ouvrages à l'aiguille, pour animer les dames chinoises à se faire une semblable occupation.

Il devint le protecteur des sciences, & l'on eut toute liberté de

reproduire les livres qui avaient été sauvés de l'incendie. Jusqu'alors on n'écrivait que sur des feuilles ou sur des écorces avec un poinçon de fer : c'est sous son règne qu'on trouva le secret de faire du papier, en broyant du bambou dans des moulins faits exprès, qu'on inventa les petits pinceaux qui se font de poil, & l'encre qui se détrempe avec un peu d'eau sur un marbre.

Pendant que ce prince était ainsi occupé du bonheur de ses peuples, les Tartares firent de temps en temps des irruptions sur les terres de l'empire : mais ils furent toujours repoussés avec perte, & chassés bien loin des frontières.

La réputation de sa vertu & de la sagesse de son gouvernement, fit de si fortes impressions sur les nations les plus éloignées, que les habitants des provinces de Quang tong & de Quang si s'offrirent de suivre ses lois, de lui payer le tribut, & de vivre sous son obéissance. Il envoya des ambassadeurs pour recevoir leurs hommages.

Tout le défaut qu'on reproche à ce prince, c'est de s'être entêté follement des visions d'un imposteur, qui lui présentant un breuvage d'un très grand prix, l'assura que s'il le prenait, il deviendrait immortel. Il eut la faiblesse de se laisser éblouir d'une espérance si chimérique : mais c'est la seule qu'on puisse lui reprocher. Il mourut à l'âge de quarante-six ans, la vingt-unième année du cycle, & eut pour successeur son fils nommé King ti.

*

KING TI. Quatrième empereur. A régné dix-sept ans

p.381 Ce prince se distingua par sa douceur & par sa clémence. Dès le commencement de son règne il publia une ordonnance qui diminuait la rigueur des supplices dont on punissait les criminels : il rétablit néanmoins les impositions que son père avait réduites à la moitié, & il apporta pour raison que l'agriculture étant rétablie, il était juste que le trésor impérial se remplît, pour subvenir aux besoins de l'État.

La trop grande indulgence de ceux qui présidaient à l'éducation des

jeunes princes, causa sous ce règne de grands désordres : c'était la coutume d'élever les enfants des princes tributaires avec ceux de l'empereur. Le fils aîné de King ti en aimait un plus que tous les autres. Dans un festin qu'il leur donna, ils poussèrent l'intempérance jusqu'à cet excès, que le jeune prince ayant pris querelle avec son favori, le tua d'un coup de couteau. Le père ayant appris cette mort funeste de son fils, jura de s'en venger. Il intéressa dans son ressentiment six princes tributaires, qui prirent les armes en sa faveur.

L'empereur averti de cette ligue, prévint leurs efforts, & mit à la tête de son armée un général habile : il eut le secret d'attirer les ennemis dans une province, où il ne leur était pas aisé de faire venir des vivres, tandis que fortifié dans son camp, il avait en abondance toutes les munitions nécessaires pour la subsistance de son armée.

Ces princes, dans la crainte de se voir bientôt affamés, résolurent de partager leurs forces, & d'attaquer de tous côtés le camp impérial. Mais ayant été repoussés avec de très grandes pertes, ils s'enfuirent en désordre : alors il se fit une sortie générale de tous les endroits attaqués. On poursuivit les assiégeants avec tant de vigueur & de courage, que ce fut plutôt un carnage, qu'une défaite ; & ces six princes confédérés furent, ou tués par les soldats de l'empereur, ou se tuèrent eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur.

L'empereur mourut la trente-septième année du cycle, & son fils Vou ti lui succéda.

*

VOU TI. Cinquième empereur. A régné cinquante-quatre ans

La prudence & la modération de ce prince, sa valeur, son application au gouvernement, son inclination pour les sciences, & la protection dont il honora les savants, l'ont fait regarder comme un des plus grands empereurs qu'ait eu la Chine. A peine eut-il rendu les derniers devoirs à son père, qu'il fit venir à sa cour les plus grands philosophes de l'empire, pour prendre leurs conseils sur le gouvernement de son État.

Comme il avait l'âme guerrière, il ne douta point que ces savants ne cherchassent à favoriser son inclination, & qu'ils ne lui proposassent de nouvelles conquêtes, afin d'établir l'ordre & la tranquillité dans les pays, dont il se rendrait le maître ; mais il fut étrangement surpris, lorsqu'au contraire ces sages ne lui parlèrent que du soin de maintenir la paix parmi ses peuples, & d'écarter les plus justes guerres, qui sont tôt ou tard très funestes à un État.

Quelque passion qu'eût Vou ti pour la guerre, il renonça dès lors à tous ses projets, pour ne s'occuper que des soins du gouvernement. Le seul plaisir de la chasse qu'il aimait, lui servait de délassement. Il avait fait entourer de murailles une grande étendue de terres, où l'on avait renfermé toutes sortes de gibier & de bêtes fauves : mais ayant fait réflexion que toutes ces terres n'étant point cultivées, devenaient inutiles pour son peuple, il aima mieux se priver d'un plaisir si innocent, que de donner lieu à ses sujets de se plaindre, ou de murmurer ; il se contenta de chasser dorénavant dans les parcs anciens, que ses prédécesseurs avaient fait faire.

Il fit plusieurs règlements très importants pour le repos de l'empire. Les princes, à qui on avait accordé une certaine étendue de pays en souveraineté, ne devaient avoir que cent lis de terres en carré, & quelques-uns d'eux s'étaient tellement accrus, qu'ils possédaient plus de mille lis.

p.383 Il remédia à ce désordre. Il régla qu'un prince étant mort, son État serait partagé entre tous ses enfants légitimes, n'étant pas juste qu'un seul fût enrichi, tandis que les cadets, livrés à une honteuse indigence, ne pourraient remplir avec décence l'obligation indispensable d'honorer leur père après sa mort. Enfin il ordonna que faute d'héritiers légitimes, ces souverainetés seraient réunies à la couronne.

Dans le dessein qu'il eut de faire fleurir les sciences, il chargea les savants hommes, que ses libéralités avaient attirés à la cour, de mettre en ordre ces anciens & précieux livres, qui avaient échappé à l'incendie général, & il les fit enseigner publiquement, de même que les maximes morales de Confucius & de Mencius.

Ces livres s'écrivaient à la main ; car l'imprimerie n'avait pas encore été inventée, & elle ne le fut qu'environ cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Les belles qualités de ce prince furent ternies, par la faiblesse qu'il eut d'écouter des imposteurs, qui lui promettaient un élixir dont ils avaient le secret, en l'assurant que cette potion le ferait vivre éternellement. Un jour qu'un de ces souffleurs lui apporta le breuvage d'immortalité qu'il venait d'achever, & que mettant la coupe sur une table, il le conjurait d'en faire l'expérience, un de ses ministres s'efforçant inutilement de le désabuser, prit brusquement la coupe, & but la liqueur.

L'empereur au désespoir que son ministre lui eût dérobé l'immortalité, prit la résolution de le punir du dernier supplice, sur quoi son ministre lui dit avec un doux sourire :

> — Prince, si ce breuvage m'a rendu immortel, pouvez-vous m'ôter la vie ? Et si vous avez le pouvoir de me faire mourir, le frivole larcin que j'ai fait mérite-t-il la mort ?

L'empereur se radoucit, & loua la sagesse de son ministre : mais il ne fut pas pour cela tout à fait désabusé.

Quelque temps après un magicien parut à la cour, qui excita la curiosité de l'empereur par ses prestiges. Il s'engagea de lui faire voir aussi souvent qu'il lui plairait, une de ses femmes du second ordre qui était morte, & que ce prince avoir tendrement aimée. Elle demeurait, disait-il, dans la lune, où elle était pleine de vie, pour avoir bu la liqueur qui rend immortel. Il fit bâtir une tour fort élevée, où il assurait que par le pouvoir qu'il avait sur les esprits, il la ferait descendre autant de fois qu'on le voudrait.

L'empereur assista aux cérémonies qu'employait le magicien : mais l'immortelle fut sourde à sa voix, & le charme n'eut aucun effet. L'imposteur qui craignait la colère de l'empereur, eut recours à un artifice : il écrivit sur une p.384 étoffe de soie les raisons qui retenaient la concubine dans la lune, & l'empêchaient de descendre. Il fit avaler

ensuite ce morceau d'étoffe à une vache, & la montrant à l'empereur :

> — Je ne sais, lui dit-il d'un ton effrayé, quel crime nous avons commis, mais je vois dans le ventre de cette bête des choses qui m'étonnent ; commandez, prince, qu'on l'ouvre en votre présence.

La vache fut ouverte, & l'on trouva l'étoffe dans ses entrailles ; mais après l'avoir bien examinée, on découvrit que l'écriture était de la main du fourbe : il ne put le nier & il fut exécuté à mort. Cette histoire, revêtue de beaucoup d'autres circonstances, a servi de sujet à plusieurs comédies.

Vou ti signala sa puissance par quatre célèbres victoires qu'il remporta sur les Tartares, & après les avoir éloignés fort loin de la grande Muraille, il porta ses armes victorieuses jusqu'aux royaumes voisins de l'Inde, c'est-à-dire, jusqu'au Pegou, à Siam, à Camboye & à Bengale.

Il partagea les pays conquis entre les deux généraux, & les officiers, qui avaient le plus contribué à cette conquête : il y fit bâtir des villes, & honora les deux chefs du titre de roi. Ces Chinois prirent avec le temps les manières & les inclinations des Tartares, & ils devinrent dans la suite les plus cruels ennemis de ceux dont ils tiraient leur origine.

Un de ces rois Tartares prévint le ressentiment de l'empereur, en s'abandonnant à sa clémence, & se faisant son tributaire. Il lui donna même son fils aîné pour être élevé sous ses yeux.

Ce jeune prince était d'une taille avantageuse, & avait dans son air je ne sais quoi de doux & de fier tout ensemble. Il plut à l'empereur, qui aimait à le voir exercer le talent rare qu'il avait de dresser les chevaux ; il le fit d'abord son grand écuyer, & le mit ensuite à la tête de ses troupes, en l'honorant du nom de Kin, comme s'il eût été originaire de la Chine, & afin de le distinguer des Tartares.

XXXVIII. 117.

Lorsque Vou ti sentit les approches de la mort, il déclara pour son successeur le fils d'une de ses concubines : il aimait plus que tous ses autres enfants ce jeune prince, qui n'avait encore que huit ans : il lui donna pour tuteur un de ses ministres, en qui il avait une entière

confiance ; & de crainte que la mère du jeune empereur ne causât des troubles dans l'empire, comme avait fait Liu heou, il crut devoir la punir de plusieurs crimes dont on l'accusait. L'unique grâce qu'il lui accorda, fut de lui laisser le choix du genre de mort qu'elle redoutait le moins.

L'empereur mourut la 31e année du cycle à l'âge de 71 ans ; le jeune prince Tchao ti lui succéda.

*

TCHAO TI. Sixième empereur. A régné treize ans

p.385 Ce prince, tout jeune qu'il était, fît paraître les plus belles inclinations, & une prudence qui était fort au-dessus de son âge. Docile aux instructions du sage tuteur que son père lui avait donné, il se signala dans les commencements de son règne par les récompenses, dont il gratifia les officiers qui avaient bien servi l'État ; par les magistrats intègres & habiles qu'il envoya secrètement dans les provinces, pour s'informer si les peuples n'étaient pas opprimés ; & par le moyen qu'il prit pour soulager les pauvres dans un temps de stérilité.

Il ordonna que les riches, qui avaient des grains au-delà de ce qui était nécessaire pour leur subsistance, en fourniraient aux pauvres, autant qu'il en fallait pour les nourrir, & ensemencer leurs terres, avec obligation de rendre la même quantité au temps de la récolte ; & pour dédommager les riches, qu'on forçait à ces avances, il leur remit les impôts qui se levaient sur les grains. Par un règlement si sage, il conserva la vie à une infinité de malheureux.

En même temps qu'il veillait ainsi au bonheur de ses sujets, il affermit leur repos par la paix honorable qu'il conclut avec les Tartares : mais il ne survécut pas longtemps à cette paix, car il mourut sans laisser d'enfants mâles, la quarante-quatrième année du cycle, ayant à peine vingt-deux ans. Ses grandes qualités le firent extrêmement regretter de tout l'empire.

Hiao ti son oncle lui succéda du consentement de toute la nation.

Mais on se repentit bientôt du choix qu'on avait fait, la négligence de ce prince dans le gouvernement de l'État, son indifférence, ou plutôt son insensibilité pour les peuples, ses excès de débauches, où il employait les jours & les nuits, le mépris qu'il fit des conseils salutaires qu'on lui donnait, tout cela obligea les Grands & les ministres de le faire descendre du trône où ils l'avaient placé.

Ils allèrent au palais, & s'étant saisis des sceaux & des p.386 autres marques de la dignité impériale, ils le déclarèrent déchu de toute autorité, & le firent conduire dans le petit État, dont auparavant il était souverain, sans qu'aucun de ses sujets, ni de ses domestiques parût même y trouver à redire, tant il s'était rendu odieux & méprisable. On jeta les yeux sur le prince Suen, qui était petit-fils de l'empereur Vou ti.

*

SUEN TI. Septième empereur. A régné vingt-cinq ans

Les disgrâces qu'éprouva ce prince dès sa plus tendre enfance, ne contribuèrent pas peu aux belles qualités, qui le rendirent digne de l'empire : il avait été nourri & élevé dans une prison, où la princesse sa mère fut renfermée par ordre de l'empereur Vou ti, qui la soupçonna, quoique faussement, de sortilèges, & de magie, dont on s'était servi pour faire périr des princes & des princesses du sang impérial. Celui qui gardait la prison, en prit un grand soin, & Suen ti, devenu empereur, le récompensa d'une principauté.

Ce prince était d'un accès facile, d'un naturel doux & compatissant pour les malheureux, & d'une application constante aux affaires de l'État.

Comme il voulut le gouverner seul, il rétablit une ancienne charge, que ses prédécesseurs avaient supprimée, & dont la fonction était d'avertir l'empereur des fautes où il tombait, & de l'exhorter à réformer sa conduite, quand il s'écartait du devoir.

Il se faisait instruire exactement de la manière dont se comportaient les gouverneurs & les magistrats à l'égard du peuple : il donnait

souvent audience surtout aux veuves, aux orphelins, & aux pauvres : il permit à tous ses sujets de lui présenter des mémoires instructifs de leurs affaires, parce que ces mémoires donnaient la liberté de mieux s'expliquer, & que d'ailleurs par la lecture qu'il en faisait, il pouvait y apporter plus d'attention que dans des audiences.

Les lois étaient devenues embarrassantes par leur multitude, & donnaient lieu à la chicane, d'embrouiller les affaires les plus claires, & d'éterniser les procès : il réduisit toutes ces lois à un certain nombre d'articles, & annula toutes les autres.

p.387 Pendant qu'il était ainsi occupé du gouvernement de son État, il apprit que les royaumes conquis dans les Indes par son aïeul, avaient secoué le joug de leur obéissance, & il se préparait à châtier ces rebelles ; mais il fut détourné de ce dessein par ses ministres, qui lui représentèrent que le sang de ses sujets devait lui être plus précieux que des conquêtes si éloignées, & que des peuples qui résistaient à sa sagesse & à sa vertu, ne méritaient pas de goûter les douceurs de son gouvernement.

XXXIX. 57.

L'année quarante-huitième il y eut de si furieux tremblements de terre, que des montagnes se détachèrent, & comblèrent les vallées. Les peuples en furent d'autant plus effrayés, que ces tremblements étaient plus rares, & ils les regardèrent comme un signe du courroux céleste, & comme un présage de quelque grande calamité.

Un roi des Tartares, nommé Tan yu, envoya des ambassadeurs à l'empereur pour lui rendre ses hommages, & se déclarer son tributaire. On penchait d'abord à ne leur pas donner audience, parce qu'on se défiait de la sincérité de leur soumission, & qu'on craignait qu'ils ne voulussent reconnaître les forces de l'empire, & empêcher par cet artifice, qu'on ne leur déclarât la guerre avant qu'ils eussent réparé leurs pertes ; mais on jugea, par les belles fourrures qu'ils apportèrent, que le seul intérêt d'un libre commerce avec les Chinois, les avait engagés à cette démarche ; ainsi ils furent admis à une audience publique, & traités comme les envoyés d'un prince ami.

Suen ti qui était monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans, n'en

avait que quarante-trois, quand la mort l'enleva la neuvième année de ce cycle, Il laissa sa couronne à son fils nommé Yuen ti.

*

YUEN TI. Huitième empereur. A régné seize ans

Le goût singulier que ce prince eut pour l'étude, & sa passion pour les gens de lettres, qu'il fit venir à sa cour, & avec lesquels il avait de fréquents entretiens, le rendirent très habile, mais non pas dans l'art de régner.

Ce n'est pas qu'il n'eût de belles qualités : on loue surtout sa modération, son penchant à soulager les peuples, p.388 & sa frugalité, dont il donna des preuves dès le commencement de son règne. Il avait pour maxime, que quand on savait se contenter de peu, on ne manquait de rien.

Il régla sa maison selon cette maxime. Il diminua le nombre de ses officiers, & retrancha tout ce qu'il y avait de superflu dans sa table, dans ses meubles, dans son écurie, & dans ses équipages, se réduisant pour toutes ces choses au pur nécessaire.

Mais ces qualités, & beaucoup d'autres, furent tout à fait obscurcies par son peu de discernement dans le choix qu'il fit de ses ministres. Il n'avait égard, ni à leur capacité, ni à leur expérience. C'était, selon sa manière de juger, avoir un mérite accompli, & être propre aux plus grandes charges, que de savoir s'exprimer poliment, & faire un discours éloquent. C'était tout le talent de ceux sur qui il se reposait des plus grandes affaires de l'État.

D'ailleurs ces ministres, qui n'avaient en vue que leur propre élévation, remplirent la cour de factions & de cabales, pour se détruire les uns les autres dans l'esprit du prince, qui par sa crédulité, donnait dans tous les pièges qu'on lui tendait : chacun cherchait à se rendre maître d'un esprit si faible & si peu éclairé, & à élever les parents & les amis, tandis qu'on écartait de tout emploi ceux qui avaient le plus d'expérience & de mérite.

Nonobstant la paix qui avait été conclue avec les Tartares, les troupes qui étaient le long de la grande Muraille, prirent deux de leurs princes, qui sur la foi des traités, chassaient tranquillement dans les montagnes, & leur firent trancher la tête.

L'empereur, loin de punir cette perfidie, récompensa les chefs de ces troupes ; il n'ouvrit les yeux, que lorsqu'il apprit que le successeur d'un de ces princes armait de toutes parts, pour tirer une vengeance éclatante d'une pareille infraction de la paix. Pour prévenir cette guerre, apaiser le courroux de ce prince, il n'eut pas d'autre moyen que de lui donner en mariage une princesse de son sang, avec une dot considérable.

Les guerres intestines que se faisaient les ministres à la cour, étaient sur le point d'éclater dans l'empire, par le grand nombre de partisans que chacun avait eu soin de se faire, lorsque l'empereur mourut la vingt-sixième année du cycle à l'âge de quarante-trois ans. Il eut pour successeur son fils nommé Tching ti.

*

TCHING TI. Neuvième empereur. A régné vingt-six ans

p.389 La passion qu'eut ce prince pour le vin & pour les femmes, l'engagea dans toutes sortes de crimes : livré aux plus infâmes plaisirs, il en fit sa seule occupation, & confia les charges les plus importantes de l'État aux parents de l'impératrice sa mère, qui était de la famille Leang & pour laquelle il avait la plus aveugle déférence, sans prévoir les malheurs qu'il attirait par-là sur sa personne, & sur sa propre famille.

Celui des Grands, qui avait le plus de part au gouvernement sous le précédent règne, ne croyant pas pouvoir demeurer à la cour avec honneur, demanda la permission de se retirer, & il l'obtint. Mais comme il était en chemin pour se rendre à une de ses maisons, il fut assassiné, & l'on ne douta point que ce ne fût par ordre de l'empereur.

Après avoir ouï chanter une comédienne, il s'entêta de sa beauté

avec tant de fureur, qu'il chassa du palais sa femme légitime, pour mettre à sa place l'infâme objet de ses nouvelles amours : il la fit déclarer impératrice, & pour ôter de devant ses yeux la bassesse de son extraction, il éleva son père à une principauté. Ses ministres ayant eu le courage de lui présenter plusieurs placets, où ils lui reprochaient la honte d'une alliance si monstrueuse, il les fit tous égorger.

Ce n'est là qu'une partie des crimes que commit Tching ti, que les plus affreuses débauches avaient entièrement abruti. Une mort subite délivra tout à coup l'empire d'un si mauvais prince. Il mourut la cinquante-unième année du cycle, sans laisser de postérité. Ce fut son neveu, nommé Hiao ngai ti qui lui succéda.

*

HIAO NGAI TI. Dixième empereur. A régné six ans

Quoique ce prince n'eût que dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône, on conçut de grandes espérances de la douceur & de la modération de son caractère, & des projets qu'il forma d'abord pour le rétablissement de l'ordre dans l'empire, & pour le soulagement des peuples.

Il commença par destituer plusieurs gouverneurs, qui étaient indignes de ces grandes places : il déposséda le premier ministre, dont la famille était devenue extrêmement puissante, & si fort accréditée, qu'elle balançait le pouvoir du souverain. Enfin il fit d'autres règlements très utiles, & qui promettaient un règne des plus heureux, s'il eût vécut plus longtemps.

La cinquième année de son règne Tan yu, roi des Tartares, demanda la permission de venir rendre ses hommages au nouvel empereur : elle lui fut accordée. On lui fit une réception magnifique, & la paix fut affermie entre les deux nations.

Un an après la visite du roi tartare, l'empereur mourut à l'âge de vingt-cinq ans. C'est en cette même année qu'arriva la naissance de Jésus-Christ, sauveur & rédempteur des hommes. On mit sur le trône un prince qui descendait de Yuen ti huitième empereur de cette dynastie, & qui n'avait que neuf ans.

*

HIAO PING TI. Onzième empereur. A régné cinq ans

L'impératrice, grand-mère du jeune empereur, agit très imprudemment, lorsque pendant la minorité de son fils, elle confia le gouvernement de l'État à un nommé Vang mang, qu'elle établit colao, ou premier ministre : c'était un homme double & artificieux, d'une ambition démesurée, & qui se faisait un jeu des actions les plus cruelles, pour satisfaire par des voies secrètes l'envie qu'il avait d'usurper l'autorité souveraine.

On lui avait associé un homme de mérite, pour partager avec lui les fonctions du ministère : son ambition ne put souffrir de rival, il trouva le moyen de s'en défaire, & de s'en rendre seul le maître absolu.

Alors suivant son projet il ne pensa plus qu'à augmenter le nombre de ses créatures : il érigea plusieurs terres en principautés, dont il gratifia ceux qui étaient le plus dévoués à ses intérêts : il osa même offrir un sacrifice solennel au seigneur du Ciel, & quoiqu'il le fît au nom de l'empereur, il cherchait à accoutumer insensiblement les peuples, à le voir exercer des fonctions attachées à la seule autorité impériale : enfin il feignit divers prodiges qui se répandirent bientôt dans le public, & les créatures eurent grand soin de les faire passer dans l'esprit des peuples pour des signes certains, par lesquels, le Ciel déclarait qu'il avait envoyé Vang mang au secours de l'empire.

XL. 4.

L'année deuxième de ce cycle, le perfide Vang mang fit couler du poison dans les mets de l'empereur, qui le réduisirent en peu de jours à l'extrémité. Ce traître feignit aussitôt de ressentir la plus vive douleur du danger où était la vie du jeune prince : il fit retentir le palais de ses cris, il poussait continuellement des vœux vers le Ciel, il alla même jusqu'à offrir sa vie, & se dévouer comme une victime pour la conservation d'une santé si chère ; & par ces artifices, il éloigna les soupçons qui pouvaient naître de son crime.

Il ne crut pas néanmoins que le temps fût favorable au dessein qu'il avait formé d'envahir l'empire ; mais il ne p.392 différa l'exécution de son projet, que pour en mieux assurer le succès : il fit mettre la couronne sur la tête d'un jeune enfant de deux ans nommé Iu tse yng, qui descendait de Suen ti, septième empereur de la dynastie régnante.

*

IU TSE YNG. Douzième empereur. A régné trois ans

L'enfance de ce prince maintint Vang mang dans toute l'autorité qu'il s'était donnée ; il en profita pour augmenter par ses bienfaits le nombre de ses partisans ; à peine trois ans furent écoulés, qu'il leva le masque : il fit descendre du trône le jeune prince qu'il y avait placé, & se fit proclamer empereur.

*

VANG MANG. Usurpateur. A régné quatorze ans

Aussitôt que l'usurpateur fut sur le trône, dont il s'était emparé par les crimes les plus noirs, il donna à sa famille le nom de Tsin, qui veut dire, nouveau : il renouvela en effet la face de l'empire par divers règlements qu'il fit. Il le partagea en neuf provinces, & chaque province en diverses contrées, où il établit des gouverneurs, sur la fidélité desquels il pouvait compter ; il érigea encore plusieurs terres en principautés, pour multiplier le nombre des créatures, dont la fortune serait attachée à son élévation.

Après toutes ces précautions, & les autres mesures qu'il avait prises de longue main, il crut son autorité tellement affermie, que rien ne serait capable de l'ébranler.

Le tyran se trompa dans ses vues, & l'empire fut p.393 bientôt tout en feu. On vit paraître en peu de temps des armées nombreuses : les unes commandées par des seigneurs qui s'étaient ligués ensemble, & qu'on appelait Tche mouy, parce que les soldats, pour se reconnaître & pour

se distinguer des ennemis, avaient peint leurs sourcils en couleur rouge ; les autres qui avaient pour chefs deux frères de la famille des Han qui se nommaient Lieou Sieou & Lieou Yng. Ces guerres durèrent longtemps, & furent cruelles.

L'année dix-neuvième du cycle les campagnes furent couvertes d'une si grande multitude de sauterelles, qu'elles obscurcissaient le soleil ; elles ravagèrent les moissons, & causèrent une famine presque générale, ce qui donna lieu à quantité de révoltes & de brigandages.

L'année vingtième l'armée de l'usurpateur fut entièrement défaite, son palais abandonné au pillage & réduit en cendres, lui-même fut égorgé ; l'on coupa son corps en plusieurs morceaux, & on exposa sa tête au haut d'une fourche dans la place publique, pour servir de jouet à la populace.

L'armée victorieuse choisit pour empereur Hoai yang vang qui descendait de King ti quatrième empereur de la présente dynastie.

*

HOAI YANG VANG. Treizième empereur. A régné deux ans

La vie molle & sensuelle de ce nouvel empereur, donna bientôt lieu à l'armée de lui ôter la couronne qu'elle lui avait mis sur la tête, & qu'il était indigne de porter. Elle mit d'abord à sa place un nommé Vang lang : c'était un imposteur qui se faisait passer pour le fils de Tching ti neuvième empereur. Mais on ne fut pas longtemps sans découvrir sa fourberie, & on lui trancha la tête.

Lieou sieou fut choisi pour lui succéder : il prit le nom de Quang vou ti : il descendait du dixième fils de King ti, quatrième empereur de la dynastie régnante.

*

QUANG VOU TI. Quatorzième empereur. A régné trente-trois ans

p.394 Ce prince transporta sa cour de la province de Chen si dans la

province de Ho nan ; il se rendit célèbre par ses vertus guerrières & politiques. Il eut d'abord une éducation grossière parmi les gens de la campagne, avec lesquels il partageait leurs travaux & leurs besoins : c'est ce qui le rendit très sensible aux misères du peuple.

Du reste il était doux, affable dans ses manières, libéral, & très affectionné aux gens de lettres ; il les fit chercher de tous côtés, & les ayant attirés à sa cour, il les chargea de fonctions honorables. Il affecta toujours une grande modestie dans ses habits, dans sa table, & dans son palais ; il joignit à cela un air de popularité, qui lui gagnait tous les cœurs.

Lorsqu'il fit la visite de l'empire & qu'il se trouva dans sa terre natale, il fit venir plusieurs laboureurs ses compatriotes, & les admit à sa table. S'étant informé si un de ses anciens amis, nommé Nien quang qui gagnait sa vie à pêcher, vivait encore, il l'envoya chercher, le reçut avec honneur, & passa toute la nuit à s'entretenir avec lui, & à rappeler le souvenir de leurs aventures passées.

Il employa douze années à dompter les rebelles, & à pacifier l'empire : cependant l'armée, dont les soldats s'étaient peint les sourcils de couleur rouge, avait fait choix d'un empereur de la famille des Han, nommé Pouan tse. Celui-ci voyant ses troupes défaites, alla se jeter aux pieds du vainqueur, s'abandonna à sa clémence. L'empereur usa de la victoire avec modération, non seulement il accorda la vie au vaincu, mais il l'honora encore d'une principauté.

Les annales chinoises rapportent que l'année vingt-huitième du cycle, le dernier jour de la septième lune, il y eut une éclipse totale du soleil, & qu'elle parut avant le temps qu'elle avait été prédite. C'est aux astronomes à examiner si cette éclipse est la même, que celle qui arriva à la mort de Jésus-Christ.

Quang vou ti mourut âgé de soixante-un ans, la cinquante-quatrième année du cycle. Il laissa dix enfants ; l'un d'eux nommé Ming ti fut son successeur.

*

MING TI. Quinzième empereur. A régné dix-huit ans

p.395 Les historiens louent la sagesse, la clémence, & le discernement de ce prince. Il établit dans son palais une académie des sciences, pour y former les enfants des seigneurs de son empire ; les étrangers y étaient aussi admis, & souvent il assistait lui-même à leurs exercices. Il fit peindre les grands hommes qui s'étaient le plus distingués, soit pendant la paix, soit durant la guerre, & il en fit orner une de ces salles.

Le choix qu'il fit de la fille d'un de ses plus grands généraux d'armée, pour la déclarer impératrice, fut extrêmement applaudi : cette princesse fut en effet pour toutes les personnes de son sexe un modèle de retenue & de modestie : elle ne voulut jamais porter de vêtements qui fussent travaillés en broderie.

Le Hoang ho ou fleuve Jaune sortait fréquemment de son lit, & par le débordement de ses eaux, portait le ravage & la désolation dans les villes & les campagnes voisines, qui se trouvaient subitement inondées. Ming ti arrêta ces fréquentes inondations par une digue longue de dix lieues qu'il fit construire. Cent mille hommes furent employés à cet ouvrage.

XLI. 64.

A l'occasion d'un songe qu'il eut l'année deuxième du cycle, où il crut voir un homme d'une figure gigantesque, il se rappela le souvenir d'une parole qu'on avait entendu dire assez souvent à Confucius, savoir que le Saint était en occident ; & il en fut si frappé, qu'il envoya des ambassadeurs aux Indes, pour y chercher la véritable doctrine qui y était enseignée.

Ces ambassadeurs s'arrêtèrent dans un lieu où l'idole Fo était en grande vénération, & menant avec eux des bonzes à la Chine, ils y introduisirent cette secte impie, & la ridicule opinion de la métempsycose. Tous les écrivains chinois blâment fort cet empereur, d'avoir infecté p.396 l'empire d'une si détestable doctrine. Il mourut la douzième année du cycle, & laissa la couronne à son fils nommé Tchang ti.

*

TCHANG TI. Seizième empereur. A régné treize ans

Le règne de ce prince fut pacifique, n'ayant été troublé, ni par les guerres ni par aucune révolte. On attribue cette tranquillité à la réputation de sagesse & de probité qu'il s'était faite, à la bonté pour ses peuples, qui le porta à diminuer les impôts, à la protection qu'il accorda aux gens de lettres, & à l'aversion qu'il parut avoir pour le luxe & les dépenses inutiles.

Il remettait souvent devant les yeux de ses sujets la sage économie des anciens, & la proposant pour modèle aux Grands & aux magistrats, il leur défendit toute somptuosité dans leurs tables, dans leurs habits, & dans leurs meubles. Il mourut la vingt-cinquième année du cycle à l'âge de trente-un ans, & son fils Ho ti, qui n'avait que dix ans, lui succéda.

*

HO TI. Dix-septième empereur. A régné dix-sept ans

La jeunesse de cet empereur, qui n'avait que dix ans, le mit sous la tutelle de l'impératrice mère. Sa puissance s'étendit jusque dans les pays les plus éloignés, par la conduite & par la bravoure d'un de ses généraux nommé Pan tchao, qui porta fort loin ses armes victorieuses, qui força un grand nombre de souverains de rendre hommage à l'empereur son maître, & de se p.397 mettre sous sa protection. On prétend même qu'il avança jusqu'en Judée que les Chinois appellent Ta tsin. Il employa plusieurs années à ces expéditions.

La femme de l'empereur ayant donné lieu à certains soupçons, fut répudiée, & cette princesse en mourut de chagrin. L'empereur fit choix à sa place de la petite-fille d'un de ses généraux qu'il créa impératrice. Elle avait un mérite extraordinaire, & ce qui est rare dans des personnes du sexe, elle s'était rendue très habile dans les sciences chinoises : mais ses talents recevaient encore plus de lustre de sa grande modestie.

Lorsque selon la coutume on vint la féliciter de son élévation, de tous les présents qu'on lui offrit, elle ne voulut accepter que des pinceaux, & une nouvelle sorte de papier, qui avait été inventé tout récemment.

Ho ti fut le premier qui accrédita extrêmement les eunuques du palais, en les élevant aux plus grandes charges de l'État. Cette autorité, qui leur fut donnée, devint dans la suite la source d'une infinité de troubles & de désordres.

Ce prince mourut à l'âge de vingt-sept ans, la quarante deuxième année du cycle. Son second fils nommé Chang ti lui succéda.

*

CHANG TI. Dix-huitième empereur. A régné un an

On ne devrait pas compter ce prince au nombre des empereurs. C'était un enfant au berceau, quand on lui mit la couronne sur la tête, & à peine vécut-il un an. Ngan ti petit-fils de Tchang ti lui succéda au trône.

*

NGAN TI. Dix-neuvième empereur. A régné dix-neuf ans

p.398 Comme ce prince n'avait que treize ans, l'impératrice fut chargée de l'administration de l'État : elle prit tant goût à l'autorité souveraine, qu'elle ne s'en dessaisit que le plus tard qu'elle put & elle trouva le moyen à prolonger sa régence bien au-delà des bornes prescrites par les lois.

Dans un temps de stérilité, dont l'empire fut affligé, elle visita en personne les prisons, & s'efforça de procurer aux peuples les soulagements dont elle fut capable.

Elle trouva que l'empire avait une étendue trop vaste, & qu'il y avait à craindre qu'une domination, dont les limites étaient si fort éloignées, ne fut pas durable. C'est pourquoi elle prit le parti de renoncer aux hommages des nations étrangères, & des souverains qui s'étaient

soumis en grand nombre à l'empereur, & elle resserra l'empire dans des bornes plus étroites.

Ce fut vers ce temps-là qu'un fameux corsaire nommé Tchang pe lou désola les mers de la Chine par ses pirateries ; mais il ne jouit que cinq ans du fruit de ses brigandages, & il eut la tête tranchée.

Il y eut pendant ce règne plusieurs tremblements de terre : mais celui qui arriva la huitième année, fut des plus considérables, il s'étendit fort au loin, & la terre s'entr'ouvrit en plusieurs endroits, & causa de grands ravages.

Ngan ti avait créé impératrice une de ses femmes. Mais cette princesse, au désespoir de se voir stérile, s'avisa de s'attribuer le fils d'une autre femme, & fît mourir secrètement la vraie mère par le poison.

XLII. 124.

L'année deuxième du cycle l'empereur visitant les provinces de son empire, mourut à l'âge de trente-deux ans. Il eut pour successeur son fils nommé Chun ti.

*

CHUN TI. Vingtième empereur. A régné dix-neuf ans

p.399 Ce prince signala les commencements de son règne par différentes victoires qu'il remporta sur les barbares. L'impératrice, qui avait empoisonné la concubine, mère de Chun ti, ne vécut pas longtemps après ce crime. L'empereur, qui en fut informé, vengea la mort de sa mère, en défendant qu'on rendît à l'impératrice défunte, les honneurs funèbres qui étaient dûs à sa dignité.

Dès la quatrième année de son règne, il porta une loi, par laquelle personne ne pourrait être élevé à la magistrature, qu'il n'eût atteint l'âge de quarante ans. Il n'y avait qu'un mérite des plus reconnus et des plus distingués, qui pût suppléer le défaut de l'âge.

L'année neuvième du cycle, plusieurs brigands s'attroupèrent, & formèrent une armée considérable, qui avait pour chef un nommé Ma mien : ils ravagèrent plusieurs villes des provinces méridionales ; ce

chef de rebelles enflé de ses succès, songeait même à envahir l'empire : mais il fut tué dans le temps qu'il formait ce grand projet.

L'année vingt-unième du cycle l'empereur mourut à l'âge de trente-deux ans. Tchung ti son fils fut son successeur.

*

TCHUNG TI. Vingt-unième empereur. A régné un an

Il monta à deux ans sur le trône, & la même année il mourut.

Le règne de son successeur ne fut pas de plus longue durée.

*

TCHE TI. Vingt-deuxième empereur. A régné un an

Il n'avait que huit ans lorsqu'il prit possession de l'empire : mais on remarquait en lui une maturité d'esprit, qui était fort au-dessus de son âge, & qui donnait de grandes espérances.

La jeunesse de ce prince n'imposait pas assez de respect au frère de l'impératrice nommé Leang ki, qui, abusant de l'autorité de sa sœur, parlait & agissait en maître. Sa fierté & ses hauteurs éclatèrent plus que jamais dans une assemblée publique, où se trouva l'empereur.

Ce prince qui tout jeune qu'il était, sentait ce qui lui était dû, jeta un regard menaçant sur Leang ki & dit, quoique d'une voix un peu basse, mais cependant assez haute pour être entendue :

— Voilà un arrogant personnage.

Cette parole coûta cher à ce prince. Leang ki voyant ce qu'il avait à craindre un jour des mauvaises impressions que l'empereur prenait de sa conduite, résolut de s'en défaire, & le fit mourir par le poison. Ainsi ce prince ne fut qu'un an sur le trône. Son frère aîné nommé Houan ti lui succéda.

*

HOUAN TI. Vingt-troisième empereur. A régné vingt-un ans

Les magistratures devinrent vénales sous cet empereur : il fut grand partisan de la secte de Leao kiun & les eunuques eurent le plus de part à sa faveur : c'est ce qui écarta de son palais tous les gens de lettres. Ce prince tâcha néanmoins de les attirer à sa cour, & par de fréquentes invitations qu'il leur fit faire, & même par les riches présents qu'il leur envoya : ce fut inutilement. Ces p.401 sages préférèrent la tranquillité de leur solitude aux agitations d'une cour, où toute l'autorité était entre les mains des eunuques.

Cependant Leang ki, qui avait été le meurtrier du précédent empereur, fut élevé aux premières charges de l'État, & sa femme fut honorée du titre d'héroïne, avec un revenu de cinq cent mille taëls qu'on lui assigna. Cette haute fortune augmenta son humeur impérieuse, & il se crut en droit de tout oser.

Au commencement de l'année chinoise, que tous les Grands viennent rendre leurs respects à l'empereur, il eut la hardiesse, contre toutes les lois, d'entrer dans le palais le sabre au côté. On lui fit l'affront de le désarmer, & reconnaissant aussitôt son crime, il en demanda pardon, & l'empereur lui accorda la grâce.

Mais peu de temps après s'étant rendu odieux à tout le monde par son insolence & par sa fierté, il se vit comme assiégé d'une troupe d'eunuques, & désespérant d'échapper à leur vengeance, il se donna la mort & à sa femme. Ses parents & ses amis, qu'il avait placés dans les plus importants emplois, en furent aussitôt dépouillés, & ses richesses, qui étaient immenses, furent confisquées.

Dans une amnistie générale que l'empereur accorda, on ouvrit toutes les prisons, & on rendit la liberté aux criminels. Un mandarin nommé Pouan qui n'était coupable d'aucun crime, refusa de sortir & la raison qu'il apporta, c'est que si on ne le lavait pas du crime qui lui était calomnieusement imputé, il serait confondu avec tant de scélérats, & qu'il serait couvert le reste de ses jours de l'infamie d'une action criminelle dont il était innocent.

L'année vingt-huitième du cycle, il y eut en divers endroits de l'empire une disette si affreuse, que la famine contraignit plusieurs Chinois à se nourrir de chair humaine.

L'empereur n'avait que trente-six ans lorsqu'il mourut la quarante-quatrième année du cycle ; quoiqu'il eût un très grand nombre de concubines, il ne laissa point après lui de postérité : Ling ti de la famille de Tching ti fut son successeur.

*

LING TI. Vingt-quatrième empereur. A régné vingt-deux ans

p.402 Entre les mauvaises qualités de ce prince, on blâme principalement son extrême affection pour les eunuques, auxquels il donna encore plus de pouvoir que ses prédécesseurs, son aversion de ceux qui pouvaient lui donner de sages conseils, son insatiable avarice, & son esprit mordant & satirique. La fantaisie lui prit d'établir une foire dans son palais, où l'on vendait toutes sortes de curiosités, son plaisir était de voir ses concubines y mettre l'enchère, & en venir souvent aux querelles & aux injures.

Par une autre bizarrerie d'esprit, il se faisait un divertissement ordinaire de se promener dans ses jardins porté sur un char traîné par des ânes ; & comme les usages de la cour ont coutume de passer aussitôt dans les provinces, il arriva que dans tout l'empire, on ne fit presque plus d'état des chevaux, & qu'on leur préféra les ânes.

La seule action de cet empereur, qui lui attira des éloges, fut le soin qu'il prit de faire graver sur des tables de marbre, les sages instructions des anciens empereurs renfermées dans les cinq livres classiques, & de les faire exposer à l'entrée de l'académie.

La puissance des eunuques était devenue si grande, qu'ayant découvert que plusieurs Grands de l'empire avaient conspiré leur perte, ils s'en vengèrent en les faisant tous mourir.

L'autorité impériale, ainsi négligée ou dégradée, ne pouvait manquer

de donner lieu à bien des révoltes. Aussi vit-on bientôt paraître de nombreuses troupes de brigands, qui se faisaient appeler les bonnets jaunes & qui formèrent de grosses armées. Elles avaient à leur tête trois frères, nommés Tchang, fort attachés à la secte de Leao kiun, qui se répandirent dans plusieurs provinces, & y firent de grands ravages ; mais enfin les différents corps d'armées qu'ils commandaient, furent défaits les uns après les autres, & les trois chefs y périrent.

XLIII. 184.

Les barbares (car c'est ainsi que les Chinois appellent p.403 les étrangers) essayèrent à plusieurs reprises de faire des conquêtes dans l'empire : mais ils furent toujours vaincus par un habile général chinois, nommé Touan kiong.

On rapporte de ce général, que pendant dix ans que dura la guerre, il ne se mit jamais au lit pour prendre son repos.

L'année cinquième du cycle, on vit reparaître quelque reste des rebelles nommés bonnets jaunes, qui cherchaient à remuer & à exciter de nouveaux troubles.

L'empereur mourut l'année suivante à l'âge de trente-quatre ans, sans avoir nommé d'héritier. Ce fut son second fils nommé Hien ti qui lui succéda.

*

HIEN TI. Vingt-cinquième empereur. A régné trente-un ans

On ne compte point au nombre des empereurs le frère aîné de ce prince nommé Pien ti, qui, au bout de quelques mois, abdiqua la couronne, & la laissa à son frère cadet qui n'avait encore que neuf ans. La faiblesse de ce jeune prince, sa nonchalance, ou plutôt sa stupidité donnèrent lieu à une infinité de guerres étrangères & intestines.

La Chine fut partagée d'abord en trois, & ensuite en quatre parties différentes, qui avaient autant de souverains. La partie orientale conspira contre Tong tcho, général des troupes impériales. Celui-ci tua l'empereur, & son frère aîné brûla le palais ; & ayant ouvert les

sépulcres des empereurs, il en tira des richesses immenses, & transporta la cour dans la province de Chen si.

Tant de crimes ne furent pas longtemps impunis ; il fut massacré l'année suivante. Son cadavre suspendu au haut d'une fourche dans la place publique, devint le jouet de la populace en fureur, & tous les trésors furent confisqués.

Les bonnets jaunes profitèrent admirablement de ces troubles pour grossir le nombre des rebelles. Ils furent exterminés peu à peu par Tsao sao qui s'empara de l'autorité souveraine : mais l'année trente-septième du cycle, il en fut dépouillé par son propre fils nommé Tsao poi, & relégué dans une principauté qu'on lui donna, & où il mourut quatorze ans après dans un mépris général.

@

Sixième dynastie nommée

HEOU HAN

c'est-à-dire, famille des Han postérieure,
qui a eu deux empereurs
dans l'espace de quarante-quatre ans

*

TCHAO LIE VANG. Premier empereur. A régné trois ans

p.404 Tchao lie vang qui s'appelait auparavant Lieou pi, était un des descendants de King ti, quatrième empereur de la dynastie précédente. Ce prince était d'une très haute taille, & avait un air de grandeur & de majesté, qui attirait le respect. Son courage répondait à son air ; il parlait peu, & dans tous les événements heureux ou malheureux y son esprit fut toujours égal.

Lorsqu'il se vit prêt de mourir, il parla ainsi à ceux qui l'environnaient :

> — Lorsqu'on a une fois atteint l'âge de cinquante ans, on ne peut pas se plaindre au Ciel de la brièveté de la vie, j'aurais donc grand tort de m'en plaindre, puisque j'en ai plus de soixante.

Il fit ensuite approcher son fils, auquel il destinait sa couronne, & son premier ministre nommé Co leang ; puis adressant la parole à celui-ci :

> — Si mon fils, lui dit-il, refuse d'avoir la déférence qu'il doit à vos sages conseils, faites-le descendre du trône, & régnez à sa place.

& tournant ensuite du côté de son fils :

> — Quelque p.405 légère que vous paraisse une faute, lui dit-il, donnez-vous bien de garde de la commettre, & quelque peu

> importante que vous paroisse une action vertueuse, ne négligez pas de la faire. Il n'y a que la vertu qui mérite notre attention & nos poursuites : j'en ai eu trop peu pour vous servir de modèle : mais soyez docile aux avis de Co leang vous trouverez en lui un second père.

Ce prince mourut à l'âge de soixante-trois ans la quarantième année du cycle, après avoir nommé son fils Heou ti pour lui succéder.

*

HEOU TI. Second empereur. A régné quarante-un ans

Tandis que le premier ministre vécut, Heou ti marcha constamment sur les traces de son père. Il tint sa cour à Tching tou capitale de la province de Se tchuen. Il y avait alors trois souverains de la famille de Guei dans les provinces septentrionales, & dans les méridionales : la famille de Hou tenait sa cour à Nan king.

La famille de Guei, la plus puissante des trois, n'a subsisté que quarante-six ans, & a été éteinte par un des généraux de son armée, dont le fils deviendra le fondateur de la dynastie suivante. La famille de Ou a compté quatre rois dans l'espace de cinquante-neuf ans.

Ces différentes souverainetés ne pouvaient manquer de causer plusieurs guerres. Dans une de ces guerres l'empereur perdit deux généraux de grande réputation, savoir Tchang si & Quang yu. Ce dernier fut mis dans la suite au nombre des idoles, & révéré comme le Mars de la Chine.

Il restait encore le fameux Co leang, mais qui eut souvent du dessous dans les combats qu'il livra au roi de Guei. Ce général était estimé par le rare talent qu'il avait de faire en présence de l'ennemi, des retraites aussi glorieuses & aussi honorables, que s'il eût remporté la victoire.

Le roi de Guei était devenu si puissant, qu'il se crut en état de subjuguer les rois de Han & de Ou, qui p.406 s'étaient ligués ensemble. Il se mit en marche à ce dessein avec une armée formidable. Il s'était déjà approché du grand fleuve Yang tse kiang qu'il lui fallait traverser,

lorsque voyant ses vagues enflées & écumantes,

> — Sans doute, s'écria-t-il, ce sont-là les bornes que le Ciel a mis à la cupidité des mortels,

& à l'instant il retourna sur ses pas.

XLIV. 244.

Song tchao, à qui le Roi de Guei avait confié le commandement de ses armées, s'enfla de ses victoires, & abusant de l'empire qu'il s'était acquis sur les troupes, il les souleva contre leur prince légitime : on vit donc ce sujet rebelle en venir aux mains avec son maître. Ses armes eurent plus de succès qu'il ne devait s'en promettre, & il se vit en état de tout entreprendre, & de porter ses vues jusqu'au trône.

Le fils de Heou ti, voyant les affaires presque désespérées, alla trouver son père :

> — Il n'y a point à délibérer, lui dit-il, c'est ici un moment décisif, il vous faut, ou vaincre, ou mourir les armes à la main & la couronne sur la tête.

L'empereur ne goûta point ce conseil, & refusa de combattre.

Alors ce fils désolé de voir si peu de courage dans l'âme de son père, se retira dans la salle de ses ancêtres défunts, & là outré de désespoir, il tua sa femme, & se tua ensuite lui même.

L'année quarantième du cycle l'armée impériale fut taillée en pièces, & le palais abandonné au pillage : le lâche empereur alla lui même se livrer entre les mains du vainqueur, qui lui donna une petite souveraineté, où il traîna pendant sept ans les restes honteux d'une vie obscure & méprisée. Il y mourut âgé de soixante-cinq ans.

@

Septième dynastie nommée

TSIN

qui a eu quinze empereurs
dans l'espace de cent cinquante-cinq ans

*

CHI TSOU VOU TI. Premier empereur. A régné vingt-cinq ans

p.407 C'est le nom que prit le fils du général Song tchao fondateur de cette dynastie. On croirait peut-être que le nom de cette dynastie est le même que celui de la quatrième, cependant il en est tout à fait différent, & par le caractère dont il s'écrit, & par l'accent dont il se prononce.

Ce nouvel empereur tint sa cour dans la province de Ho nan ; il passa pour un prince véritablement magnanime, d'un esprit subtil & pénétrant, & d'une droiture de cœur, qui ne pouvait souffrir la moindre dissimulation.

Son règne fut fort agité par les divers mouvements de guerre de plusieurs petits souverains, qui aspiraient à la dignité impériale ; mais ceux du midi furent souvent vaincus par ceux du nord, qui étant plus endurcis aux fatigues de la guerre, se trouvaient encore soutenus des Tartares, avec lesquels ils s'étaient alliés.

L'empereur ayant su avec le temps réduire & pacifier les provinces septentrionales, tourna ses armes du côté du p.409 midi, & après avoir traversé sans obstacle le fleuve Yang tse kiang, il entra dans le royaume de Ou, & en assiégea la capitale. Le roi n'osant pas résister à des troupes accoutumées à vaincre, sortit de sa ville, & alla se rendre à l'empereur, qui lui donna une petite souveraineté, où il finit ses jours.

Ce fut ainsi qu'en l'année dix-septième de son règne, ce prince se vit seul le maître de tout l'empire. Comme il n'avait plus d'ennemis à craindre, il ne songea qu'à jouir du repos que ses victoires lui avaient

procuré. Il eut même l'imprudence de licencier son armée, & se renfermant dans son palais pour y goûter les délices de la paix, il se livra tout entier à l'oisiveté & à la mollesse.

Le licenciement des troupes, & l'indolence où l'empereur vécut, réveillèrent l'ambition des petits souverains, que la terreur de ses armes contenait auparavant dans le devoir. Il mourut la cinquante-cinquième année de son âge, la quarante-cinquième année du cycle, & laissa une nombreuse postérité. Hoei ti son fils aîné lui succéda.

*

HOEI TI. Second empereur. A régné dix-sept ans

Ce prince n'avait nul esprit, & était tout à fait incapable de remplir la place qu'il occupait : cependant les commencements de son règne furent assez heureux par l'habileté de quatre de ses principaux ministres, auxquels il avait donné la confiance : mais une femme jalouse & passionnée, mit bientôt toute la cour, & ensuite l'empire en combustion.

Cette femme, qui avait le titre de seconde reine, vint à bout de chasser l'impératrice, de faire périr par le poison son fils unique, & de faire massacrer tous les Grands qui étaient attachés à cette princesse.

Des actions si barbares donnèrent lieu à plusieurs combats, & firent répandre beaucoup de sang. La seconde reine fut tuée à son tour, tous ceux qui étaient de son parti périrent par le fer, & l'empereur même crut devoir sauver sa vie par la fuite.

p.409 Les différents petits souverains ne manquèrent pas de profiter de ces troubles : le roi de la principauté de Tsi, mit une armée en campagne, & enflé de quelques succès qu'il eut d'abord, il ne douta point qu'il ne pût se frayer un chemin au trône impérial, & peut-être y aurait-il réussi, s'il n'avait pas été tué dans un combat. Un autre prince de la famille de Han, qui régnait dans les contrées septentrionales, prit aussi les armes, & périt de la même manière.

Il s'éleva en ce temps-là une nouvelle secte, qui n'était qu'une

branche de celle de Lao kiun. On l'appela vou guei kiao, c'est-à-dire, doctrine du vide & du néant. Ces sectaires enseignaient le moyen de parvenir à un certain état de quiétude qui liait toutes les puissances de l'âme, & suspendait les fondions des sens ; c'est en quoi ils faisaient consister la perfection.

XLV. 304.

Ce fut l'année troisième du cycle que Hoei ti mourut du poison qu'on lui fit prendre ; il avait quarante-huit ans, & il ne laissa point de postérité. Les Grands choisirent le vingt-cinquième fils du fondateur de la dynastie régnante qui se nommait Hoai ti.

*

HOAI TI. Troisième empereur. A régné six ans

Le choix de ce prince fut d'abord approuvé, car on voyait en lui des qualités qui promettaient un règne heureux : mais l'ambition de quelques-uns de ces petits souverains, dont j'ai parlé, & leur puissance qui se fortifiait chaque jour par la faiblesse des empereurs, causèrent pendant plusieurs années une infinité de troubles, & il n'y eut plus de sûreté même pour le trône.

L'un de ces petits rois nommé Lieou yuen était prêt d'en chasser celui qui l'occupait ; mais la mort interrompit le cours de ses victoires. Son fils Lieou tsong suivit le même projet, & y réussit : il se rendit maître du palais, il le pilla ; il tua le fils de l'empereur, & après s'être fait servir à table par l'empereur lui-même vêtu en esclave, il lui donna le coup de la mort.

p.410 Ce fut l'année dixième du cycle que fut tué Hoai ti à la trentième année de son âge. Les Grands firent choix de Min ti, petit-fils du fondateur de la dynastie.

*

MIN TI. Quatrième empereur. A régné quatre ans

Ce prince n'eut pas un meilleur sort que son prédécesseur : à peine

fut-il trois ans sur le trône, qu'il en fut chassé par Lieou yao qui pilla son palais, & qui ne lui accorda la vie qu'en le reléguant dans une principauté de la province de Chan si.

Il n'y avait qu'un an qu'il était dans cette espèce d'exil lorsqu'il fut tué par le roi de Han. On choisit à sa place un petit-fils du fondateur de la présente dynastie.

*

YUEN TI. Cinquième empereur. A régné six ans

On loue cet empereur de son air grave & sérieux, de sa frugalité, de sa modération, & de la considération qu'il eut pour les gens de lettres, & pour les sages. Il en donna une marque singulière à son premier ministre. Vang tao (c'était son nom) avait été colao sous trois empereurs : Yuen ti voulut le faire asseoir à ses côtés. Ce ministre refusa modestement cet honneur.

> — Prince, lui dit-il, comment pourrions-nous voir le soleil, qu'une juste distance nous rend visible, s'il s'abaissait jusqu'à descendre dans ces bas lieux qu'il éclaire.

Ce prince transporta sa cour de l'occident à l'orient, & l'établit dans la ville de Nan king. C'est pourquoi sa famille a été nommée la famille orientale de Tsin. La p.411 sixième année de son règne il se livra à une sombre & noire mélancolie, qui lui causa la mort à la quarante-sixième année de son âge. Son fils lui succéda.

*

MING TI. Sixième empereur. A régné trois ans

L'histoire chinoise ne dit rien de ce prince, qui ne fut que trois ans sur le trône, car il mourut la vingt-deuxième année du cycle à la vingt-septième année de son âge. Il eut pour successeur son fils nommé Tching ti.

*

TCHING TI. Septième empereur. A régné dix-sept ans

L'impératrice mère fut chargée du gouvernement de l'État, parce que le prince son fils n'entrait que dans sa cinquième année, quand il monta sur le trône. L'autorité fut trop faible pour imposer aux différents petits souverains, qui étaient dans l'empire, & dont l'ambition n'avait point de bornes.

Quelques-uns des plus puissants ne cherchèrent qu'à s'entre-détruire, pour se frayer ensuite le chemin au trône impérial : le jeune prince n'avait que vingt-un ans quand il mourut. Son frère Cang ti lui succéda.

*

CANG TI. Huitième empereur. A régné deux ans

p.412 Ce fut la quarantième année du cycle que cet empereur succéda à son frère. L'élévation de ce prince, & sa mort se suivirent de près. Il mourut la quarante-unième année du cycle à l'âge de quarante-deux ans, & laissa la couronne à son fils aîné nommé Mo ti.

*

MO TI. Neuvième empereur. A régné dix-sept ans

L'impératrice fut déclarée tutrice de ce prince qui n'avait que deux ans, lorsqu'on lui mit la couronne sur la tête. A peine fut-il sorti de l'enfance, qu'on vit briller en lui une sagesse & des vertus au-dessus de son âge. Il sut profiter des conseils de ses ministres, & il recouvra quelques provinces.

Houan ven, qui commandait les troupes impériales, porta la guerre dans le nord, pour punir un petit roi de la famille des Han qui avait secoué le joug, & s'était révolté contre l'empereur. Son palais fut pillé & réduit en cendres.

Le châtiment de ce prince n'apaisa point les troubles, & tous les petits souverains continuèrent toujours de se faire la guerre, dans la

vue d'augmenter leur puissance, & de parvenir à l'empire. Le jeune empereur les aurait sans doute fait rentrer dans le devoir de la soumission & de l'obéissance, s'il eût vécu plus longtemps : mais la mort l'enleva à la dix-neuvième année de son âge, & la cinquante-huitième année du cycle.

p.413 Les Grands jetèrent les yeux sur Ngai ti, qui était le fils de Tching ti, septième empereur de la dynastie régnante.

*

NGAI TI. Dixième empereur. A régné quatre ans

XLVI. 364.

Ce prince ne fit que se montrer sur le trône, où à peine fut-il assis pendant quatre ans : car il mourut âgé de vingt-cinq ans la seconde année du cycle. Son frère cadet fut choisi par les Grands de l'empire pour lui succéder.

*

TI YÉ. Onzième empereur. A régné cinq ans

Le règne de ce prince n'a guère plus duré que celui de son prédécesseur, quoiqu'il ait vécu bien plus longtemps. Son premier ministre, nommé Houan ven, après avoir remporté une grande victoire sur le roi de Yuen dans le nord, chassa l'empereur du trône, & le confina dans une citadelle, où après quinze années d'une vie obscure, il mourut âgé de quarante-trois ans.

Les Grands élirent à sa place Kien ven ti, le dernier des enfants de Yuen ti, cinquième empereur de la dynastie régnante.

*

KIEN VEN TI. Douzième empereur. A régné deux ans

p.414 Un règne de deux ans ne laisse rien à dire de cet empereur : on

sait seulement qu'il mourut à l'âge de cinquante-trois ans. Son fils Vou ti hérita de sa couronne.

*

VOU TI. Treizième empereur. A régné vingt-quatre ans

Ce fut l'année dixième du cycle que Vou ti monta sur le trône. Fou kien qui était empereur du nord, songea à exécuter le projet qu'il avait formé de porter la guerre dans les provinces du midi, d'y attaquer l'empereur, & de conquérir toutes ses provinces. Ceux de son conseil tâchèrent de le dissuader d'une entreprise si hasardeuse : ils lui représentèrent que c'était par l'ordre du Ciel que la famille des Tsin avait été placée sur le trône, que jusqu'à présent elle n'avait point attiré sur elle le courroux du Ciel, ni mérité d'en être abandonnée. Ces remontrances furent inutiles : Fou kien comptant sur la bravoure & sur le nombre de ses soldats, s'avança vers le midi avec une armée formidable.

Vou ti qui fut informé de sa marche, prit avec lui l'élite de ses soldats, & sans donner le temps à son ennemi de réunir toutes ses forces, il l'attaqua dans son camp avec tant de valeur & d'intrépidité, qu'une terreur panique s'étant emparée de cette nombreuse armée, elle fut entièrement défaite par une poignée de soldats que Vou ti commandait lui-même. Dans la déroute générale des restes de l'armée de Fou kien, les chefs au désespoir, se saisirent de sa personne, & l'ayant conduit dans un temple voisin, ils l'étranglèrent.

p.415 Après une action si décisive, & en même temps si funeste à l'empire du nord, plusieurs petits souverains se révoltèrent : ils eussent bientôt plié sous les lois du vainqueur, si Vou ti eût su profiter de sa victoire, & s'il eût porté ses armes triomphantes vers les provinces septentrionales. Mais content de jouir de sa bonne fortune, il s'abandonna aux délices d'une vie molle & sensuelle.

Ce héros expira enfin sous la main d'une femme. Il s'avisa par une mauvaise plaisanterie, de traiter de vieille la seconde reine qui n'avait que trente ans. Cette princesse piquée au vif d'un reproche si mal

fondé, & presque toujours outrageant pour une personne du sexe, tira aussitôt vengeance de cette raillerie. On trouva l'empereur étouffé dans son lit. Ngan ti son fils lui succéda.

*

NGAN TI. Quatorzième empereur. A régné vingt-deux ans

Le peu de mérite de cet empereur, son indolence, & son inapplication ne donnaient pas lieu d'espérer qu'il rétablît la paix & la tranquillité dans l'empire : aussi ne vit-on que révoltes & que guerres parmi les petits souverains. Un petit-fils du roi de Tai, le seul qui restait depuis l'extinction de cette famille, termina la guerre qu'il avait déclarée au roi de Yen par la défaite entière de ce prince, & par la possession où il se mit de sa principauté. Ce fut ainsi qu'il jeta les fondements d'un État, qui eut treize souverains de sa famille dans l'espace de cent quarante-neuf ans.

Environ ce temps-là un homme de la lie du peuple, nommé Lieou you, qui vivait d'abord d'un petit commerce de souliers qu'il allait vendre de place en place, & qui s'étant fait ensuite soldat, devint le général d'une nombreuse armée, se signala par plusieurs exploits, & se rendit assez puissant pour usurper le trône impérial. C'est lui qui fondera la dynastie suivante. Il tua l'empereur qui n'avait que trente-sept ans ; & Kong ti, frère utérin de ce prince, fut mis à sa place.

*

KONG TI. Quinzième empereur. A régné deux ans

p.416 Ce fut la cinquante-sixième année du cycle que ce prince prit possession de l'empire. A la deuxième année de son règne il fut étouffé par Lieou you, qui s'empara du trône, & qui prit le nom de Kao tsou vou ti. Ainsi fut éteinte la dynastie de Tsin, qui fit place à celle de Song.

@

Huitième dynastie nommée

SONG

qui compte huit empereurs
dans l'espace de cinquante-neuf ans

*

KAO TSOU VOU TI. Premier empereur. A régné deux ans

p.417 Ce nouvel empereur établit sa cour à Nan king, qui était sa patrie. Son air, son port, sa taille, enfin tout son extérieur, avait je ne sais quoi de noble & de majestueux : il joignait à un grand courage une égale modestie : elle éclatait surtout dans ses habillements, dans son train, & dans ses repas, où tout était frugal.

Cette dynastie, & les quatre suivantes, sont regardées comme de petites dynasties en comparaison des autres, parce qu'elles n'ont duré que très peu d'années. On les nomme Ou tai.

La Chine était encore partagée en deux empires, qui avaient chacun leur monarque, l'empire du nord, & l'empire du midi. C'est ce que les Chinois ont appelé Nan pe tchao.

L'année cinquante-neuvième du cycle Kao tsou vou ti mourut à l'âge de soixante-sept ans. Chao ti son fils aîné lui succéda.

*

CHAO TI. Second empereur. A régné un an

XLVII. 424.

p.418 Quoique ce prince eut dix-sept ans lorsqu'il monta sur le trône, on s'aperçut bientôt que c'était un esprit peu solide, & qui n'aimait à s'occuper que de niaiseries & de bagatelles. Le colao, ou premier ministre nommé Tan tao tsi, lui ôta la couronne, & peu après le fit mourir. Il n'avait que dix-huit ans. Ven ti troisième fils du

fondateur de cette nouvelle dynastie, fut son successeur.

*

VEN TI. Troisième empereur. A régné trente ans

On estime ce prince à cause de sa bonté naturelle, de sa modération, de son équité, & de la droiture admirable de son cœur. On n'eut à lui reprocher que sa trop grande affection pour les bonzes ; car il se déclara hautement leur protecteur. Il régla que les magistrats ne seraient point continués dans leurs emplois au-delà de six ans.

Après quelques autres règlements semblables pour le bien de ses peuples, il déclara la guerre à l'empereur du nord, dont la puissance augmentait chaque jour, & qui comptait déjà seize petits souverains qui lui étaient entièrement soumis. Ven ti perdit la première bataille qu'il livra à l'empereur du nord : mais dans la suite, par l'expérience & la bravoure de Tan tao tsi son colao, il remporta sur lui plusieurs victoires.

Ces grands succès, dont on était redevable au premier ministre, lui donnèrent beaucoup d'autorité & de crédit, p.419 & ce crédit rendit sa fidélité suspecte : l'empereur craignit un sujet devenu trop puissant : ainsi la mort qu'on lui procura, fut la récompense de ses services.

La nouvelle de la mort d'un si grand capitaine s'étant répandue dans la Chine, les septentrionaux reprirent courage, & entrèrent avec confiance dans les provinces méridionales, pour y renouveler la guerre avec plus de fureur que jamais.

Les troupes de Ven ti qui n'étaient plus commandées par cet habile général, furent défaites en différentes actions ; mais surtout l'année vingt-sixième de son règne, il se fit de part & d'autre un si horrible carnage, que les campagnes furent inondées fort au loin du sang chinois.

Tai vou ti, qui était l'empereur du nord, fit massacrer tous les bonzes de ses États, & réduisit en cendres tous leurs temples & leurs idoles.

L'année trentième du cycle Ven ti fut tué à l'âge de trente-cinq ans par son fils aîné. Ce parricide fut tué à son tour par son second frère nommé Vou ti, qui vengea aussitôt la mort de son père.

*

VOU TI. Quatrième empereur. A régné onze ans

Ce prince s'était fort adonné à l'étude des sciences chinoises, & il avait la réputation de savant ; il était aussi très habile à manier un cheval & à tirer de l'arc : c'est ce qui lui avait donné un goût extraordinaire pour la chasse. On le blâme d'avoir été prodigue, faisant ses largesses sans choix & sans raison.

Sa conduite à l'égard de ceux qui approchaient le plus près de sa personne, était dure & peu convenable à leur rang, parce qu'il n'avait jamais su se contraindre, ni retenir sa langue, qui s'échappait souvent en traits mordants & satiriques.

Il mourut âgé de trente-cinq ans à la quarante-unième année du cycle. Fi ti son fils aîné lui succéda.

*

FI TI. Cinquième empereur. A régné un an

p.420 A peine fut-il sur le trône, qu'on s'aperçut de son naturel cruel & sanguinaire. Plusieurs innocents périrent par ses ordres, & il fut tué lui-même à la fin de la première année de son règne. Il eut pour successeur Ming ti onzième fils de Ven ti, troisième empereur de la présente dynastie.

*

MING TI. Sixième empereur. A régné huit ans

Aussi barbare & aussi féroce que son prédécesseur. Il fit mourir treize jeunes princes du sang, qui étaient ses neveux. Comme il n'avait point d'enfants, il introduisit quelques hommes auprès de ses femmes,

à dessein d'avoir un enfant mâle, de tuer aussitôt sa mère, & de donner l'enfant à l'impératrice, qui était stérile.

Il éleva à la première dignité de l'empire Siao tao tching, que l'ambition dévorait, & qui deviendra le meurtrier de deux empereurs pour se faire un chemin jusqu'au trône.

Ming ti n'avait que trente-quatre ans lorsqu'il mourut à la quarante-neuvième année du cycle. Tsang ngou vang son fils aîné lui succéda.

*

TSANG NGOU VANG. Septième empereur. A régné quatre ans

p.421 Le caractère dur & intraitable de ce prince, servit de prétexte à la trahison & à la perfidie de Siao tao tching ; il trempa ses mains dans le sang de son jeune maître, qui n'avait que quinze ans. Chun ti, troisième fils de Ming, fut mis à sa place.

*

CHUN TI. Huitième empereur. A régné deux ans

Ce jeune prince éprouva le même sort que son frère, & fut sacrifié à l'ambition de son premier ministre, qui le fit mourir la deuxième année de son règne, n'ayant que quatorze ans.

Ce fut par ce double parricide que Siao tao tching mit fin à la dynastie de Song & devint le fondateur d'une nouvelle dynastie appelée Tsi. Il régna sous le nom de Kao ti.

@

Neuvième dynastie nommée

TSI

qui compte cinq empereurs
dans l'espace de vingt-trois ans

*

KAO TI. Premier empereur. A régné quatre ans

p.422 Il établit sa cour dans la ville de Nan king, capitale de la province de Kiang nan ; mais il n'y jouit pas longtemps du fruit de ses crimes. Il s'était fait plus de réputation par son habileté dans les sciences, que par ses exploits militaires. Il avait accoutumé de dire que s'il parvenait à gouverner l'empire pendant dix ans, il ferait en sorte que l'or ne serait pas plus précieux que la terre.

Un jour qu'il portait un habit tout couvert de pierres précieuses, tout à coup il les fit briser & réduire en poudre, disant qu'elles n'étaient bonnes qu'à inspirer l'amour du luxe, & à exciter la cupidité.

Il mourut âgé de cinquante quatre ans la cinquante-neuvième année du cycle. Son fils aîné, nommé Vou ti, devint son successeur.

*

VOU TI. Second empereur. A régné onze ans

p.423 Il commença son règne par une ordonnance qu'il publia, par laquelle il défendait de continuer les mandarins dans leurs charges au-delà de trois ans ; il renouvela pareillement une loi ancienne, laquelle ne permet pas aux familles qui portent le même nom, de s'allier ensemble par des mariages.

XLVIII. 484.

On vit paraître en ce temps-là un prétendu philosophe nommé Fan tchin, qui débitait des maximes détestables, & dont on n'avait point encore entendu parler. Il enseignait que tout ce qui arrive dans le

monde, était l'effet du pur hasard ; qu'après cette vie le sort de l'homme était semblable à celui des bêtes, & que l'âme mourait avec le corps. Il y eut aussitôt d'habiles lettrés qui s'élevèrent contre cette doctrine impie, & qui la réfutèrent dans de savants ouvrages.

Siao yuen, qui s'était rendu célèbre par ses vertus politiques militaires, fut élevé à la dignité de colao. On le verra bientôt marcher sur les traces de son prédécesseur dans la même charge, & répandre le sang de ses maîtres pour usurper leur couronne.

Vou ti mourut âgé de quarante-cinq ans, la dixième année du cycle ; il fut remplacé par Ming ti, frère du fondateur de cette dynastie.

*

MING TI. Troisième empereur. A régné cinq ans

Kao ti, fondateur de la dynastie, avait cru ne rien faire de mieux, que de confier à son frère Ming ti le soin & l'éducation de deux de ses enfants qui étaient en bas âge. Ming ti les ayant placés successivement sur le trône, les fit mourir l'un après l'autre dans le court espace de quatre mois, & s'empara de la couronne.

Les provinces septentrionales jouissaient d'une paix profonde. L'empereur de ces contrées avait tant de goût & d'inclination pour l'étude, que soit qu'il fût à cheval, p.424 soit qu'il se fît porter en chaise, il avait toujours un livre à la main.

Ming ti mourut la quinzième année du cycle âgé de quarante ans, & laissa la couronne à son troisième fils nommé Hoen heou.

*

HOEN HEOU. Quatrième empereur. A régné deux ans

La cruauté & les débauches de ce prince, son éloignement de tous ceux qui étaient capables de lui donner de sages conseils, le crédit où il mit les eunuques, furent autant de prétextes dont Siao yuen colora la passion qu'il avait de régner. Il se joignit au roi de la principauté de

Leang, & s'étant rendu maître du palais, il le fit brûler, & en bâtit ensuite un autre beaucoup plus magnifique. L'empereur fut renversé du trône, & tué de la main de ce premier ministre, n'ayant encore que dix-neuf ans. Le perfide mit sur le trône le frère de cet infortuné prince nommé Ho ti.

*

HO TI. Cinquième empereur. A régné un an

La vue de Siao yuen, en plaçant ce jeune prince sur le trône, n'était pas de l'y laisser longtemps. Au bout d'un an il lui ôta la vie & la couronne, dont il s'empara, & devint le fondateur d'une nouvelle dynastie. Ho ti fut tué à l'âge de quinze ans.

@

Dixième dynastie nommée

LEANG

qui compte quatre empereurs
dans l'espace de cinquante-cinq ans

*

KAO TSOU VOU TI. Premier empereur. A régné quarante-huit ans

p.425 Siao yuen, que tant de crimes avaient porté sur le trône impérial, prit le nom de Kao tsou vou ti. Il descendait de la famille de Siao ho, qui était très ancienne. Il ne laissait pas d'avoir de grandes qualités : il était actif, laborieux, & vigilant ; il voulait que toutes les affaires passassent par ses mains, & il les expédiait avec une promptitude surprenante ; il s'était rendu habile dans presque toutes les sciences, & surtout dans l'art militaire. Il était dur à lui-même, & il porta l'épargne, à ce qu'on assure, jusqu'à se servir pendant trois ans du même bonnet.

L'attachement qu'il eut dans la suite aux rêveries des bonzes, alla si loin, qu'il négligea entièrement les affaires de l'État, & que même il se fit bonze. Il porta un édit, par lequel il défendait qu'on tuât des bœufs ou des moutons, même pour les sacrifices, ordonnant qu'on offrît de la farine au lieu de ces animaux.

L'année quinzième de son règne, il assiégea la ville de Cheou yang, de la province de Chan si. Le siège dura dix p.426 ans, & il n'est pas croyable combien il y périt d'hommes soit dans les eaux, soit par le fer, ou par la faim.

C'est en ce temps-là qu'arriva l'entière décadence de l'empire du nord appelé Guei. Cette vaste domination fut partagée entre deux souverains, l'un de la partie orientale, & l'autre de la partie occidentale. Elle passa ensuite au roi de Tsi & de Tcheou. L'impératrice du nord appelée Hou, fit bâtir un monastère d'une si vaste étendue, qu'on y

pouvait loger mille bonzes : elle lui donna le nom de Yong tching, c'est-à-dire, paix perpétuelle.

Il y avait vingt-six ans que l'empereur gouvernait ses États avec assez de succès, lorsque la fantaisie lui prit de quitter sa cour & d'aller habiter dans un temple de bonzes, où la tête rasée, & sous un vêtement grossier, il ne vivait que d'herbes & de riz. Les Grands de l'empire allèrent le chercher dans sa solitude, & le ramenèrent malgré lui dans son palais ; mais ils ne gagnèrent rien sur son esprit, & il continua d'y vivre à la manière des bonzes.

Selon les principes de la métempsycose, enseignée par les bonzes, il n'osait pas condamner les criminels à la mort que méritaient leurs crimes. Cette impunité augmenta la licence, & produisit une infinité de meurtres & de brigandages.

Le colao de l'empire, nommé Kien ouen, au désespoir d'être au service d'un usurpateur, se refusa toute nourriture, & le laissa mourir de faim ; genre de mort qui est assez commun parmi les Chinois.

Quand la nouvelle de cette mort vint aux oreilles de l'empereur :

> — N'est-ce pas du Ciel s'écria-t-il, que je tiens ma couronne ? En suis-je redevable aux Grands de l'empire ? quelle raison a donc pu porter ce misérable à se donner la mort ?

Heou king, qui était roi de Ho nan, & vassal de l'empereur, leva tout à coup l'étendard de la révolte, & se rendit maître de Nan king. On se saisit de l'empereur, qui parut devant son vainqueur avec une contenance ferme & assurée, sans donner le moindre signe d'émotion.

Le rebelle, quoique naturellement féroce, eut de la peine à soutenir les regards de son maître, & il fut si troublé, que la sueur coula de son visage :

> — Je ne l'aurais pas cru, s'écria-t-il, qu'il fût si difficile de résister à une puissance que le Ciel a établie.

Il n'osa point tremper ses mains dans le sang de ce vieillard, il se contenta de le faire mourir peu à peu, en lui retranchant chaque jour quelque chose de ses aliments.

On fît en ce temps-là de grands éloges de la piété filiale d'un jeune homme âgé de quinze ans, nommé Kie fuen. Son père avait été condamné à avoir la tête tranchée, pour plusieurs crimes qu'il avait commis durant sa magistrature. Kie fuen n'en fut pas plutôt informé, qu'il alla p.427 se jeter aux pieds du prince, & le conjura, avec larmes, d'accepter l'offre qu'il faisait de mourir à la place de son père. On questionna beaucoup le jeune homme, pour savoir si c'était sérieusement & de son propre mouvement qu'il parlait de la sorte. Quand on se fut assuré de la sincérité de ses sentiments, en considération d'une marque si éclatante de sa tendresse, on accorda la grâce au père, & on récompensa le fils d'un titre d'honneur : mais il refusa constamment cette distinction, & la raison qu'il apporta de son refus, c'est que le titre dont il serait honoré, rappellerait sans celle le souvenir de la faute de son père.

XLIX. 544.

Un peu de miel que demanda Kao tsou vou ti pour adoucir l'amertume qu'il sentait au gosier, lui ayant été refusé, il mourut tout à coup âgé de quatre-vingt-six ans, la sixième année de ce nouveau cycle. Kien ven ti son troisième fils lui succéda.

*

KIEN VEN TI. Second empereur. A régné trois ans

Heou king ne laissa pas longtemps cet empereur sur le trône. Il se saisit de sa personne la seconde année de son règne, & l'ayant fait mourir, il prit le titre d'empereur ; mais à peine le conserva-t-il une année. Kien ven ti avait quarante-neuf ans quand il fut tué. Il eut pour successeur Yuen ti, septième fils du fondateur de la dynastie.

*

YUEN TI. Troisième empereur. A régné trois ans

p.428 Tchin pa sien, qui était en même temps souverain d'un petit État, & colao de l'empire, alla combattre Heou king, tailla son armée en

pièces & lui fit couper la tête. Ce colao se révolta à son tour, & alla assiéger Nan king ou résidait l'empereur, qui ne s'occupait que des rêveries de la secte de Lao kiun, dont il était follement entêté.

Au bruit de cette révolte, il prit les armes, & fit le tour des murailles de la ville. Mais voyant que tout était désespéré, il brisa son épée, & fit brûler sa bibliothèque, qui était de cent quarante mille volumes, s'écriant que c'en était fait désormais, & des sciences, & de l'art militaire.

Le rebelle se rendit maître de la ville, & Tuen ti ayant monté un cheval blanc, alla se livrer entre les mains du vainqueur, dont il fut tué à l'âge de quarante-sept ans. King ti son neuvième fils lui succéda.

*

KING TI. Quatrième empereur. A régné deux ans

Ce fut l'année 13e du cycle que ce prince se vit élevé à la dignité impériale ; mais il ne s'y maintint que deux ans ; le meurtrier de son père le fit mourir pareillement, il n'était âgé que de seize ans lorsqu'il fut tué.

Avec ce prince la dynastie de Leang fut éteinte ; & Tchin pa sien qui devint le fondateur de la dynastie de Tchin, se rendit maître de l'empire. Il prit le nom de Kao tsou vou ti.

La même année, l'empereur de cette partie du nord appelée Tcheou, fit brûler tous les temples des bonzes & les idoles.

@

Onzième dynastie nommée

TCHIN

qui compte cinq empereurs
dans l'espace de trente-trois ans

*

KAO TSOU VOU TI. Premier empereur. A régné trois ans

p.429 Le nouvel empereur descendait de Tchin che fameux général qui s'était distingué par ses grands exploits sous la cinquième famille de Han. Il aimait les sciences, & était fort affectionné aux bonzes. Mais la mort lui ravit bientôt une couronne dont il s'était emparé par un double crime. Il ne la porta que trois ans, & mourut âgé de cinquante-neuf ans, la sixième année du cycle. Ven ti son frère lui succéda.

*

VEN TI. Second empereur. A régné sept ans

p.430 Jusqu'au moment que Ven ti devint empereur, il avait toujours mené une vie privée sans se mêler d'aucune affaire. On reconnut bientôt qu'il avait des qualités propres d'un grand prince, lorsqu'on vit l'affection qu'il portait à ses sujets, & le soin qu'il se donnait de terminer leurs procès lui-même & de leur rendre une prompte justice. Il ordonna que dans le palais on distinguerait les différentes heures de la nuit en frappant sur un tambour, & c'est une coutume qui s'observe encore aujourd'hui.

Le peu de mérite qu'il trouva dans son fils lui fit prendre la résolution de choisir pour son successeur à l'empire le roi de Ngan tching son frère ; mais le colao & les Grands lui ayant fait sur cela de vives représentations, il changea de sentiment.

L'empereur de cette partie du nord appelée Tcheou, renouvela en ce temps-là un ancien usage, qui était de nourrir aux frais du public les

personnes avancées en âge, & qui avaient rendu des services importants à l'État.

Ven ti n'avait que quarante-cinq ans lorsqu'il mourut la vingt-quatrième année du cycle. Son fils Ling hai vang lui succéda.

*

LING HAI VANG. Troisième empereur. A régné deux ans

A peine ce prince eut-il pris le gouvernement de l'empire, qu'il en fut dépossédé par son oncle le roi de Ngan tching. Il mourut aussitôt après à l'âge de dix-neuf ans, & Suen ti neveu du fondateur de la dynastie, s'empara du trône par force.

*

SUEN TI. Quatrième empereur. A régné quatorze ans

p.431 Ce prince était d'une humeur douce & fort enjouée : sa passion dominante était l'amour de la musique, à laquelle il employait une partie de son temps. Les sages trouvaient auprès de sa personne le plus favorable accès ; il les aimait & les protégeait. Des vues intéressées portèrent un de ses vassaux à lui offrir des présents d'un très grand prix. L'empereur réprima son ambition en les faisant brûler en la présence.

L'empereur du nord honora Yang kien de la dignité de colao, & donna sa fille en mariage au fils de ce ministre. Peu après il fut fait souverain de la principauté de Souy : tant d'honneurs & de dignités le rendirent si puissant, qu'en peu d'années il fut en état de se rendre maître de toute la Chine.

Ven ti mourut la trente-neuvième année du cycle, âgé de quarante-deux ans. Son fils Tchang tching kong lui succéda.

*

TCHANG TCHING KONG. Cinquième empereur. A régné sept ans

Ce prince ne se vit pas plutôt revêtu de la puissance souveraine,

qu'il se plongea dans les plus criminelles débauches. Yang kien, qui s'était rendu très puissant dans le nord, étant informé de la vie molle & efféminée qu'il menait dans son palais, prit le titre p.432 d'empereur, & s'étant avancé vers le midi avec une armée très nombreuse, il traversa le fleuve Yang tse kiang sans la moindre résistance, & entra triomphant dans la ville impériale de Nan king.

Tchang tching kong craignant plus que la mort de tomber entre les mains de son ennemi, se jeta dans un puits, d'où on le retira plein de vie. Il fut chassé du trône qu'il avait souillé par ses infamies, & réduit à une condition privée pendant les vingt-quatre années de vie qui lui restèrent. Il avait cinquante-deux ans quand il mourut. Yang kien prit le nom de Kao tsou ven ti, & devint le fondateur d'une nouvelle dynastie.

@

Douzième dynastie nommée

SOUY

qui compte trois empereurs
dans l'espace de vingt-neuf ans

*

KAO TSOU VEN TI. Premier empereur. A régné quinze ans

p.433 Ce fut l'année quarante-septième du cycle que ce prince s'empara du trône. Le fleuve Yang tse kiang avait séparé durant trois siècles l'empire du nord de l'empire du midi, & servait de bornes à l'un & à l'autre : mais en l'année 54 ces deux dominations furent réunies, & entièrement soumises au nouvel empereur.

Il était d'une maison illustre, qui avait rendu de grands services à la cinquième famille de Han. Il tint sa cour dans la province de Chen si. Il n'avait nulle connaissance des lettres ; mais il en était bien dédommagé par la solidité & la pénétration de son esprit. Son amour pour les peuples, & son admirable tempérance lui attirèrent l'estime & la confiance de ses sujets.

Il réforma l'ancienne musique, & ordonna aux savants de ne s'attacher dans leurs compositions qu'à la solidité du raisonnement, & d'en bannir les fleurs & les vains ornements, qui ne sont propres qu'à flatter l'oreille, & à énerver l'éloquence.

Il fit bâtir dans toutes les villes des greniers publics, p.434 & ordonna que chaque famille à proportion de son bien fournirait chaque année une certaine quantité de riz & de blé, afin que dans un temps de famine on fût en état de secourir les pauvres.

Il avait porté un édit, qui condamnait à mort celui qui aurait volé huit sols ; dans la suite, sur les représentations qui lui furent faites, il abolit cette loi. Mais il fut inexorable à l'égard des juges qui se

laissaient corrompre par les présents. Enfin il défendit d'élever aux charges publiques ceux qui se mêlaient du commerce, ou qui professaient des arts mécaniques.

L. 604.

Il avait jeté les yeux sur son fils aîné, quoiqu'il lui connût peu de mérite, pour le déclarer son héritier. Yang ti son second fils fut si irrité de cette préférence, qu'il tua son père âgé de soixante-quatre ans, la première année du cycle. Il traita avec la même inhumanité son frère, qu'il regardait comme son rival : & ce double crime lui servit de degrés pour monter sur le trône.

*

YANG TI. Second empereur. A régné treize ans

Quoique ce prince eût des qualités estimables, il est généralement blâmé à cause de son luxe & de sa prodigalité. Après avoir transporté sa cour de la province de Chen si dans celle de Ho nan, il fit bâtir deux greniers publics d'une grandeur prodigieuse, & un parc qui avait quinze lieues de tour, avec de superbes palais, & des jardins magnifiques où il se promenait à cheval, accompagné d'un grand nombre de ses femmes, qui formaient des concerts mêlés de voix & d'instruments. Sa réputation attira à la cour plusieurs princes étrangers qui vinrent se mettre sous sa protection.

Par un trait de politique, qui est encore maintenant en usage, il défendit au peuple le port des armes. Il fit réparer la grande Muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, & il y employa, dit-on, un million d'hommes. Il porta son attention jusqu'à l'avancement & au progrès des sciences ; pour cela il donna la commission à cent des plus habiles lettrés de revoir & de réimprimer de la manière p.435 qu'il se pratiquait en ce temps-là, tous les livres qui traitaient de la guerre, de la politique, de la médecine & de l'agriculture.

Il établit le grade de docteur, dont les lettrés & les gens de guerre devaient se rendre capables pour parvenir aux emplois civils & militaires. Il attaqua les Coréens par mer & par terre ; mais cette expédition n'eut

aucun succès. Il y revint dans la suite, & les força de lui envoyer des ambassadeurs pour implorer sa clémence en qualité de ses vassaux.

Lorsqu'il visitait les provinces méridionales de l'empire, l'année treizième du cycle il arriva à Yang cheou, ville de la province de Kiang nan, & il y fut tué à l'âge de trente-neuf ans par un homme de la lie du peuple, nomme Hoa kié. Un des petits souverains nommé Li yuen, ayant assemblé une armée de 120 mille hommes, mit la couronne sur la tête de Kong ti, petit-fils de l'empereur Kao tsou ven ti.

*

KONG TI. Troisième empereur. A régné un an

Ce prince ne monta sur le trône que pour en descendre aussitôt. Dans la même année Li yuen le fit empereur, & le déposa. Le second fils de Li yuen s'étant mis à la tête de l'armée formée par son père, se rendit maître du palais.

On dit que considérant la magnificence & les richesses de ce palais, il poussa un profond soupir, & qu'il s'écria :

> — Non, il n'est pas permis de laisser subsister plus longtemps un si superbe édifice qui n'est bon qu'à amollir le cœur d'un prince & à fomenter sa cupidité ;

& que sur le champ il le fit réduire en cendres.

C'est ainsi que finit la dynastie Souy, qui est la dernière des cinq petites dynasties. Li yuen fut le fondateur de la dynastie suivante, & il régna sous le nom de Chin yao ti.

@

Treizième dynastie nommée

TANG

qui compte vingt empereurs
dans l'espace de deux cent quatre-vingt-neuf ans

*

CHIN YAO TI. Premier empereur. A régné neuf ans

p.436 Il commença son règne par une action de clémence, qui donna idée de la douceur de son gouvernement. Il diminua la rigueur des supplices, & modéra les impôts. Mais d'un autre côté il se montra trop favorable à la doctrine de Lao kiun ; car il fit ériger un temple à l'honneur du chef de cette secte.

L'année sixième du cycle il vint à bout de réduire tous les rebelles, & devint par là le maître paisible de cette vaste monarchie. C'est lui qui établit que d'une once de cuivre on ferait dix pièces de monnaie, où ces deux lettres tong pao seraient gravées. C'est l'unique monnaie qui soit en usage à la Chine : on s'en sert encore aujourd'hui.

De l'avis de son colao nommé Fou yue, il ordonna que cent mille bonzes se marieraient, afin de multiplier, & de fournir dans la suite des troupes pour grossir les armées.

p.437 L'année vingt-troisième du cycle il abdiqua la couronne, qu'il remit à son second fils, nommé Tai tsong, en le déclarant empereur. Il mourut neuf ans après cette abdication à l'âge de soixante-dix ans.

*

TAI TSONG. Second empereur. A régné vingt-trois ans

p.437 Ce fut la vingt-quatrième année du cycle que Tai tsong gouverna l'empire ; il est regardé des Chinois comme un des plus grands empereurs que la Chine ait jamais eu. Ils louent surtout sa

sagesse, le favorable accès que trouvaient auprès de sa personne tous ceux qui étaient capables de lui donner de sages conseils, ou qui étaient assez courageux pour l'avertir de ses défauts ; sa modération & sa frugalité, qui étaient si grandes, qu'il ne permit jamais qu'on servît plus de huit mets à sa table, & qu'il chassa presque toutes les concubines de son palais. Mais ce qu'il y a eu de plus heureux pour ce prince, c'est que sous son règne la religion chrétienne ait pénétré dans son empire, comme on le verra dans la suite.

Il fit venir de tous côtés les meilleurs livres, & il devint en quelque sorte le restaurateur des sciences par le soin qu'il prit de rétablir dans son palais une académie pour les lettres. On y comptait huit mille disciples, parmi lesquels il y avait plusieurs enfants des princes étrangers. Il leur donna d'habiles maîtres, & entre ceux-là il y en avait dix-huit des plus excellents, qui présidaient aux études, & qu'on appelait Che pa hio sseë.

Il établit pareillement une académie militaire, où l'on s'exerçait à tirer de l'arc & il assistait lui-même très souvent à ces exercices. C'est ce qui ne fut pas du goût des ministres, qui ne pouvaient approuver que l'empereur parût dans cette académie. Ils lui en représentèrent l'indécence, & le danger qu'il y avait pour sa personne.

> — Je me regarde dans mon empire, répondit Tai tsong, comme un père dans sa famille, & je porte dans mon sein tous mes sujets, comme s'ils étaient mes enfants : qu'aurais-je à craindre ?

Cette affection pour les sujets, lui faisait dire qu'il p.438 voulait que son peuple eût abondamment tout ce qui était nécessaire à la vie.

> — Le salut de l'empire ajouta-t-il, dépend du peuple. Un empereur qui foule & épuise son peuple pour s'enrichir est semblable à un homme qui couperait sa chair en petits morceaux pour s'en remplir l'estomac : il se remplit, il est vrai, mais il faut qu'en peu de temps tout le corps périsse. Combien d'empereurs dont la cupidité a causé leur perte !

> Que de dépenses pour la satisfaire ! Pour fournir à ces dépenses, que d'impôts dont on surcharge le pauvre peuple ! Le peuple étant vexé & opprimé, que devient l'empire ? N'est-il pas sur le penchant de sa ruine ? Et l'empire périssant, quel est le sort de l'empereur ? Ce sont ces réflexions ajouta-t-il, qui me servent de frein pour modérer mes désirs.

Il avait défendu aux magistrats, sous peine de la vie, de recevoir des présents. Pour s'assurer de l'exécution de ses ordres, il fit tenter un mandarin par un homme qu'il aposta pour lui faire un présent : ce mandarin le reçut, & l'empereur en étant informé, le condamna à mort.

Sur quoi son colao lui dit :

> — Grand prince, votre arrêt est juste, & le mandarin mérite la mort : mais vous, qui lui avez tendu un piège pour le faire tomber dans la faute qu'il a commise, êtes-vous tout à fait innocent, & ne participez-vous pas à son crime ?

Cette remontrance eut son effet, & l'empereur pardonna au coupable.

L'année suivante un des plus grands mandarins de guerre, reçut pareillement un habit de soie, dont on lui fit présent. L'empereur, qui en fut averti, lui envoya aussitôt quantité d'étoffes de soie.

Ceux de la cour qui en furent témoins, ne purent retenir leur indignation & s'écrièrent que ce mandarin méritait le châtiment porté par la loi, & non pas une récompense.

> — La confusion dont il sera couvert répondit l'empereur, sera pour lui une peine plus sensible, que le plus cruel supplice : ces étoffes que je lui envoie, loin de l'honorer, lui reprocheront continuellement sa faute.

Toutes les fois qu'on était menacé de disette, ou par la sècheresse, ou par des pluies trop abondantes, à l'exemple des anciens empereurs, il publiait un édit, par lequel il ordonnait qu'on l'avertît des fautes dans lesquelles il aurait pu tomber, afin qu'il pût s'en corriger, & apaiser le courroux du Ciel.

Il n'ajoutait aucune foi aux augures. Un jour que des cigognes faisant leur nid en sa présence, s'arrêtèrent, & battirent des ailes, ses courtisans lui en témoignèrent leur joie, sur ce que ce battement des ailes pronostiquait quelque bonheur auquel il ne s'attendait pas. L'empereur ayant souri à leur discours flatteur, Choui tsai te hien, dit-il, ce qui signifie : un présage heureux pour moi, c'est d'être p.439 environné de sages ; & à l'instant il fit abattre le nid.

La seconde année de son règne, les campagnes furent couvertes de sauterelles, qui, par le ravage qu'elles faisaient, menaçaient d'une grande famine.

> — Malheureux insectes, s'écria l'empereur avec un profond soupir, en ruinant les moissons, vous ôtez la vie à mon peuple ; ah ! j'aimerais beaucoup mieux que vous dévorassiez mes entrailles,

& en disant ces paroles, il avala une sauterelle toute vive.

En lisant les livres de médecine, composés par l'empereur Hoang ti, il y trouva que quand on meurtrit ou qu'on blesse les épaules d'un homme, les parties nobles du dedans en sont offensées. Dès lors il fit une loi, qui ordonnait de ne plus donner la bastonnade sur le dos des coupables : mais plus bas, & de la manière qu'elle se pratique encore aujourd'hui dans tout l'empire.

Il avait coutume de dire, qu'un empereur est semblable à un architecte : quand un édifice est bien construit, & appuyé sur de solides fondements, si l'architecte s'avisait d'y faire de nouveaux changements, il l'exposerait à une ruine certaine. Il en est de même de l'empire : quand il est une fois bien établi, & gouverné par de sages lois, il faut bien se donner de garde d'y introduire aucune nouveauté.

> — C'est un commun proverbe dit-il une autre fois, qu'un empereur est craint de tout le monde, & qu'il n'a rien à craindre. Ce n'est pas là mon sentiment : je crains sans cesse, & la providence de l'empereur du Ciel, à qui rien n'échappe, & les yeux de mes sujets, qui sont continuellement attachés sur

> moi ; c'est pour cela que je veille à tout moment sur moi-même, pour ne rien faire qui ne soit conforme aux volontés du Ciel & aux désirs de mes peuples.

Pour consoler son peuple dans un temps de sécheresse, il donna la liberté aux prisonniers, à accorda une amnistie générale, en ajoutant néanmoins que c'était une indulgence dont un prince devait user sobrement, de crainte que l'impunité des méchants ne fut préjudiciable aux gens de bien, & qu'il fallait arracher l'ivraie, de peur qu'elle ne nuisît au bon grain.

L'année septième de son règne, il visita en personne les prisons publiques. Il y avait trois cent quatre-vingt-dix prisonniers, qui tous méritaient la mort : il leur fit ouvrir les prisons, avec ordre d'y revenir aussitôt après la récolte. Tous, sans qu'un seul y manquât, s'y rendirent au temps marqué.

L'empereur fut tellement surpris de leur fidélité à garder leur parole, la joie qu'il en eut, fut si grande, qu'il leur accorda à tous la vie & la liberté.

Les annales chinoises rapportent, que la huitième année de ce règne, on vit arriver à la Chine des p.440 ambassadeurs des nations éloignées, dont l'air, la figure, & les habillements étaient tout à fait étrangers aux Chinois, qui n'en avaient jamais vu de semblables ; que l'empereur même s'applaudit, de ce que sous son règne, des hommes qui avaient les cheveux blonds & les yeux bleus, eussent pénétré dans son empire. Il paraît certain que ces étrangers sont ceux, dont on lit les noms sur le monument de pierre trouvé en 1625 à Si ngan fou dans la province de Chen si. On y voit la croix, un abrégé de la loi chrétienne, les noms de soixante-douze prédicateurs de cette loi, gravés en caractères syriaques, & la date qui marque l'année huitième du règne de Tai tsong.

On conserve dans la bibliothèque du roi un vieux manuscrit arabe, où on lit que c'est en ce même temps qu'un patriarche catholique des Indes envoya à la Chine des prédicateurs de l'Évangile. On les reçut avec honneur dans la ville impériale, où ils furent introduits par Fan hiuen ling, colao de l'empire.

Ce fut vers ce temps-là que l'empereur fît choix de treize personnes les plus distinguées par leur mérite, & par leur intégrité, pour visiter toutes les parties de son empire ; & en les envoyant, il leur donna plein pouvoir d'exercer souverainement la justice, & de punir sévèrement les gouverneurs des villes, & les vicerois des provinces, dont la conduite serait répréhensible.

Il fut sensiblement affligé l'année dixième de son règne par la perte qu'il fit de l'impératrice nommée Tchang sun. C'était une princesse, qui joignait à une rare prudence, une capacité peu ordinaire aux personnes de son sexe. On a remarqué que tant qu'elle vécut, de cette multitude d'officiers qui servent dans le palais, il n'y en eut aucun qu'on ait puni avec sévérité, ce qui est presque sans exemple.

L'empereur s'étant lassé des avis fréquents & importuns que lui donnait son colao nommé Guei tching lui défendit de paraître en sa présence. L'impératrice, qui en fut informée, prit aussitôt ses plus riches parures, & alla trouver son mari.

> — Prince, lui dit-elle, j'ai souvent ouï dire que quand un empereur a de la sagesse & de la pénétration, ses sujets ont de la droiture, & ne craignent point de dire la vérité. Vous avez un colao d'un esprit droit & incapable de dissimuler ; c'est ce qui me fait juger quelle est votre sagesse, & combien elle mérite d'être applaudie ; & c'est pourquoi je viens vous en féliciter, & vous en témoigner ma joie.

Ce compliment apaisa l'empereur, & le ministre fut rétabli dans sa première faveur.

Cette princesse avait composé un livre divisé en trente chapitres, sur la manière dont on doit se gouverner dans l'appartement intérieur des femmes. L'empereur le tenant p.441 entre ses mains, & fondant en larmes :

> — Voilà, dit-il, des règlements qui devraient s'observer dans tous les siècles. Je sais, ajouta-t-il, que l'affliction où je suis, m'est venue du Ciel, & qu'il n'y a point de remède. Mais

> quand je pense à la perte que j'ai faite d'une compagne si fidèle & si accomplie, que je me vois privé pour toujours de ses sages conseils, m'est-il possible de retenir mes larmes ?

Il voulut laisser un monument éternel de sa douleur, & pour cela il lui fit élever un mausolée, beaucoup plus magnifique que celui qu'il avait ordonné pour son père, qui était mort l'année précédente.

Un jour se trouvant avec son colao sur une éminence, d'où l'on apercevait ce mausolée, & le lui ayant fait remarquer, le colao fit semblant de ne pas l'apercevoir.

> — Prince, lui dit-il, je croyais que vous me montriez le sépulcre de votre père ; car pour celui de votre épouse, il y a longtemps que je l'ai vu.

A ce discours, le prince ne put s'empêcher de pleurer, & touché du secret reproche que lui faisait son ministre, il fit abattre le mausolée. Tant il est vrai que parmi les Chinois la piété filiale l'emporte sur l'amour conjugal.

L'année onzième de son règne, il admit dans le palais une jeune fille de quatorze ans, nommée Vou chi, qui était d'une rare beauté, & qui brillait encore davantage par les agréments de son esprit.

C'est cette fille qu'on verra dans la suite usurper la souveraine puissance, & gouverner tyranniquement l'empire.

L'année douzième l'empereur permit de publier la loi chrétienne dans son empire ; il accorda même un emplacement dans la ville impériale, pour y élever un temple au vrai Dieu.

Guei tching, colao de l'empire, mourut l'année 17e extrêmement regretté de l'empereur. Ce prince écrivit lui-même son éloge, & le fit graver sur son tombeau. Ensuite se tournant vers ses courtisans :

> — Nous avons dit-il, trois sortes de miroirs, l'un est d'acier qui sert aux dames à orner leur tête & à se parer. Le second que j'appelle ainsi sont les anciens livres où on lit la naissance, le progrès & la décadence des empires. Enfin le troisième, ce

> sont les hommes mêmes : pour peu qu'on étudie leurs actions, on voit ce qu'il faut éviter & ce qu'il faut pratiquer. J'avais ce dernier miroir dans la personne de mon colao, & malheureusement je l'ai perdu, sans que j'espère en retrouver un semblable.

Une autre fois qu'il entretenait ses courtisans :

> — Un prince, leur dit-il, n'a qu'un cœur, & ce cœur est continuellement assiégé par ceux qui l'environnent. Il y en a qui l'attaquent par l'amour de la vaine gloire qu'ils s'efforcent de lui inspirer ; d'autres par la mollesse & les délices ; quelques uns par les caresses & la flatterie ; quelques autres ont recours à la ruse & p.442 au mensonge pour le surprendre ; & toutes ces machines qu'ils font jouer, n'ont d'autre but que de s'insinuer dans les bonnes grâces du prince, de gagner sa faveur, & de s'élever aux charges & aux dignités de l'empire. Pour peu qu'un prince cesse de veiller sur son cœur, que n'a-t-il pas à craindre ?

L'année vingt-unième il épousa la fille de son colao, nommée Sin hoei, & lui donna le titre de sage. Cette princesse était célèbre par la beauté de son génie, & par son habileté dans les sciences chinoises. On raconte qu'à cinq mois elle commença à parler ; qu'à quatre ans elle avait appris par cœur les livres de Confucius ; & qu'à huit ans elle faisait des compositions savantes sur toutes sortes de sujets. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne quittait pas les livres, & qu'elle employait presque tout son temps à la lecture.

L'empereur se disposait à envoyer une armée formidable pour réduire les Coréens, qui s'étaient révoltés : mais sa mort étant survenue, cette expédition fut différée à un autre temps.

On aurait peine à croire l'attention & le soin que prenait ce prince de l'éducation de ses enfants. Tout ce qui se présentait à ses yeux, servait de matière à ses instructions. Si par exemple il mangeait du riz, il leur faisait sentir combien ce riz avait coûté de sueurs & de fatigues aux

pauvres laboureurs. Un jour qu'il se promenait avec eux sur l'eau :

> — Vous le voyez, mes enfants, leur disait-il, c'est l'eau qui porte cette barque, & qui peut en même temps la submerger. Songez que le peuple ressemble à cette eau, & l'empereur à cette barque.

Un an avant sa mort, il donna à celui de ses enfants qu'il avait déclaré son héritier, les douze avis suivants, qui étaient exprimés en vingt-quatre caractères.

> — Rendez vous le maître de votre cœur & de ses mouvements. N'élevez aux charges & aux dignités que des gens de mérite. Faites venir les sages à votre cour. Veillez sur la conduite des magistrats. Chassez loin de votre présence les langues médisantes. Soyez ennemi de tout faste. Vivez avec économie. Que vos récompenses & vos châtiments soient proportionnés au mérite ou à la faute de celui que vous récompensez, ou que vous punissez. Ayez un soin particulier de faire fleurir l'agriculture, l'art militaire, les lois, & les sciences. Cherchez dans les anciens empereurs des modèles sur lesquels vous vous formiez au gouvernement ; car je ne mérite pas que vous jetiez les yeux sur moi, j'ai fait trop de fautes depuis que je gouverne l'empire. Visez toujours à ce qu'il y a de plus parfait, sans quoi vous n'atteindrez jamais à ce juste milieu en quoi consiste la vertu. Enfin prenez garde que l'éclat de votre rang ne vous enfle d'orgueil, ou ne vous amollisse par les délices d'une vie voluptueuse, car si cela était vous perdriez l'empire, & vous vous perdriez vous-même.

p.443 Tai tsong mourut la quarante-sixième année du cycle à la cinquante-troisième année de son âge, & l'année suivante son fils Kao tsong fut reconnu empereur.

*

KAO TSONG. Troisième empereur. A régné trente-quatre ans

Il n'y avait que cinq ans qu'il était sur le trône, lorsqu'il fut pris de la plus forte passion pour Vou chi, cette jeune fille, dont j'ai déjà parlé, & que Tai tsong avait mis au rang de ses femmes. Elle s'était retirée dans un monastère de bonzesses. L'empereur alla la chercher lui-même, & la conduisit dans son palais.

Peu après, sous prétexte qu'il n'avait point d'enfant mâle, il répudia l'impératrice, & l'une des reines, sans écouter les remontrances de ses ministres qui s'y opposèrent de toutes leurs forces. Vou chi fut donc placée sur le trône. Elle s'aperçut néanmoins que ce prince ne perdait pas le souvenir des princesses répudiées : de rage, elle leur fit couper les mains & les pieds, & quelques jours après elle leur fit trancher la tête.

Mais à peine eut-elle exercé ces cruautés, qu'elle se crut poursuivie nuit & jour par les mânes de ces princesses, comme par autant de furies prêtes à se jeter sur elle. L'effroi qu'elle en eut lui faisait changer continuellement de place.

Cependant l'empereur se passionnait de plus en plus pour un objet indigne de son amour : il s'aveugla au point de remettre entre ses mains le gouvernement de l'empire, & de lui donner le nom de Tien heou, c'est-à-dire, reine du Ciel : titre d'honneur qui jusqu'alors avait été inouï à la Chine.

Cette barbare princesse se vit à peine revêtue de la puissance souveraine, que le premier usage qu'elle en fit, fut d'empoisonner son fils aîné, dans le dessein de faire tomber la couronne aux enfants de son frère, & de mettre par ce moyen-là sa famille sur le trône. Mais elle n'eut pas cette satisfaction.

LI. 664.

Enfin l'année sixième du nouveau cycle, les Coréens p.444 rentrèrent dans le devoir de la soumission, & rendirent leur hommage en la manière accoutumée.

Cet empereur fut favorable à la religion chrétienne, comme il paraît par le monument de pierre dont j'ai déjà parlé : il y eut sous son règne

des temples élevés au vrai Dieu, & la foi fut prêchée dans les provinces. Un des missionnaires nommé O lo puen, fut même gratifié d'un titre honorable.

Kao tsong mourut âgé de cinquante-six ans, l'année vingtième du cycle. La cruelle Vou heou s'empara du trône.

*

VOU HEOU. Usurpatrice. A régné vingt-un ans

Cette princesse, aussi artificieuse qu'elle était cruelle, voulut se maintenir dans toute l'autorité que le défunt empereur avait eu la lâcheté de lui confier. Pour y réussir, elle chassa son fils, qui avait été déclaré héritier de la couronne, & lui donna une petite souveraineté dans la province de Hou quang. Elle mit à sa place son troisième fils, qui était fort jeune, & qui n'eut que le titre d'empereur. Elle commença d'abord par se défaire de tous ceux qu'elle soupçonnait de n'être pas dans ses intérêts, & dans un seul jour elle fit mourir quantité de seigneurs des premières familles de l'empire.

L'année quinzième de ce règne, il s'éleva une persécution contre la religion chrétienne, qui dura environ quinze ans. La même année le colao nommé Tié, eut le courage de presser vivement la reine en faveur de son fils, qui avait été nommé héritier de la couronne par Kao tsong, & qu'elle avait exilé depuis quatorze ans. La raison qu'il apporta, c'est qu'il était inouï qu'on mît dans la salle des ancêtres, un nom qui ne serait pas de la famille, & que les descendants ne voudraient jamais le reconnaître.

On rappela donc ce prince de son exil, & il demeura pendant sept ans dans le palais oriental jusqu'à la mort de Vou heou, qu'il monta sur le trône. C'est ce qui arriva l'année quarante-unième du cycle, que mourut cette princesse, âgée de quatre-vingt-un ans.

*

TCHUNG TSONG. Quatrième empereur. A régné cinq ans

p.445 Ce prince était peu digne du trône, où sa naissance, la tendresse de son père & la fermeté du premier ministre l'avaient placé. Il se livra tout entier à l'indolence d'une vie oisive, & à la débauche. Il fit plus, pour ne penser qu'à ses plaisirs, il déposa toute son autorité entre les mains de l'impératrice nommée Guei, qui avait été sa fidèle compagne dans son exil.

Cette princesse, par le conseil de San se gouverneur du palais, avec lequel elle vivait criminellement, voulut mettre Chang son fils sur le trône. Les princes & les petits rois de la Chine s'opposèrent à cette résolution, & de tous côtés l'on prit les armes.

Tchung tsong mourut à l'âge de cinquante-cinq ans du poison qu'on lui avait donné. Chang fut aussitôt proclamé empereur ; mais son oncle qui avait une principauté, s'empara en même temps du palais ; l'impératrice fut tuée avec sa fille & le jeune Chang ne sauva sa vie, qu'en se livrant lui-même à la discrétion de son oncle, & lui remettant la couronne entre les mains. Iuy tsong frère du défunt empereur, lui succéda.

*

IUY TSONG. Cinquième empereur. A régné deux ans

Le peu de temps qu'a régné ce prince, le met au rang de ceux dont on n'a rien à dire. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'ayant pris possession de l'empire la quarante-septième année du cycle, il mourut la quarante-huitième, âgé de cinquante-cinq ans. Hiuen tsong son troisième fils fut déclaré son successeur.

*

HIUEN TSONG. Sixième empereur. A régné quarante-quatre ans

p.446 Le beau naturel de ce prince, sa retenue, sa rare modération, &

son zèle pour le bien public, donnèrent d'abord une grande idée du bonheur qu'on espérait goûter sous son règne. Il devint le restaurateur de sa famille, qui était sur le penchant de sa ruine. Mais il fit une faute presque irréparable, en confiant à un des eunuques nommé Kao lie se la charge de maître du palais. Sans doute qu'il ne prévoyait pas les malheurs que la puissance des eunuques attirerait un jour à sa personne & à ses successeurs.

La loi chrétienne commença à respirer, & à devenir florissante sous le règne de ce prince, & sous les trois empereurs qui lui succédèrent.

LII. 724.

Hiuen tsong regardait le luxe comme la perte des bonnes mœurs, & il lui déclara une guerre ouverte. Il porta un édit, qui interdisait la pêche des perles. Un jour il se fit apporter tous les vases d'or & d'argent, avec tous les habits brodés d'or, & les fit brûler devant la porte de son palais, afin de réprimer par son exemple la cupidité de ses peuples, qui se ruinaient par les inutiles dépenses qu'ils faisaient en des somptuosités superflues.

Il établit dans son palais un collège, composé des quarante plus habiles docteurs de l'empire, qui s'appelle encore aujourd'hui Han lin yuen. C'est ce corps qui fournit les historiographes, les visiteurs des provinces, les gouverneurs, les vicerois &c. Il fit chercher de tous côtés les anciens livres qui traitaient de la science militaire, & il en fit composer de nouveaux pour l'instruction des gens de guerre. Il visita un jour la maison où est né Confucius, & il honora ce grand homme du titre de roi de la littérature.

Il eût été à souhaiter que ce prince eût eu plus de déférence pour les conseils que Yuen tchao son premier ministre lui donna. Dans un mémorial qu'il lui présenta, il lui conseillait entr'autres choses de ne confier aucune charge publique aux eunuques, de ne point donner p.447 d'autorité à ses parents, d'abolir les sectes idolâtriques de Fo & de Tao &c. De si sages avis ne furent point écoutés.

Ce fut cet empereur, qui le premier honora du titre de petit roi ou de souverain, les généraux de ses armées, qui s'étaient le plus distingués,

ou qui avaient rendu de plus grands services à l'État, quoiqu'ils ne fussent pas du sang impérial. En visitant son empire, il le partagea en quinze provinces.

Il avait fait placer dans son palais avec beaucoup de pompe, la statue de Lao kiun, auteur d'une des sectes qui se trouvent à la Chine. Les disciples de ce sectaire, de même que les bonzes, avaient accoutumé de brûler aux obsèques, des étoffes de soie, & des lingots d'argent. L'empereur, de l'avis de son frère, nommé Van yu, changea cette coutume, & ordonna que désormais on ne brûlerait que des étoffes ou des habits faits de papier. C'est ce qui est encore en usage parmi les bonzes.

Il y avait près de trente ans que l'empire jouissait d'une paix profonde : mais elle fut enfin troublée par de nouvelles révoltes, & l'armée impériale fut entièrement défaite avec perte de soixante-dix mille hommes. Tout cela se passait à l'insu de l'empereur, parce que toutes les avenues du trône étaient fermées par les eunuques.

Le chef des révoltés était un prince étranger nommé Ngan lo chan, que l'empereur, malgré l'opposition de ses ministres, avait élevé aux premières charges, & à qui il avait même confié le commandement de ses troupes. Ce perfide, enhardi par ses succès, & devenu le maître d'une grande partie du nord, eut l'insolence de prendre le titre d'empereur.

Le dedans du palais n'était guère plus tranquille : l'empereur répudia sa femme, fit mourir trois de ses enfants sans beaucoup de sujet, & épousa sa belle-fille.

Un malheur en attire souvent un autre : les pertes qu'on venait de faire, encouragèrent une foule de brigands qui se rassemblèrent, & qui ayant attaqué l'armée impériale, la défirent & tuèrent quarante mille hommes. L'empereur fut contraint de prendre la fuite, & de se retirer dans la province de Se tchuen.

*

SO TSONG. Septième empereur. A régné dix ans

p.448 Ce fut vers la fin de la trente-troisième année du cycle que Hiuen tsong prit honteusement la fuite. So tsong se mit en possession du gouvernement, quoique son père fût encore en vie. C'était un prince guerrier qui avec le secours de son colao, nommé Ko tsou y, avait entièrement ruiné l'armée des brigands, & les avait fait disparaître.

La tranquillité ne fut pas plus tôt rétablie, qu'il fit revenir son père de la province de Se tchuen, & qu'il le conduisit dans le palais avec tous les honneurs dûs à son rang. Mais il ne goûta pas longtemps le repos que son fils lui avait procuré. Il mourut la trente huitième année du cycle, âgé de soixante-dix-huit ans.

Cependant Ngan lo chan avait pillé le palais de Tchang ngan, & avec les richesses qu'il avait transportées dans la province de Ho nan, il avait fait conduire une centaine d'éléphants & de chevaux, qu'on avait dressés à danser au son des instruments, & à présenter à l'empereur une coupe qu'ils tenaient dans leur bouche.

Ngan lo chan voulut se procurer ce plaisir : mais comme ces animaux eussent refusé de le reconnaître pour empereur, on ne put jamais tirer d'eux ce qu'on souhaitait. Le rebelle en fut si outré, qu'il les fit tuer sur le champ.

La perfidie de ce traître qui s'était servi des bienfaits de son maître pour le perdre, ne fut pas longtemps impunie : il fut tué dans son lit par son propre fils. Le parricide fut massacré à son tour par Se mong général de l'armée, lequel voulant nommer pour héritier le dernier de ses enfants, fut tué pareillement par son fils aîné.

So tsong mourut la trente-neuvième année du cycle, & laissa la couronne à son fils Tai tsong.

*

TAI TSONG. Huitième empereur. A régné dix-sept ans

p.449 Les commencements de ce règne furent assez heureux, par les soins des ministres habiles auxquels l'empereur avait donné sa confiance. On força les rebelles à rentrer dans le devoir, & la tranquillité se rétablit dans l'empire. Mais elle ne dura pas longtemps. Cinq des plus puissants rois secouèrent le joug, & refusant de reconnaître l'empereur pour leur maître, prétendirent vivre dans une indépendance absolue.

Un mandarin nommé Fou hou tsien, se voyant prêt de mourir, se fit raser la tête, comme font les bonzes, dont il était le protecteur, & voulut être inhumé avec leurs cérémonies. On verra dans la suite que cet exemple fera suivi dans la dix-neuvième dynastie par plusieurs Grands de l'empire.

L'année huitième de ce règne, plus de deux cent mille Tartares firent irruption dans l'empire, & obligèrent l'empereur de prendre la fuite. Son palais fut pillé, & ces barbares, chargés de richesses immenses, se retirèrent dans leur pays.

L'empereur, avec le secours du célèbre Ko tsou y, revint habiter son palais. On voit l'éloge de ce fameux général sur le monument de pierre, dont j'ai parlé plus d'une fois. On y loue sa libéralité, & l'on ne doute point qu'il n'ait contribué de son crédit & de ses biens, à faire élever des temples au vrai Dieu : quelques-uns même conjecturent qu'il avait embrassé le christianisme. Le même monument rapporte que le jour de la naissance du Sauveur, l'empereur envoya de précieux parfums à l'église, & des fruits de sa table aux ministres évangéliques.

Tai tsong mourut à l'âge de cinquante-trois ans, l'année cinquante-unième du cycle. Son fils aîné Te tsong lui succéda.

*

TE TSONG. Neuvième empereur. A régné vingt-cinq ans

p.450 L'empire ne trouva pas un fort appui dans ce prince : il ne

s'occupait que de bagatelles, il était d'un naturel timide, extrêmement défiant, & prêtant volontiers l'oreille aux flatteurs.

Ce qu'il eut de louable, c'est le refus qu'il fit de recevoir des présents étrangers, dont on tirait un favorable augure.

> — Le meilleur augure que je puisse avoir, dit-il, c'est de me voir environné de gens sages.

Il donna une marque de désintéressement, qui lui attira de grands éloges ; on lui offrit une très grande somme d'argent ; au lieu de la recevoir, il la fit distribuer à ses soldats.

LIII. 784.

L'année troisième de ce règne le fameux Ko tsou y, qui avait rendu de si grands services à l'empire, mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avait été premier ministre sous quatre empereurs, & la réputation de sa probité était si grande, qu'on disait communément que depuis plusieurs siècles il n'y en avait jamais eu de pareille.

On avait en ce ministre une telle confiance, qu'il est vrai de dire que la destinée de la famille régnante était entre ses mains : quoiqu'il fût au comble des honneurs, & qu'il eût acquis des richesses immenses, l'envie même le respecta, & il n'en ressentit jamais les traits. Quelque magnifique qu'il fût dans sa maison, il était encore plus libéral. Il laissa huit enfants, qui se rendirent tous célèbres par la gloire qu'ils s'acquirent dans les différentes magistratures, où leur mérite les éleva. La Chine porta pendant trois ans le deuil de ce grand homme, qu'elle pleura comme son père.

La puissance des eunuques devint si redoutable, & leur insolence crût à un point, que de tous côtés on n'entendit parler que de révoltes. L'empereur fut obligé de lever quantité de troupes nouvelles pour grossir ses armées, & il lui fallut doubler les impôts pour les entretenir : on en mit même sur le thé, qui est la boisson commune des Chinois.

p.451 Ces impositions extraordinaires aigrirent tous les esprits, & la misère du peuple devenue extrême, donna lieu à une infinité de vols & de rapines. Heureusement les armes impériales furent victorieuses de

tous côtés & les rebelles étant détruits, la paix fut rétablie dans l'empire, & le peuple soulagé.

L'empereur attribuait un jour tant de guerres & de calamités à sa malheureuse destinée, & ajoutait qu'une partie de ces malheurs lui avait été prédite par les astrologues.

> — Prince, lui dit alors son colao, nommé Li mié, laissons parler de la sorte le vulgaire ignorant, il ne convient ni à vous ni à moi de tenir un pareil langage. C'est nous qui, selon que nous gouvernons l'État bien ou mal, rendons notre destinée heureuse ou malheureuse.

Ce prince mourut âgé de soixante-quatre ans, la vingt-unième année du cycle. Il eut pour successeur son fils nommé Chun tsong.

*

CHUN TSONG. Dixième empereur. A régné un an

On avait tout lieu de se promettre un règne heureux sous ce nouvel empereur : mais se voyant attaqué d'une maladie fâcheuse, & à laquelle il n'y avait point de remède, il abdiqua la couronne, & la remit à son fils Hien tsong.

*

HIEN TSONG. Onzième empereur. A régné quinze ans

Ce prince était d'une pénétration & d'une intelligence admirable pour débrouiller les affaires les plus embarrassées, d'une égale promptitude à les expédier, & d'une fermeté dans le parti qu'il avait une fois pris, que nulle considération ne pouvait vaincre. Il donna de solides p.452 preuves de son affection pour ses peuples dans un temps de famine ; il ouvrit ses trésors & les greniers publics en faveur des provinces affligées : il fit partir des Grands de sa cour pour s'informer de la misère des peuples, & pour les soulager à proportion de leur indigence.

L'année trente-sixième du cycle, il fit venir avec beaucoup de

solennité de la province de Chen si un os du doigt de l'idole Fo. Le tribunal souverain des rits s'opposa fortement à cette folle résolution de l'empereur, disant hardiment que les restes exécrables de cette idole devaient être jetées au feu, & consumées par les flammes. Comme ils persistaient avec fermeté dans leur décision, sans craindre la colère de l'empereur, plusieurs d'entr'eux furent abaissés d'un degré : c'est une peine assez ordinaire dont on punit les grands mandarins de l'empire.

Il donna dans une autre folie, qui lui coûta la vie : il fit chercher de tous côtés le prétendu breuvage de l'immortalité, que promet la secte de Tao à laquelle il était fort attaché. Les eunuques lui présentèrent ce breuvage, & l'on ne douta point qu'ils ne l'eussent empoisonné, car ce malheureux prince après l'avoir pris, mourut tout à coup à l'âge de quarante-trois ans. Son fils Mo tsong lui succéda.

*

MO TSONG. Douzième empereur. A régné quatre ans

Le choix qu'avait fait le dernier empereur de son fils Mo tsong pour lui succéder, fut d'abord traversé par quelques seigneurs, qui avaient dessein de placer un autre prince sur le trône : mais leur projet ayant échoué, ils furent mis à mort.

Se voyant paisible possesseur de la couronne, il accorda selon la coutume, une amnistie générale, par trop de déférence pour les conseils de quelques-uns de ses courtisans, il eut l'imprudence de licencier une partie de ses troupes. La misère où se trouvèrent tant de soldats congédiés, les porta à se réfugier vers les brigands, dont ils augmentèrent le nombre.

C'est sous ce prince que la famille impériale Tang commença à déchoir de l'état de splendeur où elle s'était p.453 vue jusqu'alors ; les princes suivants achèveront sa ruine. Il mourut âgé de trente ans, après avoir pris une médecine qu'on lui avait préparée. Son fils King tsong lui succéda l'année suivante, qui était la quarante-deuxième du cycle.

*

KING TSONG. Treizième empereur. A régné deux ans

Ce fut par le choix des eunuques, qui s'étaient rendus les maîtres, que Kin tsong monta sur le trône, & par la même autorité qu'ils avaient usurpée, ils le dépouillèrent peu après du gouvernement de l'empire, pour le remettre entre les mains de l'impératrice mère. La conduite enfantine de ce jeune prince, & le dérèglement de ses mœurs, furent les motifs qu'ils employèrent pour le déposséder & ne lui laisser que le vain titre d'empereur.

Ce prince revenant de la chasse la quarante-quatrième année du cycle, & s'étant retiré dans son appartement pour y changer d'habits, les lumières furent éteintes tout à coup, & il fut tué par les eunuques à l'âge de dix-huit ans. Ils mirent à sa place son frère nommé Ven tsong.

*

VEN TSONG. Quatorzième empereur. A régné quatorze ans

Ce prince affectionna fort les gens de lettres & les sages de l'empire. Il souffrait impatiemment le pouvoir des eunuques, & l'année neuvième de son règne, il prit secrètement des mesures pour s'en défaire ; mais les eunuques pressentirent les embûches qu'on leur p.454 préparait, & tout à coup ils se jetèrent avec tant de furie sur les ministres & sur les gardes du palais, qu'ils en massacrèrent plus de mille. Plusieurs familles furent entièrement éteintes.

Les malheurs présents, & de plus grands encore que prévoyait l'empereur, l'accablaient de chagrins, qu'il tâchait souvent de dissiper, & de noyer dans le vin. Mais il eut beau faire, la tristesse s'empara tellement de son cœur, qu'on le vit dépérir insensiblement, & qu'enfin il mourut de langueur l'année cinquante-septième du cycle.

Les eunuques, qui s'étaient mis en possession de nommer les empereurs, ne pensèrent point au fils du défunt ; mais ils élirent son

frère nommé Vou tsong, qui était le cinquième fils du douzième empereur de cette dynastie.

*

VOU TSONG. Quinzième empereur. A régné six ans

Les grandes qualités de ce prince justifièrent la préférence qu'on lui avait donné sur le fils du dernier empereur. Il avait l'inclination guerrière, & il ne craignait ni les fatigues, ni le péril. Aussi vint-il à bout de chasser de la province de Chan si les Tartares qui s'y étaient cantonnés, & de purger diverses provinces de l'empire des brigands qui s'y attroupaient, & qui y faisaient de grands ravages. Il avait surtout un discernement exquis pour ne se point tromper dans le choix qu'il faisait de ses ministres.

Ce fut lui qui établit ou qui renouvela une loi, qui s'observe encore aujourd'hui, & qui retient dans le devoir tous les mandarins de la ville impériale, de qui dépendent les autres mandarins dispersés dans les provinces. Cette loi porte, que tous les cinq ou tous les sept ans, on examinera sévèrement la conduite, que ces premiers officiers de l'empire ont tenu dans l'administration de leurs charges. C'est même un usage qui se pratique constamment, que chacun de ces mandarins fasse par écrit un aveu sincère & détaillé de toutes les fautes dans lesquelles il p.455 est tombé, & en demande pardon à l'empereur.

S'il arrive que dans cette humble confession, qu'ils sont obligés de faire, ils excusent leurs fautes, ou s'ils s'efforcent de les déguiser & d'en diminuer la grièveté, ils n'ont nulle grâce à attendre, & ils sont privés irrémissiblement de leur emploi.

LIV. 844.

Cet empereur ne vécut pas assez longtemps pour le bonheur de ses peuples. Il n'avait que trente-trois ans lorsqu'il mourut la troisième année de ce nouveau cycle. Les eunuques rejetèrent son fils, & élirent en sa place Suen tsong, petit-fils du onzième empereur de cette dynastie.

*

SUEN TSONG. Seizième empereur. A régné treize ans

Il est vraisemblable que le peu d'esprit que ce prince fit paraître dans son enfance, porta les eunuques à le préférer à tout autre, jugeant bien que moins l'empereur serait capable de gouverner par lui même, plus ils seraient les maîtres : mais ils se trompèrent : Suen tsong ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il parut un autre homme.

On vit briller en lui toutes les qualités qui font un grand prince. Sa sagesse, son discernement, sa modération, son équité, son application à toutes les affaires, & son amour pour le bien des peuples, le firent regarder comme le parfait imitateur de Tai tsong, ce second empereur de la dynastie, dont la mémoire était encore en vénération dans tout l'empire.

Quelque mérite qu'eût ce prince, il ne put parvenir à abattre la puissance des eunuques. Son premier ministre nommé Hou tao lui présenta un mémorial, par lequel il lui conseillait d'être inexorable à l'égard des eunuques qui feraient quelque faute, & de ne point remplacer ceux qui viendraient à mourir, afin que leur nombre diminuant peu à peu, il fut plus aisé de les détruire. Ce projet, qui fut éventé par les eunuques, produisit des inimitiés mortelles entr'eux & le ministre, & les troubles furent plus grands que jamais.

p.456 Les écrivains chinois blâment ce prince, d'avoir fait venir à sa cour des sectaires de Tao, afin de se procurer par leur moyen le prétendu breuvage qui rend immortel. Sur quoi un de ses ministres lui représenta, que le meilleur moyen de se procurer une longue & heureuse vie, était de se rendre le maître de son cœur, de réprimer ses passions, & de pratiquer la vertu.

> — La plupart des empereurs qui vous ont précédé, lui ajouta-t-il, seraient parvenus à une extrême vieillesse, s'ils avaient suivi le conseil que je vous donne.

A peine eut-il pris le breuvage que lui donnèrent les sectaires, qu'il

se vit dévorer par les vers qui fourmillaient dans son corps, & peu de jours après il mourut âgé de cinquante ans. Il eut pour successeur son fils Y tsong, qui fut élu par les eunuques.

*

Y TSONG. Dix-septième empereur. A régné quatorze ans

Le faste & l'orgueil de ce prince, sa prodigalité, son luxe, ses débauches outrées le mirent dans un décri général. L'année quatorzième de son règne il fit porter avec pompe dans son palais un os de l'idole Fo, & trois mois après il mourut âgé de trente-un ans.

Les écrivains chinois attribuent à son fol attachement pour cette idole, & sa mort, & les troubles qui la suivirent. Les eunuques mirent en sa place son fils nommé Hi tsong.

*

HI TSONG. Dix-huitième empereur. A régné quinze ans

p.457 Les eunuques, qui étaient les maîtres absolus, avaient mis sur le trône ce prince qui n'avait que douze ans, & qui ne s'occupait qu'au jeu & à la musique, à monter à cheval, & à tirer de l'arc, tandis que de tous côtés, & surtout dans les provinces septentrionales, on ne voyait qu'attroupements & que révoltes.

Les impôts, dont le peuple était surchargé, la famine causée par l'inondation des rivières, & par les sauterelles qui ravageaient les moissons, augmentèrent le nombre des révoltés : Hoan tsiao, qui était de la province de Chan tong, s'étant mis à leur tête, vint assiéger la ville impériale, & après en avoir chassé son souverain, il se fit proclamer empereur, & donna à sa famille le nom de Tsi.

Un jeune homme âgé de vingt-huit ans, nommé Li ke yong, à qui on avait donné le nom de To yen long, parce qu'il n'avait qu'un œil, conduisit les troupes impériales, & attaqua ce chef des rebelles. Il fut repoussé d'abord mais ayant rallié ses soldats, il revint à la charge avec tant de furie,

qu'il remporta une victoire complète, & ramena en triomphe l'empereur dans son palais. Ses services furent récompensés de la principauté de Tsin. Son fils deviendra le fondateur de la quinzième dynastie.

L'empereur ne jouit que trois mois du fruit de cette victoire. Il mourut la quarante-cinquième année du cycle, âgé de vingt-sept ans. Les eunuques mirent la couronne impériale sur la tête de Tchao tsong qui était le sixième fils du dernier empereur.

*

TCHAO TSONG. Dix-neuvième empereur. A régné seize ans

p.458 Ce prince, qui ne manquait ni d'esprit, ni de courage, donnait de grandes marques de considération aux gens de lettres, & à ses principaux ministres. Il comptait qu'avec leur secours il pourrait rétablir peu a peu les affaires de l'empire, qui étaient dans un très mauvais état, & par la grande autorité que les eunuques avaient usurpée, & par la multitude des peuples, qui de tous côtés étaient disposés à la révolte. Il crut devoir commencer par la destruction des eunuques.

Comme il pensait aux moyens les plus propres à y réussir, les eunuques, qui s'en doutèrent, entrèrent tout à coup chez l'empereur avec un nombre de soldats bien armés, se saisirent de sa personne, & l'enfermèrent dans un appartement écarté, avec sûre garde, n'ayant laissé qu'un trou à la muraille pour y passer les aliments nécessaires à sa subsistance. Le colao Tsou yu ayant découvert le lieu ou l'on retenait l'empereur, y envoya des gens de confiance bien armés, qui massacrèrent les gardes, qui délivrèrent l'empereur, & le conduisirent dans son palais.

Tchou uen, chef des brigands, fut invité par le colao de venir au secours de l'empereur contre les eunuques. Il arriva en même temps que ce prince porta un édit, par lequel il ordonnait d'exterminer les eunuques, & d'en réserver seulement trente des plus jeunes pour les plus vils ministères de son palais, Il exécuta cette commission avec zèle & plusieurs centaines d'eunuques furent égorgés.

Tchou uen avait paru jusque-là fidèle ; mais l'ambition qui s'empara

de son cœur, le rendit bientôt perfide. Il fit tuer le colao qui avait été si fort attaché à son prince, & obligea l'empereur de transporter sa cour de la province de Chen si dans la province de Ho nan.

LV. 904.

A peine l'empereur y eut-il établi sa nouvelle cour que le traître Tchou uen le fit mourir. C'était la première année du cycle, & ce prince avait trente-huit ans. Le rebelle mit aussitôt la couronne impériale sur la tête de Tchao suen tsong, fils du défunt empereur, jusqu'à ce qu'il pût s'en emparer sans aucun risque.

*

TCHAO SUEN TSONG. Vingtième empereur. A régné deux ans

p.459 Ce jeune prince fut à peine deux ans sur le trône, il vit bien qu'il serait sacrifié comme son père à l'ambition du perfide Tchou uen, c'est pourquoi il prit le parti de lui remettre la couronne, pour lui épargner un nouveau crime, & se conserver la vie. L'usurpateur, qui prit le nom de Tai tsou, lui donna une principauté : mais il n'y régna que trois ans, car il fut tué à l'âge de dix-sept ans, & avec lui périt la famille de Tang.

Les cinq dynasties qui suivent, sont regardées des Chinois comme de petites dynasties, de même que les cinq qui ont précédé la dynastie de Tang. On appelle celles-ci Heou ou tai, c'est-à-dire, les cinq dynasties postérieures. Elles ressemblent aux premières par les guerres, par les révoltes, & par les parricides qui ont tant de fois ensanglanté le trône. Mais elles diffèrent entr'elles par le nombre des princes, & par le temps qu'elles ont duré. Les cinq premières comptent vingt-quatre empereurs dans l'espace de cent quatre-vingt-dix-huit ans, au lieu que ces dernières n'ont pas duré un cycle, & ne comptent que treize empereurs.

Une nation belliqueuse nommée Sie tan, qui occupait le pays qu'on nomme aujourd'hui Leao tong, s'étant extraordinairement augmentée par plusieurs colonies venues de Corée, donnera bien de l'inquiétude aux empereurs suivants.

@

Quatorzième dynastie nommée

HEOU LEANG

qui compte deux empereurs
dans l'espace de seize ans

*

TAI TSOU. Premier empereur. A régné six ans

p.460 Durant tous ces temps de troubles, plusieurs principautés se détachèrent insensiblement du corps de l'empire, & chacun de ces souverains gouverna son petit État à sa fantaisie, sans cesser néanmoins de rendre hommage à l'empire.

Tai tsou avait fixé sa cour dans la province de Ho nan ; mais il ne porta pas longtemps la couronne qu'il avait usurpée par tant de trahisons. Il fut tué à l'âge de soixante-deux ans par son fils aîné. Mo ti son troisième fils lui succéda.

*

MO TI. Second empereur. A régné dix ans

p.461 Ce prince était souverain d'un petit État, lorsqu'il apprit la mort funeste de son père. Il se mit aussitôt à la tête de son armée, attaqua celle de son frère, & l'ayant entièrement défaite, il tua le parricide, & monta sur le trône la dixième année du cycle.

Vers la treizième année les barbares du nord, appelés Sie tan, & qui changeant de nom s'appelèrent Leao, commencèrent à former leur empire, qui, durant l'espace de deux cent neuf ans, a compté neuf princes, lesquels se sont succédés les uns aux autres.

Tchouang tsong, fils de Li ke yong, ce fameux guerrier, dont j'ai déjà parlé, & qui servit si bien l'État sous le dix-huitième empereur, profita de tous ces désordres pour conquérir une couronne, qu'il se trouvait beaucoup plus digne de porter, que celui qui l'avait usurpée. Il

commandait une armée accoutumée à vaincre : après s’être emparé de plusieurs villes, il attaqua l’armée de l’empereur, & la tailla en pièces. Mo ti de désespoir, se tua lui-même, & avec lui sa famille fut éteinte.

@

Quinzième dynastie nommée

HEOU TANG

qui compte quatre empereurs
dans l'espace de treize ans

*

TCHOUANG TSONG. Premier empereur. A régné trois ans

p.462 Il avait hérité de l'humeur martiale de son père, & s'était endurci dès sa plus tendre jeunesse aux fatigues de la guerre. Dans toutes ses campagnes il couchait sur la terre, & de crainte de s'ensevelir dans un trop long sommeil, il avait une cloche suspendue à son col pour l'éveiller.

Ce prince aurait mérité d'être mis au rang des héros de sa nation, s'il n'avait pas terni la gloire de ses premières années par la mollesse, par l'oisiveté, & par l'amour des spectacles. Non seulement il se plaisait à faire représenter des comédies ; mais il s'abaissait jusqu'à y jouer lui-même son personnage, pour procurer un frivole divertissement aux reines & à ses petites filles.

Il s'occupa de tant d'autres amusements, si peu dignes de la majesté impériale, qu'il devint un objet de mépris pour tous ses sujets. Il fut d'ailleurs d'une avarice si sordide, qu'ayant ses coffres remplis d'or & d'argent, il ne pouvait se résoudre à les ouvrir pour le soulagement de ses peuples.

p.463 Enfin quelques mouvements de sédition s'étant élevés parmi les soldats, il fut frappé d'une flèche, dont il mourut la vingt-deuxième année du cycle, à l'âge de trente-cinq ans. On ne sait si le coup lui fut porté de dessein prémédité, ou si ce fut un effet du hasard. Ming tsong fut élu empereur par les Grands de l'empire.

*

MING TSONG. Second empereur. A régné huit ans

p.463 Le père du feu empereur avait adopté Ming tsong, quoiqu'il fût né hors de l'empire. Ce prince s'était toujours acquis une estime générale, & il répondit parfaitement au choix qu'on avait fait de lui. On loue principalement sa libéralité, sa modération, son amour de la paix, & la singulière affection qu'il avait pour ses peuples.

Quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres, il donna de continuelles marques de son estime pour les savants. Ce fut sous son règne que l'imprimerie fut inventée.

Les écrivains chinois louent encore sa piété & sa modestie : ils assurent que les soirs il brûlait des parfums à l'honneur du seigneur du Ciel, & qu'il implorait son secours en ces termes :

> — Je suis né barbare, & dans un pays de barbares : cependant au milieu des troubles, dont cet empire était agité, on a jeté les yeux sur moi pour le gouverner ; je ne souhaite qu'une seule chose, c'est que la céleste Majesté daigne bien veiller à ma conduite, & qu'elle m'envoie des hommes sages & expérimentés, dont les conseils puissent m'aider à ne faire aucune faute dans l'administration de cet État.

En effet, il eut toujours dans son palais un grand nombre de gens sages & éclairés. C'est en les consultant, & en suivant leurs avis, qu'il fit plusieurs excellents règlements, & entr'autres celui d'exclure les eunuques de tout emploi public.

Les mêmes écrivains attribuent à la piété de ce prince la naissance de l'homme illustre, qui deviendra dans la suite le fondateur de la dix-neuvième dynastie : la paix profonde, dont on jouit tandis qu'il fut sur le trône ; & p.464 l'abondance qui régna dans toutes les provinces de l'empire.

Parmi les grands hommes que ce prince avait à sa cour, & dont il suivait les conseils, on parle avec grand éloge d'un de ses colao nommé Fong tao, qui était très éclairé, & très intègre. Il avait accoutumé de dire qu'il fallait gouverner un État avec la même attention, & les mêmes

précautions, qu'on manie un cheval.

> — J'ai souvent voyagé à cheval, disait-il, dans des pays de montagnes très rudes, & tout à fait scabreux ; il ne m'y est jamais arrivé aucun accident, par l'attention que j'avais de tenir la bride haute ; au lieu que dans de belles plaines toutes unies, où ne croyant pas la même attention nécessaire, je lâchais la bride à mon cheval, je suis quelquefois tombé, avec danger de me blesser. Il en est de même du gouvernement d'un État : lorsqu'il est le plus florissant, un prince ne doit jamais rien relâcher de sa vigilance & de son attention.

Ming tsong mourut âgé de soixante-sept ans, la trentième année du cycle, & laissa la couronne à son fils Min tsong.

*

MING TSONG. Troisième empereur. A régné un an

A peine ce prince eût-il mis le pied sur le trône, que Che king tang, gendre du défunt empereur, vint avec une armée de cinquante mille hommes que lui avaient fourni les peuples du Leao tong, & s'étant rendu maître du palais, renversa Ming tsong du trône, & lui ôta la vie.

Ce prince fut tué à l'âge de quarante-cinq ans. Il eut pour successeur Fi ti son fils adoptif, qui s'appelait auparavant Lo vang.

*

FI TI. Quatrième empereur. A régné un an

Ce prince n'était pas en état de résister au meurtrier de son père. Il s'enfuit dans une ville nommée Guei tcheou & ne s'y trouvant pas en sûreté, il se renferma avec sa famille & ce qu'il avait de plus précieux dans un palais, où il mit le feu, & où il fut consumé par les flammes. Che king tang devint empereur par l'extinction de cette dynastie, & prit le nom de Kao tsou.

@

Seizième dynastie nommée

HEOU TSIN

qui compte deux empereurs
dans l'espace de onze ans

*

KAO TSOU. Premier empereur. A régné sept ans

p.465 Le chef des troupes auxiliaires de Leao tong, qui avait si fort contribué à l'élévation de Kao tsou, fit difficulté de le reconnaître pour empereur, & voulait même s'attribuer ce titre. Kao tsou, qui n'était pas d'humeur à entreprendre une nouvelle guerre, acheta la paix aux dépens de l'honneur de la nation chinoise. Pour récompenser le chef tartare de ses services, il lui céda seize villes de la province de Pe tche li, les plus voisines de Leao tong, & s'engagea de lui donner chaque année trois cent mille pièces d'étoffes de soies.

Cette imprudente donation augmenta extrêmement la force & la puissance d'une nation inquiète & nourrie dans les armes, & devint la source d'une infinité de guerres qui désolèrent la Chine pendant plus de 400 ans. Kao tsou mourut la trente-neuvième année du cycle, âgé de cinquante-un ans. Tsi vang son neveu fut élu par les Grands de l'empire.

*

TSI VANG. Second empereur. A régné quatre ans

p.466 Les barbares du Leao tong ne gardèrent pas longtemps le traité qu'ils avaient fait avec Kao tsou : ils vinrent fondre tout à coup, & lorsqu'on s'y attendait le moins, sur les terres de l'empire.

L'empereur leur opposa une armée assez forte pour les repousser, dont il confia le commandement à Lieou tchi yuen : mais ce général, qui

cachait une grande ambition sous des apparences de zèle, ne s'avança qu'à petites journées, & par ses lenteurs affectées, il donna le temps aux barbares de se saisir de la personne de l'empereur, qui se voyant détrôné, se contenta d'une petite souveraineté, où il finit ses jours.

Lieou tchi yuen s'empara de la couronne sous le nom de Kao tsou, & devint le fondateur de la dynastie suivante.

@

Dix-septième dynastie nommée

HEOU HAN

qui compte deux empereurs
dans l'espace de quatre ans

*

KAO TSOU. Premier empereur. A régné deux ans

p.467 Les troupes de Leao tong, qui ne trouvaient nulle résistance, ravagèrent sans peine toutes les provinces du nord, & pénétraient déjà dans celles du midi : mais ils furent arrêtés par différents corps de troupes assez nombreux, qui se trouvèrent sur leur passage. Ce qui fit dire au chef de ces barbares, qu'il ne s'était pas imaginé que la conquête de la Chine fût si difficile. C'est pourquoi se contentant du riche butin qu'il avait fait, il se retira dans son pays.

Sur ces entrefaites Kao tsou mourut âgé de cinquante-quatre ans l'année suivante, qui était la quarante-sixième année du cycle ; son fils nommé Yn ti lui succéda.

*

YN TI. Second empereur. A régné deux ans

p.468 La jeunesse de ce prince donna lieu à quelques mouvements des eunuques, qui cherchaient à se rétablir dans leur autorité, surtout lorsqu'ils virent l'armée éloignée de la cour, & occupée à arrêter les courses des Tartares du Leao tong,

Cette armée était commandée par Ko guei : il livra plusieurs combats à ces barbares, qui furent autant de victoires qu'il remporta, & par lesquelles il rétablit la tranquillité dans les provinces du nord : mais en même temps le trouble régnait dans le palais ; les intrigues des eunuques causèrent une sédition où l'empereur fut tué âgé de vingt ans.

L'impératrice mit le frère du défunt sur le trône : mais à peine s'y fut-il assis, que Ko guei arriva triomphant de sa glorieuse expédition. L'armée le couvrit des étendards de l'empire, & le proclama empereur.

L'impératrice abandonna celui qu'elle venait de nommer, & rendit à ce général les honneurs dûs au souverain. Celui-ci par reconnaissance regarda l'impératrice comme sa mère, & eut toujours beaucoup de déférence pour ses volontés. Il prit le nom de Tai tsou.

@

Dix-huitième dynastie nommée

HEOU TCHEOU

qui compte trois empereurs
dans l'espace de neuf ans

*

TAI TSOU. Premier empereur. A régné trois ans

p.469 Le nouvel empereur fixa sa cour dans la capitale de la province de Ho nan. Il voulut visiter lui-même le tombeau de Confucius, & pour honorer sa mémoire, lui donner le titre de roi.

Quelques-uns de ses courtisans lui représentèrent, que cet honneur ne convenait point à un homme, qui avait été toute sa vie sujet, non seulement de l'empereur, mais encore d'un petit roi.

> — Vous vous trompez, répondit l'empereur, on ne saurait trop honorer un homme qui a été le maître des rois & des empereurs.

Il y en a qui croient que c'est vers ce temps-ci que les mahométans s'établirent à la Chine. Mais d'autres auteurs les y font entrer beaucoup plus tôt, & prétendent que ce fut sous la treizième dynastie de Tang qu'ils y fixèrent leur demeure.

Tai tsou mourut âgé de cinquante-trois ans, la cinquantième année du cycle, sans laisser de postérité. Chi tsong, qu'il avait adopté pour son fils, fut son successeur.

*

CHI TSONG. Second empereur. A régné six ans

p.470 L'amour des sciences, & les preuves que Chi tsong avait données de sa bravoure & de son habileté dans l'art militaire, l'élevèrent comme par autant de degrés jusqu'au trône. Mais au comble

de la grandeur, il conserva toujours un caractère modeste : jusque-là qu'il fit mettre dans son palais une charrue, & un métier de tisserand, pour ne point perdre le souvenir de la condition & des pénibles travaux de ses ancêtres.

Dans un temps de disette, il fit ouvrir les greniers publics, & ordonna qu'on vendît le riz à très vil prix, que chacun paierait dans la suite lorsqu'il le pourrait. Les intendants des vivres lui représentèrent que les pauvres ne seraient jamais en état de payer :

> — Hé quoi ! répondit l'empereur, ignorez-vous qu'ils sont mes enfants, & que je suis leur père ? A-t-on jamais vu qu'un père, voyant son fils pressé de la faim, l'abandonne & le laisse périr s'il prévoit qu'il ne sera pas remboursé de ses avances !

En même temps il fit fondre toutes les statues des idoles, & en fit fabriquer de la monnaie, qui était devenue très rare.

Plusieurs des petits souverains, qui avaient cessé depuis longtemps d'obéir aux empereurs, charmés de tout ce que la renommée leur apprenait des vertus de ce prince, se soumirent d'eux-mêmes à son autorité, & rentrèrent dans le devoir de l'obéissance.

On lui avait présenté un mémorial sur les moyens qui pouvaient se prendre pour recouvrer les provinces & les principautés, qui, dans les temps de troubles, s'étaient détachées de l'empire : il songeait à les mettre en exécution, lorsque la mort interrompit ses projets. Elle arriva la cinquante-sixième année du cycle, & la trente-neuvième année de son âge. Son fils, qui n'avait que sept ans, nommé Kong ti, lui succéda.

*

KONG TI. Troisième empereur. N'a régné que quelques mois

p.471 Chi tsong, en déclarant son fils héritier de sa couronne, l'avait mis sous la tutelle de son colao nommé Tchao quang yu, qui s'était fort distingué dans les armes, & qui avait rendu de grands services à l'État.

La jeunesse de ce prince, & les grandes qualités du colao son tuteur,

déterminèrent tout à coup les Grands de l'empire, & les généraux des troupes, à le mettre en la place de son pupille. Ils allèrent chez ce grand homme qu'ils trouvèrent au lit & l'ayant salué comme leur empereur, ils le revêtirent d'un habit de couleur jaune, qui est la couleur impériale. On donna une principauté au jeune prince qu'on venait de déposséder, & ce fut ainsi que finit cette dynastie.

Tchao quang yu prit le nom de Tai tsou : mais il n'accepta la couronne qu'on lui offrit, qu'à condition que sa mère aurait toujours le pas avant lui.

@

Dix-neuvième dynastie nommée

SONG

qui compte dix-huit empereurs
dans l'espace de trois cent dix-neuf ans

*

TAI TSOU. Premier empereur. A régné dix-sept ans

p.472 Les empereurs de cette dynastie ont tenu leur cour, les uns dans le nord, & les autres au midi de la Chine. Neuf de ces princes durant cent soixante-sept ans, ont choisi les provinces septentrionales, & les neuf autres ont fixé leur séjour pendant cent cinquante-deux ans dans les provinces méridionales.

C'est sous cette dynastie que l'empire a commencé de respirer, après tant de troubles, tant de guerres, & tant d'autres malheurs, dont il avait été agité. Un long calme succéda à ces continuelles tempêtes, & le bonheur qui accompagne d'ordinaire la paix, eût été encore plus durable, si tous les princes de cette famille eussent eu autant d'inclination pour les armes, que pour les lettres.

Toutes les qualités que les Chinois demandent dans leurs empereurs, montèrent avec Tai tsou sur le trône. C'était un prince d'un esprit solide, appliqué aux affaires, sage, prudent, libéral, tendre pour ses peuples, modeste, frugal, rempli de bonté, naturellement porté à la p.473 clémence ; c'est ce qui parut dans la modération qu'il apporta aux peines des criminels, & par la manière douce & affable avec laquelle il traitait les vaincus.

Il ordonna que les quatre portes de son palais, qui regardent les quatre parties du monde, fussent toujours ouvertes, voulant, disait-il, que sa maison fût semblable à son cœur, qui est ouvert à tous ses sujets. Aussi était-il accessible à toute heure, & toujours prêt à recevoir les requêtes de ses peuples.

LVI. 964.

C'est par ce caractère de bonté & de douceur, qu'il ramena au devoir de l'obéissance dix petits souverains, & qu'il établit entr'eux une paix que les guerres continuelles, qu'ils se faisaient les uns aux autres, semblaient avoir éloignée pour toujours de leurs États.

Dans le dessein de bannir le luxe de son empire, il commença par se réformer lui-même, & par le proscrire de son palais. Il ne porta que des habits simples & modestes, & défendit à ses filles l'usage des perles & des pierreries.

Pour honorer la mémoire de ses ancêtres, il donna le titre d'empereur à son père, à son aïeul, à son bisaïeul, & à son trisaïeul, & il créa impératrice sa mère, qui était regardée comme un modèle de prudence & de modestie.

Lorsqu'au moment de l'élévation de son fils, les seigneurs vinrent la féliciter, elle ne donna aucun signe de joie, & comme ils témoignèrent leur surprise :

> — J'ai ouï dire, répondit-elle, que l'art de bien régner est très difficile. Si mon fils gouverne sagement ses peuples, je recevrai avec plaisir vos compliments ; sinon je me déroberai sans peine à tous ces honneurs, pour finir mes jours dans la première condition ou je suis née.

Une année avant sa mort elle conjura son fils de ne point suivre dans le choix d'un héritier, les mouvements de sa tendresse pour ses enfants, & lui conseilla de jeter plutôt les yeux sur son frère :

> — Car enfin, ajouta-t-elle, souvenez-vous mon fils que c'est bien moins à votre mérite, qu'à l'enfance du prince, qui était de la famille précédente, que vous êtes redevable du trône ou vous êtes assis.

Dans le temps d'un rude hiver, l'empereur fit réflexion que ses troupes étaient aux prises dans le pays du nord avec les Tartares de Leao tong, & par un mouvement de compassion, sur ce qu'ils avaient à souffrir de la rigueur de la saison, il se dépouilla de son habit doublé de

fourrures, & l'envoya au général de son armée, en lui marquant qu'il aurait voulu pouvoir en envoyer un pareil à chacun de ses soldats. On ne peut croire jusqu'à quel point cette libéralité de l'empereur ranima l'ardeur & le courage de ses troupes.

p.474 C'est ce prince qui établit pour les gens de guerre un examen semblable à celui des lettrés. Ceux qui aspirent aux charges militaires, doivent passer par ces examens, & ne montent aux grades supérieurs, qu'après avoir donné des preuves de leur capacité par les compositions qu'ils sont sur l'art militaire, & par leur habileté à manier un cheval, & à tirer de l'arc.

Parmi les hommes illustres qui fleurirent sous son règne, on parle surtout de deux grands personnages qui se distinguèrent, l'un dans la magistrature, & l'autre dans les armes. Le premier s'appelait Tchao pou, & le second Kao pin.

Tchao pou, qui était du conseil de l'empereur, avait continuellement quelque placet, ou quelque mémorial à lui présenter, pour l'avertir de ses devoirs, ou d'autres affaires concernant le bien public. Un jour l'empereur, fatigué de tant de remontrances, prit son placet, & le déchira en sa présence. Tchao pou, sans s'étonner, en ramassa avec soin les fragments, & étant retourné dans sa maison, il les réunit ensemble le plus proprement qu'il lui fut possible ; dès le lendemain il parut devant l'empereur dans la posture la plus respectueuse, & lui présenta une seconde fois le même placet.

L'empereur, loin de s'aigrir contre son ministre, admira sa confiance & sa fermeté, & pour le récompenser d'une vertu si rare, il le mit à la tête de ses colao.

Il donna dans une autre occasion une grande preuve de la sensibilité de son cœur pour ses peuples. Kao pin assiégeait la ville de Nan king & l'avait réduite aux abois. L'empereur prévoyant le carnage qui suivrait infailliblement la prise de cette place, feignit d'être malade. Les principaux officiers en furent alarmés, & environnant le lit du prince, chacun d'eux lui suggérait quelque remède.

> — Le remède le plus efficace répondit l'empereur, & dont j'attends la guérison, ne dépend que de vous. Assurez-moi par serment que vous ne verserez point le sang des citoyens.

Tous jurèrent, & l'empereur parut aussitôt guéri.

Par les sages précautions que prirent les chefs de l'armée, il ne se fit aucune violence, quoique cependant ils ne purent si bien arrêter la licence du soldat, qu'il n'y eût quelques habitants de tués, mais en très petit nombre.

C'est ce qui tira des larmes des yeux de l'empereur :

> — Quelle triste nécessité s'écria-t-il, que celle de la guerre qui ne peut se faire sans qu'il en coûte la vie à des innocents !

Et comme cette ville avait été longtemps affamée pendant le siège, il y envoya aussitôt après qu'elle fut prise, cent mille muids de riz pour être distribués à tous ses habitants.

p.475 Pour exciter l'émulation, & inspirer encore plus d'ardeur pour les lettres, il visita lui-même le lieu de la naissance du célèbre Confucius, & composa son panégyrique : il honora aussi un de ses descendants d'un titre d'honneur, qui lui donnait un grand rang dans l'empire.

Tai tsou mourut la treizième année du cycle ; il avait déclaré pour héritier Tai tsong son frère, qui lui avait été recommandé par sa mère au lit de la mort.

*

TAI TSONG. Second empereur. A régné vingt-un ans

Ce fut un prince plein de modération, & grand protecteur des gens de lettres. Il était savant lui-même, & une partie de la journée, il l'employait à la lecture. Il s'était fait une très riche bibliothèque, composée, à ce qu'on assure, de 80 mille volumes.

Dans une expédition qu'il entreprit, pour éteindre un petit royaume, & en faire une province de l'empire, il assiégea la ville principale de cet

État. Il arriva que pendant la nuit il y eut beaucoup de mouvements dans le camp que commandait Tchao frère de l'empereur ; & le lendemain le bruit se répandit, que ce tumulte avait sa source dans le projet que formaient les soldats, de mettre Tchao leur chef sur le trône. L'empereur dissimula, & ne pensa qu'à se rendre maître de la place.

Quelques jours après qu'elle fut prise, son frère s'entretenant familièrement avec lui, témoigna sa surprise de ce qu'il différait si longtemps à récompenser ceux qui s'étaient distingués dans ce siège.

> — Je m'attendais, répondit l'empereur, que ce serait vous qui les récompenseriez.

Cette réponse chagrina tellement Tchao, qu'avant la nuit il se tua lui-même. Aussitôt que l'empereur apprit la mort de son frère, il tomba dans une espèce de pamoison, & versant un torrent de larmes, il ne pouvoir se lasser d'embrasser son cadavre. Il lui fît rendre les plus grands honneurs à ses obsèques.

Il souhaitait avec passion, de recouvrer les places que ses prédécesseurs avaient cédé trop légèrement aux p.476 Tartares de Leao tong. Tchang si hien, qui commandait ses armées, s'efforça de le dissuader de cette entreprise, parce que, disait-il, il est plus à propos de pacifier le dedans de l'empire, & lorsque la tranquillité y sera affermie, on aura plus de loisir & de facilité de réduire ces barbares.

L'empereur n'ayant pas été de cet avis, on livra plusieurs combats, où la victoire pencha tantôt du côté des Chinois, & tantôt du côté des Tartares. Le général Tchang tsi hien usa d'un stratagème remarquable, pour faire lever le siège d'une ville qu'ils assiégeaient. Il fit partir trois cents soldats, il donna à chacun d'eux une torche allumée, avec ordre de s'approcher le plus près qu'ils pourraient du camp des ennemis. Ceux-ci, frappés d'une si grande quantité de lumières, crurent que toute l'armée des Chinois venait fondre sur eux ; la terreur & l'épouvante s'empara de leurs cœurs, & ils prirent incontinent la fuite. Comme le général avait placé des embuscades de toutes parts sur leur passage, il se fit un si grand carnage de ces fuyards, qu'il y en eut très peu qui s'échappèrent.

Ce prince mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, la trente-quatrième année du cycle. Son troisième fils nommé Tchin tsong, lui succéda.

*

TCHIN TSONG. Troisième empereur. A régné vingt-cinq ans

On jugea par les commencements du règne de ce prince qu'il gouvernerait ses sujets avec bonté. Une comète ayant paru dans le Ciel, & étant regardée des Chinois comme le présage de quelque malheur, il fit un édit, par lequel il ordonnait qu'on l'avertît des fautes qu'il aurait pu commettre, afin de s'en corriger, & de prévenir les malheurs dont l'empire était menacé ; & en même temps il remit dix millions des impôts qui devaient se lever sur le peuple, & fit donner la liberté à trois mille prisonniers.

Il se crut redevable au seigneur du Ciel d'un fils qu'il obtint en ce temps-là, parce qu'il lui adressait depuis du p.477 temps de continuelles prières pour lui demander un héritier capable de lui succéder.

Les Tartares de Leao tong assiégèrent une ville de la province de Pe tche li ; l'empereur y courut avec son armée, & son arrivée qui fut prompte, causa tant de frayeur à ces barbares, qu'ils levèrent aussitôt le siège. On voulait que l'empereur profitât de leur consternation, pour reprendre tout le pays qui leur avait été cédé, & l'on blâme ce prince, de ce que non seulement il ne poursuivit pas sa victoire, mais encore de ce qu'après leur fuite honteuse, il fit avec eux un traité aussi désavantageux, que s'il avait été vaincu, car il acheta la paix au prix de cent mille taëls & de deux cent mille pièces d'étoffes de soie, qu'il s'obligea de leur fournir chaque année.

On le blâme encore de ce que par sa crédulité les superstitions & la magie s'accréditèrent sous son règne. On vint lui dire la onzième année du cycle, qu'un livre précieux était tombé du Ciel près d'une des portes de la ville impériale, & la pensée lui vint d'aller en personne recevoir ce don céleste.

Les colao, pour le détourner d'une démarche si peu sensée, lui

représentèrent vivement que c'était une imposture de flatteurs & de gens oisifs, & qu'il fallait brûler ce livre. Il balança quelque temps, mais enfin il se détermina à suivre son premier dessein, sur ce que, disait-il, il y avait environ un an qu'un esprit lui apparut pendant son sommeil, & lui promit ce livre admirable. A l'instant il part à pied accompagné de plusieurs de ses courtisans, & reçoit ce livre miraculeux avec le plus profond respect : il fit même construire un temple au lieu où il était tombé.

Quand on l'eut examiné, on trouva qu'il était rempli de sortilèges, & qu'il renfermait tous les principes de la secte abominable de Tao. Sur quoi un interprète nommé Hou sin ngan fait la réflexion, que depuis ce temps fatal, on a vu diminuer parmi un grand nombre de Chinois, le respect & l'honneur dûs au suprême seigneur du Ciel.

L'année seizième de son règne, il ordonna qu'on fît le dénombrement de tous ceux, qui par leur condition, étaient destinés aux travaux de l'agriculture ; on trouva vingt-un millions neuf cent soixante-seize mille neuf cent soixante-cinq hommes en état de cultiver les terres.

On ne comprend point dans ce nombre les magistrats, les lettrés, les eunuques, les soldats, les bonzes, ni ceux qui demeurent dans les barques, & qui forment des villes flottantes sur les rivières, dont le nombre est incroyable.

Van tan un des colao de l'empire, se voyant prêt de p.478 mourir, fit venir ses enfants, & leur parla de la sorte.

> — Ma conscience ne me reproche aucune faute contre le service de l'empereur & le bien de l'État ; il n'y a qu'un seul article que je ne saurais me pardonner : c'est de n'avoir pas conseillé à Sa Majesté de brûler ce pernicieux livre qu'il a reçu avec tant de respect. Je veux en être puni même après ma mort. C'est pourquoi, mes enfants, je vous ordonne qu'après que j'aurai rendu le dernier soupir, vous me fassiez raser les cheveux & la barbe, & que vous m'ensevelissiez sans bonnet & sans ceinture comme si j'étais un misérable bonze.

L'empereur, après avoir fait réimprimer les anciens livres, pour les répandre dans tout l'empire, mourut la cinquante-neuvième année du cycle à l'âge de 55 ans. Gin tsong son sixième fils, qu'il avait eu de la seconde reine, fut son successeur.

*

GIN TSONG. Quatrième empereur. A régné quarante-un ans

Gin tsong n'avait que treize ans, lorsqu'il fut proclamé empereur. L'impératrice prit les rênes de l'empire pendant sa minorité, & les conserva jusqu'à sa mort, qui n'arriva que onze ans après que ce jeune prince fut monté sur le trône. Il eut pour l'impératrice la même docilité & la même déférence, que si elle eût été sa propre mère.

Des qu'il gouverna par lui-même, il ne s'appliqua qu'à maintenir la paix dans son empire, & à en faire goûter les douceurs à ses sujets. Son inclination pacifique ranima le courage & l'ambition des Tartares de Leao tong & ils eussent renouvelé la guerre, si l'empereur n'avait au plus tôt acheté la paix par un traité indigne de la majesté impériale.

Ce qu'il fit de mieux, fut de chasser de son palais toutes les idoles, & ceux qui les honoraient, & de défendre qu'on lui offrît aucun présent des pays étrangers.

Une grande sécheresse affligea l'empire l'année vingt-sixième de son règne. La pluie étant survenue avec abondance, devînt le sujet de la joie publique, & tous les p.479 Grands vinrent en féliciter l'empereur.

> — Tout le temps, répondit ce prince, que mon peuple a souffert de la disette, je n'ai pas manqué un seul jour à brûler des parfums, & à élever mes mains vers le Ciel. Ayant entendu le bruit du tonnerre pendant la nuit, je me levai promptement du lit, j'entrai dans mes jardins, aussitôt que je vis tomber la pluie, je me prosternai à terre pour rendre mes actions de grâce au seigneur du Ciel. La grâce que je vous demande, est de me marquer hardiment ce que vous auriez aperçu de défectueux dans ma conduite : peut-être n'ai-je que le vain titre d'empereur,

> & qu'aveugle sur mes défauts, je me laisse éblouir à tout cet appareil de grandeur. Je sens de quelle importance il est de n'adresser matin & soir ses prières au Ciel qu'avec un cœur pur.

L'envie extrême qu'il eut d'avoir un enfant mâle, le porta à répudier l'impératrice, & sa réputation en souffrit quelque atteinte ; car s'il s'en trouva qui approuvèrent sa conduite, il y en eut d'autres, & en plus grand nombre, qui la blâmèrent.

Ce qui mérita un applaudissement général, c'est le secours qu'il envoya à ses peuples par les conseils & par les soins d'un de ses colao nommé Fou pié, & qui sauva la vie à plus de cinq cent mille hommes, qui périssaient de faim & de misère.

Il eut environ ce temps-là une autre inquiétude : Hien tsong, septième roi des Tartares de Leao tong, envoya des ambassadeurs pour lui demander la restitution de dix villes de la province de Pe tche li, que le fondateur de la dix-huitième dynastie avait reprise.

L'empereur, qui aimait la paix, dépêcha Fou pié à ce prince Tartare, & s'engagea de lui payer chaque année, à la place des villes qu'il demandait, deux cent mille taëls, & trois cent mille pièces d'étoffes de soie ; &, ce qui fut le plus honteux, c'est que dans cet engagement il se servit du caractère Na, qui signifie une pension tributaire.

Après avoir répudié l'impératrice, ainsi que je viens de le dire, il épousa la petite-fille de ce fameux général des armées chinoises, dont j'ai parlé, & qui se nommait Kao pin. Mais cette princesse ne lui donna point d'héritiers, & se voyant prêt de mourir, il fut obligé de nommer pour son successeur Yng tsong, qui était le treizième fils de son frère. Il mourut âgé de cinquante-quatre ans, la quarantième année du cycle.

*

YNG TSONG. Cinquième empereur. A régné quatre ans

p.480 Dès la première année de ce règne il y eut de la mésintelligence & des dissensions entre ce prince & l'impératrice, qui avait part au

gouvernement. Le chagrin qu'il en eut, le rendit malade. Quand sa santé fut rétablie, il rendit à l'impératrice une visite, que Han ki son colao avait ménagée.

Ce sage ministre, après leur avoir exposé les malheurs qu'une semblable division pouvait causer à l'empire, exhorta en particulier l'empereur à avoir pour l'impératrice les égards & la déférence d'un bon fils, quoiqu'elle ne fût pas sa mère, quand même elle aurait un caractère d'esprit bizarre & peu sociable ; il lui représenta que la vertu est aisée à pratiquer avec ceux qui nous aiment, & qui s'attirent notre attention par leur complaisance ; mais qu'elle ne mérite ce nom que quand elle est éprouvée, & qu'elle se soutient au milieu des contradictions ; qu'il devait avoir toujours devant les yeux l'exemple de Chun, cet ancien empereur qu'on révère depuis tant de siècles, parce que son respect & son obéissance ne purent jamais être affaiblis, ni par la dureté d'un père barbare, ni par les mauvais traitements d'une cruelle marâtre.

Les soins que se donna ce ministre, furent suivis d'une parfaite réconciliation de l'empereur avec l'impératrice, & cette réconciliation fut si sincère, que peu de temps après l'impératrice cessa de se mêler des affaires du gouvernement.

Ce fut en ce même temps-là que fleurit le célèbre colao nommé Sou ma quang, l'un des plus habiles historiographes de l'empire. Il est l'auteur d'un corps d'histoire qu'il a extrait de plus de deux mille volumes. Il commence ses annales à Hoang ti, troisième empereur de la monarchie chinoise.

Yng tsong mourut la quarante-quatrième année du cycle, âgé de trente-six ans. Chin tsong son fils lui succéda.

*

CHIN TSONG. Sixième empereur. A régné dix-huit ans

p.481 Ce prince eut plus de courage & de grandeur d'âme, que de sagesse & de conduite. Il avait une extrême passion de porter la guerre dans les provinces septentrionales, & de les délivrer du joug des

barbares ; mais il en fut détourné par le souvenir du conseil que sa mère lui avait donné en mourant, de sacrifier tout au bien de la paix.

Les gens de lettres eurent beaucoup de part à sa faveur. Il honora du titre de duc Mencius, ce grand philosophe le plus estimé après Confucius, dont il était le disciple, & qui avait été déclaré roi par un autre empereur.

Ce fut sous son règne que fleurirent quelques auteurs d'une nouvelle philosophie, qui entreprirent d'interpréter les anciens livres ; ils se nommaient Tcheou, Tching, Tchang, Chao, &c. L'empereur les honora de titres distingués pendant leur vie & après leur mort.

Vang ngan che, un de ces nouveaux philosophes qui commençaient à donner dans l'athéisme, voyant que l'empereur dans un temps de sécheresse s'attristait, & tâchait d'apaiser la colère céleste par le jeûne, & par les fréquentes prières qu'il adressait au Ciel :

> — A quoi bon vous affliger ainsi, lui dit-il, qu'avez-vous à craindre du Ciel ? Sachez, prince, que tout ce qui arrive est l'effet du hasard, & que c'est inutilement que vous vous tourmentez de la sorte.

Fou pié un des colao le plus distingués, ne put soutenir ce langage :

> — Quelle doctrine osez-vous débiter, lui dit-il d'un ton ferme, si un empereur en était venu jusqu'à ne point respecter ni craindre le Ciel, de quels crimes ne serait-il pas capable ?

Le même Vang ngan che s'efforça d'introduire beaucoup d'autres nouveautés dans l'empire ; mais le célèbre Sou ma quang, qui était dans la plus haute estime, s'opposa avec fermeté à toutes les entreprises de cet esprit téméraire & artificieux.

LVIII. 1084.

L'année deuxième de ce cycle arriva la mort de Chin tsong, qui n'était âgé que de trente-huit ans. Son fils nommé Tche tsong fut son successeur.

*

TCHE TSONG. Septième empereur. A régné quinze ans

p.482 L'impératrice aïeule de ce prince, qui n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône, gouverna l'empire avec beaucoup de prudence ; mais elle ne vécut que huit ans, & quelques moments avant sa mort, elle appela les colao, & leur ordonna de chasser du palais cette troupe inutile de ministres capables de corrompre le cœur du jeune prince. Son ordre venait trop tard, & c'est ce qu'elle eût dû faire elle-même, lorsqu'elle avait l'autorité en main.

Liu kong tchu ayant été élevé à la dignité de colao, présenta un mémorial à l'empereur, qui contenait les dix avis suivants, exprimés en vingt caractères. 1° Craignez le Ciel. 2° Aimez votre peuple. 3° Travaillez à votre perfection. 4° Appliquez-vous aux sciences. 5° Élevez aux charges des gens de mérite. 6° Écoutez volontiers les avis qu'on vous donne. 7° Diminuez les impôts. 8° Modérez la rigueur des supplices. 9° Évitez la prodigalité. 10° Ayez horreur de la débauche.

L'empereur répudia sa femme légitime ; sur quoi un de ses ministres lui en ayant fait des remontrances dans un placet qu'il lui présenta, le prince répondit qu'il avait suivi l'exemple de quelques-uns de ses ancêtres :

> — Vous eussiez mieux fait, répliqua le ministre, d'imiter leurs vertus, non pas leurs fautes.

Cette réplique piqua tellement l'empereur, qu'il jeta le placet, le foula aux pieds, & dépouilla de sa dignité celui qui lui donnait ce conseil.

Tche tsong n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il mourut la dix-septième année du cycle. Hoei tsong fut son successeur, c'était le onzième fils de Chin tsong, sixième empereur de cette dynastie.

*

HOEI TSONG. Huitième empereur. A régné vingt-cinq ans

p.483 Ce prince partagea son autorité avec l'impératrice son aïeule, & s'occupa plus volontiers du luxe & des délices de son palais, que du

gouvernement de son État. Il aima cependant les lettres, & il s'y était rendu habile.

En quoi il est inexcusable, c'est que ne pouvant ignorer les malheurs arrivés dans les siècles précédents par le crédit des eunuques, il les ait honoré de sa faveur & de sa protection, jusqu'à donner à quelques-uns d'eux des souverainetés, qui ne s'accordèrent jamais qu'aux princes de la famille impériale, ou, ce qui est arrivé rarement, à de grands hommes qui avaient rendu des services signalés à l'empire.

Sa réputation souffrit encore davantage de son fol attachement aux superstitions de la secte de Tao : il fit chercher de tous côtés les livres qui renfermaient la doctrine de cette secte abominable, il eut même la folie de donner le titre de Chang ti, c'est-à-dire, de suprême seigneur, à un fameux disciple de la secte nommé Tchang y, qui vivait sous la dynastie des Han ; il fit plus, car il se déclara chef de cette secte impie.

Les auteurs chinois contemporains ne peuvent retenir sur cela leurs invectives, & ne font point de difficulté d'attribuer les malheurs qui suivirent, & la ruine de l'empire, à un si énorme sacrilège, qui avilissait la vraie majesté céleste.

L'empereur, contre l'avis du roi de Corée & de la plupart de ses ministres, se joignit aux Tartares orientaux appelés Niu tche, qu'il appela à son secours pour unir ensemble leurs forces, & détruire le royaume de Leao tong. Les Tartares entrèrent avec joie dans cette confédération.

Il se livra plusieurs combats où l'armée de Leao tong fut toujours défaite, enfin réduite à une telle extrémité, p.484 que ce qui restait de ces peuples, fut obligé de quitter son pays, & d'aller chercher un asile vers les montagnes d'occident. Ainsi périt le royaume de Leao qui, pendant deux cent neuf ans, avait été gouverné par neuf souverains.

Cette conquête enfla tellement le cœur du Tartare, qu'il songea à former un empire, & il lui donna le nom de Kin. Peu après, portant ses vues plus loin, & ne cherchant qu'à s'agrandir, il rompit avec éclat les traités qu'il avait faits avec l'empereur de la Chine, & entra dans les provinces de Pe tche li & de Chen si, dont il se rendit maître, moins

par la force de ses armes, que par la lâcheté & la trahison de quelques Chinois, qui étant mécontents de l'empereur, facilitèrent à son ennemi la conquête de ces provinces.

L'empereur, qui se voyait en danger de perdre la plus grande partie de ses États, proposa au Tartare différentes conditions, les unes plus avantageuses que les autres. Le Tartare l'invita à venir en personne régler les limites des deux empires ; il s'y rendit, & ils convinrent ensemble de nouveaux articles qui devaient affermir la paix.

Mais l'empereur étant de retour dans sa capitale, ses ministres le firent changer, en lui disant que ce traité ne pouvait subsister, & que la plus cruelle guerre était préférable à une paix si honteuse. Le Tartare qui fut informé de cette résolution, reprit aussitôt les armes, & après s'être emparé de plusieurs villes, il entra en triomphe dans la province de Chan si, d'où il invita une seconde fois l'empereur de venir régler leurs limites.

Ce malheureux prince, qui ne craignait rien tant que la guerre, eut la faiblesse d'aller encore trouver son ennemi : mais à peine y fut-il arrivé qu'on se saisit de sa personne, & qu'après l'avoir dépouillé des marques de sa dignité, on le retint prisonnier.

Un fidèle ministre qui l'accompagnait nommé Li so chin, outré d'une si noire perfidie, & poussant un profond soupir :

> — Le Ciel dit-il, ne peut avoir deux soleils, ni moi obéir à deux maîtres.

Les efforts que firent les Tartares pour le calmer ne servirent qu'à enflammer sa colère, & dans la fureur qui le transportait, après s'être coupé la langue & les lèvres, il se tua lui-même.

Hoei tsong mourut l'année quarante-deuxième du cycle, âgé de cinquante-quatre ans, dans le désert de Tartarie nommé Cha mo où il était détenu sous bonne garde. Avant que de mourir il nomma Kin tsong son fils aîné pour lui succéder.

*

KIN TSONG. Neuvième empereur. A régné un an

p.485 Kin tsong commença son règne par exécuter les ordres de son père, lequel lui avait enjoint de faire mourir six de ses ministres, coupables de l'horrible trahison qui l'avait livré aux Tartares.

Cependant ceux-ci poussaient leurs conquêtes : ils entrèrent dans la province de Ho nan, & traversèrent sans aucun obstacle le fleuve Jaune. Ils furent même surpris de l'indolence des Chinois, qui avec une poignée de soldats pouvaient les empêcher de passer ce fleuve. Ils allèrent droit à la ville impériale, s'en rendirent les maîtres, la mirent au pillage, & emmenèrent prisonnier l'empereur avec les reines.

Les principaux seigneurs, & plusieurs des ministres prévinrent une si honteuse captivité, en se donnant la mort. Les Tartares laissèrent l'impératrice Meng, parce qu'elle leur dit qu'elle avait été répudiée, & qu'elle ne se mêlait d'aucune affaire.

Cette princesse sauva l'empire par sa sagesse & par sa conduite, en ménageant les esprits, & en faisant mettre la couronne sur la tête de Kao tsong, frère du dernier empereur, & neuvième fils de Hoei tsong, qu'il avait eu de l'impératrice répudiée.

*

KAO TSONG. Dixième empereur. A régné trente-six ans

p.486 Il établit d'abord sa cour à Nan king, mais peu après il fut obligé de la transporter à Hang tcheou, capitale de la province de Tche kiang. Quoiqu'il fût d'un esprit pacifique, & qu'il aimât les lettres, il ne laissa pas de remporter quelques victoires, tant sur les Tartares, que sur différents chefs de séditieux, qui profitaient des troubles présents, pour s'enrichir aux dépens des provinces qu'ils ravageaient.

Cong ye, qui était à la tête de ses armées, avait plusieurs fois repoussé les Tartares. Cependant ces fréquents avantages ne furent pas de grande utilité, puisque l'empereur ne put recouvrer aucune des contrées que le Tartare avait conquises.

On reproche deux choses à ce prince : la première, d'avoir fait peu de cas de ses ministres les plus habiles & les plus intègres, pour donner sa confiance à deux ou trois fourbes, qui n'avaient ni bonne foi, ni honneur. La seconde, d'avoir porté son dévouement à la secte des bonzes, jusqu'à abandonner le gouvernement de son État à un fils adoptif, pour vaquer plus à loisir aux contemplations superstitieuses de cette secte.

Hi tsong, qui était roi des Tartares, voulant s'affectionner ses nouveaux sujets, donna des marques publiques de l'estime qu'il faisait des lettres, & de ceux qui s'y appliquaient ; il alla visiter la salle de Confucius, & lui rendit à la manière chinoise, les mêmes honneurs qu'on rend aux rois.

Ses courtisans ne pouvant goûter que leur prince honorât de la sorte un homme, dont la naissance n'avait rien de fort illustre, lui en témoignèrent leur surprise.

> — S'il ne mérite pas ces honneurs par sa naissance, répondit Hi tsong, il les mérite par l'excellente doctrine qu'il a enseignée.

Il tomba ensuite sur la ville de Nan king, d'où l'empereur s'était retiré, & s'en rendit le maître.

On loue fort la fidélité d'un général chinois nommé p.487 Yang pang, qu'on fît prisonnier, & qu'on pressa fort de prendre parti dans les troupes tartares : non seulement il refusa les offres les plus avantageuses qu'on lui fit, mais il écrivit de son sang sur la robe, qu'il aimait mieux mourir, & aller se réunir aux mânes de la famille Song, que de vivre & de servir des barbares. Cette fermeté lui coûta la vie, car il fut tué à l'instant même.

Cependant Yo si, autre général chinois, avançait à grandes journées avec son armée pour secourir la ville de Nan king ; les Tartares, qui en furent informés, mirent le feu au palais, & se retirèrent vers le septentrion. Yo si, qui arriva presque en même temps, ne put donner que sur l'arrière-garde des ennemis, qui fut fort maltraitée. Depuis ce temps-là ils n'osèrent plus traverser le fleuve Kiang.

LIX. 1144.

Peu d'années après l'empereur fit la paix avec le roi tartare à des

conditions bien peu honorables à la majesté chinoise. En signant le traité, il ne fit pas difficulté de prendre le nom de Tchin, c'est à-dire sujet, & celui de Cong, qui signifie tributaire.

Le Tartare, en considération de ces termes si soumis, s'engagea à envoyer les corps des huit parents de l'empereur, qui étaient morts depuis huit ans. Lorsque ces corps morts arrivèrent à la ville impériale, il y eut partout de grandes démonstrations de joie, les portes des prisons furent ouvertes, & on accorda une amnistie générale dans tout l'empire.

Les écrivains chinois, loin de blâmer cette action de l'empereur, en parlent avec éloge, comme d'un rare exemple de piété filiale.

L'année trente-cinquième de ce règne le roi tartare rompit la paix qu'il avait faite avec les Chinois, & à la tête d'une armée des plus formidables, il entra dans les provinces méridionales, & prit la ville de Yang tcheou. S'approchant ensuite du fleuve Yang tse kiang qui n'est pas éloigné de cette ville, il ordonna à ses troupes de passer ce fleuve vers son embouchure, & dans l'endroit où il est le plus large & le plus rapide. Il s'éleva un grand murmure par toute l'armée, & dans ce premier mouvement de sédition le roi tartare fut tué. L'armée se retira aussitôt du côté du septentrion, où il y avait des semences de troubles & de révoltes.

L'année dix-neuvième du cycle Kao tsong abdiqua la couronne, & la mit sur la tête de son fils adoptif nommé Hiao tsong. Il vécut encore vingt-cinq ans, & mourut sans enfants à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

*

HIAO TSONG. Onzième empereur. A régné vingt-sept ans

p.488 Ce prince descendait du fondateur de la présente dynastie. Son règne fut tranquille & paisible, parce que le roi tartare nommé Che tsong, bien différent de son prédécesseur, était d'un naturel doux & pacifique.

Tchu hi, un des plus célèbres interprètes des anciens livres, fleurissait en ce temps-là. Il remplit avec honneur les premières charges de l'État sous quatre empereurs.

Hiao tsong mourut âgé de soixante-huit ans, la quarante-sixième année du cycle. Il eut pour successeur son troisième fils nommé Quang tsong.

*

QUANG TSONG. Douzième empereur. A régné cinq ans

L'année cinquante-unième du cycle ce prince étant environné de ses courtisans, fut tout à coup frappé d'apoplexie & quelques remèdes qu'on lui donnât, il ne put être soulagé. Il mourut peu de jours après cet accident âgé de cinquante-quatre ans. Ning tsong son troisième fils lui succéda.

*

NING TSONG. Treizième empereur. A régné trente ans

p.489 On eut bien de la peine à vaincre la répugnance qu'avait ce prince à accepter la couronne, & il monta sur le trône en quelque sorte malgré lui. Il était d'un naturel doux & modéré : mais il avait l'esprit si borné, que ses courtisans le gouvernèrent selon leur gré, ou plutôt abusèrent à chaque moment de sa crédulité & de sa confiance.

Il porta un édit, par lequel il était défendu aux particuliers de composer les annales de l'empire, & encore plus de les imprimer, sans y être autorisé par une permission expresse.

Ce fut environ ce temps-là que mourut le fameux Tchu hi. On l'honora après sa mort du titre de Ven kong, qui signifie prince des lettres, & il fut ordonné que sa tablette serait placée dans la salle de Confucius à la suite de ses disciples.

C'est un usage établi à la Chine, que lorsqu'un homme rare s'est extraordinairement distingué par sa vertu ou par sa science dans l'art de gouverner, les empereurs le mettent au rang des disciples de Confucius, afin qu'il partage avec son maître les honneurs, que les mandarins & les lettrés lui rendent à certains jours de l'année.

Le feu ayant pris au palais, y dura quatre jours entiers, sans qu'on

pût l'éteindre. Quelques années après il prit de même à la ville impériale, qui était Hang tcheou, & il y eut 530 mille maisons consumées par les flammes.

LX. 1204.

L'année douzième de ce règne, le chef [1] des Tartares occidentaux jeta les premiers fondements de son empire, & donna à sa famille le nom de Yuen. Ces Tartares occupaient le pays qui s'étend depuis la province de Chen si, jusqu'au Thibet, & jusqu'à Samarcand.

Depuis qu'ils furent entièrement défaits par le p.490 cinquième empereur de la cinquième dynastie Han, environ cent ans avant l'ère chrétienne, ils respectèrent la puissance des Chinois, soit que les peuples de l'Asie la plus occidentale leur donnassent de l'occupation, soit que leurs forces étant partagées entre différents petits souverains, qui n'étaient pas toujours d'intelligence, ils fussent hors d'état de former aucune entreprise contre la Chine.

On raconte, ce qui a assez l'air d'une fable, que ces Tartares, après avoir éteint le royaume appelé Matena, & poussé leurs conquêtes jusqu'aux royaumes des Indes & à Samarcand s'avancèrent jusqu'à Tié muen, c'est-à-dire, la porte de fer, qui est le nom qu'on avait donné à une citadelle ; que là leur chef fut arrêté par un monstre qui se présenta à lui ; que ce monstre ressemblait à un cerf par sa figure, que la couleur de son poil était verte, qu'il avait une corne au milieu du front, & la queue d'un cheval ; que ce monstre apostropha le prince des Tartares, & lui demanda s'il n'était pas content de tant d'horreurs & de carnages, & s'il ne voulait pas mettre de bornes à sa fureur ; que ce prince effrayé n'alla pas plus loin, & qu'étant de retour dans son pays, il tourna dans la suite ses armes contre la Chine.

Cependant les Tartares orientaux nommés Kin, rompirent la paix, & firent de nouvelles irruptions sur les terres de l'empire. L'empereur eut recours au prince tartare d'occident, avec lequel il se ligua pour détruire les Tartares d'orient, & se délivrer enfin d'un ennemi qui se jouait de la

[1] On prétend que ce chef des Tartares est le fameux Zinghis kan.

foi des traités, & qui ne lui laissait aucun repos.

Ceux-ci consternés, demandèrent aussitôt la paix aux Chinois, & proposèrent les conditions les plus avantageuses. Mais l'empereur, que tant d'infractions des traités les plus solennels avaient irrité, & qui comptait davantage sur la bonne foi des occidentaux, rejeta hautement ces conditions.

Ning tsong mourut sans postérité la vingt-unième année du cycle à l'âge de cinquante-sept ans. Il eut pour successeur Li tsong qui descendait du fondateur de cette dynastie.

*

LI TSONG. Quatorzième empereur. A régné quarante ans

p.491 Un prince belliqueux eût été nécessaire dans les conjonctures où se trouvait l'empire : mais le nouvel empereur n'avait de passion que pour les sciences, & était d'ailleurs très attaché aux rêveries de la secte de Tao. Dès la seconde année de son règne, il donna à perpétuité le titre de duc à l'aîné de la famille de Confucius. Il n'y a que cette famille à la Chine qui soit exempte de payer le tribut.

Cependant on poussait vivement la guerre contre les Tartares orientaux. Ils étaient pressés d'un côté par les troupes chinoises, & de l'autre par les troupes des Tartares occidentaux que commandait un habile général nommé Pe yen. Ils furent toujours vaincus dans plusieurs combats qui se donnèrent.

La ville de Ho nan où le roi des orientaux tenait sa cour, fut prise ; on assiégea la capitale de la province de Chan tong. Le siège fut long, car les assiégés se défendirent avec tant d'opiniâtreté, que n'ayant plus de vivres, ils en vinrent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Enfin Ngai ti, c'est ainsi que s'appelait ce prince tartare, se voyant perdu sans ressource, s'étrangla de désespoir, & sa mort mit fin à l'empire des Tartares orientaux qui avaient eu neuf princes dans l'espace de cent dix-sept ans.

C'est cependant des restes de ces Tartares presque entièrement détruits, que sortira la famille qui s'est mis en possession de l'empire

de la Chine, & qui le gouverne encore aujourd'hui avec tant de gloire, comme on le verra dans la suite.

Tandis que Li tsong n'avait plus sous sa domination que les provinces méridionales de la Chine, les Tartares occidentaux possédaient l'empire du nord. Ho pie lie, qui était leur roi & qui s'était rendu habile dans les sciences chinoises, s'attacha ses nouveaux sujets par l'estime qu'il fit des gens de lettres, & par les honneurs qu'il rendit à la mémoire de Confucius, que les savants de la Chine révèrent comme leur maître.

LXI. 1264.

p.492 Li tsong mourut la première année de ce cycle à l'âge de soixante-deux ans, sans laisser après lui de postérité. Tou tsong son neveu lui succéda.

*

TOU TSONG. Quinzième empereur. A régné dix ans

Les débauches auxquelles cet empereur s'abandonna, lui furent funestes, & à son empire ; il y était entretenu par un perfide colao livré comme lui aux plus honteuses passions. Les ministres présentèrent inutilement à ce prince des mémoriaux pour le détacher d'un si méchant homme. Plusieurs d'entr'eux ne voyant plus de remède aux malheurs qui étaient prêts de fondre sur la famille impériale, se retirèrent, & prirent parti chez les Tartares occidentaux, qui suivaient leur projet de conquête.

Leurs armées s'étant répandues dans les provinces d'Yun nan, de Se tchuen & de Chen si, qui avaient subi le joug, entrèrent dans la province de Hou quang, dont presque toutes les villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, tandis que le malheureux Tou tsong plongé dans ses plaisirs, était peu à peu dépouillé de ses États sans le savoir.

Ce fut environ ce temps-là que Marc-Paul, gentilhomme vénitien entra à la Chine, & parcourut les plus belles provinces de cette extrémité de l'Asie, dont il donna ensuite des relations qu'on eut bien de la peine à croire en Europe.

Tou tsong mourut la onzième année du cycle à l'âge de vingt-cinq

ans, laissant trois petits enfants nés pour être le jouet de la fortune, & pour éprouver son inconstance. Kong tsong son second fils fut placé sur un trône qui était tout prêt de tomber.

*

KONG TSONG. Seizième empereur. A régné deux ans

p.493 L'impératrice tint les rênes de l'empire à la place de son fils, qui n'était encore qu'un enfant. Elle envoya des ambassadeurs au prince tartare pour lui demander la paix, & elle se soumettait aux conditions les plus tristes & les plus dures.

Le roi tartare n'en fut nullement touché.

> — Votre famille répondit-il, ne doit son élévation au trône qu'à l'enfance du dernier prince de la dynastie précédente. Il est juste que ce qui reste de princes de la famille Song, qui ne sont aussi que des enfants, cèdent la place à une autre famille.

Cependant Pe yen, général des Tartares, avançait avec une armée des plus nombreuses ; tout pliait sous le joug du conquérant. On loue fort ce général tartare, & de la prudence avec laquelle il conduisait aussi aisément deux cent mille hommes, qu'il aurait conduit un seul soldat ; & de sa modestie qui était si grande, qu'au milieu de toutes ses victoires, il ne lui échappa jamais un seul mot qui pût tourner à sa louange.

La treizième année du cycle, Pe yen se saisit de la personne de l'empereur, qu'il fit prisonnier, & qui mourut dans un désert de Tartarie nommé Cobi, ou Chamo. Ce prince n'avait que dix ans. Touan tsong son frère aîné succéda à sa couronne & à ses malheurs.

*

TOUAN TSONG. Dix-septième empereur. A régné deux ans

p.494 La marche victorieuse du Tartare, qui ne trouvait aucune résistance, obligea l'empereur de s'embarquer sur ses vaisseaux avec

les seigneurs de la cour, & 130 mille soldats qui lui restaient, & de se retirer dans la province de Fo kien ; mais ayant toujours à sa suite les Tartares qui le poursuivaient par mer & par terre, il fut contraint de fuir jusques sur les côtes de Qang tong, qui est la dernière province de la Chine, où il mourut de maladie, âgé de onze ans. Ti ping son frère cadet, qui était le seul reste de la famille des Song, fut son successeur.

*

TI PING. Dix-huitième empereur. A régné deux ans

La flotte chinoise ayant été jointe par la flotte tartare, ne put éviter le combat, il fut sanglant & décisif pour les Tartares qui défirent entièrement les Chinois.

Le colao Lo sieou se, à qui l'empereur avait été confié, voyant le navire qui le portait, entouré de tous côtés des vaisseaux tartares, prit entre ses bras le jeune prince qui n'avait que huit ans, & se précipita avec lui dans la mer.

Le reste des seigneurs & des ministres imita cet exemple. L'impératrice au désespoir, & poussant des cris p.495 affreux, se jeta pareillement dans la mer. Cette funeste catastrophe arriva près d'une île dépendante de Quang tcheou fou, capitale de la province de Quang tong.

Un autre général qui commandait une partie de la flotte chinoise, se fit jour au travers des ennemis, & échappa à leur fureur avec quelques-uns de ses vaisseaux ; il s'efforça d'aborder à quelque rivage ; mais il fut repoussé bien loin par un vent terrible qui soufflait du côté de la terre, & une affreuse tempête qui s'éleva en même temps, le submergea tout à coup, lui, & ceux de sa suite.

On assure que dans cette journée plus de cent mille Chinois périrent, soit par le fer, soit dans les eaux, où la plupart se jetèrent de désespoir.

Ainsi finit la dynastie Song, & avec elle la domination chinoise. Chi tsou, qui s'appelait auparavant Ho pi lié, quatrième fils de Tai tsou, qui

avait fondé l’empire des Tartares occidentaux, se mit en possession de sa nouvelle conquête, & fut le premier empereur de cette nouvelle dynastie.

@

Vingtième dynastie nommée

YUEN

qui compte neuf empereurs
dans l'espace de quatre-vingt-neuf ans

*

CHI TSOU. Premier empereur. A régné quinze ans

p.496 La nation chinoise, qui avait été gouvernée depuis tant de siècles par ses princes naturels, se vit pour la première fois soumise à la puissance d'un étranger, si cependant l'on doit donner ce nom à un prince, qui réellement par les manières était devenu plus chinois que tartare.

A son avènement à la couronne, il ne se fit aucun changement : il employa les mêmes ministres ; il conserva les mêmes lois & les mêmes usages ; il se conforma tellement au génie de ses nouveaux sujets, & sut si bien les gagner par la bonne foi qui régnait dans toute sa conduite, par son équité, par la protection qu'il donna aux lettres, & par sa tendre affection pour les peuples, qu'encore aujourd'hui, lorsqu'on parle de la manière dont cette famille tartare administra l'État, on l'appelle *le sage gouvernement*.

Il établit d'abord sa cour à Tai yuen fou, capitale de la province de Chan si, & ensuite il la transporta à Peking. C'est cette ville que Marc-Paul Vénitien appelle p.497 Cam balu au lieu de Ham palu ; car chez les Tartares Ham signifie roi, & palu signifie cour, ou siège d'empereur. Il est naturel qu'un étranger se trompe dans des prononciations de mots, qu'il ne peut pas attraper aisément. C'est par cette raison qu'il a défigure les noms de plusieurs autres villes chinoises.

Le nouvel empereur fit publier qu'il maintenait dans leurs emplois & dans leurs dignités tous ceux qui les avaient possédés sous le règne précédent. Il y en eut plusieurs qui les refusèrent, & qui préférèrent une

mort volontaire à une servitude honorable, entr'autres un colao nommé Ven tien sian, qui avait été fait prisonnier dans le combat sur mer.

On eut beau lui dire qu'il n'y avait plus d'espérance de rétablir la famille de Song qui était éteinte, qu'un homme sage devait céder aux conjonctures des temps, surtout lorsqu'il n'y avait plus de remède ; que l'empereur connaissait son mérite, & qu'il pouvait s'assurer de son estime & de sa confiance.

> — Un fidèle ministre, répondit le colao, est attaché à son prince comme un fils l'est à son père : si son père est malade il emploie toutes sortes de remèdes pour le guérir ; si la force du mal l'emporte sur les remèdes, il ne cesse pas pour cela de faire de nouveaux efforts pour le soulager, parce qu'il ne doit pas cesser de remplir les devoirs de la piété filiale. Il n'ignore pas néanmoins que le Ciel ne soit le souverain arbitre de la vie de la mort.

C'est toute la réponse qu'on tira de ce colao & quelque chose qu'on lui dît, on ne put jamais vaincre sa résistance.

Après sa mort, on trouva sur sa ceinture ces deux sentences qu'il avait écrites. L'une qui est de Confucius, & que voici : *Que le corps périsse, pourvu que la piété filiale se perfectionne.*

L'autre qui est de Mencius, était conçue en ces termes : *La perte de la vie est peu de chose, lorsqu'il s'agit de conserver la justice*. Ce colao mourut âgé de quarante-sept ans, & fut extrêmement regretté.

L'année troisième de son règne l'empereur forma une entreprise sur le Japon. Il y envoya une armée de cent mille hommes : mais cette expédition fut malheureuse, & il n'en revint que trois ou quatre pour en rapporter la nouvelle : tous les autres, ou firent naufrage, ou périrent dans les îles voisines.

La même année il fit brûler tous les livres de la secte de Tao, & il ordonna qu'il n'y aurait qu'un seul calendrier pour tout l'empire, qui se ferait à la cour, qu'on publierait chaque année, avec défense à tout particulier, sous peine de la vie, de travailler à cet ouvrage.

Quatre ans après arriva la mort de son fils unique qu'il avait nommé son héritier. Quoique ce prince laissât des p.498 enfants après lui, l'empereur ne put se consoler de cette perte.

Des mahométans ayant fait offrir à l'empereur une pierre précieuse de très grand prix, il défendit de l'acheter, & la raison qu'il apporta, c'est que l'argent qu'elle coûterait, serait bien plus utilement employé à soulager la misère des pauvres.

Ayant appris que les barques qui apportaient le tribut des provinces méridionales à la cour, ou qui servaient au commerce de l'empire, ne pouvaient s'y rendre que par la mer, & qu'il arrivait assez souvent des naufrages, il entreprit de creuser ce grand canal, qui est encore maintenant une des merveilles de la Chine. Il a trois cents lieues de longueur, & forme un grand chemin d'eau par lequel plus de neuf mille barques impériales transportent aisément, & à peu de frais, le tribut de grains, d'étoffes, &c. qui se paient chaque année à l'empereur.

Quand ce prince n'aurait procuré que cet avantage à la Chine, il serait digne des grands éloges que les Chinois lui donnent. Il mourut âgé de quatre-vingt ans, la trente-unième année du cycle. Il eut pour successeur son petit-fils nommé Tching tsong.

*

TCHING TSONG. Second empereur. A régné treize ans

On loue cet empereur de sa clémence & de l'amour qu'il portait à son peuple. Il modéra la rigueur des impôts, dont le peuple commençait à être surchargé par plusieurs des petits souverains ; mais sa mauvaise santé & ses maladies presque continuelles, ne lui permirent pas de s'appliquer autant qu'il l'aurait voulu, au gouvernement de l'État.

Il mourut âgé de quarante-deux ans, la quarante-quatrième année du cycle. Vou tsong son neveu lui succéda.

*

VOU TSONG. Troisième empereur. A régné quatre ans

p.499 Le règne de cet empereur parut trop court aux peuples, qui étaient charmés de l'affection qu'il leur portait, & du penchant qu'il avait à procurer leur bonheur. Il était né libéral : mais pour avoir part à ses bienfaits, il fallait les mériter par de vrais services rendus à l'État. Aussi récompensait-il ces services avec une magnificence vraiment royale.

Pour illustrer les lettres, & piquer l'émulation des lettrés, il honora Confucius, regardé comme le maître de l'empire, des mêmes titres, dont on honore les rois.

Ayant été informé qu'on transportait hors de l'empire de l'or, de l'argent, des grains, & de la soie, il le défendit sous des peines très rigoureuses. Ce prince n'avait que trente un ans, quand il mourut la quarante-huitième année du cycle. Il eut pour successeur Gin tsong son frère utérin.

*

GIN TSONG. Quatrième empereur. A régné neuf ans

Les peuples n'eurent point à regretter le défunt empereur, ils trouvèrent encore de plus grandes qualités dans celui qui le remplaçait. Ce prince joignait à un esprit vif & pénétrant beaucoup d'équité, de douceur, & de modération.

C'était lui faire sa cour, que de lui donner de sages conseils, surtout quand ils tendaient au repos & au p.500 bonheur de ses sujets. Il punissait avec peine, & récompensait libéralement. Enfin il n'eut d'autre application que celle de bien gouverner son État.

Il porta un édit, qui faisait défense aux princes & aux petits souverains d'aller à la chasse depuis la cinquième lune de chaque année, jusqu'à la dixième, de crainte que les campagnes n'en fussent endommagées. Il avait coutume de dire que les mahométans estimaient infiniment les pierreries ; mais que pour lui il faisait bien plus de cas des gens sages, & qu'il tâchait d'en avoir toujours auprès de sa personne.

> — Car enfin disait-il, si par leurs avis je viens à bout de procurer à mes peuples une vie tranquile & commode, quelles richesses sont comparables à ce bonheur ?

Ayant appris que cinq frères s'étaient rendus coupables de crimes, pour lesquels ils étaient condamnés à mort :

> — Qu'on fasse grâce du moins à l'un d'eux, dit l'empereur, afin que leurs infortunés parents aient quelqu'un qui les nourrisse & qui les console.

Dans un temps de sécheresse, & où il y avait à craindre pour les moissons faute de pluie :

> — C'est moi, s'écria-t-il en soupirant, c'est moi qui attire cette calamité sur mon peuple,

& en répétant souvent ces paroles, il brûlait des parfums, & implorait l'assistance du Ciel. On remarqua que le jour suivant la pluie tomba en abondance, & ranima les campagnes desséchées & languissantes. Ce prince mourut âgé de trente-six ans, la cinquante-septième année du cycle. Son fils aîné nommé Yng tsong, lui succéda.

*

YNG TSONG. Cinquième empereur. A régné trois ans

Toutes les vertus du père étaient passées dans le fils ; & l'on se promettait la continuation d'un si heureux gouvernement, lorsque la soixantième année du cycle ce prince entrant dans sa tente accompagné d'un de ses plus fidèles colao, fut massacré par des scélérats, qui avaient à se reprocher les plus grands crimes, & qui en craignaient le châtiment.

Ce prince ne vécut que trente ans. Il eut pour successeur Tai ting, fils aîné du roi Hien tsong.

*

TAI TING. Sixième empereur. A régné cinq ans

LXII. 1324.

p.501 Un mois après qu'il fut monté sur le trône, il condamna aux derniers supplices les meurtriers de son prédécesseur, & anéantit toute leur race, en faisant mourir leurs fils & leurs petites-filles.

Sous ce règne, comme sous les précédents, la Chine fut affligée de diverses calamités. Il y eut des tremblements de terre, des chutes de montagnes, des inondations de rivières, des sécheresses, des incendies, & beaucoup d'autres malheurs. Les empereurs donnèrent en ces occasions des preuves de leur amour pour leurs sujets, par les secours qu'ils s'efforcèrent de leur procurer.

Tai ting défendit que l'on donnât entrée dans ses États aux bonzes du Thibet nommés lamas, qui venaient en grand nombre dans la Chine, & qui accoutumés à parcourir les maisons, n'auraient pas manqué d'être fort à charge aux peuples.

Ce prince mourut la cinquième année du cycle, âgé de trente-six ans. Les États s'étant assemblés après sa mort, élirent son second fils : celui-ci refusa d'accepter une couronne, qui appartenait, disait-il, à Ming tsong son frère aîné. Sur ce refus on fit venir le prince, qui était en Tartarie, & on le proclama empereur.

*

MING TSONG. Septième empereur. A régné un an

p.502 Six mois après que ce prince fut empereur, il donna un grand festin à tous les seigneurs de sa cour : mais lorsqu'on nageait le plus dans la joie, il mourut tout à coup ; il y en a qui soupçonnent qu'il fut empoisonné. Il eut pour successeur son frère cadet, qui avait refusé, comme je viens de le dire, la couronne qu'on lui avait offerte.

*

VEN TSONG. Huitième empereur. A régné trois ans

Il semble que ce prince s'était rendu digne du trône, dès là qu'il l'avait regardé avec tant d'indifférence ; & en effet le soin qu'il prit d'avoir de bons ministres, & la docilité avec laquelle il suivit leurs conseils, mérita des éloges. On ne l'a blâmé que d'une chose, c'est d'avoir reçu dans son palais avec les plus grands honneurs le grand lama, chef de la religion des bonzes du Thibet, & d'avoir ordonné à ses courtisans de le traiter avec le plus profond respect.

On vit les plus grands seigneurs saluer ce bonze à genoux, & lui offrir du vin dans cette humiliante posture, tandis qu'il ne daignait pas tant soit peu se remuer de sa place, ni donner la moindre marque de civilité.

Sur quoi un des principaux courtisans, extrêmement p.503 piqué de cet orgueil :

> — Bon homme, lui dit-il, je sais que vous êtes le disciple de Fo, & le maître des bonzes ; mais peut-être ignorez-vous que je suis disciple de Confucius, & que je tiens un des premiers rangs parmi les lettrés de l'empire ; il est bon de vous l'apprendre ; ainsi agissons sans cérémonie,

& en même temps se tenant debout, il lui présenta la coupe. Le grand lama se leva de son siège, prit la coupe en souriant, & la but.

Ven tsong mourut la neuvième année du cycle à l'âge de vingt-neuf ans. Ning tsong lui succéda ; mais comme il ne vécut que deux mois, on ne le met point au rang des empereurs. On fit venir de la province de Quang si son frère aîné nommé Chun, qui était fils du septième empereur & qui n'avait que treize ans, & on le plaça sur le trône.

*

CHUN TI. Neuvième empereur. A régné trente-cinq ans

C'est le dernier des princes tartares de cette dynastie qui ait gouverné la Chine. Peu à peu ces princes amollis par les délices d'un

climat si beau & si fertile, dégénérèrent du courage & de la bravoure de leurs ancêtres, & trouvèrent dans les Chinois mêmes qu'ils avaient subjugué, un peuple aguerri, qui leur arracha leur conquête, & les chassa pour toujours de l'empire.

Chun ti, quoique d'un riche naturel, s'attira cette disgrâce par sa molle indolence, & par l'amour des plaisirs, qui lui firent abandonner le soin de son État. Il se reposait du gouvernement sur Pe yeou hama, son colao, qui était devenu le maître absolu, & de qui dépendaient toutes les grâces.

Pour comble de malheur, il fit venir de Tartarie des lamas, qui introduisirent avec eux l'idolâtrie & la magie. Comme ils ne cherchaient qu'à flatter les inclinations vicieuses de ce prince, ils établirent dans le palais une troupe de jeunes danseuses, qui achevèrent d'énerver le peu qui lui restait de courage.

L'année vingt-troisième du cycle un Chinois nommé Tchou, qui de valet d'un monastère de bonzes, avait pris parti dans une nombreuse troupe de révoltés, & était p.504 devenu leur chef, profita admirablement de cette conjoncture. Après s'être emparé peu à peu de plusieurs places, il se rendit maître de quelques provinces, & dans une célèbre bataille il défit les troupes que l'empereur avait opposé à sa marche victorieuse.

Ces grands succès grossirent bientôt son armée, & les Chinois s'y rendaient de toutes parts. Tchou ayant traversé le fleuve Jaune, & ne trouvant nul obstacle, s'empara aisément de toutes les villes qui étaient sur son passage. Enfin ayant rencontré l'armée impériale, il livra aussitôt le combat & la tailla en pièces.

L'empereur n'eut de ressource que dans la fuite : il se retira vers le nord, où il mourut deux ans après sa retraite, & avec lui fut éteinte la famille tartare yuen, qui fut remplacée par la dynastie Ming, que fonda Tchou, qui s'appelait auparavant Hong vou, & qui prit le nom de Tai tsou.

@

Vingt-unième dynastie nommée

MING

qui compte seize empereurs
dans l'espace de deux cent soixante-seize ans

*

TAI TSOU ou HONG VOU. Premier empereur.

A régné trente-un ans

p.505 Tai tsou se mit en possession de l'empire avec un applaudissement général la quarante-sixième année du cycle, & établit sa cour à Nan king, capitale de la province de Kiang nan. L'année suivante il se rendit maître de Peking dont le siège ne dura qu'un jour. Il érigea cette contrée en souveraineté qu'il donna à son quatrième fils. Ensuite il honora du titre d'empereur son père, son aïeul, son bisaïeul, & son trisaïeul. Il fit plusieurs ordonnances pour maintenir la tranquillité dans l'empire. Par ces ordonnances il était réglé :

1° Que ceux qui possèdent des souverainetés, n'étendront point leur pouvoir au-delà de leur territoire, & ne se mêleront point des affaires publiques.

2° Que les eunuques ne posséderont aucune charge ni civile ni militaire.

3° Qu'il ne sera jamais permis aux femmes de se faire bonzesses, ni aux hommes d'entrer dans un monastère p.506 de bonzes, pour se consacrer à cette profession avant l'âge de quarante ans.

4° Que les lois anciennes & modernes seront rédigées dans un corps de trois cents volumes. Cet ouvrage fut un siècle entier à paraître.

5° Que les vingt-sept mois qu'on mettait à pleurer les parents défunts, seraient réduits à vingt-sept jours.

Sa cour fut bientôt remplie d'ambassadeurs qui vinrent de tous

côtés le féliciter sur son avènement à la couronne. Parmi leurs présents, ils lui offrirent un lion, & c'est la première fois que les Chinois virent un animal de cette espèce. La Corée, le Japon, l'île Formose, le royaume de Siam, & les îles méridionales se distinguèrent par de célèbres ambassades.

La joie qui régnait à la cour de ce prince, fut bien troublée par la perte qu'il fît de sa femme nommée Ma, qui était montée avec lui sur le trône, & dont il faisait un cas infini, publiant hautement que c'était à la sagesse de ses conseils qu'il était redevable de sa couronne. Il en eut tant de regret, qu'il ne put jamais se résoudre à créer une autre impératrice.

Une de ses principales attentions, fut de faire fleurir les lettres. Il donna les plus beaux privilèges au collège impérial, & il voulut assister lui-même aux examens où l'on conférait le degré de docteur. Il ne permit pas néanmoins qu'on rendît à Confucius les mêmes honneurs qu'on rend aux rois, ainsi qu'avaient fait quelques-uns de ses prédécesseurs ; mais il voulut qu'on l'honorât en qualité de Sien sseë, c'est-à-dire, de maître de l'empire.

Parmi les différentes maximes qu'on rapporte de ce prince, il y en a deux qui lui étaient fort familières :

> — Quand il y a du mouvement & des troubles dans l'empire, disait-il, n'agissez jamais avec précipitation. Si tout y est tranquille, prenez garde de traiter vos peuples avec trop de sévérité, & de vous attacher à des minuties.

D'autres fois il disait, que comme le Ciel & la terre produisent tout ce qui est nécessaire à l'entretien des hommes, de même un sage empereur ne doit songer qu'aux moyens de pourvoir aux nécessités de ses sujets, & que quand même dans cette vue il diminuerait les impôts, & modérerait les dépenses, il doit toujours craindre que le nécessaire manque à son peuple.

Dans un temps de grande sécheresse, il prit ses habits de deuil, & alla sur une haute montagne, où il demeura pendant trois jours à

implorer la clémence du Ciel. La pluie, qui après ces trois jours survint en abondance, fut regardée comme l'effet de la prière.

Lorsqu'il visitait les provinces de l'empire accompagné de son fils aîné, il fit un jour arrêter son char au p.507 milieu des campagnes, & se tournant du côté de son fils :

> — Je vous ai fait venir avec moi, dit-il, afin que vous soyez témoin des sueurs & des travaux des pauvres laboureurs, & que la compassion qu'une condition si pénible excitera dans votre cœur, vous porte à ne jamais les surcharger d'impôts.

La mort inespérée de ce fils, qui arriva peu après, accabla l'empereur de tristesse : il le pleura, & en porta le deuil pendant trois ans contre la coutume, & nomma son petit-fils pour hériter de sa couronne.

Un jeune homme nommé Soui, voyageant avec son père & sa femme, tomba malheureusement entre les mains des voleurs. Ceux-ci se disposaient à tuer le bon vieillard, lorsque son fils se mit au devant, & les conjura avec larmes de le faire mourir lui-même à la place de son père. Comme ils voulaient faire violence à la femme & en abuser :

> — Seriez-vous capables de faire une action si infâme, leur dit-elle, pendant que mon mari est plein de vie ?

Il y avait un grand feu allumé près d'eux, ils prirent le jeune homme, & l'y jetèrent ; sur quoi la femme se précipita aussitôt dans les flammes, & embrassa fortement le corps de son mari avec lequel elle fut réduite en cendres.

L'empereur fit ériger un beau monument à leur gloire, pour conserver le souvenir de leur piété & de leur fidélité. Mais il punit en même temps très sévèrement un autre jeune homme, qui, pour obtenir la santé de sa mère mourante, avait sacrifié son propre fils à une idole.

Ce prince mourut la quinzième année du cycle, âgé de soixante-onze ans. Son petit-fils nommé Kien ven ti, qui n'avait que treize ans, lui succéda.

*

KIEN VEN TI. Second empereur. A régné quatre ans

Tout jeune qu'était le nouvel empereur, il commença son règne par une action de clémence, qui lui attira la bénédiction de ses sujets. Il remit la troisième partie des impôts qu'on levait sur le peuple, & il donna d'autres marques de la bonté de son naturel, & de sa compassion pour les malheureux, qui promettaient un règne des plus fortunés. Mais il fut troublé dès les p.508 commencements par les prétentions ambitieuses des oncles de ce prince, qui étaient les propres fils du défunt empereur.

Ils ne purent souffrir qu'on eût jeté les yeux sur un enfant préférablement à tant de princes d'un âge mûr, & capables de gouverner par eux-mêmes l'empire. Ils attribuèrent ce choix, qu'avait fait leur père, aux menées secrètes des colao, dont ils avaient découvert en partie les intrigues.

Celui qui parut le plus irrité, fut le quatrième fils de Tai tsou, qui était roi de Peking : il prit les armes pour venger, disait-il, cette injustice, & en punir les auteurs. La cour fit partir une grosse armée, pour s'opposer à ses projets. Il se livra un long & rude combat, où il y eut beaucoup de sang chinois répandu : on offrit la paix ; mais Yong lo (c'est ainsi que s'appelait le roi de Peking) rejeta toute proposition, jusqu'à ce qu'on lui eût livré les ministres de l'empereur, & sur le refus qu'on en fit, il poursuivit sa marche, & arriva avec son armée près de la ville impériale.

Un traître nommé Li king long lui en ouvrit les portes. Il se fit dans la ville un grand carnage, & le palais de l'empereur fut mis en cendres. On apporta au vainqueur le corps du jeune empereur à demi brûlé : il ne put refuser des larmes à ce spectacle, & il lui fit faire des obsèques convenables à sa dignité.

Ce fut principalement sur les ministres que tomba toute la colère du vainqueur : il en fit expirer un grand nombre dans les tourments :

plusieurs prévinrent par une mort volontaire les supplices auxquels ils étaient destinés. D'autres se firent raser la tête, & échappèrent à sa fureur sous des habits de bonzes.

Ainsi périt cet empereur à l'âge de dix-sept ans, la quatrième année de son règne, & la vingtième du cycle. Yong lo, qui prit le nom de Tching tsou, s'empara du trône de son neveu.

*

TCHING TSOU ou **YONG LO.** Troisième empereur.

A régné vingt-trois ans

p.509 Ce prince eut de la grandeur d'âme, & une sagesse peu ordinaire, mais il se rendit d'abord redoutable par les cruels exemples qu'il donna de sa sévérité. Il établit ses frères dans leurs dignités, & les maintint dans la possession de leurs revenus. Il récompensa avec la même libéralité tous ceux qui l'avaient aidé à monter sur le trône, à la réserve du traître Li king long.

Ce malheureux commit un nouveau crime, & ayant été condamné à la mort, il eut l'insolence de reprocher à Tching tsou, qu'il récompensait bien mal un homme à qui il était redevable de sa couronne :

> — Règneriez-vous, lui dit-il, si je ne vous avais pas ouvert les portes de la ville ?
>
> — Traître, lui répondit l'empereur, c'est à ma bonne fortune, & non pas à ta perfidie, que je dois ma couronne. Tout autre que moi, s'il se fût présenté avec les mêmes forces, ne lui aurais-tu pas ouvert les portes ?

Un grand nombre de jeunes gens s'étant consacrés à la secte des bonzes avant l'âge de quarante ans, contre la loi qu'avait porté son père, il les fit tous sortir de leurs monastères. Il fit aussi brûler tous les livres de chimie qui traitaient du prétendu secret de se rendre immortel.

L'année septième de son règne il quitta la ville de Nan king où était sa cour & la transporta à Peking ; il laissa son fils héritier à Nan king

avec un nombre de tribunaux & de mandarins pareils à ceux qui étaient établis à Peking.

Un jour on vint lui offrir des pierres précieuses trouvées dans une mine qui avait été découverte dans la province de Chan si : il la fit fermer aussitôt, ne voulant point disait-il, fatiguer son peuple d'un vain travail, d'autant plus que ces pierres, toutes précieuses qu'elles paraissaient, ne pouvaient, ni nourrir, ni vêtir son peuple dans un temps de stérilité. Il fît fondre cinq cloches d'airain qui pesaient chacune 120 mille livres.

p.510 L'année treizième du cycle il chargea quarante-deux docteurs de la cour nommés Han lin, de donner des explications plus amples aux anciens livres classiques, & de s'attacher aux idées des deux auteurs nommés Tching tse & Tchu tse, qui les avaient interprétés à leur manière, environ trois cents ans auparavant sous la dynastie des Song.

Ces docteurs firent un autre ouvrage intitulé *Sing li ta tsuen*, c'est-à-dire, la philosophie naturelle, où paraissant ne point s'écarter de l'ancienne doctrine, ils tâchaient de l'accommoder aux inventions d'un vain système, qui la renversait totalement.

Comme cet ouvrage fut imprimé par autorité de l'empereur, que les auteurs tenaient un rang distingué dans l'État, & qu'il y a des esprits avides de tout ce qui a l'air de nouveauté, il n'est pas surprenant que quelques lettrés aient embrassé une doctrine aussi peu sensée dans ses principes, qu'elle est dangereuse pour les mœurs.

Yong lo, ou Tching tsou, mourut la quarante-unième année du , âgé de soixante-trois ans. Son fils Gin tsong lui succéda.

*

GIN TSONG. Quatrième empereur. N'a régné que quelques mois

Il signala son avènement à la couronne par un trait admirable de sa tendre affection pour ses sujets. La famine étant devenue générale dans la province de Chan tong, il résolut d'y envoyer le colao Yang tse

kié ; mais le colao ayant représenté qu'il serait bon de consulter les tribunaux sur les moyens d'assister un si grand peuple :

> — Point tant de délibérations, répondit l'empereur, quand mon peuple souffre, il faut voler à son secours avec autant de célérité & de promptitude, que s'il s'agissait d'éteindre un incendie ou d'arrêter une inondation subite.

Quelques-autres lui ayant remontré, qu'il fallait faire le discernement de ceux qui avaient plus ou moins besoin de secours :

> — A la bonne heure, répliqua le prince, mais qu'on se garde bien d'entrer dans un trop grand détail, & qu'on ne craigne point d'aller au-delà de mes intentions par trop de libéralité.

p.511 Il donnait beaucoup dans l'astrologie judiciaire. Un jour après avoir passé la nuit à observer les astres, ayant aperçu quelque changement dans les étoiles, il fit appeler deux de ses colao :

> — C'en est fait de ma vie, leur dit-il, vous avez été témoins de tout ce que j'ai eu à souffrir de la part de mes ennemis pendant vingt ans que j'ai demeuré dans le palais oriental : c'est vous qui m'avez soutenu par votre fidélité & par votre union ; recevez ce gage de mon amitié,

En disant ces paroles, il leur donna à chacun un sceau, où il avait fait graver ces deux caractères : Tchong Tching, c'est-à-dire, ministre fidèle & intègre. Ils reçurent, les larmes aux yeux, cette marque de distinction ; & c'est de ce sceau qu'ils cachetèrent dans la suite toutes leurs dépêches.

Depuis ce temps-là l'empereur ne fit que languir. On dépêcha un courrier à son fils, qui tenait sa cour à Nan king : il partit en poste, mais il n'eut pas la consolation d'entendre les dernières paroles de son père : il le trouva mort.

Ce prince qui était âgé de quarante-huit ans, mourut la quarante-deuxième année de ce cycle, & cette année fut attribuée au règne de son fils Suen tsong, contre la coutume de la Chine, qui veut que l'année où meurt l'empereur, soit comptée parmi les années de son règne.

*

SUEN TSONG. Cinquième empereur. A régné dix ans

Il porta un édit dès le commencement de son règne, qui défendait de conférer le degré de licencié à tout lettré, qui n'aurait pas atteint l'âge de vingt-cinq ans. Peu après son oncle s'étant révolté, & ayant été fait prisonnier dans un combat, il le condamna à une prison perpétuelle. Les Tartares furent aussi punis d'une irruption qu'ils avaient faite sur les terres de l'empire ; Suen tsong se mit à la tête de son armée, leur livra bataille, & les défit entièrement.

Le roi de la Cochinchine qui avait été nommé à cette dignité par l'empereur, fut tué trois ans après par une troupe de rebelles. Ils envoyèrent aussitôt des p.512 ambassadeurs à la cour de l'empereur, pour implorer sa clémence, & lui demander pardon.

L'empereur était assez disposé à venger cet attentat : mais parce qu'il fallait envoyer une armée dans un pays assez éloigné, ce qui ne pouvait se faire, sans qu'il en coûtât beaucoup à ses sujets, il changea de résolution, & renvoya même les ambassadeurs avec des titres honorables.

Environ ce temps-là le feu prit au palais, & y dura quelques jours. Une quantité prodigieuse de cuivre, d'or, & d'étain y fut fondue, & il s'en forma une masse, dont on fit un grand nombre de vases, qui sont aujourd'hui fort estimés à la Chine, & d'un très grand prix.

L'année cinquante-deuxième du cycle, Suen tsong mourut âgé de trente-huit ans. Il eut pour successeur son fils aîné nommé Yng tsong.

*

YNG TSONG. Sixième empereur. A régné quatorze ans

Comme ce prince n'avait que neuf ans, il fut mis sous la tutelle de l'impératrice & du principal eunuque. Il commença par faire rebâtir les neuf portes de la ville impériale, & la troisième année de son règne il fit

un édit, par lequel il défendait de rendre aucun honneur à Confucius dans les temples des idoles. Cependant les Tartares profitant de la jeunesse du nouvel empereur, firent de continuelles excursions dans les provinces de la Chine voisines de leur pays, & y exercèrent toutes sortes de brigandages.

LXIV. 1444.

La sixième année de ce cycle, & la quatorzième de son règne l'empereur, tout jeune qu'il était, se mit à la tête d'une grosse armée, & marcha contre les Tartares au-delà de la grande Muraille. Mais cette armée s'étant fort affaiblie par la disette des vivres, ne put soutenir le choc de l'ennemi, & fut entièrement défaite. L'empereur fut fait prisonnier, & conduit dans le fond de la Tartarie.

Cette nouvelle consterna toute la cour. On mit sur p.513 le trône son fils, qui n'avait que deux ans, & on donna à cet enfant pour tuteur King ti, frère aîné du prisonnier, lequel usurpa bientôt, & le titre, & l'autorité d'empereur.

Cependant l'impératrice envoya quantité d'or, d'argent, & de soieries pour la rançon de l'empereur : le roi tartare reçut ce qu'on lui présenta, & fit conduire son prisonnier jusqu'aux confins de la Chine, comme s'il eût consenti à le rendre. Mais après quelques jours il trouva que cette rançon n'était pas proportionnée à la dignité d'un si grand prince, & il le ramena dans la Tartarie.

*

KING TI. Septième empereur.

Règne sept ans à la place de son frère

L'année septième du cycle King ti occupa le trône de son frère, qui était prisonnier en Tartarie. On était pourtant convenu avec le Tartare du retour de ce prince, & on envoya des Grands pour le recevoir : mais le Tartare trouva qu'ils n'étaient pas d'un rang assez distingué pour accompagner un si puissant empereur, & que tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'empire devait venir à sa rencontre.

Il fut conduit avec une nombreuse escorte jusque sur les frontières

de la Chine, près de la montagne de Tang kia lin, & c'est de là que ce prince écrivit à sa cour qu'il renonçait à l'empire, pour vivre désormais en repos dans la solitude, & qu'ainsi l'on ne fît aucun préparatif pour sa réception : afin même d'éviter tout cortège, il entra dans la ville par une autre porte, que par celle où naturellement il devait passer.

Les deux frères se rencontrèrent, & après s'être embrassés tendrement & avec larmes, King ti suivi de tous ses courtisans, mena son frère dans le palais du midi, qu'il avait choisi pour le lieu de sa retraite.

King ti continua donc de régner : il songeait même à déclarer son fils héritier de l'empire, il avait fixé le jour de la naissance de ce jeune prince pour cette cérémonie. S'entretenant un jour avec un de ses colao : p.514

> — La naissance du prince héritier, lui dit-il, arrive le second jour de la septième lune.
>
> — Permettez-moi de vous dire, répondit le colao, que c'est le premier jour de la onzième lune ;

il désignait par-là le jour de la naissance du fils de Yng tsong qui était l'empereur légitime.

Ces paroles fermèrent la bouche à King ti, & il ne fut plus question de déclarer son fils héritier. Mais ce fils ne vécut qu'un an, & King ti lui même fut attaqué d'une maladie mortelle. On alla aussitôt chercher Yng tsong au palais du midi, & on le fit remonter sur son trône avant la mort de King ti qui n'arriva qu'un an après.

*

YNG TSONG. Septième empereur.

Remonte sur le trône, & règne de nouveau huit ans

Dès que ce prince eut expiré, on présenta une requête à l'empereur, pour lui persuader de flétrir sa mémoire, & de biffer son nom de tous les actes publics, pour le punir d'avoir usurpé la couronne. L'empereur rejeta cette proposition, & il se contenta de ne lui faire rendre à ses

obsèques, que les honneurs dûs à un prince du sang, qui est frère de l'empereur.

Yng tsong mourut âgé de trente-un ans la vingt-unième année du cycle. Il eut pour successeur son fils aîné nommé Hien tsong.

*

HIEN TSONG. Huitième empereur. A régné vingt-trois ans

p.515 Ce prince, qui était né de la seconde reine, dut sa couronne à la stérilité de l'impératrice. Tout ce qu'on dit de lui, c'est qu'il était fort attaché à la secte des bonzes ; que l'année vingt-troisième du cycle il défit une armée de séditieux dans la province de Hou quang ; que la trente-sixième il tailla en pièces l'armée des Tartares, qui de temps en temps venaient piller des provinces de la Chine ; & que l'année suivante le roi de Corée ayant proposé une voie plus courte & plus facile de rendre son hommage, que par celle d'une ambassade, il n'y voulut jamais donner son consentement.

Il mourut âgé de quarante-un ans, la quarante-quatrième année du cycle. Son fils aîné Hiao tsong, qui s'appelait Hong tchi, fut son successeur.

*

HIAO TSONG ou HONG TCHI. Neuvième empereur.
A régné dix-huit ans

Dès la cinquième année de son règne, il déclara solennellement le prince qu'il avait choisi pour héritier de sa couronne. On blâme ce prince de son attachement pour les ridicules superstitions des bonzes, de son entêtement pour la chimie, & de son inclination pour les flatteurs.

La cinquante-deuxième année du cycle on amena à la cour le plus considérable des bonzes, qui s'était mis à la tête d'une troupe de séditieux, & qui fut fait prisonnier dans un combat. Tout bonze qu'il était, il eut la tête tranchée.

p.516 La Chine fut affligée sous ce règne de bien des calamités. La famine fut si grande dans les provinces d'occident, qu'on vit des pères manger leurs propres enfants. La peste, qui est un mal presque inconnu à la Chine, ravagea les provinces du midi vers l'Orient, & il y eut des tremblements de terre si affreux, que plusieurs milliers d'habitants y furent engloutis.

La première année de ce cycle fut remarquable par le regret que causa la mort de l'impératrice, & par les irruptions que firent les Tartares sur les terres de l'empire, & le grand butin qu'ils en remportèrent ; l'année suivante le fut encore davantage par la perte qu'on fit de l'empereur même. Il eut pour successeur son fils nommé Vou tsong.

*

VOU TSONG. Dixième empereur. A régné seize ans

Les commencements de ce règne furent malheureux par les nouvelles calamités qui le désolèrent. Le colao nommé Tao prit de là occasion de présenter un mémorial à l'empereur, par lequel il l'avertissait de s'appliquer sérieusement au gouvernement de son État, de réprimer ses saillies de colère, de modérer sa passion pour la chasse, de chasser de sa cour les flatteurs, & une jeunesse débauchée qui y dominait, & de faire venir à leur place des gens sages, & zélés pour le bien public ; que c'était là le moyen d'apaiser la colère du Ciel, & de mériter le retour de sa protection.

L'année sixième du cycle les Tartares se mirent encore à ravager les terres de l'empire, & l'année suivante un petit souverain prince du sang royal s'étant révolté, fut fait prisonnier dans un combat, & puni de mort.

Cependant la famine qui désolait les provinces de Chan tong & de Ho nan, & les impôts dont les peuples étaient surchargés, les réduisirent à un tel excès de misère, que de désespoir ils prirent les armes, & formèrent divers corps d'armée qui avancèrent jusque dans le p.517

territoire de Peking. On les appelait Lieou tse, parce que semblables à un torrent impétueux, ils se répandaient tout à coup dans les provinces, où ils portaient la désolation. On envoya contre eux des armées qui ne firent qu'arrêter leurs efforts, & assoupir pour un temps leur rébellion, car on les vit reparaître à la première conjoncture favorable.

L'année quinzième du cycle Vou tsong forma le dessein d'aller combattre les Tartares, mais sans se faire connaître, & ne prenant d'autre qualité que celle de généralissime des troupes ; les ministres lui représentèrent vivement que ce déguisement ne pourrait se faire sans un grand risque pour sa personne, & sans donner lieu à des révoltes.

Cette résistance mit le prince en si grande fureur, qu'il tira son sabre pour frapper ceux qui s'opposaient à sa résolution. A l'instant un de ses colao lui présenta sa tête. Cette fermeté apaisa la colère de l'empereur, & il changea de dessein.

L'année suivante, comme il se disposait à se retirer dans les provinces du midi, c'est-à-dire, dans celle de Kiang nan ou de Tche kiang, ses colao lui firent de nouvelles remontrances par des mémoriaux qu'ils lui présentèrent, où ils marquaient que les Tartares ne manqueraient pas de regarder ce voyage comme une fuite honteuse, qu'ils en deviendraient plus fiers & plus insolents, & que son absence leur ouvrirait la porte des provinces septentrionales.

De si sages conseils ne firent que l'irriter, & pour les punir de leur témérité, il les laissa cinq jours entiers exposés à l'air à genoux devant la porte de son palais : il en fit même emprisonner quelques-uns.

Une inondation subite qui arriva alors, & qui lui parut de mauvais augure, le radoucit entièrement ; il renvoya ses ministres dans leurs maisons, & il quitta toute pensée d'aller dans les provinces du midi.

Ce prince se trouvant fort mal l'année dix-huitième du cycle, fît venir les Grands de sa cour, & en leur présence il déclara qu'il chargeait l'impératrice de la tutelle de son second fils, lequel n'avait que treize ans, & qu'il avait nommé son successeur à l'empire. Il mourut à l'âge de trente-un ans.

*

CHI TSONG ou **KIA TSING.** Onzième empereur.

A régné quarante-cinq ans

p.518 La conduite de ce prince, dès le commencement de son règne, donna des idées favorables de la sagesse de son gouvernement ; mais la fin ne répondit pas à de si beaux commencements. Il examinait de temps en temps lui-même les requêtes qui lui étaient présentées. Dans un temps de stérilité, il voulut qu'on l'avertît des fautes auxquelles il était sujet, & il fit tirer du trésor impérial des sommes considérables pour le soulagement de ses peuples. Il fit réparer la grande Muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Il renouvela la loi, par laquelle le fondateur de cette dynastie ordonnait de ne donner à Confucius que le titre de Sien sseë, c'est-à-dire, de maître de l'empire.

Deux jeunes filles qui s'étaient aperçues que l'indigence portait leur père à les vendre & à les prostituer, évitèrent ce déshonneur en se précipitant dans le fleuve. Chi tsong leur fit élever un beau mausolée, avec cette inscription : *Les deux illustres Vierges*.

Ce qu'on blâme en ce prince, c'est sa passion pour la poésie, & la crédulité avec laquelle il adopta les rêveries superstitieuses des bonzes, & fit chercher dans toutes les provinces le breuvage d'immortalité que promettait la secte de Tao.

L'année dix-huitième de son règne il eut la pensée d'abdiquer la couronne, & de la remettre à son fils. Mais il en fut détourné par les Grands de sa cour, qui, dans différents mémoriaux le pressèrent, quoiqu'inutilement, d'exterminer les sectes de Fo & de Lao kiun.

L'année quarante-septième du cycle les Tartares s'approchèrent de Peking avec une armée de soixante mille hommes ; mais elle fut taillée en pièces par l'armée chinoise, & plus de deux cents de leurs officiers furent faits prisonniers.

L'année suivante le roi Tartare envoya un ambassadeur à la cour, pour demander pardon à l'empereur, & p.519 pour le supplier de

permettre à ses sujets l'entrée dans ses États pour y vendre des chevaux. L'empereur y consentit d'abord : mais ayant éprouvé dans la suite que cette permission accordée aux Tartares, était une semence continuelle de querelles entre les mandarins & les marchands, & que souvent elle causait des révoltes, il défendit absolument ce commerce.

Ce fut l'année quarante-neuvième de ce cycle, la trente-unième du règne de Chi tsong, & la quinze cent cinquante-deuxième de l'ère chrétienne, que saint François Xavier, apôtre de l'orient, mourut le second de décembre dans l'île de Chang tchuen chan, ou comme on l'appelle communément de Sancian, dépendante de la province de Quang tong, à l'âge de quarante-six ans.

L'année cinquantième, des pirates sous la conduite d'un chef nommé Hoang tche, infestèrent les côtes de la Chine avec une flotte de cent barques & sommes chinoises.

La cinquante-deuxième année les Japonais, qui venaient auparavant en qualité de vassaux de l'empire apporter leurs présents, commencèrent à secouer ce joug, & à faire une guerre ouverte aux Chinois. Ils firent une descente au nombre de quatre mille sur les côtes de la province de Tche kiang ; mais ils y furent mal reçus : on leur tua plus de dix-huit cents hommes, & les autres qui prirent la fuite pour aller gagner leurs vaisseaux, périrent dans la mer.

L'année suivante ils revinrent au nombre de dix mille. Kao ling capitaine chinois, à la tête seulement de neuf cents hommes, les repoussa vivement avec perte, & donna le temps aux troupes de venir à son secours. Les Japonais furent investis des troupes chinoises, & aucun d'eux ne put échapper pour aller porter la nouvelle de leur défaite.

Ces pertes ne ralentirent pas l'ardeur japonaise. Quelques années après, de nouvelles troupes firent une troisième descente sur les côtes de la province de Fo kien ; mais ce fut avec aussi peu de succès. Le chef qui commandait les Chinois, nommé Tsié, vint fondre sur les Japonais lorsqu'ils s'y attendaient le moins, & en fit un grand carnage.

En même temps Lieou han général de l'armée chinoise, passa la

grande Muraille, & entra sur les terres de Tartarie. Au bruit de son arrivée les Tartares prirent la fuite, & allèrent se cacher dans leurs forêts. Il n'y eut que vingt huit Tartares de tués dans cette expédition, & le général chinois n'amena pour tout butin que cent soixante-dix chameaux.

LXVI. 1564.

L'année troisième de ce cycle on mit entre les mains de l'empereur un mémorial, par lequel on l'avertissait de p.520 veiller avec plus d'attention à sa conduite, & aux besoins de l'empire. On lui représentait que depuis plus de vingt ans les lois perdaient insensiblement leur vigueur, & que l'empire penchait vers sa ruine ; qu'il n'entretenait que rarement le prince héritier ; que ses vassaux les plus fidèles & les plus intègres, étaient ou méprisés, ou maltraités sans sujet, & sur de très légers soupçons ; qu'il passait sa vie dans les délices & dans l'oisiveté, avec une troupe de concubines, au mépris de l'impératrice sa légitime épouse ; qu'il mettait à la tête des armées des hommes peu versés dans le métier de la guerre, & plus avides d'or & d'argent, que d'honneur & de gloire ; que les finances s'épuisaient tous les jours par les folles dépenses qu'il faisait, soit à bâtir des palais & des jardins, soit à fournir aux frais des extravagantes cérémonies des bonzes, & à la recherche du breuvage de l'immortalité, que ces imposteurs publiaient être descendu du Ciel ; comme si, depuis cet heureux temps des empereurs Yao & Chun, il y ait eu personne qui se soit excepté de la fatale nécessité de mourir.

L'empereur ne put retenir sa colère en lisant ce mémorial, & il le jeta par terre. Peu après il le ramassa, & donna des marques d'un vrai repentir. Mais il n'eut pas le temps d'en profiter : peu de jours après la lecture de ce mémorial, il tomba malade, & à peine eut-il pris le prétendu breuvage d'immortalité, qu'il rendit le dernier soupir à l'âge de cinquante-huit ans. Son fils nommé Mo tsong lui succéda.

*

MO TSONG. Douzième empereur. A régné six ans

Il commença son règne par une action de clémence : il fit sortir des prisons ceux que son père y avait fait trop légèrement enfermer ; & à d'autres qu'il avait fait mourir, il conféra des titres d'honneur pour la consolation de leurs familles. Du reste, il ne pouvait souffrir que ses ministres lui donnassent des avis, & quelques-uns d'eux ayant pris cette liberté, furent abaissés à un rang inférieur.

p.521 Comme il est défendu par les lois de la Chine de posséder aucune magistrature dans la province où l'on est né, l'empereur modifia cette loi, & à la requête d'un colao, il permit aux mandarins de moindre considération, tels que sont les officiers qui ont inspection sur les lettrés & sur ceux qui lèvent le tribut, d'exercer ces emplois dans leur terre natale.

L'année neuvième du cycle ce prince tomba malade ; il déclara héritier son fils qui n'avait que dix ans, & le mit sous la tutelle de l'impératrice, & d'un colao nommé Tchang kiu tching. Ce jeune prince s'appelait Van lie, & sur le trône il s'appela Chin tsong.

*

CHIN TSONG ou **VAN LIE**. Treizième empereur.
A régné quarante-huit ans

Quoique ce prince n'eût que dix ans, il fit paraître dans toutes ses actions une prudence de conduite fort au-dessus de son âge. Il avait pour Tchang kiu tching son tuteur & son maître, une attention si respectueuse, que toutes les fois qu'il venait donner sa leçon, si c'était en été, il chargeait un domestique de le rafraîchir avec un éventail, & si c'était en hiver, il faisait étendre un double tapis sur le carreau. Il l'allait visiter quand il était malade, & lui présentait des médecines ou des bouillons de sa propre main.

Ce colao avait un fils, qui dans l'examen pour le doctorat, avait obtenu le premier rang du second ordre ; l'empereur en considération de son maître, l'éleva au second rang du premier ordre.

Ce beau naturel était soutenu d'un grand fonds de droiture & d'équité ; il avait d'ailleurs l'esprit vif & pénétrant, & une sorte d'inclination pour se rendre habile dans les sciences chinoises. Il régla que désormais ce serait aux frais de l'empereur que les licenciés se rendraient des quinze provinces à la ville impériale, pour y subir l'examen où l'on confère le degré de docteur : il assistait lui-même à cet examen.

Tous les jours, dès quatre heures du matin, il examinait & répondait les requêtes qu'on lui avait p.522 présentées la veille. Il ordonna pour la commodité du public, que tous les trois mois on imprimerait dans un livre le nom, le degré, & la patrie de chaque mandarin de l'empire ; & c'est ce qui s'observe encore aujourd'hui.

L'année onzième du cycle, les Tartares qui avaient fait une irruption dans le Leao tong, furent défaits à plate couture. L'empereur à la prière de sa mère, qui était fort affectionnée aux idoles, avait dessein d'accorder une amnistie générale dans tout l'empire ; mais son colao l'en détourna, en lui représentant que l'espérance de l'impunité ouvrirait la porte à toutes sortes de crimes, & qu'il devait imiter la conduite du seigneur du Ciel, qui tôt ou tard ne manque jamais de punir les scélérats.

On maria l'empereur l'année seizième du cycle, & aussitôt après son mariage, il créa sa femme impératrice.

L'année dix-huitième du cycle, qui était l'année mil cinq cent quatre-vingt-unième de l'ère chrétienne, mérite qu'on s'en souvienne, parce que c'est l'année où le Père Michel Roger entra à la Chine. C'est le premier missionnaire de la compagnie de Jésus qui soit venu y prêcher l'Évangile.

L'année dix-neuvième il y eut une si grande stérilité dans la province de Chan si, qu'on ne peut compter le nombre de ceux qui y moururent de faim. On fit creuser en divers endroits environ soixante grandes fosses, qui contenaient chacune un millier de cadavres, & c'est pourquoi on les appelait Van gin keng.

Une femme voyant jeter dans une de ces fosses son mari, qui était mort de faim, s'y jeta aussi toute vivante. On l'en retira par ordre du mandarin ; mais inutilement, car ne pouvant survivre à la perte qu'elle venait de faire, elle mourut trois jours après.

La même année fut remarquable par deux évènements considérables : l'un fut la défaite des Tartares, dont dix mille furent tués par le général chinois nommé Li tchin ; & l'autre fut la perte que fit l'empereur de Tchang kiu tching, son colao & son maître. Il l'honora après sa mort du titre de Ven tchong, c'est-à-dire, homme distingué par sa science & par sa fidélité ; & il fit transporter son corps avec pompe dans la province de Hou quang, où était le lieu de sa sépulture.

Mais ces honneurs ne furent guère durables ; à peine vit-on écouler deux ans, que ses ennemis ayant fait valoir des accusations graves contre sa conduite, il fut dégradé de ses titres lui & sa postérité, & ses biens furent confisqués. Son fils, soit de chagrin, soit de crainte des supplices qu'on lui préparait, se donna la mort.

La vingtième année les rivières qui furent glacées, p.523 facilitèrent aux Tartares leurs excursions sur les terres de l'empire ; mais quoiqu'ils vinssent en grand nombre, les troupes chinoises les taillèrent en pièces. Ce fut la même année, c'est-à-dire, la 1583e de l'ère chrétienne que le Père Mathieu Ricci entra à la Chine, où pendant vingt-sept ans qu'il y a demeuré, il s'est consumé de travaux & de fatigues. On le regarde, avec raison, comme le fondateur de cette belle mission.

La vingt-deuxième année fut funeste à l'empire par une grande stérilité. L'empereur donna plus que jamais des preuves de son affection pour ses sujets. Il implora souvent le secours du Ciel. Il remit une grande partie des impôts, & il envoya dans toutes les provinces des mandarins pour examiner la conduite des gouverneurs, & soulager la misère des peuples.

Il parut vers l'orient une comète l'année vingt-neuvième du cycle. A cette occasion un des colao, nommé Fong ngen, présenta une requête à l'empereur, & dit que la figure de cette comète l'avertissait qu'il eût à

chasser de son palais quelques ministres, qui se laissaient corrompre par les présents, & qui ne se maintenaient dans leurs emplois que par de basses flatteries. Ses avis choquèrent l'empereur qui le fit mettre en prison, & le condamna à la mort. Mais son fils étant venu offrir sa vie pour sauver celle de son père, l'empereur fut touché & commua la peine de mort en un simple exil.

La trentième année du cycle la famine réduisit les habitants de la province de Ho nan à une telle extrémité, qu'on y vivait de chair humaine. Le trésor impérial fut aussitôt ouvert par ordre de l'empereur, pour apporter un prompt secours à cette malheureuse province.

Ce fut la même année que les Japonais entrèrent les armes à la main dans le royaume de Corée, où ils mirent tout à feu & à seng, & où ils s'emparèrent de plusieurs villes. Le roi fut contraint de prendre la fuite, jusqu'à ce qu'il eut reçu de l'empereur de Chine le secours qu'il avait fait demander par les ambassadeurs. Ce secours vint à propos, & il y eut un combat sanglant & opiniâtre, où les Japonais furent entièrement défaits.

Ceux-ci après leur défaite, implorèrent la clémence de l'empereur par une ambassade solennelle, où après avoir demandé pardon de leur faute, ils le suppliaient de vouloir bien honorer leur chef d'un titre qui autorisât ses prétentions. L'année suivante l'empereur lui accorda le titre de Ge puen vang, c'est-à-dire, de roi du Japon, avec défense d'envoyer désormais aucun ambassadeur à la Chine.

L'année trente-troisième l'empereur ordonna, contre l'avis de ses ministres, qu'on ouvrît des mines d'or & p.524 d'argent dans les provinces de Ho nan, de Chen si, & de Chan si ; mais six ans après il les fît fermer.

Ce fut l'année suivante & la 1597e de l'ère chrétienne qu'arriva la glorieuse mort des premiers martyrs du Japon, qui y furent crucifiés en haine de la foi. Quatre ans après le Père Matthieu Ricci fut introduit pour la première fois dans le palais de l'empereur, qui lui témoigna beaucoup d'estime & de considération. Ce prince agréa tous ses

présents, parmi lesquels il y avait un tableau du Sauveur, & un autre de la très sainte Vierge, qu'il fit placer dans un lieu honorable.

Cependant les Tartares Niu che, ou orientaux, commençaient à se faire redouter. Ils étaient partagés en sept ordres, ou dynasties différentes, qui après s'être fait longtemps la guerre les uns aux autres, furent enfin réunis sous l'obéissance d'un seul prince, qui se forma un royaume.

Pour ce qui est des Tartares Tan yu, ou occidentaux, ils demeuraient tranquilles dans leurs terres, & avaient cessé d'inquiéter les Chinois, comme ils faisaient auparavant, par des irruptions fréquentes & imprévues.

La quarante-septième année du cycle, c'est-à-dire, en l'année 1610, le P. Matthieu Ricci mourut en odeur de sainteté à l'âge de cinquante-huit ans, après avoir établi plusieurs chrétientés ferventes dans les diverses provinces de la Chine, soit par lui même, soit par le secours des compagnons de son zèle.

L'empereur accorda pour sa sépulture un vaste emplacement hors de la ville, où il y avait un bâtiment & un jardin, qui avaient appartenu autrefois à un eunuque au temps de sa faveur, & qui lui furent ôtés depuis sa disgrâce.

L'année cinquante-deuxième un mandarin nommé Chin ki, par un faux zèle pour sa secte, suscita une persécution cruelle dans la province de Kiang nan. Les prédicateurs de l'Évangile furent les uns bâtonnés, les autres transportés à Macao ou dispersés de côté & d'autre, & obligés de se cacher. Mais cette persécution ne dura que six ans. Le persécuteur mourut dépouillé de ses dignités, & la religion n'en devint que plus florissante.

L'année cinquante-troisième les Tartares, que leurs forces réunies sous un seul chef, rendaient plus capables d'entreprises, ne songèrent plus à faire d'irruptions passagères sur les terres de l'empire, mais à s'emparer des villes qui pouvaient être à leur bienséance. Ils étaient irrités contre les Chinois, de ce que les mandarins traitaient

indignement leurs marchands qui allaient commercer dans le Leao tong & de ce que par trahison ils s'étaient saisis de leur roi, & lui avaient fait trancher le tête.

p.525 Le fils de ce prince nommé Tien ming entra avec une forte armée dans le Leao tong, & prit la ville de Cai yuen. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui porter ses plaintes, en protestant qu'il était prêt de rendre la ville, & de mettre bas les armes, si Sa Majesté lui accordait une satisfaction convenable à une si cruelle injure.

L'empereur communiqua cette lettre aux mandarins que ces plaintes concernaient : ils n'en firent nul cas, & on ne daigna pas même faire de réponse. Ce mépris mit le Tartare en fureur, & il jura qu'il immolerait deux cent mille Chinois aux mânes de son père.

En effet à la tête de cinquante mille hommes il s'empara de la ville nommée Leao yang ; il entra en vainqueur dans la province de Pe tche li, il se préparait même a attaquer la ville impériale ; mais il fut repoussé par les troupes chinoises, & forcé de se retirer dans le Leao tong, où il prit hautement la qualité d'empereur de la Chine.

L'année cinquante-cinquième du cycle le roi tartare, sous prétexte d'une ambassade solennelle vers l'empereur, faisait défiler ses troupes sur les terres de l'empire. La ruse fut découverte, & l'armée chinoise alla à sa rencontre. Les Tartares prirent aussitôt la fuite, & ayant attiré les Chinois par cette feinte, ils les enveloppèrent, & en tuèrent un très grand nombre. Le général chinois fut trouvé parmi les morts.

L'année suivante l'empereur opposa aux Tartares une très nombreuse armée soutenue de douze mille hommes de troupes auxiliaires, que le roi de Corée lui avait envoyés. On livra le combat, & la victoire fut longtemps incertaine : mais enfin elle se déclara pour le Tartare qui s'approcha de la capitale.

La consternation y fut si grande, que l'empereur l'aurait abandonnée, & se serait retiré dans les provinces du midi, si son conseil ne lui eût représenté que cette retraite le déshonorerait, qu'elle ranimerait le courage des Tartares, qu'elle abattrait le cœur de ses

sujets, & qu'elle causerait des troubles dans tout l'empire.

Ce prince mourut sur ces entrefaites âgé de cinquante-huit ans. Son fils nommé Quang tsong, qui s'appelait auparavant Tai tchang, fut son successeur.

*

QUANG TSONG ou TAI TCHANG. Quatorzième empereur.

N'a régné qu'un mois

p.526 Il n'y avait qu'un mois que ce prince était sur le trône, lorsqu'il mourut âgé de trente-huit ans. On attribue sa mort à l'ignorance & à la négligence de son médecin. Avant que de mourir, il déclara pour héritier son fils aîné Hi tsong, qui se nommait auparavant Tien ki.

*

HI TSONG ou TIEN KI. Quinzième empereur. A régné sept ans

La timidité naturelle de ce prince, & la trop grande confiance dont il honora les eunuques du palais, qui étaient au nombre de douze mille, firent craindre d'abord qu'il ne s'opposât pas assez vivement aux efforts des Tartares. Cependant il prit courage, & songea efficacement à contenir des voisins si redoutables.

Il grossit ses armées de quantité de nouvelles troupes, qu'il fit venir de toutes les provinces de l'empire. Il fit porter de magnifiques présents au roi de Corée, & lui demanda un secours de troupes encore plus considérable p.527 que celui qu'il avait envoyé à l'empereur son grand père : il arriva en même temps une amazone chinoise, car on peut appeler de ce nom une femme qui était à la tête de quelques mille hommes tirés du petit État, que son fils possédait dans les montagnes de la province de Se tchuen. Il fit équiper une flotte pour tenir la mer & avec tous ces préparatifs, ii se mit en état de dompter l'orgueil des Tartares.

Ce fut alors que deux mandarins chrétiens de sa cour, lui conseillèrent de faire venir de Macao, des Portugais propres à servir

l'artillerie, dont les Chinois avaient peu d'usage. Mais avant qu'ils arrivassent, les Tartares furent chassés de la province de Leao tong, & comme leur roi Tien ming était occupé en Tartarie dans une autre guerre, on eut d'autant moins de peine à recouvrer la capitale, dont ils s'étaient rendus maîtres, que tous les peuples de la ville & des environs détestaient sa cruauté.

Aussitôt que le roi tartare eut achevé son expédition en Tartarie, il rentra dans le Leao tong & en assiégea de nouveau la capitale. Les Chinois perdirent durant ce siège trente mille hommes, & les Tartares vingt mille. Enfin un traître leur livra la ville.

Leur roi n'en fut pas plus tôt le maître, qu'il publia un édit, par lequel il était ordonné à tous les Chinois sous peine de la vie, de se raser la tête à la manière des Tartares. Il y en eut plusieurs mille qui aimèrent mieux perdre la tête & la vie que leurs cheveux.

Mao ven long un des plus habiles généraux chinois, fut envoyé contre les Tartares avec de nouvelles troupes. Il fortifia de telle sorte la citadelle de Chang hai qu'il en fit une place imprenable, & par cette précaution il ferma l'entrée de la Chine aux Tartares.

Cette même année, qui était la seconde du règne de Hi tsong, la ville de Macao, dont l'empereur avait récompensé le service important qu'avait rendu la nation portugaise, en purgeant les mers de la Chine des pirates qui les infestaient, eut à soutenir le siège que les Hollandais en firent par mer & par terre : mais les Portugais les mirent en fuite, & les forcèrent de rentrer au plus vite dans leurs vaisseaux avec une grande perte de leurs gens.

LXVII. 1624.

La première année de ce cycle fut funeste à l'empire par les troubles qu'excitèrent de nouveau grand nombre de séditieux & de brigands, appelés Lieou tse. Ils se répandirent dans quatre provinces, où ils exerçaient leurs brigandages, & leur nombre s'augmentait chaque jour.

L'année deuxième fut célèbre par le monument de pierre qu'on tira de terre près de la capitale de la province de Chen si. On y lisait un

abrégé de la loi p.528 chrétienne, les noms de soixante-dix prédicateurs de l'Évangile gravés en caractères syriaques. Ce fut un grand sujet de joie pour les néophytes, un témoignage irréfragable des vérités de la foi, que prêchaient les missionnaires de la compagnie de Jésus.

L'année quatrième l'empereur mourut âgé de trente-deux ans. Il eut pour successeur Hoai tsong, qu'on appelait Tsong tching, qui était son frère, & le cinquième fils de Quang tsong.

Tien ming roi des Tartares, qui s'était signalé par sa férocité, mourut la même année. Il eut pour successeur son fils nommé Tien tsong, qui était bien différent de son père ; car c'était un prince d'un caractère plein de douceur, de clémence, & de bonté.

*

HOAI TSONG ou **TSONG TCHING**. Seizième empereur.

A régné dix-sept ans

C'est avec ce prince que va finir la domination chinoise, pour faire place à celle des Tartares, qui gouverne encore maintenant ce vaste empire avec une autorité absolue. Hoai tsong aimait fort les sciences, & écrivait les caractères avec une grande propreté.

Quoiqu'il eût pris des sentiments favorables pour la loi chrétienne, & qu'il la protégeât en diverses occasions, il continuait toujours d'être extrêmement attaché aux bonzes. Il réprima le luxe qui commençait à s'introduire, surtout dans les vêtements. Il était doux, chaste, & modéré, mais très lent à prendre ses résolutions, & d'un caractère défiant. Il ne se fiait pas même à ses plus fidèles ministres. Il défendit aux mandarins toute liaison avec les eunuques.

Ceux-ci ayant introduit des soldats dans le palais, l'empereur leur donna un mois de congé pour aller revoir leur patrie & leurs amis ; il leur fournit même de l'argent pour leur voyage, & ensuite il leur défendit de p.529 revenir. Il avait souvent conseillé à son frère de se défaire du chef de ses eunuques nommé Guei tsong, lequel dominait dans le palais avec une fierté & une insolence qui faisait tout craindre.

Ce scélérat ne vit pas plutôt Hoai tsong sur le trône, qu'il prit du poison, & prévint, par la mort qu'il se donna à lui-même, le supplice que méritaient ses crimes. Son cadavre fut mis en pièces par le peuple, on confisqua ses richesses, qui étaient immenses, & l'on rasa ou l'on brûla plusieurs temples que ses flatteurs avaient élevés en son honneur.

Les troupes impériales étant occupées du côté de la Tartarie, les séditieux se multipliaient dans les provinces, & l'on ne pouvait trop se hâter de les réprimer. C'est pourquoi l'empereur résolut de faire la paix avec les Tartares. Il mit à la tête d'une nouvelle armée un eunuque, nommé Yuen, qu'il envoya en Tartarie, avec plein pouvoir de traiter des conditions de la paix.

Cet eunuque était un fourbe & un traître, qui s'étant laissé gagner à force d'argent, conclut le traité aux conditions les plus honteuses. L'empereur refusa de le ratifier, & le traître, pour l'y forcer, prit les mesures suivantes.

Mao ven long, dont la fidélité était à toute épreuve, commandait l'année chinoise. Yuen l'invita à un grand festin, & l'empoisonna ; il conseilla ensuite aux Tartares d'aller droit à Peking par une route différente de celle qu'il occupait avec son armée, ce qu'ils exécutèrent sans obstacle, & ils assiégèrent la ville impériale.

On donna promptement ordre à Yuen de venir au secours de la ville avec ses troupes : il partit sans hésiter, & sans avoir le moindre soupçon que sa trahison pût être découverte. Mais dès qu'il fût entré dans la ville, on lui donna la question, & après avoir été convaincu de sa perfidie, il fut étranglé. Le Tartare ne fut pas plutôt informé de cette mort, qu'il leva le siège, & s'en retourna dans le Leao tong, chargé d'un riche butin.

L'année huitième du cycle, qui fut la 1631e de l'ère chrétienne, les RR. PP. dominicains entrèrent à la Chine pour y prêcher l'Évangile : ils furent suivis peu après des RR. PP. franciscains.

Deux ans ensuite mourut le célèbre docteur Paul Siu qui de premier

président du tribunal des rits, était parvenu à la dignité de colao. Il fut dans ce haut rang un des plus fermes appuis du christianisme, & dans un temps de persécution il composa une belle apologie pour la défense de la religion, où il consentait de perdre ses dignités, ses biens, & sa vie même, si l'on pouvait rien trouver dans la doctrine de cette religion, qui ne fût très p.530 saint. Il proposa le Père Adam Schall à l'empereur pour la réformation du calendrier.

Ce fut en ce même temps que du consentement de l'impératrice, des principales dames du palais furent instruites de la loi chrétienne, & reçurent le baptême.

L'année douzième du cycle arriva la mort du roi Tartare nommé Tien tsong : il eut pour successeur dans ses États son fils nommé Tsong té, père du fondateur de la dynastie suivante.

Tsong té était un prince plein de douceur & d'affabilité. Il avait été élevé en cachette dès son enfance parmi les Chinois ; & s'étant instruit de leur langue & de leurs sciences, il avait pris encore leur génie & toutes leurs manières. C'est ce qui lui avait attiré l'estime & l'amitié des généraux & des mandarins chinois, qui se détachaient insensiblement de l'empereur, dont les malheureux succès avaient gâté le naturel & qui était devenu sombre, inquiet, rêveur, & cruel.

Cette année, & toutes les suivantes, ce ne furent plus que guerres intestines, que meurtres, & que brigandages. Une multitude prodigieuse de séditieux & de mécontents formèrent jusqu'à huit corps d'armées : ils avaient chacun leur chef mais dans la suite ils furent réduits à deux seulement, qui eurent toute l'autorité sur les troupes, & qui s'appelaient, l'un Li, & l'autre Tchang.

Pour ne se point nuire l'un à l'autre, ils convinrent ensemble de partager entr'eux les provinces. Tchang prit pour lui les provinces occidentales de Se tchuen, & de Ho quang ; & Li, qui passa dans les septentrionales, s'empara d'une grande partie de la province de Chen si, & après être entré dans celle de Ho nan, il assiégea Cai fong, qui en est la capitale, mais il fut obligé de lever le siège avec perte.

Six mois après il l'assiégea de nouveau, & la résistance des assiégés fut si opiniâtre, qu'ils se réduisirent à vivre de chair humaine, plutôt que de se rendre. Les troupes impériales eurent le temps de venir au secours de la place. Le général de l'armée chinoise crut qu'en rompant les digues du fleuve Jaune, il ferait périr infailliblement dans les eaux l'armée des rebelles ; mais ceux-ci trouvèrent un asile sur les montagnes & ce que le général chinois n'avait pas prévu, ce fut la ville même, qui étant beaucoup plus basse que le fleuve, fut entièrement submergée. Trois cent mille habitants y périrent.

Cependant Li se rendit tout à fait maître des provinces de Ho nan & de Chen si. Il en fit mourir tous les mandarins, & tira des sommes considérables de tous ceux qui avaient possédé des charges : il n'y eut que le peuple qu'il traita avec bonté, & pour le mettre dans ses p.531 intérêts, il le délivra de toutes sortes d'impôts.

Cette conduite attira à son parti un grand nombre de soldats de l'armée impériale & il se vit si puissant, qu'il ne fit plus difficulté de prendre le titre & le nom d'empereur. Il s'avança ensuite vers la ville impériale où il y avait soixante-dix mille hommes de garnison. Mais il était sûr de n'y trouver nulle résistance : il savait les divisions qui y régnaient entre les mandarins & les eunuques, & d'ailleurs un grand nombre de ses soldats déguisés avaient pénétré dans la ville, & s'étaient assurés d'un gros parti qui lui en ouvrirait les portes.

En effet, dès le troisième jour qu'il y fut arrivé, les portes s'ouvrirent, & il y entra comme en triomphe à la tête de trois cent mille hommes. L'empereur était alors enfermé dans son palais, tout occupé des ridicules superstitions des bonzes, & ne sachant pas même ce qui se passait au dehors. Il ne put l'ignorer longtemps. Dès qu'il s'aperçut qu'il était trahi, il voulut sortir de son palais avec six cens de ses gardes, mais il s'en vit abandonné.

Alors dépourvu de toute ressource, & préférant la mort à la honte de tomber vif entre les mains des rebelles, il se retira dans son jardin, & après avoir écrit ces paroles sur le bord de sa veste, *Mes sujets m'ont lâchement abandonné, fais de moi ce qui te plaira, mais épargne mon*

peuple, il fit tomber à ses pieds sa fille d'un coup de sabre, & se pendit à un arbre à l'âge de trente-six ans.

Le premier colao, les reines, & ses plus fidèles eunuques imitèrent cet exemple, & se donnèrent la mort. On chercha longtemps le cadavre de l'empereur, & après l'avoir trouvé, on l'apporta sous les yeux du tyran assis sur un trône, qui après l'avoir traité d'une manière indigne, fit trancher la tête à deux de ses enfants & à tous ses ministres. Son fils aîné évita la mort par la fuite.

Tout pliait sous la puissance de l'usurpateur. Il n'y avait que le prince Ou fan guey, qui commandait les troupes chinoises dans le Leao tong, dont il ne fut pas reconnu. Ce tyran part avec son armée, & après avoir assiégé la place où il commandait, pour le forcer à se rendre, il lui fait voir son père chargé de fers, en lui déclarant qu'il allait le faire égorger sur l'heure, s'il différait à se soumettre.

Ce grand homme voyant son père de dessus les murailles, se mit à genoux, & fondant en larmes, pria son père de lui pardonner, s'il sacrifiait sa tendresse naturelle à son devoir envers son prince & envers sa patrie. Ce généreux père loua la résolution de son fils, & se livra à la mort.

Ou fan guey, pour venger doublement la mort de son roi & de son père, ménagea la paix avec les Tartares orientaux ou Mantcheoux, & les appela à son secours p.532 contre les rebelles. Tsong té roi de ces Tartares, lui amena promptement 80 mille hommes, & les deux armées étant réunies, l'usurpateur leva le siège, se rendit au plus vite à Peking, où ne se croyant pas en sûreté, il pilla le palais, y mit le feu, & s'enfuit avec son armée dans la province de Chen si, enrichi des dépouilles de l'empire, & chargé de la malédiction publique.

Tsong té eut à peine mis le pied sur les terres de la Chine qu'il mourut : avant sa mort il déclara empereur son jeune fils qui n'avait que six ans, nommé Chun tchi, & il confia à son frère A ma van le soin de ce prince & de l'empire.

Le jeune prince fut conduit droit à Peking, & reçu aux acclamations

des peuples, qui le regardaient comme le libérateur de la patrie : on n'entendit de tous côtés que ces cris de joie :

— Vive l'empereur, qu'il vive dix mille ans : *Van foui, Van foui*,

expression chinoise qui signifie : qu'il vive longues années. C'est avec ce prince que commença la dynastie Tsing. Cette révolution arriva la vingt-unième année du cycle, qui est l'année 1644e depuis la naissance de Jésus-Christ.

@

Vingt-deuxième dynastie nommée

TSING

maintenant régnante
qui compte jusqu'à ce jour trois empereurs

*

CHUN TCHI. Premier empereur. A régné dix-sept ans

p.533 On ne sait pas trop ce que devint l'usurpateur que les Tartares poursuivirent pendant quelque temps : il y en a qui croient qu'il fut tué dans un combat par Ou fan guey. Ce général chinois reconnut trop tard la faute qu'il avait faite, d'avoir eu recours aux Tartares pour se délivrer du tyran, & il disait quelquefois qu'il avait fait venir des lions pour chasser les chiens.

Cependant il reçut des mains de Chun tchi la dignité de roi, & le titre de Ping si, qui signifie pacificateur d'occident. On lui assigna pour le lieu de sa résidence la ville de Si ngan fou, capitale de la province de Chen si, laquelle avait été ravagée par le fer & par le feu.

Chun tchi se voyant maître des provinces septentrionales, tourna ses armes vers les méridionales, pour les soumettre entièrement à son obéissance. On avait proclamé empereur à Nan king un petit-fils du treizième p.534 empereur de la dynastie précédente, nommé Hong quang. Il fut pris, conduit à Peking, & étranglé.

Les Tartares entrèrent ensuite dans la province de Tche kiang, & en assiégèrent la capitale. Lo vang, qui en était roi, & qui refusa le titre d'empereur, monta sur les murailles, & à genoux il supplia les Tartares d'épargner son peuple, & que s'il leur fallait une victime, il s'offrait volontiers pour sauver la vie à ses sujets. En même temps il sort de la ville, & s'abandonne à la discrétion du vainqueur.

Long vou, autre petit-fils de Chin tsong, ou Van lie treizième empereur de la dernière dynastie, fut proclamé empereur dans la

province de Fo kien. Mais à l'approche du conquérant, toutes les villes ouvrirent leurs portes ; ce prince ne put échapper à la mort, & il fallut que son sang affermit cette conquête.

Il y eut dans ce temps-là un homme de fortune nommé Tchin tchi long, qui joua un grand rôle. Il avait été d'abord domestique des Portugais à Macao, parmi lesquels il fut instruit des vérités de la foi, & reçut à son baptême le nom de Nicolas ; ensuite de petit marchand, il devint le plus riche négociant de la Chine par le commerce qu'il fit avec les Espagnols & les Hollandais ; & enfin il devint le chef d'une très nombreuse flotte. Il reconnut d'abord Long vou pour empereur, & après sa mort il fit semblant de reconnaître le prince tartare.

Chun tchi lui offrit la dignité de roi, & l'invita à un festin solennel. Tchin tchi long reçut l'invitation, dans l'espérance d'obtenir à la cour de plus grandes dignités, & il y fut conduit avec honneur. Son fils nommé Tching tching cong prit le commandement de la flotte, & dans la suite ni les prières de son père, ni les promesses du nouvel empereur ne purent jamais ébranler son zèle pour la patrie, ni sa fidélité à l'égard des princes chinois.

L'armée tartare avança jusqu'à la province de Quang tong, où elle ne trouva nulle résistance : mais il n'en fut pas de même dans la province de Quang si, où le cours de ses victoires fut interrompu.

Thomas Kiu viceroi de cette province, & Luc Tchin généralissime des troupes chinoises, tous deux chrétiens, s'opposèrent aux progrès des Tartares, & ceux-ci dans un long & opiniâtre combat qui se donna, furent entièrement défaits & mis en fuite.

Les victorieux élirent aussitôt un prince de la race impériale nommé Yong lié, qui était roi de la capitale de la province de Koei tcheou, & après l'avoir proclamé empereur, ils le conduisirent à Chao king pour y tenir sa cour. Un eunuque chrétien, très zélé pour la foi, nommé Pan Achillée, était à la tête de ses conseils, & p.535 c'est avec son secours que le Père André Koffler instruisit des vérités chrétiennes la mère, la femme, & le fils aîné de l'empereur, & leur conféra le baptême.

On regardait le jeune prince comme devant être un jour le Constantin de la Chine. Ce fut le nom qu'on lui donna, lorsqu'il reçut le sacrement de la régénération spirituelle. Ces illustres néophytes, du consentement de l'empereur, envoyèrent le Père Michel Boym à Rome, pour rendre en leur nom au Saint Siège l'obéissance filiale.

Le bruit qui se répandit dans toutes les provinces de la grande victoire remportée sur les Tartares, & du nouvel empereur qui avait été élu, ranima le courage des Chinois. Un capitaine, qui avait formé une armée dans la province de Fo kien & Tching tching cong qui courait les mers avec sa nombreuse flotte, reprirent plusieurs villes, l'un sur les côtes de la mer, & l'autre dans le milieu des terres. En même temps le viceroi de la province de Kiang si secoua le joug, & défit les Tartares en plusieurs combats.

Du côté du septentrion deux capitaines, l'un nommé Ho, l'autre nommé Kiang, avaient rassemblé chacun une forte armée. Le premier s'empara de plusieurs villes de la province de Chen si ; le second entra dans la même province avec mille hommes de cavalerie, & avec une infanterie encore plus nombreuse. Ils désirent en deux combats les Tartares, & jetèrent parmi eux une telle épouvante, qu'ils n'osaient plus paraître en rase campagne.

Cependant en trois ou quatre ans, soit par la ruse & l'artifice, soit par les libéralités & les promesses, soit enfin par la division qui se mit entre les deux chefs, les Tartares réussirent à les vaincre, & à recouvrer toutes les villes qu'ils avaient perdues.

Vers l'occident un autre chef de révoltés nomme Tchang hien tchong, portait partout le ravage. C'était un démon sous la figure d'un homme, qui, après avoir exercé toutes sortes de cruautés dans les provinces de Ho nan, de Kiang nan, & de Kiang si, déploya enfin toute la violence de sa fureur sur la province de Se tchuen.

Il n'était doux & affable qu'à ses soldats, avec lesquels il jouait & mangeait familièrement. Mais avec les autres sa barbarie n'avait point de bornes. Il fit mourir le roi de la capitale, qui était un prince de la

précédente dynastie. Qu'un seul homme se fut rendu coupable d'une faute légère, il faisait tuer tous ceux qui demeuraient dans la même rue ; cinq mille eunuques périrent par ses ordres, parce que l'un d'eux ne l'avait pas traité d'empereur. Ayant appelé aux examens jusqu'à p.536 dix mille lettrés, aussitôt qu'ils furent rassemblés dans la salle destinée à leurs compositions, il les fit tous périr, sous prétexte que par leurs sophismes ils soufflaient la révolte dans l'esprit des peuples.

Prêt à quitter la ville de Tchin tou fou pour entrer dans la province de Chen si, il fit enchaîner tous ses habitants, les fit tous conduire dans la campagne, où il les fit massacrer. Ce fut en cette occasion que plusieurs enfants reçurent le baptême des mains du Père Buglio & du Père Magalhaens. Il ordonna à ses soldats de tuer toutes leurs femmes, parce qu'elles ne causaient que de l'embarras en temps de guerre, & il leur en donna l'exemple en égorgeant trois cents des siennes, & n'en réservant que vingt pour servir les trois reines.

Enfin il ne quitta la province de Se tchuen pour rentrer dans celle de Chen si, qu'après avoir brûlé plusieurs villes, & la capitale. Comme il se disposait à combattre l'armée tartare, qui était assez proche, on vint l'avertir qu'on voyait cinq guerriers sur des hauteurs ; il alla aussitôt les reconnaître, sans prendre ni casque ni cuirasse. A peine parut-il, qu'il eut le cœur percé d'une flèche ; sa mort dissipa toute son armée, les peuples reçurent les Tartares comme leurs libérateurs, & se soumirent avec joie à leur domination.

Il y avait déjà onze provinces réduites sous la puissance de l'empereur tartare, & il n'en restait plus que quatre au midi qui obéissaient à l'empereur chinois. La cour envoya trois différentes armées pour les soumettre. On assiégea la capitale de la province de Quang tong. Ce siège dura un an entier avec de grandes pertes de part & d'autre : mais enfin la ville fut prise & abandonnée pendant dix jours au pillage des soldats.

On marcha ensuite à Chao king, où Yong lié tenait sa cour ; mais ce prince n'ayant pas des forces capables de résister au vainqueur, se retira d'abord dans la province de Quang si, & ensuite dans celle d'Yun nan.

L'année suivante, c'est-à-dire, la vingt-huitième du cycle, arriva la mort d'A ma van oncle, & tuteur de l'empereur. Il fut autant regretté après sa mort, qu'il s'était fait estimer des Chinois par ses grandes qualités, & par la douceur de son caractère. C'est proprement lui qui a affermi sur le trône la famille régnante des Tartares.

Son frère, qui avait une petite souveraineté, prétendit lui succéder dans la tutelle du jeune empereur ; mais tous les Grands s'y opposèrent, sur ce que l'empereur ayant quatorze ans, & étant marié à la fille du prince des Tartares occidentaux, il était capable de gouverner l'empire par lui-même. Ils en vinrent jusqu'à suspendre aux p.537 portes de leurs palais les marques de leurs dignités, disant qu'ils ne les recevraient que de la main de Chun tchi.

Il fut donc réglé que ce prince prendrait en main les rênes du gouvernement. Il le fit d'une manière qui lui gagna d'abord le cœur des peuples. Au lieu que les empereurs chinois avaient coutume de se tenir renfermés dans leurs palais, Chun tchi plus populaire, commença par se montrer en public, & donner un accès facile auprès de sa personne.

Il ne changea rien, ni dans les lois, ni dans le gouvernement de la Chine, ne permettant pas même aux Chinois d'apprendre la langue tartare, sans une dispense particulière.

Il conserva les six tribunaux souverains : mais il voulut qu'ils ne fussent qu'à Peking ; ainsi ceux de Nan king furent supprimés ; & il régla qu'outre le président chinois, il y en aurait aussi un autre tartare.

Il continua de ne confier qu'aux lettrés le gouvernement des villes & des provinces ; & comme le salut, ou la perte de l'empire, dépend du choix qu'on fait des sujets pour remplir des postes si importants, ayant appris que des lettrés avaient acheté les suffrages des examinateurs, il fit trancher la tête à trente-six de ces examinateurs, & condamna les lettrés à subir un nouvel examen.

Il accorda la grâce à ceux, qui par leur capacité furent admis aux degrés ; mais pour les autres il les relégua avec toute leur famille dans la Tartarie. C'est encore maintenant le lieu ordinaire où l'on exile les

coupables, & la vue qu'on a en peuplant ces vastes solitudes, est que les enfants qui y naîtront, prennent aisément le génie & les manières tartares.

Ce prince eut une singulière affection pour le Père Adam Schaal ; il ne l'appelait pas autrement que Ma fa, c'est un terme de respect, qui signifie, mon père : il le mit à la tête du tribunal des mathématiques pour réformer l'agronomie chinoise, & en chassa les mahométans qui en étaient en possession depuis trois siècles. Par une grâce tout à fait particulière, il lui permit de lui présenter directement ses requêtes, sans les faire passer par la voie des tribunaux, comme c'est l'usage.

Cette insigne faveur contribua beaucoup à l'avancement & au progrès de la religion. Aussi vit-on bientôt s'élever à Peking deux belles églises par l'autorité, & par la protection de l'empereur.

L'année trente-troisième du cycle on vit pour la première fois à Peking une ambassade de la part du grand duc de Moscovie : mais elle n'eut point de succès, parce p.538 que l'ambassadeur ne voulut point s'assujettir au cérémonial chinois. Celle qui vint pareillement de la part des Hollandais ne fut pas plus heureuse.

L'année trente-sixième du cycle Tching tching cong, qui s'était contenté jusqu'alors de faire des excursions & de butiner sur les côtes de la Chine, vint avec trois mille bâtiments assiéger la ville de Nan king. Un assez jeune Chinois était viceroi de la ville & de la province. On assembla le conseil de guerre, & le chef des Tartares prononça, que vu la multitude des habitants, il n'était pas possible de défendre la ville si l'on ne commençait par les faire tous mourir.

Une pareille proposition fit horreur au viceroi.

> — C'est par moi, dit-il, qu'il faudra commencer le carnage s'il est vrai qu'on ne puisse pas pourvoir autrement à la sûreté de la ville.

Cette réponse ferma la bouche au Tartare, & sauva la vie des citoyens.

Il n'y avait que vingt jours que la ville était assiégée, lorsqu'on s'aperçut de grandes réjouissances dans le camp des assiégeants. Ils

célébraient le jour de la naissance de leur général, & cette fête dura trois jours entiers, qui se passèrent en toutes sortes de divertissements & de festins. Les assiégés sortirent vers minuit dans un grand silence, & trouvant leurs ennemis ensevelis dans le vin & dans le sommeil, ils les attaquèrent, en tuèrent près de trois mille, & forcèrent le reste de l'armée de gagner les vaisseaux avec précipitation, & d'abandonner leur camp, leur bagage, & leurs provisions au vainqueur.

Tching tching cong voulant se dédommager au plus tôt sur mer de cette perte, alla attaquer la flotte tartare ; il la joignit, & après un rude combat de part & d'autre, il coula à fond plusieurs vaisseaux tartares, mit les autres en fuite, en prit plusieurs avec quatre mille prisonniers, auxquels il fit couper le nez & les oreilles, & qu'il fit mettre ainsi défigurés sur le rivage.

Ce fut un spectacle, dont les soldats tartares ne purent soutenir la vue : & comme leurs visages hideux étaient un reproche continuel de leur défaite, on les fit tous mourir par ordre de l'empereur, comme étant coupables, soit pour n'avoir pas su vaincre, soit pour n'avoir pas su mourir glorieusement en défendant leur patrie.

Après cette victoire Tching tching cong pensa à se donner un lieu de retraite. Il jeta les yeux sur l'île de Formose qui était possédée par les Hollandais. Il l'assiégea par mer & par terre, & après quatre mois de résistance, le manque de vivres obligea enfin les assiégés à se rendre. C'est-là où il établit sa nouvelle domination : mais il n'en jouit pas longtemps. L'année suivante il mourut, & la laissa à son fils.

p.539 Il ne restait plus que Yong lié, qui, quoique chassé de toute la Chine, & réfugié dans le royaume de Pegou, lequel confine avec la province d'Yun nan, portait toujours le titre d'empereur, & pouvait donner lieu à quelques mouvements. La cour y envoya des troupes avec des lettres menaçantes au roi de Pegou, qui lui enjoignaient de remettre ce prince fugitif.

Il fut aussitôt livré avec toute sa famille entre les mains des Tartares qui le conduisirent dans la capitale, où il fut étranglé. A l'égard des

deux reines, sa mère & son épouse, elles furent menées à Peking ; on leur donna à chacune un palais séparé, où elles furent traitées avec honneur, & où elles se sont toujours maintenues dans leur premier attachement à la foi.

Cette même année trente-huitième du cycle fut fatale à l'empereur, par la violente passion dont il se laissa transporter, pour la femme d'un jeune seigneur tartare qu'il avait vu chez l'impératrice. Cette dame fit part à son mari des empressements du prince, sur quoi le mari lui donna des instructions, dont par simplicité ou autrement, elle fit confidence à son amant.

Chun tchi, qui n'écoutait plus que sa passion fit venir ce seigneur, & sous prétexte de quelque négligence commise dans l'administration de sa charge, il lui donna un soufflet. Le Tartare ne put survivre à cet outrage, & il en mourut de chagrin le troisième jour.

L'empereur épousa aussitôt la veuve, & la fit reine. Il en eut un fils, dont la naissance fut célébrée avec pompe & magnificence. Mais ce fils si cher ne vécut que trois mois, & sa mère le suivit de près au tombeau. L'empereur fut inconsolable de cette perte : il voulut que trente hommes se donnassent la mort pour apaiser ses mânes ; cérémonie que les Chinois ont en horreur, & que son successeur à eu grand soin d'abolir.

Il ordonna aux Grands de sa cour & aux ministres de l'empire, de porter le deuil pendant un mois, au peuple pendant trois jours, comme si elle eût été impératrice. Quand son corps eut été mis sur le bûcher & réduit en cendres, il les ramassa lui-même, & les enferma dans une urne d'argent, fondant en pleurs ; enfin il se livra tout entier aux bonzes, dont il adora les idoles, pour lesquelles il n'avait eu auparavant que du mépris. En peu de jours ce malheureux prince fut réduit à l'extrémité, & l'on désespéra de sa vie. Le Père Adam lui avait souvent fait de fortes remontrances, que ce prince regardait comme l'effet de son attachement pour sa personne, mais qui n'en étaient pas moins infructueuses. Il voulut dans ces tristes circonstances faire un dernier effort. Le prince le reçut avec amitié, l'écouta, en lui défendant de se mettre p.540 à genoux, lui fît donner du thé, & le congédia.

Après que le Père se fut retiré, il fit approcher quatre seigneurs de sa cour, & en leur présence il se reprocha à lui-même son peu d'attention au gouvernement de son État, son peu de gratitude pour ceux qui l'avaient bien servi, son mépris pour les conseils de sa mère, son avarice, ses dépenses frivoles en de vaines curiosités, son affection pour les eunuques, sa passion désordonnée pour la défunte reine, & la peine qu'il avait causé à son peuple. Ensuite il les déclara tuteurs de son plus jeune fils nommé Cang hi, qui n'avait encore que huit ans. Puis il fît apporter le manteau impérial, il s'en revêtit, & en se ramassant sur son lit en un espèce de peloton :

— Voilà que je vous quitte, leur dit-il,

& au même moment il expira vers le milieu de la nuit à l'âge de vingt-quatre ans.

Dès le matin tous les bonzes furent chassés du palais, & l'on enferma le corps de l'empereur dans un magnifique cercueil. Le lendemain Cang hi monta sur le trône, où il reçut les hommages de tous les Grands de l'empire.

*

CANG HI. Second empereur. A régné soixante ans

Comme dans le cours de cet ouvrage on parle fort au long du mérite & des rares qualités de cet empereur, un des plus grands que la Chine ait jamais eu, & dont le nom respecté dans tout l'orient, a mérité encore l'attention de l'Europe entière, il ne reste plus qu'à parcourir ici les principaux événements de son règne, selon le temps ou ils sont arrivés.

Tout fut assez tranquile sous le gouvernement des quatre tuteurs. Les premières marques d'autorité qu'ils donnèrent, fut de faire trancher la tête au chef des eunuques, qui avait été l'auteur & la source de tant de malheurs, & de chasser du palais quatre mille eunuques : on n'en réserva que mille pour être employés aux plus vils ministères,

Il parut ensuite un édit, par lequel il était ordonné p.541 sous peine de la vie, à tous ceux, qui dans six provinces habitaient les côtes de la mer, de quitter leurs habitations, & d'aller s'établir trois lieues plus loin dans l'intérieur des terres. On rasa aussi toutes les villes, forteresses, & bourgades maritimes, & le commerce de la mer fut absolument interdit.

Par là on affaiblit la puissance du redoutable ennemi qui s'était rendu maître de la mer : mais on réduisît à la mendicité une infinité de familles, qui ne subsistaient que de la pêche. Il y eut plusieurs églises qui furent détruites avec les temples des idoles. La ville de Macao aurait eu le même sort sans les fortes sollicitations du Père Adam, qui employa tout son crédit pour l'exempter de la loi commune.

L'année quarante-unième, un lettré nommé Yang quang sien, présenta aux régents une requête remplie des plus affreuses calomnies contre la religion & les missionnaires, dont le Père Adam était regardé comme le chef. Lui & trois de ses compagnons furent chargés de neuf chaînes, & traînés dans divers tribunaux, où ils subirent de longs & d'humiliants interrogatoires. Les livres de piété, les chapelets, les médailles, &c. furent regardés comme des marques secrètes, auxquelles ceux qui étaient de la conspiration devaient se reconnaître, & ces symboles de la piété chrétienne furent condamnés au feu. On défendit néanmoins de vexer les chrétiens, ni de profaner les églises, & les saintes images.

L'année suivante le Père Adam fut condamné à être étranglé, ensuite on révoqua cet arrêt, & on le condamna à être coupé tout vivant en dix mille morceaux ; c'est le plus grand supplice, dont on punisse les crimes les plus atroces. La sentence fut portée aux princes du sang, & aux régents pour être confirmée, mais toutes les fois qu'on voulut la lire, un affreux tremblement de terre sépara l'assemblée.

La consternation fut si grande, qu'on accorda une amnistie générale : tous les prisonniers furent relâchés, à la réserve du Père Adam, & il ne fut élargi qu'un mois après, que le palais impérial fut consumé par les flammes. Tous les missionnaires furent exilés à Canton à la réserve de quatre qu'on retint à la cour. On comptait parmi ces exilés trois religieux

de saint Dominique, un franciscain, & vingt-un jésuites.

Le quinzième d'août de la même année le Père Adam Schaal mourut âgé de soixante-dix-sept ans, dont il en avait passé quarante-sept dans les travaux de la vie apostolique. L'empereur déclara ensuite son innocence, & l'honora d'un éloge & de plusieurs titres d'honneur.

La quarante-troisième année du cyclé arriva la mort p.542 de Sony le premier des quatre régents de l'empire ; le jeune empereur prit en main le gouvernement de ses États, & donna d'abord une grande idée de cette haute réputation qu'il s'acquit dans la suite d'un règne le plus florissant qu'on ait guère vu.

Sou ca ma, le plus accrédité des quatre ministres régents, & l'ennemi du christianisme d'autant plus cruel, qu'il était plus caché, eut à se défendre de vingt chefs d'accusation qu'on porta contre lui. Ses biens furent confisqués, il fut chargé de chaînes. & condamné au plus cruel supplice : mais l'empereur en modéra la rigueur, & il fut simplement étranglé ; sept de ses enfants, ou petits-fils, eurent la tête tranchée, & son troisième fils fut coupé en plusieurs morceaux.

L'année quarante-cinquième du cycle vint à la cour un ambassadeur du roi de Portugal qui y fut reçu avec honneur, & qui ne contribua pas peu à affermir la nation portugaise dans la possession de la ville de Macao.

L'année suivante le Père Ferdinand Verbiest eut ordre de l'empereur d'examiner & de mettre par écrit toutes les fautes du calendrier chinois fait par Yang quang sien, qui avait pris la place du Père Adam, & qui avait fort animé les Grands, les bonzes, & les mahométans contre la religion chrétienne. Ces fautes étaient énormes & en quantité : Yang quang sien fut dépouillé de son emploi, mis au rang du peuple, & même condamné à mort. L'empereur se contenta de l'exiler dans sa patrie, où il n'était pas encore arrivé, qu'il mourut d'un ulcère pestilentiel.

Le Père Verbiest devint président du tribunal des mathématiques, & se fit fort estimer de l'empereur, qui voulut prendre de lui pendant cinq mois des leçons de mathématiques. Le Père se servit de sa faveur pour présenter une requête au monarque, dans laquelle il exposait les

calomnies qu'on avait publiées contre la loi chrétienne, & les injustices qui avaient été commises sous son autorité contre les prédicateurs de cette loi. On mit sept jours à l'examiner dans une assemblée générale des mandarins, après quoi il fut déclaré que la loi chrétienne n'enseignait rien de mauvais, ni qui portât à la sédition. Un édit impérial rappela les missionnaires exilés, en défendant néanmoins, & aux missionnaires de bâtir de nouvelles églises, & aux Chinois d'embrasser la loi chrétienne.

L'année cinquantième du cycle Ou fan guey, qui avait introduit les Tartares dans l'empire, pour l'aider à détruire les rebelles, songeait à délivrer sa patrie de leur domination. L'empereur le fit inviter à venir à la cour : il répondit aux députés qu'il ne voulait y aller p.543 qu'accompagné de 80 mille hommes, [2] aussitôt il secoua ouvertement le joug.

Il s'était déjà rendu maître des provinces d'Yun nan, de Se tchuen, de Koei tcheou, & de la moitié du Hou quang, & ce qui est une marque de l'autorité impériale, il avait envoyé le calendrier chinois aux princes tributaires ses voisins, & entr'autres au roi de Tong king. Celui-ci & les autres refusèrent de le recevoir, & le renvoyèrent à l'empereur. Le fils aîné d'Ou fan guey, qui était à la cour, eut la tête tranchée.

Peu après les rois de Fo kien & de Quang tong se révoltèrent, & le prince de Formose se joignit à eux. C'en était fait des Tartares, si tous ces princes eussent agi de concert pour la liberté commune. Mais la jalousie les divisa. Le prince de Formose qui ne se crut pas traité assez honorablement par le roi de Fo kien, lui déclara la guerre, le défit en plusieurs combats, & le força à se soumettre à l'empereur. Le roi de Quang tong par une semblable raison de mécontentement, rompit le traité qu'il avait fait avec Ou fan guey, & mit sa province entre les mains des Tartares.

La cour envoya plusieurs armées commandées par des princes tartares dans les provinces de Hou quang de Tche kiang, de Fo kien, de Quang tong & de Quang si pour réduire tous les autres, qui refusaient de reconnaître sa puissance. Cependant Ou fan guey mourut la cinquante-sixième année du cycle accablé de vieillesse ; son plus jeune fils nommé Hong hoa, fut proclamé empereur.

Le 2 septembre de la même année il y eut un grand tremblement de terre à Peking : quantité de palais & de temples, les tours & les murailles de la ville furent renversés, & accablèrent plus de quatre cents personnes sous leurs ruines. Il y en eut plus de trente mille qui périrent dans une ville voisine nommée Tong tcheou. Et comme les secousses se firent sentir de temps en temps durant trois mois, l'empereur, les princes, & les seigneurs quittèrent leurs palais, & n'habitèrent plus que leurs tentes. L'empereur fit de grandes libéralités pour le soulagement de son peuple.

Le dernier mois de la même année le palais impérial parut tout en feu, & en peu d'heures il fut réduit en cendres. On assure que la perte monta à deux millions huit cent cinquante mille taëls.

Quatre jours après cet incendie l'empereur partit pour aller prendre le plaisir de la chasse à sa maison de plaisance. Ayant aperçu de loin le magnifique monument que son père avait fait élever au dernier empereur chinois, il y alla, & après s'être prosterné jusqu'à terre, & avoir brûlé des parfums :

> — Vous le savez, ô grand p.544 empereur, dit-il en versant des larmes, que ce n'est pas nous mais vos sujets rebelles qui ont été la cause de votre mort.

Quoique le roi de la province de Chang tong se fût soumis à la domination tartare, sa conduite n'en était pas moins suspecte à la cour, parce qu'il avait l'esprit entreprenant, & que d'ailleurs il s'était rendu très puissant par le commerce, que nonobstant les défenses de l'empereur, il continuait de faire par mer avec les Espagnols & les Hollandais.

L'année cinquante-septième du cycle il reçut ordre de faire marcher son armée contre des rebelles de la province de Quang si, & cette armée ayant été partagée en différents corps, selon le besoin, on l'engagea insensiblement, & par adresse, à retourner dans son palais de la province de Quang tong. Peu de temps après deux Grands de la cour arrivèrent, & le neuvième d'octobre de grand matin ils présentèrent à ce prince un lacet de soie, avec l'ordre que l'empereur lui donnait de s'étrangler lui-même. Cent douze de ses complices, parmi lesquels il y

avait trois de ses frères, furent décapités. Ses grandes richesses passèrent à ses autres frères, dont l'un était gendre de l'empereur.

Sur la fin de cette même année les RR. PP. augustins étant venus des Philippines à Macao, entrèrent heureusement dans la Chine.

L'année suivante le roi de Fo kien, qui dans le temps de sa révolte avait traité indignement des mandarins fidèles à l'empereur, fut puni du dernier supplice, & son corps jeté aux chiens ; ses frères, quoiqu'innocents, eurent la tête tranchée.

Cependant les Tartares s'emparèrent de la capitale de la province d'Yun nan ; Hong hoa qui avait été déclaré empereur, prévint le supplice qui lui était destiné, en se donnant lui-même la mort. On déterra les ossements de son père Ou fan guey & on les transporta à Peking où ils furent partie exposés de côté & d'autre sur des pieux avec des notes infamantes, partie réduits en cendres, & jetés au vent.

Cette même année la 58e du cycle, & la 1681e de l'ère chrétienne, était la centième qui s'écoulait depuis que les missionnaires de la compagnie de Jésus ont porté le flambeau de la foi dans l'empire de la Chine.

La cinquante-neuvième année l'empereur ayant heureusement subjugué les quinze provinces de la Chine, & affermi la paix dans tout son empire, prit la résolution d'aller visiter sa patrie & la sépulture de ses ancêtres. Il partit pour la Tartarie orientale le 23 mars accompagné du prince héritier, des trois reines, des grands seigneurs, des principaux mandarins, & d'une armée d'environ p.545 soixante-dix mille hommes. Il voulut que le Père Verbiest fût du voyage, & se trouvât toujours auprès de sa personne.

L'année soixantième & dernière de ce cycle, il fit un second voyage dans la Tartarie occidentale avec encore plus d'appareil, & avec une armée beaucoup plus nombreuse. Il continua dans la suite ces sortes de voyages en Tartarie, où chaque année il passait plusieurs mois dans les exercices de la chasse.

Sa vue était de tenir ses troupes en haleine, de les endurcir à la

fatigue, d'empêcher qu'elles ne s'amollissent par les délices de la Chine, de se faire aimer & redouter des princes tartares ses sujets, en étalant d'une part à leurs yeux toute la magnificence de sa cour, & la grandeur de sa puissance ; & d'une autre part en rendant son autorité aimable par son affabilité, & par ses bienfaits.

LXVIII. 1684.

La troisième année de ce nouveau cycle Tching ké san, petit-fils de ce fameux pirate, qui avait enlevé l'île de Formose aux Hollandais, fut forcé de la remettre entre les mains de l'empereur, & de se rendre à Peking où il fut revêtu de la qualité de comte.

La quatrième année du cycle cinq nouveaux missionnaires jésuites français arrivèrent à Peking le 7 février. Ils s'étaient embarqués à Brest au mois de mars de l'année 1685.

Louis XIV, de glorieuse mémoire, qui, à tant de vertus héroïques, par lesquelles il a mérité le nom de Grand, joignait le plus grand zèle pour la propagation de la foi, avait honoré ces pères du titre de ses mathématiciens, & les avait gratifié & de pensions réglées, & de magnifiques présents.

Ils n'eurent pas la consolation de voir le Père Verbiest, auquel ils étaient redevables de leur entrée dans la Chine.

Cet homme apostolique était mort le 27 janvier généralement regretté de l'empereur, des Grands, & du peuple. Le Père Grimaldi fut nommé pour remplir sa place. Des cinq pères nouvellement arrivés, l'empereur réserva pour sa cour les Pères Gerbillon & Bouvet.

L'année suivante les Pères Gerbillon & Pereyra eurent ordre de l'empereur d'accompagner en Tartarie les ambassadeurs chinois, qui allaient régler avec les plénipotentiaires moscovites les limites des deux empires.

La Chine jouissait d'une profonde paix, & elle en était redevable à la sagesse & aux lumières supérieures de l'empereur. L'application infatigable de ce grand prince à toutes les affaires de son État, son équité & sa pénétration dans le choix des sujets propres à remplir les premières charges, sa frugalité & son éloignement de tout luxe pour sa

personne, joint à sa prodigalité & à la magnificence dans les dépenses de l'État ; sa tendresse pour p.546 ses peuples & sa promptitude à les secourir ; sa fermeté à maintenir les lois dans leur vigueur, & à les faire observer ; la vigilance continuelle sur la conduite des vicerois & des gouverneurs, & l'empire absolu qu'il avait acquis sur lui même, tout cela entretenait la plus parfaite subordination dans tous les membres de ce vaste empire : sans laquelle il n'y a d'ordinaire que troubles & que confusion.

Tout occupé qu'était ce prince du gouvernement de son empire, il trouva encore le loisir de s'appliquer aux sciences pour lesquelles il avait un goût & un génie particulier. Il ne se contenta pas de la littérature chinoise, dans laquelle il était très versé ; il voulut s'instruire encore des sciences d'Europe, savoir, de la géométrie, de l'algèbre, de la physique, de l'astronomie de la médecine, & de l'anatomie. Les pères Gerbillon, Bouvet, & Thomas furent occupés pendant plusieurs années, à composer leurs leçons en langue tartare, & à les lui expliquer deux fois par jour, soit qu'il fût à Peking, soit qu'il fût à la maison de plaisance. Il voulut pareillement que le Père Gerbillon le suivit dans tous ses voyages en Tartarie.

Comme la religion chrétienne n'était que tolérée à la Chine, elle n'était pas à couvert des persécutions qu'on lui suscitait dans les provinces. Il s'en éleva une des plus cruelles dans la province de Tche kiang ; les pères qui étaient à la cour, présentèrent une requête à l'empereur, & après bien des contradictions de la part des tribunaux, ils obtinrent enfin par la protection du prince So san parent de l'empereur, un édit qui en faisait l'éloge, & en permettait le libre exercice dans tout l'empire.

Cet édit fut porté la neuvième année du cycle, qui était l'année 1692 de l'ère chrétienne, & la trente-unième du règne de Cang hi qui le confirma le 22 mars, & le fit publier peu après dans toutes les provinces.

Une grâce si signalée, fut suivie quelque temps après d'une autre qu'on n'eût pas dû espérer. L'empereur accorda aux Pères Gerbillon & Bouvet un vaste emplacement dans l'enceinte de son propre palais,

pour y bâtir une maison & une église. Il fournit même, & de l'argent, & une partie des matériaux pour la construction de ces deux édifices, & nomma des mandarins pour y présider. En quatre ans tout fut achevé, & ce fut la dix-neuvième année du cycle, c'est-à-dire, l'an 1701 que se fit l'ouverture de l'église, & qu'elle fut solennellement bénite.

La vingt-sixième année du cycle fut remarquable par un événement des plus singuliers. Le second fils de p.547 l'empereur nommé son héritier, qui allait presque de pair avec lui, fut tout à coup déposé & chargé de fers ; ses enfants & ses principaux officiers furent enveloppés dans la disgrâce ; un faiseur d'horoscope, qui avait prédit au prince qu'il ne serait jamais empereur, s'il ne l'était à une certaine année qu'il lui marquait, fut condamné à être coupé en mille pièces. Les gazettes publiques furent remplies de manifestes & d'invectives contre la conduite du prince dont on examinait la vie depuis son enfance.

Peu après son innocence fut découverte, & l'on sut que le fils aîné, pour rendre la fidélité de son frère suspecte, avait eu recours à la magie & à divers prestiges par le secours de certains lamas, expérimentés dans l'usage des sortilèges. On fit mourir ces lamas ; le fils aîné fut condamné à une prison perpétuelle, & le prince son cadet fut rétabli dans sa qualité de prince héritier. On donna des marques publiques de réjouissance, & l'on joua pendant quelque temps une comédie tirée d'un trait d'histoire ancienne, qui avait rapport à cet événement

Mais ce rétablissement ne fut pas durable, & dans la suite il demeura déchu du titre & des prérogatives de son rang pour des fautes plus réelles envers la personne de son père.

La trentième année du cycle, c'est-à-dire, l'an 1710 monseigneur le Cardinal de Tournon légat apostolique mourut à Macao le 8 de juin, âgé de quarante-un ans, d'une maladie dont il avait déjà pensé mourir à Pondichéry, & ensuite à Nan king, par où il passa pour se rendre à la cour de l'empereur, où le pape l'avait envoyé pour terminer les contestations survenues entre les missionnaires.

La trente-septième année du cycle (l'an 1717) un tsong ping ou mandarin de guerre nommé Tchin mao présenta à l'empereur une requête pleine d'invectives & de calomnies contre la religion chrétienne, & ceux qui la prêchaient. Il colorait tout ce qu'il avait inventé de plus atroce, du spécieux prétexte de veiller à la tranquillité publique, qui était sur le point, disait-il, d'être attaquée au dedans & au dehors, au dedans par les missionnaires & leurs disciples, & au dehors par les Européens, qui font leur commerce à la Chine.

On fut consterné, quand on apprit que cette requête avait été donnée à examiner aux tribunaux, & que l'empereur avait confirmé leur sentence, qui rappelait deux édits, l'un de la huitième année de Cang hi lequel défend de bâtir des églises, & d'embrasser la loi chrétienne ; l'autre de sa quarante-cinquième année, où il est ordonné à chacun des Européens de recevoir une patente impériale, où on lise son pays, l'ordre religieux qu'il a p.548 embrassé, depuis combien de temps il est à la Chine, & la promesse qu'il fait de ne plus retourner en Europe.

Le P. Parrenin, avec deux autres missionnaires, alla se jeter aux pieds de l'empereur, mais il n'en put avoir d'autre réponse, sinon que par cet édit il n'était défendu de prêcher leur loi, qu'à ceux qui n'avaient pas reçu la patente.

L'année suivante mourut l'impératrice mère le 11 janvier. Tout l'empire prit le grand deuil pendant plus de quarante jours. Les mandarins, les fils mêmes de l'empereur dormaient au palais sans quitter leurs vêtements. Tous les mandarins à cheval & non en chaise vêtus de blanc, & avec peu de suite, allèrent pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant la tablette de l'impératrice défunte. Les tribunaux furent fermés tout le temps du deuil, & la soie rouge fut proscrite, ainsi on portait le bonnet sans soie rouge, & sans aucun autre ornement.

La même année l'empereur fut attaqué d'une maladie qui causa de grandes alarmes, surtout parce que dans le dessein de se choisir un successeur, il ne jetait les yeux sur aucun de ses enfants, mais sur un prince de la dynastie des Yuen, dont il en reste encore plus de mille.

Un des premiers mandarins lui fit présenter par son fils un mémorial par lequel il remontrait avec respect, de quelle importance il était pour le repos de l'empire de nommer un prince héritier, & de rétablir son second fils dans cette dignité. L'empereur fut irrité de cette remontrance ; il pardonna à celui qui l'avait présentée, parce qu'il avait obéi à son père ; mais il donna ordre qu'on fît mourir le père. Cet exemple de sévérité ferma la bouche à tous les Grands, qui n'osèrent lui parler d'un successeur.

L'année quarantième du cycle (1720) on apprit à la cour l'agréable nouvelle que les troupes chinoises avaient remporté une victoire complète sur l'ennemi Tse vang raptan roi des Eluths, qui occupait le pays des lamas, & le ravageait depuis quatre ans, & que par là le Thibet était resté à l'armée victorieuse.

Quoique cette conquête se fît bien loin des confins de la Chine, elle ne laissait pas d'être fort intéressante, parce que l'empereur avait à cœur la fin de cette guerre. Tous les Grands vinrent l'en féliciter.

Le 11 de juin de la même année il y eut à Peking un tremblement de terre à neuf heures du matin qui dura deux minutes. Les secousses recommencèrent le lendemain à sept heures & demie du soir, & continuèrent pendant l'espace d'environ six minutes. On n'entendit dans p.549 toute la ville qu'un bruit confus de cris & de hurlements. Le calme revint enfin quoiqu'on ne laissât pas d'éprouver le reste de la nuit dix autres secousses, mais qui furent moins violentes.

Le mal ne parut pas au point du jour aussi grand qu'on se l'était figuré. Il n'y eut que mille personnes écrasées dans Peking : comme les rues y sont la plupart fort larges, on pouvait se mettre hors de la portée des bâtiments qui s'écroulaient. Pendant vingt jours de suite, on ressentit par intervalles de légers tremblements.

Le 22 de novembre un ambassadeur de Moscovie fît son entrée à Peking avec beaucoup de pompe & de magnificence. Il avait près de cent personnes à sa suite, presque tous vêtus d'habits superbes à l'européenne. Les cavaliers qui marchaient à côté de l'ambassadeur

avaient en main l'épée nue : ce qui faisait un spectacle nouveau & extraordinaire.

Le nouveau légat de Sa Sainteté, monseigneur Mezzabarba, qui était parti de Lisbonne sur un vaisseau portugais, arriva à Peking & fut reçu de l'empereur avec distinction. Après plusieurs audiences, il prit le parti de s'en retourner en Europe, afin de rendre compte au pape de tout ce que l'empereur lui avait dit, promettant de revenir à la Chine le plus tôt qu'il lui serait possible. Il prit congé de l'empereur qui le fit conduire à Canton où il ne demeura que quatre ou cinq jours, & de là à Macao avec tous les honneurs dûs à sa personne & à sa dignité.

L'année suivante l'on vit en peu de mois l'île de Formose secouer le joug de la domination de l'empereur, & forcée ensuite de rentrer sous son obéissance. Les Chinois du lieu, aidés de ceux de Fo kien, & de Keou mi, avaient égorgé les mandarins, à un seul près qui s'évada, & fait main basse sur les troupes impériales.

Quand la nouvelle s'en répandit à Peking, on ne manqua pas d'attribuer cette révolte aux Hollandais, qui n'y avaient certainement nulle part ; & cela sans doute par un fonds d'opposition qu'il y a entre les Chinois & les étrangers, & à dessein de rendre les Européens odieux à la nation chinoise. Mais ce fut un grand sujet de joie, quand on apprit peu après que les nouvelles troupes impériales qu'on y avait envoyées, étaient entrées dans la capitale, avaient tué une partie des rebelles, à la réserve de leur chef, qui s'était enfui dans les montagnes, que le reste des révoltés était tout à fait dissipé.

La quarante-deuxième année du cycle (1722) au mois de décembre, l'empereur prenant le divertissement de la chasse du tigre dans son Parc de Haï, tse fut saisi du froid, & se sentant frappé, il ordonna à tous ceux qui l'accompagnaient, de retourner à sa maison de plaisance.

p.550 Un retour si subit étonna d'abord toute sa suite, mais on n'en ignora pas longtemps le sujet. Son sang s'était coagulé, & nul remède ne put le soulager. Se voyant mourir il assembla tous les Grands, & leur déclara qu'il nommait son quatrième fils pour lui succéder à l'empire. Il

expira le vingtième décembre sur les huit heures du soir, âgé de soixante-neuf ans, & la même nuit son corps fut transporté à Peking.

*

TONG TCHING. Troisième empereur. Maintenant régnant

Le lendemain de la mort de Cang hi, le nouvel empereur âgé d'environ quarante-cinq ans, s'assit sur le trône à cinq heures du matin, prit le nom de Yong tching, qui signifie *paix ferme, concorde indissoluble*. Il fut reconnu de tous les princes, de tous les Grands, & des mandarins qui composent les tribunaux.

Dès son avènement à la couronne, ce prince donna des marques du mécontentement qu'il avait de quelques-uns de ses frères, & surtout du neuvième : il le condamna à rendre des grosses sommes qu'il prétendait avoir été mal acquises sous le règne de son père, & il l'exila en Tartarie, où il mourut assez peu de temps après y être arrivé. Les gazettes publièrent qu'il était mort de la dysenterie.

Il rappela ensuite à Peking son quatorzième frère qui était à la tête de l'armée chinoise ; son huitième & dixième frère tombèrent pareillement dans sa disgrâce. Il n'y a que le treizième auquel il donna toute sa confiance, & qu'il fit entrer dans toutes les affaires du gouvernement. Il fit en même temps emprisonner ou exiler des princes & des seigneurs, dont plusieurs protégeaient les missionnaires, & qui par cette raison étaient favorables au christianisme.

Soit que ce prince n'ait pas pour les sciences le même goût qu'avait son père, soit qu'il cherche à se passer des missionnaires, il ne leur a donné que peu de marques de sa p.551 bienveillance, & il se contente de ne les pas inquiéter. Un seul frère jésuite italien, & excellent peintre, est employé au palais. S'il a donné un nouveau titre d'honneur au P. Kegler, déjà président du tribunal des mathématiques, il n'a eu d'autre vue que de le faire paraître avec décence devant sa personne, surtout à certains jours de cérémonie, où il se trouvait auparavant sans aucune marque de distinction, & l'on ne peut pas en conclure qu'il soit dans des

dispositions plus favorables à la religion.

Du reste il est très appliqué aux affaires de l'État, dont il s'occupe tout entier ; il est ferme & décisif, toujours prêt à recevoir des mémoriaux, & à y répondre, & gouverne entièrement par lui-même : de sorte qu'il n'est pas possible de voir un maître plus absolu & plus redouté.

Dès la première année de son règne il fut prévenu contre les Européens par diverses requêtes que lui présentèrent les lettrés. Ils remontraient dans leurs requêtes que ces étrangers avaient trompé le feu empereur, & que ce prince avait beaucoup perdu de sa réputation, en leur permettant par trop de condescendance, de s'établir dans les provinces, qu'ils y ont élevé partout des églises, & que leur loi s'y répand avec rapidité, que les Chinois chrétiens ne reconnaissent que ces docteurs, & que dans un temps de trouble ils n'écouteraient point d'autres voix que la leur, &c.

Ces fâcheuses impressions furent fortifiées par un placet public que le tsong tou de Fo kien adressa à l'empereur, où après lui avoir rendu compte des raisons importantes qu'il avait eu de proscrire la religion chrétienne dans toute l'étendue de son gouvernement, il le suppliait pour le repos de l'empire & le bien des peuples, d'ordonner que ces étrangers soient renvoyés des provinces, & conduits ou à la cour, ou à Macao, & que leurs temples soient employés à d'autres usages.

Ce placet fut remis au tribunal des rits pour déterminer ce qu'il y avait à faire. La sentence de ce tribunal, fut de conserver à la cour les Européens qui y sont, & d'y conduire ceux des provinces qui peuvent y être utiles ; mais pour les autres, de les conduire à Macao, de changer les temples en maisons publiques, & d'interdire rigoureusement leur religion.

Cette délibération du tribunal fut confirmée par l'empereur, qui y ajouta seulement, que les vicerois des provinces leur donneraient un mandarin, pour les conduire à la cour ou à Macao, & pour les garantir de toute insulte.

Les missionnaires se donnèrent bien des mouvements auprès de leurs amis, & surtout auprès du treizième frère p.552 de l'empereur qui les protégeait, mais inutilement ; toute la grâce qu'on leur accorda, c'est qu'au lieu d'être renvoyés à Macao ils seraient conduits à Canton, encore ne leur permettait-on d'y demeurer, qu'au cas qu'ils ne donnassent aucun sujet de plainte. ###647

En vertu de l'édit solennel de l'empereur, qui fut répandu dans tout l'empire, les missionnaires furent chassés de leurs églises, & tolérés seulement à Peking, ou à Canton ; plus de trois cents églises furent détruites, ou converties en usages profanes, & plus de trois cent mille chrétiens destitués de leurs pasteurs, se virent livrés à la rage des infidèles. On s'est servi, & on se sert encore, de tous les moyens qu'un zèle prudent & éclairé inspire, pour ranimer le plus souvent qu'il est possible la foi de toutes ces chrétientés, & pour les entretenir dans la ferveur.

A peine cet édit fut-il porté, que l'empereur fît sentir tout le poids de sa colère & de son indignation, à une illustre & nombreuse famille, qui avait embrassé la foi. Le chef de cette famille est un prince du sang, lequel descend du frère aîné de celui qui a fondé la dynastie régnante. Sans avoir égard ni à son rang, ni à sa vieillesse, ni aux services importants qu'il avait rendu à l'État, il l'exila en Tartarie, lui & ses enfants, qui sont au nombre de onze princes, & de seize princesses mariées à des princes mongols, ou à des mandarins de Peking.

Tous ces princes princesses qui avaient aussi chacun une nombreuse famille, ont été dégradez de leur rang, & ils n'ont eu d'autre demeure, qu'un lieu désert de la Tartarie, où ils sont étroitement resserrés & gardés à vue par des soldats. On vit partir ce vénérable vieillard pour se rendre au lieu de son exil, avec ses enfants, ses petits-fils au nombre de trente-sept, sans compter les princesses femmes ou filles qui égalaient presque ce nombre, & environ trois cents domestiques de l'un & de l'autre sexe, dont la plus grande partie avait reçu le baptême.

Toutes ces disgrâces n'ayant point été capables de les faire chanceler dans leur foi on fît venir les princes à Peking sur des

charrettes, & toujours chargés de neuf chaînes, là ils eurent à subir plusieurs interrogatoires, où on leur promettait de les rétablir dans la splendeur de leur rang, s'ils renonçaient à la foi, sinon on les menaçait des plus affreux supplices. Mais comme ils ne cessaient de rendre témoignage aux vérités chrétiennes, sans que les promesses, ni les menaces, ni toute la puissance d'un grand empereur puissent ébranler tant soit peu leur confiance, les tribunaux les condamnèrent à la mort.

p.553 L'empereur changea cette peine en une prison perpétuelle. Quelques-uns furent enfermés dans d'étroites prisons, où trois font morts de pure misère. Les autres furent dispersés dans les provinces pour y finir leurs jours sous la pesanteur des chaînes, & dans l'obscurité d'un cachot. Deux ambassadeurs, l'un de Portugal, & l'autre de Moscovie, qui se trouvaient alors à la cour de Peking ont été les admirateurs de la confiance & de l'intrépidité de ces illustres confesseurs de Jésus-Christ.

Tout aliéné que ce prince paraisse de la religion, à laquelle il n'a pu cependant refuser son estime, on ne saurait s'empêcher de louer son application infatigable dans le travail : il pense nuit & jour à établir la forme d'un sage gouvernement, & à procurer le bonheur de ses sujets : c'est lui faire sa cour que de lui présenter quelque projet qui tende à l'utilité publique & au soulagement des peuples. Il y entre aussitôt & l'exécute sans nul égard à la dépense. Il a fait plusieurs beaux règlements soit pour honorer le mérite & récompenser la vertu, soit pour mettre de l'émulation parmi les laboureurs, ou pour secourir les peuples dans les années stériles. Ces qualités lui ont attiré en peu de temps le respect & l'amour de tous ses sujets.

La cinquantième année du cycle (1750) le treizième frère de l'empereur qui partageait avec lui tout le poids des affaires, mourut le dix-neuvième de juin purement de langueur, & s'étant consumé par l'excès du travail, auquel il se livrait jour & nuit. L'empereur a paru inconsolable de cette perte, & sa santé en a été même altérée.

Il a fait rendre à ce prince des honneurs extraordinaires dont il a bien voulu rendre compte au public dans de fréquentes déclarations, où

il faisait connaître combien il souhaitait que tout le monde prît part à sa douleur, & assistât aux funérailles sans distinction de rang, laissant la liberté aux seigneurs & au simple peuple d'honorer le défunt, chacun à sa manière par des présents ou par des éloges, il ajoutait néanmoins qu'il ne voulait contraindre personne, & que ceux qui ne croiraient pas que ce prince méritât de pareils honneurs, pourraient se dispenser de les lui rendre, & cependant il avait chargé des Officiers de remarquer tous ceux qui s'acquitteraient de ce devoir, & rendre compte chaque jour.

Le corps fut exposé dans le grand ting où personne n'était admis que les princes du sang. Devant la première porte du palais on voit une grande cour, au milieu de laquelle on avait bâti une salle avec des nattes : on y plaça un trône, car le défunt n'était pas p.554 seulement régulo du premier ordre, il avait encore le titre de roi (Koue vang).

Devant ce trône était une petite table sur laquelle il n'y avait que deux chandeliers & une cassolette : la salle était fermée par une porte à deux battants, qui s'ouvrait à mesure que les officiers des tribunaux venaient faire chacun à leur tour leurs révérences. Ils y entraient un certain nombre à la fois d'abord ils se tenaient debout derrière des tables qu'ils posaient à terre aux côtés de la salle, puis ils se mettaient à genoux, se prosternaient jusqu'a six fois, & sans se relever, ils poussaient tous ensemble leurs gémissements, après quoi ils se retiraient en silence. D'autres leur succédaient, & faisaient la même cérémonie.

Quelque temps après on porta le corps à une grande demie lieue de la ville, dans un palais qu'on avait bâti exprès, où l'on fit les mêmes cérémonies. C'est où les mandarins de la ville, les marchands en corps, & le peuple sont allés lui rendre les derniers devoirs.

Après cent jours on le porta dans un autre endroit préparé de la même manière, où il demeura le même temps. Enfin il y eut cinq stations, chacune de cent jours, où les mêmes cérémonies s'observaient, après quoi il fut transporté au lieu de sa sépulture, que l'empereur avait fait construire, & qui a quatre lieues de circuit.

Les mandarins des provinces, ou sont venus eux-mêmes rendre ces devoirs, ou ont député leurs enfants à leur place. Ils ont fait ensuite élever dans leur district des monuments qui contiennent les plus grands éloges de cet illustre mort. L'empereur a fait placer son nom dans la salle des empereurs, distinction très rare, & qui ne s'accorde aux particuliers, que lorsqu'ils ont rendu les services les plus importants à l'État.

Peu après l'empereur fit arrêter son troisième frère, qui fut conduit par ses ordres dans une étroite prison, où il est enfermé, sans qu'on ait pu découvrir la cause de sa disgrâce. La famille de ce prince en a ressenti le contre-coup, & elle est entièrement déchue de son rang & de sa faveur.

Le 30 de novembre de l'année suivante 1731 La ville de Peking fut presque toute bouleversée par le tremblement de terre le plus extraordinaire qu'on ait encore éprouvé à la Chine.

Les premières secousses se firent sentir un peu avant onze heures du matin si subitement & avec tant de violence, qu'on ne s'aperçut du tremblement que par la chute des maisons & des édifices, & par le fracas affreux qu'elles faisaient en s'écroulant. On eût dit qu'une mine universelle les faisait sauter en l'air, & que la terre s'abîmait sous les pieds. En moins d'une p.555 minute plus de cent mille habitants de cette grande ville furent écrasés sous leurs ruines, & encore beaucoup plus à la campagne, où des bourgades entières ont été tout à fait détruites.

Ce tremblement a été singulier, en ce qu'il n'a pas été égal dans la ligne qu'il a parcouru. Dans des endroits de cette ligne il a fait de grands ravages, & par des espèces de soubresaut, il a laissé des intervalles, où il ne s'est fait sentir que légèrement, & après ces intervalles il a repris toutes ses forces. Dans ces deux secousses contraires & si précipitées, rien n'a pu résister : plus les masses étaient solides, & plus l'effet était violent. Cette première secousse fut suivie en moins de vingt-quatre heures de vingt-trois autres plus légères.

L'empereur était à sa belle maison de plaisance à deux lieues de

Peking qui tout à coup a été réduite à un si pitoyable état, qu'elle ne peut être réparée que par des sommes immenses. Il se promenait alors dans une barque sur un canal qui traverse ses jardins : il se prosterna aussitôt contre terre, & éleva les yeux & les mains au Ciel : il publia ensuite un édit, où il s'accusait soi-même, en attribuant ce fléau de la colère céleste à ses offenses, & au peu de soin qu'il a apporté au gouvernement de l'empire.

Ce prince a paru très sensible à l'affliction de son peuple : il a charge plusieurs officiers de dresser un état des maisons renversées, d'examiner le dommage que chaque famille a souffert : il a fait des largesses considérables pour leur soulagement. Les missionnaires de Peking ont eu part à ces libéralités, il les a admis à son audience, les a reçus avec bonté & leur a donné mille taëls pour aider à réparer leurs églises.

La 52e année du cycle (1732) les missionnaires, qui, dix ans auparavant avaient été chassés des provinces de l'empire, & relégués à Canton furent chassez de Canton même & renvoyés à Macao, petite ville qui appartient aux Portugais, mais où pourtant les Chinois sont les maîtres. On ne leur donna que trois jours pour se préparer au départ, & emporter leurs meubles. L'unique raison qu'on apporta, d'un traitement si dur, c'est qu'ils avaient contrevenu aux ordres de l'empereur, en publiant la loi chrétienne.

Ce fut le 20 août qu'on les fit embarquer au nombre de trente, & qu'ils mirent à la voile sous l'escorte de quatre galères, & de deux mandarins. Lorsqu'ils furent rendus à Macao les mandarins firent descendre à terre les domestiques & les chrétiens qui avaient suivi les missionnaires, & les renvoyèrent à Canton chargés de chaînes. Là on les traîna p.556 ignominieusement à divers tribunaux : les uns furent jetés dans les prisons, les autres reçurent la bastonnade quelques-uns furent condamnés à porter la cangue pendant un ou deux mois. Tous confessèrent hautement le nom de Jésus-Christ, & rendirent un témoignage public à la vérité & à la sainteté de la religion chrétienne.

C'est-là tout ce qui s'est passe jusqu'ici de plus remarquable sous

cet empereur, qui commence la douzième année de son règne, & qui gouverne ses vastes États, avec une autorité absolue, & c'est aussi où je finis les fastes de cette grande monarchie.

@